















HISTOIRE  
DE L'ÉGLISE.

BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

**CIVIT. BENITIÆ**

Lit. .... 270

Pl. .... R



---

## AVERTISSEMENT.

Ce volume renferme l'histoire d'environ trois siècles, et contient un grand nombre d'événemens importans sur lesquels nous avons dû nous étendre assez longuement. Ainsi les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, celle des monothélites, le pontificat de saint Grégoire le Grand, la naissance et les progrès du mahométisme, l'histoire de quatre conciles généraux, etc., exigeaient des développemens que nous ne pouvions omettre sans rendre notre ouvrage incomplet. Nous donnons sur ces faits principaux beaucoup de détails qui ne se trouvent point dans Bérault Bercastel, et il suffira du simple rapprochement de quelques pages prises au hasard pour se convaincre que, même sur les autres points moins importans, notre travail est en général beaucoup plus étendu que celui de cet auteur. Nous pouvons ajouter qu'il n'y a presque aucun fait dans Fleury dont nous ne présentions le résumé avec toutes les circonstances essentielles. En ne nous écartant pas de la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, nous pourrons, dans le volume prochain, conduire cette histoire de l'Église jusqu'à la fin du onzième siècle, sans négliger aucun détail intéressant.

---

# TABLE DES PRINCIPALES MATIÈRES.

---

## LIVRE TREIZIÈME.

DEPUIS LE CONCILE GÉNÉRAL D'ÉPHÈSE JUSQU'A LA NAISSANCE DE  
L'EUTYCHIANISME.

Réflexions sur les anciennes hérésies, page 1. Origine du nestorianisme, 3. Théodore de Mopsueste, 4. Sermons de Nestorius, 6. Réclamations des catholiques, 7. Lettres de saint Cyrille d'Alexandrie contre le nestorianisme, 9 et suiv. Il écrit au pape saint Célestin, 13. Traité de Cassien sur l'Incarnation, 16. Le pape condamne Nestorius, 17. Concile d'Alexandrie où saint Cyrille propose ses douze articles contre le nestorianisme, 19 et suiv. Ces articles sont combattus par les Orientaux, 22. Calomnies contre saint Cyrille, 24. Convocation du concile d'Éphèse, 25. Ouverture du concile, 27. Condamnation de Nestorius, 30. Protestation de ses partisans, 32. Schisme de Jean d'Antioche et des Orientaux, 33. Arrivée des légats du pape, 35. Condamnation des schismatiques, 37. Définition de foi, 38. Jugement sur quelques affaires particulières, 39. Canons du concile, 41. Préventions de la cour et vexations des officiers contre les évêques catholiques, 42 et suiv. Saint Dalmace, 44. Députation à l'empereur Théodose, 46. Il se rend enfin aux remontrances des catholiques, 47. Le pape confirme le concile, 48. Négociations pour la réunion des schismatiques, 49. Jean d'Antioche et la plupart des Orientaux souscrivent au concile, 53. Obstination de quelques nestoriens, 55. Élection de Proclus de Constantinople, 57. Théodoret souscrit à la réunion, 58. Mouvement des nestoriens en Orient, 61. Ils s'établissent en Perse, 63. Le semi-pélagianisme dans les Gaules, 65. Origine du quiétisme, 68. Ecrits de saint Prosper, 70. Saint Vincent de Lérins, 71. Saint Eucher, 72. Salvien, 73. Persécution de Genséric, 76 et suiv. Dérèglements en Afrique, 83. Restes de l'idolâtrie, 84. Conversion de l'Irlande par saint Patrice, 87. Juridiction des papes en Illyrie, 88. Saint Léon est élu pape, 89. Manichéens à Rome, 91. Décrétales de saint Léon, 92 et suiv. Divers conciles des Gaules, 96 et suiv. Saint Hilaire d'Arles, 99. Saint Germain d'Auxerre, 102. Mort de saint Cyrille ; ses écrits, 105. Translation des reliques de saint Chrysostome, 108. Mort de saint Isidore de Peluse, 109.

## LIVRE QUATORZIÈME.

DEPUIS LA NAISSANCE DE L'EUTYCHIANISME JUSQU'A LA CONVERSION  
DE CLOVIS.

Divisions parmi les Orientaux à l'occasion du nestorianisme, 112. Accusations contre Théodoret, 113. Rivalité des évêques d'Alexan-

drie et de Constantinople, 115. Accusations contre Ibbas, 117. Commencement d'Eutycès, 119. Concile de Constantinople où il est condamné, 120 et suiv. Il écrit au pape saint Léon et à saint Pierre Chrysologue, 124. Dioscore d'Alexandrie, protecteur d'Eutychès, 126. Lettre de saint Léon à Flavien, 127. Conciliabule d'Éphèse, 129. Saint Léon casse les actes de ce conciliabule, 132. Théodoret appelle au pape, 134. Marcien, empereur, 135. Convocation du concile de Chalcédoine, 136. Première session du concile, 138. Lettre de saint Léon approuvée, 140. Condamnation de Dioscore, 141. Définition de foi, 145 et suiv. Théodoret rétabli, 148. Affaire d'Ibbas, 149. Prérogative du siège de Constantinople, 151 et suiv. Lettre synodale du concile, 154. Troubles en Égypte et en Palestine, 156. Saint Léon confirme le concile, 159 et suiv. Ravages d'Atila dans les Gaules, 161. Pillage de Rome par Genséric, 163. Mort de sainte Pulchérie, 165. Timothée Élure usurpe le siège d'Alexandrie, 166. Lettres du pape saint Léon et des évêques d'Orient, pour confirmer la foi du concile de Chalcédoine, 168. Timothée Élure chassé d'Alexandrie, 169. Mort de saint Léon; ses écrits, 170. Mort de Théodoret; ses écrits, 171 et suiv. Saint Jacques, saint Baradat, saint Siméon Stylite, 173. Saint Daniel Stylite, 175. Saint Marcel, 176. Saint Severin, 177. Monastère de Condat, saint Romain et saint Lupicin, 178. Conciles dans les Gaules, 179. Conciles à Rome, 180. Fin de l'empire d'Occident, 181 et suiv. Établissement des Rogations, 184. Claudien Mamert, 184. Fauste de Riez, 185. Saints évêques des Gaules, 185. Saint Sidoine Apollinaire, 186. Saint Remi, 186. Lois de l'empereur Léon en faveur de la religion, 187. Pierre le Foulon usurpe le siège d'Antioche, 188 et suiv. Zénon empereur, 189. Il est chassé par Basile, 190. Saint Daniel Stylite vient au secours des catholiques, 191. Timothée Élure rentre à Alexandrie, 191. Divisions parmi les eutychiens, 192. Zénon rétabli, 194. Martyre d'Étienne, patriarche d'Antioche, 194. Pierre Monge succède à Timothée Élure, 195. Jean Talaia élu par les catholiques d'Alexandrie, 196. Acace de Constantinople favorise les eutychiens, 199. Hénétique de Zénon, 197. Mort du pape Simplicius; ses décrétales, 197. Lettres du pape Félix à Acace, 200. Légats séduits à Constantinople, 201. Le pape prononce une sentence de déposition contre Acace, 202. Xénaias, eutychien, précurseur des iconoclastes, 204. Anastase empereur, 206. Violente persécution d'Hunéric contre les catholiques, 207. Saint Eugène de Carthage, 209. Conférence avec les ariens, 210. Nombreux martyrs, 212. Vigile de Tapse, 215. Lettres du pape Gélase au sujet de la condamnation d'Acace, 217 et suiv. Schisme en Orient, 221. Théodoric, roi des Ostrogoths, se rend maître de l'Italie, 222. Saint Épiphanes de Pavie, 222. Décret touchant les livres approuvés ou rejetés par l'Église, 224. Sacramentaire du pape Gélase, 226.



## LIVRE QUINZIÈME.

## DEPUIS LA CONVERSION DES FRANCS JUSQU'AU RÈGNE DE JUSTINIEN

Établissement des Francs dans les Gaules, 230. Mariage de Clovis avec sainte Clotilde, 231. Conversion de Clovis; son baptême, 232. Saint Avit, évêque de Vienne, 234. Élection du pape Symmaque, 234. Schisme à Rome, 235. Concile où le pape Symmaque consent à être jugé, 236. Lettre de saint Avit à ce sujet, 237. Apologie d'Ennodius pour le pape Symmaque, 238. État de l'Église en Afrique, 239. Commencement de saint Fulgence, 239. Il est élu évêque de Ruspe, 241. Il est exilé en Sardaigne avec les autres évêques d'Afrique, 242. Concile d'Agde, 246. Saint Césaire d'Arles, 245. Guerre de Clovis contre les Visigoths, 247. Mort de sainte Geneviève, 248. Saint Césaire calomnié, 243. Sa règle pour le monastère d'Arles, 249. Il est fait légat du saint-siège dans les Gaules, 251. Concile d'Orléans, 252. Mort de Clovis, 253. Mort de saint Sigismond, roi de Bourgogne, 254. L'empereur Anastase calomnie le pape Symmaque, 254. Il favorise les eutychiens et persécute les catholiques, 255. Faiblesse de Flavien d'Antioche et d'Élie de Jérusalem, 255. Macédonius de Constantinople exilé pour la foi, 256. Saint Sabas député auprès d'Anastase, 259. Vie et monastères de saint Sabas, 259. Saint Jean le Silencieux, 260. Saint Théodose, 261. Émeute à Constantinople contre l'empereur Anastase, 263. Sévère, intrus à la place de Flavien d'Antioche, 264. Il est reconnu comme chef de plusieurs sectes d'eutychiens, 265. Le pape Hormisdas envoie des légats à Constantinople; instructions qu'il leur donne, 266. Seconde légation, 268. Elie de Jérusalem exilé; zèle de saint Sabas, 269. Mort d'Anastase, 271. Justin empereur, 272. Zèle du peuple de Constantinople contre l'eutychianisme, 273. Les églises d'Orient rentrent dans la communion du saint-siège; formulaire du pape Hormisdas, 276 et suiv. Sévère chassé d'Antioche, 278. Légats maltraités à Thessalonique, 279. Controverse des moines de Scythie, 280. Travaux et écrits de saint Fulgence pour la défense de la foi, 282. Les évêques d'Afrique rappelés de leur exil, 284. Concile de Carthage, 286. Saints évêques des Gaules; concile d'Epaone, 288. Conciles d'Espagne, 289. Le pape Jean à Constantinople, 291. Mort de Boèce; ses divers écrits, 292. Mort de Théodoric, 292. Conversion du roi des Lazes, 293. Persécution contre les chrétiens de l'Homéride en Arabie, 294.

## LIVRE SEIZIÈME.

## DEPUIS L'AVÈNEMENT DE JUSTINIEN A L'EMPIRE JUSQU'A SA MORT.

Caractère de Justinien, 292. Réforme des lois romaines; le Code, le Digeste et les Institutes, 297. Plusieurs lois relatives à la religion, 298 et suiv. Nombreux clergé de Constantinople, 299. Jugements des évêques en matière civile, 301. Zèle de Justinien contre les païens, 302. Conversion des Hérules et de plusieurs autres

peuples païens, 303. Désordres commis en Palestine par les Samaritains, 304. Saint Sabas à Constantinople; sa mort, 305 et suiv. Commencement de saint Benoît, 306. Monastère du mont Cassin, 308. Prophéties de saint Benoît, 309. Mort de sainte Scolastique, 310. Mort de saint Benoît, 310. Sa règle, 311 et suiv. Nombreux monastères établis dans les Gaules, 316. Guérison des écrouelles par les rois de France, 316. Saint Jean de Reomæus, 318. Massacre des enfants du roi Clodomire, 320. Saint Cloud, 320. Mort de sainte Clotilde, 321. Sainte Radegonde, 322. Sainte Menehou, 323. Second concile d'Orange, 324. Plusieurs autres conciles tenus dans les Gaules, 325 et suiv. Mort de saint Remi, 328. Saint Nicet de Trèves, 328. Saint Médard, 329. Concile de Tolède, 330. Le pape Boniface II, 331. Proposition des moines de Scythie approuvée par le pape Jean II, 332. Conquête de l'Afrique par Bélisaire, 333. Concile de Carthage, 335. Le pape Agapet à Constantinople, 336. Conférence des catholiques avec les sévériens, 336. Le pape refuse de reconnaître Anthime patriarche de Constantinople, 337. Concile où ce patriarche est déposé, 338. Divisions entre les eutychiens d'Alexandrie, 339. Jacques Baradée propage l'eutychianisme, 340. Bélisaire en Italie; élection du pape Vigile, 341 et suiv. Pillage de Rome par Totila, roi des Goths, 344. Origénistes dans la Palestine, 345. Edit de Justinien contre Origène, 346. Commencement de l'affaire des trois chapitres, 348. Le pape Vigile à Constantinople, 350. Son jugement sur cette affaire, 350. Ecrit de Facundus en faveur des trois chapitres, 351. Le pape propose d'assembler un concile, 352. Violences exercées contre le pape, 353. Professions de foi présentées par les patriarches Mennas et Eutychius, 354 et suiv. Ouverture du cinquième concile général, 356. Le pape Vigile refuse d'y assister, 356. Constitution du pape, 358. Définition du concile, 359. Elle est approuvée par le pape, 361. Réflexions sur la conduite de Vigile. 361. Condamnation de l'origénisme, 363. Schisme en Occident à l'occasion des trois chapitres, 365. Lettres du pape Pélage à ce sujet, 366 et suiv. Divers conciles tenus dans les Gaules, 370. Saint Germain de Paris, 372. Plusieurs monastères et évêchés fondés dans l'Armorique, 374. Saint Malo, saint Briec et saint Gildas, 375. Etat de l'Eglise en Irlande et en Ecosse, 376. Conversion des Suèves, 376. Saint Martin de Brague, 378. Ordonnance du roi Clotaire, 379. Justinien embrasse l'hérésie des incorruptibles, 379. Sa mort, 380. Cassiodore, 381. Denis le Petit, 382.

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

DEPUIS LA MORT DE JUSTINIEN JUSQU'A CELLE DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Mœurs de l'empereur Justin II, 384. L'Italie envahie par les Lombards, 385. Conciles dans les Gaules, 387 et suiv. Ecrits de Fortunat, 389. Guerres suscitées en France par Brunehaut et Frédégonde, 389. Assassinat du roi Sigebert, 390. Concile de Paris pour juger Prétextat de Rouen, 390. Saint Grégoire de Tours; ses

écrits, 393 et suiv. Frédégonde fait assassiner saint Prétextat, 395. Deux conciles tenus à Macon, 396. Conciles de Lugo et de Brague, 397. Lévigilde, roi des Visigoths, persécute les catholiques, 397. Martyre de saint Herménégilde, 398. Conversion du roi Récarède et des Visigoths, 398. Conciles de Tolède et de Narbonne, 399. Commencement de saint Grégoire le Grand, 400. Sa dispute avec le patriarche Eutychius au sujet de la résurrection des corps, 402. Saint Théodore Siccote, 402. Saint Jean Climaque, 404. Anastase Sinaïte; ses écrits, 405. Jean le Jeûneur prend le titre de patriarche œcuménique, 406. Lettres du pape Pélage aux schismatiques de la province d'Istrie, 407. Saint Grégoire élu pape, 408. Lettres où il se plaint de son élévation, 408. Ses démarches pour mettre fin au schisme d'Aquilée, 410. Il écrit à Théodelinde, reine des Lombards, 412. Conversion du roi Agilulfe, 413. Désolation des provinces d'Italie, 413. Patrimoines de l'Eglise romaine, 414. Charité de saint Grégoire, 415. Sa sollicitude pastorale, 416. Il empêche de vexer les Juifs, 417. Son zèle pour la conversion des idolâtres de la Sardaigne, 418. Soins qu'il prend des églises d'Italie, 419 et suiv. Affaire d'Adrien, évêque de Thèbes, 422. Natalis et Maxime de Salone, 423 et suiv. Concile tenu à Rome par saint Grégoire, 425. Il rectifie quelques exemplaires du concile d'Ephèse, 426. Ses lettres au sujet du titre de patriarche universel, 427 et suiv. Mort de Jean le Jeûneur, 430. Lettres de saint Grégoire au sujet des reliques, 431. Ses remontrances à l'empereur Maurice, à l'occasion d'une loi concernant les moines, 432. Concile de Rome où saint Grégoire confirme les privilèges des monastères, 433. Troubles dans le monastère de Poitiers, par suite de la révolte de Chrodilde, 434. Gilles, évêque de Reims, condamné au concile de Metz, 435. Saint Vulfaïre, stylite en Occident, 436. Imposteurs dans les Gaules, 437. Lettres de saint Grégoire au sujet de quelques abus dans les églises des Gaules, 437. Divers conciles tenus en Espagne, 439. L'empereur Maurice mis à mort par Phocas, 440. Saint Grégoire envoie des missionnaires en Angleterre, 442. Conversion d'Ethelbert, roi de Kent, 444. Augustin ordonné évêque de Cantorbéry, 445. Instructions que lui donne saint Grégoire, 446. Evêchés en Angleterre, 448. Sacramentaire de saint Grégoire, 449. Cérémonies de la messe pontificale, 450 et suiv. Chant grégorien, 455. Mort de saint Grégoire, 456. Ses écrits, 457. Réponse à quelques accusations dirigées contre cet illustre pape, 458.

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

DEPUIS LA MORT DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND JUSQU'À LA CONQUÊTE DE LA SYRIE ET DE L'ÉGYPTE PAR LES MUSULMANS.

Élection et mort du pape Sabinien et de Boniface III, 460. Commencemens de saint Colomban; fondation du monastère de Luxeuil, 461. Règle de saint Colomban, 461. Son attachement à l'usage des Irlandais, 463. Il est exilé par le roi Thierry, 464. Il se retire en Italie; sa mort, 466. Concile national des Gaules, 467. Saint Ar-

noux et saint Romaric, 468 et suiv. Plusieurs saints évêques des Gaules, 470. Le moine Agrestin attaque la règle de saint Colomban, 470. Monastère de saint Riquier, 472. Concile de Reims, 473. Les lois des barbares recueillies par le roi Dagobert, 474. Commencemens de saint Eloi, 475. Ses immenses charités, 477. Il est fait évêque de Noyon, 478. Il convertit un grand nombre d'idolâtres, 479. Sa mort, 480. Saint Ouen, 480. Divers conciles en Espagne, 481 et suiv. Usages suivis dans la célébration des conciles, 483. Règlements du concile de Tolède concernant la célébration de l'office divin, 484 et suiv. Saint Isidore de Séville; sa mort, ses écrits, 487. Messe mozarabique, 488. Fêtes et jeûnes de l'Eglise, 490. Règle monastique composée par saint Isidore, 491. Saint Hellade de Tolède, 493. Ancienne liturgie gallicane, 493. Etat de l'Eglise d'Angleterre, 494. Conversion d'Edwin, roi de Northumbre, 496. Conversion des Anglais orientaux, 497. Haine des Bretons contre les Anglais, 498. Saint Oswald, roi de Northumbre, 498. Missionnaires irlandais; saint Aidan, 499. Succession de patriarches en Orient, 501. Phocas détrôné par Héraclius, 502. Ravages des Perses en Orient, 502. Enlèvement de la vraie croix, 502. Immense charité de saint Jean l'Aumônier, 503. Richesses de l'église d'Alexandrie, 504. Vertus de saint Jean l'Aumônier; sa mort, 505 et suiv. Jean Mosch et saint Sophrone, 507. Guerre d'Héraclius contre les Perses, 509. La sainte croix reportée à Jérusalem, 511. Commencemens de l'hérésie des monothélites, 511. Sergius de Constantinople, 513. Cyrus d'Alexandrie, 514. Lettre du pape Honorius, 516. Zèle de saint Sophrone de Jérusalem, 517. Seconde lettre d'Honorius, 517. Réflexions à ce sujet, 518. Ecthèse d'Héraclius, 519. Cet édit est condamné par le pape, 520. Commencemens de Mahomet, 521. Sa doctrine, 522. Alcoran, 523. Hégire, 525. Aboubèkre, successeur de Mahomet, 526. Conquêtes des musulmans, 527 et suiv. Sectes mahométanes, 530.

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ORIENT PAR LES MUSULMANS JUSQU'À LA FIN DU SEPTIÈME SIÈCLE.

Rois lombards en Italie, 531. Conciles d'Afrique contre les monothélites, 532. Conférence de saint Maxime avec Pyrrhus, 533. Abjuration et rechute de Pyrrhus, 534. Type de l'empereur Constant, 535. Paul de Constantinople déposé par le pape, 536. Concile tenu à Rome par le pape saint Martin contre les monothélites, 536. Explication de l'opération théandrique, 538. Lettres du pape saint Martin, 540 et suiv. Le pape est enlevé de Rome et conduit à Constantinople, 542. Traitemens qu'il endure, 543. Sa mort, 544. Election du pape Eugène, 545. Saint Maxime persécuté, 546. Il est envoyé en exil, 547. Ses souffrances et sa mort, 548 et suiv. Ses écrits, 549. Mort de l'empereur Constant, 550. Saint Omer, 551. Travaux apostoliques de saint Amand, 551. Il devient évêque de Maëstricht, 553. Divers monastères fondés dans les Gaules, 554 et suiv. Saint Fursi et autres saint abbés, 554. Saint Josse, saint

Fiacre, 556. Plusieurs saints évêques des Gaules, 557. Sainte Gertrude, 558. Sainte Bathilde, 559. Privilèges accordés aux monastères, 560. Formules de Marculfe, 560. Saint Léger d'Autun, 561 et suiv. Divers conciles de Tolède, 563 et suiv. Abdication du roi Vamba, 566. Saint Ildefonse et saint Julien de Tolède, 567. Saint Fructueux de Brague, 568. Progrès du christianisme en Angleterre, 569. Coutume des Hibernois touchant la célébration de la Pâque, 571. Commencemens de saint Wilfrid, 572. Conférence au sujet de la Pâque, 572. Saint Théodore de Cantorbéry, 574. Concile d'Herford, 575. Saint Wilfrid, chassé du siège d'York, porte ses plaintes à Rome, 577. Mort de saint Théodore de Cantorbéry; son Pénitentiel, 579. Saint Benoit Biscop, saint Cuthbert, 580. Mort de saint Wilfrid, 582. Origine des maronites, 582. Divers conciles contre les monothélites, 583. Lettres du pape Agathon, 584. Ouverture du sixième concile général, 585. Travaux du concile, 586 et suiv. Condamnation des hérétiques, 590. Définition de foi, 592. Réflexions sur la condamnation d'Honorius, 594. Le sixième concile reçu en Espagne, 595. Divers conciles de Tolède, 595. Succession des papes, 597 et suiv. Saint Kilien, 599. Saint Ansbert, 601. Concile quinisexte, 603. Prise de Carthage et de l'Afrique par les musulmans, 608.

---

# HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

---

## LIVRE TREIZIÈME.

DEPUIS LE CONCILE GÉNÉRAL D'ÉPHÈSE, JUSQU'A LA  
NAISSANCE DE L'EUTYCHIANISME.

DE 431 A 448.

La doctrine catholique fut attaquée dans les premiers siècles par des sectes de deux sortes; les unes, prenant leur point de départ dans les rêveries de la philosophie orientale, n'avaient presque rien de commun avec le christianisme dont elles usurpaient le nom; car elles rejetaient la plus grande partie de l'Écriture sainte pour s'appuyer sur des livres apocryphes; elles avaient leur Évangile particulier, et ne reconnaissaient ni le même Dieu ni le même Christ que les chrétiens : tels furent les gnostiques et les manichéens, dont les erreurs n'étaient au fond qu'une sorte de panthéisme présenté sous diverses formes. D'autres, en adoptant pour base de leurs croyances la révélation chrétienne, ne laissaient pas néanmoins de l'altérer sur plusieurs points, et de substituer leurs opinions particulières à la tradition générale de l'Eglise. Ces différentes sectes s'attachèrent surtout à dénaturer les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation, et répandirent ainsi le germe des hérésies et des disputes qui, dans la suite, troublèrent pendant si longtemps les églises d'Orient. Sabellius et d'autres hérétiques avaient nié formellement la distinction réelle des personnes divines; les gnostiques et les manichéens en ad-



mettant cette distinction avaient nié en même temps la divinité du Fils et du Saint-Esprit, qu'ils rangeaient parmi les puissances inférieures et subordonnées, sorties par émanation du Dieu suprême, et cette erreur fut reproduite sous une autre forme dans la doctrine d'Arius, qui comptait le Fils et le Saint-Esprit au nombre des créatures. Quant au mystère de l'Incarnation, il fut expressément rejeté par les ébionites, les théodotiens et plusieurs autres sectaires qui ne regardaient Jésus-Christ que comme un pur homme, et par les gnostiques nommés docètes, qui prétendaient que la sagesse divine avait éclairé le monde en répandant ses lumières dans les âmes, sans s'unir personnellement à la nature humaine. Enfin quelques imposteurs, entre autres Simon le magicien, Dosithée son maître et Ménandre son disciple, ne craignirent pas de se donner eux-mêmes pour le Christ ou la sagesse incarnée. La plupart de ces anciennes erreurs ne tardèrent pas à disparaître ; mais les discussions qu'elles avaient soulevées donnèrent naissance à deux hérésies nouvelles et diamétralement opposées dont les restes subsistent encore en Orient.

L'Eglise avait toujours cru et enseigné formellement que dans le mystère de l'Incarnation la divinité et l'humanité se trouvaient unies en Jésus-Christ de manière à ne former qu'une seule personne ; que par conséquent le Verbe incarné réunissant en lui deux natures distinctes les propriétés et les opérations de l'une et de l'autre devaient lui être également attribuées, en sorte qu'il était vrai de dire que Jésus-Christ est éternel et né dans le temps, que Dieu s'est fait homme, qu'il a souffert, qu'il est mort, et que la sainte Vierge est réellement mère de Dieu. Ces expressions et d'autres semblables consacrées dans le langage catholique, manifestaient sans ambiguïté la foi constante et unanime des chrétiens. Toutefois comme les mots grecs φύσις, πρόσωπον et ὑπόστασις, usités pour rendre les idées de nature et de personne, n'avaient pas



dans le langage vulgaire et philosophique la signification précise et déterminée qu'ils ont reçue par l'usage de l'Eglise, ils étaient employés quelquefois dans des acceptions diverses, et quoique le fond du dogme fût partout identique, les termes ou les formules qui servaient à l'exprimer pouvaient n'être pas toujours uniformes. Il suffisait pour l'orthodoxie que le sens de ces mots ou de ces formules fût présenté d'une manière claire et conforme à la foi catholique par ceux qui les employaient. Mais Nestorius et Eutychès en abusèrent pour introduire des innovations dans la doctrine, et l'Eglise, en proscrivant leurs erreurs, fixa par sa décision l'uniformité du langage théologique, afin d'ôter ainsi tout subterfuge à ces deux hérésiarques, dont le premier niait l'unité de personne, et l'autre, la distinction des deux natures en Jésus-Christ.

Nestorius était né en Syrie et avait embrassé fort jeune la vie ascétique dans un monastère situé aux portes d'Antioche. Ayant été ensuite ordonné prêtre par l'évêque Théodote, il fut mis à la tête de l'école établie pour l'instruction des catéchumènes et pour la défense de la foi contre les hérétiques. Le zèle qu'il fit paraître dans cet emploi, l'austérité de ses mœurs, la modestie affectée de ses vêtemens et de sa démarche, sa vie retirée et son application à l'étude, en un mot toutes les apparences de la piété jointes à une certaine éloquence plus brillante que solide, lui avaient acquis une si grande réputation, qu'après la mort de Sisinnius, évêque de Constantinople, on le fit venir d'Antioche pour remplir ce siège important. Il fut ordonné au mois d'avril de l'an 428, et se concilia d'abord l'estime et l'affection du peuple par les dehors séduisans qui avaient déterminé son élection et par l'admiration qu'il professait pour saint Chrysostome, dont on commença dès lors à célébrer la mémoire. Mais on put remarquer bientôt sous ces apparences de zèle la vanité, la présomption et l'opiniâtre entêtement

d'un esprit plein de lui-même et qui cherchait moins l'intérêt de la religion que les applaudissemens publics et le triomphe de ses propres idées.

Dès son premier sermon, Nestorius s'adressant à l'empereur, lui dit ces paroles, où tous les hommes sages ne virent qu'une preuve d'enthousiasme et d'emportement irréfléchi : Seigneur, donnez-moi la terre purgée de sectes, et je vous donnerai le ciel ; exterminiez avec moi les hérétiques, et avec vous j'exterminerai les Perses. Cinq jours seulement après son ordination, il entreprit d'enlever aux ariens le lieu où ils s'assemblaient en secret ; mais irrités par cette violence, ils mirent le feu au bâtiment, d'où il s'étendit aux maisons voisines ; ce qui fit donner à Nestorius, première cause de ce désastre, le nom d'incendiaire. Il persécuta les quartodécimans et d'autres hérétiques de l'Asie-Mineure avec tant d'obstination qu'il les poussa au désespoir, et fit naître ainsi en divers endroits des séditions par suite desquelles plusieurs personnes perdirent la vie. Ce fut sans doute par ses conseils que Théodose publia, le 30 mai 428, une loi qui renouvelait la défense faite aux hérétiques d'ordonner des clercs, d'avoir des églises ou de tenir des assemblées pour l'exercice de leur culte. Les manichéens, comme les plus dangereux pour la société, sont même proscrits des villes et condamnés au dernier supplice. Mais parmi les nombreux sectaires désignés nommément dans cette loi, on ne trouve pas compris les pélagiens, que Nestorius favorisait, à l'exemple de Théodore de Mopsueste, qu'on regarde avec raison comme son précurseur et son maître (1).

Ce dernier s'était rendu célèbre en Orient par de nombreux écrits publiés contre les hérétiques ou pour l'interprétation de l'Écriture sainte. Il avait surtout com-

(1) Evagr. *Hist.* lib. I. — Socr. VII. — Theodor. *Hær.* lib. IV. — Liberat. *Breviar.*

battu avec beaucoup de zèle les doctrines impies des ariens et des apollinaristes; mais il tomba lui-même dans d'autres erreurs. On a déjà vu qu'il avait nié avec les pélagiens la nécessité de la grâce et le péché originel; et comme s'il avait eu pour principe d'expliquer tous les dogmes dans un sens accessible à la raison humaine, il adopta sur le mystère de l'Incarnation un système qui tendait à l'anéantir. Arius en rejetant la divinité du Verbe, prétendait aussi que dans l'incarnation il avait pris simplement un corps et non pas une âme humaine, en sorte qu'à proprement parler Jésus-Christ n'était ni Dieu ni homme, mais une intelligence d'un ordre à part unie à un corps semblable aux nôtres. Apollinaire de son côté en combattant l'arianisme avait également soutenu que Jésus-Christ n'avait pris qu'un corps en qui la divinité tenait lieu de l'âme humaine. Théodore de Mopsueste pour combattre ces deux erreurs s'attacha à montrer que Jésus-Christ était en même temps vrai Dieu et homme parfait; mais au lieu de reconnaître avec l'Eglise deux natures unies en une seule personne, il n'admit entre elles qu'une union apparente, en sorte qu'elles formaient selon lui deux personnes distinctes, concourant à un même but et remplissant ainsi, malgré leur distinction, un seul et même personnage. Tel est aussi le principe fondamental de l'hérésie que Nestorius, devenu évêque de Constantinople, entreprit d'établir, soit qu'il l'eût puisée depuis longtemps dans les écrits de Théodore de Mopsueste, soit qu'il en eût été imbu, comme on le prétend, dans la visite qu'il rendit à cet évêque en passant par la Cilicie pour aller prendre possession de son siège. Toutefois, comme ce principe était trop visiblement opposé à la croyance unanime des chrétiens, il n'osa pas d'abord le proposer en termes formels, et sans combattre directement l'unité de personne, il prit le parti d'en rejeter successivement toutes les conséquences. Ainsi il prétendit que la sainte Vierge ne devait pas être appelée

mère de Dieu ; qu'on ne devait pas attribuer au Verbe divin les propriétés, les souffrances et les opérations de la nature humaine, ni réciproquement les propriétés de la nature divine au fils né de Marie, et qu'enfin dans l'incarnation, l'homme, associé au Verbe sans lui être uni réellement, n'était que comme le temple et l'instrument de la Divinité. De là vient qu'il rejetait expressément l'union hypostatique des deux natures, et quoique pour déguiser son hérésie il feignît quelquefois de ne reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule personne, il n'employait pour exprimer cette idée que le mot *πρόσωπον*, qui dans son langage artificieux, comme dans celui de Théodore de Mopsueste, servait seulement à faire entendre que, par l'effet de leur union morale et apparente, les deux personnes en Jésus-Christ n'en représentaient qu'une seule, ou en d'autres termes, concouraient par l'objet identique de leurs opérations à remplir un seul et même personnage. C'est pour n'avoir pas tenu compte de cette équivoque manifeste que plusieurs critiques téméraires ont prétendu le disculper de l'hérésie qu'on lui impute et dont on voit encore des traces si nombreuses dans les sermons qui nous restent de lui.

Nestorius avait amené d'Antioche un prêtre de confiance nommé Anastase, dont il se servit pour préparer les esprits aux nouveautés qu'il voulait introduire. Ce prêtre dans un sermon osa proférer ces paroles, dont l'impiété causa un grand scandale parmi les fidèles : Que personne n'appelle Marie mère de Dieu ; c'était une femme, et il est impossible que Dieu soit né d'une créature. Bientôt après Nestorius n'hésita pas à répéter les mêmes blasphèmes. Ayant rapporté ce texte de saint Paul : « Par un homme est venue la mort et par un homme la résurrection ; » il ajouta : Que ceux-là l'entendent qui doutent s'il faut nommer Marie mère de Dieu ou mère d'un homme. Dieu peut-il avoir une mère ? Les païens sont donc excusables de donner des mères à

leurs dieux ; et saint Paul nous trompe quand il dit de la divinité de Jésus-Christ qu'elle est sans père, sans mère, sans généalogie. Non, Marie n'a point enfanté un Dieu ; la créature n'a point donné naissance au Créateur, mais à un homme, instrument de la Divinité. Ensuite, comme la croyance générale des fidèles formait contre lui une preuve dont il sentait toute la force, il essaya de l'éluider en insinuant que ses prédécesseurs, accablés de soins, n'avaient pu les instruire à fond, ni dissiper entièrement les préjugés populaires. Un simple laïque nommé Eusèbe, qui fut depuis évêque de Dorylée, ne put souffrir cette nouveauté scandaleuse, et s'écria dans l'église : C'est une vérité incontestable que le Verbe divin a reçu une seconde naissance dans le sein de Marie. La plupart des fidèles applaudirent au discours d'Eusèbe et lui donnèrent de grandes louanges ; mais d'autres, l'accusant d'indiscrétion, s'emportèrent contre lui ; ce qui donna lieu à Nestorius de faire un autre sermon dans lequel il déclama fortement contre Eusèbe, et soutint avec opiniâtreté qu'on ne devait pas dire que le Verbe ou le fils de Dieu est né de Marie ou qu'il est mort, mais seulement l'homme en qui était le Verbe. Alors Eusèbe rédigea, pour être remise aux prêtres, aux diacres et surtout aux évêques présens à Constantinople, une protestation en forme qui avait pour objet de faire voir comment Nestorius, renouvelant les erreurs de Paul de Samosate, s'écartait de la foi catholique et en particulier de la doctrine constamment enseignée dans l'église d'Antioche. Marius Mercator publia de son côté une lettre adressée à tous les fidèles, où il faisait voir aussi les rapports de la doctrine de Nestorius avec celle de Paul de Samosate. Dès ce moment on commença à traiter Nestorius d'hérétique, et plusieurs se séparèrent publiquement de sa communion.

Proclus, évêque titulaire de Cyzique, qui remplissait les fonctions de prêtre à Constantinople, dont il occupa le siège dans la suite, prit hautement la défense de la foi



catholique, et dans un sermon qu'il prononça en présence de l'hérésiarque, il démontra par les preuves les plus solides que Jésus-Christ né de Marie étant véritablement Dieu et homme tout ensemble, on ne pouvait contester à la sainte Vierge le titre de mère de Dieu. Ce discours excita de nombreux et vifs applaudissemens; mais Nestorius en conçut un extrême dépit, et quoiqu'il n'eût pas été nommé, il y répondit sur-le-champ, et soutint de nouveau qu'on ne doit pas dire simplement que Dieu est né de Marie, ni qu'il est mort et ressuscité; mais que le Verbe était joint à celui qui est né de Marie, et que Dieu a ressuscité l'homme en qui il habitait; ce qui supposait visiblement deux personnes en Jésus-Christ. Il fit encore trois autres sermons pour réfuter celui de Proclus, mais sans le nommer et toujours sous le prétexte de combattre les ariens et les apollinaristes. Plusieurs prêtres de Constantinople après l'avoir averti publiquement, voyant qu'il persistait dans son hérésie, se déclarèrent ouvertement contre lui, et prêchèrent, à l'exemple de Proclus, contre une doctrine qui anéantissait le mystère de la rédemption. Le peuple lui-même, indigné de ces nouveautés, fit plusieurs fois éclater ses murmures jusque dans l'église. Les moines surtout se signalèrent par leur attachement à la foi catholique. Plusieurs se rendirent en députation auprès de Nestorius pour lui faire des remontrances, et un d'entre eux, n'écoutant que son zèle, l'arrêta un jour au milieu de l'église, et voulut l'empêcher d'entrer dans le sanctuaire, comme indigne de présider à l'assemblée des fidèles. Mais toutes ces oppositions n'eurent d'autre effet que d'irriter l'hérésiarque; il interdit les prêtres, maltraita le peuple et les moines, et en fit mettre plusieurs en prison. Un évêque ambitieux nommé Dorothée, qui cherchait à lui faire la cour, poussa la témérité jusqu'à s'écrier à haute voix dans l'église : Si quelqu'un ose dire que Marie est mère de Dieu, qu'il soit anathème. Le peuple révolté jeta un cri d'horreur et sortit en foule, ne

voulant plus communiquer avec ceux qui proféraient de telles impiétés. Mais Nestorius, qui était présent, loin de blâmer cet évêque, l'admit sur-le-champ à la participation des saints mystères. Enfin Basile, diacre et archimandrite, et Thalassius, moine et lecteur, présentèrent, en leur nom et au nom de tous les moines, une requête à l'empereur pour se plaindre des violences de Nestorius et demander en même temps la convocation d'un concile œcuménique dont l'autorité pût servir à arrêter les progrès de l'hérésie (1).

Cependant les partisans de Nestorius ayant recueilli ses sermons dans un seul volume, les répandirent avec un zèle incroyable dans toutes les provinces, en sorte qu'ils parvinrent bientôt jusqu'à Rome, mais sans nom d'auteur. On en multiplia surtout les copies dans les monastères, particulièrement en Égypte, où ils excitèrent des disputes fort vives parmi les moines. Quelques esprits légers et ignorans furent ébranlés par les sophismes de l'hérésiarque, et ne regardant Jésus-Christ que comme un instrument de la Divinité, ils ne pouvaient presque plus souffrir qu'on l'appelât Dieu, et ne le nommaient que *Θεοφόρος*, c'est-à-dire qui porte Dieu. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, n'en fut pas plus tôt informé, que voulant arrêter l'erreur dans sa source, il écrivit une lettre pastorale à tous les moines d'Égypte, pour les prémunir contre ces nouveautés. Après leur avoir dit qu'ils auraient dû s'abstenir de ces questions difficiles, et ne point soumettre les objets de la foi aux discussions et aux subtilités du raisonnement humain, il ajoute : « Je m'étonne que l'on puisse mettre en doute si la sainte Vierge doit être appelée mère de Dieu ; car si Jésus-Christ est véritablement Dieu, ainsi que l'a défini le saint concile de Nicée, comment la sainte Vierge de qui il est né ne serait-elle pas mère de Dieu ? C'est la foi que les apôtres nous ont enseignée, quoiqu'ils n'aient pas em-

(1) Act. conc. Ephes. — Mar. Mercat. *passim*.



ployé ce mot dans leurs écrits. C'est la doctrine de nos pères, entre autres d'Athanase d'heureuse mémoire; et il en rapporte deux passages. Dira-t-on que la sainte Vierge n'a point donné naissance à la Divinité? nous répondrons qu'en effet le Verbe est éternel et engendré de la substance du père; mais dans l'ordre de la nature, bien que les mères n'aient aucune part à la création de l'âme, on ne laisse pas de dire d'une manière absolue qu'elles sont mères de l'homme, et ce serait une impertinente subtilité de les nommer seulement mères du corps. « Il prouve ensuite l'unité de personne en Jésus-Christ par les nombreux passages de l'Écriture qui lui attribuent simultanément les propriétés de la nature divine et de la nature humaine, et il remarque enfin que si Jésus-Christ n'était pas véritablement Dieu, mais seulement le temple ou l'instrument de la Divinité, les juifs et les païens auraient droit de nous reprocher que nous adorons un pur homme. Saint Cyrille réfuta encore les erreurs de Nestorius dans la lettre pascalle qu'il écrivit, selon la coutume, au commencement de l'an 429, et dans ses *Scolies* sur l'Incarnation, qui furent composées vers le même temps pour montrer que l'union du Verbe divin avec la nature humaine ne se réduit pas à une sorte d'union morale ou de cohabitation, mais qu'elle consiste dans l'union réelle des deux natures en une seule personne.

La lettre adressée aux solitaires d'Égypte parvint bientôt à Constantinople, où elle causa une joie extrême à tous les catholiques. Plusieurs magistrats et d'autres personnes illustres écrivirent à saint Cyrille pour lui en faire des remerciemens. Mais Nestorius en fut vivement blessé, et ne chercha qu'à décrier par des calomnies un adversaire qui cependant l'avait épargné autant que possible, puisqu'il s'était même abstenu de le nommer en combattant ses erreurs. L'hérésiarque ne laissa pas de le représenter comme un ambitieux, avide de domination, qui gouvernait tyranniquement son église et qui

ne craignait pas de jeter le trouble dans toutes les autres pour satisfaire la basse jalousie qu'il avait héritée de son oncle Théophile contre l'évêque de Constantinople. Il vint à bout, par ce moyen, d'inspirer à Théodose des préventions fâcheuses dont on verra bientôt les suites. Dès que saint Cyrille fut instruit de cette attaque odieuse et inattendue, il fut tenté de rompre toute communion avec Nestorius ; mais, pour donner une nouvelle preuve de sa modération et de la pureté de ses motifs, il lui écrivit une lettre où il n'oublia rien pour le ramener à d'autres sentimens. « Ce n'est point ma lettre aux solitaires, lui disait-il, qui a fait naître le trouble et le scandale dont vous vous plaignez ; ils ont eu pour cause les écrits que j'ai combattus et qui vous étaient attribués. Vous n'avez nulle raison de vous plaindre et de crier contre moi à propos de ces dissensions dont vous êtes l'auteur, et auxquelles je n'ai pris part que pour essayer d'y mettre un terme. Il ne tient qu'à vous de faire cesser le scandale et de rétablir la paix de l'Église, en donnant à la sainte Vierge le nom de mère de Dieu. » Saint Cyrille ajoutait qu'il avait reçu du pape Célestin et de plusieurs évêques d'Italie une lettre où les sermons de Nestorius étaient sévèrement condamnés ; qu'il voyait aussi arriver chaque jour des églises de l'Orient un grand nombre de personnes qui se plaignaient des progrès de l'hérésie, et pour faire bien comprendre qu'on ne l'intimiderait pas par des intrigues et des calomnies, il déclarait qu'il était prêt à tout souffrir, même la prison et la mort, pour la foi de Jésus-Christ. Nestorius ne répondit à cette lettre que par des complimens vagues où il protestait de ses dispositions à la paix, mais du reste sans s'expliquer sur le fond de sa doctrine.

Saint Cyrille, peu content d'une telle réponse, écrivit une seconde lettre à Nestorius pour l'exhorter de nouveau à corriger ses erreurs et à suivre l'enseignement des pères. Il y explique la doctrine catholique sur le

mystère de l'Incarnation, faisant voir par le symbole de Nicée qu'il faut admettre en Jésus-Christ deux naissances, l'une éternelle, par laquelle il est né de son père, et l'autre temporelle, par laquelle il est né de Marie; que les deux natures subsistent sans confusion et sans changement dans l'unité d'une seule personne, et qu'ainsi, quand on dit que le Verbe a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, on ne l'entend pas de la nature divine, car elle est impassible et immortelle; mais parce que le corps qui a souffert lui est devenu propre par l'union hypostatique, on dit qu'il a souffert lui-même. « Nous ne disons pas, ajoute-t-il, que nous adorons l'homme avec le Verbe, de peur que le mot *avec* ne donne quelque idée de division; mais nous l'adorons comme une seule et même personne. C'est ainsi que les pères n'ont pas craint de nommer Marie mère de Dieu, non qu'elle ait donné naissance à la Divinité, mais parce que d'elle est né le corps sacré auquel le Verbe divin est uni personnellement. » Enfin il rejette comme équivoque et insuffisant le mot *πρόσωπον*, dont Nestorius abusait pour déguiser son erreur, et il emploie les termes d'hypostase et d'union hypostatique, qui dès lors ont été consacrés dans le langage théologique. Il écrivit en même temps aux clercs qu'il avait à Constantinople pour les affaires de son église, protestant que malgré les calomnies dont Nestorius se servait pour le noircir, la paix serait faite dès que celui-ci reviendrait à la foi catholique, et comme on devait prévoir l'effet inévitable de ces calomnies répétées, il déclare que si on persiste à l'accuser lui-même, il est prêt à répondre devant un concile de sa conduite et de sa doctrine, pourvu qu'il n'ait point pour juge son accusateur.

Nestorius répondit par une lettre où il exposait sa doctrine hétérodoxe avec les expressions artificieuses qui lui étaient ordinaires, feignant de reconnaître l'union des deux natures en une seule personne, mais n'em-

ployant pour cela que le mot *πρόσωπον*, dont on a vu le sens équivoque, refusant d'appeler la sainte Vierge mère de Dieu, parce que le corps de Jésus-Christ n'est, selon lui, que le temple de la Divinité ; enfin supposant toujours, malgré les explications formelles de saint Cyrille, que celui-ci en disant que le Verbe a souffert et qu'il est mort, l'entendait de la nature divine, et la rendait ainsi passible et mortelle. L'hérésiarque ajoutait que l'église de Constantinople avançait chaque jour dans la connaissance de la vérité, et que la famille impériale était dans la joie de voir la doctrine catholique, par suite des explications qu'il en donnait, prévaloir sur toutes les hérésies. Saint Cyrille jugeant par là que l'erreur faisait des progrès et qu'elle avait surtout à la cour des partisans, adressa à l'empereur Théodose et aux impératrices Eudoxie et Pulchérie deux grandes lettres ou plutôt deux traités sur l'Incarnation pour leur expliquer la foi de l'Eglise et les prémunir contre les artifices des novateurs. Il y réfute les diverses hérésies qui attaquent ce mystère, et s'étend particulièrement sur celle de Nestorius, dont il combat les sophismes avec beaucoup de solidité par les passages de l'Ecriture qui prouvent l'union réelle du Verbe divin avec la nature humaine, et par l'autorité de saint Athanase, de saint Chrysostome et des autres pères qui avaient nommé la sainte Vierge mère de Dieu, et enseigné formellement l'unité de personne en Jésus-Christ. Il écrivit également à plusieurs évêques et en particulier à Acace de Bérée, l'un des plus anciens et des plus célèbres de l'Orient, pour leur représenter le péril de la foi et exciter leur zèle contre des novateurs dont la hardiesse s'emportait jusqu'à prononcer anathème contre l'Eglise entière.

Le saint patriarche jugea surtout nécessaire de faire connaître l'état des choses au souverain pontife et d'invoquer son autorité pour mettre un terme au scandale de ces doctrines impies. Après avoir dit qu'il aurait gardé

le silence s'il avait pu le faire sans trahir son devoir, mais que comme il s'agit d'une affaire où la foi est intéressée, il se trouve forcé de lui écrire conformément à l'ancienne coutume qui oblige alors de recourir au siège apostolique : « Daignez, poursuit-il, me donner vos instructions et déclarer si l'on peut encore communiquer avec Nestorius ou s'il faut lui signifier nettement qu'on se sépare de sa communion, à moins qu'il ne rétracte ses erreurs, car je n'ai pas voulu prendre un parti à cet égard avant de vous avoir consulté. Il est nécessaire aussi que votre décision soit notifiée par vos lettres aux évêques de Macédoine et de l'Orient, afin qu'il y ait uniformité dans la conduite comme dans la doctrine de toutes les églises. » Saint Cyrille rendait compte en même temps de l'origine et des suites de cette affaire, et il joignait à sa lettre divers écrits de Nestorius et quelques autres pièces concernant la doctrine de cet hérésiarque.

De son côté Nestorius avait écrit au pape Célestin pour essayer de le prévenir en le trompant par ses mensonges, afin de gagner ainsi du temps et de pouvoir grossir le nombre de ses partisans. Le prétexte de cette lettre était de le consulter au sujet de Célestius, de Julien d'Éclane et de quelques autres évêques pélagiens qui s'étaient réfugiés à Constantinople, où ils avaient présenté des requêtes à l'empereur pour se plaindre du traitement qu'ils avaient reçu en Occident. Nestorius les favorisait ouvertement, quoiqu'il affectât de prêcher quelquefois contre leurs erreurs, et il avait engagé Célestius à intenter contre les plus zélés d'entre les catholiques une accusation de manichéisme, ce qui était, comme on le sait, le reproche ordinaire des pélagiens. Marius Mercator adressa dans cette circonstance un mémoire au clergé de Constantinople et à l'empereur lui-même, où il rappelait sommairement tout ce qui s'était passé dans l'affaire de Célestius et de Pélage, et demandait que Julien d'Éclane et ses adhérens, condamnés par le jugement solennel de

l'Église, fussent traités comme hérétiques s'ils refusaient d'abjurer leurs erreurs. Ce mémoire produisit son effet, et les pélagiens furent chassés peu de temps après de Constantinople. Mais dans l'intervalle, Nestorius écrivant au souverain pontife sous prétexte de s'assurer s'ils avaient été jugés définitivement, comme s'il avait pu ignorer un jugement reçu dans toute l'Église, prit de là occasion de parler des contradictions qu'avait rencontrées sa nouvelle doctrine. Il accuse les catholiques de renouveler en quelque sorte les erreurs d'Arius et d'Apollinaire, d'admettre en Jésus-Christ une espèce de mélange et de confusion des deux natures, de faire naître de la sainte Vierge la nature divine, et de prétendre qu'après la résurrection le corps de Jésus-Christ avait été identifié avec la Divinité. Mais du reste il professe clairement son erreur. Il dit en propres termes qu'on doit nommer Marie mère du Christ et non pas mère de Dieu, puisque les Écritures ne lui donnent pas ce titre et qu'une vraie mère doit être de la même nature que l'enfant qui est né d'elle. « On pourrait tout au plus, poursuit-il, souffrir ce mot dans un sens impropre, à cause qu'elle a donné naissance au corps qui est le temple du Verbe et qui en est inséparable, mais non en ce sens qu'elle soit proprement mère du Verbe; car elle n'a pu enfanter celui qui est plus ancien qu'elle. » C'est toujours le même sophisme qu'on a déjà vu réfuté si facilement par saint Cyrille. Nestorius envoya avec cette lettre ses écrits sur l'Incarnation signés de sa main, et quelque temps après, ne recevant pas de réponse, il écrivit une seconde lettre qui avait encore le même prétexte et le même objet que la première (1).

Le pape saint Célestin avant que de répondre fit traduire en latin les sermons et la lettre de Nestorius, et on croit qu'il en chargea le célèbre Cassien, qui entendait par-

(1) Act. conc. Ephes. — Marius Mercat.



faitement le grec, et qui publia dans le même temps un traité de l'Incarnation pour combattre cette nouvelle hérésie. Ce fut saint Léon, alors archidiacre de l'Église romaine, qui l'engagea à composer cet ouvrage, où la doctrine catholique se trouve expliquée avec beaucoup de précision et défendue avec autant de solidité que d'éloquence. Il est divisé en sept livres, dont le premier a pour objet de faire connaître les principales hérésies qui ont attaqué le mystère de l'Incarnation et d'exposer la doctrine de Nestorius, que Cassien représente comme une suite du pélagianisme : « Car, dit-il, ceux qui s'imaginent que l'homme par ses propres forces peut s'exempter absolument du péché, jugent de même que Jésus-Christ n'étant qu'un pur homme a mérité par son libre arbitre d'être adopté comme fils de Dieu, et que la rédemption n'étant pas nécessaire, il n'est venu au monde que pour nous donner l'exemple des bonnes œuvres. » Il rapporte ensuite l'histoire et la rétractation d'un moine nommé Leporius, qui avait enseigné dans les Gaules quel que temps auparavant les erreurs de Pélage et celles de Nestorius, et qui avait été ramené à la foi catholique par saint Augustin. Il prouve dans les livres suivans, par l'autorité de l'Écriture et de la tradition, qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne, que l'union des deux natures n'est pas seulement apparente, mais réelle et hypostatique, d'où il conclut que la sainte Vierge est appelée très-proprement mère de Dieu. Il réfute les principaux sophismes de Nestorius, et opposant à ses erreurs le symbole de l'église d'Antioche, il n'oublie rien pour lui faire sentir combien il était inexcusable de s'être écarté de la foi catholique, dans laquelle il avait été instruit dès son enfance. Enfin dans le dernier livre il cite les autorités des pères grecs et latins, particulièrement de saint Chrysostome, qui avait été son maître, et il termine par une exhortation touchante à l'église de Constantinople où il avait rempli autrefois les fonctions de diacre.



Le pape Célestin ayant reçu bientôt après la lettre de saint Cyrille et les pièces qui y étaient jointes, assembla un concile à Rome au mois d'août de l'an 430, et les écrits de Nestorius ayant été soigneusement examinés, il ne fut pas difficile de reconnaître combien sa doctrine était contraire à l'enseignement des pères. Après toutes ces mesures, où le pape avait montré autant de prudence que de zèle, il jugea enfin nécessaire de condamner solennellement l'hérésie et de prononcer l'excommunication contre l'hérésiarque s'il demeurerait opiniâtre. Il écrivit des lettres circulaires aux patriarches d'Antioche, de Jérusalem, et aux métropolitains de Philippes et de Thessalonique, dans la Macédoine, pour les informer de ce jugement, et il chargea saint Cyrille de l'exécuter. Dans la lettre à ce dernier, après avoir loué son zèle et sa vigilance, il déclare qu'il approuve entièrement sa doctrine touchant l'incarnation ; qu'il condamne les impiétés de Nestorius, et qu'on devra le tenir pour excommunié s'il ne les rétracte, mais qu'il faudra tenter auparavant tous les moyens de le ramener. « Vous exécuterez donc, poursuit-il, cette sentence par notre autorité, agissant à notre place et en vertu de notre pouvoir ; en sorte que si dans dix jours à compter de l'admonition qui lui sera faite, il n'anathématise en termes formels sa doctrine impie, et ne promet de confesser à l'avenir touchant la génération de Jésus-Christ notre Dieu, la foi de l'Eglise romaine, de votre église et de toute la chrétienté, votre sainteté le déclarera séparé de notre communion et s'occupera immédiatement de pourvoir à l'église de Constantinople. Le pape adressa en même temps une lettre à Nestorius pour lui notifier la condamnation prononcée contre sa doctrine. Il lui marquait d'abord qu'il avait reconnu avec une vive douleur par la lecture de ses écrits, combien il avait été trompé dans la bonne opinion qu'il avait conçue de lui d'après sa réputation. Il lui faisait sentir qu'on apercevait clairement la mauvaise foi dans les questions

qu'il faisait touchant les pélagiens, puisqu'il ne pouvait ignorer qu'ils avaient été condamnés par toute l'Église et en particulier par Atticus, son prédécesseur sur le siège de Constantinople. Enfin il prononçait son jugement en ces termes : « Sachez que si vous n'enseignez touchant Jésus-Christ notre Dieu ce que professe l'église de Rome, celle d'Alexandrie et toute l'Église catholique ; ce que l'église de Constantinople a professé aussi jusqu'à vous, et si dans le délai de dix jours, à compter depuis cette troisième monition, vous ne condamnez nettement et par écrit cette nouveauté impie qui sépare ce qu'unit l'Écriture, nous ordonnons en vertu de notre autorité que vous demeuriez exclu de la communion catholique. Cette lettre vous sera transmise par l'évêque d'Alexandrie, que nous avons chargé d'agir en notre nom, de vous notifier notre jugement et de le faire connaître à tous nos frères » Par une autre lettre adressée au clergé et au peuple de Constantinople, le pape exhortait les catholiques à demeurer fermes dans la foi que leur avait enseignée l'illustre Chrysostome, les informant en outre qu'il annulait toutes les excommunications ou autres censures portées par Nestorius depuis qu'il avait commencé à prêcher ses erreurs.

Saint Cyrille ayant reçu toutes ces lettres, envoya aussitôt à Jean d'Antioche et à Juvénal de Jérusalem celles qui leur étaient adressées, et les exhorta l'un et l'autre à se joindre à lui pour essayer de ramener Nestorius en faisant connaître promptement leur entière adhésion au jugement prononcé par le pape. Jean d'Antioche, qui était l'ami de Nestorius, s'empressa de lui écrire, et employa les motifs les plus puissans pour l'engager à rétracter des erreurs qui troublaient toute l'Église, et à ne pas faire difficulté d'admettre l'expression de mère de Dieu ; « car cette expression, lui disait-il, est consacrée par l'exemple des pères, et on ne peut la rejeter sans tomber dans une hérésie manifeste ; puisqu'il s'ensuivrait que Jésus-Christ

n'est pas Dieu et que le Verbe divin ne s'est pas réellement incarné pour notre salut. » Il joignait à ses propres instances celles de plusieurs évêques qui étaient présents, et entre autres du célèbre Théodoret. Mais toutes ces représentations furent sans effet. L'hérésiarque se contenta de répondre vaguement qu'après tout ce qu'il avait fait contre les hérétiques, il n'avait pas dû s'attendre à voir sa foi calomniée ; que si l'on assemblait un concile, comme il l'espérait, il expliquerait sa doctrine de manière à faire cesser tous les soupçons, et qu'au reste on avait trop de preuves de la présomption ordinaire à l'Egyptien pour être étonné de ses entreprises.

Cependant saint Cyrille, pour exécuter la commission dont il était chargé, réunit en concile les évêques de sa dépendance, et écrivit à Nestorius une lettre synodale pour lui signifier que s'il ne rétractait pas ses erreurs dans le délai fixé par le pape, il serait tenu pour excommunié et déposé. On ajoutait qu'il ne se justifierait pas en professant seulement le symbole de Nicée, dont il dénaturait le sens par des interprétations forcées, mais qu'il devrait anathématiser formellement ses dogmes impies et confesser par écrit et avec serment que sa foi serait conforme désormais à ce qui venait d'être décidé dans le concile de Rome. Cette lettre contenait ensuite une explication fort développée de la doctrine catholique sur l'incarnation, avec une réponse aux principales objections de Nestorius. On peut y remarquer un argument tiré de l'Eucharistie et qui offre une preuve bien évidente de la tradition sur la présence réelle. Après avoir posé ce principe que l'Eglise annonce la mort et la résurrection de Jésus-Christ en célébrant le sacrifice non sanglant, « nous sommes sanctifiés, ajoute saint Cyrille, en participant à la chair sacrée et au précieux sang de Jésus-Christ, et nous ne la recevons pas comme une chair commune, à Dieu ne plaise, ni comme la chair d'un homme en qui la Divinité aurait seulement fait sa demeure, mais comme la

chair propre et vivifiante du Verbe, qui seul peut être par sa nature un principe de vie. » A la fin de cette lettre se trouvent les douze anathèmes suivans, devenus si célèbres dans l'histoire du nestorianisme, et qui proscrivent les formules diverses sous lesquelles se produisait cette hérésie.

1° Si quelqu'un ne confesse pas que l'Emmanuel est véritablement Dieu, et que par conséquent la sainte Vierge est mère de Dieu, puisqu'elle a engendré selon la chair le Verbe incarné; qu'il soit anathème.

2° Si quelqu'un ne confesse pas que le Verbe divin est uni à la chair hypostatiquement, et qu'avec son corps il ne fait qu'un seul Christ qui est Dieu et homme tout ensemble; qu'il soit anathème.

3° Si quelqu'un divise les hypostases dans le Christ après l'union ou ne les unit que par une communication de dignité, d'autorité ou de puissance, et non point par une union naturelle; qu'il soit anathème.

4° Si quelqu'un rapporte à deux personnes ou à deux hypostases les choses qui dans les Évangiles ou les écrits des apôtres sont dites de Jésus-Christ, soit par lui-même, soit par les saints, et qu'il applique les unes à l'homme considéré séparément du Verbe divin, et les autres au Verbe seul, comme des choses ne convenant qu'à Dieu; qu'il soit anathème.

5° Si quelqu'un ose dire que Jésus-Christ est un homme qui porte Dieu, au lieu de dire qu'il est véritablement Dieu, comme étant par sa nature Fils unique du Père, en tant que le Verbe s'est fait chair et qu'il a participé comme nous à la chair et au sang; qu'il soit anathème.

6° Si quelqu'un dit que le Verbe engendré du Père est le Dieu ou le Seigneur du Christ, au lieu de reconnaître que le même est tout ensemble Dieu et homme, parce que le Verbe s'est fait chair selon les Écritures; qu'il soit anathème.

7° Si quelqu'un dit que Jésus-Christ comme un pur

homme était l'instrument du Verbe divin, et qu'il a été associé à la gloire du Fils unique, comme étant un autre que lui ; qu'il soit anathème.

8° Si quelqu'un ose dire qu'il faut adorer conjointement avec le Verbe divin, glorifier avec lui et nommer Dieu avec lui, l'homme qui lui est associé comme un autre à un autre, car en ajoutant toujours le mot *avec*, on donne cette idée ; au lieu de l'honorer par une seule et même adoration et de le glorifier comme un seul, en tant que le Verbe s'est fait chair ; qu'il soit anathème.

9° Si quelqu'un dit que notre Seigneur Jésus-Christ a été glorifié par le Saint-Esprit comme par une puissance qui lui était étrangère, et qu'il avait reçu de lui le pouvoir de chasser les démons et de faire des miracles, au lieu de dire que l'esprit par lequel il les opérait lui était propre ; qu'il soit anathème.

10. L'Écriture enseigne que Jésus-Christ a été fait le pontife et l'apôtre de notre foi, et qu'il s'est offert pour nous à Dieu le Père en odeur de suavité. Donc si quelqu'un dit que notre pontife et notre apôtre n'est pas le Verbe divin lui-même, en tant qu'il s'est fait chair et homme comme nous, mais que c'est proprement l'homme né d'une femme, comme s'il était un autre que le Verbe ; ou si quelqu'un dit que ce pontife s'est offert en sacrifice pour lui-même et non pas seulement pour nous, car lui qui était sans péché n'avait pas besoin de sacrifice ; qu'il soit anathème.

11° Si quelqu'un ne confesse pas que la chair vivifiante du Seigneur est la chair propre du Verbe, mais dit qu'elle est celle d'un autre différent de lui, et qui lui est uni seulement selon la dignité ou comme étant devenu son temple et sa demeure, au lieu de reconnaître qu'elle est vivifiante, parce qu'elle est propre au Verbe qui a la force de vivifier toutes choses ; qu'il soit anathème.

12° Si quelqu'un ne confesse pas que le Verbe divin a souffert et qu'il est mort selon la chair, et qu'il a été

fait le premier né d'entre les morts, en tant qu'il est vie et source de vie; qu'il soit anathème (1).

Tels sont les articles que saint Cyrille jugea nécessaire d'opposer aux impiétés de Nestorius. Le concile fit porter cette lettre synodale avec celle du pape Célestin par quatre députés qui les rendirent à l'hérésiarque le dimanche 30 novembre, dans l'église épiscopale, en présence du clergé et du peuple. Nestorius leur dit de venir le trouver le lendemain en particulier, mais quand ils se présentèrent il refusa de les recevoir et ne leur donna aucune réponse. Il fit peu de jours après deux sermons où continuant de défendre ses erreurs et cherchant toutefois à les déguiser sous des formules équivoques, il s'emporta selon sa coutume contre saint Cyrille, et rappela malignement les divisions qui avaient existé entre les évêques d'Alexandrie et d'Antioche, et les persécutions de Théophile contre saint Chrysostome, pour faire croire que les attaques dirigées contre lui-même n'étaient qu'un effet de la jalousie. Il envoya ensuite à Jean d'Antioche une copie de la lettre et des douze anathèmes de saint Cyrille où il prétendait voir les erreurs d'Apollinaire, et il leur opposa douze autres anathèmes qui, paraissant avoir pour but de combattre cette hérésie, renfermaient presque sans déguisement le principe et les conséquences de sa doctrine hétérodoxe. Jean d'Antioche se laissant prévenir par son amitié pour Nestorius, et choqué en même temps de certaines expressions auxquelles il n'était pas habitué, crut trouver aussi l'apollinarisme dans les anathèmes de saint Cyrille, et non content de les condamner lui-même, il engagea deux savans évêques de son patriarchat, André de Samosate et Théodoret, à composer des écrits pour les réfuter. André publia son ouvrage sous le nom des Orientaux, qui l'approuvèrent dans un concile. Théodoret mit son nom à sa réfutation, qui est

(1) Act. conc. Ephes. — Marius Mercat.



écrite avec plus d'aigreur et d'amertume que celle des Orientaux, et quoiqu'il n'adopte pas non plus qu'eux le fond de l'hérésie nestorienne, on trouve néanmoins dans son livre, aussi bien que dans le leur, quelques passages qui la favorisent évidemment, entre autres la critique du dixième anathème, dans laquelle on prétend qu'il ne faut pas attribuer au Verbe le titre de pontife, comme ne pouvant pas convenir à Dieu, mais seulement à l'humanité. Du reste, les deux écrits ne contiennent guère que des chicanes sur les termes d'union hypostatique, d'union naturelle, de Verbe fait chair, et sur d'autres expressions équivalentes dont on cherche à détourner le sens avec une subtilité qui a bien souvent l'apparence de la mauvaise foi, pour accuser saint Cyrille d'admettre le mélange et la confusion des deux natures, de croire que le Verbe divin s'est transformé en chair, qu'il n'a pris qu'un corps et non pas une âme humaine, ou enfin de rendre la Divinité passible et de tomber dans l'arianisme en attribuant au Verbe des choses qui ne peuvent convenir à Dieu. Saint Cyrille répondit à ces attaques par deux apologies de ses douze articles, où il fit voir clairement qu'en établissant l'unité de personne en Jésus-Christ il n'avait point combattu la distinction des deux natures, mais seulement leur séparation dans le sens de Nestorius ; que les termes d'union naturelle et hypostatique servaient à exprimer sans équivoque l'union réelle et subsistante du Verbe divin avec la nature humaine, au lieu d'une simple association morale du Verbe et de l'homme comme formant deux personnes distinctes, et que s'il attribuait les souffrances au Verbe, ce n'était pas que la Divinité fût devenue passible, mais uniquement parce que cette union réelle des deux natures en une seule personne devait lui faire attribuer également tout ce qui était propre à l'une et à l'autre. Saint Cyrille développa les mêmes principes, et vengea de nouveau sa doctrine et celle des catholiques de l'imputation d'apollinarisme, dans les cinq livres

contre Nestorius, qui furent publiés vers ce même temps. Enfin pour lever tous les doutes qu'on affectait de répandre sur le sens de ses douze anathèmes, il en donna plus tard une explication pour être lue au concile d'Éphèse.

On a vu que les catholiques persécutés par Nestorius avaient demandé la réunion d'un concile général pour arrêter les progrès de l'hérésie, et de son côté Nestorius craignant d'être condamné à Rome, avait fait la même demande, dans l'espoir qu'avec l'appui de la cour, qui lui était toute dévouée, il parviendrait à conjurer au moins pour un temps l'orage dont il était menacé. Le patriarche d'Antioche et d'autres évêques de l'Orient se montraient pleins d'estime et d'attachement pour sa personne : quelques-uns même partageaient ses erreurs, et un grand nombre étaient fortement prévenus contre saint Cyrille, que l'hérésiarque ne cessait d'attaquer par ses calomnies, car, non content de lui imputer les erreurs d'Apollinaire et de le représenter sans cesse comme un intrigant rempli d'ambition et d'audace, qui ne cherchait qu'à satisfaire sa basse jalousie contre les évêques d'Antioche et de Constantinople, il l'accusait encore d'employer l'argent de son église pour se faire des partisans, de favoriser les manichéens, d'exercer un pouvoir tyrannique dans Alexandrie, et d'exciter même des séditions contre les officiers de l'empereur. Il se fit présenter des requêtes à l'appui de ces accusations par quelques Égyptiens que saint Cyrille avait excommuniés pour leurs crimes, et bientôt, force d'être répétées, elles produisirent assez d'effet pour lui donner lieu de croire que par ses intrigues et son crédit il viendrait à bout de séduire ou de gagner la plupart des évêques et de leur faire prendre le change sur le véritable objet du concile. Ce qu'on devait principalement examiner, selon lui, ce n'était pas sa doctrine, mais les accusations intentées contre Cyrille. Quant à ce qui le regardait lui-même, il reconnaissait que Jésus

Christ était Dieu, et que la sainte Vierge était mère du Christ ; on ne devait pas en demander davantage, car il ne s'agissait pas de disputer sur des mots. C'est ainsi qu'il s'exprimait dans une lettre qu'il écrivait à cette occasion au pape saint Célestin. Théodose voyant qu'un concile était réclamé de part et d'autre, s'empressa de le convoquer d'après le consentement du pape (1) ; mais dans la lettre qu'il écrivit à saint Cyrille pour le presser de s'y rendre, s'abandonnant aux préventions répandues contre lui, il l'accusa d'être l'auteur des troubles, et lui reprocha de s'être mêlé d'une affaire qui ne le regardait point, et d'avoir écrit séparément à lui et aux impératrices, comme s'il avait voulu introduire la division dans la famille impériale. Cette convocation fut faite par des lettres adressées aux métropolitains en date du 19 novembre, et par conséquent plusieurs jours avant qu'on eût signifié à Nestorius la sentence portée contre lui. Saint Augustin fut convoqué par une lettre particulière, mais il était mort quand l'officier chargé de la lui remettre arriva à Carthage, et les autres évêques d'Afrique se trouvant empêchés de partir à cause des malheurs qui désolaient cette province, l'évêque de Carthage se contenta d'envoyer un diacre pour rendre témoignage de leur croyance. La ville d'Éphèse fut choisie pour la tenue du concile, dont l'ouverture fut fixée au 7 juin, jour de la Pentecôte de l'an 431 (2).

Saint Cyrille se mit en route aussitôt après les fêtes de Pâques avec cinquante évêques d'Égypte, et quoique contrarié par les tempêtes, il arriva à Éphèse quelques jours

(1) Les actes du concile d'Éphèse témoignent expressément en plusieurs endroits qu'il avait été assemblé *selon les canons*, ce qui montre évidemment que le pape avait donné son consentement à la convocation ; mais quand on n'aurait pas à cet égard un témoignage aussi positif, on serait obligé de convenir au moins qu'il l'avait approuvée et ratifiée en envoyant ses légats au concile.

(2) Evagr. *Hist.* lib. I. — Socr. VII. — Liberat. *Breviar.*

avant la Pentecôte. Flavien de Philippes se rendit aussi à temps avec les évêques de la Macédoine, et Juvénal de Jérusalem ne fut en retard que de quatre ou cinq jours avec les évêques de la Palestine et de l'Arabie, parmi lesquels se trouvait Aspasète, cet ancien chef de Sarrasins, qui était devenu leur évêque après avoir été converti par saint Euthymius. Nestorius ne tarda pas à arriver de son côté, accompagné de dix évêques et de deux comtes entièrement dévoués à ses intérêts, Candidien et Irénée, dont le premier avait le commandement des troupes destinées à protéger le concile. Mais Jean d'Antioche avec les évêques de Syrie se fit attendre assez longtemps après le terme fixé, et n'étant plus qu'à cinq ou six journées de distance, il écrivit à saint Cyrille pour s'excuser sur la longueur et les difficultés du voyage, et il témoignait dans sa lettre un grand empressement de se joindre à lui. Deux évêques de sa suite, Alexandre d'Hiéraple et Alexandre d'Apamée, tous deux métropolitains, qui avaient pris le devant avec quelques autres, déclarèrent en même temps, comme en étant chargés de sa part, qu'on ne devait pas différer le concile à cause de lui, et qu'on pouvait commencer sans l'attendre à faire ce qui convenait.

Cependant on avait déjà prorogé de quinze jours l'ouverture du concile. Plus de deux cents évêques étaient arrivés à Éphèse, et un grand nombre souffraient plus ou moins d'un si long séjour; plusieurs se trouvaient incommodés de la dépense, d'autres étaient tombés malades, et quelques-uns même étaient morts. On murmurait hautement contre la lenteur affectée du patriarche d'Antioche, qui ne voulait pas, disait-on, prendre part à la condamnation d'un hérétique tiré de son église et dont il était l'ami. On ajoutait qu'il avait eu plus que le temps nécessaire pour se rendre à Ephèse, où se trouvaient déjà des évêques venus de plus loin, et qu'en tout cas, s'il agissait de bonne foi, il ne trouverait pas mauvais qu'on eût commencé sans lui, après la déclaration

qui avait été faite de sa part. Saint Cyrille et la plupart des évêques résolurent en conséquence d'ouvrir le concile le 22 juin, dans l'église dédiée à la sainte Vierge, et la veille on en informa Nestorius en le citant à y comparaître ; mais il répondit qu'il délibérerait, et demanda ensuite une autre église pour y tenir son assemblée à part. Le même jour soixante-huit évêques de son parti signèrent une protestation en forme contre l'ouverture du concile avant l'arrivée de Jean d'Antioche. Le comte Candidien de son côté, pour appuyer cette protestation, ne craignit pas d'alléguer la volonté de l'empereur ; et comme on le pressa de faire voir les ordres qu'il avait reçus, il se vit obligé enfin, après quelques difficultés, de montrer les termes de sa commission, où il n'était pas question de délai. Elle portait seulement qu'il devait se rendre au concile pour le protéger et maintenir la liberté des délibérations, pour éloigner les moines et les laïques qui pourraient exciter du tumulte, et aussi pour empêcher les évêques de se retirer avant d'avoir prononcé sur les contestations présentes ; mais que du reste il ne pourrait nullement s'immiscer dans les décisions dogmatiques ; car, disait l'empereur, cela n'est pas permis à ceux qui ne sont pas du nombre des évêques. Après cette lecture, le concile jugea à propos de passer outre, malgré les représentations réitérées de Candidien, qui sortit en colère de l'assemblée.

Il y avait au commencement de cette première session centsoixante évêques, avec Bessula, diacre de Carthage, député pour les églises d'Afrique ; plusieurs de ceux qui avaient protesté la veille contre la tenue du concile vinrent bientôt après s'y réunir, en sorte qu'il s'en trouva cent quatre-vingt-dix-huit qui souscrivirent comme présents à la condamnation de Nestorius, sans compter quelques autres qui arrivèrent plus tard. Saint Cyrille présidait comme tenant la place du pape Célestin, ainsi que le portent les actes ; et après lui venaient Juvénal de

Jérusalem, Memnon d'Ephèse, primat de la province d'Asie; Flavien de Philippes, comme député de Rufus de Thessalonique; Firmus de Césarée en Cappadoce, et les autres évêques selon la dignité de leurs sièges. Ils étaient assis des deux côtés de l'église, et on avait placé au milieu, sur le trône ordinaire de l'évêque, le livre des Évangiles, pour marquer ainsi l'assistance de Jésus-Christ, qui a promis de se trouver au milieu des pasteurs assemblés en son nom. Pierre, prêtre d'Alexandrie et primicier des notaires, ayant exposé en peu de mots l'objet du concile et tout ce qui s'était fait antérieurement, on fit lire la lettre de convocation pour constater dans les actes mêmes que le terme fixé pour l'ouverture était déjà passé depuis quinze jours; après quoi les évêques qu'on avait envoyés la veille pour citer Nestorius firent connaître la réponse qu'ils avaient reçue, et on en députa d'autres avec une monition par écrit qui faisait mention de la première. Ils trouvèrent la maison environnée de soldats qui ne leur permirent pas d'entrer, et comme ils insistaient pour avoir une réponse, un tribun vint leur dire que Nestorius se rendrait au concile quand tous les évêques seraient arrivés. Après ces deux monitions sans résultat, on en fit encore une troisième pour se conformer aux canons; mais les évêques chargés de la signifier à l'hérésiarque furent repoussés brutalement par les soldats, sans pouvoir même s'arrêter un moment sous le vestibule, et on leur déclara que Nestorius avait donné ordre de ne laisser entrer personne de la part du concile, et que quand ils attendraient jusqu'à la nuit, ils n'obtiendraient pas d'autre réponse. Quand ils furent de retour et qu'ils eurent fait leur rapport, le concile procéda aussitôt à ses opérations.

On commença par lire le symbole de Nicée, afin de partir ainsi d'une règle fixe pour approuver ce qui y serait conforme et condamner ce qui y serait contraire. On lut ensuite la seconde lettre de saint Cyrille à Nesto-



rius, et Juvénal de Jérusalem donnant le premier son avis, déclara qu'elle était parfaitement conforme au symbole et qu'il en approuvait la doctrine. Firmus de Césarée en Cappadoce déclara la même chose, et après lui Memnon d'Éphèse, Théodote d'Ancyre, Flavien de Philippes, tant en son nom qu'au nom de Rufus de Thessalonique et de tous les évêques d'Illyrie ; puis Acace de Mélitine en Arménie, Périgène de Corinthe et ainsi successivement les autres métropolitains et les évêques, qui opinèrent chacun en particulier jusqu'au nombre de cent-six, et le reste du concile, adoptant leur avis par acclamation, approuva unanimement comme orthodoxe la doctrine de saint Cyrille. Après cette lettre, on lut également la réponse que Nestorius y avait faite, et où son hérésie se montrait à découvert. Elle souleva l'indignation de tout le concile. Ce n'est pas sans raison, dit Acace de Mélitine, que Nestorius craint de comparaître et fait environner sa maison de soldats. On voit par sa lettre combien il s'écarte de l'enseignement des pères et du symbole de Nicée. Il fait violence à l'Écriture pour n'attribuer la naissance et la mort qu'au temple de Dieu, et montre bien clairement qu'il n'admet que de nom l'union du Verbe avec la chair, et qu'en effet il la nie complètement. Il calomnie aussi les lettres de saint Cyrille, comme si elles disaient que la Divinité est passible, ce que ni lui ni aucun catholique n'a jamais songé à dire. Enfin il demeure convaincu de nouveauté et d'erreur par son propre aveu, puisqu'il ose se vanter d'avoir éclairci les dogmes de la foi. Trente-quatre évêques ayant ainsi porté leur jugement en particulier, tous les autres s'écrièrent ensemble : Anathème à Nestorius et à ses erreurs ; que quiconque communique avec lui ou ne le condamne pas soit anathème ! On lut aussi la lettre du pape Célestin à Nestorius, et celle du concile d'Alexandrie avec les douze articles de saint Cyrille, et les évêques égyptiens, qui avaient été chargés de les remettre à l'héré-

siarque, attestèrent le mépris qu'il avait fait de ce jugement.

Quoique la conduite de Nestorius prouvât suffisamment qu'il persévérait dans ses erreurs, on ne laissa pas d'invoquer à cet égard le témoignage de Théodote d'An-cyre et d'Acace de Mélitine, qui étaient ses amis et devant qui il s'était expliqué sans déguisement depuis son arrivée à Éphèse. Le premier déposa qu'il lui avait entendu répéter peu de jours auparavant les mêmes impiétés qu'on trouvait dans ses écrits, à savoir qu'on ne devait pas attribuer au Verbe les souffrances de l'humanité, ni parler d'un Dieu engendré d'une vierge, ou né depuis deux ou trois mois. Il ajouta que plusieurs évêques étaient témoins de ce discours. Acace de Mélitine déclara qu'il n'avait rien épargné pour le ramener, mais qu'après lui avoir fait rétracter de bouche ses erreurs, il avait eu la douleur de l'y voir retomber ensuite, et soutenir que si la divinité du Fils était unie réellement à la nature humaine, il faudrait dire la même chose du Père et du Saint-Esprit. Après ces dépositions, on lut plusieurs passages des pères les plus illustres de l'Église grecque et latine, de saint Cyprien, de saint Athanase, de saint Ambroise, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, et différens extraits des écrits de Nestorius, pour faire voir combien sa doctrine était opposée à la tradition ; puis une lettre remise au diacre Bessula par l'évêque de Carthage, et on prononça enfin la condamnation de l'hérésiarque en ces termes : Nestorius ayant refusé de comparaître sur notre citation, et même de recevoir les évêques envoyés de notre part, nous avons dû procéder à l'examen de sa cause, et après nous être convaincus de l'impiété de sa doctrine, tant par la lecture de ses écrits que par les discours qu'il a tenus tout récemment dans cette ville, et qui ont été prouvés par des témoignages irrécusables, forcés comme nous le sommes, par les canons et par la lettre de notre saint-père Célestin, évêque de l'Église

romaine, nous avons prononcé contre lui avec une profonde douleur et les larmes aux yeux le jugement suivant : « Notre Seigneur Jésus-Christ, que Nestorius a outragé par ses blasphèmes, le déclare, par ce saint concile, privé de toute dignité épiscopale et retranché de la communion de l'Église. » Telle fut la première session, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, quoiqu'on fût aux plus longs jours. Le peuple, qui était resté pendant tout ce temps pour attendre la décision du concile, apprenant que l'hérésie était condamnée, fit éclater sa joie par les démonstrations les plus vives ; on combla les évêques de bénédictions, on les reconduisit avec des flambeaux et en brûlant des parfums ; toute la ville fut illuminée et retentit des louanges de la mère de Dieu (1).

Le lendemain on signifia la sentence à Nestorius, on l'afficha dans les rues, on la fit publier par des crieurs, et le concile écrivit au clergé, aux économes et au défenseur de l'Église de Constantinople, pour leur notifier la déposition de l'hérésiarque, et leur recommander de conserver tous les biens de l'Église, afin d'en rendre compte au futur évêque. Saint Cyrille écrivit en particulier aux ecclésiastiques qu'il avait dans cette ville, et à saint Dalmace, archimandrite ou chef d'un monastère, pour les instruire de tout ce qui s'était fait et leur annoncer qu'on enverrait les actes à l'empereur dès qu'ils seraient mis au net, pourvu toutefois qu'on eût la liberté de le faire. On les envoya en effet bientôt après, avec une lettre synodale adressée à l'empereur, où l'on exposait la conduite du concile, la contumace de Nestorius, et les raisons qu'on avait eues pour ne pas attendre plus longtemps les Orientaux. On faisait remarquer surtout que le pape avait déjà condamné les dogmes impies de l'hérésiarque, et porté contre lui sa sentence. Enfin le concile pria l'empereur d'employer son autorité pour extirper de

(1) Acta conc. Ephes. — Epist. Cyrill. *ibid.*

toutes les églises la nouvelle hérésie, de donner des ordres pour faire brûler les écrits de Nestorius partout où ils se trouveraient, et de se déclarer avec indignation contre quiconque mépriserait le jugement qui venait d'être rendu.

D'un autre côté, le comte Candidien publia dès le lendemain de la session une protestation contre ce qui avait été fait en l'absence des Orientaux, et il adressa un rapport à l'empereur, avec une lettre signée par Nestorius et dix évêques de son parti, dans laquelle on présentait la conduite des évêques catholiques sous les couleurs les plus odieuses. On les accusait d'avoir agi contre les canons et contre les ordres de l'empereur, en tenant une assemblée particulière avant l'arrivée de tous ceux qui devaient prendre part au concile; d'avoir rempli la ville de trouble et de confusion en y répandant une foule de paysans et de soldats qui proféraient des menaces effrayantes; « et pour qu'il ne nous restât pas un refuge, ajoutaient les sectaires, l'évêque Memnon, chef de la sédition, nous a même fermé les églises; c'est pourquoi nous vous supplions de pourvoir à notre sûreté, et de faire en sorte que nous puissions retourner chez nous sans péril; car notre vie même n'est pas en sûreté, ou bien d'ordonner que le concile se tienne selon les règles, sans y admettre ni les clercs ni les moines, ni même aucun évêque qui n'y serait pas nommément appelé; qu'il n'y en ait que deux de chaque province avec le métropolitain, et qu'on ait soin de les choisir parmi ceux qui sont en état d'entendre ces questions. » Les sectaires comptaient dans ce cas sur leur influence à la cour pour faire désigner des évêques de leur choix, et ils excluaient au moins par ces conditions la plupart des évêques d'Égypte, où il y avait peu de métropolitains.

Cependant cinq jours après la déposition de Nestorius, Jean d'Antioche arriva enfin avec les évêques de sa suite. Le comte Candidien s'empressa d'aller à sa rencontre

pour le prévenir par ses faux rapports contre les catholiques. De son côté, le concile envoya au-devant de lui une nombreuse députation de clercs, tant pour faire honneur à son rang que pour l'avertir de ne plus communiquer avec Nestorius déjà condamné. Mais ils ne purent obtenir de lui parler en chemin, et l'ayant suivi jusqu'à son logis, ils furent obligés d'attendre encore plusieurs heures avant d'être introduits. Ensuite, ne pouvant se dispenser de les recevoir, le patriarche d'Antioche écouta froidement ce qu'ils avaient à lui dire, et les congédia sans rien répondre; après quoi les soldats et même les clercs et les évêques de sa suite, se jetant sur eux avec un emportement inconcevable, les frappèrent au point de mettre leur vie en péril. Les députés vinrent en faire leur rapport au concile, en montrant leurs blessures, dont on fit mention dans les actes. Mais dans ce qui nous en reste, on ne trouve plus ce fait ni plusieurs autres qui sont rapportés dans les lettres écrites durant le cours de ces débats par les principaux évêques; ce qui prouve que nous n'avons plus ces actes complets.

Pendant qu'il faisait attendre à sa porte les députés du concile, Jean d'Antioche, encore en habit de voyage et tout poudreux, tenait dans sa maison un conciliabule avec les partisans de Nestorius. Le comte Candidien commença par faire un rapport plein de faussetés sur la conduite des évêques catholiques, prétendant qu'au mépris de ses remontrances et après l'avoir chassé du concile, ils avaient procédé contre toutes les règles, et condamné Nestorius sans examen. Quelques sectaires appuyant son témoignage, répétèrent leurs calomnies sur les prétendues violences de Memnon et des autres orthodoxes, qui au contraire avaient à souffrir constamment les vexations de Candidien; car il les faisait insulter publiquement par ses soldats, et empêchait même qu'on ne leur apportât les choses nécessaires à la vie. Après ces accusations

vagues contre les évêques du concile, sans produire aucune pièce, sans entendre les accusés, sans les citer même à comparaître, Jean d'Antioche, avec son conciliabule, déposa saint Cyrille et Memnon, et excommunia les autres évêques catholiques jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu leur faute et condamné les douze anathèmes de saint Cyrille. On prétend même qu'il rétablit quelques évêques déposés comme pélagiens, et il est certain du moins qu'il y en avait plusieurs dans son conciliabule, auquel on attribue aussi une décision qui semblait rejeter le péché originel, et que les hérétiques glissèrent ensuite dans quelques copies des actes du concile d'Éphèse, comme saint Grégoire le Grand le découvrit longtemps après<sup>(1)</sup>. Mais quoi qu'il en soit de ce dernier fait, les procédés de Jean d'Antioche contre les évêques catholiques font voir à quel point les préventions et la vanité blessée peuvent égarer un esprit faible qui se livre à la merci d'une faction. Le jugement de ce conciliabule fut souscrit par quarante-trois évêques, entre lesquels se trouvaient plusieurs métropolitains et le célèbre Théodoret. Ils envoyèrent aussitôt ce jugement à l'empereur, avec des lettres contenant leurs calomnies contre les catholiques, et après l'avoir fait afficher dans quelques quartiers de la ville, Jean d'Antioche voulut se mettre en devoir de l'exécuter, en ordonnant un autre évêque à la place de Memnon. Il sollicita pour cet effet le concours des magistrats, et se rendit à l'église de Saint-Jean, accompagné de soldats, pour y faire l'ordination; mais le peuple lui opposa une telle résistance qu'il ne put venir à bout de son projet. Un officier nommé Pallade apporta bientôt après à Éphèse un rescrit de l'empereur, qui, trompé par la relation de Candidien et n'ayant pas encore reçu les actes du concile, déclarait nul le jugement rendu contre Nestorius, et défendait aux évêques de

(1) Gregor. Magn. lib. VI, Epist. xxxi. — Act. conciliab.



se retirer avant d'avoir procédé d'un commun accord à un nouvel examen. Le concile répondit à l'empereur par une lettre portant que le comte Candidien, après avoir altéré les faits dans son rapport, empêchait encore de lui faire parvenir la vérité ; que Nestorius avait été condamné par plus de deux cents évêques, et avec l'approbation de tout l'Occident, et spécialement du pape Célestin représenté par saint Cyrille, tandis qu'au contraire Jean d'Antioche avait à peine dans son parti quarante évêques. Ce dernier écrivit de son côté une lettre à l'empereur où les sectaires reproduisaient encore leurs calomnies précédentes et la demande d'un concile composé seulement du métropolitain avec deux évêques de chaque province. Ils envoyèrent ensuite le comte Irénée à Constantinople pour appuyer leur demande par son crédit et celui des autres courtisans.

Les choses en étaient là quand les légats du pape arrivèrent à Éphèse le 10 juillet, avec une lettre pour le concile et un mémoire contenant des instructions sur la conduite qu'ils devraient tenir. La lettre portait en substance que le saint concile, comme représentant l'assemblée des apôtres, était assisté par la présence du Saint-Esprit ; que Jésus-Christ, en envoyant les apôtres prêcher et instruire les nations, avait enseigné et parlé lui-même par leur organe ; que ce ministère de l'apostolat s'était transmis aux évêques devenus leurs successeurs, et qu'ainsi c'était pour eux tous un devoir de maintenir et de défendre la doctrine apostolique. Ensuite le pape ajoutait qu'il leur envoyait les évêques Arcade et Projectus, et le prêtre Philippe pour assister en son nom à ce qui se ferait, et pour exécuter ce qu'il avait déjà ordonné précédemment. Quant aux instructions, elles portaient que les légats devraient s'unir à saint Cyrille et agir de concert avec lui ; qu'ils devraient surtout maintenir l'autorité du saint-siège, et dans le cas de contestation parmi les évêques, juger de leurs sentiments

sans se soumettre à des discussions. Ils avaient aussi une lettre particulière pour saint Cyrille, dans laquelle le pape lui faisait savoir que malgré l'expiration du délai fixé, on pouvait encore, pour le bien de la paix, recevoir Nestorius, s'il abjurait sincèrement ses erreurs.

Le jour même de l'arrivée des légats, le concile tint sa seconde session dans la maison épiscopale. On lut d'abord en latin, puis en grec, la lettre du pape, et après de nombreuses acclamations des évêques en l'honneur de Célestin et de Cyrille, les légats faisant remarquer que cette lettre prescrivait l'exécution du jugement déjà porté par le saint-siège, demandèrent communication des actes de la session précédente, afin de s'assurer que le concile avait procédé régulièrement, et d'en confirmer les décisions par l'autorité du siège apostolique, si elles se trouvaient conformes à ce que le pape Célestin avait décidé lui-même. Firmus de Césarée et Théodote d'Ancyre leur répondirent au nom du concile qu'on avait exécuté et suivi en tout le jugement prononcé par le pape, et qu'ils en auraient la preuve par la lecture des actes dont on allait leur donner communication.

Le lendemain on tint une troisième session dans laquelle on fit la lecture publique des actes que les légats avaient déjà lus en particulier, après quoi le prêtre Philippe dit : Il est reconnu par tout le monde que saint Pierre, chef des apôtres, et fondement de l'Église catholique, a reçu de Jésus-Christ les clefs du royaume céleste avec le pouvoir de lier et de délier, et qu'il exerce encore sa puissance par ses successeurs. Notre saint pape l'évêque Célestin, qui tient aujourd'hui sa place, nous ayant envoyés pour le suppléer dans le concile, nous confirmons par son autorité la sentence de déposition et d'excommunication portée contre Nestorius. Les évêques Arcade et Projectus donnèrent leur approbation au jugement du concile à peu près dans les mêmes termes ; et on écrivit ensuite une lettre synodale à l'empereur pour

lui faire connaître cette unanimité de sentimens relativement à la doctrine impie de Nestorius, et une autre au clergé et au peuple de Constantinople, pour les exhorter à demander à Dieu qu'on remplaçât par un digne successeur l'hérésiarque légitimement déposé.

L'affaire de Nestorius étant ainsi terminée, le concile tint une quatrième session le 16 juillet pour procéder contre Jean d'Antioche et les autres schismatiques. On commença par la lecture d'une requête présentée par saint Cyrille et Memnon pour demander que le jugement du conciliabule qui avait prétendu les déposer fût déclaré nul, comme ayant été rendu sur de fausses allégations par des évêques qui n'avaient sur eux aucun pouvoir, et qui d'ailleurs n'avaient observé aucune des formalités prescrites par les canons. Ensuite on fit successivement deux citations à Jean d'Antioche pour le sommer de venir rendre compte de sa conduite, et comme il n'y eut aucun égard et se contenta de dire qu'il ne répondrait point à des gens déposés et excommuniés, on prononça la nullité de tout ce qu'il avait fait contre le concile, après quoi on ordonna qu'il serait cité une troisième fois, et que s'il refusait de comparaître on procéderait à sa condamnation.

Ce fut l'objet de la cinquième session, qui fut tenue le lendemain 17 juillet. Saint Cyrille ayant rappelé ce qui s'était fait la veille, ajouta qu'on venait d'afficher un écrit dans lequel on l'accusait de soutenir les erreurs d'Apollinaire, et après avoir repoussé la calomnie en anathématisant expressément cet hérésiarque et tous les autres sectaires, il demanda qu'on fît une dernière citation à Jean d'Antioche. Celui-ci n'y eut pas plus d'égard qu'aux deux précédentes, et le concile prononça une sentence d'excommunication contre lui et contre ses complices, au nombre de trente-trois, ajoutant que s'ils ne reconnaissaient promptement leur faute, ils attireraient sur eux la dernière condamnation, c'est-à-dire une sentence

de déposition. Les évêques informèrent l'empereur de leur jugement par une lettre synodale dans laquelle ils priaient d'appuyer leur décision par son autorité, et de mépriser l'opposition d'une trentaine d'évêques contre un concile de plus de deux cents, confirmé d'ailleurs par le suffrage de tout l'Occident. Ils écrivirent également au pape Célestin pour lui rendre compte de ce qui avait été fait contre Nestorius et Jean d'Antioche, et pour l'informer aussi qu'après avoir lu les actes de la condamnation de Pélage, de Célestius et de leurs adhérens, le concile avait adhéré unanimement au jugement que le saint-siège avait rendu contre eux. Les schismatiques, de leur côté, adressèrent des lettres à l'empereur et aux amis les plus influens de Nestorius pour se plaindre selon leur coutume des prétendues violences des catholiques, et renouveler la demande d'un concile où l'on n'admettrait que trois évêques de chaque province. Ils joignirent à leurs lettres un acte de leur conciliabule, portant qu'ils s'étaient tenus au symbole de Nicée sans y rien ajouter, qu'ils rejetaient comme hérétiques les douze articles de saint Cyrille.

Le concile tint une sixième session le 22 juillet pour prononcer sa définition de foi. Après qu'on eut fait lire le symbole de Nicée, tous les évêques déclarèrent qu'ils regardaient comme une règle de foi suffisante ; mais qu, comme les novateurs, en faisant semblant de le reconnaître, en dénaturaient le sens par des interprétations fausses, il était nécessaire de leur opposer quelques passages des pères orthodoxes, afin de montrer ainsi par la tradition, de quelle manière on devait l'entendre et l'expliquer. En conséquence, ils ordonnèrent de relire et d'insérer dans les actes les passages qu'on avait déjà cités dans la première session pour la condamnation de Nestorius ; puis sur une requête présentée par Charisius, prêtre de l'église de Philadelphie, on condamna une profession de foi que l'on attribuait à Théodore de Mops

sueste, et que les partisans de Nestorius faisaient souscrire aux hérétiques qui se convertissaient. Elle contenait entre autres choses relativement à l'incarnation, qu'il n'y a qu'un Fils par essence, le Verbe divin, Fils unique du Père, et que l'homme qui lui est uni participe à sa dignité, et par suite de cette union inséparable, est appelé Seigneur et Fils d'une manière particulière. On retrouve ici la distinction que Nestorius établissait, non pas entre la divinité et l'humanité, c'est-à-dire entre les deux natures, mais entre le Verbe et l'homme, afin de marquer par là deux personnes distinctes en Jésus-Christ. Le concile ayant lu cette profession de foi, défendit expressément d'enseigner les erreurs qu'elle contenait, ou encore de proposer et de faire souscrire aux hérétiques un symbole différent de celui de Nicée, sous peine de déposition pour les clercs et d'excommunication pour les laïques.

La septième et dernière session, qui se tint le 31 juillet, fut consacrée à l'examen de quelques affaires particulières. Les évêques de Chypre se plaignirent de ce que Jean d'Antioche, voulant étendre sur eux sa juridiction et attribuer les ordinations épiscopales, avait obtenu du préfet d'Orient des lettres portant défense d'ordonner un métropolitain à Salamine, jusqu'à ce que le concile d'Éphèse eût pris une décision à cet égard. Comme ils alléguèrent dans cette requête et qu'ils répétèrent ensuite de vive voix que l'ancienne coutume était contraire aux prétentions de l'évêque d'Antioche, qui n'avait jamais fait, non plus que ses prédécesseurs, aucune ordination dans l'île de Chypre, le concile, d'après cette déclaration positive, décida que si en effet l'évêque ne pouvait pas appuyer son droit sur l'ancien usage, les évêques de Chypre devaient être maintenus dans la possession d'ordonner eux-mêmes leur métropolitain, ajoutant que cette même règle devrait aussi s'appliquer aux autres provinces, en sorte que nul évêque ne pût s'arroger, au mépris des canons, l'autorité sur une province qui ne lui aurait pas été



soumise de tout temps. On voit que le concile, par jugement conditionnel, s'abstint de juger au fond cette contestation en l'absence du patriarche d'Antioche, dont les prétentions étaient réellement fondées sur une possession ancienne, quoique interrompue depuis près d'un siècle par les troubles de l'arianisme. Du reste, saint Alexandre, un des prédécesseurs de Jean d'Antioche, avait déjà revendiqué les droits de son siège environ quinze ans auparavant, et le pape saint Innocent, malgré cette interruption, avait prononcé en sa faveur.

Deux évêques de Thrace exposèrent au concile qu'après d'après une ancienne coutume établie dans leur province, un même diocèse comprenait souvent plusieurs villes soumises à la juridiction d'un seul évêque; et dans la crainte que le métropolitain d'Héraclée, partisan de Nestorius, ne voulût, pour se venger d'eux et fortifier son parti, donner à chacune de ces villes un évêque particulier, ils demandèrent qu'on maintînt l'usage établi, qu'il ne fût pas permis de démembler leur diocèse sans leur consentement. Le concile faisant droit à leur requête, ordonna qu'il ne serait rien entrepris à cet égard contre les canons et l'ancienne coutume qui a force de loi.

Eustache, métropolitain de Syde en Pamphylie, fatigué par quelques mauvaises affaires qu'on lui avait suscitées injustement, avait eu la faiblesse de quitter son église de faire sa renonciation par écrit, après quoi on lui avait donné un successeur. Or, il n'était pas permis à un évêque de se démettre ainsi sans des motifs suffisants, et la faute d'Eustache l'avait fait priver de la communion. Il subissait depuis longtemps cette peine, lorsqu'il vint présenter au concile d'Éphèse, qui, touché de ses larmes, le rétablit dans la communion avec le titre d'évêque, mais à la charge de n'en faire aucune fonction que sous le bon plaisir de son successeur. Juvénal de Jérusalem, voyant Jean d'Antioche ouvertement schismatique et frappé d'excommunication, voulut profiter de la circo



stance pour se faire attribuer la juridiction patriarchale sur la Palestine, et il fit valoir à l'appui de ses prétentions quelques pièces sans authenticité. Il avait même été jusqu'à dire dans la quatrième session, que suivant la tradition apostolique, le siège d'Antioche était soumis à celui de Jérusalem. Mais le concile refusa d'autoriser cette entreprise ambitieuse, et saint Cyrille écrivit même au souverain pontife pour le prier instamment de s'y opposer (1) ; ce qui n'arrêta pas les usurpations de Juvénal, comme on le verra plus tard.

Le concile fit encore dans cette session quelques canons qui ne sont guère qu'un résumé de ce qui avait été décidé précédemment. On prononça la peine d'excommunication et d'interdit contre les métropolitains schismatiques ou partisans des erreurs de Nestorius ou de Pélage, et la peine de déposition contre les simples évêques et les clercs inférieurs. On rétablit au contraire tous ceux qui avaient été excommuniés ou déposés par Nestorius ou ses partisans, à cause de leur attachement à la foi catholique, et on déclara nul et de nul effet tout jugement qui serait rendu à l'avenir par les sectaires, soit contre les orthodoxes, soit en faveur de ceux qui auraient été condamnés par le concile ou par leurs évêques. Enfin, par un autre décret, on confirma la condamnation des Massaliens, avec obligation pour tous ceux qui seraient suspects de cette hérésie, de l'anathématiser par écrit, sous peine de déposition pour les clercs et d'excommunication pour les laïques. Ces décisions furent notifiées par une lettre synodale adressée à toutes les Églises.

Bientôt après arriva de Constantinople le comte Jean, que l'empereur Théodose envoyait à Éphèse pour lui faire un rapport sur le véritable état des choses et travailler à la réunion des esprits. Car ce prince, faible et sans lumières, incapable de discerner par lui-même ce

(1) Leon. Magn. *Epist.* xcii. ad Maxim. Antioch.

qu'il devait faire, se livrait à la merci des courtisans, flottait au hasard entre les résolutions diverses qu'il cherchait à lui inspirer. Prévenu d'abord par les relations mensongères du comte Candidien, il avait paru ensuite approuver la conduite du concile, après la lecture des actes qui lui avaient été remis par trois députés ; puis ayant reçu les lettres des schismatiques par le comte Irénée, il était revenu à ses premières dispositions, et bientôt après il y avait renoncé de nouveau ou les avait au moins modifiées, sur un rapport qui lui fut fait par un ami de saint Cyrille. C'est après ces variations et au milieu de ces incertitudes partagées ou entretenues par ses ministres, qu'il envoya le comte Jean à Éphèse, avec une lettre où il approuvait également la déposition de Nestorius et celle de saint Cyrille et de Memnon. Il avait pris cette détermination d'après une lettre d'Acace de Bérée, qui faisait croire que tous les évêques étaient d'accord sur le dogme et divisés seulement pour des querelles personnelles. Sa lettre était adressée en conséquence aux évêques des deux partis, comme ne formant à ses yeux qu'un seul et même concile. Le comte Jean, dès le lendemain de son arrivée, s'empessa de les faire venir pour leur donner lecture, et ensuite il fit arrêter saint Cyrille et Memnon, aussi bien que Nestorius, laissant celui-ci à la garde du comte Candidien, et remettant les deux premiers entre les mains d'un tribun. Il en informa aussitôt l'empereur, en ajoutant qu'il travaillerait à rétablir l'union, mais qu'il avait peu d'espoir de réussir. Les schismatiques applaudirent à ces mesures, et envoyèrent à Théodose une confession de foi dans laquelle ils donnaient à la sainte Vierge le titre de Mère de Dieu, et professaient sur l'Incarnation une doctrine orthodoxe ; mais sous prétexte de s'en tenir au symbole de Nicée, ils déclamaient selon leur coutume, contre les douze articles de saint Cyrille, qu'ils représentaient toujours comme infectés d'erreurs d'Apollinaire.

Quant aux évêques catholiques, après avoir adressé au comte Jean des réclamations sans résultat, ils écrivirent à l'empereur pour se plaindre des mesures qu'on venait de prendre, et des impostures qu'on employait pour surprendre sa religion, en attribuant au concile les entreprises factieuses d'une poignée de schismatiques contre le concile lui-même. Ils témoignaient en même temps leur ferme résolution de ne point communiquer avec les Orientaux qu'ils n'eussent auparavant condamné Nestorius, et conjuraient l'empereur de faire mettre en liberté saint Cyrille et Memnon, de veiller au maintien de la foi, et de se faire informer de l'état des choses par des personnes non suspectes. Ils écrivirent en outre aux évêques qui se trouvaient à Constantinople et au clergé de cette église pour les prier de faire connaître la vérité à l'empereur, se plaignant qu'on les retenait comme en prison à Éphèse, sans leur permettre d'envoyer personne à la cour ou ailleurs, en sorte qu'ils n'avaient pu jusqu'alors faire parvenir leurs lettres ou leurs relations que par des porteurs déguisés, qui se sauvaient par différens chemins, à travers les plus grands dangers. Saint Cyrille joignit quelques lettres particulières à celles du concile, et on les fit porter par un messenger déguisé en mendiant, qui les mit dans le creux d'une canne qu'il tenait à la main comme un bâton. Tels étaient les expédiens que le concile était forcé d'employer; tandis que les schismatiques avaient au contraire toute liberté de correspondre avec leurs partisans et de répandre partout leurs calomnies. C'est ainsi qu'ils vinrent à bout de faire naître des préventions, ou au moins de l'incertitude, jusque dans l'esprit de quelques zélés catholiques, et saint Isidore de Péluze, trompé par de faux bruits, crut devoir écrire à saint Cyrille de ne pas écouter son ressentiment ni venger ses querelles particulières en défendant la cause de l'Église. Mais en même temps il adressa à l'empereur Théodose une lettre où il le conjurait instamment d'empêcher ses cour-

tisans de troubler le concile par leurs intrigues et leur manie de dogmatiser (1).

Quand on eut reçu à Constantinople les lettres des évêques catholiques, le clergé s'empressa d'adresser une requête à l'empereur, pour le conjurer d'appuyer le jugement du concile, de révoquer les ordres qu'il avait donnés concernant saint Cyrille et Memnon, et de ne pas jeter le trouble dans toute l'Église, sous prétexte de procurer la paix par la réunion de quelques schismatiques orientaux ; « car si votre majesté, lui disaient-ils, approuve la déposition prononcée par quelques sectaires contre le chef d'un concile œcuménique, il faudra que l'injustice s'étende à tous les évêques du monde et qu'ils soient déposés aussi bien que lui. Pour notre part, nous sommes prêts à nous exposer tous, avec le courage qui convient à des chrétiens, aux mêmes périls que ces généreux défenseurs de la foi. Ne souffrez donc pas que l'Église soit ainsi déchirée, ni qu'il y ait des martyrs sous votre règne ; mais imitez la piété de vos ancêtres, en obéissant au concile et soutenant ses décisions par vos ordonnances.

Les moines appuyèrent cette démarche et se rendirent au palais avec une foule immense de peuple, ayant à leur tête saint Dalmace, à qui les évêques du concile avaient adressé un mémoire sur leur situation. Cet illustre solitaire avait porté les armes sous Théodose le Grand et s'était distingué dès lors par sa piété ; mais aspirant à une vie plus parfaite, il se plaça avec un de ses fils, nommé Fauste, sous la conduite de l'abbé Isaac, qui s'était rendu célèbre par ses vertus, et qui avait prédit la mort de l'empereur Valens, quand celui-ci partait pour son expédition contre les Goths. Dalmace, par son recueillement et ses austérités, parvint bientôt à une sainteté si éminente, qu'Isaac en mourant l'établit supérieur du monastère, et que les personnages les plus considérables de la cour lui

(1) Isidor, lib. I. Epist. cccx et cccxi.

donnaient des marques éclatantes de vénération (1). L'empereur lui-même le visitait souvent, principalement pour réclamer le secours de ses prières dans les calamités publiques. Depuis quarante-huit ans le saint abbé n'avait pas voulu sortir de son monastère ; mais dans le péril où était l'Église, obéissant à une voix du ciel qui se fit entendre à lui dans la prière, il n'hésita pas à se rendre auprès de l'empereur, avec les autres abbés suivis de tous les moines marchant en procession et chantant des psaumes et des cantiques. Théodose fit entrer les abbés, leur manifesta des dispositions favorables envers le concile, et quand ils furent sortis, saint Dalmace conduisit les moines et le peuple dans une des églises, où ayant lu la lettre et le mémoire des évêques catholiques, il fit connaître le succès de la démarche qu'on venait de faire, après quoi toute la multitude prononça d'une voix unanime anathème à Nestorius.

Toutes ces sollicitations et les raisons qu'on faisait valoir à l'appui furent insuffisantes pour détruire les préventions que l'empereur avait conçues contre saint Cyrille et Memnon ; il les laissa donc dans l'état d'arrestation où ils étaient ; mais reconnaissant enfin qu'il avait été trompé par ses officiers dévoués à Nestorius, il ordonna aux évêques des deux partis, c'est-à-dire aux catholiques et aux schismatiques, de lui envoyer des députés à Constantinople pour exposer de vive voix le sujet de leur division.

(1) Fleury et Bérault Bercastel disent qu'on lui conféra pour lui et ses successeurs le titre d'archimandrite ou chef de tous les monastères de Constantinople. Mais ils se trompent manifestement dans l'explication de ce titre, qui se donnait à tous les supérieurs de monastères, ou du moins à tous ceux qui étaient à la tête de plusieurs maisons. Le diacre Basile qui présenta une requête à l'empereur contre Nestorius, était archimandrite ; et l'on voit dans les actes du concile de Constantinople, tenu pour la condamnation d'Eutychès, le titre d'archimandrite donné à cet hérésiarque en même temps qu'à plusieurs autres abbés.

Le concile nomma aussitôt huit députés, parmi lesquels étaient deux légats du saint-siège, l'évêque Arcade et le prêtre Philippe. On leur donna une instruction portant qu'ils ne communiqueraient point avec Jean d'Antioche ni avec les évêques de son parti, et qu'ils ne pourraient leur promettre la communion du concile qu'à la condition de souscrire auparavant à la condamnation de Nestorius, d'anathématiser sa doctrine, de demander pardon au concile par écrit de tout ce qu'ils avaient fait contre les évêques catholiques, et enfin de faire rendre préalablement la liberté à saint Cyrille et à Memnon. On ajouta que s'ils s'écartaient de cette instruction sur un seul point, on ne ratifierait point ce qu'ils auraient fait, et qu'au contraire ils seraient eux-mêmes retranchés de la communion de l'Église. La députation des Orientaux schismatiques fut composée de huit évêques à la tête desquels était Jean d'Antioche. Il leur était défendu par leur procuration d'approuver les douze articles de saint Cyrille ; mais sur tout le reste ils avaient plein pouvoir de faire ce qu'ils jugeraient à propos.

Quand les députés furent arrivés à Chalcédoine, on leur ordonna de s'y arrêter, dans la crainte que leur présence à Constantinople ne devînt une occasion de trouble et de sédition. Les Orientaux apprirent alors que l'empereur venait de confirmer la déposition de Nestorius, et de lui faire donner ordre de sortir d'Éphèse, en lui permettant de se retirer où il voudrait. Cette nouvelle, qui devait leur laisser peu d'espérance, ne diminua rien de leurs opiniâtres prétentions. L'empereur étant venu bientôt après à Chalcédoine, ils insistèrent auprès de lui et dans son consistoire pour obtenir le rétablissement de l'hérésiarque. Mais il leur déclara nettement qu'il ne voulait plus en entendre parler et que son affaire était consommée. Les courtisans eux-mêmes, voyant le prince entièrement changé à son égard, abandonnèrent dès ce moment les intérêts d'un protégé tombé en disgrâce. L'empereur



donna jusqu'à cinq audiences aux députés, et les écouta avec beaucoup d'attention et de bienveillance. Les Orientaux demandèrent qu'on commençât par régler ce qui regardait la foi, et qu'on s'en tint uniquement au symbole de Nicée, ajoutant qu'il leur était impossible de consentir au rétablissement de Cyrille et de Memnon, ni de communiquer avec les autres, s'ils ne rejetaient les douze articles, selon eux pleins d'hérésie. Mais les catholiques refusèrent absolument de disputer avec eux sur la doctrine, comme si elle eût encore été douteuse, et ne voulant pas que l'autorité du concile pût être mise en question, ils se bornèrent à faire voir qu'il avait procédé en tout selon les règles canoniques, et qu'ainsi on devait commencer par en approuver les actes et rétablir les deux évêques injustement déposés. Théodose, qui avait paru d'abord assez favorable aux propositions des députés orientaux, parce qu'on lui avait répété tant de fois que les douze articles de saint Cyrille étaient hérétiques, céda enfin à la fermeté et aux raisons des députés du concile, et laissant les schismatiques à Chalcédoine, il emmena avec lui les catholiques à Constantinople pour y ordonner un évêque à la place de Nestorius. Saint Cyrille, qui voyait sa doctrine constamment calomniée, venait de publier à la prière du concile une explication de ses douze anathèmes, qui en montrait clairement l'orthodoxie. Cependant malgré cette explication, les schismatiques ne laissèrent pas d'écrire de tout côté qu'on trahissait la foi, et que Cyrille, craignant d'être convaincu, ne voulait entrer à cet égard dans aucune discussion. Ils adressèrent aussi des protestations à l'empereur dans lesquelles cherchant à l'effrayer sur les suites du parti qu'il venait de prendre, ils prétendaient que les provinces de l'Orient, ni la Thrace et l'Italie n'approuveraient jamais les prétendues erreurs des douze articles. Mais Théodose ne se laissa point ébranler par ces réclamations, dont il pouvait désormais comprendre la valeur. Il écrivit donc au concile que saint

Cyrille et Memnon demeureraient en possession de leur siège, et que les autres évêques, s'ils n'avaient pas à proposer un moyen efficace de rétablir l'union, devaient retourner immédiatement dans leurs églises. Toutefois comme il était piqué de n'avoir pu amener les catholiques à aucune concession, et espérant d'ailleurs ménager pour l'avenir quelque moyen d'accommodement, il déclara qu'il ne se résoudrait jamais à condamner les Orientaux, puisqu'ils n'avaient été convaincus d'aucune erreur et qu'on n'avait pas même voulu entrer en conférence avec eux. Telle fut l'issue du concile général d'Éphèse qui avait duré depuis le 22 juin jusque vers la fin de septembre (1).

Les députés du concile étant arrivés à Constantinople avec Théodose, on choisit pour remplir le siège de cette ville un moine nommé Maximien, qui avait été élevé dans l'Église romaine et qui était prêtre et en grande réputation de piété. Aussitôt après l'élection, les évêques en donnèrent avis, selon la coutume, aux principaux métropolitains, et ils écrivirent en particulier au pape saint Célestin, tant pour l'informer de cette élection que pour lui demander la confirmation de tout ce qui avait été fait par le concile. Le pape dans sa réponse les félicita du zèle qu'ils avaient montré pour la défense de la foi, et ratifia la déposition de Nestorius et l'ordination de Maximien. Il ajouta que les évêques condamnés comme partisans de l'hérésiarque devaient être privés de la communion et chassés de leurs sièges jusqu'à ce qu'ils se déclarent catholiques, quand même l'empereur aurait consenti par surprise à leur rétablissement, et qu'à l'égard de Jean d'Antioche, il fallait s'efforcer de le ramener, et s'il refusait de condamner la nouvelle hérésie, prendre contre lui les mesures que réclamait l'intérêt de l'Église. Il répondit dans le même sens à Théodose et à Maximien, qu'

(1) Act. conc. Ephes. — Collect. Baluz.

lui avaient écrit chacun en particulier, et à ces trois lettres il en joignit une quatrième adressée au peuple et au clergé de Constantinople, pour les exhorter à suivre la doctrine que leur nouveau pasteur avait puisée dans l'Église romaine. On trouve dans ces lettres, adressées à des Grecs et relatives aux affaires de l'Orient, plusieurs expressions qui établissent d'une manière bien incontestable l'autorité du saint-siège et sa juridiction sur toutes les églises (1).

Jean d'Antioche et les autres députés schismatiques en retournant dans leurs églises adressèrent au préfet du prétoire une protestation contre l'ordination de Maximien, et prononcèrent une sentence de déposition contre les députés du concile qui y avaient pris part. Ensuite s'étant assemblés à Antioche avec les évêques de leur parti, ils confirmèrent cette déposition et celle de saint Cyrille, et retranchèrent aussi de leur communion Rabula, évêque d'Edesse, qui les avait quittés au concile d'Éphèse pour s'unir aux catholiques. Ceux-ci, de leur côté, soutenus par l'autorité de l'empereur, ordonnèrent des évêques en différens endroits à la place des partisans de Nestorius. Mais ils rencontrèrent quelquefois une assez vive opposition de la part des peuples, et Théodose, pour remédier à ces troubles, résolut enfin de forcer les schismatiques à la réunion. Il se concerta pour cet effet avec Maximien et les autres évêques qui se trouvaient à Constantinople. Ils jugèrent que l'essentiel était de mettre

(1) On croit que ce fut alors que, pour faire amende honorable à la sainte Vierge des blasphèmes de Nestorius, l'Église ajouta à la salutation angélique la petite prière qui commence par ces mots : Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous. Il est certain que les chrétiens, depuis cette époque, s'attachèrent partout à honorer la sainte Vierge avec un redoublement de zèle et de ferveur ; mais les critiques ignorans ou de mauvaise foi qui ont voulu rapporter l'origine de son culte au concile d'Éphèse, sont réfutés suffisamment par l'histoire même de ce concile, puisqu'il fut célébré dans une église dédiée en l'honneur de la mère de Dieu.

la foi en assurance, qu'ainsi Jean d'Antioche devait anathématiser la doctrine de Nestorius et approuver sa déposition, et qu'à cette condition saint Cyrille devrait aussi par condescendance se relâcher sur les autres points et oublier ce qui avait été fait contre lui. Théodose écrivit en conséquence à l'un et à l'autre de se rendre à Nicomédie pour y conférer ensemble, avec défense de paraître à la cour avant de s'être réconciliés, et il ajouta qu'en attendant tout demeurerait dans l'état actuel, et qu'on ne pourrait procéder à la déposition d'aucun évêque. Jean d'Antioche ayant reçu cet ordre, consulta les principaux évêques de son parti, et après être convenus de certaines conditions d'accommodement, dont l'une était qu'on s'en tiendrait au symbole de Nicée et à l'explication qu'en avait donnée saint Athanase dans sa lettre à Epictète, et qu'on rejetterait la nouvelle doctrine contenue selon eux dans les lettres et les articles de saint Cyrille, ils firent transmettre à ce dernier leurs propositions par Acace de Bérée, qui désirait ardemment la réunion. Mais saint Cyrille répondit que vouloir condamner ce qu'il avait écrit avant le concile contre les erreurs de Nestorius, c'était revenir au commencement des divisions bien loin d'en hâter la fin, puisqu'il s'ensuivrait qu'on aurait eu tort de condamner cet hérésiarque; ajoutant du reste qu'il oubliait volontiers tout ce qui lui était personnel, et qu'il demandait seulement pour condition de la paix qu'on dit anathème à la doctrine de Nestorius et qu'on approuvât sa déposition; enfin déclarant, comme il l'avait déjà fait tant de fois, qu'il anathématisait les erreurs d'Apollinaire, qu'il admettait en Jésus-Christ un corps humain animé d'une âme raisonnable, sans mélange ni confusion des deux natures; qu'il reconnaissait le Verbe immuable et impassible dans sa nature divine, quoique passible selon la chair, et quant à la doctrine de ses douze articles, qu'il en montrerait aisément l'orthodoxie, dès qu'on voudrait consentir à l'examiner sans prévention.

Cette lettre de saint Cyrille fit éclater les divisions sourdes qui existaient parmi les Orientaux. Un certain nombre voyant la déposition de Nestorius irrévocablement confirmée, avaient déjà manifesté l'intention de se réunir aux catholiques, et cette disposition devint plus générale encore après les lettres que le pape Sixte, qui venait de succéder à saint Célestin, écrivit pour essayer de mettre fin au schisme, en offrant le pardon à ceux qui condamneraient l'hérésie, et menaçant de déposition ceux qui s'y refuseraient. Jean d'Antioche et Acace de Bérée se rangèrent à cet avis, persuadés que la lettre de saint Cyrille était une rétractation suffisante des erreurs qu'ils croyaient voir dans ses douze articles ; mais Théodoret, qui pensait comme eux sous ce rapport et qui jugeait également la lettre orthodoxe et suffisante, ne voulait point souscrire à la condamnation de Nestorius, qu'il regardait comme innocent et déposé injustement, croyant que sur quelques passages mutilés de ses écrits on lui avait attribué des sentimens qu'il n'avait pas. Enfin Alexandre d'Hiéraple et plusieurs autres, persistant dans leurs préventions, refusaient de souscrire à aucun accommodement, à moins que saint Cyrille ne voulût condamner ses douze articles. Jean d'Antioche et les autres qui désiraient la réunion prirent le parti d'envoyer à Alexandrie Paul, évêque d'Émèse, pour conférer avec saint Cyrille, et en écrivant à celui-ci pour lui faire connaître leurs dispositions, ils se permirent encore quelques expressions de blâme au sujet de la doctrine des douze articles, afin de justifier ainsi leur conduite passée, et de mettre à couvert leur amour-propre. Saint Cyrille se montra d'abord choqué de ce qu'au lieu de reconnaître leurs torts, ils semblaient lui adresser des reproches ; mais plus occupé des intérêts de l'Église que de ses mécontentemens personnels, il ne balança pas à renouveler, pour détruire ces vains soupçons, les explications qu'il avait déjà données tant de fois, et de son côté Paul d'Emèse souscrivit une profession de foi



catholique, anathématisa les erreurs de Nestorius, approuva la déposition de cet hérésiarque et l'élection de Maximien; après quoi il fut rétabli dans la communion de l'Église, et il fit ensuite deux discours au peuple d'Alexandrie, dans lesquels il s'exprima d'une manière parfaitement orthodoxe sur le mystère de l'Incarnation.

Paul d'Émèse, après la déclaration qu'il avait donnée par écrit, désirait qu'on n'exigeât rien de plus et qu'elle servît pour Jean d'Antioche et les autres dont il était le délégué. Il demandait aussi le rétablissement de quatre métropolitains, Hellade de Tarse, Euthérius de Tyane, Himérius de Nicomédie et Dorothee de Marcianople, déposés comme nestoriens. Mais saint Cyrille refusa d'y consentir, et il voulut aussi que Jean d'Antioche, comme patriarche d'Orient et chef des schismatiques, souscrivit personnellement une déclaration conforme à celle de Paul d'Émèse. En même temps il écrivit à l'impératrice Pulchérie, à plusieurs officiers de la cour et à d'autres personnages influens, pour les exhorter à concourir par leur crédit et leurs démarches au succès des négociations commencées.

Jean d'Antioche ayant reçu une copie de la déclaration qu'on exigeait de lui, se décida enfin à la souscrire et l'envoya à saint Cyrille. Elle contenait une profession de foi dans laquelle il reconnaissait expressément que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, est tout à la fois Dieu parfait et homme parfait, engendré du Père avant tous les siècles quant à la divinité, et né de la sainte Vierge dans le temps quant à son humanité; consubstantiel au Père par la nature divine, et consubstantiel à nous par la nature humaine, en sorte que les deux natures étant unies sans confusion, il n'y a qu'un seul Fils, un seul Seigneur ou une seule personne, et que par l'effet de cette union la sainte Vierge est proprement mère de Dieu. Ensuite il anathématisait les nouveautés impies de Nestorius, ajoutant qu'il le tenait pour légitimement déposé, qu'il ap-



prouvait l'ordination de Maximien comme évêque de Constantinople, et qu'enfin il embrassait sa communion et celle de tous les évêques orthodoxes. La paix étant ainsi conclue, saint Cyrille annonça cette heureuse nouvelle à son peuple le 23 avril de l'an 433, et pour lever entièrement les scrupules des Orientaux, il répondit à Jean d'Antioche par une lettre dans laquelle il se justifiait de nouveau des imputations d'apollinarisme, déclarant formellement qu'il admettait les deux natures en Jésus-Christ sans mélange ni confusion, et faisant remarquer combien il était absurde, après qu'il avait combattu si vivement ceux qui refusaient le titre de mère de Dieu à la sainte Vierge, de l'accuser de croire que le corps de Jésus-Christ était descendu du ciel. Il joignit à sa réponse une copie exacte et authentique de la lettre de saint Athanase à Épictète au sujet des erreurs sur l'Incarnation, lettre dont les Orientaux faisaient profession d'admettre la doctrine, mais dont ils n'avaient que des exemplaires corrompus. Jean d'Antioche informa de cette réconciliation les évêques de sa dépendance, et il leur envoya sa déclaration avec la réponse de saint Cyrille, pour leur faire voir qu'ils étaient convenus tous deux de la même doctrine, et qu'en souscrivant à la réunion il n'avait rien fait de honteux ni de servile. Il écrivit ensuite au pape Sixte, à Maximien de Constantinople et à saint Cyrille, pour leur déclarer qu'il renonçait au schisme et qu'il adhéraît pleinement à toutes les décisions du concile d'Éphèse. Le pape s'empressa de lui adresser des lettres de félicitation, aussi bien qu'à saint Cyrille, qui de son côté lui avait annoncé l'heureuse conclusion de cette affaire (1).

Quoique l'Église n'eût qu'à se réjouir d'un accord qui semblait promettre la fin du schisme en Orient, quelques personnes ne laissèrent pas d'en murmurer et de blâmer

(1) Act. conc. Ephes. — Cyrill. Epist.

saint Cyrille, comme s'il eût compromis les intérêts de la foi par trop de condescendance. Saint Isidore de Péluse, partageant lui-même ces préventions, crut devoir lui écrire pour lui représenter que ses dernières lettres aux Orientaux contredisaient ses écrits précédens, et donnaient lieu de l'accuser de faiblesse et de légèreté. Dès le commencement des négociations, les schismatiques qui désiraient la réunion, cherchant à couvrir la honte de leurs torts passés, avaient fait courir le bruit que saint Cyrille, par ses explications, rétractait ce qu'il avait écrit contre Nestorius, et pour démentir ces bruits il s'était vu obligé d'en montrer la fausseté dans une lettre adressée aux agens qu'il entretenait à Constantinople pour les affaires de son église. Quand la paix eut été conclue, quelques catholiques se plaignirent de ce qu'il était convenu avec les Orientaux de reconnaître deux natures en Jésus-Christ, soit qu'ils craignissent que le sens du mot φύσις ou nature n'étant pas encore rigoureusement déterminé, on n'abusât de ces expressions pour déguiser les impiétés du nestorianisme, soit peut-être que plusieurs fussent déjà imbus des erreurs enseignées plus tard par l'hérésiarque Eutychès, qui se montrait alors un des plus zélés contre Nestorius. Saint Cyrille répondit à ces plaintes dans différentes lettres qu'il écrivit à cette occasion au prêtre Euloge, son agent à Constantinople ; à Donat, évêque de Nicopolis en Épire ; à Acace, évêque de Mélitine en Arménie ; à Valérien, évêque d'Icone, et à Successus, évêque de Diocésarée en Isaurie. On remarque dans la lettre à ce dernier une phrase équivoque en apparence, qui se retrouve aussi dans quelques autres endroits de ses écrits, et dont les eutychiens abusèrent dans la suite pour défendre leurs erreurs : « Après l'union, nous ne divisons point les deux natures, mais nous disons comme les pères une nature du Verbe incarnée, *unam naturam Verbi incarnatam* ; » ce qu'il explique ensuite par l'exemple de l'homme, dans lequel deux sub-

stances, quoique distinctes, ne sont pas divisées ou séparées, mais unies de manière à ne former qu'une seule personne. Successus lui ayant adressé quelques objections à ce sujet, il y répondit par une seconde lettre, où il fait voir que par ces expressions il n'établit aucune confusion ni aucun mélange, puisqu'il ne se contente pas de dire une nature, mais qu'il confesse une nature divine *incarnée*, parce qu'en effet la divinité est immuable et que l'humanité demeure aussi en Jésus-Christ sans altération. On voit par là que saint Cyrille, en employant cette phrase, a voulu seulement exprimer avec plus de force l'union réelle des deux natures, sans nier aucunement leur distinction, qu'il a reconnue tant de fois d'une manière expresse avant comme après la réunion des Orientaux.

Tandis qu'un petit nombre de catholiques blâmaient la sage condescendance de saint Cyrille, une partie des schismatiques condamnaient de leur côté Jean d'Antioche, les uns parce qu'il avait abandonné Nestorius, qui leur paraissait innocent des erreurs qu'on lui imputait, les autres parce qu'il avait souscrit une exposition de foi qui leur semblait hérétique. On distinguait parmi les premiers le célèbre Théodoret, qui, tout en approuvant comme orthodoxes les explications de saint Cyrille, se montrait toujours prévenu contre quelques-unes des expressions employées par celui-ci dans ses douze anathèmes, et demeurerait persuadé qu'on avait condamné la doctrine de Nestorius faute de l'avoir bien entendue. Le plus renommé parmi les seconds fut Alexandre, métropolitain d'Hiéraple, à qui son âge et ses vertus donnaient une grande autorité, mais qui eut le malheur de s'engager dans l'hérésie de Nestorius et d'y persévérer avec une opiniâtreté que rien ne put fléchir. André de Samosate et Théodoret lui-même firent en vain tous leurs efforts pour le ramener. Il leur répondit qu'il ne se résoudrait jamais à approuver l'exposition de foi souscrite par

Jean d'Antioche, quand on devrait le condamner à mille morts, et qu'il la verrait approuvée par tout le monde. Il refusa ensuite de conférer avec eux; et comme ils le pressèrent l'un et l'autre plusieurs fois, il leur écrivit enfin qu'après tant de démarches ils avaient assez fait pour l'acquit de leur conscience, qu'il les exhortait à le laisser en repos, et qu'ils se trouveraient les uns et les autres au tribunal redoutable du souverain juge. « Nos adversaires, ajoutait-il, ont pour eux les conciles, les évêques, les magistrats et toutes les puissances du siècle; mais nous avons de notre côté Dieu et la pureté de la foi. »

L'hérésie de Nestorius comptait surtout beaucoup de partisans dans les deux Cilicies, où elle avait été depuis longtemps répandue par Théodore de Mopsueste, et selon quelques-uns par Diodore de Tarse, qui avait été le maître de ce dernier. Maximin d'Anazarbe, métropolitain de la seconde Cilicie, rassembla ses suffragans, et de concert avec eux il retrancha de sa communion tous ceux qui communiquaient avec saint Cyrille. Hellade de Tarse, métropolitain de la première Cilicie, approuva les actes de ce conciliabule. Il convint ensuite avec Euthérius de Tyane, Alexandre d'Hiéraple et plusieurs autres schismatiques, de s'adresser au pape Sixte pour implorer son secours contre les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie. Ils lui députèrent à cet effet des clercs et des moines, avec une lettre par laquelle ils le conjuraient d'ordonner une enquête sur les affaires de l'Orient et de rétablir les évêques déposés pour cause de nestorianisme. On conçoit bien qu'une pareille supplique ne pouvait être accueillie à Rome, où l'on avait approuvé solennellement les décisions du concile d'Éphèse et la réconciliation de Jean d'Antioche; mais elle sert du moins à faire voir que, malgré leur attachement au schisme ou à l'hérésie, les Orientaux rendaient hommage à la suprématie du pape en lui adressant leurs plaintes sur les prétendues vexations de leurs supérieurs immédiats. Alexandre d'Hié-

raple et ses suffragans invoquèrent avec aussi peu de succès la protection de l'impératrice Pulchérie, et ils écrivirent ensuite aux évêques de plusieurs provinces pour les exhorter à ne point communiquer avec Jean d'Antioche. Mais ils n'obtinrent de la part du plus grand nombre que des réponses insignifiantes (1).

Maximien de Constantinople étant mort au printemps de l'an 434, les partisans de Nestorius, qui étaient en assez grand nombre dans cette ville, s'attroupèrent en plusieurs endroits, et demandèrent avec des clameurs séditieuses et menaçantes le rétablissement de l'hérésie. L'empereur, craignant les suites de ce tumulte, fit élire et introniser sur-le-champ Proclus, évêque titulaire de Cyzique, que son éloquence, son zèle pour la foi et son caractère affable et conciliant rendaient cher à tous les catholiques. Comme l'opposition du peuple ne lui avait pas permis de prendre possession du siège pour lequel il avait été ordonné depuis longtemps, il continuait à remplir les fonctions de prêtre à Constantinople. Toutefois son élection pour cette dernière ville fut considérée comme une translation ; mais on jugea avec raison que les canons qui les défendaient pouvaient comporter quelquefois une dispense légitime, et pour lever toute difficulté, on produisit des lettres du pape saint Célestin qui venaient à l'appui de cette décision. En effet, l'historien Socrate cite à cette occasion l'exemple de quatorze évêques transférés d'un siège à un autre pour l'utilité de l'Eglise (2).

L'élection de Proclus fut notifiée aux évêques de l'Orient, avec ordre de reconnaître le nouveau patriarche et d'embrasser sa communion, sous peine d'être déposés comme schismatiques. De son côté, Jean d'Antioche obtint un rescrit de l'empereur ordonnant également de

(1) Collect. Lupi. — Synod. Baluz.

(2) Socrat. lib. VII, cap. xxxvi.

chasser de leurs églises les évêques de sa dépendance qui persisteraient à ne point communiquer avec lui. Mais ces mesures générales produisant peu d'effet, l'empereur fit signifier à quatre des principaux évêques, Hellade de Tarse, Maximin d'Anazarbe, Alexandre d'Hiéraple et Théodoret, un ordre particulier de rentrer sans délai dans la communion de Jean d'Antioche, s'ils voulaient conserver leur siège. Le vicaire d'Orient, chargé de notifier cet ordre aux quatre évêques, écrivit en même temps à trois illustres solitaires, saint Jacques de Nisibe le jeune, saint Siméon Stylite et saint Baradat, pour réclamer leur médiation et les presser d'agir auprès de Théodoret, dont l'exemple et l'autorité devaient avoir une grande influence pour le rétablissement de la paix. Celui-ci parut d'abord aussi peu touché des sollicitations que des menaces, et voyant les moines se prononcer hautement contre son obstination, il en fut vivement blessé, et manifesta l'intention de quitter son diocèse pour se retirer dans la solitude. Mais cédant enfin à leurs instances, il consentit à les accompagner pour conférer secrètement avec Jean d'Antioche, et on convint qu'il signerait l'exposition de foi approuvée par saint Cyrille, et qu'il rentrerait ainsi dans la communion de son patriarche sans se prononcer sur la condamnation de Nestorius. Hellade de Tarse et Maximin d'Anazarbe suivirent son exemple avec les évêques des deux Cilicies, à l'exception de Méléce de Mopsueste, qui avait succédé au fameux Théodore, et qui, se refusant à la réunion, fut déposé et relégué à Mélitine en Arménie. Théodoret fit alors les derniers efforts pour gagner Alexandre d'Hiéraple ; mais ne pouvant rien obtenir, il s'adressa à Jean d'Antioche pour le prier d'user de condescendance envers ce vieillard obstiné, dont la déposition ne manquerait pas d'occasionner de grands troubles, à cause de l'estime dont il jouissait en Orient. Les officiers de l'empereur chargés d'exécuter ses ordres contre Alexandre firent aussi de



vains efforts pour le déterminer à se soumettre au concile d'Éphèse ; il leur répondit qu'il était prêt à souffrir la persécution, et quand on lui enjoignit de quitter son évêché, il obéit sur-le-champ sans témoigner le moindre chagrin. Mais toute la ville d'Hiéraple fut dans la consternation ; le peuple se répandit dans les rues en poussant des gémissemens accompagnés de violens murmures, et pour arrêter la sédition prête à éclater, le gouverneur fut obligé de transmettre et d'appuyer lui-même une requête adressée au patriarche d'Antioche et au comte d'Orient. Le patriarche répondit qu'il avait épuisé toutes les voies de la douceur, que si l'évêque consentait à se réunir à l'Église, il était encore tout disposé à le rétablir sur son siège ; « mais s'il veut se précipiter lui-même, ajoutait-il, nous avons satisfait de notre côté à Dieu et aux hommes. » Alexandre demeura inflexible et fut relégué en Égypte. Plusieurs autres évêques imitèrent son obstination, et l'on en compte jusqu'à quinze qui perdirent leurs sièges, et dont six furent en outre relégués en diverses provinces. On cite parmi les évêques déposés trois métropolitains de l'Illyrie, Julien de Sardique, Basile de Larisse et Dorothee de Marianople.

L'empereur Théodose publia la même année 435 une loi qui ordonnait de rechercher et de brûler publiquement les écrits de Nestorius, avec défense à ses sectateurs de tenir assemblée, sous peine de confiscation de leurs biens. L'année suivante il fit chasser Nestorius de son monastère près d'Antioche, où il s'était retiré depuis sa déposition. On le relégua dans la ville d'Oasis en Égypte, et l'édit de bannissement ordonna aussi la confiscation de tous ses biens au profit de l'église de Constantinople. Il fut contraint d'errer quelque temps au milieu des déserts pour se soustraire aux incursions des barbares du voisinage, et il fut ensuite transféré à Panople, puis dans un autre exil, où il mourut accablé d'infirmités et de vieillesse, sans avoir renoncé à ses im-

piétés. On dit qu'en punition de tant de blasphèmes, sa langue fut rongée des vers (1).

Comme une partie des Orientaux, en renonçant au schisme, n'avaient point voulu condamner Nestorius, l'empereur leur fit donner l'ordre de souscrire à la déposition de cet hérésiarque et d'anathématiser sa doctrine. Ils se décidèrent enfin à obéir, et nous avons encore la lettre qui fut écrite en exécution de cet ordre par Hellade de Tarse et ses suffragans. Toutefois quelques évêques furent soupçonnés de conserver un secret attachement aux erreurs qu'ils étaient obligés de condamner; et saint Cyrille l'ayant appris, demanda qu'on leur fit souscrire une profession de foi plus explicite. Il se plaignit en particulier de Théodoret, qui, en effet, comme on l'a vu, tout en admettant l'unité de personne et la distinction des deux natures, ne pouvait se résoudre à approuver certaines expressions qui étaient néanmoins une conséquence du dogme catholique. Mais Jean d'Antioche, craignant de voir renaître des divisions qu'on avait eu tant de peine à assoupir, écrivit à Proclus de Constantinople pour lui représenter que les évêques de l'Orient ayant condamné l'erreur de Nestorius et approuvé sa déposition, il ne fallait pas les tourmenter par des exigences inopportunes qui ne serviraient qu'à troubler la paix si heureusement rétablie.

Cependant les partisans de Nestorius voyant le nom et les écrits de cet hérésiarque flétris par le jugement des évêques et par les édits de l'empereur, s'attachèrent à répandre les ouvrages de Théodore de Mopsueste et de Diodore de Tarse, où se trouvaient plus ou moins développées les impiétés du nestorianisme. Ces deux évêques, morts dans la communion de l'Église, avaient laissé une grande réputation dans tout l'Orient. Ils avaient écrit l'un et l'autre des commentaires sur la plus grande partie

(1) Evagr. *Hist.* lib. I. — Conc. Ephes. *part.* 1.

de l'Écriture sainte, et des traités contre les ariens et les apollinaristes. Mais en combattant ces sectaires, dont les uns niaient la divinité de Jésus-Christ et les autres son humanité, ils ne se bornèrent pas à établir que Jésus-Christ était Dieu et homme ; ils avancèrent des principes qui tendaient à diviser les deux natures, et qui supposaient dans l'Incarnation deux personnes distinctes unies seulement par une association morale, en sorte qu'on ne devait pas appliquer au Verbe divin les expressions de l'Écriture qui se rapportaient à la nature humaine. Toutefois, malgré ces erreurs jusqu'alors peu remarquées, leurs ouvrages ne laissaient pas d'être fort estimés des Orientaux, et pour les répandre encore davantage, les nestoriens les traduisirent en syriaque, en arménien et en persan.

Acace de Mélitine, Rabula, évêque d'Édesse, et d'autres catholiques pleins de zèle, n'oublièrent rien pour s'opposer à la propagation de ces écrits dangereux. Rabula crut même devoir anathématiser publiquement Théodore de Mopsueste, dont les ouvrages enseignaient plus ouvertement l'hérésie. Il écrivit en outre à saint Cyrille, qui, étant averti également par les catholiques d'Antioche, composa une explication du Symbole de Nicée et un petit traité sur l'Incarnation, pour exposer la doctrine catholique et réfuter les erreurs de Diodore et de Théodore. Les évêques d'Arménie, réunis en concile par Acace de Mélitine, envoyèrent à Proclus de Constantinople divers extraits des livres de Théodore pour lui en signaler la doctrine hétérodoxe et le prier de la condamner. Proclus leur répondit par une grande lettre à laquelle il joignit la condamnation de plusieurs propositions signalées comme hérétiques, en s'abstenant toutefois d'en nommer les auteurs, et il adressa ces deux pièces à Jean d'Antioche pour les faire souscrire par les évêques de l'Orient. Mais les députés à qui Proclus remit sa lettre ayant ajouté aux propositions les noms de Théodore de Mopsueste et de quelques autres anciens, Jean d'Antioche et les Orien-

taux se bornèrent à souscrire la lettre, qui contenait une exposition de la foi catholique, sans rien prononcer contre les propositions, pour ne pas condamner des évêques morts dans la communion de l'Église. Saint Cyrille approuva leur réserve et écrivit dans ce sens à Proclus, qui de son côté blâma l'indiscrétion de ceux qu'il avait chargés de porter sa lettre. Néanmoins, plusieurs catholiques et entre autres un certain nombre de moines, parcourant les villes et les monastères, faisaient les démarches les plus actives pour faire condamner ces articles avec leurs auteurs. Comme ces démarches devenaient une occasion de troubles et de division, Jean d'Antioche et les évêques d'Orient s'en plaignirent par des lettres synodales adressées à l'empereur, à Proclus et à saint Cyrille. Ils représentèrent que Théodore étant mort dans la communion de l'Église, on ne devait pas le condamner pour quelques expressions inexactes ou répréhensibles; qu'une telle mesure ne servirait qu'à jeter le trouble dans l'Orient, où l'on était habitué à le vénérer comme un défenseur de la foi, et qu'enfin cette condamnation retomberait sur plusieurs saints docteurs qui avaient employé des expressions semblables. Proclus et l'empereur adoptèrent l'opinion des Orientaux. Quant à saint Cyrille, il témoigna dans sa réponse qu'il applaudissait à leur sollicitude pour le maintien de la paix; mais il ajouta qu'on ne pouvait pas attribuer aux saints docteurs les opinions impies de Théodore et de quelques autres qui avaient attaqué avec audace la gloire de Jésus-Christ. Ensuite ayant appris que les nestoriens continuaient à s'autoriser de son nom et des écrits de cet évêque pour répandre leurs erreurs, il se crut obligé d'écrire contre lui et de le traiter ouvertement d'hérétique (1).

L'empereur publia quelques années plus tard, en 448, une loi qui ordonnait de brûler tous les livres dont l'

(1) Liberat. *Breviar.* — Facund. lib. VIII. — Act. conc. Ephé

doctrine n'était pas conforme à celle du concile d'Éphèse et de saint Cyrille, avec défense à toute personne de les lire et de les garder sous peine de mort. Mais ces mesures furent insuffisantes pour arrêter les progrès de l'erreur. Le nestorianisme, réprimé dans l'empire romain, trouva un asile dans le royaume des Perses, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours. Il y avait à Édesse, pour les chrétiens de ce royaume, une école célèbre dont les chefs avaient embrassé l'hérésie de Nestorius et persistaient à la répandre avec une obstination qui obligea l'évêque à les chasser de son diocèse. Un d'entre eux, nommé Barsumas, devenu bientôt après évêque de Nisibe en Perse, fonda une école pour remplacer celle d'Édesse, et mit tout en œuvre pour propager les erreurs qu'il avait adoptées. Il gagna d'abord quelques évêques et tint avec eux des conciles où l'on condamna la doctrine catholique sur l'unité de personne en Jésus-Christ, et où l'on fit dans la discipline les changemens qui paraissaient propres à favoriser l'établissement de la nouvelle secte. On décida que les prêtres et les moines auraient la liberté de se marier même plusieurs fois, et quoique ce règlement trouvât d'abord une assez forte opposition jusque parmi les sectaires, il était trop favorable à la licence pour n'être pas bientôt généralement adopté. Barsumas concilia ensuite à son parti la faveur et la protection du roi de Perse, en lui persuadant que les catholiques de ses états embrassaient les intérêts des Romains, dont ils suivaient la religion, tandis que les nestoriens, persécutés dans l'empire, devaient être naturellement dans des dispositions toutes différentes. Il obtint par ce moyen du roi Artaban, qui occupait alors le trône des Perses, une escorte de soldats avec laquelle il parcourut les provinces pour établir partout ses erreurs. Il chassa les évêques et les prêtres catholiques pour instituer en leur place des évêques nestoriens; il en fit périr plusieurs avec un grand nombre de moines et même de simples fidèles, et l'on



compte plus de sept mille personnes qui souffrirent le martyre à cette occasion. Une multitude d'autres furent obligés de prendre la fuite et de s'expatrier pour se soustraire à ses fureurs. Devenus ainsi maîtres de toutes les églises chrétiennes dans la Perse, les nestoriens se donnèrent un patriarche qui prit le titre de *catholique* et qui établit sa résidence à Séleucie, puis à Bagdad et enfin à Mosul. Ils ne tardèrent pas à étendre leur secte dans les provinces les plus reculées de l'Orient. Dès le commencement du sixième siècle elle avait pénétré jusque dans les Indes, où les Portugais trouvèrent au seizième siècle, sur la côte du Malabar, de nombreuses églises de nestoriens, qui prenaient le nom de chrétiens de saint Thomas, et qui faisaient remonter jusqu'à cet apôtre l'établissement du christianisme dans cette contrée. Pendant le cours du siècle suivant le nestorianisme se propagea dans la Tartarie et s'étendit même jusqu'à la Chine, où des missionnaires nestoriens parvinrent à établir des églises qui subsistaient encore, à ce que l'on prétend, dans le treizième siècle. Ces hérétiques, pour dissimuler la nouveauté de leur secte, ont pris le nom de chrétiens orientaux, mais ils sont plus connus sous celui de chaldéens. Quoiqu'ils eussent obtenu d'abord la protection du roi de Perse et qu'ils aient joui de la même faveur sous la plupart de ses successeurs, ils ne laissèrent pas d'être inquiétés quelquefois durant les persécutions que ces princes ordonnèrent dans la suite à l'instigation des mages contre les chrétiens. Leur condition fut la même sous l'empire des califes, qui subjuguèrent la Perse au septième siècle, et qui, tout en les enveloppant dans la haine qu'ils portaient en général aux chrétiens, leur accordaient néanmoins plus de tolérance qu'aux catholiques. Ils jouirent d'une plus grande liberté sous la domination des Mogols et des Tartares qui succédèrent aux califes, et dont quelques-uns se montrèrent favorables aux nestoriens jusqu'à embrasser leur religion. Mais les conquêtes



des Turcs et les révolutions arrivées presque en même temps dans la Perse et dans les Indes, jointes aux conversions opérées à différentes époques par des missionnaires catholiques, ont fait déchoir peu à peu la secte nestorienne au point qu'elle ne compte plus qu'un petit nombre de membres épars en diverses contrées et plongées dans l'ignorance la plus grossière. Outre les erreurs de Nestorius sur l'incarnation, ces hérétiques ont adopté les erreurs pélagiennes de Théodore de Mopsueste, et quelques-uns rejettent aussi le dogme de l'éternité des peines. Mais leurs liturgies, publiées par Renaudot et par le P. Lebrun, rendent témoignage de leur croyance et de la perpétuité de la tradition chrétienne sur la présence réelle, sur la transsubstantiation et sur plusieurs autres articles contestés par les protestans (1).

L'Occident, si l'on excepte quelques provinces voisines de Constantinople, se ressentit peu des troubles occasionnés par le nestorianisme. Il se trouva néanmoins en Espagne quelques partisans de cette hérésie, et deux catholiques pleins de zèle s'adressèrent à Capréolus, évêque de Carthage, pour lui demander quelques instructions sur ce sujet. Il leur répondit par une grande lettre que nous avons encore, et dans laquelle il établit l'unité de personne en Jésus-Christ et combat les erreurs de Nestorius, en faisant remarquer qu'elles ont été condamnées par le jugement de toute l'Église au concile d'Éphèse.

Le semipélagianisme continuait à se maintenir dans le midi des Gaules, où l'autorité de Cassien avait contribué à le répandre parmi les prêtres de Marseille et dans les

(1) On trouve quelques détails sur les progrès du nestorianisme en Orient, dans la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes, auteur nestorien qui écrivait au sixième siècle. Joseph Simon Assemani a recueilli dans sa *Bibliothèque orientale* une foule de documens pour l'histoire de cette secte jusqu'au dernier siècle, et il en a fait l'objet d'une dissertation spéciale qui se trouve dans le quatrième volume.

monastères voisins. L'Église avait décidé contre les pélagiens l'existence du péché originel et la nécessité de la grâce pour toutes les bonnes œuvres; d'où il suivait nécessairement que la première grâce n'était point due aux mérites de l'homme, et que le désir de la foi ou le commencement de la conversion était lui-même un effet de la grâce. Toutefois comme ni les conciles d'Afrique ni les papes Innocent et Zozime n'avaient cru nécessaire de porter une décision expresse pour établir cette conséquence, quelques disciples de Pélage, mitigeant sa doctrine, enseignèrent que l'homme prévenait par sa volonté l'opération de la grâce, et que s'il ne pouvait faire le bien par les seules forces de la nature, il pouvait au moins le désirer et mériter ainsi la grâce de l'accomplir. D'un autre côté, saint Augustin, en défendant la doctrine catholique contre les pélagiens, avait paru sur des questions accessoires adopter des opinions susceptibles de controverse, et les dissentimens qui s'élevèrent à ce sujet donnèrent aux semipélagiens plus de hardiesse pour attaquer ses écrits. On a déjà vu que peu de temps après sa mort ils répandirent dans les Gaules un certain nombre de propositions révoltantes qu'ils présentaient comme un précis de sa doctrine, afin de la décrier et de faire croire qu'il s'était écarté de la foi catholique dans ses derniers ouvrages (1). Ces propositions, qu'on appela les objec-

(1) Dans sa controverse avec les pélagiens, après avoir prouvé le péché originel, la nécessité de la grâce pour toutes les bonnes œuvres, et montré que l'homme ne peut éviter ici bas toutes les fautes, même les plus légères, saint Augustin avait établi en outre que la grâce nécessaire à l'homme ne lui est point accordée en vertu de ses mérites, et qu'ainsi la grâce de la foi et de la conversion est un don purement gratuit. Mais en partant de ces principes, on pouvait demander si Dieu accorde les grâces nécessaires à tous les hommes, et dans ce cas pourquoi tous ne reçoivent pas les lumières de la foi : puis si Dieu veut efficacement le salut de tous les hommes, et dans ce cas, pourquoi tous ne sont pas sauvés réellement. Saint Augustin s'était abstenu d'entrer dans un examen

tions des Gaëlois, niaient la liberté humaine, faisaient Dieu auteur du péché, et renfermaient les autres erreurs enseignées plus tard par les prédestinatiens. Peut-être même y avait-il dès lors quelques hérétiques imbus de ces erreurs et qui cherchaient à les répandre sous le nom de saint Augustin. On peut signaler comme les articles capitaux ceux qui portaient que la prédestination impose à l'homme la nécessité de pécher; que Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes et que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous; qu'un grand nombre ont été prédestinés

à approfondir de ces questions étrangères à l'objet de sa controverse, et les idées qu'il avait émises à ce sujet n'étaient pas assez développées pour lever toutes les difficultés et prévenir les fausses interprétations. Ainsi on crut que, d'après sa doctrine, quelques hommes privés de la grâce se trouvaient dans l'impossibilité de parvenir à la connaissance de l'Évangile et de recevoir le baptême, et que Dieu laissant un certain nombre d'hommes dans l'état de damnation où tous ont été mis par le péché originel, avait prédestiné les autres à la gloire éternelle par un choix tout à fait indépendant de la prévision de leurs mérites. On supposa même, comme nous le disons dans le texte, qu'il niait la liberté humaine et qu'il admettait une prédestination nécessitante pour le mal et pour le bien. Plusieurs catholiques en s'élevant contre la doctrine qu'on attribuait au saint docteur, étaient persuadés qu'en effet sur les deux premiers articles, ses explications pouvaient donner lieu à de fâcheuses conséquences, et ils s'appuyaient sur la croyance générale pour soutenir d'une part, que s'il fallait admettre des grâces spéciales pour les élus, il y avait aussi des grâces communes à tous les hommes, à l'aide desquelles on pouvait en obtenir de plus abondantes pour faire son salut; et d'autre part, que si Dieu accorde gratuitement aux élus des grâces de prédilection, il ne les a toutefois prédestinés à la gloire qu'en conséquence de la prévision de leurs mérites. Les semipélagiens allaient beaucoup plus loin. Ils prétendaient que les grâces communes à tous les hommes n'étaient autre chose que les dispositions naturelles ou tout au plus des secours extérieurs dont chacun pouvait profiter pour obtenir, en récompense de cette bonne volonté, les grâces nécessaires pour opérer le bien; et en outre que Dieu accordait ses grâces aux élus parce qu'il prévoyait leur coopération, et que s'il ne les accordait pas aux autres hommes dans la même mesure, c'est également parce qu'il prévoyait qu'elles

à la damnation et se trouvent ainsi dans l'impuissance de se sauver ; que Dieu refuse la grâce de la persévérance à quelques-uns des justes, parce qu'ils n'ont pas été séparés de la masse de perdition par la volonté divine ; enfin que le libre arbitre ne peut rien, et que la prédestination détermine nécessairement nos actions bonnes ou mauvaises, de telle sorte que Dieu par sa puissance contraint les hommes au péché.

Saint Prosper, qui se montrait plein de zèle pour la doctrine et la mémoire de saint Augustin, s'éleva avec force

demeureraient stériles, en sorte que la grâce était une suite de la bonne volonté ou de la prévision des mérites, et qu'ainsi la prédestination supposait non des mérites acquis par la grâce, mais des mérites qui avaient leur première source dans les bonnes dispositions naturelles de la volonté. Cette distinction parmi les adversaires de saint Augustin sert à justifier quelques saints personnages qu'on a accusés de semipélagianisme, sans en avoir des preuves suffisantes.

Il n'est pas hors de propos peut-être de remarquer ici que les doctrines pélagiennes avaient donné naissance en Orient à une sorte de quiétisme désigné dans la langue grecque sous le nom d'apathie. Comme Pélage en niant le péché originel et ses effets avait prétendu que l'homme trouvait dans sa nature des forces suffisantes pour éviter ici bas jusqu'aux fautes les plus légères, on arriva bientôt à conclure de cette même erreur que l'homme pouvait aussi par ses efforts se mettre à l'abri de toutes les tentations et parvenir à un état où n'ayant plus à lutter contre les passions il pourrait vivre dans une sorte de repos ou d'insensibilité absolue, et s'abandonner aux inclinations naturelles de sa volonté, sans avoir besoin de travailler à les maintenir dans la rectitude. Cette erreur, empruntée à la philosophie stoïcienne et renouvelée par l'hérétique Jovinien, avait été aussi reproduite dans un ouvrage d'Evagre du Pont sur l'apathie, ouvrage qui fut d'abord condamné par plusieurs évêques, et ensuite plus solennellement par le cinquième concile général. De vives contestations s'élevèrent à ce sujet du temps de saint Jérôme parmi les moines de l'Orient, dont plusieurs étaient partisans déclarés de cette espèce de quiétisme, et cet illustre docteur se vit en butte à leur indignation pour avoir combattu fortement cette erreur dans ses discours et dans ses écrits. Hieron. *Epist. ad Ctesiph.*

contre ces impiétés monstrueuses, que l'on ne rougissait pas d'attribuer à l'illustre docteur de la grâce. Mais quoique la justesse et la netteté de ses réponses dussent suffire pour imposer silence à la calomnie, il se vit lui-même en butte à de semblables imputations. Un nommé Vincent, que quelques critiques ont jugé à propos de confondre avec le célèbre Vincent de Lérins, publia contre lui seize articles d'objections contenant les mêmes reproches que l'on dirigeait contre la doctrine de saint Augustin. Saint Prosper fit voir dans sa réponse que la nécessité de la grâce ne détruit point la liberté ; que Dieu veut le salut de tous les hommes, et que si nul ne peut être sauvé sans la grâce, nul cependant ne périt que par sa faute ; car Dieu qui damne les pécheurs impénitents ne les rend pas pécheurs, et il n'abandonne que ceux qui l'ont abandonné. Comme les semipélagiens ne cessaient de répéter les mêmes accusations, saint Prosper prit le parti de se rendre à Rome avec Hilaire, autre disciple de saint Augustin, pour invoquer le jugement du saint-siège contre des adversaires enhardis par leur nombre et par le silence des évêques. Le pape saint Célestin accueillit les réclamations de ces deux laïques si zélés pour la foi, et il écrivit aux évêques des Gaules pour leur reprocher leur négligence et les avertir de réprimer les prêtres présomptueux qui s'élevaient avec tant d'opiniâtreté contre la doctrine de l'Eglise. Il fit en même temps l'apologie des écrits de saint Augustin, et joignit à sa lettre, comme on l'a vu précédemment, neuf articles qui rappelaient les décisions des papes et des conciles d'Afrique sur la nécessité de la grâce pour toutes les bonnes œuvres, et un dixième article pour établir formellement que la grâce prévient les mérites de l'homme, et qu'elle opère en nous la bonne volonté sans détruire le libre arbitre. On croit qu'il fit rédiger ces articles par saint Prosper ou par le diacre Léon, qui devint pape dans la suite. Cette lettre du pape ne fit pas cesser les contestations. Pour ne point paraître re-

belles au saint-siège, les semipélagiens prétendirent que son approbation portait simplement sur les écrits de saint Augustin contre l'hérésie de Pélagé, et ne s'étendait pas aux derniers ouvrages qui combattaient leurs erreurs. Saint Prosper jugea donc nécessaire d'attaquer ouvertement les propositions semipélagiennes renfermées dans les conférences du célèbre Cassien, que ses talens et sa réputation faisaient considérer comme le chef du parti. Il composa dans ce but un ouvrage spécial qu'il intitula *Contre l'auteur des conférences*. Mais on voit dans plusieurs passages que tout en réfutant avec beaucoup de vivacité la doctrine des semipélagiens, il ne laissait pas de les compter encore parmi les catholiques, parce qu'en effet leurs erreurs n'avaient pas encore été condamnées par un jugement solennel de l'Église (1). Il avait composé peu de temps auparavant pour combattre les hérésies sur la grâce, un poëme en quatre livres intitulé *Contre les ingrats*. Outre les écrits qu'on vient de voir, il nous reste de saint Prosper une lettre à saint Augustin, une autre à un de ses amis nommé Rufin, et une troisième à deux prêtres de Gênes, sur les questions de la grâce; un grand nombre d'épigrammes, un commentaire sur les psaumes, un recueil de sentences tirées des écrits de saint Augustin, enfin une chronique qui s'étend jusqu'à l'an 455. Les ouvrages de cet illustre docteur sont remarquables par la force du raisonnement, par la justesse et l'élévation des pensées, par la vivacité, la précision et l'élégance du style. Quoique simple laïque, il obtint toute la confiance

(1) Cassien, qui mourut peu de temps après dans un âge avancé, est honoré comme saint dans plusieurs églises de Provence. Quoiqu'il y ait dans ses conférences plusieurs propositions semipélagiennes, on en trouve d'autres où il enseigne expressément que le principe de nos bonnes pensées vient de Dieu, qui nous inspire le commencement de la bonne volonté; ce qui montre qu'il n'avait pas un système bien arrêté sur les questions de la grâce. On lui reproche aussi d'avoir enseigné qu'il est quelquefois permis de mentir.



du pape saint Léon, qui le retint longtemps auprès de lui en qualité de secrétaire. Il était né vers la fin du quatrième siècle et vivait encore en 463, mais on ignore l'année de sa mort.

Quelques critiques attribuent à saint Prosper, et d'autres à saint Léon, un ouvrage anonyme intitulé : De la vocation des gentils, et qui répond aux difficultés des semi-pélagiens. L'auteur établit comme deux vérités incontestables que Dieu veut le salut de tous les hommes, et que personne ne peut obtenir le don de la foi par ses mérites, ni faire le bien et se sauver sans le secours de la grâce, d'où il conclut qu'il y a des grâces générales pour tous les hommes et des grâces particulières pour les élus, et que si tous n'obtiennent pas les mêmes moyens de salut, on ne doit pas se livrer à une téméraire curiosité pour en chercher la raison cachée pour nous dans la profondeur impénétrable des jugemens de Dieu, qui ne refuse à personne les secours nécessaires, et qui ne doit à personne les grâces de prédilection.

Vers le même temps, c'est-à-dire l'an 434, saint Vincent, prêtre et moine de Lérins, publia sous le titre d'Avertissement contre les nouveautés des hérétiques, un excellent traité qui avait pour objet de combattre l'hérésie de Nestorius, mais qui renferme des principes généraux pour condamner toutes les erreurs. Il établit pour règle fondamentale qu'on doit s'en tenir à l'autorité des saintes Écritures expliquées par la tradition de l'Église catholique, et s'attacher par conséquent à ce qui a été enseigné dans tous les temps, dans tous les lieux et par tous les évêques, c'est-à-dire par le très-grand nombre; car puisque tous les hérétiques, en interprétant l'Écriture à leur manière, croient y trouver le fondement de leurs erreurs les plus opposées, il est évident que leur interprétation particulière ne peut être une règle sûre, et que pour connaître certainement le sens des Écritures, on doit s'attacher à l'enseignement catholique et suivre la doctrine

transmise depuis les apôtres par la tradition unanime et constante de l'Église universelle. Vincent de Lérins avait composé un second Avertissement où il faisait l'application des règles établies dans le premier. Mais cet ouvrage lui ayant été dérobé avant qu'il y eût mis la dernière main, il se contenta d'en faire un abrégé qui se trouve à la fin du premier Avertissement. Cet illustre défenseur de la foi était frère de saint Loup, évêque de Troyes, et renonça comme lui aux avantages que lui offrait sa naissance pour embrasser la vie monastique dans la communauté de Lérins, où il mourut vers l'an 450. Quelques critiques l'ont soupçonné d'avoir adopté, à l'exemple de Cassien, les erreurs du semipélagianisme, et d'être l'auteur des objections réfutées par saint Prosper; mais on n'a aucune preuve de ce fait, et on doit remarquer qu'il s'élève avec beaucoup de force dans son Avertissement contre l'hérésie des pélagiens.

On comptait alors dans les Gaules un grand nombre de saints évêques et d'illustres docteurs, parmi lesquels on distingue surtout saint Eucher, évêque de Lyon, Salvien, prêtre de Marseille. Saint Eucher joignait à l'éclat de la noblesse et des talens, la gloire plus solide qu'on donne l'éclat d'une éminente vertu. Ayant renoncé, de concert avec sa femme, à toutes les grandeurs du monde, il se retira dans le monastère de Lérins avec ses deux fils Salonius et Véranius, qui devinrent évêques dans la suite. Il leur donna pour maîtres dans l'étude de la science Salvien et Vincent, dont nous venons de parler. Après s'être formé pendant quelques années à la vie cénobitique, il passa dans une île voisine de Lérins pour y jouir d'une retraite plus profonde. Ce fut là qu'il composa deux excellens traités en forme de lettres, dont l'une adressée à saint Hilaire, qui fut depuis évêque d'Arles, décrit admirablement les avantages de la solitude, et l'autre, adressée à un de ses parens, nommé Valérien, pour l'exhorter au détachement du monde, peint avec les couleurs

plus vives la vanité des biens périssables. Ces deux lettres, remarquables par la beauté du style et par la force des pensées, sont regardées avec raison comme deux chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. La réputation de saint Eucher le fit choisir pour évêque de Lyon, l'an 434, et il gouverna cette église jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 454; mais on ignore le détail de ce qu'il fit durant son épiscopat. Il nous reste de lui deux autres traités qui contiennent l'explication de plusieurs endroits difficiles des saintes Écritures, et en particulier l'interprétation d'un grand nombre de mots, avec les détails sur les peuples, les villes et les rivières dont il est parlé dans la Bible, sur les mois et les fêtes des Hébreux, sur leurs vêtemens, sur le rapport de leurs mesures et de leurs poids avec ceux des Grecs et des Latins. On lui attribue aussi l'histoire du martyre de saint Maurice et de la légion thébéenne, et plusieurs des homélies publiées sous le nom d'Eusèbe d'Émèse.

Salvien, né à Cologne, d'une famille illustre, fut d'abord engagé, comme saint Eucher, dans les liens du mariage, et ensuite ayant persuadé à sa femme de garder la<sup>e</sup> continence, il se retira à Lérins, où il vécut quelques années, après quoi ses vertus et ses talens le firent élever à la prêtrise dans le diocèse de Marseille. Il s'est rendu célèbre par un ouvrage en huit livres, intitulé *Du gouvernement de Dieu*, et qui a pour objet de justifier la Providence et de répondre aux murmures et aux doutes de quelques esprits faibles qui trouvaient une occasion de scandale dans les souffrances des justes et la prospérité des méchans. Les malheurs de l'empire, ravagé par les Huns dans les Gaules et par les Vandales en Afrique, servaient surtout de prétexte à ces murmures, et ébranlaient la foi de plusieurs chrétiens. Salvien prouve d'abord la Providence par la raison et par l'autorité de l'Écriture sainte; et venant ensuite à l'objection tirée de la distribution des biens et des maux sur la terre, il commence

par répondre qu'il n'appartient pas à l'homme de sonder les secrets desseins de Dieu, et que s'il ne lui est pas donné de comprendre parfaitement la conduite de la Providence, ce n'est pas une raison pour révoquer en doute ce dogme incontestable; puis il ajoute que la vie est un temps de souffrances et d'épreuves; et enfin, pour ôter tout prétexte aux plaintes des mauvais chrétiens, il s'attache à faire voir que les calamités publiques étaient un juste châtiment de leurs crimes. Il décrit pour cet effet les désordres qui régnaient dans les différentes provinces, et fait une peinture éloquente des vices qui déshonoraient un grand nombre de chrétiens, devenus, par leurs injustices et leurs débauches, pires que les barbares mêmes. Il s'emporte particulièrement contre l'impureté des théâtres et des spectacles profanes, et il se plaint qu'il n'y ait presque pas de villes, excepté celles qu'occupent les barbares, où l'on ne trouve des lieux ouverts à la prostitution. Rappelant à cette occasion la luxure effrénée des Africains, et les lois portées par les Vandales contre les lieux de débauche et les femmes publiques : « Ces barbares, dit-il, par la sévérité de leur discipline, ont fait un miracle presque incroyable; ils ont contraint les Romains eux-mêmes à la chasteté. » Il remarque aussi avec indignation que la ville de Trèves, après avoir été ravagée pour la quatrième fois, ne semblait regretter que la perte de ses spectacles, et ne rougissait pas d'adresser des suppliques à l'empereur pour en demander le rétablissement. Enfin il s'élève avec force contre la dureté des riches et des grands, dont les injustices et les violences faisaient préférer la domination des barbares à celle des Romains. Cet ouvrage de Salvien fut composé vers le milieu du cinquième siècle. Il en avait publié un autre quelque temps auparavant contre l'avarice, pour montrer la nécessité de faire l'aumône. On trouve encore dans ce dernier écrit des plaintes éloquantes sur la corruption générale des chrétiens, et en particulier sur leur attachement

excessif aux biens de la terre. Salvien développe toutes les raisons que fournit la foi pour combattre ce vice. Il exhorte vivement les chrétiens à racheter leurs péchés par des aumônes; à disposer en mourant d'une partie de leurs biens pour des bonnes œuvres; et il blâme surtout fortement les pères qui ne laissaient à leurs enfans religieux qu'un simple usufruit pour conserver la propriété à leurs autres enfans; ce qui fait voir que les religieux à cette époque n'étaient pas privés de l'administration de leurs biens ni du droit d'en disposer. Outre ces deux ouvrages, Salvien en avait composé plusieurs autres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il avait écrit surtout un grand nombre d'homélies pour les évêques qui manquaient de loisir ou de talens pour en composer eux-mêmes; et c'est peut-être pour cette raison qu'on l'appelait le maître des évêques. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 484. L'éclat de son style, plein de verve et d'images, l'a fait placer par tous les critiques au rang des écrivains les plus éloquens de l'Église latine; mais on lui reproche néanmoins d'avoir poussé quelquefois la véhémence jusqu'à la déclamation (1).

Plusieurs évêques d'Afrique publièrent vers ce même temps divers écrits pour combattre l'arianisme, professé par les Vandales. On a vu précédemment que ces barbares, attirés dans cette province par le comte Boniface, s'étaient rendus maîtres de la plupart des villes et avaient exercé partout les plus affreux ravages. L'empereur Valentinien, hors d'état de les repousser, fut obligé de consentir, l'an 435, à un traité de paix qui leur cédait une partie de l'Afrique moyennant un tribut annuel. Mais ils

(1) Parmi les écrivains chrétiens de cette époque, nous devons citer un prêtre nommé Sédulius, qui publia sous le titre de *Carmen Paschale*, un poëme en quatre livres contenant la vie de Jésus-Christ. Cet ouvrage est estimé pour la beauté des pensées, mais le style en est assez médiocre et se ressent de la décadence de la poésie latine.

ne s'en tinrent pas longtemps à ces conditions. Comme l'empire avait à se défendre au nord contre les invasions des Huns et des Francs ou contre la révolte des Bagaudes, et au midi contre les Visigoths, déjà maîtres de l'Espagne et de l'Aquitaine, Genséric, roi des Vandales, profita des circonstances pour étendre sa domination, et vint surprendre Carthage à la faveur de la paix, l'an 439; de sorte qu'il ne restait plus aux Romains que quelques provinces écartées déjà ruinées par la guerre ou le pillage, et qui devinrent encore quelques années plus tard la proie des Vandales. Après s'être emparé de cette ville, Genséric employa la violence et les tourmens pour obliger les citoyens à livrer ou découvrir leurs richesses. Il dépouilla les églises de leurs ornemens et de leurs vases sacrés; il en changea quelques-unes en casernes pour le logement de ses troupes, et fit fermer les autres ou les livra aux ariens. Il mit ces hérétiques en possession de l'église épiscopale, après en avoir chassé l'évêque, et ne permettant aux catholiques aucun exercice public de leur religion, non content de les priver d'églises et de prêtres, il leur défendit d'enterrer leurs morts avec les cérémonies et les chants ordinaires. Il étendit ensuite les mêmes mesures à toutes les terres de son obéissance, et résolut d'en bannir non-seulement le clergé catholique, mais toutes les familles nobles. Voyant sa domination affermie par la prise de la capitale et par l'alliance des rois maures, il fit le partage des provinces conquises, et distribuant à son armée la Proconsulaire et la Zengitane, il réserva pour lui-même les propriétés de la Numidie et des contrées voisines. Il donna des ordres dans ses domaines immédiats pour obliger les évêques et les prêtres de livrer avec leurs églises les vases sacrés et tout ce qui servait à l'exercice du culte, puis de sortir de ses états, et il écrivit à ses vassaux de chasser également de leurs terres tous les pasteurs catholiques et de réduire en esclavage ceux qui ne sortiraient pas; ce qui fut exé-



cuté à l'égard d'un grand nombre que la crainte ne put forcer à s'éloigner de leur troupeau. On réduisit de même à la condition d'esclaves plusieurs laïques fidèles à leur religion et considérables par leur noblesse ou leur influence. L'évêque de Carthage, nommé *Quod-vult-Deus*, fut jeté, avec la plupart de ses clercs et plusieurs autres évêques, dans de méchantes barques qui faisaient eau de toutes parts ; mais ils ne laissèrent pas d'arriver heureusement à Naples, où ils furent reçus avec toute la vénération que méritaient leurs souffrances pour la foi. Quelques-uns d'entre eux fondèrent un monastère dans cette ville, et d'autres furent appelés à gouverner diverses églises dans la Campanie. Plusieurs évêques avec quelques-uns des laïques les plus considérables vinrent trouver Genséric, pour demander qu'après avoir perdu leurs églises et leurs biens, il leur fût au moins permis de demeurer, pour la consolation des fidèles, dans les pays dont les Vandales étaient les maîtres. Mais il leur rappela avec emportement qu'il avait donné ordre de ne souffrir dans ses états personne de leur religion ni de leur nation, et il les aurait fait jeter sur-le-champ dans la mer, si quelques-uns de ses officiers ne l'en eussent détourné à force de prières.

Genséric avait commencé depuis longtemps cette persécution contre les catholiques, et il avait déjà chassé de leurs églises la plupart des évêques de Numidie, en leur défendant même d'habiter dans les villes. Nous citerons en particulier, comme le plus illustre de ces évêques persécutés, Possidius de Calame, auteur de la vie de saint Augustin. Il y avait eu aussi déjà plusieurs catholiques mis à mort pour la foi, et entre autres quatre Espagnols, Arcade, Probus, Paschase et Eutychien, qui étaient venus en Afrique à la suite du roi vandale, et que leur mérite avait mis en grande faveur auprès de lui. Ce prince leur ordonna d'embrasser l'arianisme, et comme ils refusèrent, son premier mouvement fut de les condamner à

mort, puis il les envoya en exil, et bientôt après il les soumit à la torture et les fit expirer enfin par divers supplices. Paschase et Eutychien avaient un jeune frère qui ne montra pas moins d'attachement à sa religion. Le roi, qui l'aimait à cause de son esprit et de sa figure intéressante, ne pouvant ébranler sa foi par aucune menace, le fit battre longtemps à coups de bâton, et le réduisit à la plus basse servitude ; mais il s'abstint de le faire mourir, pour ne point paraître vaincu par la constance d'un enfant. Un grand nombre d'évêques, non contents de soutenir les fidèles par leurs exhortations et leur exemple, s'appliquèrent aussi à confondre les persécuteurs par des écrits contre l'hérésie. Nous avons encore une lettre qu'Antonin, évêque de Constantine, écrivit au martyr Arcade, pour le consoler et l'encourager pendant son exil. Victor, évêque de Carthagène en Mauritanie, ne craignit pas d'adresser au roi lui-même un ouvrage qu'il venait de publier contre les ariens. Deux autres évêques de la même province, Cerealis et Voconius, écrivirent également contre les impiétés de ces hérétiques. Il nous reste quelques autres ouvrages qu'on sait avoir été composés dans le même temps pour la défense de la foi, mais dont on ne connaît pas les auteurs (1).

On doit compter encore parmi les plus illustres victimes de cette persécution le comte Sébastien, gendre du fameux comte Boniface. Ayant à se plaindre, comme son beau-père, des procédés de la cour impériale, il vint chercher un asile auprès de Genséric, qui l'accueillit avec bienveillance et l'admit dans ses conseils. Mais craignant ensuite pour son autorité, il proposa au comte Sébastien, en présence de ses évêques et de ses officiers, d'embrasser l'arianisme, afin de cimenter leur alliance par la communauté de religion comme par celle d'intérêts. Le

(1) Victor Vitens. *De persecut. Vand.* lib. I. — Prosp. Chron. — Gennad. *De script. eccl.*

comte s'y refusa avec une fermeté qui ne laissait aucun espoir de le séduire. Genséric imagina alors divers prétextes pour s'en défaire. Mais personne ne fut trompé sur la véritable cause de sa mort, et l'on trouve en effet le nom du comte Sébastien dans quelques anciens martyrologes.

Deux ans après la prise de Carthage, Genséric vint ravager la Sicile, où il persécuta cruellement les catholiques et fit un grand nombre de martyrs. Continuant par la suite les mêmes pirateries, il envoyait tous les ans au printemps des vaisseaux faire des descentes en divers endroits, tantôt dans la Sicile ou la Sardaigne, tantôt en Italie, en Espagne, dans la Grèce, ou même jusque sur les côtes de l'Illyrie, et non contents du pillage, ces barbares emmenaient une multitude de captifs, après avoir ruiné des villes entières. On verra plus tard Genséric piller la ville de Rome en 455. Il avait permis l'année précédente 454, à la prière de l'empereur Valentinien, d'ordonner un évêque à Carthage; mais cet évêque, nommé Deogratias, ne tint le siège que trois ans, et après sa mort Genséric défendit de lui donner un successeur, chassa le clergé catholique, et fit fermer de nouveau les églises. Il défendit également d'ordonner des évêques dans les autres villes; et pour contraindre ceux qui restaient à livrer les vases sacrés et les autres ornemens, il envoya des officiers dans les provinces, avec ordre d'enlever de force tous ces objets; ce qui fut exécuté avec les circonstances les plus odieuses. Valérien, évêque d'Abenze, ayant refusé de livrer les vases sacrés de son église, fut chassé de la ville presque nu, malgré son âge de quatre-vingts ans, avec défense à toute personne de lui procurer un asile ou des secours, et l'on veilla si bien à l'exécution de cette défense, que le saint vieillard demeura longtemps étendu sur le grand chemin, exposé aux injures de l'air. L'Eglise honore sa mémoire le 15 décembre. L'auteur de ces violences, nommé Proculus, mourut

bientôt après dans un accès de frénésie, en se coupant la langue avec les dents (1).

Un grand nombre de catholiques furent mis à mort dans ce renouvellement de la persécution, soit par les ordres du roi, soit par la fureur des ariens, qui, se précipitant par bandes et avec des armes dans les lieux où l'on célébrait les saints mystères, commettaient des profanations horribles et égorgeaient impunément les fidèles. Genséric avait surtout défendu de souffrir aucun catholique dans sa cour ou au service de ses enfants. Il s'en trouva un nommé Armogaste parmi les gens du prince Théodoric son fils. Pour l'obliger à se faire arien, on le tourmenta longtemps en lui serrant fortement la tête et les membres avec des cordes; mais dès qu'il faisait le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus-Christ, elles se rompaient à l'instant. On le suspendit par un pied, la tête en bas, et dans cette cruelle posture, après l'invocation de ce nom adorable, on le voyait dormir aussi tranquillement que sur un lit. Le prince Théodoric voulait lui faire couper la tête; mais un prêtre arien l'en détournait, en lui représentant que les Romains, c'est-à-dire les catholiques, ne manqueraient pas d'honorer Armogaste comme un martyr, et qu'il valait mieux le tourmenter par divers supplices qui le feraient mourir lentement ou qui le forceraient peut-être à renier sa foi. Alors on le condamna aux travaux les plus rudes ou les plus vils, sans que rien fût capable d'ébranler la constance du saint confesseur, qui mourut peu de temps après. Genséric employa lui-même tous les moyens de séduction pour faire apostasier un catholique nommé Archinimus, et ne pouvant rien gagner ni par ses flatteries ni par ses promesses, il le condamna à perdre la tête; mais voulant le priver de la gloire du martyre, il ordonna secrètement de lui ôter la vie s'il manquait de

(1) Procop. *De bell. Vandal.*—Victor Vitens. *De persecut. Vand.*

courage au moment de l'exécution, et de la lui laisser s'il se montrait inébranlable. Le saint confesseur ayant témoigné jusqu'au bout une fermeté à toute épreuve, on s'abstint de le faire mourir.

Un autre catholique, nommé Satur, intendant du prince Hunéric, disputait souvent avec force contre les ariens, qui, ne pouvant lui répondre, prirent enfin le parti de le dénoncer. On lui ordonna aussitôt d'embrasser l'arianisme, en le menaçant, s'il n'obéissait, de confisquer tous ses biens, de lui enlever même ses enfans, et de livrer sa femme à un conducteur de chameaux. Satur, pour rester fidèle à sa religion, ne balança pas à faire le sacrifice de tout ce qu'il avait de plus cher. Mais sa femme, ayant obtenu un délai, vint avec ses enfans se jeter à ses pieds et le conjurer, avec les accens de la plus vive désolation, d'avoir pitié de sa famille et de ne pas la plonger dans la misère et l'infamie. Ses larmes, ses cris déchirans, et les pleurs de plusieurs enfans dont l'un était encore à la mamelle, perçaient le cœur et les entrailles du généreux confesseur; toutefois cette cruelle tentation n'ébranla point sa fermeté, et il répondit à toutes les instances par ces paroles de Jésus-Christ, que quiconque ne l'aime pas plus que sa femme, ses enfans et ses biens, ne peut pas être son disciple. On le dépouilla de tout, sans lui laisser même la liberté de sortir et de chercher des ressources contre la mendicité! Il vécut encore longtemps et supporta la misère de son état avec une admirable constance.

Un Vandale avait pour esclaves quatre frères catholiques dont il était fort content. Il voulut marier l'un d'eux, nommé Martinien, avec une esclave d'une rare beauté, nommée Maxime, à qui il avait confié le gouvernement de sa maison. Quand on les eut laissés seuls ensemble, Maxime déclara à Martinien qu'elle avait fait vœu de virginité, et lui persuada de garder la continence. Dès qu'il eut pris cette résolution, ne pouvant l'exécuter dans la maison d'un maître hérétique, il se concerta avec ses

frères pour s'évader pendant la nuit et se retirer dans un monastère, tandis que Maxime de son côté se réfugiait dans une communauté de vierges; car ils se croyaient en droit de recouvrer par la fuite la liberté qu'ils avaient perdue par la piraterie des barbares. Le Vandale chercha tant qu'il les découvrit, et les mettant aux fers, il voulut par des tourmens forcer Martinien et Maxime d'habiter ensemble, et les contraindre tous à embrasser l'arianisme. Genséric, informé de cet événement, ordonna à leur maître de les soumettre aux plus cruelles tortures jusqu'à ce qu'ils se fussent conformés à ses désirs. On les battit à plusieurs reprises avec des bâtons dentelés en forme de scie, qui leur enlevaient les chairs et les déchiraient jusqu'aux os; mais dès le lendemain ils se trouvaient guéris. On les mit dans une rude prison avec des entraves qui se rompirent aussi miraculeusement en présence d'un grand nombre de personnes. La vengeance divine éclata enfin sur la maison du Vandale; il mourut subitement; puis ses enfans et ses meilleurs esclaves, et bientôt après une grande partie de ses troupeaux. Sa veuve remit les captifs à un seigneur parent du roi; et il ne les eut pas plus tôt reçus, que ses enfans et ses domestiques furent tourmentés d'une manière également effrayante. Maxime recouvra alors sa liberté et se retira dans un monastère, où elle vécut encore longtemps, et dont elle devint la supérieure; mais quant aux quatre frères, Genséric les envoya à un roi maure nommé Capsur, qui était païen. Ces captifs ne tardèrent pas à convertir, par leurs exemples et leurs discours, un grand nombre d'idolâtres, et l'on envoya dans une ville romaine prier l'évêque de donner à ces néophytes des prêtres pour les instruire et les baptiser. Genséric l'ayant appris, détermina le roi maure à faire périr les confesseurs. On les attacha par les pieds à des chariots trainés par des chevaux fougueux sur des cailloux et des broussailles qui les mirent en pièces. Mais leur gloire éclata bientôt



par les miracles nombreux qui se firent à leurs tombeaux (1).

La persécution continua avec plus ou moins de violence jusqu'à la mort de Genséric, arrivée l'an 477. Ce prince avait rendu quelque liberté aux donatistes, dont l'empereur Honorius avait cru devoir réprimer les fureurs par des lois sévères, et ces sectaires rentrant dans leurs églises, recommencèrent bientôt leurs violences ordinaires contre les catholiques. Nous devons remarquer toutefois, au milieu de ces malheurs causés par les Vandales, quelques mesures qui tournèrent au profit de la religion. Ces barbares achevèrent de ruiner les temples et détruisirent tous les vestiges de l'idolâtrie, restée jusqu'alors profondément enracinée dans plusieurs endroits de l'Afrique. A Carthage même une partie des citoyens et surtout les riches et les nobles, quoique chrétiens en apparence, continuaient d'adorer la déesse céleste, et au sortir des sacrifices païens allaient à l'église participer aux saints mystères. Cette grande ville offrait d'ailleurs le spectacle d'une licence et d'une corruption presque sans exemple. On rencontrait de tous côtés des ivrognes couronnés de fleurs, des hommes fardés et vêtus en femmes, des pièges innombrables tendus à la pudeur. Les rues étaient pleines de femmes prostituées et de lieux de débauche. On ne rougissait plus des adultères et des impudicités les plus abominables. Les pauvres, opprimés, dépouillés, réduits au désespoir par l'injustice et la cruauté des grands, faisaient des vœux pour tomber sous la domination des barbares. Dans toutes les villes d'Afrique, les pratiques de la vie religieuse étaient devenues un objet de mépris et de dérision. Dès qu'un moine paraissait en public, il était en butte aux railleries, aux insultes et quelquefois aux violences de la multitude. Les Vandales mirent fin à ces désordres; ils fermèrent les

(1) Victor Vitens. *De persecut. Vand.* lib. I.

lieux de débauche ; ils obligèrent les femmes publiques à se marier, et prononcèrent la peine de mort contre celles qui continueraient leur infâme profession.

Les superstitions païennes se maintenaient également dans les autres parties de l'empire, surtout dans les familles aristocratiques et parmi le peuple des campagnes. On verra longtemps encore les conciles, les papes et les évêques s'élever avec force contre les restes de ces superstitions, et régler la pénitence qui devait être imposée aux chrétiens coupables d'avoir adoré les idoles ou pris part aux fêtes des païens. Les ouvrages de Salvien sont remplis de plaintes au sujet de ces désordres, contre lesquels on trouve aussi de fréquentes invectives dans les homélies de saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, et de saint Maxime de Turin. Il restait un certain nombre de païens dont les préjugés opiniâtres résistaient encore à l'évidence des vérités que le christianisme avait proclamées dans le monde avec un succès si éclatant. Reproduisant sans cesse leurs vieilles accusations et leurs reproches ordinaires, ils invoquaient en faveur de leur religion les anciennes traditions des peuples et l'autorité des philosophes ; ils se moquaient de la crédulité des chrétiens, et ne leur pardonnaient point d'avoir méprisé les croyances de la Grèce et de Rome pour admettre selon eux des croyances extravagantes nées parmi les barbares et prêchées par des ignorans. Saint Cyrille d'Alexandrie combattit ces aveugles préventions des païens dans son ouvrage contre Julien l'Apostat, où sont réfutés d'une manière victorieuse les sophismes accumulés par cet empereur dans ses écrits contre la religion chrétienne. Théodoret publia dans le même but ses douze livres *De la guérison des préventions païennes*, ouvrage dans lequel une immense érudition et une dialectique puissante sont employées à discuter les systèmes des philosophes ou les croyances du paganisme sur les points fondamentaux de la religion, et à faire voir l'incontestable supé-

riorité des dogmes chrétiens sur ces croyances absurdes ou ces systèmes dénués de fondement. Ce traité est une des plus éloquentes apologies de la religion chrétienne.

Depuis longtemps les empereurs avaient défendu par des lois sévères les actes d'idolâtrie, et Théodose promulgua de nouveau ces lois en Orient, par leur insertion dans le recueil composé par son ordre et connu sous le nom de Code Théodosien. Ce code, publié en 438, fut aussi promulgué cinq ans plus tard en Occident. C'est un recueil des constitutions des empereurs chrétiens, dont les derniers livres contiennent celles qui regardent la religion. Mais la faiblesse du gouvernement rendait presque illusoire la sévérité de ces lois, et leur multiplicité même est une preuve de leur impuissance contre la force de l'habitude et des préjugés. Le paganisme, privé de ses temples, se retranchait dans le foyer domestique, où les dévots païens pouvaient exercer librement leur culte envers les dieux pénates. Salvien se plaint amèrement que dans l'installation des consuls, quoique choisis parmi les chrétiens, on continuât d'observer les augures au moyen des poulets sacrés, et de se conformer presque en tout au cérémonial établi sous l'influence des anciennes superstitions. On voyait même à la tête des armées et dans les postes les plus importants des hommes qui faisaient ouvertement profession de l'idolâtrie. Un païen nommé Cyrus, qui avait gagné par quelque talent pour la poésie la protection de l'impératrice Eudoxie, devint successivement gouverneur de province, maître de la milice, préfet du prétoire, préfet de Constantinople, enfin patrice et consul en 441 ; mais étant tombé en disgrâce, il embrassa le christianisme et mérita même d'être élevé à l'épiscopat. Littorius, qui commandait une armée dans les Gaules et qui s'était illustré par une belle victoire sur les Visigoths, résolut, sur la foi des aruspices, de livrer une seconde bataille, au lieu d'accéder aux propositions de paix qui lui étaient faites à des conditions avantageuses. La dé-

faite de l'armée romaine fut le résultat de cette aveugle confiance.

L'empereur Théodose, par une nouvelle loi publiée même année 439, confirma la défense des sacrifices païens sous peine de mort, et renouvela toutes les peines portées contre les anciens hérétiques et spécialement contre les manichéens. Le fanatisme des juifs et leur stupide enthousiasme exigeaient aussi des mesures répressives, l'empereur, par la même loi, prononça contre eux, contre les samaritains l'exclusion de tout emploi public et leur défendit de bâtir de nouvelles synagogues et de circoncrire aucun chrétien. Ils donnèrent vers cette époque, dans l'île de Crète, un exemple presque incroyable de ce que pouvait la séduction sur ce peuple, dont la crédulité était passée depuis longtemps en proverbe. Un vieillard qui se disait Moïse persuada à un très-grand nombre qu'il allait les mettre, comme leurs ancêtres, en possession de la terre promise et renouveler en leur faveur les prodiges de la sortie d'Égypte, au point de leur faire traverser la mer à pied sec. Ayant réuni sur le rivage cette multitude au jour indiqué pour le départ, leur ordonna d'avancer sans crainte, en ajoutant avec l'autorité d'un prophète que les flots se retireraient devant eux. Ceux qui marchaient les premiers se hâtèrent d'obéir, le reste ne fut désabusé qu'au moment où l'on vit qu'ils demeuraient engloutis dans la mer (1). Nous devons citer encore deux autres lois rendues quelque temps auparavant par Théodose en faveur de la religion; l'une de l'an 431, qui pour empêcher la profanation du lieu saint, étendait le droit d'asile à tous les bâtimens renfermés dans l'enceinte de l'église; l'autre de l'an 434, portant que les biens des clercs et des moines qui mourraient sans héritiers appartendraient de droit à l'église ou au monastère.

La lumière de l'Évangile se répandait alors en Irlande

(1) Evagr. *Hist.* lib. I. — Prosp. *Chron.* — Theodor. *lect.*

par la prédication de saint Patrice, que cette île reconnaît pour son apôtre et son patron. Il était né en Écosse, et dans sa jeunesse ayant été emmené captif en Irlande, il y demeura cinq ou six ans pendant lesquels il apprit la langue et les mœurs du pays. Il fut pris ensuite par des pirates et amené dans les Gaules, où il embrassa la vie monastique à Marmoutier. Il passa bientôt après en Italie pour visiter les monastères de cette contrée, puis ayant été ordonné prêtre, il se rendit en Irlande pour y prêcher l'Évangile. Mais les barbares refusant de l'écouter, il revint dans les Gaules, et après avoir passé plusieurs années dans le monastère de Saint-Germain d'Auxerre et dans celui de Lérins, il fit le voyage de Rome par le conseil de saint Germain, qui voulait sans doute lui procurer ainsi l'occasion d'exercer son zèle. En effet le pape Célestin l'ordonna évêque et l'envoya en Irlande en 432. La prédication de saint Patrice, soutenue par l'éclat de ses vertus et de ses miracles, eut alors le plus grand succès. Il établit son siège à Armach, qui devint l'église métropolitaine du pays. Il fonda aussi un monastère à Sabal, et mourut vers l'an 460, âgé de quatre-vingt-trois ans.

La mission de saint Patrice en Irlande fut un des derniers actes du pape saint Célestin, qui mourut le 6 avril de l'an 432, après dix ans de pontificat. On croit qu'il établit l'usage de chanter un psaume au commencement de la messe, avant la lecture de l'épître, c'est-à-dire apparemment qu'il institua l'introït, comme saint Augustin nous apprend qu'on avait commencé de son temps à chanter dans l'église de Carthage des psaumes à l'offertoire et à la communion. Mais dans la suite on a remplacé le chant de ces psaumes par de courtes antiennes. Le successeur de Célestin fut Sixte III, prêtre de l'Église romaine, le même à qui saint Augustin avait écrit une lettre célèbre sur la grâce. On a vu qu'un des premiers soins du nouveau pontife fut de travailler au rétablissement de la paix dans les églises d'Orient, divisées par le



schisme de Jean d'Antioche. Il eut à soutenir bientôt après les droits et la juridiction du saint-siège sur la province d'Illyrie, contre les prétentions sans cesse renaissantes des évêques de Constantinople. Il écrivit à ce sujet deux lettres aux évêques de ces provinces, l'une en 435, l'autre en 437, pour les avertir qu'ils devaient sur cette matière s'en tenir aux lois ecclésiastiques plutôt qu'aux réglemens civils, et ne pas regarder comme ayant force de loi une discipline que le concile des évêques d'Orient avait voulu établir, mais qui n'avait point été confirmée, comme les décisions sur la foi, par l'approbation du siège apostolique ; il s'agit ici du fameux canon par lequel le concile de Constantinople avait accordé le second rang à l'évêque de cette ville. Le pape donnait en même temps le titre de vicaire ou de légat du saint-siège en Illyrie à Anastase de Thessalonique, avec les mêmes pouvoirs qu'avait eus Rufus son prédécesseur, c'est-à-dire le droit de confirmer l'élection des évêques après les informations canoniques ; de juger les causes majeures avec un conseil de son choix, ou de nommer des évêques pour les juger sans lui ; enfin de convoquer et de présider les conciles, avec obligation toutefois d'en adresser les décisions au saint-siège pour les faire confirmer par son approbation. Il écrivit aussi en 437, pour le même objet, à Proclus de Constantinople, et dans cette lettre, pleine de témoignages d'estime et de confiance, il l'informait qu'il venait de confirmer son jugement touchant Idduas. On croit que c'était l'évêque de Smyrne qui, jugé par Proclus, en avait appelé au souverain pontife. Julien d'Éclane, ce fameux pélagien que ses écrits faisaient considérer depuis longtemps comme le chef de la secte, comptant sur l'indulgence de Sixte III, voulut faire une tentative pour recouvrer son siège, et il employa tous les artifices pour faire croire qu'il avait renoncé à ses erreurs. Mais le pape, qui connaissait la dissimulation ordinaire à ces hérétiques, ne se laissa pas tromper par des protestations



Dont trop de circonstances faisaient suspecter la sincérité ; il se servit utilement, dans cette rencontre, des conseils et de l'habileté de saint Léon, son archidiacre, qui devint bientôt après son successeur. La plupart des églises de Rome reçurent du pape saint Sixte des dons et des embellissemens d'une richesse prodigieuse, et il eut le mérite d'engager l'empereur Valentinien, par ses exhortations et son exemple, à signaler aussi sa magnificence pour réparer les pertes qu'elles avaient éprouvées lors du pillage de la ville par les Goths. Ce pape mourut l'an 440, après huit ans de pontificat.

Saint Léon était alors dans les Gaules, où il avait été envoyé pour travailler à la réconciliation des généraux Riccius et Albin, dont les divisions encourageaient l'audace et les entreprises des barbares. Toutefois, malgré son absence, ses grandes qualités réunirent tous les suffrages en sa faveur, et on lui envoya une députation publique pour lui annoncer son élection. Il était d'une famille toscane, mais il fut élevé à Rome, et n'étant encore que diacre, il prit part à toutes les grandes affaires de l'Église, et montra surtout beaucoup de zèle contre les hérésies. Lorsqu'il fut monté sur la chaire de saint Pierre, son activité et sa vigilance ne connurent plus de bornes. S'appliquant avec une infatigable sollicitude à maintenir la pureté de la foi et de la discipline, traçant aux évêques dans ses nombreuses décrétales des règles pleines de sagesse, étendant partout avec l'exercice de son autorité l'influence de ses lumières, il sut pourvoir à tous les besoins de l'Église, et déploya constamment, au milieu des circonstances les plus difficiles, la fermeté de caractère, la vastegénie, et toutes les qualités supérieures qui lui ont mérité le surnom de Grand.

Dès le commencement de son pontificat, il prit soin de réformer divers abus dans les provinces d'Italie soumises à sa juridiction immédiate, et par une lettre adressée aux évêques de cette contrée, il leur recommanda d'ob-

server les règles établies par ses prédécesseurs, leur défendant en particulier, sous peine d'excommunication, d'élever aux ordres soit les bigames, c'est-à-dire ceux qui s'étaient mariés plusieurs fois ou qui avaient épousé des veuves, soit les personnes esclaves ou même simplement engagées dans des affaires et des occupations inconciliables avec les fonctions du sacerdoce. Les troubles qui désolaient la Mauritanie avaient aussi donné lieu à quelque relâchement dans la discipline, à tel point qu'on choisissait pour évêques non-seulement de simples laïques, mais des hérétiques tout récemment convertis, et quelquefois des bigames qui avaient épousé une seconde femme du vivant de la première. Saint Léon écrivit aux évêques de cette province pour leur enjoindre de se conformer à l'avenir aux dispositions des canons, de n'élever à l'épiscopat, à la prêtrise ou au diaconat, que des hommes éprouvés longtemps dans les ordres inférieurs; et quant au passé, il ordonna de déposer les bigames, confirma par dispense les élections régulières de simples laïques, et se réserva de statuer plus tard sur celles qui avaient été faites par brigue ou par tumulte, quand on lui aurait transmis des informations plus complètes.

Anastase de Thessalonique ayant demandé la confirmation du titre de vicaire ou de légat du saint-siège, qu'il avait obtenu précédemment, saint Léon, en souscrivant à sa demande, lui recommanda surtout de faire observer les canons dans le choix des évêques, lui conférant à cet effet toute l'autorité dont jouissaient les patriarches, c'est-à-dire qu'il ordonnerait lui-même les métropolitains, et que ceux-ci ne pourraient ordonner les évêques de leur province sans son approbation. « Comme rien n'est plus avantageux, ajoutait-il, que les fréquentes assemblées des évêques, vous aurez soin que tous se rendent aux conciles où vous les appellerez, et vous nous renverrez, suivant l'ancienne coutume, les appels aussi bien que les causes majeures qui ne pourront

être terminées sur les lieux. » Enfin il s'éleva contre l'usage adopté par quelques évêques de faire l'ordination des prêtres et des diacres pendant les jours de la semaine, et il prescrivit de ne les faire que le dimanche, selon l'ancienne tradition et l'usage de l'Eglise romaine. Il recommanda l'observation de la même règle à Dioscore, patriarche d'Alexandrie.

Les ravages des Vandales avaient obligé un grand nombre d'Africains à se retirer dans les Gaules ou en Italie, et parmi ceux qui vinrent à Rome, saint Léon découvrit un certain nombre de manichéens qui prenaient le plus grand soin de s'y tenir cachés. Il exhorta dans plusieurs sermons le peuple catholique à fuir le commerce de ces sectaires ; et pour inspirer plus d'aversion de leur doctrine et de leurs mœurs, il fit constater les infamies dont on les accusait par des informations juridiques faites en présence de son clergé, de plusieurs évêques et d'une partie du sénat. On interrogea plusieurs de leurs élus et de leurs élues, dont les aveux ne laissèrent aucun doute sur les abominations qui se commettaient dans les mystères de la secte. Une jeune fille qui n'avait pas plus de dix ans, deux femmes qui l'avaient séduite et préparée au crime, un jeune homme qui l'avait corrompue, et l'évêque manichéen qui avait présidé à cette infamie, révélèrent dans leurs déclarations, toutes parfaitement conformes, des détails si révoltans, qu'on pouvait à peine se résoudre à les entendre. Saint Léon fit dresser des actes de leurs aveux, et il en rendit compte à son peuple, en lui recommandant de ne point se laisser surprendre par l'extérieur hypocrite et les abstinences superstitieuses de ces hérétiques, mais de les dénoncer, et d'indiquer, outre leurs demeures, les lieux et les personnes qu'ils fréquenteraient. Plusieurs se convertirent, et après une abjuration publique de leurs erreurs, furent admis à la pénitence ; d'autres, qui demeurèrent opiniâtres, furent condamnés à un bannissement

perpétuel, et le reste prit la fuite pour se soustraire à cette peine, ce qui obligea saint Léon d'écrire à tous les évêques d'Italie pour les instruire de ce qui s'était passé à Rome et les exhorter à se tenir en garde contre ces hérétiques. L'empereur Valentinien, de son côté, publia un édit qui renouvelait les anciennes peines portées contre les manichéens, ordonnant de les poursuivre partout et permettant à toute personne de les accuser.

Saint Léon apprit peu de temps après qu'un certain nombre de pélagiens semaient leurs erreurs dans la Vénétie, et qu'on avait rétabli dans la communion catholique des prêtres, des diacres et d'autres clercs infectés de ces erreurs, sans les obliger à en faire une rétractation formelle. Il écrivit en conséquence à l'évêque d'Aquilée, métropolitain de cette province, pour lui ordonner d'assembler un concile, et d'obliger tous les clercs suspects de pélagianisme à donner leur adhésion par écrit à tous les décrets publiés ou confirmés par le saint-siège contre cette hérésie, ajoutant qu'on doit avoir soin de ne rien souffrir d'obscur ou d'ambigu dans leur profession de foi, parce qu'en feignant, dit-il, de condamner leurs dogmes impies, ils ont l'art d'insinuer adroitement cette maxime pernicieuse, que la grâce est donnée en vertu de nos mérites, afin qu'on puisse en conclure que notre nature n'a point été affaiblie et corrompue par le péché originel.

Il restait encore en Espagne des priscillianistes, qui n'étaient, comme on l'a vu précédemment, qu'une secte de manichéens, et qui se cachaient comme eux parmi les fidèles en dissimulant leurs erreurs. Saint Turibius, évêque d'Astorga, en ayant découvert quelques-uns dans son diocèse, prit soin de les convaincre par des informations juridiques, et il en fit connaître le résultat au pape saint Léon, qui lui répondit l'an 447 par une lettre dogmatique contenant tout à la fois la condamnation et la réfutation de leur doctrine. Après avoir rappelé d'abord

les poursuites sanglantes exercées par l'évêque Ithace contre les premiers priscillianistes, le souverain pontife ajoute que si l'Église déteste la conduite de cet évêque, parce qu'elle a horreur du sang, on ne saurait blâmer néanmoins la sévérité des lois portées par les princes contre des sectaires dont les maximes tendent au renversement de la société ; puis, faisant voir l'impiété révoltante des erreurs que Turibius lui avait signalées, il en montre aussi la conformité avec celles des manichéens, et il conclut en ordonnant d'assembler un concile aussi nombreux que possible et d'excommunier les évêques qui refuseraient de condamner ces erreurs. Mais comme la Galice appartenait aux Suèves et le reste de l'Espagne aux Visigoths, il n'y eut pas moyen de réunir dans un même concile les évêques de ces dominations différentes. On s'assembla donc séparément dans les deux royaumes, et l'on rédigea une profession de foi fort détaillée pour la faire souscrire à tous ceux qu'on soupçonnerait de priscillianisme. La plupart des sectaires, fidèles à leur habitude de dissimulation, ne balancèrent pas à signer cette profession de foi, sans renoncer néanmoins aux principes impies qu'ils faisaient semblant de condamner.

Après le pillage de la Sicile par les Goths, saint Léon s'empressa de soulager par d'abondantes aumônes les populations qui avaient le plus souffert. En adressant des secours à Paschasin, évêque de Lilybée, il le consulta sur le jour où l'on devait célébrer la pâque de l'année 444 ; car il s'était élevé à cet égard des dissidences en Occident, et le pape avait déjà écrit à saint Cyrille pour connaître le sentiment de l'église d'Alexandrie, où l'on comptait de savans astronomes. Paschasin répondit que ses calculs, d'accord avec ceux de saint Cyrille, fixaient le jour de la Pâque au 23 avril, et il cita pour les appuyer un fait miraculeux arrivé en Sicile vingt-six ans auparavant, dans une circonstance analogue. Il y avait, dans un village situé au milieu d'épaisses forêts



sur les montagnes, une église dont les fonts baptismaux se remplissaient d'eux-mêmes tous les ans, la nuit de Pâque, à l'heure du baptême solennel, sans qu'il y eût ni canal ni source voisine, et après la cérémonie du baptême, l'eau s'écoulait comme elle était venue, sans avoir aucune décharge. Une erreur de calcul ayant fait avancer d'un mois la fête de Pâques l'an 417, on ne vit point d'eau dans le baptistère le 25 mars, jour de la célébration de la Pâque; mais dans la nuit du samedi au dimanche 22 avril, les fonts sacrés furent remplis à l'heure ordinaire. On trouve dans les auteurs ecclésiastiques plusieurs autres exemples de fonts baptismaux qui se remplissaient par un miracle semblable (1). Comme les évêques de Sicile administraient le baptême solennel non-seulement à Pâques et à la Pentecôte, mais encore à l'Épiphanie, saint Léon leur écrivit quelques années plus tard pour les obliger à suivre la coutume de l'Église romaine, et à ne baptiser qu'aux deux premières fêtes, excepté dans le cas de nécessité, et il leur ordonna en même temps de députer tous les ans trois évêques à Rome, pour assister le 29 septembre à l'un des deux conciles qui devaient se tenir chaque année suivant les canons. Cette lettre nous apprend que les évêques de Sicile étaient ordonnés par le pape, comme ceux des autres provinces suburbicaires.

Ayant été consulté par Rustique, évêque de Narbonne, sur plusieurs questions de discipline, saint Léon lui répondit vers l'an 441 par une décrétale célèbre dont nous citerons seulement les dispositions les plus importantes. Ce pape déclare qu'on ne doit point tenir pour évêques ceux qui n'ont été ni choisis par le clergé, ni demandés par le peuple, ni ordonnés par les évêques de la pro-

(1) Epist. Paschas. inter Ep. Leon.--Greg. Turon. *De glor. mart.* cap. xxiv. — Cassiod. *Epist. Var. lib. VIII. Ep. LIII.* — Prat. *Spirit. cap. cccxiv.*



vince avec le consentement du métropolitain, et qu'on doit aussi regarder comme nulles, c'est-à-dire comme entachées d'une irrégularité qui ôte le droit d'exercer aucune fonction, les ordinations qu'ils auraient faites, à moins qu'elles n'aient été autorisées par le consentement des supérieurs légitimes (1), ce qu'il faut entendre sans doute en ce sens que l'irrégularité n'existait pas quand l'ordination avait été faite avec l'approbation de ceux qui gouvernaient les diocèses sur lesquels ces évêques n'avaient point eux-mêmes de juridiction. Saint Léon décide touchant le baptême, qu'on doit le donner sans scrupule aux enfans abandonnés par leurs parens ou à ceux qui ont été pris par les ennemis, si l'on ne trouve pas de preuve qu'ils ont été baptisés, ou s'ils ne se souviennent pas d'avoir été menés à l'église et d'y avoir reçu l'eucharistie. Touchant la pénitence, il déclare qu'on ne doit la refuser à aucun de ceux qui la demandent, en quelque temps que ce soit et quand même ils l'auraient méprisée précédemment; mais ceux qui la reçoivent à l'extrémité et qui meurent avant d'avoir obtenu la communion, c'est-à-dire la réconciliation solennelle, doivent être laissés au jugement de Dieu et privés des suffrages ou des prières de l'Eglise, parce qu'il n'est point convenable de communiquer avec ceux qui sont morts séparés de l'Eglise par l'excommunication. Cette règle était contraire à l'usage suivi dans plusieurs provinces, aussi bien qu'une autre portant que les clercs ne doivent pas être soumis à la pénitence publique. Quant au mariage, le pape ne veut point qu'on regarde comme

(1) Bérault Bercastel ajoute par forme d'explication : *Ou comme on s'exprime aujourd'hui, si elles sont couvertes d'un titre coloré.* Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un sens à ces paroles. Les expressions de *titre coloré*, dans le langage d'aujourd'hui, s'appliquent à la possession d'un bénéfice ou d'un emploi analogue; elles ne s'appliquent point et ne sauraient s'appliquer à l'ordination.

des épouses les concubines esclaves, mais seulement celles qui sont d'une condition libre et qui ont été épousées publiquement : c'est qu'en effet ces dernières passaient pour épouses même aux yeux de la loi, quoiqu'elles n'en portaient pas le titre. Saint Léon décide encore qu'on doit imposer la pénitence publique au moine qui, malgré son vœu, se marie ou entre dans la milice, et il condamne également les vierges qui se marient après avoir fait leur vœu, bien qu'elles n'aient pas reçu la consécration solennelle ; ce qui montre que l'on distinguait deux sortes de vierges, les unes qui s'engageaient simplement par un vœu, soit en demeurant chez leurs parens, soit en entrant dans un monastère, et d'autres dont le vœu était suivi d'une consécration donnée par l'évêque un jour de fête, et qu'elles ne pouvaient recevoir qu'à l'âge de quarante ans. Ces dernières étaient le plus souvent comprises parmi les diaconesses. Enfin, dans cette décrétale comme dans une lettre à l'évêque de Thessalonique, saint Léon veut qu'on oblige les sous-diacres à garder la continence ; mais cette discipline, établie à Rome, ne fut pas suivie partout, et ce ne fut guère qu'au dixième siècle qu'elle fut généralement adoptée.

Plusieurs conciles tenus vers ce même temps dans le midi des Gaules firent aussi des réglemens sur la plupart des questions soumises au pape saint Léon par Rustique de Narbonne, et il est probable que cet évêque eut recours au saint-siège, parce qu'il ne voulait pas reconnaître la juridiction de saint Hilaire d'Arles, qui présidait à ces conciles. Parmi les trente canons que fit le premier concile d'Orange, tenu en 441, on peut remarquer le troisième, qui porte que les pénitens en danger de mort recevront la communion ou le viatique sans l'imposition des mains, c'est-à-dire sans la réconciliation solennelle, et que s'ils ne meurent pas, ils continueront leur pénitence et seront réconciliés après l'avoir accomplie ; ce qui prouve, comme le canon semblable du concile de

Nicée, que la réconciliation ou l'absolution solennelle était distincte de l'absolution sacramentelle qui devait précéder la communion. Le quatrième permet d'accorder la pénitence publique aux clercs qui la demandent; ce qui était contraire à la discipline de l'Église romaine, aussi bien que la disposition du vingt-cinquième, qui permet d'élever les bigames au sous-diaconat. On voit les commencemens du droit de patronage dans le dixième, où il est réglé que si un évêque bâtit une église dans un diocèse étranger, il pourra présenter des clercs pour la desservir, mais qu'ils devront être ordonnés ou agréés par l'évêque diocésain. Le douzième ordonne d'accorder le baptême ou l'absolution à ceux qui ont perdu l'usage de la parole, si l'on atteste qu'il les a désirés ou s'il le témoigne lui-même par des signes. Dans le vingt-deuxième et le vingt-troisième, on renouvelle l'obligation de la continence pour les diacres, sous peine d'être exclus du ministère; dans le vingt-sixième, on statue qu'à l'avenir il ne sera plus ordonné de diaconesses, et dans les deux suivans on soumet à la pénitence les vierges, les veuves et les moines qui auront violé leur vœu de chasteté. Les autres canons concernent des matières moins importantes, ou ne font que confirmer d'anciennes règles déjà connues.

Un concile tenu à Vaison l'année suivante fit sur divers objets de discipline dix canons dont les plus remarquables sont le deuxième, qui permet, contrairement à l'usage de l'Église romaine, les prières publiques pour les pénitens morts subitement sans avoir obtenu la réconciliation; le quatrième, qui excommunie comme meurtriers des pauvres ceux qui refusent ou diffèrent de délivrer à l'église les legs que les fidèles lui font en mourant, et les deux derniers, qui concernent les enfans exposés. Constantin avait ordonné en 331 qu'ils appartiendraient comme enfans ou comme esclaves à ceux qui les auraient nourris, et Honorius avait ajouté par une loi de l'an 412

que celui qui recueillerait l'enfant prendrait pour sa sûreté une attestation de témoins avec la signature de l'évêque. Le concile ordonne l'observation de ces lois, et prescrit en outre de faire annoncer le dimanche à l'église par un diacre qu'on a trouvé un enfant exposé, afin que si quelqu'un veut le reconnaître il ait à se présenter dans dix jours, avec défense de le réclamer plus tard, sous peine d'être excommunié comme homicide, parce que la crainte d'être inquiétés ou obligés de rendre ces enfans, sous prétexte d'enlèvement, pouvait empêcher les fidèles de les recueillir et de les élever.

On trouve jusqu'à cinquante-six canons de discipline attribués à un concile d'Arles que l'on compte pour le deuxième, et qui paraît avoir été tenu peu de temps après ceux dont nous venons de parler, quoiqu'on n'en sache pas précisément la date et qu'on la fixe ordinairement vers l'an 452. La plupart de ces canons se bornent à reproduire les ordonnances des conciles d'Orange et de Vaison, ou des réglemens déjà établis par d'autres conciles, spécialement par celui de Nicée, sur les ordinations, sur la juridiction des évêques, sur le baptême des hérétiques, sur les mœurs cléricales et sur la pénitence publique. Nous citerons seulement parmi ces canons le vingtième, qui excommunique les comédiens ; le vingt-et-unième et le vingt-deuxième portant que les pénitens ne peuvent se marier, et qu'on ne doit pas imposer la pénitence publique à l'un des époux sans le consentement de l'autre, parce qu'elle obligeait à s'abstenir du mariage ; le vingt-troisième, qui condamne la négligence des évêques qui souffrent des actes d'idolâtrie dans leur diocèse ; le vingt-cinquième, où l'on statue que les fidèles coupables d'apostasie ne pourront jamais être admis dans le clergé ; le trentième, qui défend de livrer ceux qui se réfugient dans les églises ; le trente-et-unième, qui défend aux clercs, sous peine d'excommunication, de porter devant les juges laïques les procès qu'ils ont entre eux ; le

cinquante-quatrième qui pour prévenir les brigues et la simonie dans les élections épiscopales, ordonne que les évêques désigneront trois personnes entre lesquelles le clergé et le peuple pourront choisir ; enfin le dix-huitième, qui confère ou reconnaît à l'évêque d'Arles le droit de convoquer les conciles.

On sait que depuis longtemps les évêques d'Arles se fondant sur la splendeur et les privilèges de cette ville, qu'on nommait quelquefois la Rome des Gaules, contestaient à l'évêque de Vienne les droits de métropolitain, et saint Hilaire, qui occupait alors le siège d'Arles, s'appuyant en outre sur l'antiquité de son église fondée par saint Trophime, et sur les privilèges que le pape Zozime avait accordés à Patrocle, prétendait même à une sorte de primatie sur les provinces circonvoisines. Il avait exercé ce droit en 439, dans un concile de Riez, en déposant Armentaire, ordonné évêque d'Embrun sans sa participation et par deux évêques seulement, tandis que les canons en exigeaient trois. Plus tard, en 444, visitant la province des Séquaniens et se trouvant à Besançon avec saint Germain d'Auxerre, il assembla un concile pour juger l'évêque nommé Céldoine, à qui l'on reprochait d'avoir été ordonné contre les canons, quoique devenu irrégulier comme ayant épousé une veuve, et prononcé des condamnations à mort étant magistrat laïque. Après avoir entendu quelques témoins, on prononça une sentence de déposition contre cet évêque, qui en appela au saint-siège et se rendit à Rome pour y défendre sa cause. Saint Hilaire l'ayant appris, l'y suivit à pied malgré la rigueur de l'hiver, et conjurant le pape saint Léon de maintenir la discipline établie dans les Gaules, il ajouta qu'il n'était pas venu pour plaider, mais seulement pour exposer les faits, et que si l'on voulait passer outre, il ne l'importunerait pas davantage. Saint Léon réunit un concile pour examiner l'affaire en présence des parties, et comme Céldoine se justifia par des preuves et des témoignages



auxquels on ne put rien opposer de solide, la sentence de déposition fut cassée. Hilaire, fort mécontent, partit sur-le-champ sans vouloir acquiescer à ce jugement. Bientôt après un évêque nommé Projectus écrivit au pape pour se plaindre de ce qu'Hilaire, ayant appris qu'il était malade, était venu précipitamment dans la ville et avait ordonné un autre évêque à sa place, sans le choix ni du clergé ni du peuple, et quoique ce fût dans une province indépendante de sa juridiction. Ces plaintes étaient appuyées par des lettres du peuple et du clergé, et saint Léon, déclarant cette ordination nulle, maintint Projectus dans son siège. En même temps, il ôta à l'évêque d'Arles les droits de métropolitain et la juridiction qu'il prétendait sur la province de Vienne; il lui défendit de convoquer des conciles, de faire des ordinations et même d'y assister, comme s'étant montré indigne de la communion du saint-siège en déclinant son jugement; et pour réprimer plus efficacement les entreprises d'Hilaire, il déclara que les métropolitains ayant d'après les canons le droit de faire les ordinations épiscopales, si quelques-uns voulaient y renoncer, ce droit serait dévolu à l'évêque le plus ancien. Saint Léon notifia ces jugemens et ces résolutions aux évêques de la province viennoise et de la Séquanie, par une lettre où il leur rappela les règles de la discipline touchant les ordinations, en s'élevant fortement contre Hilaire comme n'en ayant pas tenu compte. Enfin il leur proposa, sauf leur agrément, de conférer le droit de primatie au plus ancien évêque; mais ils ne jugèrent pas à propos d'accepter cette proposition.

On trouve dans cette lettre de saint Léon un témoignage authentique de l'ancienne tradition concernant l'autorité du saint-siège. Après avoir rappelé que Jésus-Christ, en instituant le gouvernement de son Église, a établi saint Pierre le chef des apôtres, et lui a confié principalement l'autorité du ministère, afin que par lui elle se répandit comme de la tête sur le corps entier, de sorte qu'on cesse



d'y avoir part dès qu'on ne s'appuie plus sur le fondement de Pierre, il ajoute : « Vous savez comme nous que les évêques de votre province se sont adressés au siège apostolique pour la décision d'une multitude d'affaires, et que diverses causes lui ayant été portées par appel, selon l'ancienne coutume, il a confirmé ou cassé les jugemens qui avaient été rendus. L'empereur Valentinien de son côté appuya les décisions du pape saint Léon par une loi adressée au général Aëtius, qui commandait dans les Gaules. Il y dit d'abord que l'autorité du siège apostolique est fondée sur les prérogatives de saint Pierre, chef des apôtres, et sur la dignité de la ville de Rome, qu'elle se trouve constatée par les décisions des conciles et par l'usage inviolablement observé jusqu'alors ; puis, traitant l'évêque d'Arles de perturbateur et de séditieux, il ajoute que la sentence rendue contre lui n'avait pas besoin de la sanction impériale, mais que pour empêcher toute résistance aux ordres du pontife romain et prévenir jusqu'à la moindre occasion de trouble dans les églises, il défend aux évêques des Gaules ou des autres provinces de rien entreprendre contre les anciennes coutumes, sans l'autorité du pape, voulant au contraire que tout ce qui a été ou sera décrété par le saint-siège soit une loi pour eux tous, et que tout évêque cité à ce tribunal, s'il refuse de comparaître, y soit contraint par le gouverneur de la province.

Saint Hilaire essaya pendant quelque temps de soutenir ses prétendus droits, et lorsqu'il fut de retour à Arles, il écrivit pour les défendre et se justifier plusieurs lettres qu'il fit porter au pape par des évêques, en recommandant l'affaire au préfet des Gaules, qui se trouvait alors à Rome. Mais celui-ci lui ayant fait comprendre qu'il ne gagnerait rien en persistant dans ses prétentions, et que pour jouir de la paix il devait se résoudre à les abandonner, il ne tarda pas à suivre ce conseil, et se mit en devoir de se réconcilier avec le saint-siège. Du reste, s'il

est impossible de justifier complètement sa conduite dans cette occasion, elle peut être excusée, au moins jusqu'à un certain point, comme une de ces erreurs que le zèle lui-même contribue à entretenir quand on croit défendre ses droits, et il faut remarquer surtout que les novateurs ne peuvent tirer aucun avantage de sa résistance aux décisions du souverain pontife dans une affaire aussi étrangère au dogme que l'est une simple question de fait concernant les prérogatives d'une église particulière (1).

Cette tache dans la vie de saint Hilaire fut effacée d'ailleurs par l'éclat des plus éminentes vertus. Issu d'une famille illustre qui prit soin de lui donner une éducation conforme à sa naissance, il ne vit d'abord dans ces avantages de la fortune, joints à de grands talents naturels, qu'un moyen de s'avancer dans les dignités du siècle. Mais il fut bientôt converti par l'exemple et les exhortations de saint Honorat, son parent, dont il devint le successeur sur le siège d'Arles, après avoir été son disciple dans le monastère de Lérins. Dès qu'il eut reçu le baptême et embrassé la vie monastique, il vendit tous ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres, et pendant son épiscopat il continua de pratiquer toutes les austérités d'un solitaire, et conserva toujours le même détachement, le même esprit de recueillement et de pénitence.

Il n'avait, l'été comme l'hiver, qu'un simple sac ou cilice pour tout habillement; il marchait toujours nu-pieds, même dans ses plus longs voyages, et joignait, comme les moines, le travail des mains à la méditation, à la prière ou à l'étude. Il réunit ses clercs en communauté, vivant lui-même avec eux, sans aucune distinction, dans une modeste cellule. On lisait toujours à sa table, et il en introduisit la coutume dans le pays. Son amour pour les pauvres était si grand, qu'il vendit jusqu'à l'argenterie et aux vases sacrés de son église pour subvenir

(1) Vit. Hilar. — Leon. Magn. *Epist.* x.

à leurs besoins ou pour racheter des captifs. Il annonçait la parole de Dieu avec un zèle infatigable, prêchant souvent quatre heures de suite, n'épargnant point aux grands les avertissemens les plus sévères, et proportionnant toujours la simplicité ou l'élévation de ses discours à la capacité de ceux qui venaient l'entendre. Quand il administrait le sacrement de pénitence, il parlait aux pécheurs avec tant d'onction et de force, qu'il les faisait fondre en larmes en leur découvrant toute la profondeur de leurs plaies. Ces travaux et ces austérités ruinèrent promptement la santé de saint Hilaire, qui mourut l'an 449, âgé seulement de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt dans l'épiscopat. Il avait composé plusieurs ouvrages, et entre autres des homélies pour toutes les fêtes de l'année; mais il ne nous reste de lui qu'un panégyrique de saint Honorat, son prédécesseur, un sermon sur saint Genès, et une lettre fort courte adressée à saint Eucher. Sa vie a été écrite par Honorat, évêque de Marseille, qui avait été son disciple (1).

Saint Germain d'Auxerre s'était lié d'une étroite amitié avec saint Hilaire dans un voyage qu'il avait fait à Arles pour obtenir du préfet des Gaules une diminution d'impôts en faveur des habitans de son diocèse. On a vu qu'ils se trouvèrent ensemble au concile qui jugea l'évêque Célidoine. Quelque temps après, les catholiques

(1) Peu de temps après la mort de saint Hilaire, les évêques de la province d'Arles adressèrent une requête au pape pour réclamer en faveur de cette ville le titre de métropole, et même les droits de primatie dont elle avait joui quelque temps par une concession du saint-siège. Ils appuyaient leur demande sur l'antiquité de cette église, et sur ce qu'il était notoire que la ville d'Arles avait eu pour évêque saint Trophime, envoyé par saint Pierre, et que par elle la foi s'était répandue ensuite dans toutes les Gaules. Saint Léon crut devoir accorder quelque chose à leurs instances, et partageant la province, il laissa à l'évêque de Vienne la juridiction métropolitaine sur quatre villes, et attribua les autres à l'évêque d'Arles, avec le titre de métropolitain.

de la Grande-Bretagne réclamèrent de nouveau le secours de saint Germain contre l'hérésie pélagienne, qu'il avait déjà confondue une première fois. Il fit donc un second voyage dans cette île en 447, accompagné de saint Sévère, évêque de Trèves, qui avait été disciple de saint Loup de Troyes. En passant par Paris, il trouva la calomnie déchaînée contre sainte Geneviève, et pour justifier l'innocence de cette humble vierge, il se fit conduire chez elle, lui rendit de grands honneurs, fit publiquement son éloge, et montra la terre arrosée de ses larmes à l'endroit où elle faisait sa prière. Cette nouvelle mission de saint Germain dans la Grande-Bretagne n'eut pas moins d'éclat ni moins de succès que la première. Ses miracles affermirent le peuple catholique dans la foi, et l'on prit le parti de chasser le petit nombre de sectaires qui restaient dans l'île; en sorte qu'elle fut complètement délivrée des troubles qu'ils y occasionnaient. Le saint évêque, à son retour, fut obligé de partir pour Ravenne, afin de demander à l'empereur le pardon des Armoricaïns, qui s'étaient révoltés. Sa réputation et le bruit des miracles qu'il fit en divers endroits attirèrent de tous côtés les populations sur son passage, et quoiqu'il eût pris la précaution d'arriver à Ravenne pendant la nuit, le peuple ne laissa pas de se porter en foule à sa rencontre, et son entrée fut comme un triomphe. Saint Pierre Chrysologue, évêque de la ville, les courtisans, l'empereur lui-même et sa mère Placidie, lui donnèrent à l'envi des marques de leur vénération. Six évêques l'accompagnèrent continuellement pendant son séjour pour lui faire honneur; et quand on apprit qu'il était tombé dangereusement malade, toute la ville fut dans la désolation. Il mourut peu de jours après, en 448. Comme il avait exprimé le désir d'être inhumé dans son diocèse, son corps, embaumé et placé dans un cercueil de cyprès fourni par l'impératrice, fut reporté à Auxerre aux frais de l'empereur, avec une solennité pompeuse et au milieu

d'un concours immense de fidèles qui venaient de toutes parts suivre le convoi en chantant des psaumes et portant des cierges allumés. On l'enterra dans une église qu'il avait bâtie en l'honneur de saint Maurice, et qui devint plus tard une célèbre abbaye sous le nom de Saint-Germain.

En Orient, Jean d'Antioche était mort l'an 440. Il eut pour successeur son neveu Domnus, disciple de saint Euthymius, qui lui avait prédit son élévation, en ajoutant qu'après s'être laissé entraîner par faiblesse dans les cabales des méchants, il serait ensuite dépouillé de son siège par leur violence; prédiction qu'on verra bientôt se vérifier dans tous ses détails. Saint Cyrille d'Alexandrie mourut quatre ans plus tard, en 444, après trente-deux ans d'épiscopat. Quelque temps avant sa mort, comme il assistait à un concile tenu à Constantinople, Anastase, évêque de Perrha dans le patriarcat d'Antioche, vint se plaindre des vexations qu'il éprouvait de la part de son clergé, ajoutant qu'il ne pouvait en demander justice à son métropolitain, qui lui était suspect. Saint Cyrille et Proclus s'abstinrent de prononcer sur cette affaire, étrangère à leur juridiction; mais ils écrivirent l'un et l'autre à Domnus, pour le prier de donner des juges à cet évêque, qui croyait avoir des raisons pour récuser son métropolitain. On verra les suites de cette affaire dans l'histoire du concile de Chalcédoine. Saint Cyrille écrivit à Domnus une autre lettre de recommandation en faveur d'un évêque nommé Pierre, qui se plaignait d'avoir été dépouillé de ses biens et chassé de son siège, sans aucun jugement, et sur la simple accusation d'avoir abusé des revenus de son église. Cette lettre offre une nouvelle preuve de la charité et de la modération du saint patriarche. Il demande qu'on juge cet évêque d'après les lois canoniques, sans tenir compte de la renonciation qui lui avait été arrachée, et qu'on lui permette de récuser ceux des juges qui pourraient lui être

suspects, ajoutant qu'on ne doit pas l'obliger à rendre compte des revenus de son église, et que tous les évêques seraient justement blessés d'une telle prétention, parce que s'ils doivent conserver à l'église ses immeubles et ses meubles précieux, on ne peut leur contester la libre administration des revenus.

Il nous reste de saint Cyrille, outre ses lettres, ses instructions pascales et quelques sermons, un grand nombre d'ouvrages sur différentes matières. Nous avons fait connaître précédemment ses écrits contre Nestorius et son apologie de la religion chrétienne contre Julien l'Apostat. Ses autres ouvrages sont un traité de l'adoration en esprit, ayant pour objet de faire voir le sens allégorique et spirituel de la loi mosaïque ; un commentaire sur le Pentateuque sous le titre de *Glaphyres* ou de Profondeurs, composé dans le même but ; des commentaires sur Isaïe, sur les douze petits prophètes et sur l'Évangile de saint Jean ; un traité sous le titre de *Trésor*, où il combat les ariens et les macédoniens ; plusieurs dialogues sur la Trinité et sur l'Incarnation ; enfin un traité contre les anthropomorphites, qu'il composa vers la fin de sa vie, pour dissiper les illusions de quelques moines infectés de cette erreur grossière, et pour répondre à diverses questions soulevées sur d'autres points par leur oisive curiosité. Saint Cyrille, dans cet ouvrage, s'élève fortement contre les moines qui refusaient de joindre le travail à la contemplation, et en combattant ceux qui prétendaient que l'eucharistie ne servait plus à la sanctification quand elle était gardée jusqu'au lendemain, il traite cette opinion d'extravagance, « parce que, dit-il, le corps de Jésus-Christ ne change point et ne perd rien de sa vertu vivifiante ; » ce qui constate d'une manière bien authentique la foi de l'Église sur la présence réelle. Il exprime ce dogme avec la même clarté et avec plus de développement dans plusieurs endroits de son commentaire sur saint Jean, et dans son homélie sur la cène mystique, où, pour con-



fondre les nestoriens, il leur demande comment on peut concilier leur doctrine impie avec la foi de l'Église, qui enseigne que les fidèles reçoivent dans l'eucharistie la chair et le sang d'un Dieu; comment il peut se faire, si Jésus-Christ n'est qu'un pur homme, que sa chair devienne une source de vie, et que cette nourriture soit distribuée sans cesse et en tous lieux sans éprouver ni changement ni diminution. Les écrits de saint Cyrille sont en général remarquables par la profondeur des idées et par la force du raisonnement; mais on y trouve rarement cette perfection de style qu'on admire dans les autres grands docteurs de l'Église grecque.

Après sa mort, on élut pour lui succéder Dioscore, son archidiacre, que nous verrons bientôt jouer un rôle si déplorable et si odieux dans les affaires de l'eutychianisme. Il écrivit au pape, selon la coutume, pour lui faire part de son élection, et saint Léon dans sa réponse lui recommanda de se conformer à la discipline de l'Église romaine, « parce que, dit-il, cette discipline venant du prince des apôtres, on ne doit pas présumer que saint Marc, son disciple, en ait établi une autre en fondant l'église d'Alexandrie. » Il l'exhorte donc à ne faire les ordinations des prêtres et des diacres que le dimanche, comme on le pratiquait à Rome, ajoutant que ceux qui reçoivent les ordres et ceux qui les administrent doivent être à jeun. Il veut aussi qu'aux jours de fêtes, quand le peuple vient à l'église en trop grand nombre pour qu'elle puisse le contenir, on ne fasse pas difficulté de réitérer le sacrifice, afin que tout le monde puisse y assister; ce qui a fait croire à plusieurs auteurs que l'usage était encore de ne célébrer la messe que dans la principale église, quoique pourtant cette conséquence ne paraisse pas bien rigoureuse; car on pouvait faire la même recommandation en supposant que plusieurs églises fussent insuffisantes.

Proclus de Constantinople mourut trois ans après saint

Cyrille, et eut pour successeur Flavien, prêtre et trésorier de la même église. Ce fut d'après les conseils de Proclus que l'empereur Théodose prit le parti de faire rapporter à Constantinople les reliques de saint Jean Chrysostome. La cérémonie se fit avec une magnificence extraordinaire ; tout le peuple accourut au devant des saintes reliques avec des flambeaux allumés, et l'empereur baisa la châsse avec respect, en demandant pardon pour son père et sa mère des offenses dont ils s'étaient rendus coupables envers le saint patriarche. Cette translation réunit à l'Église un parti nombreux qui, par attachement pour la mémoire de cet illustre docteur, avait continué depuis sa condamnation de tenir des assemblées à part. Elle se fit l'an 438, le 27 janvier, jour où l'Église latine célèbre la fête de saint Chrysostome. La princesse Pulchérie, de son côté, fit placer dans une châsse magnifique, et exposer à la vénération des fidèles, les reliques des martyrs connus sous le nom des Quarante-Couronnés. Ayant eu révélation de l'endroit où reposaient ces précieuses dépouilles, elle y fit fouiller, et l'on trouva dans un cercueil deux urnes d'argent contenant les cendres des martyrs ; la table de marbre qui recouvrait le cercueil offrait une petite ouverture destinée à introduire les linges que l'on avait coutume de faire toucher aux reliques. La princesse les fit exhumer pour les mettre à côté de celles de saint Thyrese, dans l'église qui lui était dédiée. Enfin, nous devons faire remarquer encore sous le pontificat de Proclus, un fait qui prouve qu'alors les évêques de Constantinople avaient déjà étendu leur juridiction patriarcale jusque sur la Cappadoce. En effet, l'évêque de Césarée étant mort en 439, une députation des habitans vint demander un évêque à Proclus, et celui-ci ordonna pour cette église un sénateur nommé Thalassius, qui avait été préfet du prétoire en Illyrie (1).

(1) Theodor. *Hist.* lib. V. — Socr. lib. VII. — Sozom. lib. IX.

On place vers cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du cinquième siècle, la mort de saint Nil, célèbre solitaire, dont il nous reste plusieurs ouvrages ascétiques et un grand nombre de lettres. Saint Isidore de Péluse était mort quelques années auparavant dans le monastère qu'il avait fondé près de cette ville. L'éclat de ses vertus et de ses talens le fit élever à la prêtrise, et lui acquit une si grande réputation qu'on s'adressait à lui de tous côtés pour réclamer le secours de ses prières ou de ses lumières. Il nous reste de lui plus de deux mille lettres divisées en cinq livres sur divers sujets de dogme, de morale ou de discipline. Elles sont également remarquables par le fond des choses et par la beauté du style. On peut aussi placer vers le milieu du cinquième siècle la mort de Marius Mercator, dont les derniers écrits font déjà mention de l'eutychianisme. Nous avons de cet auteur, dont la vie est peu connue, deux mémoires contre les pélagiens, contenant l'histoire et la réfutation de cette hérésie, et plusieurs ouvrages contre Nestorius et Théodore de Mopsueste, où l'on trouve, avec des extraits de leurs écrits, un grand nombre de pièces et de documens relatifs à l'histoire du nestorianisme. Enfin, nous devons mentionner ici deux histoires de l'Église publiées vers ce même temps ou quelques années auparavant, pour faire suite à celle d'Eusèbe. Elles eurent pour auteurs deux laïques, Socrate et Sozomène, qui avaient exercé l'un et l'autre pendant quelque temps la profession d'avocat à Constantinople. La première, celle de Socrate, s'étend depuis la conversion de Constantin jusqu'à l'an 440. Elle renferme plusieurs inexactitudes, soit sur les circonstances des faits, soit relativement au dogme ou aux usages de la discipline, et la manière avantageuse dont l'auteur parle des novatiens rend son témoignage fort suspect sur tous les points qui se rattachent aux erreurs de cette secte. On peut faire le même reproche à celle de Sozomène, qui, du reste, se borne le plus sou-

vent à reproduire les récits de Socrate, en y ajoutant seulement quelques détails ou quelques faits omis par ce dernier. Elle s'étendait aussi jusqu'à l'an 440; mais la fin s'en est perdue, et ce qui nous reste se termine à l'an 415. L'Histoire ecclésiastique de Théodoret, qui fait également suite à celle d'Eusèbe, se termine à la naissance du nestorianisme, c'est-à-dire à l'an 428. Elle contient principalement sur le patriarcat d'Orient un grand nombre de faits qui ne se trouvent pas dans les deux précédentes. Un écrivain arien de la même époque, nommé Philostorge, avait aussi composé une Histoire ecclésiastique qui s'étendait de l'an 320 à l'an 425, mais qui était pleine de calomnies et de déclamations contre les catholiques, et qui était plutôt une apologie de l'arianisme qu'une histoire. Il ne reste de cet ouvrage que quelques fragmens conservés par divers auteurs et un abrégé fait par Photius.

L'empereur Théodose supportait impatiemment les remontrances de la princesse Pulchérie, dont le mérite avait d'ailleurs excité la jalousie de l'impératrice Eudoxie. Il chercha donc à l'éloigner des affaires, et proposa au patriarche Flavien de la mettre au rang des diaconesses. Flavien, qui ne voulait point se prêter à un tel projet, fit avertir secrètement la princesse de ne point se trouver en sa présence. Elle comprit de quoi il s'agissait, et se retira dans une maison de campagne, où elle vécut pendant plusieurs années dans la pratique de toutes les bonnes œuvres. Quelque temps auparavant, l'impératrice Eudoxie avait éprouvé elle-même une courte disgrâce par suite des soupçons qu'avaient fait naître ses liaisons avec un courtisan nommé Paulin, qui partageait son goût pour les belles lettres. Ce fut peut-être cette circonstance qui la détermina à s'éloigner momentanément de Constantinople, sous prétexte d'un vœu qu'elle avait fait de visiter les lieux saints après le mariage de sa fille. En effet cette princesse, qui se nommait aussi Eudoxie, ayant

épousé l'empereur Valentinien en 437, Eudoxie, la mère, partit l'année suivante pour la Palestine, où elle bâtit plusieurs monastères et fit de riches présens aux églises. Elle ne tarda pas à regagner l'affection de Théodose, et nous la verrons plus tard joindre son crédit à celui de quelques ministres pour entraîner ce prince, à l'occasion de l'eutychianisme, dans des démarches qui eurent les suites les plus funestes pour la religion.

---

## LIVRE QUATORZIÈME.

DEPUIS LA NAISSANCE DE L'EUTYCHIANISME JUSQU'À  
LA CONVERSION DE CLOVIS.

DE 448 A 496.

Parmi les évêques orientaux qui avaient embrassé le parti de Nestorius et qui s'étaient vus forcés plus tard de souscrire à sa condamnation, plusieurs, surtout dans la Cilicie, avaient conservé un secret attachement à ses erreurs, et d'autres, toujours prévenus contre la doctrine de saint Cyrille, tout en reconnaissant expressément l'unité de personne en Jésus-Christ, refusaient d'adopter certaines expressions qui étaient pourtant la conséquence nécessaire du dogme catholique. Au nombre de ces derniers, qu'on pourrait appeler demi-nestoriens, se trouvait le célèbre Théodoret, évêque de Cyr, qui n'approuvait point qu'on se servît de ces expressions : Dieu a souffert, le Verbe est mort, le Verbe est ressuscité, quoiqu'il admît néanmoins le terme de mère de Dieu, et qu'il enseignât formellement que dans l'incarnation les deux natures ne sont point divisées, et que Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, demeure Fils unique du Père, et ne réunit point deux personnes distinctes. De sorte qu'à proprement parler, la doctrine de cet évêque et de plusieurs autres était orthodoxe quant au fond ; mais sur certains points leur langage ne l'était pas. Il faut remarquer toutefois qu'en rejetant les expressions dont il s'agit, leur intention était moins de les combattre dans leur sens propre et naturel, tel qu'il est entendu par l'Église, que dans le sens abusif qui pouvait leur être donné par l'ignorance ou la mauvaise foi, pour introduire sous le voile du langage catholique les impiétés d'Apollinaire.



En effet quelques adversaires de Nestorius, tombant dans un excès opposé, ne craignaient pas de soutenir que la Divinité elle-même avait souffert, et sous prétexte d'établir l'unité de personne, ils anéantissaient dans l'incarnation la distinction des deux natures. Cette erreur se répandait surtout en Égypte et dans quelques monastères de l'Orient, où l'eutychianisme trouva bientôt après de nombreux partisans. Elle était partagée par Dioscore d'Alexandrie, qui, avant de s'en constituer ouvertement le défenseur, crut trouver un moyen de la favoriser et de satisfaire en même temps ses animosités personnelles, en excommuniant Théodoret, sur lequel malheureusement planaient toujours de fâcheux soupçons.

On lui reprochait d'avoir ordonné pour évêque de Tyr le fameux comte Irénée, qui avait agi avec tant de chaleur, pendant le concile d'Éphèse, en faveur de Nestorius, dont il suivit constamment les erreurs. On prétendait aussi que Théodoret avait attaqué la doctrine et la mémoire de saint Cyrille dans un sermon prononcé à Antioche après la mort de cet illustre patriarche. Enfin on l'accusa auprès de l'empereur de troubler la paix de l'Église par les conciles qu'il faisait tenir à Antioche, et Théodose lui ordonna en conséquence de se retirer dans son diocèse, avec défense d'en sortir. Il écrivit plusieurs lettres pour justifier sa conduite et sa doctrine par les témoignages d'approbation qu'il avait reçus des plus illustres évêques d'Orient pendant vingt-cinq ans d'épiscopat, et par les preuves d'orthodoxie que renfermaient ses nombreux écrits, publiés soit depuis le concile d'Éphèse, soit même longtemps auparavant. Il voulut surtout se justifier auprès de Dioscore, qui avait écrit contre lui à Domnus d'Antioche; et après avoir exposé sa croyance d'une manière tout à fait conforme à la doctrine catholique sur l'incarnation, il insistait sur les lettres pleines de témoignages d'estime et d'affection que

saint Cyrille lui avait adressées, ajoutant que lui-même avait cité les écrits de ce père pour réfuter ceux qui voulaient confondre les deux natures, et il finissait sa lettre par cette profession de foi : « Si quelqu'un ne dit pas que la sainte Vierge est mère de Dieu, ou s'il dit que Jésus-Christ n'est qu'un pur homme, ou s'il divise en deux le Fils unique et le premier né de toute créature, qu'il soit déchu de l'espérance au Rédempteur. L'ouvrage auquel Théodoret faisait allusion, comme contenant des citations de saint Cyrille, était celui qu'il avait publié récemment sous le titre d'Éranisme ou Polymorphe, pour montrer que dans l'incarnation la Divinité n'avait subi aucun changement ; qu'il n'y avait point de mélange des deux natures, et qu'enfin on ne devait pas attribuer les souffrances à la nature divine. La lettre de Théodoret n'empêcha pas Dioscore de l'anathématiser publiquement, et d'envoyer ensuite à Constantinople quelques évêques chargés de porter des plaintes contre lui et contre les Orientaux. Domnus d'Antioche l'ayant appris, envoya de son côté une députation pour défendre les évêques de son patriarcat, et Théodoret remit aux députés un grand nombre de lettres pour des personnages influents. Il écrivit en particulier au patriarche Flavien pour l'engager à maintenir la foi orthodoxe et les règles de la discipline violées par Dioscore, dont la juridiction était restreinte par les canons aux provinces d'Égypte et de la Libye, en sorte qu'il ne lui était pas permis de juger et d'excommunier un évêque du patriarcat d'Orient. « Il est bon que vous sachiez, ajouta Théodoret, qu'il est irrité contre nous, parce que nous avons souscrit à la lettre synodale que vous fîtes sous Proclus d'heureuse mémoire, conformément aux canons. Il s'en est plaint jusqu'à deux fois, nous reprochant d'avoir abandonné les droits des églises d'Antioche et d'Alexandrie. » La lettre synodale dont il est ici question était, selon toute apparence, un règlement qui confirmait le

privilèges accordés par le concile général de Constantinople à l'évêque de cette ville (1).

Pour comprendre les plaintes de Dioscore à ce sujet, il faut se rappeler qu'il existait depuis longtemps entre les patriarches de l'Église grecque des difficultés et des contestations par rapport aux limites et aux droits de leur juridiction respective. Les patriarches d'Alexandrie avaient toujours occupé le premier rang, et, à ce titre, ils avaient essayé quelquefois d'étendre leur autorité sur le patriarcat d'Antioche et sur les églises de l'Asie-Mineure et de la Thrace. Mais leurs prétentions avaient été constamment repoussées, et le concile général de Constantinople, renouvelant dans des termes plus explicites les réglemens faits par le concile de Nicée, avait statué positivement que la juridiction du patriarche d'Alexandrie, comme celle du patriarche d'Antioche et celle des primats de l'Asie et de la Thrace, devrait se restreindre à l'avenir dans la circonscription déterminée par l'usage. On peut compter sans doute parmi les motifs qui engagèrent à faire ce canon, l'entreprise toute récente du patriarche Pierre d'Alexandrie, qui avait fait ordonner Maxime le Cynique, pour le mettre sur le siège de Constantinople, à la place de saint Grégoire de Nazianze. Le même concile apporta un changement dans le rang des patriarches, par le fameux canon qui assignait le premier rang après le pape à l'évêque de Constantinople. Il est probable que ce canon fut fait avant l'arrivée des évêques égyptiens, et peut-être aussi contre le gré du patriarche d'Antioche, ou pendant l'intervalle qui s'écoula entre la mort de saint Mélèce et l'élection de son successeur. On peut même présumer que cette disposition fut la principale cause de la division qui se manifesta dans le concile, et qui, après l'arrivée des évêques d'Égypte et de la Macédoine, produi-

(1) Theodor. *Epist.* LXXXVI. — Facund. lib. VIII.

sit contre saint Grégoire une opposition si vive et si nombreuse qu'il se vit forcé de donner sa démission. Quoi qu'il en soit, ce canon, qui ne fut pas approuvé à Rome, souleva aussi des difficultés et des réclamations en Orient, surtout quand les évêques de Constantinople, en vertu du rang qui leur était assigné, voulurent joindre à un titre honorifique des pouvoirs réels, et étendre leur autorité sur les provinces voisines. On remarqua aussi dès ce moment une rivalité bien prononcée entre les évêques de Constantinople et ceux d'Alexandrie. Les violences de Théophile contre saint Chrysostome en fournirent bientôt une preuve déplorable. Cette rivalité, du reste, était si notoire, que malgré toute la modération dont usa saint Cyrille envers Nestorius, celui-ci put faire un moment illusion à l'empereur, en attribuant à un motif de jalousie des accusations trop bien motivées par l'impiété révoltante de sa doctrine. Le concile d'Éphèse, dans ses canons de discipline, ne prononça rien sur la question de rang entre les patriarches ; mais en décidant que nul évêque ne pourrait s'arroger l'autorité sur une province qui ne lui aurait pas été soumise de tout temps, il condamna implicitement les prétentions des évêques de Constantinople, dont la juridiction patriarcale ne pouvait s'appuyer, à l'égard d'aucune province, sur une ancienne possession. Toutefois, ce règlement ne termina pas les contestations, et il paraît que dans un concile tenu à Constantinople sous Proclus, on confirma le rang de préséance que les évêques de cette ville s'étaient fait donner sur les autres patriarches, et les droits qu'ils s'étaient attribués en conséquence sur plusieurs provinces. Dioscore, qui se trouvait à Constantinople, chargé des affaires de saint Cyrille, s'opposa vivement à cette décision ; mais Théodore y consentit au nom du patriarche d'Orient, ce qui lui attira le reproche qu'on vient de voir, parce qu'en effet en approuvant une décision qui donnait le premier rang, après le pape,

à l'évêque de Constantinople, il sacrifiait les droits du patriarche d'Alexandrie, à qui ce premier rang avait toujours appartenu, et ceux du patriarche d'Antioche, qui se trouvait ainsi descendre du second rang au troisième. Quand Dioscore eut succédé à saint Cyrille, il chercha à se venger sur les Orientaux de l'abandon qu'ils avaient fait des droits de son église, et soit par ce motif, soit par ambition, il prétendit les soumettre à sa juridiction, sous prétexte que l'église d'Alexandrie, fondée par saint Marc, avait toujours eu la prééminence sur celle d'Antioche. L'excommunication de Théodoret fut une suite de cette prétention, et l'on verra bientôt Dioscore étendre plus loin sa vengeance, en déposant les évêques d'Antioche et de Constantinople.

Les accusations qu'il dirigea contre Théodoret et les Orientaux, à l'occasion du nestorianisme, produisirent leur effet. Théodose, par une loi de l'an 448, défendit, sous peine de la vie, de lire ou de garder aucun écrit dont la doctrine ne serait pas conforme à celle du concile d'Éphèse ; il ordonna en même temps de chasser des églises les évêques ou les clercs nestoriens, et en particulier le comte Irénée, qui fut en effet déposé, malgré les lettres que Théodoret écrivit en sa faveur au patriarche d'Antioche. On fit aussi le procès à l'évêque d'Édesse, nommé Ibbas, devenu fameux par une lettre qui fit beaucoup de bruit par la suite. Il avait succédé à Rabula ; mais il n'était pas dans les mêmes sentimens, et il avait suivi, comme une grande partie du clergé d'Édesse, le schisme des Orientaux jusqu'à la paix faite avec saint Cyrille. On l'avait même accusé depuis, et n'étant que simple prêtre, de soutenir les erreurs de Nestorius et de travailler à les répandre en traduisant en syriaque les écrits de Théodore de Mopsueste. Lorsqu'il fut évêque, quatre prêtres de son clergé, poussés par Eutychès et par un évêque voisin, portèrent contre lui des plaintes à Domnus d'Antioche, qui assembla un concile pour en-



tendre leurs accusations ; mais comme deux de ces prêtres ne jugèrent pas à propos de comparaître pour les soutenir, elles furent déclarées calomnieuses, et les accusateurs, qui comptaient sur l'appui d'Eutychès, se rendirent aussitôt après à Constantinople, où ils obtinrent que l'affaire fût portée devant d'autres juges. Photius, évêque de Tyr, successeur d'Irénée, et deux autres évêques, furent chargés d'en prendre connaissance. Les ennemis d'Ibbas articulèrent plusieurs griefs et ne produisirent pour les prouver que deux ou trois témoins qu'on dut récuser comme suspects, en sorte que les juges ne trouvant rien de fondé dans les accusations, ne virent d'autre parti à prendre que d'engager les parties à une réconciliation. Ils leur firent signer un acte dont la teneur semblait devoir terminer cette affaire et ôter tout prétexte à de nouvelles plaintes ; mais les accusateurs, malgré ce double échec et cette réconciliation apparente, ne tardèrent pas à recommencer leurs attaques, et joignant quelques autres griefs à l'imputation de nestorianisme, ils adressèrent une dénonciation à Flavien de Constantinople, qui renvoya le jugement de cette affaire à l'évêque de Tyr et aux deux autres qu'on lui avait associés précédemment. On alléguait, pour prouver le nestorianisme d'Ibbas, un propos qu'on l'accusait d'avoir tenu trois ans auparavant en présence de son clergé, et qui contenait un blasphème contre la divinité de Jésus-Christ. Ibbas, après avoir protesté que c'était une insigne calomnie, n'hésita pas à dire anathème à quiconque serait capable de tenir un pareil discours, et les juges crurent devoir écarter ce grief à l'appui duquel on ne produisait, comme la première fois, qu'un petit nombre de témoins suspects, démentis d'ailleurs par une déclaration portant la signature de plus de soixante ecclésiastiques d'Édesse. On alléguait ensuite une lettre écrite par Ibbas à un Persan nommé Maris, dans laquelle il attaquait la mémoire et la doctrine de saint Cyrille, et parlait avec peu de res-



pect du concile d'Éphèse. Cette lettre était réellement inexcusable et fut en effet condamnée au cinquième concile général. Mais comme Ibbas protesta qu'il avait eu simplement l'intention de combattre l'apollinarisme que les Orientaux avaient cru voir dans les douze articles de saint Cyrille; comme il invoquait d'ailleurs, en témoignage de son orthodoxie, les lettres de communion qu'il avait reçues du saint patriarche après la conclusion de la paix, et qu'enfin sa profession de foi, contenue dans l'acte signé précédemment, offrait une preuve de son adhésion actuelle à la doctrine du concile d'Éphèse, on s'abstint de prononcer un jugement contre lui (1).

Eutychès, qui était avec Dioscore le principal auteur de ces poursuites contre les évêques orientaux, fut obligé bientôt après de se défendre lui-même contre une accusation d'hérésie. Il était prêtre et abbé d'un monastère près de Constantinople, et son zèle ardent contre les erreurs de Nestorius lui avait acquis, dès le commencement, l'amitié de saint Cyrille, une grande réputation parmi les catholiques, et plus tard un grand crédit à la cour. Ayant écrit au pape saint Léon, l'an 448, pour se plaindre que le nestorianisme trouvât des fauteurs parmi les évêques d'Orient, il en reçut une réponse dans laquelle le souverain pontife lui donnait des éloges, en ajoutant qu'il prendrait des mesures pour remédier au mal, dès qu'on lui aurait fait connaître les évêques suspects. Mais vers le même temps, Domnus d'Antioche écrivit à Flavien de Constantinople et à l'empereur Théodose, pour dénoncer Eutychès comme le chef d'un parti qui, sous prétexte de combattre le nestorianisme, renouvelait les erreurs d'Apollinaire, établissait dans l'Incarnation l'unité de nature, et ne craignait pas d'attribuer les souffrances à la Divinité. Telle était en effet la doctrine d'Eutychès, et Eusèbe de Dorylée, qui s'était lié avec lui d'une amitié

(1) Conc. Chalced. *Act.* ix et x.

fort étroite, n'ayant pu le ramener de cette erreur, dont il avait acquis la preuve dans plusieurs conversations particulières, prit enfin le parti de présenter contre lui une accusation dans un concile de trente évêques réuni à Constantinople au mois de novembre de l'an 448, pour prononcer sur un appel de deux évêques de Lydie, contre un jugement rendu par le métropolitain de cette province. Le patriarche de Constantinople, profondément affligé de voir s'élever une nouvelle dispute sur la foi, exhorta d'abord Eusèbe à ne rien négliger pour désabuser Eutychès par des conférences particulières, avant d'en venir à un éclat qui pouvait troubler la paix dont l'Église commençait à jouir ; mais comme Eusèbe représenta qu'il avait épuisé sans succès tous les moyens de persuasion, et qu'il ne lui restait rien à espérer d'une nouvelle démarche, le concile reçut l'accusation et fit citer Eutychès. Ensuite on fit une déclaration de foi conforme aux écrits de saint Cyrille et portant que Jésus-Christ est tout à la fois Dieu parfait et homme parfait, de sorte que les deux natures restent complètement distinctes dans l'unité de personne ou d'hypostase. Eutychès, malgré les égards et les ménagemens qu'on lui témoignait, refusa de comparaître, en alléguant pour prétexte outre son grand âge, la loi qu'il s'était imposée, disait-il, de rester enseveli dans l'obscurité de son monastère, ajoutant que l'accusation d'Eusèbe n'était qu'un effet de sa haine et de sa jalousie. Du reste, il protesta qu'il s'en tenait aux décisions des conciles d'Éphèse et de Nicée, qu'il ne voulait pas aller au delà, ni rien ajouter à ce qu'on trouve dans les Écritures, et qu'il n'avait lu nulle part qu'il y ait en Jésus-Christ deux natures unies hypostatiquement, ou qu'il ait une chair consubstantielle à la nôtre. Il insinua même que quand il l'aurait lu dans les expositions des conciles ou des pères, il suivrait de préférence l'autorité plus incontestable des saintes Écritures. Sur cette réponse, où l'on découvrait malheureusement

la preuve trop manifeste des erreurs et de l'obstination de l'hérésiarque, on lui fit une seconde citation qui ne produisit pas plus d'effet que la première. Eutychès, après avoir réitéré ses déclarations précédentes, se contenta d'envoyer quelques moines pour souscrire en son nom à la doctrine de saint Cyrille et du concile d'Éphèse. Cependant, sur une troisième monition, il promit de se présenter en personne, et demanda seulement quelques jours de délai, sous prétexte qu'il était malade. On consentit à les lui accorder, et Flavien lui fit dire qu'il pouvait venir sans inquiétude, qu'il trouverait dans ses juges des pères et des amis ; que tous les hommes étant sujets à se tromper, il ne devait pas rougir d'avouer son erreur et de se rétracter ; et qu'enfin le concile était disposé à lui pardonner, pourvu qu'il promît de ne plus enseigner à l'avenir une doctrine opposée à celle des pères. Mais l'hérésiarque était bien loin de vouloir se soumettre à une rétractation. Il ne songeait au contraire qu'à se faire des partisans, et l'on apprit qu'il envoyait dans tous les monastères un écrit contenant ses erreurs, pour le faire signer par les abbés et les moines, ce qu'ils refusèrent presque tous en déclarant que c'était aux évêques et non pas à eux qu'il appartenait de prononcer sur les dogmes de la foi. Il leur représenta vainement qu'ils avaient tous intérêt à se liguier avec lui contre le patriarche, dans la crainte qu'après l'avoir accablé lui-même, il ne vînt tomber sur les autres ; cette proposition de complot fut repoussée avec indignation. Mais ayant échoué de ce côté, il comptait sur l'appui de la cour, où il avait de puissans protecteurs, et entre autres l'eunuque Chrysaphius, dont il était le parrain, et qui était d'ailleurs animé d'une haine violente contre Flavien, parce qu'après son ordination, comme il lui avait fait demander des eulogies pour l'empereur, et qu'ayant reçu des pains bénits, selon la coutume, il osait faire entendre que c'était de l'or qu'il fallait, le patriarche lui avait répondu avec fermeté

qu'il n'avait point d'or que celui de l'église, et qu'il ne pouvait en disposer que pour le service divin ou pour les besoins des pauvres.

Enfin après l'expiration du délai fixé, c'est-à-dire le lundi 22 novembre, Eutychès se présenta accompagné d'une troupe nombreuse de moines, de soldats et d'officiers du préfet du prétoire. L'empereur de son côté voulut que le patrice Florentius fût présent au concile, sous le prétexte inconcevable de veiller à la conservation de la foi. Dès qu'il fut entré, on fit placer au milieu de l'assemblée l'accusé et son accusateur, l'un et l'autre debout, et l'on commença par lire les actes ou le procès-verbal de ce qui s'était fait jusqu'alors. Comme on avait pris pour base de la déclaration de foi deux lettres de saint Cyrille, l'une écrite à Nestorius et approuvée au concile d'Éphèse, l'autre adressée à Jean d'Antioche sur la réunion, quand on fut arrivé à l'endroit de cette dernière où il reconnaissait expressément la distinction des deux natures, Eusèbe de Dorylée déclara qu'Eutychès rejetait ce dogme, et le patrice Florentius demanda que celui-ci fût interpellé de s'expliquer à cet égard et de faire connaître quelle était sa croyance. Mais l'évêque de Dorylée représenta qu'il ne devait pas souffrir d'un aveu orthodoxe qui pourrait être fait en ce moment ; qu'on trouverait en continuant la lecture des actes assez de preuves pour convaincre Eutychès, et qu'étant pauvre et sans crédit, il craignait, si l'on écartait les questions sur le passé, d'être déposé comme calomniateur et condamné au bannissement dont le menaçait un adversaire protégé par des amis puissans. Flavien le rassura contre cette inquiétude, et l'on demanda à Eutychès s'il reconnaissait en Jésus-Christ l'union des deux natures. Oui, répondit-il, l'union de deux natures. Comme cette réponse était équivoque : Admettez-vous, reprit Eusèbe, que les deux natures demeurent distinctes après l'incarnation, et que le corps de Jésus-Christ est consubstantiel au nôtre ? C'était là le

point capital de la discussion; car l'hérésiarque avouait bien que l'incarnation avait eu lieu par l'union des deux natures; mais il soutenait en même temps que par l'effet de cette union leur distinction se trouvait anéantie, et qu'ainsi la nature humaine étant comme absorbée par la divinité et en quelque sorte identifiée avec elle dans l'unité d'une même nature, on ne pouvait pas dire que Jésus-Christ nous fût consubstantiel selon la chair. On l'accusait même de renouveler à quelques égards les impiétés des gnostiques, et de soutenir que Jésus-Christ en descendant sur la terre avait apporté un corps céleste et ne s'était incarné qu'en apparence. Cherchant donc à éluder la question d'Eusèbe, il répondit qu'il n'était point venu pour disputer et qu'il ne lui convenait pas de raisonner sur la nature divine. Ensuite, pressé par les instances de Flavien, après avoir tergiversé longtemps, il finit par déclarer qu'il n'avait point cru jusqu'alors que Jésus-Christ fût consubstantiel à nous, mais qu'il était disposé à le dire si on l'exigeait. Et quant à l'autre point, il répondit qu'il admettait deux natures avant l'union, mais qu'après l'union il n'en reconnaissait plus qu'une. Il répéta plusieurs fois les mêmes déclarations, et comme on le pressa d'anathématiser cette doctrine, il s'y refusa avec opiniâtreté, protestant qu'il voulait bien abandonner son opinion pour se conformer au jugement du concile, mais qu'il ne consentirait jamais à la condamner, parce qu'il ne pouvait le faire sans anathématiser les pères et notamment saint Cyrille et saint Athanase. Toutes les instances du concile, les exhortations de Flavien et les remontrances du patrice Florentius lui-même ne purent lui faire changer de sentiments. On prononça donc contre lui une sentence d'excommunication et de déposition qui fut souscrite par trente-deux évêques et par vingt-quatre abbés ou archimandrites, prêtres pour la plupart, et dont le plus célèbre était saint Marcel, chef des acémètes (1).

(1) Conc. Chalced. *Act.* I. — Liberat. *Breviar.*



Après cette condamnation et au moment où le concile se séparait, Eutychès dit tout bas au patrice Florentius qu'il en appelait à un autre concile où se trouverait le pape avec les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, et il voulut faire passer cette parole dite à la dérobée pour un appel canonique et régulier. Il écrivit en effet au pape saint Léon une lettre artificieuse dans laquelle il se plaignait qu'on l'eût condamné par cabale sur la dénonciation de son ennemi, sans avoir voulu recevoir ni faire lire sa profession de foi qu'il présentait par écrit, et malgré la protestation qu'il avait faite de soumettre sa doctrine au jugement du saint-siège et de vouloir s'en tenir à ce qu'il ordonnerait. Ensuite il demanda et obtint par le crédit de l'eunuque Chrysaphius qu'on soumit à la révision de quelques officiers et de plusieurs évêques, les actes du concile de Constantinople, sous prétexte qu'on n'avait pas fidèlement rendu ses réponses, et surtout parce qu'il n'y était pas fait mention de son appel. Mais il ne présenta contre la teneur de ces actes que de méprisables chicanes, et il fut constaté par le témoignage du patrice Florentius et de tous les évêques du concile que son appel n'avait été fait qu'après le jugement, et sans être entendu de personne. L'hérésiarque écrivit aussi à saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, pour essayer de l'engager dans son parti. Comme cette ville était alors la résidence de l'empereur Valentinien, il se flattait qu'en gagnant l'évêque, outre que la célébrité d'un tel nom jetterait sur la secte un grand éclat, il pourrait aussi se rendre favorable la cour d'Occident et trouver en elle le même appui que dans celle d'Orient. Mais le saint docteur ne se laissa point tromper par ses artifices. Il lui répondit qu'il n'avait pu lire sa lettre sans un amer chagrin; qu'il gémissait profondément de voir renaître sans cesse des disputes sur un mystère dont l'exposition devait être suffisamment déterminée par l'enseignement uniforme de l'Église depuis tant de siècles; que s'il croyait avoir rai-



son de se plaindre qu'on l'eût jugé sans l'avoir entendu, il ne devait ni demander ni espérer que des évêques éloignés prissent le parti de condamner ses juges sans avoir appris d'eux leurs motifs; qu'au surplus il l'exhortait à se soumettre en tout à la décision du souverain pontife: « Car, ajoutait-il, saint Pierre, qui gouverne le siège apostolique, ne cesse point de communiquer la vraie doctrine à ceux qui la cherchent. Quant à nous, notre amour pour la foi ne nous permet pas de juger les causes qui la concernent sans le consentement de l'évêque de Rome. »

Saint Léon ayant reçu la lettre d'Eutychès avec une autre de l'empereur Théodose qui le priait de rétablir la paix dans l'église de Constantinople, s'empressa d'écrire au patriarche Flavien pour lui demander des renseignements exacts sur toutes les circonstances de cette affaire. Flavien lui répondit qu'Eutychès renouvelant les hérésies d'Apollinaire et de Valentin, en soutenant qu'avant l'incarnation il y avait deux natures en Jésus-Christ, mais qu'après l'union il n'y en a plus qu'une seule, et qu'en outre le corps du Sauveur n'est pas consubstantiel au nôtre, ce novateur avait été condamné sur l'accusation de l'évêque Eusèbe, et sur les réponses faites par lui-même et insérées dans les actes du concile; que depuis il ne cherchait qu'à exciter des troubles en affichant des écrits injurieux contre ses juges, en adressant des requêtes à l'empereur et en répandant de tous côtés des lettres pleines d'imposture. « Il n'a pas craint, poursuivait Flavien, de mentir à votre sainteté en lui écrivant qu'il a interjeté devant nous un appel au siège apostolique. Faites donc votre propre cause de cette affaire. Confirmez par votre autorité le jugement que nous avons prononcé selon les canons. Votre décision terminera tout et suffira pour empêcher le concile dont on sollicite la convocation, et qui dans les circonstances présentes deviendrait peut-être une nouvelle occasion de troubles. »

En effet l'hérésiarque et son protecteur Chrysaphius

par leurs intrigues à la cour avaient entraîné dans leur parti un grand nombre de personnages influens, et entre autres l'impératrice Eudoxie, qui dans cette circonstance céda malheureusement à sa jalousie contre la princesse Pulchérie. Ils avaient d'ailleurs écrit l'un et l'autre à Dioscore d'Alexandrie, dont la doctrine était conforme à celle d'Eutychès, et Chrysaphius, en lui promettant de favoriser tous ses projets, l'engagea facilement à se déclarer contre Flavien. Leurs sollicitations réunies déterminèrent l'empereur à convoquer un concile à Éphèse pour juger la cause d'Eutychès et chasser des églises tous ceux qui favorisaient les erreurs de Nestorius. Dioscore en fut nommé le président sans égard pour les droits du saint-siège, et on lui ordonna d'amener seulement dix métropolitains de sa dépendance avec un pareil nombre d'évêques. Des ordres semblables furent donnés aux autres patriarches. Théodoret fut exclu nommément du concile sous prétexte qu'il penchait vers le nestorianisme ; mais l'empereur y donnait séance et voix délibérative à un abbé ou archimandrite nommé Barsumas, qui s'était signalé par ses attaques contre les évêques orientaux, de sorte que rien n'était négligé pour assurer le triomphe des sectaires. Toutefois, comme on ne pouvait sans scandale oublier le pape dans la convocation d'un concile où devaient se traiter des questions si importantes, Théodose lui écrivit pour le prier de s'y rendre avec les évêques d'Occident ; ce qui pourrait faire croire qu'en donnant la présidence à Dioscore l'empereur n'avait en vue que de décider la question de préséance élevée entre les patriarches d'Alexandrie et de Constantinople ; car la primauté du pape était trop reconnue pour qu'on pût songer seulement à lui contester la présidence d'un concile où il assisterait. Il est probable au moins qu'il ignorait cette disposition, ou peut-être espérait-il que malgré les prétentions de Dioscore on respecterait les droits du saint-siège dans la personne de ses légats. Quoi qu'il en soit, le

souverain pontife dans sa réponse à Théodose et dans une lettre à la princesse Pulchérie, exposa les raisons qui l'empêchaient de se rendre à Éphèse, et il chercha aussi à faire sentir à l'empereur qu'un concile n'était pas nécessaire pour décider une question qui ne pouvait souffrir aucun doute, et qu'en tout cas il serait plus à propos de le convoquer en Occident, où les esprits étaient moins divisés. Mais prévoyant bien qu'il ne ferait pas changer de résolution à l'empereur, il nomma trois légats pour assister au concile, Jules, évêque de Pouzzoles, avec le prêtre René et le diacre Hilarus, qui devint plus tard son successeur. Il leur remit des lettres pour l'empereur Théodose, pour la princesse Pulchérie, pour Julien, évêque de Cos, son chargé d'affaires à Constantinople, pour les abbés qui avaient souscrit à la condamnation d'Eutychès, enfin pour le patriarche Flavien et pour les évêques du concile. Dans toutes ces lettres, il combattait l'hérésie d'Eutychès et approuvait sa condamnation, en exhortant toutefois à lui pardonner s'il consentait à se rétracter de vive voix et par écrit. Celle qu'il adressait à Flavien était un jugement dogmatique auquel il renvoyait dans toutes les autres, et qui devait être lu dans le concile pour servir de règle à ses décisions.

Cette lettre fameuse, approuvée par acclamations au concile de Chalcédoine, exposait avec une admirable précision la doctrine catholique sur l'Incarnation. Saint Léon, relevant d'abord l'ignorance et la présomptueuse vanité d'Eutychès, faisait voir que pour le condamner aussi bien que la plupart des autres hérétiques, on n'avait besoin que des paroles du symbole dans lequel les chrétiens font profession de croire en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur, né de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. « Car, dit-il, confesser que Dieu est père, c'est reconnaître que son fils lui est consubstantiel et semblable en tout ; et ce fils unique éternel comme lui est aussi né de la vierge Marie.

Mais cette génération temporelle n'a rien ôté ni rien ajouté à la génération éternelle. Celui qui n'était sujet ni au péché ni à la mort, a daigné s'unir à notre nature et se faire semblable à nous pour détruire l'empire du péché et de la mort ; et comme il est par essence le Verbe et le Fils unique de Dieu, il est devenu le fils de Marie en prenant dans son sein un corps véritable ; en sorte que la nature divine et la nature humaine, demeurant chacune dans son intégrité, sans changement, sans confusion ni mélange, sont néanmoins inséparablement unies dans une seule personne, afin que le même médiateur en ne cessant pas d'être impassible et immortel pût mourir pour notre salut. Il a pris tout ce qui est en nous par notre nature, tout ce qu'il y a mis en nous créant, et qu'il voulait réparer en nous rachetant ; mais il n'a point ce qui s'y est introduit par la tentation du démon ; il a pris la forme d'esclave sans la souillure du péché. La nature divine n'est point altérée par son union avec la nature humaine, et celle-ci n'est point absorbée par la divinité ; le Verbe et l'humanité conservent les opérations qui leur sont propres ; et quoique Jésus-Christ ne soit qu'un, il est tout ensemble vrai Dieu et vrai homme. Il est Dieu, puisqu'on lit dans l'Écriture : Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. Il est homme, puisqu'elle ajoute : Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous. C'est tout à la fois un enfant dans le berceau et le Tout-Puissant glorifié par les esprits célestes ; comme homme il est tenté par le démon ; comme Dieu il est servi par les anges. La faim, la soif, la lassitude et le sommeil sont évidemment d'un homme ; mais il manifeste sa divinité en rassasiant cinq mille personnes avec cinq pains, en marchant sur les flots et commandant aux tempêtes. C'est la distinction des deux natures dans l'unité de personne, qui lui fait dire en tant que Dieu : Le Père et moi nous sommes une même chose, et comme homme : Le Père est plus grand moi. C'est aussi par la même raison

qu'on lit dans les Écritures que le Fils de l'homme est descendu du ciel, et que nous disons dans le symbole, que le Fils de Dieu s'est fait chair dans le sein de la Vierge, et qu'il a été crucifié et enseveli, quoiqu'il ne l'ait été que dans la nature humaine. » Saint Léon fait remarquer à la fin de sa lettre que si Eutychès anéantit la passion de Jésus-Christ et l'efficacité de sa mort en n'admettant qu'une seule nature après l'incarnation, il tombe dans une autre impiété en disant qu'il reconnaît en Jésus-Christ deux natures avant l'union. « Ne manquez pas, ajoute le saint pontife, de lui faire rétracter cette erreur, si Dieu lui fait la grâce de se convertir. » Il insiste encore sur ce second point dans sa lettre à Julien de Cos, en faisant voir que par une telle erreur, Eutychès retombe dans l'opinion déjà condamnée d'Origène sur la préexistence des âmes, et suppose nécessairement comme lui que l'âme de Jésus-Christ existait déjà dans le ciel, avant d'être unie au Verbe dans le sein de Marie.

Le concile convoqué à Éphèse pour le 1<sup>er</sup> d'août 449, ne s'assembla que le 8 du même mois. Il s'y trouva cent trente évêques des provinces d'Égypte, d'Orient, du Pont, de l'Asie proconsulaire et de la Thrace. Deux commissaires laïques y assistaient au nom de l'empereur pour empêcher le tumulte, et le proconsul d'Asie avait ordre de leur prêter main-forte au besoin. Dioscore prit la première place, en vertu de la lettre impériale qui le nommait président, et on ne donna que le second rang à Jules de Pouzzoles, légat du saint-siège. Juvénal de Jérusalem occupait le troisième rang, Domnus d'Antioche n'était qu'au quatrième ; puis Flavien de Constantinople au cinquième, et après lui Étienne d'Éphèse et Thalassius de Césarée en leur qualité de primats. Après qu'on eut fait connaître l'objet du concile, le diacre Hilarus demanda la lecture des lettres du pape ; mais on écarta cette proposition, et Thalassius de Césarée ayant fait remarquer ensuite que, selon les ordres de l'empe-

reur, il fallait commencer par la question concernant la foi, Dioscore répondit que la foi était exposée dans les décisions des conciles précédens, et qu'on avait simplement à examiner si les nouvelles opinions s'y trouvaient conformes. On fit donc comparaître Eutychès, qui présenta par écrit sa profession de foi, dans laquelle il protestait de son attachement à la doctrine du concile de Nicée, et prononçait anathème contre Manès, Valentin, Apollinaire, Nestorius, et contre tous les hérétiques, spécialement contre ceux qui disaient que le corps de Jésus-Christ était descendu du ciel ; après quoi il se plaignait du jugement prononcé contre lui, sans qu'on eût à lui reprocher aucune hérésie, et uniquement, disait-il, parce qu'il avait refusé d'ajouter quelque chose aux décisions des conciles de Nicée et d'Éphèse. Flavien demanda qu'on introduisît Eusèbe de Dorylée, mais les commissaires et Dioscore s'y opposèrent, en déclarant qu'il ne s'agissait pas d'instruire une nouvelle accusation, et que les juges ayant maintenant à rendre compte de leur jugement, on devait l'examiner et prononcer d'après la lecture des actes. Cet avis prévalut malgré de nombreuses réclamations, et Dioscore trouva le moyen d'éluder encore une fois la demande des légats, qui insistaient pour qu'on lût préalablement les lettres de saint Léon. Toutes les opérations du concile répondirent à ces préliminaires. On employa les menaces et la violence pour entraîner les suffrages. Les partisans d'Eutychès approuvaient par des acclamations bruyantes toutes les propositions de Dioscore, et aussitôt on insérait dans les actes qu'elles étaient adoptées par le concile. On ne laissait écrire que les notaires d'Alexandrie ou d'autres également dévoués au parti ; et leur infidélité se montrait avec tant d'impudence, qu'ils ne craignirent pas de se jeter sur les notaires de l'évêque d'Éphèse, pour effacer ce qu'ils avaient écrit et leur arracher leurs registres. Dioscore, malgré les nouvelles instances des légats et de plusieurs évêques, refusa



obstinément de faire lire les lettres du pape, quoiqu'il eût promis et même avec serment qu'on les lirait après les actes du concile de Constantinople. Enfin on prononça anathème contre ceux qui reconnaîtraient en Jésus-Christ deux natures après l'incarnation ; on déclara Eutychès innocent et sa profession de foi pleinement orthodoxe ; on le rétablit dans la communion de l'Église et dans ses fonctions de prêtre et d'archimandrite. On étendit en outre cette absolution aux moines de sa communauté déposés ou excommuniés par Flavien, et sous prétexte de maintenir les décisions des conciles d'Éphèse et de Nicée, Dioscore prononça la déposition du patriarche de Constantinople et d'Eusèbe de Dorylée, comme ayant encouru les peines portées contre ceux qui oseraient altérer la doctrine de ces conciles.

Les légats du saint-siège et beaucoup d'évêques protestèrent contre ces décrets ; quelques-uns même se jetèrent aux genoux de Dioscore en le conjurant de bien penser à ce qu'il faisait. Mais il se leva et dit avec emportement, que quand on devrait lui couper la langue il ne rétracterait pas ce qu'il avait prononcé ; puis voyant l'opposition continuer, il s'écria : Où sont les comtes ? A ces mots le proconsul entra avec une troupe de soldats portant avec leurs épées des bâtons, des fouets et des chaînes. Barsumas et les moines eutychiens, plus furieux que les soldats, criaient qu'il fallait brûler vifs ou couper en deux ceux qui osaient diviser Jésus-Christ. On tint les évêques enfermés jusqu'au soir, sans leur laisser aucun repos, et la plupart cédant à la crainte, souscrivirent à tout en donnant leur signature sur un papier blanc que Dioscore leur présenta. Toutefois les légats demeurèrent fermes avec un petit nombre d'autres qui furent envoyés en exil. Le diacre Hilarus ayant trouvé le moyen de s'évader, retourna à Rome par des chemins détournés. Plusieurs se rétractèrent dès le lendemain, et entre autres Domnus d'Antioche, que Dioscore fit déposer ensuite

sous prétexte de nestorianisme. On ignore ce que devint Domnus depuis ce moment, mais on croit qu'ayant renoncé à son siège, il retourna au monastère de saint Euthymius, dont il avait malheureusement vérifié la prédiction. Flavien appela au saint-siège de la condamnation prononcée contre lui, et remit son acte d'appel aux légats. Ses ennemis en furent tellement irrités, qu'ils se portèrent contre lui aux violences les plus brutales, en sorte qu'il mourut peu de jours après dans son exil, par suite des coups qu'il avait reçus. L'Église honore sa mémoire le 18 février. On mit à sa place Anatolius, diacre d'Alexandrie. Dioscore fit aussi déposer plusieurs autres évêques, parmi lesquels on remarque Ibbas et Théodoret. Il osa même prononcer ensuite contre le pape saint Léon une excommunication qu'il fit souscrire par une dizaine d'évêques égyptiens. Telle fut l'issue de cette assemblée, qu'on a nommée à juste titre le brigandage d'Éphèse. Toutefois l'empereur Théodose ne laissa pas d'en appuyer les décrets par une loi; et l'Église d'Orient se trouva de nouveau divisée par un schisme dont on verra bientôt les suites déplorables (1).

Saint Léon, fort inquiet sur ce qui se passait à Éphèse, fut instruit de tout par le diacre Hilarus, qui arriva heureusement à Rome vers la fin de septembre. Comme on y tenait tous les ans un concile à cette époque, le pape profita de la circonstance pour condamner avec plus de solennité les scandaleuses décisions du conciliabule d'Éphèse, et il écrivit en son nom et au nom des évêques d'Occident, les lettres les plus pressantes à l'empereur Théodose, pour le conjurer de ne pas donner suite aux décrets d'une assemblée où la violence avait fait triompher l'hérésie, et de convoquer les évêques d'Orient à un concile général qui devrait se tenir en Italie pour terminer les disputes sur la foi et statuer canoniquement sur

(1) Conc. Chalced. *Act.* I. — Evagr. *Hist.* lib. I.

l'appel de Flavien. Il écrivit pour le même objet à la princesse Pulchérie, et adressa successivement plusieurs lettres au clergé, au peuple et aux moines de Constantinople, pour les affermir dans la foi et les exhorter à reconnaître toujours Flavien comme leur évêque. Il engagea aussi l'empereur Valentinien et les deux impératrices, Placidie sa mère et Eudoxie son épouse, à joindre leurs instances aux représentations des évêques et du saint-siège, pour procurer la célébration d'un concile en Italie. Comme ce prince était venu à Rome en pèlerinage au tombeau de saint Pierre, le pape vint se présenter devant lui au milieu de l'église, avec un nombreux cortège d'évêques, le conjurant avec larmes d'écarter, par l'influence de sa médiation, le péril que courait la foi en Orient; et l'empereur, cédant à leur prière, écrivit à Théodose une lettre où il le pressait, dans les termes les plus forts, de maintenir la dignité de saint Pierre et l'ancienne primauté de l'évêque de Rome sur toutes les églises; « car, dit-il, cette primauté, reconnue dans les plus célèbres conciles et constatée par toute la tradition, lui donne le droit de décider les questions concernant la foi et de juger les causes des évêques. C'est pour cela que l'évêque de Constantinople a interjeté, suivant les canons, un appel au siège apostolique. Je vous prie donc de trouver bon que les évêques de toutes les provinces s'assemblent en Italie, afin que le pape prenant connaissance de toute l'affaire, la termine par un jugement conforme à la justice et à la foi. » Les impératrices écrivirent dans le même sens; mais Théodose répondit que l'affaire avait été jugée à Éphèse après un mûr examen, et qu'il était inutile d'assembler un nouveau concile. Il fit la même réponse à saint Léon, le priant en outre de reconnaître Anatolius comme évêque de Constantinople. Le pape, qui avait appris dans l'intervalle la mort de Flavien, ne put pas devoir refuser absolument; mais il exigea qu'Anatolius fit auparavant une profession de foi conforme à

la doctrine exposée dans la lettre à Flavien; qu'il envoyât cette profession de foi au saint-siège pour être communiquée à toutes les églises, et qu'enfin il rejetât de communion tous ceux qui tenaient une doctrine contraire. Il envoya en même temps des légats à Constantinople et écrivit aux abbés catholiques de se joindre à eux pour décider Anatolius à prendre ce parti (1).

Théodoret de son côté ayant appris qu'on l'avait déposé à Éphèse, eut aussi recours à l'autorité du saint-siège pour faire annuler ce jugement. Il écrivit à saint Léon une lettre où il fait ressortir l'injustice de la condamnation prononcée contre lui, sans qu'on l'eût entendu, sans qu'on l'eût cité à comparaître, et sans qu'on lui eût même permis de venir au concile pour se justifier; après quoi il rappelle ses travaux pour la conversion des hérétiques, et supplie le pape d'examiner sa cause et de lui faire connaître le jugement qu'il aura rendu, promettant de s'y soumettre, quel qu'il puisse être. On trouve dans cette lettre et dans quelques autres qu'il écrivit pour le même objet à des clercs de l'Église romaine, les témoignages les plus formels concernant la primauté du saint-siège et sa juridiction sur toutes les églises. Il déclare aussi qu'il a lu avec admiration la lettre à Flavien, et qu'il y adhère comme à une exposition de doctrine dictée par le Saint-Esprit. Nous n'avons plus la réponse que lui fit saint Léon; mais il est certain qu'il eut égard à ses plaintes et qu'il le rétablit dans son siège.

Théodose n'existait plus quand les légats du pape arrivèrent à Constantinople. Ce prince, doué de quelques vertus, mais faible et sans lumières, également incapable de gouverner par lui-même et de choisir ses ministres, mourut le 29 juillet 449, après avoir régné quarante et un ans. Depuis quelque temps la princesse Pulchérie était rentrée en faveur, et avait eu même assez de crédit po

(1) Leon. Magn. *Epist.* xxxvi et seqq.

faire condamner à mort l'eunuque Chrysaphius, décrié par ses concussions et ses violences. L'impératrice Euloxie, veuve de Théodose, quitta la cour et se retira à Jérusalem. Elle continua pendant plusieurs années d'être attachée au parti des eutychiens; mais les exhortations de saint Euthymius et de saint Siméon Stylite la déterminèrent enfin à l'abandonner. Elle passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus chrétiennes, et dès qu'elle fut revenue à la foi catholique, elle se réconcilia avec sainte Pulchérie, à qui elle envoya une image de la sainte Vierge qui passait pour avoir été peinte par saint Luc.

Pulchérie se trouvant seule à la tête des affaires, fit élire empereur Marcien, dont les grandes qualités réunirent en sa faveur tous les suffrages; et pour lui donner un nouveau titre propre à consolider son pouvoir, elle l'épousa, mais à condition qu'elle demeurerait vierge. Dès le commencement de son règne, le nouvel empereur fit rapporter à Constantinople le corps de saint Flavien, rappela les évêques exilés pour la même cause, et publia une loi qui condamnait aux peines portées contre les hérétiques, les clercs et les moines qui demeureraient attachés aux erreurs d'Eutychès. Il renouvela l'année suivante la défense des sacrifices et des autres actes d'idolâtrie, sous peine de mort et de confiscation des biens. Le changement survenu dans le gouvernement rendait facile la mission des légats que le pape avait envoyés auprès de Théodose pour l'affaire d'Anatolius. L'empereur s'empressa d'écrire à saint Léon qu'il était disposé à prendre selon son désir les mesures nécessaires pour la célébration d'un concile général. De son côté, Anatolius ayant réuni en concile les évêques qui se trouvaient à Constantinople, fit sa profession de foi en présence des légats, dit anathème à Nestorius, à Eutychès et à leurs erreurs, souscrivit à la lettre de saint Léon à Flavien, et l'envoya aux métropolitains de sa dépendance pour qu'ils y souscrivissent eux-mêmes et la fissent signer par leurs

suffragans. On ordonna dans le même concile que les évêques qui avaient souscrit aux actes du concile d'Éphèse ne communiqueraient qu'avec leurs églises, et que ceux qui demeureraient séparés de la communion des autres évêques. Saint Léon, informé de toutes ces choses par les députés d'Anatolius, n'hésita plus à le reconnaître pour évêque, et tout en approuvant ce que le concile avait décidé, il permit de rétablir dans la communion de l'église les évêques qui témoigneraient un sincère repentant et qui donneraient une profession de foi catholique. L'exception néanmoins de Dioscore et des autres chefs dont il réserva la cause à l'examen et au jugement du saint-siège. En répondant à Marcien, il l'exhorta à ne pas permettre qu'on remit en question la doctrine sur l'Incarnation, comme si elle pouvait encore être douteuse. « car, dit-il, les erreurs d'Eutychès et la décision de Dioscore sont jugées; il ne s'agit plus d'examiner quelle est la vraie foi; mais à qui on doit pardonner parmi ceux qui reconnaissent leur faute. » Il lui représenta aussi que dans l'état des choses il serait à propos de différer le concile parce que les évêques d'Occident ne pouvaient quitter leurs églises exposées à la fureur des barbares; car Attila, roi des Huns, venait d'envahir les Gaules à la tête de cinq cent mille hommes, et répandait de tous côtés terreur et la désolation. Mais l'empereur, persuadé que le concile était le seul moyen de rétablir la paix et l'union entre les églises d'Orient, adressa aux patriarches des lettres de convocation, et pria le pape de s'y rendre si possible, s'il était possible, ajoutant que du reste tout ce qui concernait la foi ou les personnes serait réglé d'après ce que sa sainteté avait défini elle-même conformément aux canons. Saint Léon approuva cette convocation et désigna, pour assister au concile en qualité de légats, Paschasin, évêque de Lilybée, et le prêtre Boniface, avec Lucentius, évêque d'Ascoli, et le prêtre Basile, qu'il avait envoyés depuis peu à Constantinople pour juger avec



Anatolius les évêques qui s'étaient laissé vaincre par les menaces de Dioscore. Il leur adjoignit Julien de Cos, qui depuis longtemps était son chargé d'affaires en Orient. Il adressa en même temps des lettres à l'empereur, à Pulchérie, au patriarche Anatolius, et aux évêques du concile, pour les avertir qu'on ne devait plus disputer sur la question de foi, mais s'en tenir à la doctrine exposée dans sa lettre à Flavien, et condamner Eutychès sans porter atteinte à ce qui avait été décidé contre Nestorius au premier concile d'Éphèse. Il recommandait aussi de rétablir les évêques injustement déposés par Dioscore, et d'user d'indulgence, pour le bien de la paix, envers ceux qui étaient tombés par faiblesse, et même envers les chefs du parti, s'ils se rétractaient de bonne foi.

Le concile avait été convoqué à Nicée pour le 1<sup>er</sup> septembre ; mais comme les légats représentèrent à l'empereur que sa présence pouvait devenir nécessaire pour empêcher le tumulte, il écrivit aux évêques de se rendre à Chalcédoine, où le concile s'ouvrit le 8 octobre de l'an 451. Cette ville n'était séparée de Constantinople que par le Bosphore, et presque au bord de la mer se trouvait une église magnifique dédiée à sainte Euphémie, dont on y conservait les reliques, devenues célèbres par une multitude de miracles. C'est dans cette église que le concile tint ses séances. Les évêques nommés dans les actes sont au nombre de trois cent soixante ; mais la lettre synodale adressée à saint Léon fait voir qu'il y en eut bien davantage. L'empereur y fit assister en son nom le préfet du prétoire, le maître de la milice, le préfet de Constantinople et seize autres des principaux officiers de l'empire. Ils étaient assis au milieu devant la balustrade de l'autel ; et à leur gauche étaient d'abord les légats du pape, comme présidant au concile ; puis Anatolius de Constantinople, Maximé d'Antioche, successeur de Domnus, Thalassius de Césarée et Étienne d'Éphèse, avec les évêques de leur dépendance. A droite étaient Dioscore

d'Alexandrie, Juvénal de Jérusalem et Quintilien d'Héraclée en Macédoine, comme légat d'Anastase de Thessalonique, avec les évêques d'Égypte, de Palestine d'Illyrie. Ainsi tout le parti d'Eutychès se trouvait de côté, qui était le moins honorable. L'Évangile était, selon l'usage, sur un trône au milieu de l'assemblée.

Le légat Paschasin prit le premier la parole, et déclara que d'après les ordres du pape, chef de toutes les églises, Dioscore ne devait pas prendre séance au concile et que s'il n'en était pas exclu, les légats se retireraient. Il doit rendre compte de son jugement, ajouta Lucentius, autre légat; car il s'est arrogé le droit de juger une cause qui lui était étrangère, et s'est rendu coupable d'un attentat sans exemple, en osant présider un concile œcuménique sans l'autorité du saint-siège. Dioscore fut donc obligé de quitter sa place et de paraître devant le concile en qualité d'accusé. Aussitôt Eusèbe de Dorylée se présenta comme accusateur, et demanda la lecture d'une requête où il se plaignait de l'injuste condamnation prononcée contre lui et contre Flavien, ajoutant que Dioscore avait violé la foi en approuvant l'hérésie d'Eutychès. Dioscore voulut se défendre par l'autorité du concile œcuménique d'Éphèse, et demanda qu'on en fit lire les actes. On commença par la lettre de Théodose pour la convocation du concile, et comme il y était fait mention de Théodore, les officiers présents interrompirent la lecture, pour déclarer que cet évêque ayant été rétabli par le pape saint Léon, il devait être admis au concile, selon les ordres de l'empereur; mais les évêques d'Égypte, de Palestine et d'Illyrie s'y opposèrent avec des clameurs tumultueuses qui donnèrent lieu aux autres évêques de les accuser eux-mêmes comme auteurs des violences de Dioscore, et après quelques débats, il fut décidé que Théodore se présenterait place comme accusateur avec Eusèbe de Dorylée; puis on continua de lire les actes du concile œcuménique d'Éphèse. Il fut constaté par cette lecture et par le témoignage d'un

grand nombre d'évêques, que Dioscore avait foulé aux pieds les canons et les règles de la justice pour opprimer Flavien et Eusèbe; qu'il avait refusé constamment de faire lire les lettres de saint Léon, et qu'il avait même forcé les légats à prendre la fuite; qu'il avait rétabli Eulichès, quoique son langage ambigu et ses réticences eussent suffire pour le convaincre des erreurs dont on l'accusait; qu'il avait abusé de quelques passages de saint Cyrille pour établir une hérésie condamnée en termes exprès par le saint docteur, et qu'enfin il avait employé les menaces et la violence pour contraindre les évêques à souscrire. On déclara orthodoxe l'exposition de foi faite par Flavien au concile de Constantinople, et par conséquent nulle sous tous les rapports la condamnation prononcée contre lui et contre Eusèbe. Juvénal de Jérusalem reconnut lui-même que cette exposition de foi était conforme à la doctrine de saint Cyrille, et quitta aussitôt sa place pour aller s'asseoir au côté gauche, où étaient les légats. Il fut suivi par tous les évêques de la Palestine, et à leur exemple ceux d'Illyrie et même quelques-uns d'Égypte abandonnèrent aussi le parti de Dioscore, en demandant pardon de leur faute; après quoi les officiers de l'empereur déclarèrent que puisqu'il était reconnu que Flavien et Eusèbe avaient été injustement condamnés, il leur paraissait juste que Dioscore et les autres chefs du concile d'Éphèse, c'est-à-dire Juvénal de Jérusalem, Thalassius de Césarée, Eusèbe d'Ancyre, Basile de Séleucie et Eustache de Béryte, fussent eux-mêmes déposés conformément aux canons. Le concile approuva cette proposition, et ainsi fut terminée la première séance.

Dans la seconde, qui se tint deux jours après, on lut d'abord le symbole de Nicée et de Constantinople, puis la seconde lettre de saint Cyrille à Nestorius, et celle qu'il adressa à Jean d'Antioche au sujet de la réunion, et enfin la lettre de saint Léon à Flavien, et les passages des Pères qu'il avait cités. Les évêques s'écrièrent qu'ils

avaient souscrit à cette lettre et qu'ils s'en tenaient à la décision du saint-siège. Toutefois ceux de Palestine et d'Illyrie élevèrent quelques difficultés sur les endroits qui établissent le plus fortement la distinction des deux natures; mais on leur fit voir la conformité de cette doctrine avec celle des conciles et des pères, particulièrement de saint Cyrille, qui s'était montré si opposé à l'hérésie de Nestorius, et après ces éclaircissemens, la lettre de saint Léon fut approuvée de nouveau par des acclamations unanimes. C'est la foi des pères, s'écria-t-on de toutes parts; c'est la doctrine des apôtres; nous croyons tous ainsi; anathème à quiconque croit autrement. C'est Pierre lui-même qui a parlé par la bouche de Léon; pourquoi n'a-t-on pas lu cette lettre à Éphèse? Léon et Cyrille enseignent la même chose. Ensuite les magistrats proposèrent de choisir un certain nombre d'évêques parmi les plus instruits pour achever d'éclairer par de nouvelles explications ceux qui pourraient élever encore des difficultés sur quelques points. Le concile y consentit et remit à cinq jours à prononcer sa définition de foi.

Mais dans l'intervalle on tint une troisième séance ou action, en l'absence des officiers impériaux, pour juger Dioscore selon les formes canoniques. Outre les griefs contenus dans la requête d'Eusèbe, d'autres plaintes furent portées contre lui par des clercs de son diocèse. On l'accusait d'avoir exercé des violences et des cruautés qui avaient compromis la vie ou même causé la mort de plusieurs personnes; d'avoir fait piller et brûler leurs maisons, de s'être emparé de leurs biens; d'avoir distribué à des comédiennes et à des femmes de mauvaise vie l'argent qu'une dame lui avait laissé par testament pour les pauvres, les monastères et les hôpitaux; d'avoir reçu des femmes publiques dans son palais et poussé si loin le scandale de ses relations honteuses, qu'elles étaient devenues l'entretien de toute la ville; enfin d'avoir fait enlever le blé que l'empereur fournissait aux églises de

la Libye, de sorte que pendant longtemps elles n'avaient pu nourrir les pauvres, ni même offrir le sacrifice de l'autel. Les requêtes qui contenaient ces accusations étaient signées par un prêtre neveu de saint Cyrille et par deux diacres. Elles étaient adressées au pape Léon, patriarche œcuménique de Rome, et au concile général assemblé à Chalcédoine. On fit à Dioscore les trois citations prescrites par les canons ; mais il n'y eut aucun égard, et après avoir répondu qu'il ne voulait comparaître qu'en présence des officiers de l'empereur, il imagina ensuite d'alléguer pour excuse une indisposition qui fut regardée avec raison comme un faux prétexte, puisqu'il n'en avait rien dit la première fois. Le concile ordonna donc qu'il serait jugé par contumace, et les légats prononcèrent la sentence en ces termes : Attendu que Dioscore s'est rendu coupable de plusieurs crimes contre les canons ; qu'il a rétabli Eutychès condamné par son évêque ; qu'il persiste à soutenir ce qu'il a fait à Ephèse, et dont il devrait demander pardon comme les autres ; qu'il a refusé de lire la lettre du pape Léon à Flavien, et qu'il a osé même excommunier le pape ; qu'on a présenté contre lui plusieurs plaintes au concile, et qu'ayant été cité jusqu'à trois fois, il a refusé de comparaître ; le très-saint évêque de Rome, Léon, par nous et par le présent concile, avec l'apôtre saint Pierre, qui est la base de l'Eglise catholique et le fondement de la foi orthodoxe, a déposé Dioscore et le déclare privé de toute dignité et de toutes fonctions. Cette sentence fut souscrite par tous les évêques, et on la signifia à Dioscore et aux clercs de son église qui se trouvaient à Chalcédoine, puis on la publia par des affiches, et on écrivit à l'empereur Valentinien, aussi bien qu'à Marcien et à l'impératrice Pulchérie, afin d'en procurer l'exécution par l'autorité impériale.

On reprit ensuite les délibérations concernant la définition de foi, dans la quatrième session qui se tint le 17



octobre. Les officiers de l'empereur y assistèrent, et le concile ayant approuvé de nouveau par ses acclamations la lettre de saint Léon à Flavien, Anatolius de Constantinople, Maxime d'Antioche, Étienne d'Éphèse et environ cent soixante évêques, donnèrent leur adhésion par écrit; ceux d'Illyrie et de Palestine, qui avaient élevé quelques difficultés, déclarèrent qu'elles avaient été pleinement résolues par les explications des légats; après quoi les commissaires demandèrent aux autres évêques de donner leur suffrage de vive voix. Quand ils eurent manifesté chacun en particulier leur adhésion à la lettre du pape, tous les évêques répétèrent par acclamation : Telle est notre foi; nous sommes tous de même avis. Aussitôt on proposa de rétablir, comme ayant également souscrit la lettre de saint Léon, les cinq évêques qui avaient présidé avec Dioscore au concile d'Éphèse, et qui avaient été menacés de la même condamnation dans la première séance. Le concile, conformément aux instructions du pape, usa d'indulgence à leur égard, et après avoir obtenu l'assentiment de l'empereur, on les admit à reprendre leur place dans l'assemblée en signe de communion.

Des évêques égyptiens au nombre de treize avaient présenté une profession de foi, dans laquelle ils déclaraient suivre la doctrine catholique, condamner toutes les hérésies, et spécialement ceux qui diraient que la chair de Jésus-Christ est descendue du ciel, ou qu'il l'a pas prise dans le sein de la vierge Marie. Mais ils ne parlaient point d'Eutychès ni de la lettre de saint Léon. Tout le concile s'écria qu'elle était insuffisante, qu'ils devaient souscrire comme tous les évêques à la lettre du pape, et condamner nommément Eutychès, au sujet duquel on était assemblé. Est-il juste, s'écria en particulier Cécropius de Sébastopolis, d'écouter dix hérétiques au mépris de douze cents évêques? voulant marquer par là le consentement de tous les évêques du monde, et exprimer leur multitude sans avoir l'intention toutefois de pré-



ciser exactement leur nombre, qui était, comme on le sait, beaucoup plus considérable. Pressés par le concile, ces treize évêques égyptiens dirent anathème à Eutychès, et protestèrent qu'ils ne refusaient pas de souscrire à la lettre de saint Léon, mais qu'ils ne pouvaient le faire avant qu'on leur eût donné un patriarche, ajoutant, les larmes aux yeux et avec des cris déchirans, qu'il s'agissait pour eux de la vie, et qu'ils seraient mis en pièces dans leur pays s'ils souscrivaient auparavant. Une telle frayeur s'expliquait assez par la violence trop bien prouvée de Dioscore, et par l'influence qu'il conserverait en Égypte tant que la nomination d'un successeur ne lui aurait pas ôté tout espoir d'être rétabli. Aussi, pour les tirer de peine, on consentit enfin à leur accorder un délai, à condition qu'ils promettaient par serment de ne pas s'éloigner avant qu'on eût ordonné un évêque pour Alexandrie.

Quelques moines eutychiens avaient adressé une requête à l'empereur pour se plaindre de ce qu'on exigeait leur souscription sous peine d'être excommuniés et chassés de leurs monastères, et ils en présentèrent une autre aux évêques pour demander qu'on rétablît Dioscore et qu'on annulât tout ce qui avait été fait, déclarant avec une insolente présomption, que si on le refusait, ils se sépareraient de la communion du concile. Comme on aperçut parmi eux le moine Barsumas, toute l'assemblée s'écria avec horreur : C'est lui qui a tué Flavien ; chassez le meurtrier ; anathème à Barsumas ; il a mérité la mort ; qu'il soit au moins envoyé en exil. Quant aux autres moines, on employa tous les moyens de persuasion pour les ramener de leur égarement ; mais ils refusèrent obstinément de souscrire à la lettre de saint Léon et de condamner Eutychès. On leur accorda un délai de trois jours pour se décider, et quand il fut expiré on eut encore l'indulgence de le prolonger jusqu'au 15 novembre, en ordonnant qu'après ce terme ils fussent excommuniés

et privés de toute dignité et de toutes fonctions, s'ils n'consentaient pas à se soumettre.

Cette prolongation de délai fut accordée dans une séance particulière tenue le 20 octobre, et qui eut aussi pour objet de prononcer sur une question de juridiction entre l'évêque de Tyr, métropolitain de la première Phénicie, et Eustathe de Béryte, qui avait profité de son crédit sous Théodose pour faire élever sa ville épiscopale au rang de métropole, et qui ensuite s'était fait attribuer par un concile tenu à Constantinople, le titre de métropolitain et la juridiction sur plusieurs églises de la province. Le concile s'en référant aux canons de Nicée, rejeta les prétentions d'Eustathe de Béryte, décida que l'évêque de Tyr aurait seul la juridiction métropolitaine dans la première Phénicie, et ordonna en outre, par une disposition générale, que toutes les affaires semblables seraient réglées d'après les canons et l'ancienne discipline, sans avoir égard en pareille matière aux privilèges obtenus des empereurs.

La cinquième session, tenue le 22 octobre, eut pour objet de dresser une définition de foi conforme à la doctrine approuvée précédemment. On lut d'abord celle qui était proposée par Anatolius et les autres évêques choisis dans la seconde session pour conférer avec ceux qui avaient élevé des difficultés sur quelques expressions de la lettre de saint Léon. Cette définition de foi, rédigée d'un commun accord dans une de ces conférences, parut satisfaire la plus grande partie du concile ; mais les légats du pape avec un certain nombre d'Orientaux la rejetèrent comme insuffisante, en protestant même que si l'on ne s'en tenait pas aux expressions de la lettre de saint Léon, ils se retireraient sur-le-champ et demanderaient à l'empereur un rescrit pour faire assembler le concile en Occident. Toutefois les dissidences ne portaient point sur le fond du dogme ; il ne s'agissait que des termes à employer pour l'exprimer avec la plus exacte précision.

et ne laisser aucun prétexte aux chicanes des hérétiques. Par une crainte extrême de retomber dans le nestorianisme, Anatolius et la plupart des évêques, en insistant sur l'unité de personne, se contentaient de dire que Jésus-Christ est *de deux natures*, ce qui suffisait à la rigueur pour exprimer qu'elles sont tout à la fois distinctes et unies (1). Mais comme les eutychiens abusaient de cette expression pour faire entendre que des deux natures il s'en était formé une seule, les légats voulurent prévenir toutes les subtilités des sectaires par une définition de foi moins sujette à équivoque; ils insistèrent pour qu'on y confessât, selon les termes de saint Léon, un seul Jésus-Christ *en deux natures*, sans mélange et sans changement, aussi bien que sans division. Les officiers de l'empereur, appuyant la proposition des légats, demandèrent aux évêques s'ils n'approuvaient pas la lettre du pape, et quand on leur eut répondu de tous côtés : Oui, nous l'avons reçue, nous y avons souscrit : Il faut donc, ajoutèrent-ils, insérer dans la définition ce que la lettre contient. Mais on s'écria : Il ne manque rien à la définition; elle est conforme au sens de la lettre; l'archevêque Léon croit comme nous; il est d'accord avec Cyrille. Alors les officiers firent connaître à l'empereur les dissidences qui s'étaient manifestées dans le concile, et on choisit ensuite, conformément à ses ordres, trois évêques de chaque patriarchat ou primatie, pour délibérer en particulier avec les légats et convenir d'une exposition de foi qui pût satisfaire tous les catholiques. Les évêques désignés se réunirent dans un oratoire, où ils dressèrent une formule qui fut lue aussitôt après dans le concile et acceptée d'un consentement unanime. On y rapportait tout au long le symbole de Nicée et de Constantinople, puis on ajoutait que quoiqu'il fût suffisant pour la connaissance du dogme catholique, néanmoins, comme les

(1) Evagr. *Hist.* lib. II. — Leont. *De sectis*, cap. vi.

ennemis de la foi avaient introduit des nouveautés de paroles qui tendaient à détruire le mystère de l'Incarnation, le saint concile voulant opposer à leurs entreprises une doctrine appuyée sur le fondement inébranlable de la tradition, confirmait les dogmes définis dans ce symbole, et recevait comme propres à en expliquer le véritable sens, les lettres synodales de saint Cyrille, tant à Nestorius qu'aux Orientaux, et la lettre du pape Léon à Flavien contre l'erreur d'Eutychès. Après quoi on continuait ainsi : Nous déclarons donc, conformément à la doctrine des pères, qu'on doit reconnaître un seul et même Jésus-Christ parfait dans sa divinité et dans son humanité ; le même vraiment Dieu et vraiment homme, c'est-à-dire ayant une âme et un corps ; le même tout à la fois consubstantiel au Père selon la divinité et à nous selon l'humanité ; semblable à nous en toutes choses excepté le péché ; engendré du Père avant tous les siècles, selon la divinité, et né dans le temps, selon l'humanité, de la vierge Marie mère de Dieu ; enfin un seul et même Jésus-Christ fils unique, en deux natures sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation ; chacune d'elles demeurant distincte et conservant ses propriétés, quoique par leur union elles ne forment qu'une seule personne ou hypostase, en sorte que Jésus-Christ n'est pas divisé ou séparé en deux personnes ; mais c'est un seul et même fils unique, Dieu, notre Seigneur. Enfin on terminait par une défense d'enseigner ou de croire autrement sous peine de déposition pour les clercs et les évêques, et d'anathème pour les moines et les laïques.

Cette définition de foi ayant été approuvée unanimement, on proposa de la signer sur-le-champ ; mais d'après l'avis des magistrats, on jugea à propos de différer jusqu'à la session suivante, qui se tint le 25 octobre en présence de l'empereur. Il fit un discours en latin où il déclara, qu'à l'exemple de Constantin, il n'avait voulu assister au concile que pour en appuyer les décisions et non

pour y prendre part ; ajoutant du reste qu'on ne devait avoir d'autre croyance sur le mystère de l'Incarnation que celle des pères de Nicée et de saint Léon dans sa lettre à Flavien, et exhortant les évêques à expliquer la foi conformément à la tradition et dans les termes les plus propres à finir toutes les disputes. Ce discours fut suivi de longues acclamations, et on lut ensuite la définition de foi, qui fut approuvée de nouveau et souscrite par tous les évêques. L'empereur se fit un devoir d'appuyer le jugement du concile, en ordonnant que quiconque exciterait du trouble à l'avenir par des disputes sur la foi, serait banni ou dépouillé de sa charge si c'était un laïque, et déposé s'il était clerc. Puis il ajouta qu'il avait à soumettre au concile quelques réglemens qu'il lui semblait convenable de faire sanctionner par une disposition canonique plutôt que par une loi. Le premier avait pour objet de contenir les moines dans la subordination, et leur défendait de s'immiscer dans les affaires ecclésiastiques ou civiles, de bâtir des monastères dans les villes sans la permission de l'évêque, et de recevoir des esclaves sans le consentement des maîtres. Le second portait défense aux clercs de prendre des terres à ferme ou de se charger d'une intendance ; et le troisième, de quitter leur diocèse pour s'attacher à une autre église. Ces trois articles furent approuvés unanimement, et comme l'objet du concile était rempli, les évêques demandèrent à l'empereur la permission de s'en retourner ; mais il les engagea à rester trois ou quatre jours encore pour régler quelques autres affaires. Toutefois les sessions subséquentes n'ont pas la même autorité que les six premières, qui sont regardées comme les seules incontestablement œcuméniques ; car, outre qu'on ne fit plus guère que de juger des affaires particulières, il semble que du moment où l'on avait terminé ce qui était l'objet de la convocation du concile et des instructions données aux légats, la réunion des évêques n'offrait plus d'une manière aussi

évidente les caractères nécessaires pour l'œcuménicité d'un concile.

On tint le 26 octobre une session qui est divisée en trois actions, parce qu'on y examina trois affaires distinctes. La première de ces trois actions, qui est comptée pour la septième du concile, eut pour objet de terminer le différend survenu depuis quelque temps entre le patriarche d'Antioche et l'évêque de Jérusalem relativement à la juridiction que ce dernier prétendait s'attribuer sur les deux Phénicies, sur l'Arabie et sur les trois Palestines. On approuva sur la demande de Maxime et de Juvénal un accord qu'ils venaient de conclure et qui conservait à l'évêque d'Antioche les trois premières provinces, en laissant les autres à celui de Jérusalem, dont la juridiction patriarcale se trouva ainsi définitivement reconnue. L'affaire de Théodoret fut l'objet de la huitième action. Comme il avait été longtemps le partisan déclaré de Nestorius, et que ses écrits avaient donné lieu à des soupçons malheureusement trop fondés, on exigea qu'il dit anathème à cet hérésiarque. Il répondit qu'on pouvait s'assurer de la pureté de sa foi par la lecture de sa requête à l'empereur et par sa lettre à saint Léon; et comme les évêques insistèrent, il voulut entrer dans des explications pour montrer que sa doctrine avait toujours été orthodoxe; mais il ne fit par là qu'augmenter les soupçons, et l'on s'écria de tous côtés : Dites nettement anathème à Nestorius et à sa doctrine. Il prit enfin le parti de prononcer sans préambule et sans explication l'anathème qu'on exigeait; après quoi il ajouta qu'il avait souscrit à la définition de foi ainsi qu'à la lettre de saint Léon, et qu'il n'avait pas d'autre croyance; alors les commissaires, les légats, les patriarches jugèrent qu'on ne devait plus faire difficulté de le recevoir comme orthodoxe, et tous les évêques applaudirent, en déclarant qu'il devait être maintenu dans son siège, selon le jugement déjà prononcé par le pape.



Dans la neuvième action, on commença l'affaire d'Ibbas, qui, ayant été déposé comme Théodore au conciliabule d'Éphèse, avait présenté une requête pour demander d'être rétabli. Après qu'on eut lu quelques pièces relatives aux accusations précédemment dirigées contre lui, on remit la suite au lendemain, et ce fut l'objet d'une dixième action. Elle commença par la lecture des autres pièces, et quand on eut achevé celles qui concernaient l'accusation portée devant Photius de Tyr, les légats ne voulurent point qu'on lût la procédure faite contre Ibbas au conciliabule d'Éphèse ; attendu que cette assemblée ne méritait pas le nom de concile, et que le pape avait annulé tout ce qui s'y était fait, excepté l'ordination de Maxime d'Antioche, qu'il avait reçu à sa communion. Tous les évêques approuvèrent cet avis. Ensuite le légat Paschasin déclara que d'après les pièces qui venaient d'être lues l'orthodoxie d'Ibbas était suffisamment prouvée, et qu'on devait le rétablir comme ayant été déposé injustement. Anatolius de Constantinople opina dans le même sens, et quelques critiques ont voulu conclure de ces expressions générales qu'on avait approuvé la fameuse lettre d'Ibbas au Persan Maris ; mais il est visible qu'une telle conclusion n'a pas le moindre fondement. Maxime d'Antioche fut le seul qui déclara la lettre d'Ibbas orthodoxe, et on ne peut nullement le regarder comme ayant été en cela l'organe du concile. Les pièces qu'on venait de lire contenaient une exposition de foi entièrement catholique et la condamnation la plus formelle de Nestorius et de ses erreurs ; Ibbas, sur la demande des évêques, n'hésita pas un instant à condamner de nouveau cet hérésiarque : Je l'ai déjà, dit-il, anathématisé par écrit, et comme on n'a point de peine à répéter ce qu'on croit véritablement, je dis encore anathème à Nestorius, à Eutychès et à quiconque ne croit pas comme ce saint concile. C'est d'après toutes ces preuves qu'il fut jugé orthodoxe par tous les évêques ; mais ce jugement ne portait

que sur sa personne ou sa doctrine présente, et il n'était pas question de prononcer sur une lettre dont les passages répréhensibles se trouvaient suffisamment rétractés par les déclarations qu'il avait signées postérieurement.

On trouve à la fin de cette action une décision qui autorisait Maxime d'Antioche à constituer sur les revenus de son église une pension en faveur de Domnus, son prédécesseur. Le concile prit la même mesure à l'égard d'Étienne, évêque d'Éphèse, et de Bassien, son compétiteur, dont les contestations furent l'objet des onzième et douzième actions, tenues le 29 et le 30 octobre. Bassien se plaignait d'avoir été injustement déposé par les intrigues d'Étienne, qui avait été ordonné à sa place. Mais le concile ayant acquis la preuve qu'ils avaient été ordonnés tous deux contre les règles canoniques, décida que ni l'un ni l'autre ne devait occuper le siège d'Éphèse, et qu'on leur laisserait seulement le titre d'évêque et une pension sur les revenus de l'église. Il est bon de dire à cette occasion que les évêques d'Asie demandèrent avec les plus vives instances que l'ordination du nouvel évêque se fît dans la province, et réclamèrent contre les prétentions que le patriarche de Constantinople élevait à ce sujet. On décida dans une treizième action, tenue aussi le 30 octobre, que l'évêque de Nicomédie devait avoir seul la juridiction métropolitaine dans la province de Bithynie, sans que l'évêque de Nicée pût réclamer autre chose qu'un titre honorifique, en vertu des rescrits impériaux qui avaient élevé cette ville au rang de métropole.

La quatorzième action, tenue le lendemain, eut pour objet l'affaire d'Athanase, évêque de Perrha, dont nous avons parlé précédemment. Ayant été accusé par ses clercs et désespérant de se justifier, il avait renoncé à son siège ; puis s'étant pourvu devant un concile de Constantinople, il avait obtenu de Proclus et de saint Cyrille des lettres de recommandation auprès de Domnus d'Antioche. Celui-ci l'avait appelé à se défendre devant un

nombreux concile; mais il avait refusé de comparaître, et on l'avait condamné comme contumace, après quoi le métropolitain de la province avait ordonné à sa place un évêque nommé Sabinien. Athanase avait été ensuite rétabli par le conciliabule d'Éphèse, et Sabinien, qu'on avait alors déposé, vint demander justice au concile de Chalcédoine, qui déclara nulle sa déposition et lui rendit provisoirement son évêché. Toutefois, comme Athanase avait été condamné par défaut, on décida que Maxime d'Antioche devrait juger sa cause dans un délai de huit mois, et que s'il était convaincu sur un seul chef, il serait puni selon toute la rigueur des lois; mais que si on ne pouvait le convaincre ou si on négligeait de le poursuivre dans le délai fixé, il serait rétabli dans son siège, et que Sabinien conserverait le titre d'évêque et le droit de future succession, avec une pension sur les revenus de l'église.

Quand toutes ces affaires furent terminées, le clergé de Constantinople pria les légats de traiter ensuite d'un objet important qui concernait l'église de cette ville. Les prétentions qu'il avait élevées à plusieurs reprises, en réclamant pour son évêque le droit de faire les ordinations épiscopales à Éphèse et dans la Bithynie, faisaient assez comprendre de quoi il s'agissait. Les légats répondirent qu'ils n'avaient point reçu de pouvoir à ce sujet, et comme il ne restait plus rien à décider, ils se retirèrent, aussi bien que les magistrats. Après leur départ, on continua la séance, et l'on fit en faveur de l'évêque de Constantinople le fameux canon qui consacrait toutes ses prétentions, soit à l'égard du rang, soit par rapport à la juridiction. Ce canon portait que le siège de l'ancienne Rome ayant des prérogatives reconnues par toute la tradition, les pères du second concile avaient jugé que le siège de la nouvelle Rome devait avoir aussi ses privilèges et tenir le premier rang après le pape; et qu'en conséquence les métropolitains de l'Asie, du Pont et de

la Thrace, et les évêques dépendant de ces primaties dans les pays barbares, seraient ordonnés par l'évêque de Constantinople après les informations canoniques, bien entendu toutefois que les autres évêques continueraient d'être ordonnés par les métropolitains. Cent quatre-vingt-quatre évêques seulement signèrent ce canon, que les Grecs comptent pour le vingt-huitième du concile. Il y en a en effet vingt-sept autres qui furent reçus de toute l'Église, et que les éditions ordinaires placent avec celui-ci dans la quinzième action. Mais il est certain qu'ils avaient été faits précédemment, et on les trouve dans les anciens exemplaires à la suite de la sixième action, où l'on en fit trois que nous avons rapportés. Cet ordre est également suivi par l'historien Évagre et par le pape Pélage II, qui l'un et l'autre en font la matière d'une septième action. Ce pape ajoute même qu'on peut les considérer comme faisant partie de la sixième (1).

La plupart de ces canons se bornent à confirmer d'anciennes règles de discipline déjà établies par un grand nombre d'autres conciles, relativement à la conduite et aux obligations des clercs, des moines, des vierges et des veuves. Nous citerons seulement le sixième, qui défend d'ordonner des clercs sans titre ecclésiastique, ou, selon les termes du concile, sans qu'ils soient attachés au service d'une église ou d'un monastère; le neuvième, qui défend aux clercs de porter leurs contestations devant un autre tribunal que celui de l'évêque, ajoutant que si un clerc est en différend avec un évêque, l'affaire sera portée au concile de la province, et que s'il s'agit d'un métropolitain, on aura recours soit à l'exarque, c'est-à-dire au patriarche ou au primate, soit à l'évêque de Constantinople; le dix-septième, qui établit les mêmes règles pour les contestations entre les évêques (2); le vingt-

(1) Pelag. *Epist.* III. — Evagr. lib. II.

(2) On ajoute dans ce canon que si l'empereur établit une nou-

quatrième, qui défend d'appliquer à des destinations profanes les lieux qui ont été érigés en monastères; le vingt-cinquième, portant que l'ordination des évêques doit se faire dans les trois mois qui suivent la vacance du siège; enfin le quatorzième, qui défend aux lecteurs et aux chantes, dans les provinces où il leur est permis de se marier, d'épouser des femmes non catholiques; ce qui montre que la continence, imposée partout aux évêques, aux prêtres et aux diacres, s'étendait dans quelques provinces jusqu'aux ordres mineurs.

Il y eut le 1<sup>er</sup> novembre une seizième et dernière action relative à ce qui s'était fait la veille en l'absence des légats. Ils se plaignirent qu'on eût arraché par surprise aux évêques leur souscription à un règlement contraire aux canons de Nicée qui ordonnaient de conserver aux grandes églises leurs droits respectifs, et notifièrent les ordres qu'ils avaient reçus du pape de s'opposer à quiconque voudrait s'attribuer des prérogatives nouvelles. Comme on alléguait le canon du concile de Constantinople, ils répondirent : Si depuis lors vous avez joui de cette prérogative, que demandez-vous maintenant? et si vous n'en avez jamais joui, pourquoi la réclamez-vous? Les magistrats interrogèrent les évêques pour savoir s'ils avaient souscrit volontairement ou par contrainte, et tous ayant répondu qu'ils l'avaient fait de leur plein gré, on demanda ensuite l'avis de ceux qui n'avaient point souscrit. Quelques-uns approuvèrent le décret, et comme les autres ne témoignèrent aucune opposition, leur silence fut regardé comme un consentement. Les légats firent une protestation en forme, et demandèrent qu'elle fût insérée dans les actes, afin, dirent-ils, de faire en conséquence

velle cité, la distribution des paroisses se fera conformément à l'ordre établi pour le gouvernement civil. C'est qu'il était d'usage d'établir un siège épiscopal dans chaque ville qui avait le titre de cité, et le diocèse s'étendait sur toutes les bourgades et sur tous les villages qui dépendaient de la ville.

leur rapport au chef de l'Église universelle, qui pourrait ainsi juger lui-même du mépris qu'on faisait de son autorité et des canons.

Le concile avant de se séparer écrivit une lettre synodale au pape saint Léon pour lui rendre compte de tout ce qui avait été fait et lui en demander la confirmation. On voit dans cette lettre que le nombre des évêques était au moins de cinq cent vingt. Ils reconnaissent le pape pour leur chef, et déclarent qu'ils ont reçu sa lettre comme dictée par saint Pierre lui-même ; puis venant au canon concernant l'église de Constantinople, ils protestent qu'ils l'ont adopté pour mettre fin aux désordres trop communs dans l'élection des métropolitains, et parce qu'ils avaient la confiance que sa sainteté ne refuserait pas de l'approuver et de communiquer au siège de Constantinople une partie de la splendeur et de la puissance que possède le siège apostolique. « Il est vrai, ajoutent-ils, que vos légats ont résisté fortement à ce décret ; mais ils ont voulu sans doute vous en laisser l'honneur, afin qu'on vous attribue la conservation de la discipline aussi bien que de la foi. Nous vous prions donc de mettre le sceau à notre jugement par votre suffrage, et de satisfaire les justes désirs de vos enfans. » L'empereur Marcien, l'impératrice Pulchérie, le patriarche Anatolius et Julien de Cos, écrivirent au pape pour le même objet. Mais toutes ces sollicitations furent sans succès. Le pape confirma le concile de Chalcédoine quant à ce qui regardait la foi et la condamnation d'Eutychès et de Dioscore ; mais il refusa absolument de confirmer les privilèges qu'on voulait attribuer au siège de Constantinople. « On ne doit pas, écrivit-il dans ses réponses, renverser les lois canoniques et fouler aux pieds les droits et les prérogatives de tant de métropoles, pour contenter l'ambition d'un seul homme. La ville de Constantinople jouit de ses privilèges temporels, comme siège du sénat et capitale de l'empire ; mais elle ne peut devenir



siège apostolique.» Il ajouta que le saint-siège n'avait jamais approuvé le canon du second concile sur lequel on se fondait, qu'il n'en avait pas même reçu communication; que d'ailleurs Anatolius devrait être content de l'indulgence dont on avait usé à son égard, soit en le reconnaissant pour évêque, soit en lui pardonnant de s'être arrogé contre les canons l'ordination de Maxime d'Antioche, et qu'enfin, s'il persistait dans ses prétentions ambitieuses, il serait séparé de la communion de l'Eglise. Il écrivit à Maxime d'Antioche pour l'exhorter à maintenir les droits de son siège, et parce que dans le concile Anatolius avait eu la préséance sur cet évêque, il déclara dans sa lettre que tout ce qui pourrait avoir été fait ou toléré par ses légats, outre ce qui concernait la doctrine, demeurerait sans force (1).

L'empereur usa de tout son pouvoir pour faire respecter partout les décisions dogmatiques du concile de Chalcédoine. Il confirma par deux édits successifs la peine de déposition et de bannissement qu'il avait déjà portée dans le concile même contre ceux qui oseraient en contredire le jugement et disputer sur la foi. Il révoqua la loi de Théodose en faveur du conciliabule d'Éphèse, et défendit aux eutychiens, sous les peines les plus rigoureuses, de tenir des assemblées, de faire des ordinations, d'élever des monastères, et surtout de propager leurs erreurs ou de les soutenir par des écrits. Eutychès fut condamné à l'exil avec les clercs et les moines de son monastère. Dioscore fut relégué en Paphlagonie, où il mourut quelques années après. Mais l'hérésie avait fait de tels progrès, que ces mesures demeurèrent presque sans effet. Elle s'était surtout répandue parmi les moines de l'Égypte, de la Palestine, de l'Arménie et d'une partie de la Syrie; elle infecta bientôt les populations de ces provinces, et il y existe encore de nos jours des sectes nom-

(1) Leon. Magn. *Epist.* LXXVIII et seqq.

breuses d'eutychiens, connus sous le nom de jacobites en Orient, et sous le nom de coptes dans l'Égypte et l'Abbyssinie.

On élut à la place de Dioscore pour le siège d'Alexandrie, l'archiprêtre Protérius, distingué par son éminente vertu et par la pureté de sa foi; mais une grande partie du peuple refusa de le reconnaître, demanda par des cris furieux le rétablissement de Dioscore, et s'emportant bientôt à une révolte ouverte, cette multitude attaqua les magistrats, mit en fuite les soldats qui voulaient réprimer la sédition, et les brûla vifs en mettant le feu à une église où ils s'étaient renfermés. L'empereur envoya de nouvelles troupes, et ordonna pour punir la ville de supprimer les distributions de blé, d'interdire les spectacles et de fermer les bains publics. Mais le désordre et la sédition ne faisant qu'augmenter, on prit le parti de renoncer à ces mesures, et les troubles s'apaisèrent peu à peu. Toutefois les dispositions du peuple ne changèrent point; Protérius, constamment menacé par les factieux, se vit obligé plusieurs fois pour mettre sa vie en sûreté d'avoir recours à une garde de soldats, et nous le verrons périr enfin par les mains des sectaires (1).

Les troubles ne furent pas moindres dans la Palestine, où les progrès de l'eutychianisme avaient été malheureusement favorisés par l'adhésion de Juvénal et de plusieurs autres évêques aux actes du conciliabule d'Éphèse. L'impératrice Eudoxie, qui s'était retirée à Jérusalem, continuait d'ailleurs à soutenir le parti d'Eutychès et de Dioscore, et ces circonstances firent naître dans cette province une opposition violente et nombreuse contre le concile de Chalcédoine. Le chef de cette faction fut un moine intrigant nommé Théodose, que ses crimes avaient fait chasser de son monastère. Il s'était rendu ensuite en Égypte, où s'étant emporté contre Dioscore, il avait été

(1) Evagr. *Hist.* lib. II. — Liberat. *Breviar.*

condamné comme séditieux à être fouetté publiquement et promené par la ville sur un chameau. Il ne laissa pas de se joindre au moine Barsumas, qui faisait cause commune avec ce patriarche ; et après s'être présenté au concile de Chalcédoine pour soutenir la protestation des moines eutychiens, il revint aussitôt en Palestine, criant de tous côtés que le concile avait trahi la foi, rétabli l'hérésie de Nestorius et reconnu deux personnes en Jésus-Christ. Il publia pour appuyer ces calomnies de faux actes du concile et une traduction qui altérerait complètement le sens de la lettre de saint Léon. L'impératrice Eudoxie se laissa facilement tromper par des mensonges qui s'accordaient avec ses préjugés. Elle se déclara pour la faction du moine Théodose, et entraîna par son exemple la plus grande partie du peuple, et surtout une foule de moines qui vivaient de ses libéralités. Le patriarche Juvénal étant revenu de Chalcédoine, on voulut le contraindre de rétracter son adhésion à la définition de foi du concile, et comme il s'y refusait avec une fermeté inébranlable, on gagna pour l'assassiner un scélérat, qui, ayant manqué son coup, massacra Sévérien, évêque de Scythopolis. Juvénal se vit donc obligé de prendre la fuite et chercha un asile à Constantinople. Alors les sectaires placèrent sur le siège de Jérusalem le moine Théodose, qui ordonna aussitôt des évêques de son parti pour les autres villes de la Palestine. On exerça la plus violente persécution contre tous ceux qui refusaient d'embrasser sa communion et de dire anathème au concile et au pape Léon ; on les maltraitait avec une brutalité révoltante ; on les faisait battre de verges, on pillait leurs biens, on brûlait leurs maisons, et plusieurs furent mis à mort par la populace. Le gouverneur de la province, qui faisait la guerre aux Arabes, n'eut pas plus tôt appris ces désordres, qu'il s'empressa d'accourir à Jérusalem pour y mettre fin ; mais on lui ferma les portes de la ville par les ordres d'Eudoxie, et il ne put y entrer qu'après avoir promis de

suivre le parti que les moines et le peuple avaient embrassé. Théodose occupa ainsi pendant près de deux ans le siège épiscopal de Jérusalem. Il employa tous les moyens pour attirer à son parti saint Euthymius ; mais ne put en venir à bout, et l'exemple de cet illustre anachorète affermit dans la foi un grand nombre de solitaires qui demeurèrent comme lui constamment attachés au patriarche Juvénal et au concile de Chalcédoine. L'empereur essaya de ramener par les voies de la douceur et de la persuasion les moines de la Palestine séduits par Théodose. Il leur écrivit une longue lettre, où les exhortant à demeurer soumis aux évêques et à ne pas entreprendre de décider sur la foi, il leur montrait que le concile de Chalcédoine avait condamné l'hérésie d'Eutychès, sans favoriser aucunement celle de Nestorius. Il envoya en même temps des troupes pour réprimer le désordre et assurer le châtimement des coupables, et il ordonna surtout au gouverneur de la Palestine de faire arrêter le faux évêque Théodose ; mais celui-ci parvint à s'évader et s'enfuit dans les montagnes de Sinaï. Plusieurs de ses complices, même entre les moines, furent condamnés à de peines corporelles. Ensuite l'empereur écrivit aux moines du mont Sinaï et de l'Égypte pour leur faire connaître les crimes de Théodose et les exhorter à livrer aux magistrats ce chef de sectaires, ajoutant que ce n'était pas pour le punir comme il le méritait, mais pour l'empêcher de séduire les ignorans. Juvénal, rétabli alors dans son siège, déposa tous les clercs que l'intrus avait ordonnés, et tint un concile où il fit signer par tous les évêques de la Palestine une lettre synodale que l'on adressa aux moines pour leur expliquer la doctrine du concile de Chalcédoine et les rassurer contre les calomnies des schismatiques (1).

Saint Léon de son côté employa tous les moyens pour éclairer ces moines ignorans. Il leur écrivit qu'on les avait

(1) Evagr. lib. II. — Niceph. *Hist.* lib. XV. — *Vit. S. Euthym.*

trompés par une traduction infidèle de sa lettre à Flavien, et chercha par des instructions fort développées à leur faire comprendre que la doctrine enseignée dans cette lettre n'était pas moins opposée à l'hérésie de Nestorius qu'à celle d'Eutychès. Il exhorta en même temps l'impératrice Eudoxie, qu'il savait être leur protectrice, à prendre soin elle-même de les éclairer et de dissiper leurs préventions. Enfin il chargea Julien de Cos, son légat, de faire traduire exactement en grec sa lettre à Flavien, et pour désabuser également les moines d'Égypte, il pria l'empereur d'envoyer cette traduction marquée de son sceau à l'évêque d'Alexandrie.

Cependant les schismatiques, pour accréditer leur parti, avaient osé répandre le bruit que le souverain pontife n'approuvait pas le concile de Chalcédoine. Cette invention ridicule avait eu pour auteur Anatolius de Constantinople, qu'on soupçonnait de conserver un secret penchant pour les erreurs d'Eutychès, et qui d'ailleurs s'irritait de trouver dans l'opposition du pape un obstacle à ses prétentions ambitieuses. Il s'était bien gardé de publier la lettre qu'il avait reçue de saint Léon, parce qu'en approuvant les décisions du concile touchant la foi, elle contenait des réflexions fort désagréables au sujet des prérogatives réclamées pour le siège de Constantinople. D'un autre côté, ce patriarche avait nommé à la place d'archidiacre, qui donnait beaucoup de crédit, un certain André, ami d'Eutychès et ancien accusateur de Flavien, après avoir ôté de cette place un catholique zélé nommé Aëtius, qu'il avait ordonné prêtre d'une église hors de la ville. Saint Léon avait adressé à ce sujet des représentations à l'empereur et à l'impératrice, les priant l'un et l'autre d'obliger Anatolius à changer de conduite, et leur recommandant Julien de Cos, qu'il déclarait avoir établi son légat pour défendre à Constantinople les intérêts de l'Église et veiller au maintien de la foi et à l'observation des canons. C'est le commencement des légats



nommés depuis *apocrisiaires* ou correspondans. Le pape prit le parti de rompre alors toute relation avec Anatolius. Mais celui-ci bien loin de renoncer à ses prétentions, entreprit de les faire approuver par les évêques d'Illyrie, et pour se justifier aux yeux de l'empereur, il ne manqua pas de représenter l'opposition du pape comme une condamnation du concile de Chalcédoine. Cette insinuation accueillie et répétée par les schismatiques, fit une telle impression, que Marcien crut devoir exhorter saint Léon à la démentir formellement. Saint Léon écrivit en conséquence une lettre adressée à tous les évêques du concile dans laquelle il déclara de nouveau qu'il approuvait tout ce qui avait été décidé touchant la foi, et que quiconque oserait soutenir les erreurs de Nestorius ou d'Eutychès devrait être retranché de l'Église. Mais il protesta en même temps que nulle considération ne pourrait le faire consentir à la violation des canons de Nicée au profit d'aucune ambition. Il répondit à l'empereur dans le même sens, et peu de temps après il écrivit à Maxime d'Antioche une lettre dont nous avons déjà parlé, et une autre à Protérius d'Alexandrie, pour les exhorter à défendre contre tous les sectaires la doctrine du concile et à maintenir également avec fermeté les privilèges de leurs églises. Il voulut aussi à cause de la célébrité de Théodoret lui adresser une lettre particulière, qui contient, relativement à la doctrine, les mêmes exhortations. Anatolius, pressé par les instances de l'empereur, se décida enfin à satisfaire le pape saint Léon. Il lui écrivit qu'il avait séparé de l'Église l'archidiacre André et tous les partisans d'Eutychès, et quant à ce qui regardait les prérogatives accordées à son église, il protesta que ce règlement avait été fait sur la demande de son clergé sans qu'il y eût pris aucune part, et que pour lui il n'avait jamais rien désiré que de vivre dans le repos et l'obscurité (1).

(1) Leon. Magn. *Epist.* LXXXIV et seqq.



Le concile de Chalcédoine n'éprouva pas les mêmes contradictions en Occident. Saint Léon avait envoyé aux évêques des Gaules sa lettre à Flavien, pour la faire souscrire avant le départ de ses légats pour le concile, et quoique les circonstances ne leur eussent pas permis de répondre assez tôt, ils ne laissèrent pas de lui faire connaître leur adhésion par des lettres pleines de témoignages de respect envers le saint-siège. Il nous reste deux de ces lettres, dont l'une fut écrite par trois évêques en particulier, et l'autre par un concile où assistaient quarante-quatre évêques des provinces méridionales. Dès que le pape fut instruit de la condamnation d'Eutychès à Chalcédoine, il s'empressa de les en informer, en leur recommandant de l'annoncer aux évêques d'Espagne. Il écrivit de même aux évêques de la province de Milan, et nous avons aussi leur réponse, où ils déclarent qu'ils ont lu dans leur concile sa lettre à Flavien, et qu'ils y ont adhéré unanimement. La même adhésion se manifesta par un consentement exprès ou tacite dans toutes les autres provinces de l'Occident.

Une grande partie de la Gaule fut désolée à cette époque par les ravages et les cruautés d'Attila, roi des Huns, qui après avoir pillé la Thrace, la Grèce et l'Illyrie, passa le Rhin en 451, à la tête d'une armée innombrable de barbares. Ayant emporté d'assaut la ville de Metz, il passa les habitans au fil de l'épée, massacra les prêtres jusqu'aux pieds des autels, et réduisit les maisons en cendres. Il ruina de même les villes de Trèves, d'Arras, de Cambrai, de Reims, et se dirigeant vers Troyes, il fit égorger les députés qu'on lui envoya pour essayer de le fléchir. Saint Loup, qui en était évêque, n'hésita pas à se rendre lui-même auprès d'Attila, et il lui parla au nom de Dieu avec tant d'autorité que le barbare, admirant son courage et sa vertu, consentit à épargner cette ville. Il continua sa marche contre Langres et Besançon, qui furent prises et saccagées. La plupart des villes entre le

Rhin et la Loire éprouvèrent le même sort. Les habitants de Paris n'espérant pas pouvoir se défendre, avaient pris la résolution de se retirer dans des places plus fortes. Mais sainte Geneviève, pleine de confiance en Dieu, blâma fortement ce dessein, leur annonça que Paris ne serait point attaqué, et les exhortant à implorer la protection du ciel, elle réunit avec elle un grand nombre de femmes dans une église, où elles passèrent plusieurs jours dans le jeûne et la prière. Cette opposition et l'effort qu'elle produisit avaient tellement irrité contre la sainte une partie des citoyens, qu'ils étaient décidés à la faire mourir, lorsque l'archidiacre d'Auxerre, venu à Paris, les fit renoncer à ce coupable projet en leur montrant des témoignages non équivoques de l'admiration que saint Germain avait conservée jusqu'à ses derniers moments pour les vertus de l'humble et illustre vierge. L'événement vérifia la prédiction de sainte Geneviève, Attila, sans attaquer Paris, alla mettre le siège devant Orléans. Saint Agnan, évêque de cette ville, avait fait un voyage d'Arles pour demander du secours au général Aëtius, et après son retour il exhorta les habitans à invoquer le Seigneur et à se défendre courageusement. Cependant les Huns finirent par emporter la ville; mais lorsqu'ils commençaient à entrer, se disposant au pillage, on vit accourir l'armée d'Aëtius, qui tomba inopinément sur les barbares, en tua un grand nombre et força les autres à prendre la fuite. Attila se retira dans la Champagne, où le général romain, avec le secours des Visigoths, des Francs et des autres peuples établis dans les Gaules, lui livra une seconde bataille qui l'obligea à repasser le Rhin. Mais l'année suivante, ayant réparé ses pertes, il tourna ses armes contre l'Italie, ravagea plusieurs villes, entre autres celle d'Aquilée, et menaçait d'attaquer Rome. Comme on n'était pas alors en état de lui résister, on voulut essayer la voie des négociations. Le pape saint Léon fut prié de se mettre à la tête de l'ar-

bassade, et réussit au-delà de toute espérance. Attila fut si ravi de voir cet illustre pontife qu'il écouta volontiers ses propositions. Il fit cesser toute hostilité, et se retira au delà du Danube avec promesse de faire la paix (1).

Les troubles de l'empire livrèrent bientôt après la ville de Rome à d'autres barbares. L'empereur Valentinien, jeune prince indolent et débauché, avait violé la femme d'un sénateur nommé Maxime, descendu de l'empereur du même nom, qui avait régné quelque temps dans les Gaules. Outré de cet affront, Maxime résolut la perte de Valentinien, et pour réussir, il s'appliqua d'abord à le brouiller avec Aëtius. Il y parvint si bien par ses artifices, que l'empereur, oubliant le besoin qu'il avait de ce grand capitaine, le tua de sa propre main. Cet assassinat ne demeura pas longtemps sans être vengé. Deux amis d'Aëtius, excités par Maxime, tombèrent sur Valentinien, comme il se promenait au champ de Mars, et le massacrèrent publiquement sans que personne se mît en devoir de le défendre. Ainsi périt, le 17 mars 455, à l'âge de trente-six ans, le dernier prince de la race du grand Théodose. Maxime fut aussitôt proclamé empereur, et épousa malgré elle Eudoxie, veuve de Valentinien; mais quand elle eut appris que ce nouvel époux était l'assassin du premier, ne consultant plus que sa haine, elle invita Genséric à venir s'emparer de Rome. Le roi des Vandales ne balança pas, et sur le bruit de son approche, Maxime ne songea qu'à prendre la fuite. Cette lâcheté le rendit si méprisable, qu'il fut tué le 12 juin, après deux mois et demi de règne, par d'anciens officiers de Valentinien. Genséric arriva trois jours après et trouva Rome sans défense. Le pape saint Léon sortit à sa rencontre, et obtint par ses prières que les Vandales se borneraient à piller, et s'abstiendraient du meurtre et de l'incendie. Le pillage dura quatorze jours, et parmi les richesses im-

(1) Greg. Turon. *Hist.* lib. II. — Prosp. *Chron.* an 452.

menses qui furent enlevées, se trouvaient les vases sacrés que Titus avait autrefois apportés de Jérusalem. Les barbares emmenèrent une multitude de captifs, et entre autres l'impératrice Eudoxie avec ses deux filles. Genséric maria l'aînée à son fils Hunéric, et renvoya l'autre quelque temps après avec sa mère à Constantinople. C'est la suite de ces tristes événemens que la célèbre Eudoxie veuve de Théodose et mère de l'impératrice d'Occident se décida enfin à rentrer dans le sein de l'Église. Les captifs emmenés en Afrique furent secourus avec une charité sans bornes par l'évêque de Carthage, Deogratias. Comme dans le partage de ces esclaves on séparait sans pitié les enfans de leurs parens et les femmes de leurs maris, il entreprit de les racheter, et vendit pour cette bonne œuvre jusqu'aux vases de son église. Il pourvut ensuite à leurs besoins, prit surtout des mesures pour procurer aux malades tous les secours nécessaires, et malgré sa vieillesse il les visitait sans cesse avec les médecins, et allait la nuit dans les salles où il les avait logés, s'assurer qu'on ne les négligeait point (1).

Le jour de la Pâque, pour cette même année 455, était fixé au dimanche 24 avril, dans le canon pascal de Théophile d'Alexandrie. Mais comme on était persuadé en Occident que ce jour ne devait jamais être plus tard que le 21 avril, saint Léon, qu'on a vu déjà proposer des difficultés dans une circonstance analogue, pria l'empereur Marcien de faire examiner la question par les personnes les plus habiles, et l'empereur s'adressa au patriarche Protérius, qui dans une lettre à saint Léon justifia le calcul de Théophile et montra qu'il était conforme aux réglemens établis par le concile de Nicée pour servir de base à cette supputation. Le pape se conforma donc à ce calcul, et écrivit en conséquence aux évêques des Gaules et de l'Espagne. Mais pour prévenir de sem

(1) *Prosp. Chron.* — *Procop. lib. I.* — *Victor. Vit. lib. I.*

blables difficultés, il fit travailler à un nouveau canon pascal qui pût servir de règle pour les églises d'Occident. Un auteur gaulois nommé Victorius entreprit ce travail à la sollicitation d'Hilarus, archidiacre de l'Église romaine. Pour le faire avec plus d'exactitude, il reprit la suite des lunaisons depuis le commencement du monde, et multipliant le cycle lunaire de dix-neuf ans par le cycle de vingt-huit ans, il inventa, selon les uns, ou vérifia seulement, selon d'autres, le cycle ou la période de 532 ans, après laquelle les jours de la Pâque recommencent à se succéder dans le même ordre. Son canon pascal fut suivi dans tout l'Occident, et comme il devint bientôt fort commun, les papes cessèrent d'avertir les évêques du jour de la Pâque.

Deux mois environ après la prise de Rome, Avitus fut proclamé empereur dans les Gaules, où il était préfet du prétoire. Mais l'année suivante, ayant été vaincu en Italie par le patrice Ricimer, il fut contraint d'abdiquer l'empire, et se fit ordonner évêque de Plaisance pour sauver sa vie. Majorien, qui lui succéda, fut aussi déposé et assassiné quelques années après par la trahison de Ricimer, et Libius Sévère, proclamé à sa place, ne tarda pas à avoir le même sort. L'impératrice Pulchérie, que l'Église honore comme sainte, mourut en 453, âgée seulement de cinquante-quatre ans. Elle avait bâti plusieurs églises en l'honneur de la sainte Vierge, fondé et doté plusieurs hôpitaux et plusieurs monastères, et en mourant elle laissa tous ses biens aux pauvres, par un testament que Marcien exécuta avec une religieuse fidélité. Cet empereur se disposait à faire la guerre aux Vandales, lorsqu'il mourut lui-même le 26 janvier 457, dans sa soixante-cinquième année. Sa mémoire est en bénédiction pour ses vertus et pour les services qu'il rendit à la religion. Outre les lois qu'il publia contre les eutychiens, il en fit d'autres pour confirmer les privilèges des églises et des clercs, et les pensions établies en faveur des pauvres. Il révoqua tous



les rescrits accordés contre les canons, et par dérogation à une loi de l'empereur Valentinien I<sup>er</sup>, il permit aux vierges et aux veuves consacrées à Dieu, de donner aux églises, aux clercs, aux moines ou aux pauvres, tout ce qu'elles voudraient, soit par donation, soit par testament.

Le successeur de Marcien fut Léon, né en Thrace, qui fut élu le 27 février de la même année et qui régna près de dix-sept ans. Quoiqu'il fût sincèrement attaché à la religion et qu'il se fût prononcé dès le commencement de son règne en faveur du concile de Chalcédoine, il laissa voir bientôt après une sorte de faiblesse et d'hésitation qui releva partout les espérances des hérétiques.

Les eutychiens, toujours fort nombreux en Égypte, n'eurent pas plus tôt appris la mort de Marcien, qu'ils entreprirent de placer sur le siège d'Alexandrie un moine de leur secte nommé Timothée et surnommé *Elure* ou le Chat, surnom qu'il dut peut-être à l'artifice dont il se servit pour parvenir à ses fins. Il était prêtre et s'était fait remarquer par ses déclamations contre le concile de Chalcédoine. Ayant acquis par là une certaine réputation dans son parti, il allait pendant la nuit autour des cellules des moines, et leur parlant au travers d'une canne creuse il les appelait par leur nom, et se donnait pour un ange envoyé du ciel qui venait les avertir de fuir la communion de Protérius, et de choisir pour évêque le moine Timothée. Une foule de sectaires se joignirent à lui, et comme le gouverneur était absent avec ses troupes, ils se répandirent en tumulte dans la ville d'Alexandrie, gagnèrent par argent une troupe de séditeux, s'emparèrent de la grande église, et firent ordonner Timothée par deux évêques eutychiens chassés de leur siège. Ensuite ils poursuivirent le patriarche Protérius, qui chercha inutilement sa sûreté dans le baptistère. Ni la sainteté du lieu, ni celle du jour, qui était le vendredi saint, ne le préserva de leur fureur. Ils le percèrent de plusieurs



coup d'épée comme il était en prière; et après avoir suspendu son corps pendant quelque temps au milieu d'une place publique, ils le traînèrent dans toute la ville et le mirent en pièces. Quelques-uns poussèrent la rage jusqu'à goûter de son sang. On brûla les restes de ses membres et on en jeta les cendres au vent. Plusieurs catholiques furent martyrisés avec le saint évêque.

Timothée commença aussitôt à exercer toutes les fonctions de patriarche. Il ôta des diptyques le nom de Proérius, y mit le sien avec celui de Dioscore, et disposant à son gré des biens de l'église, il les distribuait aux gens de sa faction, sans s'occuper des besoins des pauvres. Il fut l'audace, avec quatre ou cinq évêques eutychiens, d'anathématiser publiquement le concile de Chalcédoine et tous ceux qui en suivaient la doctrine, nommément le pape saint Léon, Anatolius de Constantinople et les autres patriarches. Il persécuta les catholiques dans toute l'Égypte, fit chasser les évêques orthodoxes, mit partout dans les églises et les monastères des évêques et des prêtres de son parti, défendit à tous les autres d'exercer aucune fonction et aux fidèles de communiquer avec eux; de sorte que les ecclésiastiques soumis aux décisions de l'église se trouvaient contraints, pour échapper aux violences des factieux, de prendre la fuite ou de se tenir humblement cachés. Plusieurs évêques catholiques se rendirent à Constantinople et présentèrent au nom de tous les autres une requête à l'empereur, pour demander la déposition de Timothée, l'élection canonique d'un patriarche et le maintien de la doctrine définie à Chalcédoine. Les sectaires de leur côté envoyèrent une députation, avec des lettres portant que les magistrats et le peuple d'Alexandrie ne voulaient point d'autre évêque que Timothée. Celui-ci leur remit aussi un mémoire fort artificieux où il s'efforçait de montrer que saint Léon et le concile de Chalcédoine avaient embrassé le nestorianisme. L'empereur Léon renvoya toutes ces pièces au

patriarche Anatolius, et lui proposa d'assembler son clergé avec tous les évêques qui se trouvaient à Constantinople, pour donner leur avis tant sur l'ordination de Timothée que sur les décisions du concile de Chalcedoine. Il écrivit en outre au pape saint Léon, à Basile d'Antioche, successeur de Maxime, à Juvénal de Jérusalem et aux métropolitains de l'Orient, les priant de réunir pour le même objet les évêques de leur province (1).

Anatolius tint un nombreux concile dont le résultat fut une lettre synodale adressée à l'empereur pour lui déclarer qu'on devait tenir pour nulle l'ordination de Timothée, et qu'il n'était pas permis de remettre en question la doctrine d'un concile reçu de toute l'Église. Tous les évêques qu'on avait consultés, au nombre de plus de soixante, répondirent dans le même sens, à l'exception d'un seul, et il nous reste encore trente-six de ces réponses, plupart souscrites par plusieurs évêques. Saint Jacques Syrien, saint Siméon Stylite et saint Baradat, que l'empereur avait aussi consultés sur cette question, répondirent également qu'il fallait regarder comme un oracle infallible du Saint-Esprit la décision des six cent trente pères réunis à Chalcedoine. Le pape saint Léon avait déjà été instruit par Anatolius des troubles survenus en Égypte et il s'était empressé d'écrire plusieurs lettres à l'empereur pour l'exhorter à réprimer ces désordres et à maintenir la foi catholique, et d'autres aux patriarches d'Antioche et de Jérusalem, à Julien de Cos son légat, à l'évêque de Thessalonique, et enfin à Anatolius lui-même pour leur recommander la plus grande fermeté contre les entreprises des hérétiques. Ayant reçu ensuite la lettre de l'empereur, il répondit, le 1<sup>er</sup> novembre 457, que la foi de l'Église était irrévocablement fixée par la décision d'un concile général, qu'on ne devait plus examiner

(1) Evagr. lib. II. — Liberat. *Brev.* — Victor Tunon. *Chron.*

ce qui avait été ainsi jugé d'une manière infaillible, et que les troubles ne finiraient point si l'on consentait à renouveler sans cesse les disputes au gré des sectaires. Il l'exhortait enfin à chasser de l'église d'Alexandrie le moine Timothée, qui s'était rendu coupable de crimes si odieux. Il pressa en même temps Anatolius de joindre ses efforts aux siens pour faire maintenir les décrets du concile, et il lui fit des reproches de ce qu'il souffrait dans son église des clercs accusés de prêcher publiquement l'hérésie. Comme les sectaires après avoir perdu l'espérance d'un nouveau concile, demandaient au moins une conférence où ils pussent exposer leurs difficultés, saint Léon écrivit peu de temps après une autre lettre à l'empereur, pour déclarer qu'on ne pouvait entrer avec eux dans aucune dispute sur la foi, parce qu'en accédant à cette demande artificieuse, on semblerait par là même anéantir l'autorité du concile et supposer qu'il n'y avait point encore eu de décision. Il promit toutefois d'envoyer des légats en Orient, mais seulement pour instruire ceux qui voudraient être éclairés, et non pour examiner de nouveau ce qui avait été défini. Il envoya en effet deux évêques avec une autre lettre conçue dans le même sens, et une instruction fort étendue, où il expose avec beaucoup de netteté la doctrine catholique sur l'Incarnation (1).

Les exhortations du souverain pontife et les réponses unanimes des évêques déterminèrent l'empereur à donner l'ordre de chasser d'Alexandrie le faux patriarche Timothée, qui obtint cependant la permission de venir à Constantinople, où il prit le parti de faire une profession de foi catholique, dans l'espoir de conserver le siège qu'il avait usurpé. Mais l'opposition de saint Léon vint faire échouer cette tentative, et l'hypocrite intrigant fut enfin relégué sous bonne garde dans la Chersonèse. On élut

(1) Leon. Magn. *Epist.* cxviii et seqq. — Conc. Chalced. part. iii.

à sa place, l'an 460, un autre Timothée, surnommé Solofaciole ou le Blanc, qui s'empressa de donner avis de son élection au pape, en joignant à sa lettre celles du clergé d'Alexandrie et de dix évêques d'Égypte. Saint Léon les exhorta dans sa réponse à employer la douceur pour ramener les hérétiques, et il invita en particulier le nouveau patriarche à lui écrire souvent pour l'instruire de l'état de son église. Anatolius de Constantinople et Juvénal de Jérusalem étaient morts environ deux ans auparavant. Le premier eut pour successeur le prêtre Gennade, non moins distingué par ses vertus que par ses talents. Juvénal fut remplacé par Anastase, à qui saint Euthymius avait prédit son élévation.

Saint Léon mourut lui-même au commencement de l'an 461, après un pontificat de vingt et un ans. Il nous reste de lui quatre-vingt-seize sermons sur les principales fêtes de l'année, et cent quarante et une lettres, dont nous avons cité les plus remarquables. Nous devons mentionner encore parmi ses décrétales, une lettre où il reprend l'évêque de Bénévent pour avoir mis à la tête de son clergé un prêtre nouvellement ordonné, et décide que chaque prêtre doit garder le rang de son ordination ; une autre à Théodore de Fréjus au sujet de la pénitence, portant qu'on ne doit la refuser à aucun pécheur pendant la vie, et qu'on doit même réconcilier à l'article de la mort ceux qui ont perdu la connaissance ou la parole, lorsqu'on a des preuves qu'ils en ont témoigné le désir ; une autre adressée aux évêques de la Campanie, dans laquelle, outre quelques autres reproches, il les reprend de ce qu'ils obligeaient les pénitens à une confession publique, ajoutant qu'il suffit que les péchés soient déclarés au prêtre par une confession secrète ; enfin une autre à Néonas, évêque de Ravenne, dans laquelle il décide, à l'égard de ceux qui ont été emmenés captifs avant l'âge de raison, que si l'on ne trouve aucune preuve qu'ils aient reçu le baptême, on ne doit pas hésiter à le

leur accorder, sans craindre le péril de rebaptiser. On infère de là qu'il n'était pas encore d'usage de baptiser sous condition ; et on peut remarquer aussi dans la décrétale précédente une preuve sans réplique en faveur de la confession auriculaire. Les sermons de saint Léon traitent avec beaucoup de netteté et d'onction les points principaux du dogme et de la morale chrétienne. Il y en a plusieurs sur le sacerdoce, dix sur la Nativité ou l'Incarnation, huit sur l'Épiphanie, un grand nombre sur le Carême, sur la Passion et sur les Quatre-temps, plusieurs pour les jours de Pâques et de la Pentecôte ; six sur l'aumône, à l'occasion des quêtes qui se faisaient le dimanche dans les églises ; un sur la Dédicace, pour la fête des Machabées, et un sur les prérogatives de l'Église romaine, pour la fête de saint Pierre et de saint Paul. Quoique les écrits de saint Léon ne soient pas exempts de quelques défauts qui tiennent au mauvais goût de son siècle, ils ne laissent pas d'être extrêmement remarquables par la noblesse et l'élégance du style, par la précision et la netteté des idées, par la force du raisonnement et par les mouvemens pathétiques d'une éloquence brillante qui saisit l'esprit et pénètre les cœurs.

Théodoret mourut aussi vers ce même temps, sans qu'on sache précisément en quelle année. Cet illustre docteur, également distingué par ses vertus et par sa science, était né à Antioche, l'an 386, d'une famille noble et riche. Sa mère le nomma Théodoret ou donné de Dieu, parce qu'après treize ans de stérilité elle l'obtint par les prières du célèbre solitaire Mardonius. Il fut consacré à Dieu dès le berceau et élevé dès l'âge de sept ans dans un monastère, près d'Apamée, où il se fit remarquer bientôt par l'amour de l'étude, de la prière et de la retraite : ayant perdu son père et sa mère, il distribua tous ses biens aux pauvres, et lorsqu'il eut été placé sur le siège de Cyr, vers l'an 420, l'épiscopat ne lui fit rien relâcher des pratiques de la vie solitaire. Il n'accepta que



malgré lui cette dignité, qui servit à faire éclater davantage son zèle et ses talens. La ville de Cyr était assez peu considérable, mais elle avait huit cents paroisses dans sa dépendance. Théodoret eut le bonheur de ne laisser à sa mort aucun hérétique dans ce vaste diocèse, où il s'en trouvait auparavant un grand nombre de toutes les sectes. Il convertit jusqu'à dix mille marcionites dans huit bourgades, et ce zèle apostolique l'exposa à des attaques furieuses qui mirent plusieurs fois sa vie en danger. Il s'occupa aussi des besoins temporels de son troupeau. Il construisit deux ponts, répara plusieurs édifices publics, fit un aquéduc pour procurer des eaux à la ville, et obtint une diminution des impôts, qui accablaient la province au point que les terres étaient souvent abandonnées.

Théodoret a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent la beauté de son génie aussi bien que la variété de son immense érudition. On a de lui des commentaires fort instructifs sur la plus grande partie de l'Écriture sainte, c'est-à-dire sur le Pentateuque, sur le livre de Josué, sur celui des Juges, sur celui de Ruth, sur les livres des Rois et les Paralipomènes, sur les Psaumes, sur le Cantique des cantiques, sur tous les prophètes à l'exception d'Isaïe, et sur toutes les Épîtres de saint Paul; une Histoire ecclésiastique qui s'étend depuis la naissance de l'arianisme jusqu'à l'an 428; un ouvrage intitulé Philothée, qui contient la vie des plus illustres solitaires de l'Orient; cinq livres sur les Fables des hérétiques, où l'on trouve l'histoire des hérésies depuis l'origine du christianisme, avec une exposition des dogmes, de la morale et de la discipline de l'Église; deux traités que nous avons déjà fait connaître, l'un contre les erreurs des eutychiens et l'autre contre les païens; dix sermons fort éloquents sur la Providence; un assez grand nombre de lettres sur divers sujets; enfin quelques ouvrages contre saint Cyrille, qui ont mérité malheureusement d'être condamnés au cinquième concile général. Cependant on doit remarquer



que cette flétrissure imprimée à quelques écrits de Théodoret n'a point touché à sa personne ; car s'il eut le tort réellement inexcusable de défendre Nestorius et de persister pendant si longtemps dans le schisme, il répara cette faute en souscrivant plus tard sans réserve aux décisions de l'Eglise. Ajoutons encore, sans prétendre justifier ni sa conduite ni ses écrits justement condamnés, que si son langage sur certains points ne fut pas toujours orthodoxe, il n'approuva jamais, quant au fond, la doctrine impie de Nestorius, et que, cédant à un entraînement de parti, il se fit illusion sur le sens et la portée de quelques expressions catholiques, et s'obstina longtemps à les rejeter, moins par suite d'une différence de sentimens, que par une crainte excessive qu'on n'en abusât pour établir les erreurs enseignées dans la suite par les eutychiens.

On place quelque temps auparavant la mort de saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, qui a mérité ce surnom par son éloquence. Il nous reste de lui cent soixante-seize sermons. Saint Maxime de Turin, dont nous avons un traité contre les païens et un grand nombre d'homélies, mourut quelques années plus tard, après un long épiscopat. Il nous reste aussi quelques homélies de saint Valérien, évêque de Cemèle, dans les Gaules, et de Basile, évêque de Séleucie, qui moururent également vers cette époque. On rapporte à ce même temps la mort de Paul Orose, célèbre par quelques opuscules contre les pélagiens, et surtout par un abrégé d'histoire qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 416.

Parmi les illustres solitaires dont la vie fut écrite par Théodoret, on remarque saint Jacques, saint Baradat et saint Siméon Stylite, qui furent consultés par l'empereur Léon au sujet du concile de Chalcédoine. Ils étaient connus particulièrement du célèbre évêque de Cyr, qui les avait vus et entretenus plusieurs fois, et qui invoque d'ailleurs la notoriété publique à l'appui des faits qu'il raconte. Saint Jacques le Syrien demeurait sur une mon-

tagne voisine de Cyr, et vivait exposé jour et nuit à toutes les injures de l'air, sans abri contre les bêtes féroces, souvent enseveli sous la neige, ne faisant jamais de feu, ne prenant pour nourriture que des lentilles trempées dans l'eau, et pour ajouter encore à ces austérités, il portait sous son habit de pesantes chaînes de fer. Saint Baradat, après avoir vécu quelque temps dans une espèce de cage si étroite qu'il était obligé de s'y tenir tout courbé, demeura ensuite en plein air sur la pointe d'un rocher, les mains continuellement étendues vers le ciel et tout couvert d'une tunique de peau qui, se prolongeant sur la tête, cachait entièrement sa figure, et ne lui laissait de libre que le nez et la bouche. La vie de saint Siméon Stylite fut encore plus extraordinaire. Il était né en Cilicie, et à l'âge de treize ans ayant embrassé la vie monastique, il s'attacha successivement à diverses communautés, puis il se retira dans une petite cabane aupied d'une montagne près d'Antioche. Il voulut alors imiter le jeûne de Moïse, d'Élie et de Jésus-Christ, en passant les quarante jours du carême sans manger. Le supérieur d'un monastère voisin chercha à le détourner de ce projet comme impossible, et fit mettre dans sa cabane dix pains et une cruche d'eau. Mais le saint n'y toucha point, et il avait déjà passé ainsi vingt-huit ans quand Théodoret l'écrivait. Pendant le reste de l'année il ne mangeait qu'une fois la semaine. Le bruit de sa sainteté et de ses miracles se répandit bientôt de tous côtés, en sorte qu'une foule de malades s'adressaient à lui pour obtenir leur guérison. Importuné de ce concours innombrable de personnes qui s'empressaient pour le voir, et qui toutes désiraient au moins toucher ses vêtemens, il prit le parti de monter sur une colonne, ce qui lui a fait donner le nom de Stylite. Il en fit d'abord faire une de six coudées, puis d'autres plus élevées, et une enfin de trente-six. Le haut de cette colonne n'avait que trois pieds de diamètre, et il était fermé d'une petite enceinte à hauteur d'appui.

Quelques-uns furent tentés de blâmer ce genre de vie ; mais les nombreuses conversions qu'il produisit parmi les peuples idolâtres des contrées voisines, et les miracles opérés depuis par saint Siméon, firent comprendre qu'il était l'effet d'une inspiration particulière. On voulut éprouver sa vertu en lui ordonnant de la part des évêques de descendre de sa colonne, et quand on vit qu'il se disposait à obéir, on lui permit d'y rester. Son occupation ordinaire était la prière ; il y consacrait la plus grande partie de la nuit, et depuis le matin jusqu'à trois heures après-midi ; puis il employait le reste du jour à instruire ceux qui venaient le voir, à guérir les malades, à terminer les contestations et à réconcilier les ennemis. Il s'intéressait vivement à tous les besoins de l'Église, et écrivait aux empereurs, aux magistrats et aux évêques mêmes pour les avertir de leurs devoirs. Il convertit des milliers d'infidèles, principalement des Perses et des Arabes, qui venaient le voir en troupes nombreuses, et qui brisaient leurs idoles en sa présence. Le roi de Perse, plein de vénération pour lui, s'informait curieusement de ses miracles, et la reine voulut avoir de l'huile bénite par lui. Les calomnies des mages ne purent affaiblir ce respect, qui fut bientôt partagé par les courtisans. Saint Siméon mourut vers l'an 361, âgé d'environ soixante-neuf ans, et après en avoir passé trente-sept sur la colonne. Ses reliques furent portées à Antioche, au milieu d'un concours immense de peuple. L'empereur Léon les fit demander aux habitants ; mais ils obtinrent de les conserver comme une sauvegarde pour leur ville, dont une grande partie venait d'être détruite par un affreux tremblement de terre (1).

L'exemple de saint Siméon détermina un vertueux solitaire nommé Daniel à suivre le même genre de vie. Il se fit bâtir une colonne sur une montagne auprès de Con-

(1) Theod. *Phil.* — Evagr. lib. II. — Anton. *Vit. Sim.*

stantinople, et malgré tout ce qu'il eut à souffrir de la rigueur du froid ou de la violence des vents, il ne laissa pas d'y vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Une austérité si étonnante et les miracles qu'il opéra lui attirèrent bientôt la vénération des grands aussi bien que du peuple. L'empereur Léon, à qui il obtint un fils par ses prières, le visitait souvent, et bâtit près de sa colonne un monastère pour ses disciples et un hospice pour ceux qui venaient le voir. Le roi des Lazes étant venu à Constantinople pour conclure une alliance avec l'empire, se prosterna avec admiration devant la colonne du saint, et le prit pour arbitre du traité. Saint Daniel fut élevé à la prêtrise par le patriarche Gennade. Il avait prédit les malheurs d'un incendie qui consuma, en 465, une partie de la ville de Constantinople et qui fit périr un assez grand nombre d'habitans dans les flammes.

Saint Marcel, qui gouvernait le monastère des acémètes, s'était rendu également célèbre par ses éminentes vertus. Il distribua fort jeune encore ses grands biens aux pauvres et voulut vivre du travail de ses mains. Attiré ensuite à Constantinople par la réputation de saint Alexandre, il entra dans sa communauté, où il fit bientôt de grands progrès dans la perfection. Lorsqu'il eut été choisi pour abbé, il lui vint un si grand nombre de disciples qu'il fallut agrandir les bâtimens du monastère. Il porta néanmoins le désintéressement au point de distribuer à d'autres monastères les biens que son frère lui laissa en mourant. On raconte de lui plusieurs miracles, et entre autres la résurrection d'un mort. Saint Euthymius, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, jouissait d'une réputation encore plus éclatante. L'impératrice Eudoxie, pleine de vénération pour lui, bâtit une église près de son monastère, et ne pouvant l'entretenir aussi souvent qu'elle le désirait, elle se mit sous la direction d'un de ses disciples, à qui elle fit donner l'administration d'une vaste et magnifique église qu'elle avait fait bâtir sur le

tombeau de saint Étienne. Cet illustre solitaire mourut en 473 à l'âge de quatre-vingt-seize ans, après en avoir passé soixante-sept dans le désert.

Saint Severin, après avoir vécu pendant quelque temps parmi les solitaires de l'Orient, introduisit la vie monastique dans la Norique, aujourd'hui l'Autriche, dont les habitants le vénèrent comme leur apôtre. Il y fonda plusieurs monastères, dont le plus considérable était près de Vienne, sur les bords du Danube. Il dormait couché sur un simple cilice, marchait toujours nu-pieds, même par les froids les plus rigoureux, jeûnait tous les jours, excepté les fêtes, jusqu'au coucher du soleil, et ne mangeait en carême qu'une fois par semaine. Il opéra un grand nombre de conversions, et devint le refuge des peuples dans cette contrée toujours exposée aux courses des barbares. Il rachetait les captifs, guérissait les malades, exhortait les fidèles à détourner par des bonnes œuvres les fléaux dont ils étaient menacés, et souvent même il les avertissait des desseins et de la marche des ennemis, après en avoir été instruit par révélation. Plusieurs églises le demandèrent pour évêque ; mais son humilité et l'amour de la retraite lui firent constamment refuser cette dignité. On ignore le lieu de sa naissance, qu'il ne voulut jamais faire connaître à ses disciples, apparemment par modestie ; car son air distingué et la pureté avec laquelle il parlait la langue latine firent juger qu'il était d'une noble famille. Il mourut le 8 janvier 482, après avoir prédit deux ans auparavant le jour de sa mort (1).

Plusieurs monastères nouveaux avaient été fondés depuis quelque temps dans les Gaules, et spécialement dans les diocèses de Vienne et de Lyon. Un des plus célèbres fut le monastère de Condat, bâti par saint Romain dans les forêts du mont Jura, et qui donna naissance à la ville de Saint-Claude, érigée en évêché vers le milieu du siècle

(1) Vit. S. Sever. Noric. ap. Bolland.

dernier. Saint Romain, né dans le pays des Séquanais ou Franche-Comté, s'était formé aux pratiques de la vie religieuse dans le monastère d'Ainay, bâti à Lyon, près du lieu où avaient souffert les premiers martyrs de cette ville. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il se retira, avec un exemplaire de la Vie des Pères et des Institutions de Cassien, dans la solitude de Condat, où son frère Lupicin vint le joindre quelques années après. Ils étaient d'un caractère bien différent. Romain, doux et indulgent, était toujours prêt à excuser les fautes d'autrui, tandis que Lupicin, naturellement sévère, montrait une fermeté inflexible pour maintenir la règle et en punir les infractions. Leur réputation leur attira bientôt un si grand nombre de disciples, que le monastère de Condat ne suffisant plus, ils défrichèrent dans la forêt voisine un lieu nommé Laucone, où ils établirent un second monastère dont Lupicin fut abbé. Ils bâtirent pour leur sœur un troisième monastère sur une montagne pleine de cavernes, ce qui le fit nommer la Baume. On y vit bientôt plus de cent religieuses qui gardaient une clôture si exacte, qu'elles ne sortaient du monastère que pour être portées en terre. Saint Romain mourut vers l'an 460. Il avait été ordonné prêtre, et il fonda aussi dans le diocèse de Lausanne un monastère appelé de son nom Romain-Moutier. Saint Lupicin mourut vingt ans plus tard, dans une extrême vieillesse. Il portait si loin l'austérité, que pendant les huit dernières années de sa vie il se priva entièrement de boire, se contentant, lorsqu'il était pressé par la soif, de tremper dans l'eau la petite quantité de pain qu'il prenait pour sa nourriture. Chilpéric, roi des Bourguignons, à qui il avait demandé quelques secours pour ses moines, leur assigna un revenu annuel de trois cents boisseaux de blé, de trois cents mesures de vin et de cent sols d'or pour leur habillement.

Le monastère de Lérins, toujours très-florissant, avait alors pour abbé Fauste, qui devint dans la suite évêque



de Riez. Il eut au sujet de la juridiction un différend avec Théodore, évêque de Fréjus, et pour y mettre fin, Ravennius d'Arles convoqua vers l'an 456 un concile que l'on compte pour le troisième de cette ville. On y décida que l'évêque continuerait à donner des secours au monastère, et ne s'arrogerait pas d'autres droits que ceux dont avait joui son prédécesseur; c'est-à-dire que les clercs ne pourraient être ordonnés que par lui ou avec son consentement; qu'il confirmerait les néophytes, lorsqu'il y en aurait, et qu'on ne pourrait recevoir des clercs étrangers sans sa permission; mais que pour le reste le monastère dépendrait entièrement de l'abbé.

Un autre concile tenu à Angers trois ans auparavant fit plusieurs canons de discipline, qui presque tous ont pour objet de confirmer d'anciennes règles relatives aux clercs, aux moines, aux vierges ou aux pénitens. Nous mentionnerons seulement en particulier ceux qui défendent aux clercs de plaider devant des juges laïques sans la permission de l'évêque, ou de quitter leur état et d'entrer dans la milice, sous peine d'excommunication. Les mêmes réglemens et quelques autres sur la conduite des clercs furent renouvelés dans un concile tenu à Tours l'an 361, et dans un autre tenu à Vannes quatre ans plus tard. On doit remarquer dans celui-ci la défense faite aux clercs d'assister aux festins de noces. Ces deux conciles furent convoqués par saint Perpétuus de Tours, qui se signala par son zèle et sa charité. Il employa ses immenses richesses au soulagement des pauvres et à d'autres bonnes œuvres. Comme l'église de Saint-Martin se trouvait trop petite pour le concours immense de fidèles attirés à son tombeau par les fréquens miracles qui s'y opéraient, il en fit construire une autre plus vaste et plus magnifique à cinq cents pas de la ville, et il y transféra les reliques du saint.

Plusieurs conciles furent aussi tenus à Rome sous le pape Hilarus, qui avait succédé à saint Léon. Le premier fut

touchant la cause d'Hermès, évêque de Narbonne, qui s'était mis en possession de ce siège contre les canons, après avoir été ordonné d'abord pour la ville de Béziers, dont les habitans avaient refusé de le recevoir. Le pape ayant pris des renseignemens auprès des évêques voisins et entendu les députés des parties intéressées, régla pour le bien de la paix et par indulgence qu'Hermès resterait évêque de Narbonne, mais qu'il serait privé du droit d'ordonner les évêques de la province, et ce droit fut attribué à l'évêque le plus ancien. Le souverain pontife notifia cette décision par une lettre du 3 décembre 462, où il recommande de tenir au moins tous les ans un concile, et confère à l'évêque d'Arles le droit de le convoquer, et d'en marquer le temps et le lieu en écrivant aux métropolitains.

Un second concile, tenu trois ans plus tard, eut pour objet deux affaires soumises au jugement du saint-siège par les évêques de la province de Tarragone, l'une concernant Sylvain de Calahorre, qui avait ordonné un évêque sans l'élection du peuple, et pris un prêtre d'un autre diocèse pour l'élever à l'épiscopat sans le consentement de son évêque ; l'autre, relative à Irénée, transféré d'un autre siège sur celui de Barcelone, par égard pour l'évêque défunt, qui l'avait demandé pour son successeur. Il y eut à ce concile quarante-huit évêques, entre lesquels on remarque saint Maxime de Turin, qui est nommé le premier après le pape, comme étant le plus ancien. Tous, à l'occasion d'Irénée, se récrièrent avec force contre l'abus de transmettre les évêchés comme par testament, et l'on décida qu'il lui serait donné ordre, sous peine d'excommunication, de retourner à sa première église, et que le métropolitain ferait élire un autre évêque pour le siège de Barcelone. Quant à l'évêque Sylvain, on consentit, vu la nécessité des temps, à lui pardonner le passé ; mais avec injonction de ne plus s'écarter des règles à l'avenir. On fit, à l'occasion de ces abus, plusieurs canons pour maintenir

la discipline concernant les ordinations, et l'on défendit surtout aux évêques de désigner leurs successeurs.

Le pape Hilarus établit Léonce d'Arles son légat pour les provinces méridionales des Gaules, avec le droit de convoquer et de présider les conciles. Il maintint aussi les droits de ce métropolitain contre les prétentions de saint Mamert de Vienne, qui avait ordonné un évêque pour la ville de Die, quoiqu'elle ne fût pas au nombre des quatre réservées à sa métropole par saint Léon. Toutefois, en défendant à saint Mamert de rien entreprendre à l'avenir hors de sa juridiction, il autorisa Léonce à ratifier l'ordination faite. Hilarus mourut l'an 467, après un pontificat d'environ six ans. Il avait été archidiacre de l'église romaine, et s'était signalé par sa fermeté au conciliabule d'Éphèse, et il montra, comme saint Léon, le plus grand zèle pour réparer, par la magnificence de ses dons, les pertes que les églises avaient souffertes par le pillage des Vandales. On lui donna pour successeur Simplicius, qui occupa le saint-siège quinze ans.

L'empire d'Occident n'était plus guère qu'un vain nom, et depuis un an il n'y avait même plus d'empereur. Le pape Ricimer, qui avait fait périr Majorien et qu'on accusait aussi d'avoir empoisonné Sévère, exerçait toute la puissance. On convint enfin d'envoyer une députation au sénat à Léon, empereur d'Orient, afin de demander pour empereur Anthémius, fils de Procope, et parent, disait-on, de Julien l'Apostat. Anthémius vint en Italie et fut proclamé en 467. Il était accompagné de Marcellin, général distingué, mais païen, qu'une conspiration de l'aristocratie avait tenté d'élever lui-même à l'empire plusieurs années auparavant; d'un hérétique macédonien, nommé Philothée, qui essaya par son crédit de favoriser les assemblées des sectaires; enfin d'un certain Sévère, attaché aux superstitions de l'école néoplatonicienne, et qui bientôt après fut élevé au consulat. Ces circonstances ont fait croire qu'Anthémius était au moins

fort indifférent pour le christianisme , s'il n'était pas même , comme on l'en accuse , le partisan secret ou déclaré de l'idolâtrie. Il donna sa fille en mariage à Ricimer, qui était Goth et arien, et qui s'empara d'une église pour les assemblées de sa secte. Anthémius , après un règne de cinq ans , fut tué à Rome le 11 juillet 472 par l'ordre de son gendre. Anicius Olybrius, qui lui succéda mourut le 23 octobre de la même année. Glycérius, proclamé au commencement de l'année suivante , ne régna que quinze mois, et fut détrôné par Julius Népos, qui fut chassé lui-même au bout de quatorze mois par le patrice Oreste, maître de la milice. Celui-ci donna le titre d'empereur à son fils Romulus, surnommé Augustule. Mais Odoacre, roi des Hérules , qui s'était déjà emparé de la Pannonie, se rendit maître de Rome le 23 août 476, prit le titre de roi d'Italie , et mit fin à l'empire d'Occident. Il fit mourir Oreste, et se contenta de reléguer dans un château de la Campanie le jeune Augustule, dont le règne n'avait duré que dix mois. Les autres provinces de l'Occident étaient depuis longtemps occupées par d'autres barbares. Les Vandales étaient maîtres de l'Afrique ; l'Espagne et le midi des Gaules obéissaient aux Visigoths ; le reste des Gaules était au pouvoir des Francs et des Bourguignons, à l'exception de quelques provinces qui continuèrent quelque temps encore à se maintenir dans l'indépendance. Enfin la Grande-Bretagne était au pouvoir des Anglo-Saxons, qui étaient encore idolâtres, aussi bien que les Francs. Tous les autres barbares professaient l'arianisme. Odoacre, bien qu'attaché à la même secte, montra néanmoins des dispositions assez favorables pour les catholiques ; il avait visité dans la Norique saint Severin, qui lui prédit le succès de ses armes en Italie, et lorsqu'il fut maître de cette province, il écrivit au célèbre solitaire de demander tout ce qu'il voudrait. Le saint lui demanda le rappel d'un exilé, qu'il obtint aussitôt. Odoacre accorda aussi à plusieurs saints évêques

les les grâces qu'ils sollicitaient en faveur de leurs couples (1).

Les rois bourguignons tenaient à peu près la même conduite dans leurs états; mais Evaric, roi des Visigoths, endurer aux catholiques des Gaules des calamités de tout genre, soit par les persécutions qu'il exerça contre eux à cause de leur religion, soit par les guerres qu'il entreprit pour étendre sa domination et s'emparer des terres qui appartenaient aux Romains ou aux Bourguignons. Il fit mourir dans les tourmens plusieurs saints évêques, et entre autres Valère d'Antibes, Gratien de Toulon, et Léonce de Fréjus. Il en bannit un grand nombre d'autres, et il défendait de remplacer ceux qui mouraient, en sorte qu'il n'y en eut point pendant longtemps à Bordeaux, à Comminges, à Bazas, à Auch, à Périgueux, à Rhodéz, à Limoges, à Mende et dans plusieurs autres villes. Bientôt on y manqua aussi de prêtres; les instructions et les offices publics cessèrent en beaucoup d'endroits, et les fidèles abandonnés ne pouvaient presque plus se procurer les secours de la religion. Les églises étaient dépouillées ou tombaient en ruines, et la religion s'affaiblissait tous les jours (2).

D'autres fléaux venaient se joindre à ces calamités. Il y avait d'un côté la famine et les maladies occasionnées par les ravages de la guerre ou par l'intempérie des saisons; de l'autre des incendies fréquens, des tremblemens de terre, des bruits lugubres pendant la nuit, des spectres effrayans, et des bêtes féroces qui se répandaient en plein jour au milieu des villes. Tout cela produisit une si grande frayeur à Vienne, que les principaux habitans crurent devoir en sortir, de peur d'être enveloppés sous ses ruines. Un incendie qui éclata pendant qu'on célébrait les offices de Pâques, vint encore

(1) Evagr. lib. II. — Viet. Tun. Chron. — Marcell. Chron.

(2) Greg. Tur. lib. II. — Sidon. lib. VII, *Epist.* vi.

augmenter ces alarmes. Saint Mamert forma dès lors la résolution d'instituer des jeûnes et des processions solennelles pour apaiser par la pénitence la colère du ciel et il choisit pour cela les trois jours qui précèdent l'Ascension. C'est ainsi que les Rogations commencèrent dans l'église de Vienne, d'où elles passèrent bientôt dans les autres provinces des Gaules, et ensuite dans toute l'Église. Ce fut le pape Léon III qui les introduisit à Rome vers la fin du huitième siècle.

Le saint évêque de Vienne avait un frère nommé aussi Mamert, et surnommé Claudien, qui était prêtre et qui partageait avec lui les soins et les travaux de l'épiscopat. Ce dernier avait été moine dans sa jeunesse, et joignant l'étude à la prière, il avait fait des progrès également rapides dans les sciences et dans la vertu. Il était orateur, poète, philosophe, théologien, et même géomètre et musicien. Il composa des offices pour toutes les fêtes de l'année, et il en régla aussi le chant. On le croit auteur de l'hymne de la Passion qui commence par les mots *Pange lingua*. Il nous reste de lui un traité de la nature de l'âme, où il établit que l'âme est spirituelle, qu'elle pense essentiellement, qu'elle est la pensée même, et que les idées ne sont pas des représentations corporelles. Cet ouvrage, extrêmement remarquable, présente dans ses développemens la plupart des principes et des observations dont la psychologie moderne a voulu s'attribuer l'honneur. Il nous reste aussi de Claudien Mamert un poème contre la poésie profane, et on le regardait comme l'auteur de quelques autres poésies chrétiennes de bon goût, que la ressemblance de nom a fait attribuer mal à propos au poète Claudien, qui était incontestablement païen.

Le traité de la nature de l'âme fut une réponse à un petit écrit de Fauste de Riez, qui prétendait que Dieu seul est incorporel ; la même erreur fut soutenue vers le même temps par un prêtre africain nommé Julien Po



nière, réfugié dans les Gaules, et dont nous avons trois livres de la vie contemplative, qui ont été longtemps attribués à saint Prosper. Fauste avait remplacé sur le siège de Riez saint Maxime, qui avait été aussi son prédécesseur comme abbé de Lérins, et qui s'était rendu célèbre par plusieurs miracles, entre lesquels on cite la résurrection d'un mort. Après avoir été quelque temps banni de son diocèse par Évaric, Fauste eut enfin la permission d'y retourner, et se trouva, l'an 475, à un concile convoqué par Léonce d'Arles pour condamner les erreurs du prédestinarianisme. Il vint à bout par ses remontrances de déterminer le prêtre Lucidus, qui était imbu de ces erreurs, à en faire une rétractation que nous avons encore avec la lettre que Fauste lui écrivit pour son instruction. Ce dernier fut chargé par les évêques du concile de réfuter plus amplement cette hérésie, et il composa pour cet effet deux livres de la grâce et du libre arbitre, où l'on trouve quelques traces de semipélagianisme, qui firent dans la suite condamner cet ouvrage par le pape Gélase. On voit par la préface de ce traité qu'il y eut quelque temps après un autre concile tenu à Lyon contre les prédestinariens.

Parmi la foule des saints évêques dont les vertus éclatantes illustraient alors l'église gallicane, on doit citer surtout saint Loup de Troyes, qui mourut en 479, après cinquante-deux ans d'épiscopat; saint Euphrone d'Auxerre, saint Auspice de Toul, saint Prosper d'Orléans, successeur de saint Agnan; saint Censorius d'Auxerre, à qui le prêtre Constance dédia la vie de saint Germain; saint Perpétue de Tours, dont nous avons encore le testament, où il lègue une partie de ses biens aux églises de son diocèse et le reste aux pauvres; saint Patient de Lyon, qui se fit admirer par son zèle pour la conversion des Bourguignons ariens et par les aumônes prodigieuses qu'il répandit dans plusieurs provinces, où il fit conduire une énorme quantité de blé pour être distribué gratui-

tement dans un temps de famine ; enfin saint Sidoine de Clermont, et saint Remi de Reims, sur lesquels nous devons donner des détails plus étendus.

Sidoine Apollinaire appartenait à une des plus illustres familles des Gaules, où son père et son aïeul avaient été préfets du prétoire. Il fut lui-même préfet de Rome et élevé à la dignité de patrice. Il avait épousé la fille de l'empereur Avitus, et il en eut plusieurs enfans. Son mérite personnel égalait sa fortune. Il fut un des écrivains les plus éloquens de son siècle, et ses poésies excitèrent une telle admiration, qu'on lui dressa à Rome une statue couronnée de lauriers. Il était encore laïque lorsque son mérite et ses vertus le firent élever malgré lui sur le siège de Clermont en Auvergne, l'an 472. Depuis ce moment il renonça à la poésie et se consacra tout entier aux devoirs de son ministère et à l'étude de l'Écriture sainte et des auteurs ecclésiastiques. Dans un temps de famine il nourrit avec son patrimoine et avec le secours de son beau-frère Ecdicius, non-seulement tous les malheureux de son diocèse, mais encore plus de quatre mille personnes que le bruit de ses aumônes y avait attirées. Avant même d'être évêque, il lui arriva plusieurs fois de vendre son argenterie pour en distribuer le prix aux pauvres. Comme il avait fait tous ses efforts pour empêcher que l'Auvergne ne tombât au pouvoir des Visigoths, Évaric ne fut pas plus tôt maître de cette province, qu'il le fit enfermer dans un château près de Carcassonne ; mais il le rendit ensuite la liberté. Saint Sidoine mourut vers l'an 490. Il nous reste de lui des poésies fort élégantes et un grand nombre de lettres qui contiennent des renseignements précieux pour l'histoire de l'église gallicane.

Saint Remi, issu également d'une illustre famille, était né dans le territoire de Laon. Son père Émilien et sa mère sainte Célinie avaient eu peu de temps après leur mariage un fils nommé Principius, qui devint évêque de Soissons, et qui est aussi honoré comme saint. Ils étaient

ous deux fort avancés en âge, lorsqu'un solitaire nommé lontan leur annonça qu'ils auraient un autre fils qui procurerait le salut des peuples. Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier ; l'enfant fut nommé Remi, et sa naissance rendit la vue au solitaire, qui était aveugle. Après avoir fait de brillantes études et montré dès l'enfance autant de piété et de sagesse que de pénétration d'esprit, saint Remi, renonçant au monde, obtint la permission de vivre reclus ; mais le siège de Reims étant venu à vaquer, il fut choisi pour le remplir et ordonné malgré sa résistance et sa jeunesse ; car il n'avait encore que vingt-deux ans. Ses vertus éminentes et les services qu'il rendit à l'Eglise justifèrent parfaitement le choix unanime du peuple et du clergé. On place ordinairement vers l'an 460 le commencement de son épiscopat, quoique plusieurs critiques le reculent jusqu'à l'an 471.

En Orient, l'empereur Léon publia plusieurs lois favorables à l'Eglise. Il confirma les privilèges des hôpitaux, des monastères et des ecclésiastiques, entre autres celui de n'être point traduits devant les tribunaux étrangers, d'être obligés de quitter leurs églises pour se défendre. Il tendit ce même privilège aux moines, ordonnant qu'on ne pourrait les poursuivre comme les clercs que devant les juges des lieux, et qu'ils ne seraient tenus à donner d'autres cautions que les économes ou les défenseurs des églises. Il confirma aussi les anciennes lois contre les païens, et défendit en outre, sous peine de bannissement, les fonctions d'avocat à quiconque ne professerait pas la religion catholique. Il interdit les jours de dimanche, sous peine de destitution et de confiscation, tous les actes judiciaires, jusqu'aux simples citations, et tous les spectacles publics. Il ordonna, pour assurer l'exécution des canons contre la simonie, que quiconque serait convaincu de ce crime fût non-seulement déposé, mais noté d'infamie. Cette loi fut peut-être la suite d'un concile tenu à Constantinople sous le patriarche Gennade, et dont il

nous reste une lettre circulaire signée de quatre-vingt-deux évêques, dans laquelle on recommande l'exécution rigoureuse du second canon du concile de Chalcédoine prononçant la peine de déposition et d'excommunication contre tous ceux qui auront voulu trafiquer des fonctions ecclésiastiques. Enfin l'empereur régla le droit d'asile par une loi qui défend, sous peine de mort, de tirer personne des églises ou d'inquiéter les évêques et les économes pour les dettes des réfugiés ; et qui ensuite dispose qu'on pourra venir dans l'église notifier à ceux-ci la sentence du juge, pour qu'ils constituent un procureur pour se défendre, et que s'ils refusent de le faire, on aura le droit de vendre leurs biens meubles ou immeubles en exécution du jugement ; s'ils cachent leurs effets mobiliers dans l'enceinte de l'église ou chez quelques-uns de leurs clercs, l'économe ou le défenseur de l'église, et l'évêque au besoin, devront faire en sorte que ces effets soient représentés. Quant aux esclaves et aux domestiques, on devra les renvoyer promptement à leurs maîtres, après avoir exigé toutefois de ceux-ci une promesse avec serment de leur pardonner ou de ne point s'écarter en les châtiant des lois de l'humanité. Enfin il est ordonné en général à ceux qui ont soin des églises de s'informer sans délai de la qualité des réfugiés, de la nature de leur affaire, et d'en avertir les juges et les parties intéressées. Ces diverses lois furent rendues de l'an 466 à 469.

Peu de temps après, Zénon l'Isaurien, gendre de l'empereur, ayant obtenu le gouvernement d'Orient, emmena avec lui à Antioche un prêtre eutychien nommé Pierre, et qui fut surnommé le Foulon, parce qu'il avait longtemps exercé ce métier. Chassé du monastère des acémètes et interdit de ses fonctions à cause de ses déclamations contre le concile de Chalcédoine, ce prêtre hypocrite et intrigant s'était retiré à Constantinople, où ses flatteries, ses basses complaisances et une apparence de piété, lui concilièrent bientôt la faveur et la protection

quelques courtisans. Dès qu'il fut arrivé à Antioche, gagna par argent quelques hérétiques apollinaristes ou tychiens, et se mit à calomnier le patriarche Martyrius, en l'accusant de nestorianisme; puis il ajouta au *isagion* (1) ces mots : *qui avez été crucifié pour nous*, voulant marquer par là que la Divinité elle-même avait souffert, et prononçant anathème contre ceux qui refusaient d'approuver cette addition. Une partie du peuple du clergé se déclara pour lui; et comme Zénon favorisait ouvertement les schismatiques, le patriarche Marcellus, après avoir essayé vainement de les ramener, voyant la division augmenter chaque jour, prit par désespoir le parti de quitter son siège. Il déclara publiquement qu'il abandonnait un clergé indocile, un peuple désobéissant et une église corrompue. Alors Pierre le Foulon s'empara du siège vacant et se fit reconnaître pour patriarche d'Antioche. Gennade de Constantinople ayant appris, fit connaître cet intrus à l'empereur Léon, qui ordonna de le chasser et de le reléguer dans l'Oasis d'Égypte; mais le Foulon, averti de cet ordre, en prévenant l'exécution par la fuite (2).

Gennade mourut peu de temps après et eut pour successeur Acace, qui ne tarda pas à renouveler la prétention d'Anatolius pour obtenir le premier rang parmi les patriarches, en vertu du concile de Chalcédoine; mais Probus, légat du pape Simplicius, s'y opposa vivement en présence même de l'empereur Léon. Ce prince étant mort en 474, Zénon, qui lui succéda, se fit détester bientôt par son avarice, sa mollesse et la tyrannie de son

(1) On appelait ainsi à cause de la triple répétition du mot *ἅγιος*, cette prière, *sanctus Deus, Sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis*. Pierre le Foulon après le mot *immortalis*, ajouta : *qui crucifixus es pro nobis*. Or comme cette prière s'adressait à la Trinité, l'addition de ces mots faisait supposer naturellement que la passion était attribuée à la nature divine.

(2) Theodor. Lect. lib. I. — Liber. Brev. — Niceph. lib. XV.

gouvernement. Basilisque, beau-frère de Léon, profita du mécontentement général pour se faire proclamer auguste l'année suivante, et Zénon se vit réduit à chercher un asile dans l'Isaurie, sa patrie. Le nouvel empereur se déclara aussitôt en faveur de l'eutychianisme; il rétablit Timothée élu sur le siège d'Alexandrie, Pierre le Foulon sur celui d'Antioche, et adressa à tous les évêques de l'Orient une lettre circulaire, où, sous prétexte de procurer la paix de l'Église et de maintenir la foi des trois premiers conciles généraux, il ordonnait d'anathématiser la lettre de saint Léon à Flavien et les décrets du concile de Chalcédoine, défendant expressément de faire aucune mention de ce concile à l'avenir, et d'en soutenir l'autorité, sous peine de déposition pour les évêques et les clercs, de bannissement avec confiscation des biens pour les moines et les laïques. Toutefois, pour adoucir les impiétés d'Eutychès, il condamnait ceux qui oseraient soutenir que Jésus-Christ n'a pas pris une chair semblable à la nôtre, ou qu'il ne s'est incarné qu'en apparence. Près de cinq cents évêques souscrivirent à cette circulaire, selon les ordres de l'empereur. On dit même qu'Anastase, patriarche de Jérusalem, fut de ce nombre, et les moines eutychiens qui restaient dans la Palestine renouvelèrent alors les désordres causés vingt ans auparavant par le moine Théodose (1).

Acace de Constantinople se souciait assez peu des décrets de Chalcédoine touchant la foi, comme sa conduite le fit voir par la suite; mais ne voulant pas condamner un concile dont il invoquait les canons à l'appui de ses prétentions ambitieuses, il refusa de souscrire à la lettre de Basilisque, et pour faire éclater son opposition, il prit des habits de deuil et couvrit de tentures noires la chaire et l'autel. Le pape Simplicius, informé de la protection qu'obtenaient les eutychiens, écrivit à Basilisque une

(1) Evagr. lib. III. — Theod. Lect.



être touchante pour l'exhorter à suivre les exemples de Marcien et de Léon ; il chargea en même temps l'évêque de Constantinople d'agir auprès de l'empereur au nom du saint-siège pour empêcher la tenue d'un nouveau concile et faire chasser les évêques eutychiens des sièges qu'ils avaient usurpés. Acace ne gagnant rien par ses représentations, eut recours à saint Daniel Stylite, et le fit accompagner par plusieurs évêques de descendre de sa colonne pour venir au secours de l'Eglise. Cet illustre solitaire fut reçu à Constantinople avec une joie incroyable. Le peuple se montra si animé contre les fauteurs du schisme, que Basilasque, craignant une révolution, s'enfuit de la ville et se retira au château de l'Hebdomon ; mais Daniel s'y rendit accompagné d'une foule immense, et comme on fut obligé de le porter à cause de l'enflure qu'il avait aux pieds par suite de son attitude toujours debout, un officier goth s'étant permis à ce sujet une raillerie de mépris, tomba mort à l'instant même. On empêcha le schisme d'entrer dans le palais ; mais l'empereur envoya bientôt après le supplier de revenir ; puis il vint se jeter lui-même à ses pieds et lui demanda publiquement pardon. Daniel lui fit des reproches, et après avoir prédit la chute prochaine de ce prince et fait plusieurs miracles, retourna sur sa colonne.

Timothée Élure ayant appris ces nouvelles pendant qu'il était en route pour retourner à Alexandrie, il se mit à rassembler à Éphèse les évêques de son parti et leur fit souscrire une lettre adressée à l'empereur pour l'exhorter à maintenir sa circulaire. Ce concile schismatique décida aussi que l'église d'Éphèse demeurerait indépendante du siège de Constantinople ; ce qu'il fut bon de faire remarquer comme une preuve que les prétentions d'Acace rencontraient en Orient aussi bien qu'à Rome une opposition qui fut peut-être la principale cause qui détermina un si grand nombre d'évêques à souscrire la circulaire de Basilasque. L'arrivée de Timothée

en Égypte répandit la division parmi les sectaires, dont plusieurs ne tardèrent pas à se séparer de lui ; parce que tout en rejetant le concile de Chalcédoine, il reconnaissait toutefois dans le Verbe incarné une chair semblable à la nôtre, en sorte que, selon lui, l'humanité et la divinité demeuraient également subsistantes, quoique ne formant par leur étroite union qu'une seule nature, à peu près comme la nature humaine se compose de l'âme et du corps ; au lieu que les eutychiens rigoureux ou n'admettaient pas que Jésus-Christ eût pris un véritable corps humain, ou prétendaient que ce corps avait été en quelque sorte absorbé et dénaturé par son union avec la divinité. Pierre le Foulon donna lieu aussi à des divisions parmi les sectaires d'Orient, par l'addition qu'il avait faite au Trisagion. Cette addition le fit regarder comme le chef des *théopaschites*, ainsi nommés parce qu'ils attribuaient la passion à la nature divine. Il signa néanmoins comme Élire la circulaire de Basilisque, où la doctrine d'Eutychès se trouvait mitigée. La secte commença donc à se diviser dès ce moment en deux fractions principales, celle des eutychiens rigoureux et celle des demi-eutychiens. Comme les évêques schismatiques étaient presque tous de ce dernier parti, on donna aux sectaires du premier le nom d'acéphales, ou sans chef. Quelques critiques protestants ont prétendu qu'il ne s'agissait entre les catholiques et les demi-eutychiens que d'une dispute de mots, puisque ceux-ci admettaient dans l'incarnation la distinction réelle de la divinité et de l'humanité, et que s'ils refusaient de dire expressément deux natures, ils avouaient la même chose en d'autres termes, c'est-à-dire en reconnaissant dans Jésus-Christ une nature complexe, ou une nature divine incarnée. Quand cela serait vrai, il faudrait toujours convenir que l'obstination des demi-eutychiens à rejeter un concile reconnu pour œcuménique par toute l'Église aurait été encore une raison suffisante pour les faire condamner comme hérétiques. Mais il s'en faut bien

que leur langage offrit au fond le même sens que celui des catholiques. On en a fait sentir mille fois la différence profonde, et il serait plus vrai de dire que si la doctrine de quelques-uns s'éloignait peu de l'orthodoxie, leur langage renfermait implicitement l'eutychianisme le plus rigoureux. Car si l'on conçoit que l'union de l'âme et du corps ne constitue qu'une seule nature, parce qu'étant créés l'un pour l'autre, cette union est le terme ou le complément naturel de leur destination, il n'en est pas de même de l'union purement volontaire du Verbe divin avec la nature humaine, en sorte que l'unité de nature dans l'incarnation supposerait évidemment ou qu'il s'est produit un mélange et une confusion des deux natures par l'absorption de l'une dans l'autre, ou qu'elles sont unies essentiellement, et que Jésus-Christ par conséquent a dû apporter son corps du ciel au lieu d'en prendre un dans le sein de Marie. Il est vrai que saint Cyrille avait employé quelquefois l'expression d'une seule nature incarnée; mais ce n'était de sa part qu'une expression hyperbolique et impropre dont il avait eu soin de déterminer le sens et de prévenir l'abus par la reconnaissance formelle et plusieurs fois répétée de deux natures distinctes, au lieu que pour les demi-eutychiens, c'était une expression propre et rigoureuse qui excluait absolument la distinction des deux natures.

Basilisque s'alarma enfin sérieusement de l'opposition toujours croissante du peuple, du clergé et des moines de Constantinople, qui le traitaient publiquement d'hérétique; et apprenant que Zénon s'avancait contre lui avec une armée, il vint dans l'église faire une satisfaction publique, et révoqua sa circulaire par une nouvelle ordonnance où il déclarait nulles toutes les dispositions de la première. Il prononçait anathème contre Nestorius, Eutychès et tous les hérétiques, ordonnait que la foi reçue dans les églises catholiques fût maintenue inviolable, sans qu'il fût plus question ni de concile nouveau ni d'autre

examen, et rendait au patriarche Acace la juridiction sur les provinces que celui-ci revendiquait en vertu du concile de Chalcédoine. Zénon rentra à Constantinople en 477, vingt mois après sa fuite, et fit enfermer Basilisque avec sa femme et son fils dans un château où il les laissa mourir de faim. Il publia aussitôt une loi pour casser tout ce qui avait été fait contre la religion pendant le règne de l'usurpateur, et principalement pour confirmer les prérogatives du siège de Constantinople, tant à l'égard de la préséance que de la juridiction patriarcale. Il écrivit au pape Simplicius, qui l'exhorta dans sa réponse à chasser les évêques schismatiques et à ne pas souffrir qu'il fût donné atteinte aux décisions du concile de Chalcédoine. Le pape répondit dans le même sens à une lettre que lui écrivit Acace pour le consulter sur la conduite à tenir envers les évêques ordonnés par les eutychiens. L'empereur, déférant au vœu du souverain pontife, ordonna de déposer Pierre le Foulon, et fit chasser de même trois mois après Jean d'Apamée, qui était parvenu, quoique eutychien, à se faire élire à la place de l'intrus déposé. Acace, de son côté, tint un concile où il condamna ces deux intrus, aussi bien que l'évêque schismatique d'Éphèse ; après quoi les évêques d'Asie, se décidant à reconnaître la juridiction du patriarche de Constantinople, lui envoyèrent une rétractation où ils protestaient avec serment qu'ils n'avaient souscrit que par force à la circulaire de Basilisque, et n'avaient jamais eu d'autre foi que celle du concile de Chalcédoine (1).

Les évêques d'Orient ordonnèrent pour le siège d'Antioche un catholique pieux et zélé nommé Étienne. Mais il fut massacré au bout d'un an par les hérétiques, qui se jetèrent sur lui au milieu de son église, et le percèrent de mille coups avec des cannes aiguës comme des lances. Il est honoré comme martyr le 25 d'avril. L'empe-

(1) Evagr. lib. III. — Theodor. Lect. lib. I.

reur fit punir les principaux coupables ; et comme les citoyens demandèrent que pour prévenir le désordre on leur ordonnât un évêque à Constantinople, Acace choisit et consacra un autre Étienne surnommé le Jeune, recommandable comme le premier par son zèle et sa piété. Le pape , sur la demande d'Acace et de l'empereur, consentit, à cause des circonstances et pour le bien de la paix, à confirmer cette ordination faite contre les règles, mais sous la condition expresse que ce fait particulier ne serait pas tiré à conséquence pour l'avenir. Toutefois, après la mort d'Étienne, qui ne siégea que trois ans, les mêmes motifs le déterminèrent encore à approuver l'ordination du patriarche Calendion, faite également à Constantinople et ratifiée par tous les évêques de la province d'Orient.

La mort de Timothée Élure prévint sa déposition. On dit même que pour éviter la honte d'être chassé il s'empoisonna lui-même, après avoir eu soin de prédire sa mort, pour se donner la réputation de prophète. Les sectaires élurent à sa place Pierre, surnommé Monge ou le Bègue, qui fut ordonné pendant la nuit par un seul évêque. Zénon l'ayant appris, donna ordre de le chasser et de rétablir sur le siège d'Alexandrie Timothée Solofaciole, qui pendant l'intrusion d'Élure s'était tenu caché dans un monastère. Il ordonna en même temps aux évêques et aux clercs d'Égypte de rentrer dans la communion du patriarche catholique, sous peine d'être déposés. Néanmoins Solofaciole, soit par faiblesse, soit par nécessité, toléra les assemblées des hérétiques, et il souffrit même que le nom de Dioscore fût récité publiquement à l'autel. Le pape s'en plaignit dans une lettre adressée à Acace. Mais il fut bientôt satisfait par une députation et des lettres de Timothée, qui en lui annonçant son rétablissement et lui demandant pardon, ajoutait qu'il venait d'effacer des diptyques le nom de Dioscore. Ce patriarche joignit à ses lettres l'abjuration



des évêques égyptiens qui avaient été séduits par Timothée Élure et Pierre Monge. Il mourut trois ou quatre ans plus tard, c'est-à-dire vers l'an 482.

Anastase de Jérusalem était mort environ deux ans après le retour de Zénon. Il eut pour successeur un prêtre de son clergé nommé Martyrius, qui avait mené quelque temps la vie d'anachorète dans le désert de Nitrie, et qui ensuite, ayant quitté cette solitude à cause des troubles occasionnés par les eutychiens, s'était retiré en Palestine dans le monastère de saint Euthymius, d'où le patriarche Anastase l'avait tiré après la mort du saint abbé pour l'attacher à l'église du Saint-Sépulcre. Martyrius aussitôt après son élection envoya le diacre Fidus à Constantinople pour réclamer la protection de l'empereur contre les sectaires de la Palestine. Mais Fidus ayant fait naufrage, ne dut son salut qu'à la protection miraculeuse de saint Euthymius, qui lui apparut, l'enveloppa de son manteau et le fit arriver ainsi sur le rivage, après lui avoir ordonné de dire au patriarche que ce voyage était inutile, et que les schismatiques ne tarderaient pas à rentrer spontanément dans le sein de l'Église. En effet, quelque temps après, l'abbé Marcien, qui était leur chef, les rassembla dans son monastère de Bethléhem, et leur proposa de chercher à connaître la volonté de Dieu par le moyen qu'employèrent les apôtres, et de faire décider par la voie du sort entre le parti des moines et celui des évêques. Tous approuvèrent cette proposition, et le sort étant tombé sur les évêques, les moines schismatiques n'hésitèrent plus à se soumettre. Il n'y eut que deux abbés qui demeurèrent opiniâtres, et qui pour cette raison furent chassés de leurs monastères.

Tout semblait donc promettre la fin prochaine des troubles en Orient, quand, après la mort du patriarche Timothée Solofaciole, l'orgueilleuse susceptibilité d'Acace vint renouveler toutes les divisions. Jean Talaïa, prêtre et économiste de l'église d'Alexandrie, ayant été



élu par les catholiques pour succéder à Timothée, s'empressa d'en donner avis au pape et aux évêques des principaux sièges ; mais il chargea Illus, maître des offices et son ami particulier, de remettre ses lettres à l'évêque de Constantinople ; et comme Illus était alors en Syrie, Acace apprit par la voix publique l'ordination de Jean Talaïa, et se tint offensé de n'avoir pas reçu ses lettres synodales. Il craignit apparemment que le nouveau patriarche n'eût l'intention de lui contester son rang ; et cherchant tous les moyens de le faire exclure de l'épiscopat, il l'accusa d'avoir obtenu par brigue le siège d'Alexandrie après avoir juré qu'il n'y prétendrait jamais, et d'avoir menacé de faire un schisme du vivant de Solofaciole, à qui il avait fait rétablir dans les diptyques le nom de Dioscore. D'un autre côté, il représenta à l'empereur que Pierre Monge était chéri du peuple d'Alexandrie, et qu'en lui rendant ce siège on parviendrait à faire cesser les divisions dans cette église. Zénon, persuadé, en écrivit au pape, qui dans sa réponse promit de suspendre la confirmation du patriarche accusé ; mais quant au rétablissement de Pierre Monge, il déclara positivement qu'il ne pouvait y consentir, et que la promesse faite par celui-ci de professer la vraie foi pouvait tout au plus le faire rentrer dans la communion de l'église, et non le faire élever à une dignité qui, dans le cas d'une abjuration peu sincère, le mettrait en liberté d'enseigner l'erreur. Tout bien motivé qu'était ce refus, l'empereur donna ordre à ses officiers en Égypte de chasser d'Alexandrie Jean Talaïa et de mettre Pierre en possession du siège patriarcal. Il comprit néanmoins que la simple promesse de cet hérétique n'offrait pas une garantie suffisante de sa foi, et ce fut alors que, par les conseils d'Acace, il dressa un formulaire célèbre sous le nom d'*hénotique*, ou édit d'union, pour le faire souscrire par Pierre Monge et par les évêques d'Égypte. Après un préambule sur les funestes effets de la division, il conti-

nuait ainsi : « Nous déclarons donc que nous n'admettons point d'autre symbole que celui des trois cent dix-huit pères de Nicée, confirmé par les cent cinquante pères de Constantinople et suivi par ceux d'Éphèse, qui ont condamné Nestorius et Eutychès. Nous recevons aussi les douze articles du bienheureux Cyrille, et nous confessons que Jésus-Christ notre Seigneur, Dieu Fils unique de Dieu, véritablement incarné, consubstantiel au Père selon la divinité et à nous selon l'humanité, le même descendu du ciel et incarné par le Saint-Esprit dans le sein de la vierge Marie, mère de Dieu, est un seul Fils et non pas deux. Nous disons que c'est le même Fils de Dieu qui a fait des miracles et qui a souffert volontairement dans sa chair ; et nous ne recevons aucunement ceux qui divisent ou ceux qui confondent les natures, ou qui n'admettent qu'une incarnation apparente. Mais nous anathématisons quiconque croit ou a cru autrefois différemment, soit à Chalcédoine ou en d'autres conciles, et spécialement Nestorius, Eutychès et leurs sectateurs. »

On voit que ce formulaire, en condamnant les eutychiens rigoureux, favorisait ouvertement les demi-eutychiens, soit parce qu'il ne prononçait pas clairement entre les expressions d'une seule ou de deux natures, soit parce qu'il ne recevait pas le concile de Chalcédoine comme les trois autres, et qu'il paraissait au contraire lui attribuer des erreurs. Aussi fut-il souscrit sans difficulté par les députés de Pierre Monge, qui fut aussitôt reconnu par Acace pour légitime patriarche d'Alexandrie. Cet intrus y souscrivit lui-même, le fit lire publiquement dans l'église, et mit tout en œuvre pour le faire recevoir également des catholiques et des hérétiques. Mais dépassant bientôt les bornes de cet édit, il anathématisa le concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon, rétablit dans les diptyques les noms d'Élure et de Dioscore après en avoir ôté ceux de Protérius et de Solofaciole ; et il déterra

même de l'église le corps de ce dernier, qu'il fit inhumer hors de la ville. Acace, averti de ces excès par Calendion d'Antioche, envoya sur les lieux pour s'en éclaircir. Mais Pierre nia tout, et il écrivit à Acace une lettre où il approuvait expressément le concile de Chalcédoine. Il déclara la même chose dans une lettre adressée au souverain pontife, tandis qu'il faisait tout pour persuader au peuple d'Alexandrie qu'il rejetait ce concile. Une telle hypocrisie aliéna plusieurs de ses partisans, qui se rangèrent du côté des acéphales (1).

Jean Talaïa, chassé d'Alexandrie, se rendit d'abord à Antioche, où il fut reconnu comme patriarche par Calendion, et de là il vint à Rome pour faire juger sa cause par le saint-siège. Le pape Simplicius l'accueillit avec bonté et entreprit de le faire rétablir. Mais après avoir écrit pour cet objet deux lettres à Acace, il mourut au commencement de l'an 483, après un pontificat de quinze ans et cinq mois. Outre les lettres dont nous avons parlé, il nous en reste trois autres de ce pape; une où il donne à Zénon, évêque de Séville, le titre de vicaire du saint-siège en Espagne; une autre qui ôte à l'évêque de Ravenne sa juridiction sur un évêque nommé Grégoire, parce qu'il l'avait forcé d'accepter l'épiscopat contre son gré; enfin une troisième où il prive un évêque nommé Gaudence du droit de faire les ordinations dans son diocèse, pour avoir ordonné des clercs contre les règles canoniques; et comme on reprochait en outre à cet évêque d'avoir abusé des revenus de son église et des oblations des fidèles, le pape ordonne qu'il en ait seulement le quart; que deux autres portions soient employées pour les besoins de l'église et des pauvres sous l'administration d'un économe, et qu'une quatrième portion sera distribuée aux clercs selon leur mérite. Il ajoute qu'on devra même faire restituer à Gaudence les trois parts qu'il s'était appropriées pendant trois ans.

(1) Evagr. lib. III. — Liberat. *Breviar.* — Vict. Tun. *Chr.*

Après la mort de Simplicius, le préfet du prétoire, au nom d'Odoacre, roi d'Italie, représenta dans une assemblée du clergé et des magistrats, que, d'après le vœu exprimé par le pape défunt, il devait présider à l'élection pour empêcher le désordre, et il fit approuver en même temps une loi qui défendait absolument et déclarait nulle toute aliénation des biens de l'Église romaine, à quelque titre que ce fût, et sans que l'acquéreur pût jamais se prévaloir de la prescription. Il n'était fait exception que pour les meubles peu utiles ou de difficile garde, dont le prix toutefois devait être employé en œuvres pies. Mais cette loi, qui touchait aux droits de l'Église, fut considérée bientôt comme non avenue, parce qu'elle émanait du pouvoir temporel.

On élut pour remplir le siège pontifical Félix II, Romain de naissance, à qui Talaïa remit pour sa défense un mémoire contenant plusieurs griefs contre Acace, dont les torts en effet s'aggravaient chaque jour; car non content de mépriser les remontrances de Simplicius au sujet de Pierre Monge, il n'avait pas craint de placer sur le siège de Tyr, Jean d'Apamée, évêque intrus d'Antioche, déposé pour son eutychianisme et condamné par Acace lui-même. Félix voyant que ce dernier favorisait ouvertement les hérétiques et se jouait de toutes les règles de la discipline, tint à ce sujet un concile à Rome, d'où il envoya trois légats à l'empereur pour demander que Pierre Monge fût chassé d'Alexandrie, et obliger Acace à répondre aux accusations intentées contre lui. Il leur remit une lettre pour Zénon dans laquelle il lui rappelait les ordres qu'il avait donnés précédemment pour le maintien de la foi catholique et en particulier contre Pierre Monge, et le conjurait avec les plus vives instances de ne pas détruire maintenant ce qu'il avait fait, de suivre les traces de Marcien et de Léon, plutôt que celles du tyran Basilisque, et de délivrer l'Église des hérétiques, comme Dieu l'avait délivré lui-même de ses ennemis; et

une autre pour Acace où il lui reprochait vivement ses fautes et employait les plus touchantes exhortations pour l'engager à changer de conduite , lui représentant qu'il se rendait lui-même suspect d'hérésie ; qu'il perdait le mérite de son zèle contre Basilisque, et qu'il aurait à rendre compte au jugement de Dieu des maux que l'Église aurait à souffrir de la part des sectaires, puisque avec le crédit dont il jouissait auprès de l'empereur Zénon il n'aurait tenu qu'à lui de les empêcher. Du reste il ne parlait pas du rétablissement de Jean Talaïa, qu'il nomma plus tard à l'évêché de Nole, où il mourut quelques années après.

Les légats envoyés par le pape étaient Vital , évêque de Tronto , Misène, évêque de Cume, et Félix, défenseur de l'Église romaine. Celui-ci fut arrêté en chemin par une maladie, et les deux évêques arrivèrent seuls à Constantinople. Le pape leur avait enjoint de se rendre tout d'abord auprès de Cyrille, abbé des acémètes, et de concerter avec lui toutes leurs démarches. Mais ils n'en eurent pas la liberté. On les arrêta à l'entrée du Bosphore, et on les mit en prison après leur avoir enlevé leurs papiers. Ensuite l'empereur employa les menaces de mort, les caresses et les présents, pour les engager à communiquer avec le patriarche Acace et avec Pierre Monge. Ils y consentirent enfin, malgré leurs instructions positives, et alors on les tira de prison. Ils parurent bientôt après dans l'église avec Acace et les apocrisiaires de Pierre Monge, qu'ils reconnurent ainsi pour légitime évêque d'Alexandrie. Cette prévarication contribua à grossir le parti des hérétiques, et leur donna tant d'assurance, qu'ils ne craignirent plus de réciter tout haut le nom de Pierre Monge à l'autel, tandis que l'on s'était contenté de le lire secrètement auparavant. Cependant les catholiques firent une protestation en forme contre la conduite des légats, et après leur en avoir fait parvenir deux copies avec assez de difficulté, on trouva le

moyen, pendant qu'ils étaient à l'église, d'en attacher une troisième à leurs vêtemens. Félix, le troisième légat, étant arrivé sur ces entrefaites, fut aussi dépouillé de ses papiers et renfermé dans une étroite prison où il eut à souffrir toutes sortes de mauvais traitemens; mais il demeura inébranlable. Quant aux deux autres, on les renvoya avec des lettres de l'empereur et d'Acace où les faits étaient présentés à leur avantage. On y parlait avec respect du concile de Chalcédoine, et on assurait que ce concile avait été reçu par Pierre Monge, dont on faisait d'ailleurs une complète apologie (1).

Le pape Félix était déjà instruit de tout par les lettres des abbés catholiques de Constantinople, et par un moine que Cyrille, abbé des acémètes, avait chargé de porter ces lettres à Rome. Il assembla un concile où les légats Vital et Misène, appelés à rendre compte de leur conduite, et convaincus d'une prévarication manifeste, furent excommuniés et déposés de l'épiscopat. On confirma aussi la sentence d'excommunication et de déposition déjà prononcée par le saint-siège contre Pierre Monge. Quant à Acace, on se contenta de blâmer sévèrement ses variations et sa condescendance pour les hérétiques. Le pape voulut encore essayer de le ramener, et lui offrit le pardon du passé à condition qu'il voulût reconnaître sa faute et la réparer. Mais Acace s'obstina à ne point quitter la communion de Pierre Monge, et n'exigea pas même qu'il se déclarât ouvertement pour le concile de Chalcédoine.

Le pape en étant informé, se décida enfin à prononcer la condamnation d'Acace. Il tint pour cet effet, le 28 juillet 484, un concile de soixante-sept évêques qui souscrivirent après lui à la sentence de déposition. Elle rappelait toutes les fautes dont Acace s'était rendu coupable, ses usurpations ambitieuses au mépris des canons de Nicée,

(1) Evagr. lib. III. — Liber. *Brev.*



la protection déclarée qu'il accordait aux hérétiques, les violences exercées contre les légats du pape, le refus de comparaître devant le saint-siège, selon les canons, pour répondre aux accusations intentées contre lui par Talaïa, puis elle se terminait ainsi : « Que votre partage soit donc avec les hérétiques dont vous embrassez les intérêts, et sachez que par la présente sentence, en vertu de notre autorité apostolique, vous êtes privé de l'honneur du sacerdoce et retranché de la communion de l'Eglise, sans pouvoir jamais être absous de cet anathème. On étendit la même peine à tous les évêques, clercs, moines ou laïques qui continueraient de communiquer avec Acace. Du reste il est à peine nécessaire de faire remarquer que les dernières paroles de la sentence prononcée contre cet évêque signifient seulement qu'il ne pourrait jamais être rétabli sur son siège.

Tutus, défenseur de l'Eglise romaine, fut chargé d'aller notifier cette condamnation. Il parvint jusqu'à Constantinople, malgré les gardes qui veillaient à l'entrée du Bosphore. Mais il ne put arriver auprès d'Acace, et quelques moines acémètes prirent le parti d'attacher la sentence au manteau de cet évêque pendant qu'il entraît à l'église pour célébrer l'office. On arrêta ces moines et on les mit en prison, après les avoir maltraités si cruellement que plusieurs en moururent. Tutus publia ensuite l'anathème prononcé contre ceux qui persévéraient dans la communion d'Acace. Il remit aussi à l'empereur et au clergé de Constantinople des lettres où le pape, en leur notifiant le jugement du saint-siège et les exhortant à s'y soumettre, leur faisait connaître la condamnation des légats Vital et Misène, afin de lever le scandale de leur prévarication. Mais après s'être si bien acquitté de sa commission, Tutus se laissa gagner par argent; il communiqua avec le patriarche déposé, et s'engagea par écrit à le tenir au courant de tout ce qui serait fait à Rome. Quelques abbés de Constantinople en instrui-

sirent le pape, qui aussitôt assembla un concile où Tutus, convaincu par son propre aveu, fut privé de sa charge et excommunié. Le souverain pontife eut soin d'en informer les abbés qui lui avaient écrit, et les exhorta à retrancher de leur communion les moines qui se laisseraient séduire par les hérétiques. Il adressa en même temps une lettre synodale à tous les évêques et à tous les moines de l'Orient pour les avertir de renoncer à la communion d'Acace, de Pierre Monge et de Pierre le Foulon (1).

Ce dernier venait d'être rétabli sur le siège d'Antioche par les soins d'Acace, dont l'audacieuse témérité, soutenue par la protection de l'empereur, ne connaissait plus de bornes. Méprisant la condamnation prononcée contre lui par le saint-siège, l'évêque de Constantinople porta l'impiété jusqu'à ôter des diptyques le nom du pape; il fit déposer dans l'Orient un grand nombre d'évêques orthodoxes, et leur substitua des hérétiques dont il n'exigeait autre chose que de souscrire à l'hénotique de Zénon. Calendion, chassé d'Antioche, fut relégué dans les déserts de l'Oasis. On colora cette déposition de quelques prétextes politiques; mais la vraie raison était que ce patriarche demeurait attaché à la communion du pape et rejetait celle de Pierre Monge. Alors Pierre le Foulon, tant de fois condamné, n'eut besoin pour être rétabli que de souscrire à l'hénotique. Il chassa plusieurs évêques orthodoxes, entre autres Cyrus, métropolitain d'Hiéraple, et il mit sur ce siège un Persan, nommé Xénaïas, ou Philoxène, qui se rendit célèbre dans la secte. On apprit bientôt que c'était un esclave fugitif qui n'était pas même baptisé; mais son zèle pour l'euty-chianisme fit fermer les yeux sur tout le reste. On regarde ce Xénaïas comme le chef ou le précurseur des iconoclastes; car il condamnait les saintes images, et il

(1) Victor. Tun. Chr. — Theoph. — Liber.

disparaître en plusieurs endroits celles qui ornaient les églises. Pierre le Foulon voulut étendre sa juridiction sur l'île de Chypre, mais l'évêque de Salamine lui opposa la décision du concile d'Éphèse, et comme on découvrit alors près de sa ville épiscopale le corps de saint Nabé, on regarda ce siège comme apostolique et passant à ce titre du droit de primatie. Pierre Monge, de son côté, persécutait également les catholiques et les monophysites; ayant tenté vainement de gagner ceux-ci en déclarant ouvertement contre le concile de Chalcédoine, il en chassa un grand nombre de leurs monastères, et sur les plaintes qu'ils en firent, l'empereur leur ordonna de les rétablir, et fit au patriarche intrus une défense sévère de continuer ses violences (1).

Pierre le Foulon étant mort en 488, on mit à sa place sur le siège d'Antioche un autre hérétique nommé Palémon, qui occupa le siège dix ans. Acace de Constantinople mourut l'année suivante, laissant une mémoire odieuse pour avoir sacrifié aux intérêts de son ambition contre les lois de la religion. Le prêtre Flavita, qui lui succéda, ne put obtenir d'être reconnu par le souverain pontife, parce qu'il avait conservé dans les diptyques les noms d'Acace et de Pierre Monge, et qu'il avait même envoyé à ce dernier des lettres synodales pour demander la communion. Il mourut subitement au commencement de l'an 490, après quatre mois seulement d'épiscopat, et lui donna pour successeur le prêtre Euphémios, catholique zélé et vertueux, qui se sépara aussitôt de la communion du patriarche hérétique d'Alexandrie. Le pape Félix reçut les lettres synodales qu'Euphémios s'empressa de lui envoyer, et il le reconnut ainsi pour évêque légitime; mais il lui refusa sa communion parce qu'il n'avait pas retranché des diptyques les noms d'Acace et de Flavita. Pierre Monge mourut la même année 490, et fut

(1) Evagr. lib. III. — Theod. Lect. lib. II. — Liber. Brev.

remplacé par un hérétique nommé Athanase, qui anathématisa comme lui le concile de Chalcédoine, et qui cependant ne réussit point par cette concession à réunir les acéphales à son parti.

L'empire changea de maître l'année suivante par la mort de Zénon, dont le successeur fut Anastase, qui régna vingt-sept ans, quoiqu'il en eût déjà soixante lors de son élection. Le nouvel empereur avait tous les dehors de la piété; il jeûnait souvent, faisait de grandes aumônes et donnait beaucoup de temps à la prière; il se rendait ordinairement à l'église avant le jour et y demeurait jusqu'à la fin de l'office. Il passait néanmoins pour hérétique. Il avait un frère arien et sa mère était marcionienne. Aussi le patriarche Euphémios s'opposa fortement à son élection, et ne consentit enfin à le couronner qu'après avoir exigé et obtenu de lui une confession de foi par écrit, contenant son adhésion formelle au concile de Chalcédoine, avec la promesse de ne rien innover dans la religion. Anastase, au commencement de son règne assez mal affermi, laissa les églises dans l'état où il les trouva; chaque évêque demeurait libre de prendre le parti qu'il voulait à l'égard du concile de Chalcédoine; les uns le recevaient, d'autres lui disaient anathème, plusieurs s'abstenaient de se déclarer; en sorte que l'église d'Orient fut remplie de divisions; mais quelques années plus tard, il se prononça ouvertement en faveur des eutychiens (1).

Genséric, roi des Vandales, était mort en 477. Huneric, son fils aîné, lui succéda, et sur les instances redoublées de l'empereur Zénon et de la princesse Placidie, dont il avait épousé la sœur, il permit en 481 de donner un évêque catholique pour l'église de Carthage, qui en était privée depuis vingt-quatre ans. Il y mit pour condition que les ariens obtiendraient aussi la libe-

(1) Victor. Tun. Chr. — Evagr. lib. III. — Theod. Lect. lib.

ans l'empire ; mais le peuple voyant qu'on se ménageait par là un nouveau prétexte de persécution, fit à ce sujet de vives réclamations auxquelles toutefois on n'eut aucun égard. On ordonna pour évêque Eugène, qui s'attira bientôt l'amour et la vénération de tout le monde par ses éminentes vertus et surtout par sa charité inépuisable. Les barbares s'étaient emparés de tous les fonds de l'église ; mais on apportait tous les jours au saint évêque des sommes considérables qu'il employait à l'instant même au soulagement des pauvres, sans en jamais rien réserver pour le lendemain. Le respect que témoignaient pour lui les Vandales eux-mêmes excita bientôt la jalousie des évêques ariens. Ils lui firent défendre de laisser entrer dans l'église aucune personne portant l'habit de barbare, et comme il répondit que la maison de Dieu devait être ouverte à tout le monde, le roi fit placer aux portes de l'église des gardes, ou plutôt des bourreaux, qui, voyant entrer un homme ou une femme en habit de Vandale, leur jetaient sur la tête de petits crochets dentelés et leur entortillaient les cheveux, qu'ils arrachaient ensuite avec la peau. Quelques personnes en moururent, et beaucoup d'autres en perdirent les yeux. Ce ne fut là que le prélude d'une persécution générale qui commença bientôt après, et dont plusieurs fidèles furent instruits d'avance par des visions effrayantes qu'on regarda comme des vertissemens du ciel.

Il y avait à la cour d'Hunéric un assez bon nombre de catholiques que leurs talens avaient fait maintenir jusqu'alors dans des charges importantes. Il les condamna aux plus rudes travaux de la campagne, et les fit conduire dans les plaines d'Utique pour couper des blés à la chaleur du soleil. Il ordonna ensuite que nul n'exercât des fonctions publiques sans être arien, et comme les catholiques aimèrent mieux perdre leur emploi que d'embrasser l'hérésie, il les dépouilla de leurs biens et les relégua en Sicile ou en Sardaigne. Cherchant à diffamer le clergé,



il commanda de rassembler les vierges consacrées à Dieu, de les faire visiter par des matrones, et d'employer les tourmens pour les forcer à des calomnies contre les ecclésiastiques. On les suspendit avec de gros poids aux pieds; on leur appliqua des lames de fer rouge sur le dos, sur le sein, sur les côtés; plusieurs moururent de ces tortures, et la plupart furent estropiées, mais aucune n'accusa le moindre clerc. Quelque temps après, le tyran relégua dans le désert jusqu'à cinq mille personnes, tant évêques, prêtres ou diacres que simples fidèles, et dans ce nombre furent compris des vieillards, des infirmes, ou de jeunes enfans, qui montraient un courage admirable. On fit prier Hunéric de laisser à Carthage un évêque âgé de quatre-vingt-quatre ans, et qu'une paralysie complète avait privé de tout mouvement. Mais le barbare répondit : S'il ne peut se tenir à cheval, qu'on l'attache à des bœufs qui le traîneront où je lui ordonne d'aller. Les confesseurs furent rassemblés dans la ville de Sicca, où les Maures devaient venir les prendre pour les mener dans le désert. On les enferma d'abord dans une prison où les fidèles furent admis à les visiter; puis on leur retrancha cette consolation, et on les resserra dans un cachot si étroit qu'ils étaient entassés les uns sur les autres, sans même avoir un espace libre pour satisfaire aux besoins naturels; ce qui produisit bientôt une infection plus insupportable que tous les tourmens. L'historien Victor, qui obtint à prix d'argent la permission d'y entrer, atteste qu'on y enfonçait dans l'ordure jusqu'aux genoux. On les fit enfin partir sous la conduite des Maures. Ils portaient sur leur extérieur les marques du triste état où ils avaient été réduits; mais ils ne laissaient pas de chanter des cantiques d'actions de grâces, et les fidèles accouraient de tous côtés sur leur passage, tenant des cierges allumés, demandant leur bénédiction pour eux et pour leurs enfans, leur prodiguant tous les secours qui étaient en leur pouvoir, et témoignant par leurs cris et leurs larmes le



desir d'être emmenés avec eux plutôt que de rester sans pasteurs et d'être privés des secours de la religion. On faisait marcher les confesseurs jour et nuit, et quand les enfans ou les vieillards n'en pouvaient plus, on les piquait avec des dards, ou bien on leur jetait des pierres pour les faire avancer. On traînait par les pieds ceux qui succombaient à la fatigue, en sorte qu'un grand nombre eurent le corps tout déchiré, les membres disloqués, et plusieurs perdirent la vie. Ceux qui furent assez robustes pour atteindre le désert n'y reçurent pour leur subsistance qu'un peu d'orge, dont on ne tarda pas même à les priver.

Hunéric ordonna en 483 à l'évêque de Carthage et aux autres évêques catholiques de se réunir pour entrer en conférence publique avec les ariens et prouver par les écritures la vérité de leur doctrine. Il espérait faire triompher sa cause et les confondre en les sommant de montrer dans quel endroit des livres saints se trouvait le mot consubstantiel. Saint Eugène répondit que tout le monde chrétien étant intéressé dans des questions où il agissait des premiers principes de la foi, il allait en écrire au pape, chef de toutes les églises, et appeler les évêques des autres pays. Car il prévoyait bien qu'on ne laisserait pas aux évêques d'Afrique la liberté de s'expliquer, et qu'ils ne pourraient le faire sans s'exposer à un redoublement de persécution, et il désirait en faire venir d'autres qui ne fussent point sujets des Vandales. Hunéric, au lieu d'avoir égard à cette remontrance, chercha encore à arrêter ceux des Africains qui passaient pour les plus sages. Il en bannit quelques-uns; il en condamna plusieurs à une rude bastonnade, et fit même mourir l'évêque Lætus, un des plus instruits, afin d'intimider les autres. Mais Dieu les consola par un miracle éclatant. Un aveugle très-connu nommé Félix vint, par suite d'une vision, se présenter à saint Eugène pour être guéri, et le saint évêque ayant fait sur ses yeux le signe de la croix, l'a-

veugle recouvra subitement la vue : ce miracle fut opéré en présence d'un concours extraordinaire de fidèles rassemblés pour la solennité de l'Épiphanie. Le roi fit amener l'aveugle devant lui pour se convaincre de la vérité du fait ; mais les ariens ne pouvant contester le prodige prirent le parti de l'attribuer au démon (1).

Les évêques catholiques se rendirent en grand nombre à Carthage pour le 1<sup>er</sup> février 484, qui était le jour où devait s'ouvrir la conférence. Mais les ariens suscitèrent toutes sortes de chicanes pour la rompre. Cyrille leur chef, qui prenait le titre de patriarche, refusa d'entrer en discussion, sous le faux prétexte qu'il ne savait pas le latin ; car les Vandales, comme les autres barbares, parlaient la langue tudesque ; et les catholiques ayant demandé qu'il y eût des arbitres, ou qu'au moins les plus sages du peuple fussent admis comme spectateurs, on ordonna de délivrer cent coups de bâton à tous ceux qui se trouvaient présens. Prévoyant bien toutes ces chicanes, les évêques avaient exposé les preuves de la doctrine catholique dans une profession de foi qu'ils firent lire publiquement, et comme les ariens ne trouvaient rien à leur répondre, ils élevèrent de bruyantes réclamations au sujet du nom de catholiques que prenaient les évêques, et ils allèrent auprès du roi accuser ceux-ci d'être les auteurs du tumulte. Hunéric envoya aussitôt dans toutes les provinces un édit préparé d'avance qui ordonnait de fermer toutes les églises catholiques et de donner leurs biens et ceux des évêques aux ariens. Il publia en même temps que c'étaient les orthodoxes qui, ne pouvant prouver leur doctrine, avaient refusé la conférence. Ensuite il fit chasser de Carthage tous les évêques catholiques après les avoir dépouillés de tout, et défense fut faite de les loger ou de leur fournir des vivres, sous peine pour les contrevenans d'être brûlés

(1) Victor. Vit. *De persecut. Vand.*

avec leur maison. Ils restèrent quelque temps près de la ville, au nombre d'environ cinq cents, exposés à toutes les injures de l'air et privés souvent de nourriture. Il en mourut bientôt quatre-vingt-huit, et les autres furent répartis en divers endroits pour être employés comme esclaves aux plus rudes travaux. Saint Eugène écrivit aux fidèles une lettre pastorale pour les exhorter à demeurer fermes dans la foi. Il fut exilé dans le désert de Tripoli et renfermé dans une étroite prison par un évêque arien, qui chercha même à le faire périr en lui faisant avaler par force un vinaigre violent. On fit ensuite battre de verges et tourmenter rigoureusement les ecclésiastiques de Carthage, qui étaient au nombre de plus de cinq cents, puis on les envoya en exil escortés par des ariens impitoyables, qui, par les conseils de leurs évêques, arrachaient aux confesseurs ce qu'ils avaient reçu de la charité des fidèles. Un diacre nommé Muritta se signala par son zèle et sa fermeté : comme on s'apprêtait à le tourmenter, voyant au nombre des juges un apostat qu'il avait levé des fonts baptismaux, il exposa à tous les regards les linges dont il s'était servi alors pour l'envelopper, et les faisant remarquer à cet officier, qui se montrait un des plus ardens persécuteurs : Voilà, lui dit-il, des linges qui déposeront contre toi au tribunal du souverain juge. Et il lui fit ensuite les plus vifs reproches sur son apostasie. Plusieurs laïques abandonnèrent volontairement leurs biens pour suivre les confesseurs dans leur exil. Il y avait parmi eux plusieurs jeunes enfans que l'on avait exercés pour chanter à l'église. Un apostat qui leur avait donné des leçons conseilla d'en rappeler douze qu'il connaissait pour avoir les plus belles voix, et on courut avec diligence sur leurs pas afin de les ramener à Carthage ; mais il fallut employer la force pour les séparer des autres confesseurs, et ce fut en vain qu'on essaya ensuite d'ébranler leur foi par les caresses et les tourmens.

La persécution s'étendit à toutes les provinces et pro-

duisit une multitude de martyrs. Hunéric avait envoyé partout des officiers et des bourreaux avec ordre de ne épargner personne, et de tourmenter par toutes sortes de supplices, sans distinction d'âge, de sexe ni de condition tous ceux qui refuseraient d'abjurer leur foi. On pendait les uns, on brûlait les autres, on en fit mourir un grand nombre à coups de bâton ; on dépouillait les femmes et surtout les nobles pour les soumettre publiquement à la torture. Une femme d'une rare beauté, nommée Denise, ayant supplié les bourreaux de lui épargner la honte de la nudité, ils l'élevèrent plus haut que les autres pour l'exposer à tous les regards ; mais elle leur dit avec la sécurité qu'inspire la foi : Ministres du démon, ce que vous faites pour ma confusion et malgré moi ne peut que tourner à ma gloire. Et tandis qu'on lui déchirait les flancs, elle encourageait par ses discours autant qu'elle par son exemple les autres martyrs, dont plusieurs étaient ses parens. Elle exhorta surtout son fils encore jeune à ne pas s'exposer aux supplices de l'enfer pour éviter de courts tourmens passagers, et quand il eut consommé son martyre, la généreuse mère, rendant grâces à Dieu, enterra le corps dans sa maison pour prier sur son tombeau. Une autre femme nommée Victoire résista avec un courage invincible aux tourmens des bourreaux et aux instances de son mari, qui la conjurait avec larmes d'avoir pitié de sa famille. On ne cessa de la tourmenter que quand on vit qu'elle avait les membres disloqués et qu'elle ne respirait plus ; mais elle fut guérie bientôt après miraculeusement. Dagila, femme d'un échanson du roi, et qui avait déjà confessé la foi à plusieurs reprises sous le règne de Genséric, fut cruellement flagellée et battue de verges, puis exilée dans un lieu désert où elle manquait de tout ; et après avoir quitté avec joie ses biens et sa famille pour la cause de Jésus-Christ, elle refusa même l'offre qu'on lui fit de la transférer dans un lieu moins incommode. Victorien, gouverneur de Carthage, qui jouis-

it d'une immense fortune et de toute la confiance Hunéric, n'hésita pas davantage à tout sacrifier pour conserver sa foi. Il résista aux pressantes sollicitations qu'on lui fit de la part du roi, et fut mis à mort après de longs et cruels supplices. Deux frères qu'on saisit ensemble dans la ville de Tambaie prièrent les bourreaux de leur faire souffrir les mêmes tourmens. On les suspendit durant toute une journée avec de grosses pierres aux pieds. L'un d'eux demanda quartier; mais l'autre, par ses reproches et ses exhortations, le fit bientôt renoncer de cette faiblesse. Alors on leur appliqua des lames ardentes, on les déchira avec des ongles de fer, et comme à l'instant après on ne remarquait plus en eux aucune trace des tortures, on cessa enfin de les tourmenter, parce qu'on vit que ce miracle et l'exemple de leur courage augmentait la fermeté des autres catholiques.

Les ariens ayant ordonné un évêque de leur secte à Hypase, ville de la Mauritanie, les habitans s'exilèrent eux-mêmes et passèrent en Espagne. Il n'en resta qu'un petit nombre qui ne trouvèrent pas moyen de s'embarquer. L'évêque arien s'efforça inutilement de les pervertir. Ne pouvant rien gagner ni par ses caresses ni par ses menaces, il en écrivit au roi, qui envoya sur-le-champ un officier avec ordre de leur couper à tous la langue et la main droite. Cet ordre barbare fut exécuté; mais quoiqu'on leur eût coupé la langue jusqu'à la racine, ils ne laissèrent pas néanmoins de parler aussi bien qu'auparavant. Ce miracle est attesté par Victor de Vite, par Énée de Gaza, philosophe platonicien, par l'historien Procope et par le comte Marcellin, qui tous en parlent comme témoins oculaires; car plusieurs de ces confesseurs, en se retirant dans les diverses provinces, firent partout une preuve palpable de ce prodige, en sorte que l'histoire n'offre aucun fait mieux constaté. « Je les ai vus moi-même, dit Énée de Gaza, je les ai entendus parler, je leur ai fait ouvrir la bouche, où j'ai vu la



langue arrachée jusqu'à la racine, et j'ai été surpris non pas seulement de ce qu'ils parlaient, mais de ce qu'ils vivaient encore. » L'historien Procope ajoute que plus tard deux d'entre eux ayant péché avec des femmes, cessèrent de parler. L'empereur Justinien, dans une loi adressée depuis en Afrique, témoigne aussi avoir vu quelques-uns de ces confesseurs qui vivaient encore de son temps (1).

Le martyre de sept moines du territoire de Capse offrit des circonstances qui ne furent guère moins merveilleuses. On les fit venir à Carthage, où l'on employa tous les moyens de séduction pour les faire apostasier. Ensuite on leur fit souffrir les plus cruelles tortures, et comme ils demeuraient inébranlables, le roi vandale ordonna de les attacher dans un vaisseau rempli de bois sec et d'y mettre le feu dès qu'il serait en mer. Mais le feu s'éteignit aussitôt et il fut impossible de le rallumer. Le roi, confus et irrité, ordonna de leur casser la tête. On jeta leurs corps dans la mer, qui les porta incontinent sur le rivage, où le peuple les recueillit pour les inhumer avec solennité.

Il serait impossible de raconter tous les détails de cette persécution, qui n'épargna pas plus les Vandales que les Romains. Hunéric n'eut aucun égard aux représentations que l'empereur Zénon, à la prière du pape Félix, lui adressa par un ambassadeur. Il affecta au contraire de faire placer un grand nombre de bourreaux avec tout l'appareil des supplices dans les rues où cet ambassadeur devait passer. On vit longtemps encore après sa mort les marques de sa cruauté; on rencontrait partout des personnes qui avaient les pieds ou les mains coupés; d'autres étaient sans yeux, sans nez ou sans

(1) Cod. lib. I. — Victor. Vit. *De persecut. Vand.* lib. V. — Procop. *De bell. Vand.* lib. I, cap. viii. — Marcell. *Chron.* — *Aeneas Gaz. Dial. de resurr.*



oreilles; un plus grand nombre encore avaient les membres et surtout les épaules disloquées; car on tenait les confesseurs longtemps suspendus par des cordes, et on se faisait un jeu de les pousser violemment dans les airs, d'où ils retombaient de tout leur poids, en sorte que bien souvent même les cordes venant à se rompre par la secousse, ils avaient le corps ou la tête brisée. Toutefois l'effet de ces violences ne répondant pas aux vues des persécuteurs, on envoya de tous côtés des Vandales pour arrêter les passans et les amener aux évêques ariens, qui les rebaptisaient par force. Ces évêques allaient eux-mêmes la nuit avec des troupes dans les villes et les bourgades, et enfonçaient les portes pour entrer dans les maisons et rebaptiser les catholiques. Un grand nombre de fidèles, pour éviter la persécution, se retirèrent dans les déserts, où la plupart moururent de faim et de misère. La justice divine punit enfin d'une manière éclatante ces horribles cruautés. Une sécheresse brûlante suivie de la famine et de la peste désola toutes les contrées de l'Afrique occupées par les Vandales; Hunéric lui-même, après un règne d'environ huit ans, mourut en 485 d'une maladie de corruption, son corps fourmillant de vers et tombant par lambeaux. Il eut pour successeur Gontamond, son neveu, qui ralentit bientôt la persécution, et qui rappela même quelques années plus tard les évêques exilés.

Nous devons citer en particulier parmi ces évêques Vigile de Tapse, célèbre par ses écrits. La crainte d'irriter les persécuteurs, jointe au désir de donner plus d'autorité à ses ouvrages, lui fit cacher son nom et emprunter ceux des pères les plus illustres, principalement de saint Athanase et de saint Augustin. Il composa sous le nom du premier un traité en douze livres sur la Trinité et une dispute contre Arius, et sous le nom de saint Augustin un dialogue contre un arien nommé Félicien. Tant allé ensuite à Constantinople, il écrivit un traité en cinq livres contre l'hérésie d'Eutychès, et c'est le seul

ouvrage qu'il ait publié sous son nom. Nous devons aussi mentionner Victor, évêque de Vite, qui a écrit l'histoire de la persécution des Vandales sous Genséric et Hunéric.

Deux ans après la mort de ce dernier, le pape Félix fit quelques réglemens pour l'église d'Afrique dans un concile où se trouvèrent quarante évêques italiens, quatre africains et soixante-seize prêtres. Quoique la persécution eût fait éclater partout le courage et la fermeté des catholiques, il y en avait cependant un certain nombre qui s'étaient laissé rebaptiser. On décida que les évêques, les prêtres et les diacres coupables de cette lâcheté seraient soumis à la pénitence toute leur vie, et recevraient seulement à la mort la communion laïque. Quant aux clercs inférieurs, on les soumit aussi bien que les moines et les laïques aux règles de pénitence établies par les canons de Nicée. On statua que le temps de la pénitence serait abrégé pour les impubères, de peur que la fragilité de leur âge ne les fit tomber dans de nouvelles fautes durant le cours d'une trop longue épreuve. On en fixa la durée à trois ans pour les catéchumènes qui s'étaient fait baptiser par les ariens, et pour les clercs inférieurs ou les laïques dont la faute pouvait être excusée par la violence ou la surprise. Enfin on décida qu'aucun de ceux qui avaient reçu le baptême des ariens ne pourrait jamais être admis aux fonctions du ministère ecclésiastique. Ces réglemens furent notifiés aux évêques par une lettre que le souverain pontife leur adressa l'année suivante 488. Il écrivit la même année à saint Césaire d'Arles pour recommander de n'ordonner les évêques qu'après le temps d'épreuve prescrit par les canons; car on se plaignait que quelques-uns après leur ordination étaient retournés à la vie séculière.

Le pape saint Félix mourut le 25 février 492, après un pontificat d'environ neuf ans. Cinq jours après on élut à sa place Gélase, qui se fit admirer par sa piété, son zèle et ses talens. Euphémios de Constantinople lui ayant écrit

bientôt après pour se plaindre de n'avoir pas été informé de son ordination selon la coutume, il lui répondit par une lettre également solide et touchante où il l'avertissait qu'il ne pourrait pas espérer la communion du saint-siège tant qu'il n'aurait pas effacé des diptyques le nom d'Acace, condamné comme fauteur des hérétiques. L'année suivante, des ambassadeurs envoyés à Constantinople par Théodoric, roi des Ostrogoths, qui venait de s'emparer de l'Italie, informèrent le pape que les Grecs formaient des plaintes contre l'Église romaine, et prétendaient qu'il fallait un concile général pour condamner un patriarche de Constantinople. Gélase réfuta victorieusement ces plaintes dans un mémoire qu'il adressa aux ambassadeurs. « On prétend, dit-il, que le jugement d'un seul ne suffisait pas pour condamner Acace ; mais ne sait-on pas qu'il a été condamné en vertu du concile de Chalcédoine, et que mon prédécesseur n'a fait qu'exécuter un ancien décret, sans rien prononcer de nouveau ? Non-seulement le pape, mais tout évêque pouvait le faire. Ils nous opposent les canons, et ce sont eux qui les violent en refusant d'obéir au premier siège, qui n'exige rien d'eux que de légitime. Les canons ne règlent-ils pas que les appellations de toute l'Église doivent être portées à ce siège, et que l'on ne peut en appeler nulle part ; en sorte que ses décisions sont souveraines, et qu'il a le droit de juger toutes les églises sans pouvoir être jugé par aucune. Dans cette même affaire, Timothée d'Alexandrie, Pierre son successeur, Pierre d'Antioche, Jean d'Apamée, Paul d'Éphèse et les autres qui se prétendaient évêques, ont été déposés par la seule autorité du siège apostolique, et Acace fut lui-même l'exécuteur de ce jugement. Il a donc aussi été condamné par le même pouvoir quand il s'est attaché à leur communion. En vertu de quels canons lui et ses partisans ont-ils déposé Jean d'Alexandrie, Calendion d'Antioche et plusieurs autres catholiques ? Quoi ! on a pu chasser tant d'évêques inno-

cens, même ceux du second et du troisième siège, et l'évêque de Constantinople, à qui les canons ne donnent aucun rang, n'aura pas pu être déposé après avoir embrassé la communion des hérétiques? Où veut-on donc que soit porté le jugement que l'on réclame? Dès qu'il s'agit de la religion, le droit de juger souverainement n'appartient, selon les canons, qu'au siège apostolique. Les puissances du siècle ne peuvent en cette matière se soustraire elles-mêmes au jugement du successeur de saint Pierre. »

Ayant appris ensuite que l'empereur Anastase se plaignait de ce qu'il ne lui avait pas écrit, il lui adressa une lettre où il le pressa vivement de faire exécuter touchant la mémoire d'Acace le jugement du saint-siège, « que Dieu, dit-il, a établi chef de tous les évêques, et qui a toujours été reconnu pour tel par toute l'Église. » Il écrivit sur la même affaire plusieurs lettres aux évêques de la Dardanie et de l'Illyrie. Il leur envoya d'abord une instruction sur la foi et les exhorta à se séparer de la communion des hérétiques. Ils s'empressèrent de lui répondre qu'ils voulaient obéir en tout à ses ordres, et que même avant de les avoir reçus ils avaient déjà souscrit au jugement du pape Félix et renoncé à la communion d'Acace, de Pierre Monge et de leurs sectateurs. Ils le nomment dans cette lettre le chef apostolique, le père des pères, et le prient de leur envoyer un évêque pour régler avec eux tout ce qui concernait la foi. Le pape Gélase leur témoigna sa satisfaction, et leur déclara que l'évêque de Thessalonique était retranché de la communion du saint-siège, à cause de sa persistance opiniâtre dans le schisme d'Acace. Ensuite, comme ces évêques lui proposèrent les objections élevées par les Grecs, il leur répondit par une longue lettre où il rapporte et discute à fond tous les détails de cette affaire. « Parcourez, dit-il, ce qui s'est passé depuis les apôtres, et vous verrez que les évêques catholiques nos prédécesseurs, après avoir une

fois prononcé contre une hérésie, ont voulu que leur décision demeurât inébranlable sans pouvoir jamais être remise en question ; car autrement il n'y aurait rien de solide dans les jugemens de l'Église. Ils ont donc jugé suffisant de condamner l'hérésie avec son auteur, et de déclarer que quiconque à l'avenir participerait aux mêmes erreurs, serait compris dans la même condamnation. Cela étant incontestable, nul chrétien ne peut ignorer non plus que c'est principalement au premier siège à faire exécuter les décrets des conciles, approuvés par le consentement de l'Église universelle, puisqu'il les confirme par son autorité et qu'il en maintient l'observation en vertu de sa primauté. Or, Acace s'étant écarté de la communion catholique, le saint-siège n'a cessé de lui donner des avertissemens pendant près de trois ans, et il lui a signifié de venir ou d'envoyer pour se défendre contre les accusations graves de Jean d'Alexandrie ; car s'il n'y avait pas lieu de tenir un nouveau concile, nul évêque n'était en droit de décliner le jugement du premier siège, auquel s'était adressé l'évêque du second, qui ne reconnaît pas d'autre juge. Acace, au lieu de satisfaire, a déclaré qu'il persistait dans la communion de Pierre Monge. Il a donc été condamné en vertu du concile de Chalcédoine, comme Timothée Élure et Pierre Monge avaient été condamnés par la seule autorité du saint-siège, à la poursuite d'Acace lui-même. Toute l'Église sait que le siège de saint Pierre a le droit de juger tous les évêques, sans qu'il soit permis à personne de réformer son jugement, puisque les canons veulent qu'on puisse y appeler de toutes les parties du monde et qu'il n'y ait plus d'appel de son tribunal. Acace n'avait donc aucun pouvoir d'absoudre Pierre d'Alexandrie sans la participation du saint-siège qui l'avait condamné. » Le pape Gélase montre ensuite que le saint-siège a le droit d'absoudre ceux qu'un concile a condamnés injustement, ou de condamner sans concile ceux qui le méritent, et il cite



en preuve les exemples de saint Athanase, de saint Chrysostome, de Flavien et de Dioscore. Il ajoute, à l'occasion du conciliabule d'Éphèse présidé par ce dernier : « Un concile illégitime, c'est-à-dire contraire à l'Écriture sainte, à la doctrine des pères et aux canons, et qui a été rejeté par toutes les églises et principalement par le siège apostolique, a pu et dû être révoqué par un concile légitime approuvé du saint-siège et reçu de l'Église universelle ; mais un concile légitime ne peut être révoqué en aucune manière. » Venant au titre que l'on invoquait en faveur d'Acace : « On ne peut que rire, poursuit-il, de la prérogative qu'ils veulent lui attribuer pour avoir été évêque de la ville impériale. Ravenne, Milan et Trèves n'ont-elles pas été longtemps le séjour des empereurs ? et les évêques de ces villes sont-ils pour cela sortis des bornes que l'antiquité leur avait prescrites ? Si l'on veut juger de la dignité des villes, assurément les évêques du second et du troisième siège l'emportent sur l'évêque d'une ville qui n'a pas même le rang de métropole. Qu'il nous suffise de rappeler que l'empereur Marcien n'ayant rien pu obtenir pour l'élévation de l'évêque de Constantinople, donna de grandes louanges au bienheureux pape Léon pour avoir défendu les canons. Anatolius lui-même n'osant soutenir cette prétention, l'attribuait à son peuple et à son clergé, en reconnaissant que l'évêque du premier siège était le maître de l'approuver ou de la rejeter. »

Il nous reste trois autres écrits du pape Gélase sur cette même affaire ; savoir une lettre aux Orientaux, où il montre qu'ils sont coupables de schisme pour s'être attachés à la communion de Pierre le Foulon, condamné par le saint-siège ; un fragment d'un mémoire contenant des lettres du pape Simplicius, de Félix et d'Acace lui-même contre Pierre Monge, et un traité de l'anathème, où il établit que l'évêque intrus d'Alexandrie n'a pu être absous légitimement sans la participation du saint-siège



qui l'avait condamné, et que quant à Acace, on ne pouvait plus l'absoudre, puisqu'il avait persévéré jusqu'à la fin dans son obstination, et était mort sans repentir. Comme les schismatiques objectaient à l'égard du concile de Chalcédoine, que si on l'admettait il fallait le recevoir tout entier, et par conséquent les privilèges accordés à l'évêque de Constantinople, Gélase, dans ce traité, répond que toute l'Eglise reçoit les décrets de ce concile touchant la foi, pour laquelle le saint-siège avait ordonné qu'il fût tenu, et l'avait ensuite confirmé; mais qu'on ne pouvait soutenir un règlement fait sans l'autorité ni la participation du saint-siège, et qui après avoir été contredit sur-le-champ par les légats apostoliques, avait été ensuite annulé par le souverain pontife et abandonné même par l'évêque de Constantinople (1).

Tous les efforts du pape Gélase demeurèrent sans résultat, et le schisme se perpétua en Orient pendant tout le règne d'Anastase. Euphémios de Constantinople, quoique sincèrement attaché à la foi du concile de Chalcédoine, n'eut pas le courage d'effacer des diptyques le nom d'Acace son prédécesseur. Il ne tarda pas cependant à encourir la disgrâce de l'empereur, qui l'accusa d'avoir favorisé la révolte des Isaures, et le fit déposer et excommunier, l'an 495, par quelques évêques réunis à Constantinople. On mit à sa place le prêtre Macédonius, qui avait été élevé dans la piété, mais qui ne laissa pas de souscrire à l'hénotique de Zénon. Il recevait néanmoins le concile de Chalcédoine, et se sépara de la communion des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, qui rejetaient ce concile. Élie, patriarche de Jérusalem, ancien disciple de saint Euthymius, refusait aussi de communiquer avec

(1) Il nous reste aussi touchant l'affaire d'Acace, un mémoire anonyme composé sous le pontificat du pape Félix et probablement par son ordre, qui contient une histoire abrégée de tout ce qui s'est passé relativement à l'hérésie d'Eutychès depuis sa condamnation jusqu'à celle d'Acace.

eux; mais ayant reconnu l'orthodoxie de Macédonius par ses lettres synodales, il crut pouvoir embrasser sa communion, en même temps qu'il se déclarait contre l'injuste déposition d'Euphémios. Anastase d'Alexandrie mourut l'année suivante et fut remplacé par un autre eutychien nommé Jean, qui prononça comme lui anathème contre le concile de Chalcédoine. Pallade d'Antioche mourut deux ans plus tard. Son successeur Flaviensuivit la conduite d'Élie de Jérusalem, et se sépara de la communion du patriarche hérétique d'Alexandrie. Il y avait ainsi parmi les Orientaux deux partis distincts : celui des patriarches d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople, qui demeuraient attachés à la foi orthodoxe et restaient néanmoins séparés de la communion du saint-siège, parce qu'ils refusaient de souscrire à la condamnation d'Acace en ôtant son nom des diptyques, et celui des Alexandrins, qui joignaient l'hérésie au schisme (1).

La domination des Hérules en Italie venait d'être remplacée depuis peu par celle des Ostrogoths. Théodoric, roi de ces derniers, avait aidé l'empereur Zénon à réprimer les révoltes que fit éclater la tyrannie de son gouvernement, et il obtint pour prix de ses services la permission de s'établir en Italie avec ses sujets, fixés auparavant sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie. Il gagna successivement trois batailles contre Odoacre, qui se renferma dans Ravenne et qui fut enfin obligé de capituler, l'an 493, après un siège de trois ans : Théodoric lui avait promis la vie ; mais il l'accusa ensuite de trahison et le fit mourir. Le roi des Goths, pour punir ceux qui avaient favorisé contre lui le parti des Hérules, publia une loi qui les déclarait incapables de tester et de disposer de leurs biens. Saint Épiphanes, évêque de Pavie, intercédâ pour eux et obtint leur grâce. Chargé ensuite par Théodoric d'aller à la cour de Gondebaud, roi

(1) Theod. Lect. lib. II. — Theophan.

des Bourguignons, pour racheter des captifs que ces barbares avaient enlevés en Italie, son éloquence eut tant d'effet, qu'il obtint sans rançon la liberté de tous ceux qui n'avaient pas été pris les armes à la main. Il y en eut jusqu'à six mille qui furent ainsi délivrés à sa prière, et il en racheta une multitude d'autres, soit avec l'argent que lui avait remis Théodoric, soit avec les aumônes qu'on lui donna pour cette bonne œuvre. Il avait déjà réussi dans plusieurs autres négociations importantes, et particulièrement dans une ambassade dont l'avait chargé l'empereur Népos pour conclure un traité de paix avec Évaric, roi des Visigoths. Cet illustre évêque était né à Pavie, et dès sa jeunesse il se distingua tellement par son mérite et ses vertus, que saint Crispin, son prédécesseur, l'ordonna diacre à l'âge de vingt ans et lui confia l'administration de tous les biens de son église. Il s'acquitta si dignement de cette fonction; il montra surtout tant de modestie, de douceur et de charité, qu'il se fit aimer et admirer de tout le monde. Il n'avait encore que vingt-huit ans lorsqu'il fut choisi, par un consentement unanime, pour remplir le siège de Pavie. Cette ville ayant été pillée par Odoacre et les habitans réduits en captivité, il obtint du roi par ses prières la liberté d'un grand nombre avec une remise des impôts pour cinq ans, et il devint aussi plus tard le protecteur des peuples auprès de Théodoric, dont il eut bientôt toute la confiance. Il mourut au commencement de l'an 497, après trente ans d'épiscopat.

Les guerres et les calamités qui en étaient la suite avaient réduit l'Italie à un tel état de désolation que dans plusieurs provinces on manquait de ministres pour le service des églises. Cette pénurie obligea le pape Gélase à relâcher quelque chose de la discipline établie touchant les interstices des ordinations, et dans une lettre adressée aux évêques de la Lucanie et de la Sicile, il déclara qu'on pourrait élever les moines à la prêtrise au bout d'un an,

et les laïques au bout de dix-huit mois, après les avoir fait passer successivement par les ordres inférieurs. Mais il ajouta qu'on ne pourrait user de ces dispenses que dans le cas d'une véritable nécessité, et que même alors on devrait se conformer à toutes les dispositions des canons touchant les qualités requises dans ceux qui devraient être admis aux ordres. Cette lettre rappelle et confirme plusieurs réglemens de discipline sur d'autres points, et en particulier sur la conduite des clercs. On y trouve aussi une disposition touchant l'emploi des biens de l'Église. Le pape ordonne de faire, selon l'ancienne coutume, quatre parts des revenus et des oblations : la première destinée à l'évêque, la seconde aux clercs, la troisième aux pauvres, la quatrième à la fabrique, c'est-à-dire aux bâtimens de l'église. Enfin on peut y remarquer qu'il fixe aux Quatre-temps et à la mi-carême les ordinations, qui auparavant pouvaient se faire tous les dimanches.

Le pape Gélase, dans un concile de soixante-dix évêques, tenu en 494, dressa un décret touchant la distinction des livres authentiques ou apocryphes. On y trouve d'abord le catalogue des livres saints tel qu'il est dans le concile de Trente, si ce n'est que dans quelques exemplaires il n'est fait mention que d'un livre des Machabées. Ce décret ajoute qu'après les livres inspirés, l'Église romaine reçoit les conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine, et après ceux-ci les autres conciles autorisés par les pères ; puis les ouvrages de saint Cyprien, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Basile, de saint Athanase, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jean Chrysostome, de Théophile d'Alexandrie, de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Prosper, et la lettre de saint Léon à Flavien ; enfin les ouvrages de tous les pères qui sont morts dans la communion de l'Église romaine, et les décrétales des papes. Quant aux actes des martyrs, comme

ils sont écrits par des auteurs inconnus, et qu'il y en a même quelques-uns de supposés, et d'autres altérés par des hérétiques, l'ancienne coutume de l'Église romaine est de ne point les lire publiquement, quoiqu'elle honore avec une sincère dévotion tous les martyrs et leurs combats, souvent plus connus de Dieu que des hommes. Mais elle reçoit avec honneur les vies de saint Paul ermite, de saint Hilarion, et les autres écrites par saint Jérôme. Ce décret approuve les poèmes de Juvençus, de Sédulius et l'Histoire d'Orose. Quant à celle d'Eusèbe, il en permet la lecture, en condamnant toutefois les éloges qu'elle prodigue à Origène. Il permet aussi les ouvrages de Rufin et ceux d'Origène, en exceptant ce qui a été censuré par saint Jérôme.

Il fait ensuite le dénombrement des livres apocryphes que l'Église rejette. Il signale, après les Actes du concile de Rimini, l'Itinéraire de saint Pierre, sous le nom de saint Clément, les Actes de saint André, de saint Thomas, de saint Pierre, de saint Philippe, les faux Évangiles, et ceux qui ont été altérés par Lucius et Hésychius ; les livres de l'Enfance et de la Nativité du Sauveur, les Actes de sainte Thècle, la lettre de Jésus-Christ au roi Abgar et d'Abgar à Jésus-Christ, les canons des Apôtres, le livre du Pasteur, le Trésor et le Fondement des manichéens, et plusieurs autres livres que l'on avait répandus comme faisant partie de l'Écriture sainte ; puis les ouvrages des hérétiques, comme Montan, Fauste le manichéen, Tychonius donatiste, Tertullien, et les autres qu'il nomme en particulier, depuis Simon le Magicien jusqu'à Acace de Constantinople ; enfin ceux de quelques catholiques qui s'étaient écartés de la doctrine de l'Église sur certains points, comme Lactance, Jules Africain, Clément d'Alexandrie, Arnobe, Cassien et Fauste de Riez. Mais la variété qui se trouve dans les anciens exemplaires fait craindre qu'il ne se soit glissé dans ce décret quelques noms d'auteurs qui n'y avaient pas été compris.

Ce même décret contient une déclaration sur l'institution divine de la primauté du saint-siège et sur le rang des églises patriarcales. On y définit expressément que ce n'est point par une ordonnance des conciles que l'Église romaine a été mise au-dessus de toutes les autres, mais qu'elle a obtenu sa primauté en vertu de ces paroles du Sauveur : *Tu es Pierre*, etc. Le second siège est celui d'Alexandrie, établi au nom de saint Pierre par saint Marc son disciple, et le troisième celui d'Antioche, que saint Pierre a occupé avant de venir à Rome.

Outre les lettres et les autres écrits dont nous avons déjà parlé, il nous reste encore du pape Gélase un traité contre Eutychès et Nestorius, attribué par quelques auteurs à Gélase de Cyzique ; un petit écrit avec trois lettres contre les pélagiens, dont les erreurs se propageaient en divers endroits, et spécialement dans la Dalmatie ; enfin un discours pour combattre les préjugés de quelques faux chrétiens qui se plaignaient publiquement de ce qu'il avait interdit les Lupercales, et demandaient le rétablissement de ces superstitions païennes comme un moyen de détourner les fléaux et les maladies.

Il composa aussi des hymnes à l'imitation de saint Ambroise, des préfaces et des oraisons pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacrements. C'est pourquoi on lui attribue avec beaucoup de vraisemblance un ancien Sacramentaire de l'Église romaine, contenant, avec les formules des sacrements, les messes de toute l'année. Il commence à la fête de Noël et marque les trois messes, outre celle de la vigile. Au 1<sup>er</sup> janvier se trouvent des oraisons pour détourner des superstitions païennes qui se pratiquaient ce jour-là. Après la messe de la Sexagésime sont plusieurs oraisons sur les pénitents, que l'on préparait dès lors à l'absolution. Il est marqué ensuite qu'on les recevrait le mercredi matin, premier jour du Carême, qu'on les couvrirait d'un cilice, et qu'après avoir prié pour eux on les enfermerait jusqu'au jeudi saint. Pen-



dant le Carême il y a des messes pour tous les jours, excepté les jeudis. Au samedi de la première semaine sont marquées les prières des Quatre-temps. On lisait en ce jour douze leçons à la messe, et on y faisait les ordinations, dont les cérémonies sont indiquées pour chacun des ordres en particulier. On y voit aussi les règles fixées par les canons pour les interstices. Celui qui était inscrit dès sa première jeunesse pour le ministère demeurait jusqu'à l'âge de vingt ans parmi les lecteurs. Celui qui se donnait à l'Eglise dans un âge plus avancé, mais immédiatement après son baptême, demeurait cinq ans entre les lecteurs ou les exorcistes ; puis quatre ans acolyte ou sous-diacre, ensuite, s'il le méritait, on l'ordonnait diacre, et après qu'il l'avait été cinq ans on pouvait l'élever à la prêtrise et à l'épiscopat. Le lundi après le troisième dimanche de Carême, on commençait l'examen des catéchumènes qui devaient être baptisés à Pâques. On les préparait ensuite par des exorcismes, et on achevait de les instruire en leur expliquant l'Evangile, le Symbole et l'Oraison dominicale. Pendant le Carême on ne célébrait la messe que le soir ; mais il y en avait deux le jeudi saint, une le matin et l'autre le soir. Ce jour-là on réconciliait les pénitens et on faisait la bénédiction des saintes huiles. L'office du vendredi saint comprend les mêmes oraisons que l'on dit encore aujourd'hui, l'adoration de la croix, et la communion générale avec l'Eucharistie réservée le jour précédent. Le samedi saint, les catéchumènes venaient le matin rendre compte du Symbole, et on faisait sur eux le dernier exorcisme, l'onction de l'huile et les autres cérémonies préparatoires. On commençait l'office après-midi par des litanies, suivies de la bénédiction du cierge pascal, et de la lecture de douze leçons ; après quoi on allait bénir les fonts et baptiser les catéchumènes en les plongeant trois fois. Au sortir des fonts un prêtre leur faisait l'onction du chrême sur la tête ; puis l'évêque leur donnait la confirmation en leur impo-

sant les mains et leur faisant l'onction au front. On retournait ensuite au sanctuaire, et on commençait la messe à l'entrée de la nuit. On marque à la messe de l'Ascension la bénédiction des premiers fruits. Après l'office de la Pentecôte se trouve l'annonce du jeûne des Quatre-temps pour le quatrième, le septième et le dixième mois. On trouve ensuite les cérémonies de la dédicace d'une église, la consécration de l'autel, des vases sacrés et des linges ; puis la dédicace du baptistère, et enfin la consécration des vierges, qui doit se faire à l'Épiphanie, le lundi de Pâques ou aux fêtes des Apôtres. Les deux dernières parties de ce Sacramentaire contiennent des messes pour les fêtes des saints, différentes messes votives et plusieurs pour les morts, une entre autres pour ceux qui ont désiré la pénitence et n'ont pu la recevoir. La plupart des messes ont des préfaces propres ; mais le canon est tel que nous le disons encore. On voit aussi dans la dernière partie la bénédiction et l'aspersion de l'eau bénite, et plusieurs autres bénédictions.

Le pape Gélase mourut le 19 novembre de l'an 496, après quatre ans et huit mois de pontificat. On lui donna pour successeur Anastase, qui n'occupa le saint-siège que deux ans. Il nous reste de lui deux lettres, l'une adressée à Clovis, roi des Francs, pour le féliciter de sa conversion, et l'autre à l'empereur de Constantinople pour l'exhorter à rétablir la paix de l'Église en faisant supprimer des diptyques le nom d'Acace. Mais comme quelques-uns prétendaient que cet évêque depuis sa condamnation n'avait plus eu le pouvoir de faire aucune fonction, le pape déclare à l'empereur qu'il reconnaît la validité du baptême administré ou des ordinations faites par Acace, attendu que l'indignité du ministre ne détruit point la vertu des sacrements.

Gennade, prêtre de Marseille, publia vers ce même temps son catalogue des écrivains ecclésiastiques, qui commence où finit celui de saint Jérôme, et qui se ter-

mine à l'an 495. La manière dont il parle de saint Augustin, et les éloges qu'il donne à Cassien et à Fauste de Riez, l'ont fait soupçonner avec raison de semipélagianisme. Il avait composé beaucoup d'autres ouvrages, mais il ne nous reste plus avec son catalogue qu'un traité des dogmes catholiques qui a été faussement attribué à saint Augustin.

Nous devons encore mentionner parmi les écrivains de cette époque Gélase de Cyzique, qui avait publié quelques années auparavant une histoire du concile de Nicée, et deux philosophes chrétiens, Némésius et Énée de Gaza, dont le premier a composé un traité de la nature de l'homme contre les manichéens, et le second un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps.

---

---

## LIVRE QUINZIÈME.

DEPUIS LA CONVERSION DES FRANCS JUSQU'AU RÈGNE DE  
JUSTINIEN.

DE 496 A 527.

Les Francs étaient une nation germanique qui depuis plus de deux cents ans avait fait fréquemment des incursions dans les Gaules. Ils s'étaient établis ensuite dans la Belgique vers l'an 420 sous la conduite de leur roi Pharamond, et ses successeurs Clodion, Mérovée et Childéric, tantôt alliés, tantôt ennemis des Romains, avaient profité de la faiblesse de l'empire pour affermir et étendre leur domination. Mais ce fut Clovis qui se rendit maître des autres provinces, et qui mérita ainsi d'être regardé comme le véritable fondateur de la monarchie française. Childéric son père lui laissa en mourant un royaume assez restreint dont Tournai était la capitale. Le reste des Gaules était partagé en quatre états. Les Visigoths en possédaient la plus grande partie, c'est-à-dire toutes les provinces méridionales entre le Rhône et l'Océan jusqu'à la Loire; les contrées situées au nord de ce fleuve entre l'Océan et la Seine formaient une confédération indépendante sous le nom d'Armorique; tout ce qui était au midi entre les Alpes d'un côté, le Rhône et la Loire de l'autre, appartenait aux Bourguignons dont le royaume s'étendait au nord jusqu'à la Champagne; ce royaume était partagé entre deux frères, Gondebaut et Godégisile, dont le premier régnait à Lyon et l'autre à Genève; enfin Siagrius, fils du comte Egidius, qui avait été maître de la milice dans les Gaules ayant succédé à son père dans le commandement des troupes romaines, s'était maintenu, après la chute d

l'empire, dans quelques provinces au nord du royaume de Bourgogne, et s'était formé ainsi un petit état indépendant dont le chef-lieu était Soissons. Il est difficile de déterminer les limites des possessions de Clovis. On peut conjecturer seulement, d'après quelques raisons assez probables, qu'elles s'étendaient entre l'Oise et la mer jusqu'à la Seine. Mais l'an 486, la cinquième année de son règne, ayant attaqué et défait Siagrius, il s'empara des provinces que celui-ci possédait, et chercha ensuite à s'emparer des villes voisines qui appartenaient à la confédération armoricaine. Il dirigea plusieurs attaques contre Paris, qui eut alors à souffrir une disette considérable dont elle fut sauvée par les soins de sainte Geneviève. Quoiqu'il fût idolâtre, comme il voulait gagner l'affection des peuples pour consolider son empire, il se montrait plein de respect pour les évêques et pour tout ce qui tenait à la religion. Clovis établit le siège de son royaume à Soissons, et vers l'an 492 il demanda en mariage Clotilde, nièce de Gondbaud, roi des Bourguignons. Cette princesse était chrétienne et catholique; mais le désir de se tirer d'une cour arienne et l'espérance qu'on lui fit concevoir de contribuer à la conversion de Clovis et des Francs, la détermina à donner son consentement. Gondbaud n'osa s'y opposer, dans la crainte d'irriter un jeune conquérant heureux et entreprenant. Clotilde, pleine de zèle et de piété, s'empressa d'exhorter le roi son mari à renoncer au culte des idoles pour adorer le vrai Dieu; mais elle ne réussit pas à le persuader. Cependant elle obtint la permission de faire baptiser ses enfans. Malheureusement le premier, nommé Ingomer, mourut dans la semaine de son baptême, et le roi ne manqua pas d'attribuer cette mort à la colère de ses dieux. La reine soutint cette épreuve avec le courage de la foi, et se contenta de répondre au roi, qui lui faisait des reproches, qu'elle s'estimait heureuse d'avoir porté un fils appelé par le Tout-Puissant à la possession

de son royaume. Elle fit encore baptiser son second enfant, qu'elle nomma Clodomir. Il tomba aussitôt malade, et Clovis fit de nouveaux reproches à la reine ; mais elle obtint la guérison de cet enfant par ses prières (1).

Bientôt après Clovis fut obligé de faire la guerre aux Allemands, qui venaient d'entrer dans les Gaules, et comme il partait pour cette expédition, Clotilde lui recommanda d'invoquer le Dieu des chrétiens, maître de la victoire. Il se souvint de cette recommandation pendant la bataille, et voyant ses troupes plier de tous côtés et au moment d'essuyer une déroute complète : Dieu de Clotilde, s'écria-t-il, si vous me donnez la victoire, je croirai en vous et me ferai baptiser en votre nom ! A peine eut-il achevé cette prière, qu'on vit les Allemands, découragés par la mort de leur chef, prendre la fuite ou se rendre à discrétion. Cette bataille fut livrée l'an 496 dans la plaine de Tolbiac, entre Bonn et Juliers. Le vainqueur, en revenant de cette expédition, prit à Toul, pour se faire instruire, un saint et savant prêtre nommé Vaast ou Vedaste, qui fut depuis évêque d'Arras. Saint Remi, évêque de Reims, fut appelé par la reine pour achever l'instruction du roi et le presser d'accomplir au plus tôt sa promesse. Je suis tout disposé, lui dit Clovis, mais je crains que mon peuple ne veuille pas renoncer à ses dieux ; je vais l'y exhorter. Il rassembla donc ses soldats, et dès qu'il eut commencé à leur parler, ils l'interrompirent en s'écriant qu'ils étaient prêts à adorer le Dieu immortel. Le jour du baptême fut fixé à la veille de Noël, et plusieurs évêques se rendirent à Reims pour assister à cette cérémonie, qui se fit dans une église de Saint-Martin avec un éclat et une magnificence extraordinaire. On avait tapissé les rues depuis la maison du roi jusqu'à l'église, où l'on avait allumé une quantité de cierges dont la cire était mêlée des parfums

(1) Gregor. Turon. lib. II.



les plus exquis. On s'y rendit en procession avec la croix et l'Évangile et en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remi dit au roi au moment du baptême : Courbez la tête, fier Sicambre, adorez ce que vous avez brûlé et brûlez ce que vous avez adoré. Il baptisa aussi une sœur du roi nommée Alboflède, et il en réconcilia une autre qui était arienne et qui se fit catholique. Trois mille officiers ou soldats, outre les femmes et les enfans, furent baptisés en même temps par les évêques et les prêtres. Clovis à l'occasion de son baptême mit en liberté un grand nombre de prisonniers et fit à l'église de Reims des libéralités prodigieuses. Saint Remi les distribua à d'autres églises et en employa une partie à fonder un évêché dans la ville de Laon, qui jusqu'alors avait dépendu de son diocèse. Il distribua de même les dons considérables qu'il reçut des seigneurs français. Le roi fit bâtir ensuite plusieurs églises, et publia une proclamation pour exhorter tous ses sujets à embrasser la religion chrétienne. Il était alors le seul prince catholique. L'empereur Anastase était soupçonné de manichéisme et livré entièrement aux eutychiens. Le roi des Vandales en Afrique, Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, le roi des Visigoths et les rois bourguignons dans les Gaules étaient ariens ; les Anglo-Saxons dans la Bretagne et tous les autres rois du nord étaient encore idolâtres. C'est à raison de cette circonstance glorieuse que les rois de France ont reçu le titre de rois très-chrétiens et de fils aînés de l'Église. Elle servit aussi à rendre Clovis infiniment cher aux peuples gaulois, et dès ce moment la plus grande partie de la confédération armoricaine se soumit volontairement à sa domination pour ne pas tomber sous celle des Visigoths. Il transféra bientôt après le siège de son empire de Soissons à Paris.

Saint Remi, après la conversion de Clovis, redoubla de zèle pour détruire partout les restes de l'idolâtrie, et il engagea les évêques du royaume de Bourgogne à se

réunir pour tenter par un effort commun de ramener le roi Gondebaud et ses sujets à la foi catholique. Ils demandèrent à cet effet une conférence, que le roi n'osa leur refuser. Saint Avit, évêque de Vienne, plus illustre encore par ses vertus et ses talens que par sa naissance, prouva la doctrine de l'Église et réfuta l'hérésie par des raisons si solides et si nettement présentées, que les évêques ariens ne purent y répondre que par des divagations et des injures. Plusieurs des personnes présentes se convertirent, et Gondebaud lui-même sentit la force de la vérité. Ayant terminé une guerre qu'il eut à soutenir vers ce même temps contre Clovis, il témoigna à saint Avit le désir d'être réuni à l'Église; mais comme il n'eut pas le courage de confesser la foi publiquement, de peur d'indisposer ses sujets, ce désir n'eut aucune suite. Saint Avit était sénateur romain et issu d'une des plus illustres familles des Gaules; on croit même qu'il descendait de l'empereur Avitus. Il fut élu évêque de Vienne en 490 et occupa ce siège pendant plus de trente ans. Nous avons de lui un recueil de lettres et deux poèmes, dont l'un est un éloge de la virginité et dont l'autre contient l'histoire sainte depuis la création jusqu'à la sortie d'Égypte. Il avait aussi composé quelques traités contre les hérétiques, notamment contre les ariens et contre les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, qu'il réfute aussi dans plusieurs lettres adressées à Gondebaud. Il obtint du pape Anastase un règlement qui étendait le ressort de sa juridiction métropolitaine au préjudice de l'évêque d'Arles; mais sur les plaintes de ce dernier, le pape Symmaque jugea à propos de maintenir les réglemens précédens établis par saint Léon.

Le pape Anastase était mort le 17 novembre 498; et cinq jours après le diacre Symmaque fut élu à sa place par la plus grande partie du clergé et du peuple; mais le patrice Festus, qui avait promis à l'empereur Anastase de faire approuver à Rome l'hénotique de Zénon, ayant

gagné par argent plusieurs personnes, fit élire le même pour l'archiprêtre Laurent, dont le parti, quoique moins nombreux, s'appuyait de quelques suffrages recommandables. On y comptait entre autres le diacre Paschase, qui était en grande réputation de vertu, et dont nous avons un excellent traité sur la divinité du Saint-Esprit. Pour terminer le schisme, on convint de recourir à la médiation du roi Théodoric. Ayant pris l'avis de quelques évêques, il décida que le siège apostolique devait rester à celui qui avait été élu le premier et qui avait pour lui le plus grand nombre. Symmaque fut donc reconnu comme pape légitime. Un de ses premiers soins fut d'obvier pour la suite à de pareilles divisions. Dans un concile de soixante-douze évêques tenu au mois de mars de l'an 499, il prononça la peine de déposition et d'excommunication contre ceux qui seraient convaincus de brigues ou de cabales au sujet des élections, et il ordonna de reconnaître et de consacrer pape celui qui serait élu par la pluralité du clergé. Soixante-sept prêtres souscrivirent à ce décret après les évêques, et on remarque en tête la souscription de l'archiprêtre Laurent, qui avait occasionné le schisme, et qui fut ensuite évêque de Nocera.

Mais peu de temps après, Festus, avec quelques membres du clergé et du sénat, suborna des témoins et les envoya à Ravenne pour accuser le pape de plusieurs crimes auprès de Théodoric. On fit revenir en même temps l'antipape Laurent, dont la présence renouvela le schisme. Le roi envoya d'abord à Rome, Pierre, évêque d'Altino, avec le titre de visiteur, pour procéder à quelques informations sur les crimes imputés au pape Symmaque. Mais cette mission contraire aux canons, et ce titre qui ne se donnait que pour les églises vacantes, excitèrent des plaintes universelles de la part des catholiques. Ensuite Théodoric, ayant obtenu le consentement du pape, convoqua un concile pour juger cette affaire. Tous les évêques furent aussi affligés que surpris d'une

pareille mesure. Ceux de la Ligurie et de la Vénétie se rendirent à Ravenne, et représentèrent au roi que le concile aurait dû être convoqué par le souverain pontife, que ce droit lui appartenait en vertu de sa primauté fondée sur l'institution divine, et qu'étant le chef de toute l'Église, il ne pouvait être soumis au jugement de ses inférieurs. Mais le roi leur répondit que le pape avait donné son consentement à la convocation du concile, il leur remit les lettres de Symmaque à ce sujet.

Le concile s'assembla à Rome l'an 501 ou 502, et tint trois sessions. Le pape assista à la première, où il confirma de vive voix la déclaration contenue dans ses lettres touchant son consentement; ce qui acheva de lever tous les scrupules des évêques. Mais comme il se rendait à la seconde au milieu d'un grand concours de fidèles qui témoignaient leur affection par leurs larmes, les schismatiques firent pleuvoir sur lui et sur sa suite une grêle de pierres, blessèrent plusieurs ecclésiastiques et ne s'en seraient pas tenus là si trois officiers du roi n'étaient accourus pour réprimer ces violences et reconduire le pape chez lui. Ces furieux se portèrent ensuite à toutes sortes d'excès; ils tirèrent des vierges de leurs monastères, les dépouillèrent honteusement et les accablèrent de coups. Il y eut même des meurtres commis et plusieurs prêtres ou laïques furent massacrés. Le pape fit dire alors aux évêques qu'ayant à cœur de prouver son innocence, il avait bien voulu d'abord déroger aux droits de sa dignité, mais qu'après le danger qu'il venait de courir, il s'en tenait aux canons, qui ne permettaient pas de le juger malgré lui, et qu'il laisserait faire au roi ce qu'il lui plairait. Les évêques informèrent Théodoras de toutes ces circonstances, et le prièrent en conséquence de leur permettre de retourner à leurs églises. Le roi leur répondit qu'il n'avait pas voulu prononcer sur cette affaire, n'ayant pas le droit de s'immiscer dans le jugement des causes purement ecclésiastiques, et qu'il le

laissait libres de la terminer de la manière qu'ils jugeraient convenable, pourvu que la paix fût rétablie dans Rome. Après cette réponse, les évêques adressèrent diverses remontrances au sénat, dont une partie s'était prononcée pour l'antipape Laurent; puis ils portèrent leur décision, dans laquelle, s'abstenant de juger le pape, ils le déclaraient déchargé devant les hommes des accusations intentées contre lui, et réservaient sa cause au jugement de Dieu. Ils ordonnaient en même temps de lui rendre toutes les églises avec les biens qui leur appartenaient tant à Rome qu'au dehors; et en promettant le pardon aux clercs schismatiques qui feraient satisfaction au pape, ils ajoutaient que tous ceux qui persisteraient dans le schisme seraient soumis aux peines portées par les canons. Ce décret fut souscrit par soixante-seize évêques, dont les premiers sont Laurent de Milan et Pierre de Ravenne.

Dès que les évêques des Gaules eurent connaissance de cette affaire, ils chargèrent saint Avit d'écrire au nom de tous pour exprimer leur étonnement d'une entreprise jusqu'alors sans exemple. « On ne conçoit pas, dit le saint évêque de Vienne dans sa lettre adressée à ce sujet aux principaux du sénat, en vertu de quelle loi le supérieur a été jugé par ses inférieurs. Dans les autres prélats si l'on trouve quelque chose contre l'ordre, on peut le réformer; mais si l'on révoque en doute l'autorité du pontife romain, ce n'est plus un évêque, c'est l'épiscopat même qui est menacé. Celui qui est à la tête du troupeau du Seigneur rendra compte de la manière dont il le conduit; mais c'est au souverain juge, et non pas au troupeau, qu'il appartient de demander ce compte au pasteur. » Du reste, en blâmant les évêques de s'être chargés de cette cause, il les loue de l'avoir enfin réservée au jugement de Dieu, et d'avoir fait entendre néanmoins qu'ils n'avaient trouvé aucune preuve des crimes dont le pape était accusé. Il exhorte en même temps le sénat,

dont il était membre, à ne pas montrer moins de zèle et de respect pour la primauté du saint-siège que pour la primauté temporelle de Rome.

Le pape Symmaque, dans un concile tenu le 6 novembre 502, et qui ne fut peut-être que la continuation du précédent, remercia les évêques d'avoir offert le pardon aux schismatiques; et comme ceux-ci pour lui enlever les biens de l'Église sous prétexte de les conserver s'étaient prévalus de la loi rendue par Odoacre, il représenta que cette loi était sans force comme émanant de l'autorité laïque; mais voulant pourvoir à l'avenir, il fit un décret portant défense d'alléner les terres de l'Église romaine ou de les donner en usufruit à d'autres qu'aux clercs, aux captifs ou aux indigents. Quant aux maisons des villes, si leur entretien était trop coûteux, elles pourraient être baillées à rente. Dans un autre concile tenu l'an 503, on fit lire et insérer dans les actes un édit composé par Ennodius, qui fut depuis évêque de Pavie, en réponse à un libelle dans lequel les schismatiques avaient attaqué la décision rendue en faveur de Symmaque. Ennodius réfutait toutes leurs chicanes avec beaucoup de force, et leur opposait surtout les prérogatives attachées à la primauté du saint-siège. « Les autres causes, dit-il, peuvent être jugées par les hommes; mais Dieu a mis au-dessus de leur jugement et s'est réservé lui-même celles qui concernent l'évêque du siège apostolique; car en vertu des paroles de Jésus-Christ adressées à Pierre, ce siège est reconnu comme chef de toute l'Église, et tous les fidèles doivent lui être soumis. » Le pape proposa ensuite de maintenir rigoureusement les anciens canons qui défendaient aux fidèles d'accuser leur pasteur, excepté dans le cas où il pécherait contre la foi, ou bien encore quand il leur aurait fait un tort personnel. Le concile confirma cette défense, sous peine de déposition pour les clercs, d'excommunication pour les moines et les laïques, et d'anathème s'ils persistaient



On voit ici une différence entre l'excommunication, qui privait du droit de participer aux saints mystères ou même d'assister au sacrifice, et l'anathème, qui retranchait de la société des fidèles. Le pape fit vers le même temps une ordonnance pour obliger les évêques, les prêtres et les diacres d'avoir toujours avec eux, pour mettre leur conduite à couvert de tout soupçon, un témoin sûr, que l'on désigna sous le nom de syncelle. Les ecclésiastiques qui n'étaient pas assez riches pour en avoir un, devaient en servir aux autres.

Gontamond, roi des Vandales, avait montré des dispositions assez favorables envers les catholiques. Il n'avait pas tardé à rappeler saint Eugène, évêque de Carthage, et quelques années plus tard, à sa prière, il permit d'ouvrir toutes les églises fermées depuis plus de dix ans, et rappela aussi tous les évêques exilés par Hunéric. Mais son frère Trasamond, qui lui succéda l'an 496, renouvela bientôt la persécution. Toutefois, ne jugeant pas à propos de recourir à des mesures trop violentes, il prit le parti de fatiguer les catholiques par des vexations multipliées, et d'employer tous les moyens de séduction pour les entraîner dans l'apostasie. Ceux qui renonçaient à leur foi étaient comblés de faveurs, recevaient de l'argent ou des charges lucratives, et étaient assurés de l'impunité en cas de malversation. Il bannit saint Eugène de Carthage, qui mourut à Alby dans les Gaules l'an 505, et il défendit d'ordonner des évêques à la place de ceux qui mouraient. On crut devoir observer cette défense pendant quelques années pour ne pas augmenter la persécution ; mais vers l'an 507 les évêques prirent enfin la détermination de remplir les sièges vacans. Dès que le roi en fut instruit, il ordonna de fermer les églises catholiques, et envoya les évêques en exil dans l'île de Sardaigne, au nombre de plus de deux cents.

Ce fut alors que saint Fulgence, dont le nom devint si célèbre par la suite, fut ordonné pour le siège de Ruspe,

dans la province Byzacène. Il était né à Tèlepte, dans la même province, en 468; mais il était originaire de Carthage et petit-fils d'un sénateur nommé Gordien, que Genséric avait chassé avec toute la noblesse catholique. Ayant perdu son père peu de temps après sa naissance, il fut élevé dans la piété par sa mère, qui prit soin également de faire cultiver par d'excellentes études les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Il se dégoûta bientôt de la vie du monde, et après s'être exercé quelque temps dans sa maison à la pénitence et à la prière, il résolut d'embrasser la vie monastique. Il fit connaître son dessein à un pieux évêque nommé Fauste, que Hunéric avait relégué dans le voisinage, et qui venait d'y fonder un monastère. L'évêque, considérant sa jeunesse, fit d'abord quelque difficulté de le recevoir, et voulut l'éprouver auparavant. Sa mère, pénétrée de la plus vive douleur, fit éclater des gémissemens et des sanglots dont il fut profondément touché, mais tout en mêlant ses larmes aux siennes, il demeura ferme dans sa résolution, en sorte que l'évêque n'hésita plus à l'admettre dans sa communauté. Forcé ensuite de se cacher pour se soustraire à la persécution, Fauste engagea Fulgence à se retirer dans un monastère voisin dont l'abbé, nommé Félix, connaissant ses vertus et ses talens, voulut lui céder sa place, et l'obligea par ses instances à se charger au moins du soin de l'instruction. Ils se virent bientôt après dans la nécessité de quitter ce monastère à cause des fréquentes incursions des Maures, et ils vinrent s'établir près de la ville de Sicca, dans la province de Carthage. Un prêtre arien, qui gouvernait une paroisse voisine, prit Fulgence pour un évêque déguisé qui venait apporter des aumônes et procurer les secours de la religion aux catholiques persécutés. Il le fit arrêter avec Félix, et leur ayant fait donner une rude bastonnade et ensuite raser la tête, il leur enleva jusqu'à leurs habits et les renvoya ainsi dépouillés de tout. L'évêque arien

de Carthage se montrait disposé à punir ce prêtre par égard pour la famille de Fulgence, mais celui-ci refusa de porter aucune plainte, s'estimant heureux d'avoir souffert pour Jésus-Christ, et ne jugeant pas d'ailleurs qu'il fût convenable à un religieux de demander justice à un hérétique. Le désir de s'avancer de plus en plus dans la perfection lui fit prendre ensuite la résolution de se retirer parmi les solitaires de l'Égypte, pour lesquels il avait conçu la plus haute admiration par la lecture des œuvres de Cassien. Il s'embarqua vers l'an 500 pour Alexandrie, et relâcha d'abord en Sicile, où l'évêque de Syracuse le détourna de son voyage, en lui représentant que l'Égypte était alors séparée de l'Église et la plupart des moines infectés d'hérésie. Il revint donc en Afrique, après avoir visité à Rome le tombeau des saints apôtres, et fonda dans la Byzacène un nouveau monastère, qui devint bientôt florissant. Mais son humilité l'en fit sortir pour se retirer dans une île, où il vécut longtemps inconnu et comme simple moine dans une communauté dont la discipline était fort sévère. L'abbé Félix ayant appris le lieu de sa retraite, engagea l'évêque Fauste à le redemander, comme appartenant à sa congrégation, et dès qu'il fut de retour, Fauste s'empressa de l'ordonner prêtre, afin de le fixer ainsi dans le monastère et d'empêcher qu'il ne fût ordonné pour une autre église ; car sa réputation s'étendait par toute l'Afrique ; en sorte que du moment où l'on eut résolu de ne plus observer la défense de remplir les sièges vacans, plusieurs villes le choisirent pour évêque ; mais il se cacha si bien, qu'il fut impossible de le trouver. Il ne revint à son monastère que lorsqu'il vit la plupart des églises pourvues et qu'il crut n'avoir plus rien à craindre. Cependant la ville de Ruspe n'ayant point encore d'évêque, les habitans allèrent en grand nombre surprendre Fulgence dans sa cellule, l'amènèrent avec eux, et le firent ordonner malgré sa résistance. Il était alors âgé de qua-

rante ans. L'épiscopat ne lui fit rien relâcher des exercices et des habitudes de la vie monastique. Il ne se nourrissait que d'herbes et de légumes, ne portait que des vêtemens d'une étoffe grossière, sans avoir même, comme tous les évêques, l'écharpe de lin, d'où est venue l'étole, ni la chaussure des clercs, mais seulement les sandales des moines, et le plus souvent il marchait nu-pieds. Après avoir consacré la journée aux soins de son diocèse, il employait la plus grande partie de la nuit à la prière, à la méditation et à l'étude. Il bâtit un monastère à côté de son église, et il y établit l'abbé Félix avec une partie de sa communauté. Mais il ne demeura pas longtemps parmi son troupeau ; le roi Trasamond le fit enlever et conduire en Sardaigne avec les autres évêques. Les fidèles s'empressèrent avant son départ de lui envoyer des secours ; mais il remit tout à son monastère, et s'embarqua sans rien emporter. Il forma dans son exil une petite communauté de clercs et de moines qui fit bientôt l'admiration de la ville de Cagliari. Quoiqu'il fût un des moins âgés entre les évêques bannis et le dernier par son ordination, ses lumières et sa vertu lui donnaient le premier rang, et quand ils s'assemblaient pour quelque délibération, tous demandaient d'abord son avis, qui était ordinairement adopté. La réunion de tant de saints confesseurs formait une sorte de concile permanent dont on invoquait de toutes parts les décisions. Saint Fulgence était chargé de rédiger les réponses à ces consultations, et plusieurs évêques le priaient aussi de composer les lettres pastorales qu'ils jugeaient nécessaire d'envoyer à leurs églises. Sa réputation devint si éclatante, que le roi Trasamond, curieux de le voir et d'éprouver sa science, le fit venir à Carthage, où il lui proposa plusieurs difficultés avec ordre d'y répondre sur-le-champ. Mais les ariens, qui redoutaient l'influence de ses talens, persuadèrent au roi de le renvoyer dans son exil, où il demeura, ainsi que les autres évêques,

jusqu'à la mort de Trasamond, arrivée l'an 523 (1). Nous parlerons plus tard de ses écrits.

Il y eut aussi dans les provinces des Gaules qui appartenait aux Bourguignons et aux Visigoths quelques évêques chassés de leurs sièges, sous prétexte qu'ils favorisaient les intérêts de Clovis; car les rois de ces deux nations, depuis la conversion des Francs, ne pouvaient se défendre d'une sorte d'inquiétude qui les rendait aisément soupçonneux; mais ce même motif les portait en général à traiter avec plus de ménagemens leurs sujets catholiques. Gondebaud, qui était devenu maître de tout le royaume de Bourgogne, après avoir vaincu et mis à mort son frère Godégisile, publia pour ses états, vers l'an 502, un nouveau code dont les dispositions étaient plus favorables aux Gaulois que celles des lois suivies jusqu'alors. On trouve dans ce code, devenu célèbre, le duel établi dans certains cas comme moyen de décider les procès. La partie qui succombait était regardée comme condamnée par le jugement de Dieu. Cette disposition se trouve aussi dans les lois de plusieurs autres nations barbares de la Germanie. Alaric, roi des Visigoths, publia de son côté l'an 506 une édition du code Théodosien avec quelques changemens et quelques additions, et il donna force de loi à ce recueil, du consentement des évêques et de la noblesse de ses états.

Ce roi permit la même année aux évêques de sa domination de tenir un concile dans la ville d'Agde, où ils se trouvèrent au nombre de vingt-quatre avec les députés de dix absens. On y fit quarante-sept canons, auxquels on en a ajouté depuis vingt-cinq autres tirés de quelques conciles postérieurs. Nous citerons seulement comme les plus remarquables les dispositions suivantes : Ceux qui retiennent ce que leurs parens ont donné aux églises ou aux monastères sont excommuniés comme

(1) Victor Tunon. *Chron.* — Vit. S. Fulgent.



meurtriers des pauvres. On confirme les anciens canons sur le célibat des prêtres et des diacres, avec la défense faite à tous les clercs d'avoir chez eux d'autres femmes que leurs mères, leurs sœurs ou leurs nièces. On ordonne à l'évêque de suivre le rang d'ancienneté pour la promotion des clercs, si ce n'est que quelques-uns se soient rendus indignes par leur désobéissance. Il est également prescrit de leur donner à tous des rétributions proportionnées à leurs services; mais on leur défend d'aliéner les biens dont ils auraient l'usufruit. On a déjà vu, dans un concile de Rome tenu sous le pape Symmaque, qu'il était permis de donner aux clercs l'usufruit des biens ecclésiastiques; et c'est là l'origine des bénéfices. Les clercs qui négligent leurs fonctions doivent être retranchés de la matricule de l'église, c'est-à-dire perdre leur part aux rétributions jusqu'à ce qu'ils se soient corrigés. Il leur est défendu de porter les cheveux longs, et ils doivent avoir des vêtemens convenables à la sainteté de leur état. On ne doit ordonner les diacres qu'à l'âge de vingt-cinq ans, les évêques et les prêtres qu'à trente, ni donner le voile aux vierges qu'à l'âge de quarante ans. Il est commandé à tous les fidèles de jeûner tous les jours de Carême, à l'exception du dimanche. Ceux qui ne communieront pas à Noël, à Pâques et à la Pentecôte, ne devront pas être regardés comme catholiques. On permet des oratoires ou chapelles domestiques dans les campagnes éloignées des paroisses; mais il est défendu d'y faire l'office les jours de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, et les autres fêtes solennelles. Il est ordonné à tous les fidèles d'assister à la messe le dimanche et d'y rester jusqu'à la fin. On trouve aussi dans ces canons un règlement pour établir l'uniformité dans l'office divin, et plusieurs autres sur les devoirs des évêques, des clercs et des moines. Il est défendu aux clercs d'assister aux festins de noces, et à tous les chrétiens de manger avec les Juifs. Les affranchis sont



mis sous la protection de l'Église. Enfin on défend, sous peine d'excommunication, les augures et ce qu'on appelait le sort des saints, genre de divination qui consistait à ouvrir l'Écriture sainte et à prendre pour présage les premières paroles que les yeux rencontraient. Cette superstition ne laissa pas de se perpétuer, malgré les défenses réitérées que l'Église en avait déjà faites et qu'elle fit par la suite.

Ce concile fut présidé par saint Césaire, archevêque d'Arles, dont les lumières et les vertus illustraient depuis quelques années le midi des Gaules. Il était né dans le territoire de Châlons-sur-Saône, d'une famille recommandable par sa piété. Dès sa plus tendre enfance, il fit éclater sa charité, et il lui arrivait souvent de se dépouiller de ses vêtemens pour en revêtir les malheureux. A l'âge d'environ dix-huit ans, renonçant au monde, il alla prier saint Silvestre, évêque de Châlons, de l'attacher au service de l'Église ; trois ans plus tard, le désir d'une plus grande perfection le porta à se retirer secrètement au monastère de Lérins. Ses austérités l'ayant rendu malade, on l'envoya passer quelque temps à Arles pour se rétablir. L'évêque saint Eonius ayant eu occasion de le voir, et apprenant qu'il était son parent, le demanda à l'abbé de Lérins, l'ordonna prêtre, et lui donna la conduite d'un monastère voisin. Césaire s'acquitta de cette fonction avec tant de zèle et de sagesse, que l'évêque, plein d'admiration pour ses vertus, déclara plusieurs fois devant son peuple et son clergé qu'il désirait l'avoir pour successeur. Ainsi, après la mort d'Eonius, on ne délibéra pas sur le choix d'un évêque. Césaire prit en vain le parti de se cacher ; il fut découvert et ordonné malgré sa résistance, l'an 502, dans la trente-troisième année de son âge. Il occupa le siège d'Arles pendant quarante ans. Dès le commencement de son épiscopat, il ordonna que les clercs chanteraient tous les jours dans sa cathédrale l'office de tierce, de sexte et de none. Il laissa aux éco-

nomes et aux diacres tout le soin du temporel, pour s'appliquer entièrement à l'instruction de son troupeau. Il prêchait tous les dimanches et toutes les fêtes, et souvent même il faisait lire à matines et à vêpres des homélies de saint Ambroise ou de saint Augustin. Il proportionnait son style à la capacité de ses auditeurs, entraînait dans un grand détail de leurs devoirs, combattait les vices et les abus les plus communs, et reprenait surtout fortement ceux qui observaient les augures ou qui conservaient encore quelques restes d'idolâtrie. Nous avons de lui un grand nombre de sermons, dont plusieurs ont été attribués à d'autres pères, particulièrement à saint Augustin. Il se regardait comme le père des pauvres, et s'appliquait avec zèle à soulager leur misère. Il fit bâtir pour les malades un vaste hôpital où il prit soin de leur procurer en même temps les secours spirituels et corporels. Le saint évêque fut attaqué plusieurs fois par la calomnie. On l'accusa auprès d'Alaric de vouloir soumettre la ville d'Arles aux Bourguignons, et le roi, sans examiner, le relégua aussitôt à Bordeaux; mais un miracle éclatant servit peu de jours après à démontrer son innocence. Le feu ayant pris à la ville pendant la nuit, les habitans vinrent conjurer saint Césaire d'arrêter l'incendie par ses prières, et dès qu'il se fut mis à genoux, les flammes s'éteignirent à l'instant. Il demanda ensuite la grâce de son accusateur, condamné par le roi à être lapidé. Il se vit encore en butte à la même calomnie pendant la guerre que les Francs et les Bourguignons firent aux Visigoths.

Clovis, miné depuis deux ans par une fièvre lente que tous les secours des médecins n'avaient pu guérir, eut recours à un saint abbé nommé Severin, qui gouvernait le monastère d'Agaune, et il lui envoya un officier pour le prier de venir lui rendre la santé par ses prières. En passant par Nevers, le saint abbé guérit l'évêque Eulalius, privé depuis près d'un an de l'ouïe et de la parole.

Il trouva aux portes de Paris un lépreux qu'il guérit en l'embrassant. Arrivé dans le palais, il se mit à genoux auprès du lit, puis ayant ôté sa robe, il en revêtit le roi, que sa fièvre opiniâtre quitta sur-le-champ. Saint Severin opéra plusieurs autres guérisons miraculeuses à la cour et dans la ville de Paris, et instruit de sa mort prochaine par révélation, il se retira à Château-Landon, où il mourut en effet trois jours après. Son tombeau ne tarda pas à devenir célèbre par un grand nombre de miracles. Childebart, fils de Clovis, y fit bâtir une église qui fut desservie dans la suite par des chanoines réguliers.

Clovis, après sa guérison, dit à ses officiers qu'il souffrait de voir une partie des Gaules sous la domination des ariens, et il leur proposa d'aller faire la guerre aux Visigoths. Cette proposition ayant été accueillie avec applaudissement, il fit vœu de bâtir à son retour une église en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, et marcha vers Poitiers, où se trouvait Alaric. Avant d'entrer sur les terres des Goths, il défendit à son armée de rien enlever dans les lieux saints, de faire aucune insulte aux vierges, aux veuves, aux clercs, à leur famille ou aux serfs des églises. Il en informa les évêques après la guerre, afin que chacun d'eux pût réclamer ce qu'il aurait perdu. Il défendit même, par respect pour saint Martin, de rien prendre dans le territoire de Tours, si ce n'est de l'herbe et de l'eau, et il fit la même défense sur le territoire de Poitiers, afin d'obtenir la protection de saint Hilaire. Près de là se trouvait un monastère gouverné par saint Maixent, dont le nom a été donné à la ville qui s'est formée ensuite autour de ce monastère. Clovis ayant été informé des vertus et des miracles du saint abbé, lui rendit de grands honneurs et lui donna des terres pour sa communauté (1).

La bataille entre les Francs et les Visigoths fut livrée

(1) Greg. Turon. *Hist.* lib. II, cap. xxxvii.

l'an 507 près de Poitiers, dans les plaines de Vouillé. Clovis remporta une victoire complète et tua le roi goth de sa propre main. Il conquiert ensuite presque toute l'Aquitaine, et s'avança, dès l'année suivante, jusqu'à Toulouse, où il s'empara des trésors d'Alaric ; puis laissant à son fils Thierri le soin d'achever cette guerre, il revint à Tours, où il fit une entrée triomphante. Il portait la robe de pourpre et les autres marques du patriat, que l'empereur Anastase venait de lui envoyer. Il fit de riches présents à l'église de Saint-Martin, ainsi qu'à celle de Saint-Hilaire de Poitiers. Dès qu'il fut de retour à Paris il voulut s'acquitter de son vœu, et ordonna la construction d'une église magnifique en l'honneur des apôtres, près du tombeau de sainte Geneviève. Cette illustre vierge était morte quelques années auparavant, renommée dans toutes les Gaules pour la sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante, elle ne mangea que deux fois la semaine, encore ne prenait-elle pour nourriture que du pain d'orge et des fèves. Sa réputation s'étendait jusqu'en Orient, et saint Siméon Stylite se faisait recommander à ses prières par tous les Gaulois qui venaient le visiter. Elle mourut vers l'an 500, âgée de plus de quatre-vingts ans (1).

Cependant les Français poursuivaient leurs conquêtes dans l'Aquitaine et la Gaule Narbonnaise. Ils vinrent, avec le secours des Bourguignons, mettre le siège devant la ville d'Arles. Un clerc, parent de saint Césaire, trouva le moyen de sortir de la place, et alla se rendre aux ennemis. On accusa le saint évêque de l'avoir envoyé pour concerter quelque trahison, et les Visigoths, sans lui donner le temps de se justifier, l'arrachèrent de la maison épiscopale, et le renfermèrent dans une étroite prison, où il ne pouvait communiquer avec personne. Mais bien-

(1) Greg. Tur. lib. II. — Vit. S. Genov.

tôt après on découvrit que les Juifs, qui l'avaient accusé avec le plus de fureur, étaient eux-mêmes d'intelligence avec les ennemis; les preuves certaines qu'on eut de cette trahison vinrent détruire naturellement les imputations calomnieuses dont ils avaient chargé saint Césaire, qui fut aussitôt remis en liberté. Une armée que Théodoric envoya d'Italie au secours des Visigoths força les Francs et les Bourguignons à lever le siège, et les poursuivant dans leur retraite, ramena un si grand nombre de captifs que les églises en furent remplies. Comme on les avait dépouillés de tout, saint Césaire leur fournit d'abord des vivres et des vêtemens; puis craignant le danger de la séduction pour ces prisonniers s'ils restaient au pouvoir des ariens, il employa pour les racheter tout l'argent de son église et jusqu'aux vases sacrés.

Il avait commencé avant le siège d'Arles à bâtir un monastère auquel il travaillait même de ses propres mains. Mais les assiégeans en ruinèrent une grande partie pour en faire servir les bois à leurs travaux. Il reprit l'ouvrage après la levée du siège, et il établit dans ce monastère sa sœur, sainte Césarie, avec quelques compagnes dont le nombre s'augmenta promptement, de sorte qu'elles ne tardèrent pas à former une grande communauté. Saint Césaire composa pour cette maison une règle qui fut adoptée par la suite dans plusieurs autres. Le premier article prescrit une clôture perpétuelle et si exacte, que non-seulement il n'était pas permis aux religieuses de sortir, mais que personne, hors le cas d'une nécessité indispensable, ne devait être admis dans l'intérieur du monastère. Il y avait un parloir pour les visites des parens, et l'abbesse elle-même ne pouvait y venir qu'étant accompagnée de deux ou trois religieuses. On éprouvait les novices pendant un an avant de leur donner l'habit. On ne prenait point de pensionnaires, mais on pouvait recevoir des jeunes filles dès l'âge de sept ans, pour être formées ainsi de bonne heure à



la vie religieuse et faire profession quand elles auraient l'âge requis. Il n'y avait aucune servante dans la maison ; chaque religieuse, excepté l'abbesse, faisait à son tour la cuisine et les autres services domestiques. Il leur était défendu de travailler en broderie ou pour les personnes du dehors. Elles faisaient elles-mêmes leurs vêtemens, qui étaient d'une grande simplicité et de couleur blanche. Les ornemens mêmes de l'église étaient de laine ou de toile sans broderie. Quelques-unes s'occupaient à faire en beaux caractères des copies des livres saints. Elles apprenaient toutes à lire, et faisaient tous les jours deux heures de lecture depuis six heures du matin jusqu'à huit. On lisait même pendant une partie du travail et pendant les repas. Nous croyons inutile de rapporter les autres réglemens, qui concernent les exercices ordinaires de la vie monastique. Le pape Hormisdas approuva dans la suite, à la prière de saint Césaire, l'établissement de cette communauté, avec exemption de la juridiction des évêques d'Arles pour tout ce qui regardait le gouvernement intérieur : mais avant de confirmer l'aliénation qui avait été faite de quelques biens de l'Église en faveur de ce monastère, il voulut que cette aliénation fût approuvée par les évêques de la province.

Théodoric, après avoir fait reconnaître Amalaric, son petit-fils, pour roi des Visigoths, s'était rendu maître, en qualité de son tuteur, d'une partie de ses états, sous prétexte de les mieux défendre. Saint Césaire, malgré le peu de succès des anciennes calomnies, fut encore accusé quelques années plus tard auprès de ce prince, qui donna ordre de l'arrêter et de le conduire à Ravenne sous bonne garde. Le saint évêque parut devant le roi avec la tranquille fermeté que donne l'innocence. Théodoric en le voyant fut saisi d'une admiration soudaine, et se levant pour lui faire honneur, il lui adressa plusieurs questions bienveillantes sur l'état de son église, sans lui dire un seul mot des accusations intentées contre lui.



Quand Césaire fut sorti, le roi dit à ses courtisans : Que Dieu punisse ceux qui ont obligé un si saint homme de faire un si pénible voyage. J'ai tremblé à son aspect et cru voir un ange descendu du ciel. Il lui fit ensuite de riches présens que le saint évêque employa sur-le-champ au soulagement des pauvres et au rachat des captifs. Cette charité édifia tellement le roi et les courtisans, que tous s'empressèrent à l'envi de lui adresser des libéralités dont il fit encore le même usage, en sorte qu'il délivra une multitude de captifs, principalement des Gaulois, auxquels il fournit encore de quoi retourner chez eux. Un miracle qu'il opéra en obtenant par ses prières la résurrection d'un mort, vint encore augmenter la vénération qu'il avait inspirée par ses vertus.

De Ravenne, saint Césaire se rendit à Rome, où le pape, le clergé et les fidèles se montraient également empressés de le voir. Il y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Le pape Symmaque lui accorda l'usage du *pallium*, et permit aux diacres de son église de porter des dalmatiques comme ceux de Rome. Il confirma aussi le règlement fait par saint Léon en faveur de l'église d'Arles, et il en donna avis aux évêques des Gaules par une lettre où il leur rappelle que la juridiction de l'évêque de Vienne se borne aux églises de Valence, de Tarentaise, de Genève et de Grenoble, et que le siège d'Arles doit conserver les droits dont il est en possession sur les autres églises. L'évêque d'Aix fit quelque difficulté de se soumettre à ce règlement et de reconnaître la juridiction de l'évêque d'Arles ; mais l'année suivante, sur les plaintes de saint Césaire, le pape Symmaque, pour donner à celui-ci plus d'autorité, l'établit son vicaire pour la Gaule et l'Espagne, et lui donna en particulier le droit de convoquer les conciles de ces provinces quand il le jugerait nécessaire. Il est probable que le mot Gaule ne doit s'entendre ici que de la Gaule Narbonnaise. Saint Césaire pendant son séjour à Rome invoqua l'autorité

du saint-siège pour la répression de quelques abus, et le pape Symmaque lui répondit par une décrétale datée du 6 novembre 513, dont le règlement le plus important défend d'aliéner les biens de l'Eglise, si ce n'est en faveur des moines, des hospices et des clercs, et à condition que ces biens retourneront à l'Eglise après la mort de ceux qui en auront obtenu la jouissance.

Nous verrons plus tard saint Césaire présider au second concile d'Orange, dont les décisions confirmées par le saint-siège donnèrent enfin le dernier coup aux erreurs du semipélagianisme. Cet illustre évêque mourut l'an 542, à l'âge de soixante-douze ans. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il se fit porter au monastère qu'il avait fondé et qui comptait plus de deux cents religieuses. Il les exhorta à observer fidèlement leur règle, et après leur avoir donné sa bénédiction, il retourna à son église métropolitaine. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, les fidèles se jetèrent avec empressement sur ses habits pour en enlever quelques morceaux et les conserver comme des reliques.

Clovis, pour remédier aux désordres que la guerre avait occasionnés dans les Gaules, rassembla un nombreux concile à Orléans, dans lequel on fit trente et un canons de discipline. Les trois premiers concernent le droit d'asile, et décident que les criminels ou les esclaves qui se réfugieront dans les églises ne pourront en être arrachés, et que les clercs ne seront tenus de les rendre qu'après une promesse faite avec serment de ne leur infliger aucune peine corporelle, et de se contenter d'une composition pécuniaire ou de toute autre satisfaction convenable. Le quatrième défend d'ordonner aucun laïque sans la permission du roi ou de ses officiers, ce qui probablement ne doit s'entendre que des Francs ou de ceux qui pouvaient être obligés au service militaire. On excepte les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils des clercs. Nous citerons seulement parmi les autres canons,

le septième, qui défend, sous peine d'excommunication, aux moines et aux clercs, d'aller à la cour sans la permission de l'évêque ; le quatorzième, le quinzième et le seizième, qui ordonnent, conformément aux anciennes règles, que l'évêque ait l'administration de tous les biens de l'église, la moitié des offrandes faites à l'autel dans la cathédrale, et le tiers de celles des paroisses, mais avec obligation de pourvoir aux besoins des pauvres et des malades ; le vingt-quatrième, portant que le Carême doit être de quarante jours et non de cinquante, enfin le vingt-septième, qui ordonne de célébrer les Rogations dans toutes les églises. Ce concile, tenu l'an 511, fut souscrit par trente-deux évêques, dont les cinq premiers étaient les métropolitains de Rouen, de Tours, de Bourges, d'Auch et de Bordeaux. On distingue parmi les autres saint Melaine de Rennes, qui avait toute la confiance du roi Clovis et qui la méritait par ses vertus. Il travailla avec autant de succès que de zèle à la conversion des idolâtres, qui restaient encore en très-grand nombre dans son diocèse, et surtout dans le territoire de Vannes, sa patrie. Ayant un jour ressuscité sous leurs yeux un enfant qui venait de mourir, la plupart embrassèrent aussitôt le christianisme.

Clovis mourut la même année 511, âgé seulement de quarante-cinq ans. Son royaume fut partagé entre ses quatre fils. Thierry eut l'Austrasie, dont Metz était la capitale, avec une partie de l'Aquitaine ; Clodomir eut le royaume d'Orléans, Childebart celui de Paris, et Clotaire celui de Soissons. Gondebaut, roi des Bourguignons, mourut quelques années après Clovis, et eut pour successeur son fils Sigismond, que saint Avit avait converti à la foi catholique. Sigismond avait eu d'un premier mariage un fils qu'il fit mourir sur les calomnies de sa seconde femme ; mais reconnaissant bientôt son crime, il en fit une rigoureuse pénitence, et pria Dieu de le punir en cette vie plutôt qu'en l'autre. Ses vœux furent exaucés. Clo-

domir, roi d'Orléans, l'ayant attaqué et s'étant rendu maître de sa personne, le fit mourir en 524 avec sa femme et ses enfans. Son corps, jeté d'abord dans un puits, fut transféré ensuite au monastère d'Agaune, et il se fit à son tombeau plusieurs miracles qui l'ont fait mettre au nombre des saints. Le royaume de Bourgogne tomba quelques années plus tard sous la domination des Francs (1).

Les guerres que l'empereur Anastase eut à soutenir pendant plusieurs années, soit contre les Isaures, qui avaient proclamé empereur un frère de Zénon, soit contre les Perses et d'autres barbares, l'empêchèrent d'abord de se déclarer ouvertement contre les catholiques, et il se servit d'un prétexte politique pour faire déposer le patriarche Euphémius, à qui il ne pardonnait pas d'avoir augmenté les soupçons que l'on avait déjà sur sa foi, en exigeant avant de le couronner la promesse formelle de ne rien innover dans la religion. Mais quand il fut délivré de ces guerres, et qu'il crut n'avoir plus à craindre les révoltes, il jeta le masque, et commença l'an 506 à persécuter ceux qui se prononçaient pour le concile de Chalcédoine. Il publia contre le pape Symmaque un libelle où il portait l'injure et la calomnie jusqu'à le traiter de manichéen. Le pape s'inquiéta fort peu d'une imputation aussi gratuite qu'odieuse; mais comme l'empereur lui reprochait en même temps de s'être concerté avec le sénat pour l'excommunier, il crut devoir répondre à ce libelle par une apologie où il montre qu'il n'a fait que suivre les canons et l'exemple de ses prédécesseurs. « Ce n'est pas vous, lui dit-il, que nous excommunions, c'est Acace; vous prétendez que ce qu'il a fait ne vous regarde pas; abandonnez donc sa cause, et vous vous retirerez de son excommunication; autrement c'est vous-même que nous excommunierons, et vous ne devez pas vous en prendre à nous. »

(1) Greg. Tur. *Hist.* lib. II; *De glor. mart.* cap. LXXV.

L'empereur Anastase fit venir d'abord à Constantinople plusieurs évêques ennemis du concile de Chalcédoine, entre autres Xénaïas, établi sur le siège d'Hiéraple par Pierre le Foulon, et il entreprit de concert avec eux de faire condamner ce concile par les patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem. Il était depuis longtemps irrité contre Macédonius, qui avait refusé de lui rendre, malgré ses instances réitérées, la profession de foi et la promesse qu'Euphémios l'avait obligé de faire par écrit; mais comme le peuple de Constantinople était plein d'attachement pour son patriarche, l'empereur se vit contraint d'user quelque temps de dissimulation et de renvoyer même Xénaïas, dont la présence et les intrigues excitaient les murmures des catholiques. Les ennemis de Macédonius gagnèrent alors à prix d'argent un scélérat pour l'assassiner; mais ce misérable ne put exécuter son projet, et le patriarche, loin de le faire punir, lui donna une pension. Il en usa de même envers quelques pauvres qui avaient pillé son église (1).

L'empereur avait moins à craindre et réussit mieux en attaquant Flavien d'Antioche et Élie de Jérusalem. Il leur ordonna, l'an 508, de rassembler les évêques de leur dépendance et de condamner le concile de Chalcédoine. Flavien réunit ceux de son patriarcate, et écrivit une lettre synodale où il déclarait recevoir les conciles de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse, sans parler de celui de Chalcédoine, et il joignit à sa lettre quelques articles où il semblait improuver cette expression : *en deux natures*. Il refusa toutefois de condamner formellement le concile de Chalcédoine. Élie de Jérusalem, sans assembler les évêques, envoya une profession de foi où il condamnait ce concile, et en même temps Nestorius et Eutychès. Les hérétiques publièrent cette déclaration avec anathème contre ceux qui avaient admis deux na-

(1) Theodor. Lect. lib. II. — Theoph. — Liberat.



tures; mais il soutint qu'on l'avait altérée, et en fit paraître une autre sans cet anathème. On accusait les eutychiens d'avoir ainsi corrompu plusieurs ouvrages de pères pour séduire la multitude.

Après cette faiblesse des patriarches d'Antioche et de Jérusalem, l'empereur pressa vivement Macédonius d'imiter leur exemple. Deux cents moines hérétiques vinrent l'année suivante à Constantinople pour cabaler contre lui, ayant à leur tête un nommé Sévère, qui devint le chef du parti; mais le patriarche demeura ferme, et prononça même anathème contre ceux qui osaient rejeter le concile de Chalcédoine. Il était soutenu par le zèle et l'affection du peuple, qui s'emporta contre les hérétiques et contre l'empereur lui-même jusqu'à le traiter de manichéen. Les murmures devinrent si violents, que ce prince, également lâche et hypocrite, fut épouvanté, et feignit de se réconcilier avec le patriarche. Celui-ci, trompé par ses artifices, eut la faiblesse d'approuver une confession de foi où il n'était fait mention que des conciles de Nicée et de Constantinople; mais il répara cette faute presque aussitôt en déclarant publiquement qu'il recevait le concile de Chalcédoine et tenait pour hérétiques ceux qui ne le recevaient pas. Enfin, l'an 511, l'empereur voyant le peuple apaisé, suborna deux témoins pour accuser Macédonius d'un crime honteux, afin d'avoir un prétexte pour le faire déposer, et comme le patriarche confondit la calomnie par une preuve sans réplique, il le fit arrêter secrètement pendant la nuit pour l'envoyer en exil dans le Pont, après quoi il fit prononcer contre lui une sentence de déposition par quelques évêques hérétiques, et on mit à sa place un eutychien nommé Timothée, si décrié pour son incontinence, que le peuple lui donnait publiquement les surnoms les plus flétrissans. Cet intrus affectait comme tous les eutychiens un grand respect pour le symbole de Nicée, et il le fit réciter toutes les messes, au lieu qu'on ne le disait auparavant



le vendredi saint. Il mit dans les diptyques le nom de Jean Nicaïote, patriarche d'Alexandrie, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine, et il lui envoya des lettres synodiques en signe de communion. Il les envoya aussi aux patriarches d'Antioche et de Jérusalem, qui les reçurent, mais qui refusèrent d'approuver la déposition de Macédonius. L'empereur en conçut un violent mépris, et fit assembler à Sidon un concile des évêques de la Syrie et de la Palestine, sous la présidence de Xénon, pour y faire condamner le concile de Chalcédoine. Flavien d'Antioche et Élie de Jérusalem vinrent à bout d'empêcher cette condamnation ; toutefois le premier déclara par une lettre qu'il recevait l'hénotique de Zénon, sans faire mention du concile de Chalcédoine, et le second parut même rejeter ce concile, mais il le fit en des termes qui montraient clairement qu'il en approuvait la doctrine. L'empereur, irrité de leur opposition, résolut de les faire déposer l'un et l'autre (1).

Pendant Élie de Jérusalem, sachant que ce prince portait beaucoup d'affection et de respect pour les moines, avait envoyé à Constantinople les abbés de la Palestine, saint Sabas à leur tête, afin de contrebalancer les efforts et l'influence des moines eutychiens conduits par Sévère. Aussitôt qu'ils se présentèrent au palais, on ne les fit tous entrer, à l'exception de Sabas, que les gardes prirent pour un mendiant à cause de son habillement négligé ; mais comme la lettre d'Élie faisait le plus grand éloge de ce saint abbé, l'empereur demanda où il était, et quand on l'eut introduit, il le reçut avec beaucoup de respect, et témoigna à tous des dispositions bienveillantes, dont ils profitèrent pour obtenir des grâces en faveur de leurs monastères. Voyant que Sabas ne demandait rien : Saint vieillard, lui dit-il, pourquoi avez-vous entrepris un si long voyage sans vouloir solliciter

(1) Evagr. lib. III. — Theod. Lect. lib. II. — Theophan.

aucune grâce ? Saint Sabas répondit : Je suis venu pour vous rendre mes hommages et vous supplier, au nom du patriarche de Jérusalem, de rendre la paix à l'Eglise et aux évêques catholiques, afin que nous puissions prier tranquillement pour votre majesté. Le prince admira également son zèle et son désintéressement, lui fit donner mille sous d'or pour les monastères qui lui étaient soumis, et lui permit de venir au palais aussi souvent qu'il le voudrait. Le saint abbé reçut de l'impératrice les mêmes témoignages de vénération.

L'empereur l'ayant fait venir quelques jours après, lui déclara qu'il avait résolu de chasser le patriarche de Jérusalem comme infecté de l'hérésie nestorienne : Votre évêque, lui dit-il, se montre le défenseur du concile de Chalcédoine, qui autorise cette doctrine impie ; il a séduit Flavien d'Antioche et empêché de concert avec lui que ce concile ne fût condamné dans celui qui se tient maintenant à Sidon ; et quoiqu'il s'imagine peut-être nous avoir trompé en nous écrivant qu'il rejette toute hérésie, nous voyons assez par sa conduite qu'il persiste dans les erreurs qui l'ont empêché de souscrire à la disposition d'Euphémios et de Macédonios, tous deux nestoriens. Nous sommes donc décidé à le chasser pour mettre à sa place un évêque orthodoxe. Saint Sabas lui répondit : Soyez convaincu, seigneur, que notre archevêque rejette également la division enseignée par Nestorius, la confusion admise par Eutychès, et que tenant le milieu entre ces deux hérésies, il suit le chemin de la foi catholique, et n'a point d'autre doctrine que celle de saint Cyrille d'Alexandrie. Nous vous supplions donc de rien ordonner contre lui et de conserver la paix à la sainte cité de Jérusalem. L'empereur, touché de la fermeté de ce saint vieillard, lui dit : Priez pour moi, mon père, soyez sans inquiétude ; par égard pour vous je n'ordonnerai rien contre votre archevêque, je veux que vous retourniez pleinement satisfait. Le saint abbé avant son

lépart demanda pour la ville de Jérusalem la remise d'un arriéré d'impôt, et l'empereur se montra disposé à consentir; mais un hérétique nommé Marin l'en débournâ. Cessez, lui dit Sabas, de vous opposer à la bonne volonté de l'empereur; autrement vous perdrez vous-même tous vos biens et votre maison sera brûlée. Cette prophétie s'accomplit peu de temps après.

Saint Sabas était né vers l'an 439, dans le territoire de Césarée en Cappadoce. Dès l'âge de huit ans, il entra dans un monastère voisin, où il se fit admirer bientôt par sa humilité, son obéissance et ses autres vertus. Ayant obtenu à dix-huit ans la permission de visiter les lieux saints et de se retirer dans les déserts de la Palestine, il se mit sous la conduite de saint Euthymius, qui le trouvant trop jeune encore pour mener la vie d'anachorète, le fit entrer dans son monastère. Ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il lui permit de demeurer cinq jours de la semaine dans une caverne, où il passait tout ce temps sans prendre aucune nourriture. En sortant du monastère le dimanche au soir pour n'y revenir que le samedi matin, il n'emportait autre chose que des feuilles de palmier pour en faire des corbeilles. Voyant la discipline se relâcher après la mort de saint Euthymius, il se retira dans un désert plus éloigné, d'où il revint quelques années plus tard, par suite d'une révélation, s'établir dans une caverne près du torrent de Cédron. Il eut en peu de temps un grand nombre de disciples, dont quelques-uns fondèrent de nouveaux monastères. L'évêque de Jérusalem l'éleva malgré lui au sacerdoce, la première année du règne d'Anastase, et bientôt après, pour remédier au relâchement et aux désordres causés par le schisme des acéphales, il l'établit supérieur général de tous les anachorètes dépendans de Jérusalem. Les disciples de saint Sabas vivaient dans de petites cellules dispersées à une certaine distance les unes des autres; mais il ne leur permettait d'y demeurer qu'après de longues épreuves. Il

avait pour les commençans ou les novices une maison commune où ils étaient formés à la discipline régulière par quelques anciens; et il envoyait ceux qui étaient trop jeunes dans un monastère fondé à une lieue de là par saint Théodose. On donnait à la réunion de ces petites cellules éparses le nom de *laure*. Plusieurs Arméniens qui vinrent se ranger sous la conduite de saint Sabas chantaient le Trisagion dans leur langue avec l'addition de Pierre le Foulon. Il les obligea de le chanter en grec et sans cette addition. Il leur donna un oratoire où ils récitaient l'office séparément; mais ils se réunissaient aux Grecs pour le saint sacrifice. Quelques-uns des disciples de saint Sabas s'élevèrent contre son autorité, et leur insubordination le détermina plusieurs fois à quitter sa laure pour se retirer en divers endroits où il fonda plusieurs monastères; enfin les séditeux prirent le parti de sortir eux-mêmes de la laure et de s'établir près de Théocène dans des cellules abandonnées. Saint Sabas oubliant leurs torts, pourvut à leurs besoins, leur fit bâtir une église, et les gagna ainsi par sa charité.

Entre les disciples de saint Sabas, nous devons citer saint Jean, qui fut surnommé *le Silencieux* à cause de sa discrétion et de son amour pour la retraite. Il était né en Arménie, l'an 452, d'une famille illustre, et à l'âge de dix-huit ans il fonda à Nicopolis, sa patrie, un monastère où il se retira. Son mérite le fit élever ensuite sur le siège de Colonie; mais après avoir gouverné quelque temps cette église, il partit secrètement pour Jérusalem, d'où il se rendit à la laure de saint Sabas. Il s'y distingua par une vertu si éminente, qu'au bout de sept ans le saint abbé voulut le faire ordonner prêtre, et le conduisit dans cette intention au patriarche Élie. Jean demanda à parler en particulier au patriarche, et après lui avoir fait promettre un secret inviolable, il lui déclara qu'il avait été ordonné évêque, mais que le sentiment de son indignité l'avait décidé à se retirer dans la solitude pour n

travailler qu'à son salut. Le patriarche fort surpris dit à saint Sabas : Jean m'a confié un secret qui m'empêche absolument de l'ordonner. Ces paroles plongèrent dans l'affliction le saint abbé, qui pria Dieu avec une grande abondance de larmes et apprit ce secret par révélation. Depuis ce moment saint Jean vécut dans une profonde retraite jusqu'à l'âge de cent quatre ans.

Saint Théodose, supérieur général des cénobites et ami de saint Sabas, était né comme lui dans la Cappadoce. Ayant quitté son pays pour embrasser la vie monastique, il se mit sous la conduite de quelques disciples de saint Euthymius, et se retira ensuite dans une caverne à deux lieues de Jérusalem ; il y vécut trente ans de fruits et de légumes, sans jamais manger de pain. Comme le nombre de ses disciples se multipliait considérablement, il bâtit dans le voisinage un vaste monastère où l'on exerçait tous les arts nécessaires à la vie, en sorte qu'il ressemblait à une ville. C'était un asile pour tous les malheureux. Il y avait quatre infirmeries : deux pour les religieux, l'une destinée aux malades, et l'autre aux vieillards, et deux pour les étrangers. Il y avait aussi quatre églises, une pour les Grecs, une autre pour les Arméniens, une troisième pour les Occidentaux, et la quatrième pour ceux qui avaient des infirmités. Chaque nation récitait l'office à part ; mais après la lecture de l'Évangile, tous se réunissaient dans la grande église, qui était celle des Grecs, pour le saint sacrifice et la communion. La règle que saint Théodose faisait suivre dans ce monastère était tirée en grande partie des ascétiques de saint Basile. Nous verrons bientôt ces moines signaler leur zèle et leur courage pour la défense de la foi contre les hérétiques.

Les remontrances de saint Sabas ayant un peu adouci l'empereur Anastase, les évêques d'Orient qui restaient attachés à la foi catholique écrivirent au pape Symmaque pour le supplier de les réunir à la communion du saint-



siège. « Comme vous avez reçu, lui disaient-ils, la puissance de lier et de délier, vous que Pierre enseigne à paître les brebis qui vous sont confiées dans tout l'univers, nous vous conjurons de déchirer le nouvel arrêt qui pèse sur nous, comme Jésus-Christ a déchiré l'ancien sur la croix. Ne nous rejetez pas à cause que nous communiquons avec nos adversaires ; car ceux qui le font ne s'y déterminent point par des considérations humaines, mais par la crainte de laisser leur troupeau en proie aux hérétiques. Le mal est si grand que nous ne pouvons même aller chercher le remède ; nous espérons de votre tendresse paternelle qu'elle daignera nous l'envoyer. » Ils exposaient ensuite leur doctrine, et reconnaissaient en Jésus-Christ deux natures distinctes dans l'unité d'une seule personne. Le pape les exhorta à demeurer fermes dans leur attachement à la doctrine du concile de Chalcédoine ; mais il ajouta qu'ils devaient aussi se séparer de la communion des eutychiens, et qu'ils ne pouvaient espérer d'être rétablis dans celle du saint-siège, à moins de condamner eux-mêmes tous ceux que le saint-siège avait condamnés.

Le pape Symmaque mourut deux ans plus tard, le 19 juillet 514, après quinze ans et huit mois de pontificat. On dit qu'il ordonna le premier de chanter le *Gloria in excelsis* à la messe les dimanches et les fêtes des martyrs. Sept jours après sa mort on élut le diacre Hormisdas, qui tint le saint-siège neuf ans. Le nouveau pape reçut au commencement de l'année suivante des lettres de l'empereur Anastase, qui se vit forcé de recourir à lui pour apaiser les révoltes causées par ses entreprises contre les catholiques. Le peuple et les moines de Constantinople se montraient fort zélés pour le concile de Chalcédoine, et le patriarche Timothée s'étant rendu au monastère des acémètes pour l'ordination d'un nouvel abbé, on ne lui laissa faire la cérémonie qu'après l'avoir obligé de prononcer anathème contre ceux qui rejetaient ce con-



le. Il y consentit par hypocrisie ; mais son archidiacre n'ayant informé l'empereur, celui-ci manda Timothée et lui fit de vifs reproches. Le patriarche pour se maintenir en faveur nia le fait, et anathématisa ceux qui recevaient le concile de Chalcédoine. A peine fut-il élevé sur le siège de Constantinople qu'il ordonna de chanter dans toutes les églises les paroles ajoutées au Trisagion par Pierre le Boulon. Les principaux magistrats, le préfet de Constantinople à leur tête, chantèrent cette addition par ordre de l'empereur à l'occasion d'une procession qui se fit le 11 novembre 514. Le peuple et les moines abandonnèrent aussitôt la procession, et continuèrent à chanter le Trisagion selon l'usage ancien. Mais ils furent attaqués avec fureur par une troupe de sectaires. Plusieurs furent massacrés dans l'église et d'autres jetés en prison. Ces attentats occasionnèrent une violente sédition. Le peuple poussé à bout se répandit dans la ville, tua de son côté quelques-uns des moines eutychiens venus d'Orient, pilla et brûla les maisons de plusieurs courtisans attachés au parti des hérétiques, s'empara des clefs de la ville et des enseignes militaires, renversa les statues d'Anastase, et demanda à grands cris un autre empereur. Quelques officiers envoyés pour apaiser le tumulte furent repoussés par une grêle de pierres, et l'empereur épouvanté alla se réfugier dans un faubourg. L'impératrice lui fit elle-même de vifs reproches sur la persécution qu'il faisait aux catholiques. Ne voyant plus aucun moyen de réprimer ce soulèvement général, il essaya de toucher le peuple et de le ramener par la soumission hypocrite de ses démarches. Il vint à la place de l'Hippodrome sans les ornements impériaux, et déclara qu'il était prêt à quitter le pouvoir dès qu'on se serait entendu sur le choix de son successeur ; ajoutant que du reste il recevait les décrets du concile de Chalcédoine, et qu'il les ferait observer à l'avenir ; ce qu'il n'hésita pas à confirmer par des sermens solennels. Le peuple, content de cette promesse, le pria

de reprendre la couronne, et la sédition fut ainsi apaisée au bout de trois jours. Mais l'empereur ne tint aucun compte de ses sermens (1).

Dès l'année suivante il entreprit de chasser Flavien d'Antioche et de mettre à sa place le moine Sévère, des plus ardens contre le concile de Chalcédoine. Ce sectaire avait été d'abord avocat à Béryte, puis il s'était retiré dans un monastère de la Palestine, d'où ayant été chassé pour ses erreurs, il s'était réfugié chez d'autres moines infectés comme lui d'eutychianisme, et après avoir causé beaucoup de désordres en Orient, il était venu à la tête d'un grand nombre d'hérétiques soutenir les intérêts de son parti à Constantinople, où il ne tarda pas à être en faveur auprès de l'empereur Anastase. On fut obligé d'employer la ruse et la corruption pour l'établir et le faire recevoir à Antioche. Le peuple de cette ville était plein d'attachement pour Flavien, au point que voyant menacé par la violence des moines eutychiens que Xénaïas avait envoyés pour le contraindre à condamner le concile de Chalcédoine, il s'était jeté sur eux, et de son emportement il en avait tué plusieurs. Un grand nombre de moines catholiques vinrent aussi à Antioche pour défendre leur patriarche, et l'empereur prit occasion de ces troubles pour le faire chasser. On rassembla une multitude de sectaires, et on répandit l'argent à pleines mains parmi la populace afin d'en soulever une partie contre lui ; puis on lui persuada de s'éloigner momentanément pour céder un peu à l'orage, et dès qu'il fut sorti de la ville on se hâta de faire ordonner Sévère, après quoi on envoya Flavien en exil (vers la fin de l'an 412). L'empereur avait recommandé à Sévère de ne pas se déclarer ouvertement contre le concile de Chalcédoine ; toutefois l'intrus anathématisa le concile dans les lettres synodiques qu'il envoya, selon la coutume, après son o

(1) Evagr. lib. III. — Theod. Lect. ib. II. — Theoph.

dination. Mais un grand nombre d'évêques refusèrent de les recevoir. Élie de Jérusalem les renvoya avec mépris, et comme on essaya ensuite de le violenter, une multitude de moines, conduits par saint Sabas, accoururent à sa défense, chassèrent les envoyés de Sévère, et prononcèrent anathème avec tout le peuple contre cet hérétique et contre ceux qui communiqueraient avec lui. Quelques évêques du patriarcat d'Antiochese laissèrent entraîner par la crainte ou la séduction; mais plusieurs ne tardèrent pas à se rétracter. Beaucoup d'autres renvoyèrent les lettres synodiques de l'intrus; quelques-uns renoncèrent à leur siège plutôt que de le reconnaître; il y en eut même deux qui eurent le courage de prononcer contre lui une sentence de déposition qu'on parvint à lui signifier en la lui présentant adroitement sous forme de requête. L'empereur Anastase fut fort irrité contre eux, mais la crainte de soulever leurs peuples l'empêcha de les chasser (1).

L'ardeur que Sévère mit constamment à soutenir et à propager l'addition faite au Trisagion, le fit regarder, après Pierre le Foulon, comme le chef des théopaschites. Deux autres sectes d'eutychiens dont nous parlerons plus tard, celle des corrupticoles et celle des agnoètes, le reconnurent également pour leur chef, quoiqu'il ne fût que le défenseur et non l'auteur de la seconde. Comme il rejetait absolument le concile de Chalcédoine et l'hénotique, il réunit à lui le parti des acéphales, dont le nom fut donné depuis à tous les eutychiens. Enfin on doit aussi le regarder comme le précurseur ou plutôt comme l'auteur de la secte des trithéites; car ne voulant pas convenir qu'il y eût une différence entre la nature et l'hypostase, il fut amené par suite de l'identité qu'il établissait entre ces deux idées, à prétendre qu'il y avait dans la Trinité trois natures ou trois dieux.

Cependant les persécutions d'Anastase contre les ca-

(1) Evagr. lib. III. — Vit. S. Sab. — Theoph.

tholiques avaient excité une indignation générale dans l'empire, et Vitalien, maître de la milice, s'étant révolté contre lui, envahit la Mésie et la Thrace, et arriva bientôt avec une nombreuse armée jusqu'aux portes de Constantinople. Anastase, hors d'état de lui résister, eut recours à ses artifices ordinaires. Il envoya des sénateurs à Vitalien pour lui faire des propositions d'accommodement, et souscrivit à toutes les conditions qu'on lui imposa. Il promit avec serment de rétablir Macédonius de Constantinople et Flavien d'Antioche, et d'assembler un concile pour remédier, par l'autorité du pape, aux troubles des églises d'Orient. Vitalien, qui paraît n'avoir eu d'autre but que de servir la religion, suspendit les hostilités et joignit ses députés à ceux que l'empereur fut obligé lui-même d'envoyer au souverain pontife. Ce fut en effet par suite de ce traité qu'Anastase écrivit au pape Hormisdas, au commencement de l'an 515, pour réclamer sa médiation et le prier d'assister en personne à un concile qui se tiendrait à Héraclée la même année, au sujet des contestations élevées dans quelques provinces de l'Orient. Le pape, dans sa réponse, le félicita des dispositions qu'il manifestait pour la paix de l'Église, et promit de faire connaître ses intentions dès qu'il serait instruit plus complètement de l'objet du concile ; puis il envoya à Constantinople cinq légats, à la tête desquels était le célèbre Ennodius, évêque de Pavie, avec une instruction fort détaillée qui leur traçait, avec une prudence admirable, la conduite qu'ils devraient tenir et les réponses qu'ils devraient faire aux chicanes et aux subtilités. Il leur recommandait de recevoir les évêques schismatiques avec beaucoup de respect et de leur témoigner la plus grande affection, sans consentir néanmoins à communiquer avec eux ; de se renfermer dans le logement que l'empereur leur désignerait, et après lui avoir remis les lettres destinées pour lui, de le prévenir qu'ils en avaient aussi pour Vitalien, mais qu'elles ne devaient être remises que

de son consentement, et que pour se convaincre qu'elles étaient uniquement relatives aux affaires de la religion, il pouvait envoyer avec eux quelques-uns de ses officiers devant qui on en ferait la lecture. Quant aux moyens de rétablir la paix, les légats devront répondre, si on leur parle d'un concile, qu'on doit avant tout faire exécuter les ordonnances des empereurs Marcien et Léon, et s'en tenir à la doctrine définie par la lettre du pape saint Léon à Flavien, et par la décision du concile de Chalcedoine. Si l'empereur leur dit qu'il reçoit cette lettre et ce concile, et s'il les presse de communiquer avec lui, ils l'exhorteront à faire connaître ses sentimens par un édit public, où il déclarera qu'il adhère sans réserve au contenu de la circulaire que le souverain pontife venait d'envoyer aux évêques, et ils ajouteront qu'après la promulgation de cet édit dans toutes les provinces, le pape ne fera pas difficulté de venir en personne au concile, si cela est nécessaire. Il était défendu aux légats d'exposer l'objet de leur mission en présence de l'évêque intrus de Constantinople, et si on les pressait de le reconnaître, ils devaient répondre qu'il fallait d'abord s'occuper des affaires générales de l'Eglise, et qu'ensuite on examinerait l'affaire particulière de Timothée et de Macédonius avec celle des autres évêques chassés de leurs sièges. Enfin il leur était enjoint de réserver au jugement du saint-siège la cause des évêques accusés, et d'obliger tous ceux qui voudraient rentrer dans la communion de l'Eglise, à signer en présence de témoins, et à lire ensuite dans l'assemblée des fidèles, une déclaration portant qu'ils reçoivent la lettre de saint Léon et le concile de Chalcedoine, et qu'ils anathématisent Nestorius, Eutychès, Dioscore, avec leurs sectateurs, nommément Timothée Élure, Pierre Monge, Pierre le Foulon, et Acace de Constantinople.

Anastase, dans l'embarras de sa situation, cherchant à gagner du temps, reçut assez bien les légats, et ré-



pondit au pape qu'il recevait le concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon ; mais quant à la condamnation d'Acace, il déclara qu'il lui semblait presque impossible de la faire approuver en Orient, ajoutant que du reste tout se réglerait mieux dans un concile, et qu'il enverrait incessamment des ambassadeurs qui feraient connaître la pureté de ses intentions. Il ne les envoya néanmoins que l'année suivante, et se borna à leur remettre pour le pape et pour le sénat des lettres qui ne contenaient que d'hypocrites exhortations à la paix. Le pape répondit qu'il la désirait de tout son cœur, et qu'il se jetait lui-même à ses pieds pour le supplier de la procurer par la condamnation des hérétiques. Mais toutes ses instances furent inutiles, et les légats revinrent sans avoir rien fait. Anastase, qui avait chassé de leurs églises plusieurs évêques d'Illyrie attachés à la communion du saint-siège, continua d'en retenir quelques-uns à Constantinople comme en exil, et ne renvoya les autres que par la crainte de soulever les soldats catholiques de cette province. Dorothee, métropolitain de Thessalonique, pour plaire à l'empereur, se déclara en faveur des schismatiques ; mais aussitôt quarante évêques de Thrace, de Dardanie, de l'Épire et des autres provinces d'Illyrie, lui signifièrent qu'ils se séparaient de sa communion, et ils écrivirent au pape pour lui témoigner leur attachement au saint-siège et leur soumission à son autorité. Cette démarche leur attira des persécutions de la part des schismatiques et principalement de Dorothee, qui avait l'inconcevable prétention d'exercer encore en Illyrie les droits attachés au titre de vicaire du saint-siège, après avoir abandonné la communion de l'Église romaine pour embrasser celle de l'évêque intrus de Constantinople.

Cependant le pape Hormisdas envoya, l'an 517, Ennodius de Pavie avec un autre évêque pour faire une nouvelle tentative auprès d'Anastase. Il leur remit plusieurs lettres pour ce prince, dans lesquelles il le pressait de



condamner Acace comme fauteur de l'hérésie et première cause du schisme déplorable qui avait causé tant de désordres en Orient, et de faire cesser la persécution qu'enduraient les évêques d'Illyrie réunis au saint-siège. Il leur remit aussi pour Timothée de Constantinople et pour les autres évêques schismatiques, des lettres où il les conjurait de rentrer dans la communion de l'Eglise, et d'autres pour les évêques et les moines orthodoxes, afin de les consoler dans leurs souffrances et de les exhorter à demeurer fermes dans la foi. Cette seconde légation n'eut pas plus d'effet que la première. L'empereur s'efforça même de corrompre les légats par argent, et n'ayant pas réussi, il les renvoya secrètement, en les faisant accompagner d'officiers et de soldats qui avaient ordre de ne les laisser entrer dans aucune ville; ce qui ne les empêcha pas de faire répandre par des moines catholiques les protestations que le pape leur avait remises pour être adressées aux principales villes, dans le cas où leurs démarches seraient sans résultat. Anastase écrivit ensuite une lettre de reproches au pape, et congédia sans rien faire environ deux cents évêques réunis pour le concile qu'il avait convoqué. Comme le sénat et le peuple lui reprochaient son parjure, il ne rougit pas de répondre qu'il était permis aux princes de mentir et de se parjurer. Ainsi il confirma le soupçon depuis longtemps répandu qu'il était infecté de la doctrine odieuse des manichéens (1).

Bientôt après il ordonna de chasser Élie de Jérusalem, et l'on mit à sa place un évêque nommé Jean, qui promettait d'embrasser la communion de Sévère, évêque intrus d'Antioche. Saint Sabas et les autres abbés vinrent trouver le nouveau patriarche, l'exhortèrent à ne pas abandonner la foi, et lui promirent de le soutenir de tout leur pouvoir s'il refusait de communiquer avec les enne-

(1) Hormisd. *Epist.* — Marcell. *Chron.* — Theoph.

mis du concile de Chalcédoine. On a déjà vu par plusieurs exemples, que dans les temps de persécution, lorsqu'un évêque était chassé de son siège, l'usage de l'église grecque permettait de reconnaître pour l'avantage des fidèles celui qu'on ordonnait à sa place, pourvu qu'il eût les qualités convenables. Jean se rendit aux exhortations de saint Sabas, et refusa d'envoyer ses lettres synodiques à Sévère. On le mit en prison pour le forcer par la crainte et la violence à remplir sa promesse. Mais il représenta qu'une démarche ainsi arrachée par contrainte ne produirait aucun effet, et comme il ajouta que le dimanche suivant il se déclarerait publiquement dans l'église, on le mit en liberté. Il envoya aussitôt dans les monastères pour recommander aux abbés de venir avec les moines à Jérusalem, et ils s'y rendirent en si grand nombre qu'on en compta jusqu'à dix mille. La cathédrale ne pouvant contenir cette multitude, il fallut s'assembler pour l'office du dimanche dans la vaste église de Saint-Étienne. Le patriarche monta sur l'ambon, ayant à ses côtés saint Théodose et saint Sabas, l'un chef des cénobites, l'autre des anachorètes, et les assistans crièrent pendant longtemps : Anathématissez les hérétiques, confirmez le saint concile. Quand on eut fait silence, Jean et les deux abbés prononcèrent anathème contre Nestorius, Eutychès, Sévère d'Antioche, Soterie de Césarée en Cappadoce, un des eutychiens les plus ardens, et contre quiconque ne recevait pas le concile de Chalcédoine. Le gouverneur de la province n'eut d'autre parti à prendre que de dissimuler, et il jugea même prudent de s'éloigner de Jérusalem. L'empereur, instruit de ces faits, résolut d'abord d'employer la force pour exiler le patriarche Jean avec Théodose et Sabas. Mais les deux saints abbés lui adressèrent, au nom de tous les moines, une lettre pleine de remontrances également fermes et respectueuses, dans laquelle ils déclaraient qu'ils étaient prêts à souffrir la mort plutôt que d'abandonner la foi et de communiquer

avec les hérétiques. « Nous recevons, lui disaient-ils, comme les quatre Évangiles, les quatre saints conciles, qui expriment le même sens en paroles différentes. » Anastase fut arrêté dans son projet par la fermeté de cette protestation, et plus encore par la crainte de Vitalien, qui, indigné de tant de parjures, avait recommencé la guerre. Les abbés et les moines de Syrie adressèrent, vers le même temps, des plaintes au pape contre Sévère et ses partisans, qui, non contents de piller et de brûler leurs monastères, avaient massacré près de quatre cents moines catholiques, et contre l'empereur, qui, au lieu de réprimer et de punir ces excès, avait fait chasser ceux qui lui en demandaient justice : cette lettre était signée par vingt-six abbés et par un grand nombre de prêtres et de diacres. Le pape, qui ne pouvait les protéger, les consola du moins par des témoignages de son affection paternelle (1).

L'église d'Orient fut peu de temps après délivrée de la tyrannie d'Anastase, qui fut frappé de mort subite le 9 juillet de l'an 518. Saint Élie de Jérusalem fut instruit de cette mort par révélation, et il la fit connaître le jour même à saint Sabas, qui était allé le visiter dans son exil, ajoutant qu'il mourrait lui-même dix jours après. Depuis ce moment il ne vécut que de la sainte communion, et le 20 juillet il expira doucement, après avoir reçu le viatique et répondu à toutes les prières. L'Église honore sa mémoire le 4 du même mois, avec celle de Flavien d'Antioche, mort vers le même temps. Ces deux patriarches avaient réparé par la fermeté de leurs dernières années et expié par les souffrances de leur exil les fautes qu'ils avaient commises. Macédonius de Constantinople était mort trois ans auparavant, et l'église grecque honore aussi sa mémoire. Timothée, qu'on avait mis à sa place, mourut lui-même en 517, et il eut pour successeur le prêtre Jean, son syncelle, que l'empereur Anastase obligea avant

(1) Horsmisd. *Epist.* — Vit. S. Sab. — Theoph.

son ordination de condamner le concile de Chalcédoine. Enfin, cette même année 517 mourut Jean Nicaïote, patriarche eutychien d'Alexandrie. Son successeur, nommé Dioscore, et ennemi comme lui du concile de Chalcédoine, ne tint le siège que deux ans et cinq mois. Il réunit à sa communion les acéphales en ôtant des diptyques le nom de Pierre Monge. Timothée, qui le remplaça, était dans les mêmes sentimens, et l'église d'Alexandrie continua encore pendant près de vingt ans d'être livrée au schisme et à l'hérésie.

Le jour même de la mort d'Anastase, on élut pour lui succéder Justin, capitaine des gardes. Il était de basse naissance et n'avait reçu aucune instruction dans sa jeunesse, en sorte qu'il ne savait, dit-on, ni lire ni écrire. Mais il était fort attaché à la foi catholique, ce qui le fit chérir extrêmement du peuple de Constantinople. Le dimanche qui suivit son élection, quand le patriarche Jean fut entré dans l'église avec son clergé pour célébrer l'office, le peuple s'écria : Longues années à l'empereur et à l'impératrice ! longues années au patriarche ! Pourquoi restons-nous séparés de votre communion ? nous voulons nous réunir à vous ; montez sur l'ambon et faites votre profession de foi. Vous êtes orthodoxe, pourquoi hésitez-vous à le déclarer ? Anathématissez Sévère le manichéen, recevez le saint concile ; l'empereur est catholique, que craignez-vous ? Vive le nouveau Constantin ! vive la nouvelle Hélène ! Publiez à l'instant le concile de Chalcédoine, ou sortez de l'église. Après qu'on eut ainsi crié pendant longtemps et répété les mêmes acclamations, le patriarche entra dans le sanctuaire pour baiser l'autel, puis montant sur l'ambon pour répondre au peuple : Mes frères, dit-il, vous savez les combats que j'ai soutenus pour la foi catholique n'étant que simple prêtre ; je continuerai à la défendre jusqu'à la mort. Pourquoi donc ce bruit et ce tumulte ? Nous recevons avec respect tous les conciles qui ont confirmé le symbole de Nicée, principa-

lement celui de Constantinople, celui d'Éphèse et le grand concile de Chalcédoine. Les acclamations recommencèrent, et pendant plusieurs heures le peuple demanda à grands cris la fête du concile. Annoncez-la pour demain ; ne différez pas davantage ; nous ne sortirons point d'ici qu'elle ne soit annoncée. Le patriarche proposa d'attendre le consentement de l'empereur, mais le peuple insista, et on fit annoncer la fête par un diacre en ces termes : Nous faisons savoir à votre charité que demain nous célébrerons en ce lieu la mémoire de nos saints pères les évêques du concile de Chalcédoine qui, avec les pères de Constantinople et d'Éphèse, ont confirmé le symbole de Nicée. Les Grecs font encore cette fête le même jour, c'est-à-dire le dimanche le plus proche du 16 juillet. Le peuple exigea par de nouveaux cris la condamnation de Sévère d'Antioche : Anathème à l'ennemi de la Trinité et des saints pères, à celui qui a osé anathématiser le concile de Chalcédoine ! Alors le patriarche prit le suffrage de tous les évêques présents, dont douze sont nommés, et l'on prononça l'anathème contre Sévère.

Le lendemain 16 juillet, quand le patriarche entra pour la fête du concile, le peuple renouvela ses acclamations, et comme il venait de faire triompher la foi, il insista plus fortement sur la demande qu'il avait déjà faite la veille, de mettre fin au schisme par la réunion avec le saint-siège : Envoyez des lettres synodiques à Rome ; mettez les quatre conciles dans les diptyques ; mettez-y le nom du pape Léon ; faites rapporter les reliques de Macédonius, mort en exil pour la foi ; mettez son nom et celui d'Euphémus dans les diptyques ; excommuniez leurs accusateurs ; anathème aux manichéens ! Le patriarche répondit qu'il était disposé à faire ce qu'on lui demandait ; mais que pour agir régulièrement il fallait assembler les évêques et s'entendre avec l'empereur. Alors le peuple s'écria qu'il ne voulait point de délai, que personne ne sortirait avant qu'on eût déferé à ses



vœux, et il ferma les portes ; ce qui obligea le patriarche à faire apporter les diptyques, où il inséra les quatre conciles avec les noms d'Euphémios et de Macédonius et celui du pape saint Léon. Aussitôt le peuple chanta le cantique *Benedictus*, puis on commença la messe selon la coutume par le Trisagion, et après la lecture de l'Évangile, quand on eut fait sortir les catéchumènes, et récité le symbole, tous les fidèles s'empressèrent vers l'autel pour écouter la lecture des diptyques, et firent de nouveau retentir leurs acclamations en entendant nommer le concile de Chalcédoine et le pape saint Léon.

Mais pour confirmer canoniquement ce qui venait d'être fait, le patriarche, quatre jours après, réunit en concile quarante évêques qui se trouvaient à Constantinople, et sur une requête présentée par les abbés des monastères, au nombre de cinquante-quatre, tous prêtres à l'exception d'un seul, on déclara Euphémios et Macédonius injustement déposés, on ordonna que les clercs chassés et bannis pour la cause de ces deux évêques seraient rétablis dans leurs places ; on confirma l'insertion qui avait été faite du nom de saint Léon et des quatre conciles dans les diptyques, après quoi on prononça une sentence d'excommunication et de déposition contre l'hérétique Sévère. Le patriarche s'empressa d'envoyer les actes de ce concile à l'évêque de Jérusalem et aux principaux métropolitains, avec des ordres de l'empereur Justin pour le rappel des bannis et pour la confirmation du concile de Chalcédoine. Ces heureuses nouvelles causèrent dans la Palestine une joie inexprimable ; une multitude de moines et de fidèles se réunirent à Jérusalem, où l'on célébra à cette occasion une fête solennelle. Le patriarche Jean, successeur d'Élie, approuva aussitôt dans son concile les décrets de Constantinople, et en informa le patriarche de cette ville par une lettre synodale souscrite par trente-trois évêques de la Palestine. Le peuple de Tyr fit aussi éclater sa joie par de nombreuses acclamations, et l'é-



vêque, qui avait eu beaucoup à souffrir de la part des hérétiques, s'empressa de son côté avec ses suffragans de souscrire aux actes qu'on lui avait envoyés. Il écrivit ensuite une lettre au concile de Constantinople, dans laquelle il énumérait les crimes de Sévère, l'accusant entre autres choses d'avoir employé l'argent de son église à entretenir une troupe de séditeux ; et il demandait que les reliques de Flavien fussent rapportées à Antioche et son nom mis dans les diptyques. Une partie du clergé d'Antioche dénonça également les crimes de Sévère dans une lettre adressée au patriarche et au concile de Constantinople. « Personne n'ignore, disait-il, combien de moines il a tués par les mains des juifs. Il a converti les hôpitaux en prisons, il y a fait mourir les fidèles à force de coups ; il a brisé ou fondu les vases sacrés pour les distribuer à ses partisans ; il a enlevé les colombes d'or et d'argent suspendues sur les autels ou sur les fonts du baptême, soutenant qu'on ne doit pas représenter le Saint-Esprit en forme de colombe ; enfin il a dépensé tous les revenus de l'église, engagé les maisons et les plus belles terres, et l'a accablée de dettes. » Les évêques de la seconde Syrie, après avoir eux-mêmes prononcé une sentence d'excommunication et de déposition contre cet intrus et contre Pierre d'Apamée, ennemi comme lui du concile de Chalcédoine, firent connaître aussi les crimes de l'un et de l'autre au patriarche de Constantinople, et réclamèrent l'autorité de l'empereur pour être délivrés de la tyrannie de ces deux hérétiques (1).

Mais l'affaire la plus importante, et que l'empereur Justin avait le plus à cœur, était la réunion de Constantinople et des églises de l'Orient avec le saint-siège. Il s'empressa d'écrire au pape pour le prier d'envoyer des légats, et le patriarche joignit ses lettres à celles de l'empereur. Le pape accueillit cette demande avec joie, et

(1) Act. conc. Constantinop. sub Menn. an 536.

désigna pour légats deux évêques, Germain et Jean, avec un prêtre nommé Blandus et deux diacres, Félix et Dioscore. Il leur remit plusieurs lettres adressées à l'empereur, au comte Justinien son neveu, qui devint son successeur, à l'évêque et au clergé de Constantinople, à l'impératrice et aux principaux officiers. Il leur donna aussi le formulaire que devraient souscrire ceux qui voudraient rentrer dans la communion de l'Église. Ce formulaire était conçu en ces termes : « Le commencement du salut est de garder la règle de la foi et de ne s'écarter en rien de la tradition des pères. Et parce que Jésus-Christ a dit : *Tu es Pierre*, etc., et qu'il est impossible que ses promesses ne s'accomplissent pas, la doctrine catholique est toujours conservée inviolable et sans altération dans le siège apostolique. C'est pourquoi, ne voulant pas déchoir de cette foi, j'anathématise tous les hérétiques, principalement Nestorius, Eutychès, etc., et me conformant aux décisions du siège apostolique, j'espère obtenir d'être admis dans sa communion. Je promets de ne point réciter dans le saint sacrifice les noms de ceux qui sont séparés de l'Église catholique et de la communion du saint-siège. Que si je viens à m'écarter de la profession que je viens de faire, je me trouverai joint par mon propre jugement au nombre de ceux que je viens de condamner. J'ai souscrit de ma main cette déclaration pour l'envoyer au saint pape de Rome. » Outre les hérétiques et leurs auteurs nommément désignés dans ce formulaire, et parmi lesquels se trouvait en particulier le fameux Acace, l'anathème comprenait aussi en général tous les sectateurs ou partisans des condamnés ; mais dans l'instruction remise aux légats, le pape leur permettait, si on faisait des difficultés à l'égard d'Euphémios et de Macédonius, exilés pour leur attachement au concile de Chalcédoine, de s'en tenir à exiger rigoureusement la condamnation d'Acace, et à consentir qu'on s'abstînt de prononcer anathème contre ses successeurs,

pourvu toutefois que leurs noms fussent ôtés des diptyques (1).

Dès que les légats furent arrivés en Orient, on vit plusieurs évêques avec leurs peuples aller au-devant d'eux en procession avec des cierges allumés, et s'empressez de souscrire le formulaire et de le faire lire dans l'église en présence du clergé et des fidèles. Toutefois Dorothee de Thessalonique éleva d'abord plusieurs difficultés, et demanda ensuite un délai, sous prétexte que les évêques de sa dépendance n'étaient pas présens, promettant de souscrire avec eux lorsqu'il les aurait réunis. Les légats furent reçus à dix milles de Constantinople par Justinien, accompagné d'un grand nombre de sénateurs et de dignitaires de l'empire, et quand ils entrèrent dans la ville, le peuple fit retentir ses acclamations et marcha à leur suite avec des cierges. L'empereur leur donna audience en présence du sénat et de quatre évêques désignés par le patriarche. Ces évêques, après avoir entendu la lecture du formulaire, convinrent sans hésiter que tout y était conforme aux règles ecclésiastiques. S'il en est ainsi, reprit l'empereur, pourquoi ne le recevez-vous pas? Les sénateurs firent la même observation. On tint quelques jours après une assemblée générale où le patriarche signa le formulaire en l'accompagnant d'une déclaration par laquelle il protestait qu'il suivait entièrement la foi du pape, qu'il recevait les quatre conciles et qu'il condamnait tous ceux qui osaient les rejeter. On fit au bas des diptyques le nom d'Acace et ceux des patriarches suivans, avec ceux de Zénon et d'Anastase; et tous les évêques qui se trouvaient à Constantinople et les abbés des monastères ayant aussi accepté et souscrit le formulaire, on se rendit à l'église, où il y eut une telle affluence de monde et une si grande ferveur, que les ecclésiastiques ne se souvenaient pas d'avoir vu autant de

(1) Hormisd. *Epist.* xxx et seqq.

fidèles participer à la communion. Ainsi fut terminé schisme de Constantinople, le 28 mars 519, après avoir duré trente-cinq ans depuis la condamnation d'Acace. L'empereur publia aussitôt cette réunion par des lettres envoyées à toutes les provinces.

On s'occupa ensuite de donner un patriarche orthodoxe à l'église d'Antioche, et après qu'on eut été plus de trois mois sans pouvoir s'accorder sur le choix, l'empereur désigna enfin un prêtre de l'église de Constantinople, nommé Paul, catholique plein de zèle, et qui pendant deux ans passés à Antioche avait fortement résisté à l'intrus Sévère; on voulut l'ordonner à Constantinople, mais le légat Dioscore s'y opposa au nom du pape, et demanda qu'il fût ordonné sur les lieux, selon les canons, par les évêques de la province. Ce nouveau patriarche n'occupa le siège que deux ans. L'empereur, instruit des crimes de Sévère, avait donné ordre de l'arrêter et de l'amener à Constantinople pour y être jugé; mais l'hérétique parvint à se sauver pendant la nuit et se rendit à Alexandrie, où il trouva un asile auprès du patriarche Timothée. C'est aussi dans cette ville qu'il se réfugia Julien d'Halicarnasse, autre évêque eutychien déposé, qui devint le chef de la secte des incorruptibles. Pierre d'Apamée et Xénaïas d'Hiéraple furent envoyés en exil avec un grand nombre d'autres sectaires. Comme il restait encore en Orient quelques nestoriens qui propageaient leurs erreurs sous le prétexte de combattre les ennemis du concile de Chalcédoine, l'empereur prit aussi des mesures pour les réprimer, et il fit déposer et chasser l'évêque de Cyr, accusé et convaincu d'avoir célébré une fête en l'honneur de Théodore, de Théodore de Mopsueste, et de Nestorius (1).

Dorothee de Thessalonique assembla son concile comme il l'avait promis, et signa le formulaire avec l'

(1) Act. conc. V. gener. — Evagr. lib. IV. — Relat. legat.

part de ses suffragans. Mais ce n'était de sa part qu'un acte d'hypocrisie. Il fit entendre à son peuple que l'Église allait être persécutée, et pour échauffer davantage les esprits, il baptisa plus de deux mille personnes hors le temps de Pâques, comme si l'on eût été à la veille d'un péril imminent, et il fit distribuer l'eucharistie aux fidèles pour l'emporter dans leurs maisons et se communier eux-mêmes en cas de nécessité. Aussi quand l'évêque d'Antioche, un des légats, revint à Thessalonique, il faillit périr dans une émeute populaire où plusieurs personnes de sa suite furent tuées. Après cette violence, Dorothee déchira le formulaire qu'il avait souscrit, et déclara publiquement qu'il ne l'approuverait jamais. L'empereur ordonna de l'amener à Constantinople avec les autres couvains pour en faire justice. Mais cet évêque, après avoir été conduit à Héraclée, vint à bout par son crédit, et par l'argent qu'il distribua, de se faire relâcher. Le pape Gélase ayant appris ces excès par le bruit public, tint la plus grande modération. « Laissons à l'empereur, écrivit-il aux légats, le soin de punir l'injure faite à la puissance. Ce qui nous regarde, et ce que vous devez chercher, c'est que personne ne se convertisse sans connaissance de cause, et ne soit contraint à faire profession de la foi sans être persuadé. Demandez donc que l'évêque de Thessalonique soit envoyé à Rome pour recevoir l'instruction du saint-siège. » Lorsque ensuite il fut informé de toutes les circonstances par la relation des légats, il ordonna de le faire déposer canoniquement; mais Dorothee lui ayant écrit plus tard une lettre fort amicale où il prétendait avoir lui-même exposé sa vie pour contenir la violence du peuple, le pape, après lui avoir répondu qu'il ne pouvait se justifier qu'en revenant comme les autres à l'unité de l'Église, renvoya l'examen de cette affaire à l'évêque de Constantinople.

Les légats revinrent à Rome vers la fin de l'an 520, avec des députés de Constantinople chargés de remettre au

pape des lettres de l'empereur et du patriarche pour le représenter qu'un grand nombre des églises de l'Asie du Pont et de l'Orient, se montraient disposées à tout souffrir plutôt que de retrancher des diptyques les noms de leurs évêques, dont la mémoire leur était chère à cause des persécutions qu'ils avaient endurées pour leur attachement au concile de Chalcédoine. A ces lettres était jointe une requête présentée à l'empereur par le clergé, les abbés et les principaux laïques de Jérusalem, d'Antioche et de la seconde Syrie. On suppliait donc le pape d'user d'indulgence à leur égard, et de se contenter, pour le bien de la paix, d'exiger, comme l'avait fait son prédécesseur Anastase, la condamnation d'Acace, de Pierre le Foulon et des autres qui avaient été nommément condamnés par le saint-siège. Le pape, sans se prononcer d'une manière générale, recommanda seulement à l'évêque de Constantinople de prendre les plus grandes précautions pour n'être pas trompé par la dissimulation des schismatiques, et de lui envoyer les noms de ceux qu'il réunirait à l'Église, avec les formulaires qu'il leur aurait fait souscrire. Cette sage discrétion produisit les plus heureux résultats, et l'on compte jusqu'à deux mille cinq cents évêques qui sous le règne de Justin souscrivirent au formulaire du pape, et confirmèrent par leurs lettres le concile de Chalcédoine (1).

Une dispute particulière qui depuis quelque temps faisait du bruit en Orient, fut soumise à la décision des légats pendant leur séjour à Constantinople. Des moines de la province de Scythie, vers l'embouchure du Danube, soutenaient avec chaleur et voulaient faire approuver comme nécessaire à l'exposition de la foi catholique cette proposition : Un de la Trinité a souffert, a été crucifié. Ils accusaient de nestorianisme ceux qui refusaient d'y souscrire, et on les accusait eux-mêmes

(1) Hormisd. *Epist.* — Relat. legat. — Rustic. diac.



de favoriser l'eutychieisme ; car outre que cette proposition avait eu pour auteur Pierre le Foulon, et que l'empereur Anastase s'en était déclaré le patron, l'obligation qu'ils faisaient de l'approuver expressément pour être regardé comme catholique, tendait à faire croire que l'exposition de foi du concile de Chalcédoine était insuffisante. Ils remirent une longue exposition de leur doctrine aux légats, qui voulant écarter toute nouvelle cause de divisions, se contentèrent de répondre que les décisions des quatre conciles avec la lettre du pape saint Léon étaient suffisantes, et qu'ils ne voulaient pas donner leur approbation à ce qui n'y était pas contenu. Les moines vinrent alors à Rome dans l'espoir d'obtenir du pape lui-même l'approbation que les légats avaient refusée. Mais ne connaissant qu'imparfaitement les circonstances de cette contestation, le pape crut devoir attendre le retour des légats pour examiner l'affaire et rendre une décision. Ce délai mécontenta les moines, et la conduite fit voir qu'on n'avait pas tort de les regarder comme des brouillons et des orgueilleux. Ils continuèrent à représenter comme des hérétiques tous ceux qui n'embrassaient pas leurs opinions ; ils cherchèrent leurs intrigues, leurs plaintes et leurs déclamations, à entretenir la division dans l'Église romaine, et le pape ne put les contenir ni par la douceur ni par l'autorité. Il abstint toutefois de prononcer contre eux aucune censure et de condamner la proposition qu'ils soutenaient. N'ayant pas réussi à Rome, ils s'adressèrent aux évêques d'Afrique exilés en Sardaigne. Saint Fulgence leur répondit au nom de ses collègues par son traité de l'Incarnation et de la grâce, dans lequel il approuve la doctrine que ces moines avaient exposée sur ces deux mystères de la foi chrétienne. Cependant au lieu de dire simplement, Un de la Trinité a souffert, il emploie cette expression, Une personne de la Trinité, ce qui est au fond la même chose ; mais cette dernière locution ne

donnait pas lieu aux mêmes soupçons que la première. Du reste le saint-siège approuva quelques années plus tard la proposition des moines de Scythie, quand les circonstances qui la rendaient suspecte ne furent plus les mêmes (1).

On a vu précédemment que la réputation de saint Fulgence avait engagé le roi Trasamond à le faire venir à Carthage, soit par un vain motif de curiosité, soit peut-être dans l'espoir de le confondre et de l'embarrasser par les difficultés qu'il lui proposerait. En effet, il ne tarda pas à lui envoyer un écrit contenant plusieurs objections contre la doctrine catholique, avec ordre d'y répondre sur-le-champ. Le saint docteur réduisit cet écrit fort embarrassé à quelques articles qui en renfermaient toute la substance, et il y joignit des réponses également claires et solides. On croit que c'est la réponse aux dix objections des ariens. Trasamond lui proposa bientôt après d'autres difficultés développées dans un ouvrage assez long qu'on fit lire seulement une fois devant lui sans lui permettre d'en prendre copie ; car on craignait qu'il n'insérât dans sa réponse, comme la première fois, les expressions textuelles de cet écrit, et que toute la ville ne connût son avantage. Saint Fulgence y répondit par trois livres adressés à Trasamond. Il montre dans le premier qu'il y a en Jésus-Christ deux natures parfaitement unies en une seule personne, et s'attache surtout à combattre l'erreur des ariens, qui prétendaient que dans l'Incarnation le Verbe tenait lieu de l'âme raisonnable. Dans le second livre il prouve l'immensité du Fils de Dieu ; dans le troisième il fait voir que ce n'est point la divinité qui a souffert. Le roi ne jugea pas à propos de pousser plus loin une controverse qui ne tournait pas à son avantage ; mais un évêque arien nommé Pinta fut moins prudent, et saint Fulgence lui répondit par un ouvrage pa-

(1) Hormisd. *Epist.* — Relat. *legat.*

culier que nous n'avons plus ; car la réponse qui porte aujourd'hui son nom n'est pas de lui.

Le saint docteur pendant son séjour à Carthage confirma les catholiques dans la foi par la solidité de ses instructions ; il ramena par ses exhortations plusieurs de ceux qui s'étaient laissé séduire, et convertit même quelques-uns des évêques ariens. Les succès de son zèle inquiétèrent les sectaires , qui persuadèrent au roi de le envoyer dans son exil. Lorsqu'il fut de retour en Sardaigne, il bâtit un nouveau monastère où il réunit quarante moines. Il écrivit en même temps aux fidèles de Carthage une lettre qui avait pour but de les tenir en garde contre les artifices qu'on employait pour les pervertir. Nous n'avons plus cette lettre, mais nous en avons plusieurs autres écrites pendant son exil, et dont plusieurs sont de véritables traités. Telles sont les deux lettres à Proba, l'une sur l'excellence de la virginité, l'autre sur la prière ; la lettre à Galla, veuve d'un consul, touchant les devoirs d'une veuve chrétienne ; une autre adressée à Théodore , sénateur romain , pour le confirmer dans sa résolution de renoncer au monde et de se donner entièrement à Dieu ; enfin une autre lettre touchant l'obligation du vœu de continence fait par les personnes mariées.

Saint Fulgence composa vers le même temps ses deux livres de la rémission des péchés, pour répondre aux questions qu'un homme vertueux lui avait faites à ce sujet ; il montre dans le premier qu'on ne peut obtenir le pardon des péchés que dans l'Eglise catholique et par une sincère conversion, et dans le second, que les péchés ne sont plus remis après cette vie, et que ceux qui meurent dans l'état du péché sont éternellement damnés ; ce qui doit voir clairement, aussi bien que toute la suite de l'ouvrage, qu'il ne parle que des péchés mortels, et non des fautes légères, ni des peines qui peuvent rester à expier aux justes et qui font que l'Eglise a toujours prié pour les morts. Ce fut aussi pour répondre à des consultations

qu'il composa les trois livres adressés à Monime. Le premier a pour objet d'expliquer la doctrine de saint Augustin sur la prédestination, et de faire voir que Dieu ne prédestine pas les méchants au mal ou au péché, mais qu'il prévoit le mal auquel ils se porteront d'eux-mêmes, et qu'en conséquence il les destine au châtement. Les deux autres contiennent des réponses à quelques objections des ariens. Il écrivit plus tard pour expliquer et défendre les principes de saint Augustin, un traité en trois livres sur la prédestination et la grâce, avec une lettre sur le même sujet, adressée au nom de plusieurs évêques d'Afrique à Jean et à Vénérius. Il avait combattu le semipélagianisme dans une réfutation, que nous n'avons plus, des livres de Fauste de Riez, dont il attaque aussi les erreurs dans sa réponse aux moines de Scythie.

Les autres ouvrages de saint Fulgence sont des traités sur la Trinité et sur l'Incarnation; deux lettres adressées au diacre Ferrand pour répondre à diverses questions concernant le baptême et la Trinité; quelques écrits polémiques contre les ariens; enfin deux traités de la foi, l'un adressé à Donat, et l'autre beaucoup plus célèbre, composé pour l'instruction d'un pèlerin nommé Pierre, qui partait pour visiter les lieux saints, et qui craignait de se laisser surprendre par les sectaires dont l'Orient était rempli. Ce traité contient une explication succincte des principaux dogmes du christianisme, et se termine par quarante articles qui en sont le résumé et que l'on ne peut rejeter, selon saint Fulgence, sans être hérétique. Le saint docteur écrivit contre l'hérésie des incorruptibles une lettre adressée au comte Régis, qui l'avait consulté à ce sujet, en même temps que sur les devoirs de l'état militaire. Mais la mort l'empêcha de terminer ce travail, dont la seconde partie fut écrite par le diacre Ferrand, son disciple.

Saint Fulgence et ses collègues furent rappelés de leur exil l'an 523 par Hildéric, successeur de Trasamond. Ce

ici-ci avant sa mort lui avait fait promettre de maintenir les lois portées contre les catholiques ; mais le nouveau roi ne se crut pas lié par un serment dont l'objet était si injuste, et bien qu'il continuât de professer l'arianisme, son premier soin fut de rendre à ses sujets catholiques le libre exercice de leur religion. Ce prince était fils d'Hunéric et de cette princesse Eudoxie que Genséric avait enlevée lors du pillage de Rome, en sorte qu'on peut attribuer aux soins de l'éducation maternelle la douceur qu'il fit paraître pendant le cours de son règne. Il permit aux évêques après leur retour de remplir tous les sièges vacans, et l'on élut aussitôt pour celui de Carthage, Boniface, recommandable par ses lumières et ses vertus. Ainsi l'église d'Afrique recouvra la liberté dont elle avait été privée pendant soixante-six ans.

Les évêques, en revenant de leur exil à Carthage, furent reçus en triomphe par un concours immense de peuple qui fit retentir des acclamations en leur honneur, et se rendit à l'église avec eux en chantant des hymnes et des cantiques. On s'empressait surtout pour voir saint Fulgence, plus connu que tous les autres, et dès qu'il sortit du vaisseau, les cris de joie retentirent au milieu de la foule ; c'était à qui pourrait s'approcher de lui, l'entendre et recevoir sa bénédiction. Une grosse pluie qui survint diminua point le concours, et comme le saint marchait tête nue, les plus distingués se faisaient un honneur d'étendre sur lui leurs manteaux. Après qu'il eut passé quelques jours à Carthage, il partit pour son diocèse, et sur toute la route les peuples venaient à sa rencontre portant des flambeaux allumés, des rameaux verts, et bénissant le nom de Dieu. Quand il fut arrivé à Ruspe, il s'occupa avec une infatigable sollicitude des besoins de son troupeau. Il assista l'année suivante à un concile qui se tint à Junque, dans sa province, pour le rétablissement de la discipline, et il y donna une nouvelle preuve de sa sagesse et de son humilité. Un évêque nommé Quod-

vult-Deus lui ayant disputé la préséance, tout le concile jugea en faveur de Fulgence, qui alors crut devoir maintenir ses droits et laisser rendre ce jugement pour ne pas préjudicier aux règles établies (1) ; mais voyant que cet évêque ne renonçait qu'avec peine à ses prétentions, supplia, dans un autre concile qui se tint peu après Suffecte, qu'on lui permit de céder son rang, et les évêques, admirant son humble charité, se décidèrent à y consentir. Saint Fulgence mourut dans son monastère le 1<sup>er</sup> janvier 533. Sa vie fut écrite par le diacre Ferrand.

Après divers conciles particuliers tenus en Afrique l'évêque de Carthage convoqua l'an 525 un concile de toutes les provinces, auquel assistèrent soixante évêques. On commença par lire le symbole de Nicée, puis les canons de plusieurs conciles concernant la discipline, et spécialement ceux qui reconnaissaient à l'évêque de Carthage le droit de primatie sur les autres provinces. On lut entre autres le canon de Nicée concernant les privilèges des grandes églises, et un règlement d'un concile national tenu à Hippone, dans lequel il était permis à chaque province d'avoir son primat, à la charge de reconnaître la supériorité de celui de Carthage, qui était comme on l'a vu, en possession de convoquer les conciles et d'ordonner les évêques. On s'occupa ensuite de quelques affaires particulières, dont la plus importante fut la requête présentée par l'abbé d'un monastère de Byzacène, qui demandait à être maintenu dans le droit dont il avait joui précédemment, de n'être point soumis à la juridiction de l'évêque diocésain, et de dépendre

(1) Bérault Bercastel dit que saint Fulgence accepta cette distinction, et il en parle comme si elle eût été accordée au mérite du saint docteur. Mais il ne s'agissait dans cette circonstance ni de distinction ni de mérite. Le rang des évêques était fixé d'après l'ancienneté de leur ordination ; et c'était uniquement sur les preuves de cette ancienneté qu'il pouvait y avoir contestation dans certains cas.



immédiatement de l'évêque de Carthage. Il alléguait à l'appui de sa demande que son monastère était composé de religieux réunis de toutes les provinces ; qu'il avait été bâti par les moines eux-mêmes sans le concours de l'évêque ; qu'il avait même été consacré par un évêque de la province proconsulaire ; qu'on n'avait eu recours au primat de la Byzacène que pendant la vacance du siège de Carthage, et qu'enfin il y avait plusieurs exemples de monastères soumis à d'autres qu'à l'évêque diocésain. On cita même une lettre du primat de la Byzacène qui permettait à une communauté de vierges de se choisir un prêtre, en conséquence de l'exemption accordée en général aux monastères de l'un et de l'autre sexe par l'ancienne coutume, et un extrait d'un sermon dans lequel saint Augustin reconnaissait que les monastères fondés par ses disciples n'appartenaient point à l'église d'Hippone, mais à la communauté. On fit valoir aussi le règlement fait dans le troisième concile d'Arles pour terminer le différend entre l'évêque de Fréjus et l'abbé de Lérins. D'après ces motifs, le concile fit droit à la requête, et décida en général que les monastères demeureraient exempts de la juridiction des évêques, comme ils l'avaient toujours été. Le règlement fait pour Lérins qui est invoqué ici, et dont nous avons parlé précédemment, fait connaître en quoi consistait cette exemption.

Plusieurs conciles avaient été tenus depuis quelques années dans les Gaules et en Espagne pour confirmer les règles de la discipline. Dès le commencement du règne de Sigismond, l'an 517, saint Avit, archevêque de Vienne, qui avait converti ce prince à la foi catholique, assembla, de concert avec saint Viventiole de Lyon, les évêques du royaume de Bourgogne dans une petite ville nommée Épaone, dont on ne sait pas bien aujourd'hui la situation. Il s'y trouva vingt-cinq évêques, dont un grand nombre sont honorés comme saints. On y remarque entre autres saint Apollinaire de Valence, frère de saint

Avit, saint Sylvestre de Châlons, saint Maxime de Genève, saint Pragmace d'Autun, saint Grégoire de Langres, saint Claude de Besançon. On croit que ce dernier est saint évêque qui a donné son nom au monastère de Cordat, où il se retira et dont il devint abbé. Saint Grégoire de Langres n'était pas moins illustre par ses vertus que par sa naissance. Il menait une vie si austère, qu'il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain d'orge. Ce fut lui qui fit bâtir et dota de ses biens l'église et le monastère de saint Bénigne de Dijon sur le tombeau d'un saint martyr. On fit dans le concile d'Épaone quarante canons dont la plupart concernent les devoirs des évêques, des clercs et des moines. Il est ordonné aux évêques d'assister aux conciles, sous peine d'être excommuniés six mois, et saint Avit, dans la lettre de convocation, témoigne que le pape lui avait fait des reproches de ne s'y en aller qu'on en réunissait si rarement, quoique les canons prescrivaient d'en tenir deux tous les ans. Il est défendu aux évêques, aux prêtres et aux diacres, de nourrir des chiens ou des oiseaux pour la chasse, parce qu'on craignait sans doute que le clergé ne se laissât entraîner aux mœurs des nations germaniques établies dans les Gaules. On renouvela la défense faite aux clercs de quitter leur diocèse sans le consentement de l'évêque, ou de voyager sans en avoir obtenu les lettres d'usage. Il leur est aussi défendu de rendre des visites aux femmes à des heures indues, et s'il y a nécessité de le faire, ils devront être accompagnés par quelques prêtres ou diacres. Plusieurs des canons de ce concile parlent des fonds de l'église dont la jouissance était accordée aux clercs, pour en percevoir les revenus, et contiennent à cet égard des dispositions conformes à celles qu'on a déjà pu remarquer précédemment. On défend l'entrée des monastères aux filles, si ce n'est aux personnes âgées et d'une vertu éprouvée ou aux plus proches parens. Ceux qui entrent pour dire la messe doivent sortir aussitôt que l'office est fini.

fini, ce qui fait voir que plusieurs monastères n'avaient que des oratoires dans l'intérieur. Les abbés sont soumis à la correction de l'évêque, qui pouvait même les déposer, sauf le recours au métropolitain. On voit par un canon de ce concile que les moines des Gaules travaillaient tous les jours à la campagne. Il est défendu d'appliquer à de saints usages les églises des hérétiques. Toutefois le concile d'Orléans avait décidé qu'on pouvait s'en servir après les avoir purifiées, et c'est la pratique universelle de l'Église. On abrège la pénitence des apostats et on la réduit à deux ans. Les homicides qui éviteront la peine des lois civiles sont soumis à la pénitence du concile d'Ancyre, qui était au moins de sept ans. On déclare incestueux les mariages avec la cousine-germaine ou issue de germaine. Il est ordonné de suivre en chaque province, pour le service divin, le rite de la métropole.

Un concile tenu à Tarragone l'an 516 fit treize canons, tous concernant la conduite des évêques ou des clercs. Le plus remarquable est le huitième, qui ordonne à chaque évêque de visiter tous les ans les églises de la campagne, pour y faire faire les réparations sur le tiers de tous les revenus qui lui est attribué. Le onzième défend aux moines de sortir de leur monastère pour entrer dans le clergé d'une autre église sans la permission de leur abbé. Ce canon prouve qu'il y avait dès lors des monastères en Espagne. Le plus ancien que nous connaissions est celui d'Asane en Aragon, fondé par saint Victorien, qui fut abbé pendant soixante ans, et qui gouverna plusieurs communautés de moines.

Jean, métropolitain de Tarragone, convoqua l'année suivante un autre concile à Gironne dans la même province. On y fit dix canons, dont le sixième porte que les ecclésiastiques qui ont été ordonnés étant mariés, depuis l'évêque jusqu'au sous-diacre inclusivement, devront habiter séparément de leurs femmes, ou que s'ils ne logent point à part, ils auront avec eux un de leurs confrères

pour témoin de leur vie. Jean avait prié peu de temps auparavant le pape Hormisdas d'écrire aux évêques d'Espagne pour les engager à maintenir la discipline. Le pape le fit par une lettre où il leur recommande d'observer les canons et de tenir des conciles au moins une fois l'an. Il accompagna cette lettre d'une autre adressée à Jean, par laquelle il l'établit son vicaire en Espagne, sans préjudice des privilèges des métropolitains. Le pape Hormisdas donna aussi le titre de légat du saint-siège, pour la Bétique et la Lusitanie, à Salluste, évêque de Séville, avec le pouvoir de convoquer les conciles de ces provinces et de juger provisoirement les différends des évêques, sauf à lui en faire ensuite son rapport. Il avait donné le même titre avec les mêmes pouvoirs à saint Remi pour le royaume des Francs.

L'an 524, il se tint à Lérida un concile de huit évêques, qui firent seize canons, parmi lesquels on doit remarquer surtout le premier, qui ordonne que ceux qui servent à l'autel s'abstiennent de répandre le sang humain sous quelque prétexte que ce soit, même de défendre une ville assiégée. Les clercs convaincus d'avoir violé ce canon feront deux ans de pénitence, et ne pourront jamais être promus aux ordres supérieurs. Le troisième défend à l'évêque de toucher aux donations faites aux monastères; et en lui permettant d'admettre dans son clergé les moines qu'il jugera pouvoir être utiles à l'église, il exige le consentement de l'abbé. Du reste, il confirme touchant les moines les réglemens des conciles d'Agde et d'Orléans, où les abbés sont soumis à la juridiction de l'évêque, et les moines obligés d'obtenir sa permission soit pour voyager, soit pour s'établir dans des cellules isolées; ce qui fait voir à quoi se bornait, dans les Gaules et en Espagne, l'exemption des monastères. On tint aussi la même année un concile à Valence en Espagne et un autre à Arles, que l'on compte pour le quatrième et qui fut présidé par saint Césaire; mais on ne fit dans ces deux conciles qu'un très-

petit nombre de canons qui n'offrent rien de remarquable.

Le pape Hormisdas mourut le 6 août 523, et eut pour successeur Jean I<sup>er</sup>, qui fut obligé de se rendre à Constantinople pour remplir auprès de l'empereur Justin une mission fort délicate. Comme ce prince voulait contraindre les ariens à se convertir et leur enlevait leurs églises pour les donner aux catholiques, Théodoric, roi d'Italie, qui était arien, en fut extrêmement irrité, et menaça d'employer les mêmes rigueurs contre les catholiques de ses états, qu'il avait traités jusqu'alors avec beaucoup d'équité et de modération. Mais avant tout il obligea le pape de se mettre à la tête d'une ambassade qu'il envoya à l'empereur pour l'engager à révoquer ses ordres. On rapporte qu'à son entrée dans la ville de Constantinople, le pape Jean rendit la vue à un aveugle en lui mettant la main sur les yeux en présence d'une multitude prodigieuse de peuple ; car toute la ville était venue à sa rencontre jusqu'à douze milles avec des croix et des cierges. L'empereur se prosterna devant lui et voulut encore être couronné de sa main. Le patriarche Épiphane l'invita à célébrer l'office solennel ; ce qu'il fit en latin le jour de Pâques l'an 525, avec une pompe extraordinaire, et siégeant, comme chef de l'Eglise, à la première place. Cette ambassade réussit au gré de Théodoric. L'empereur, pour le bien de l'Eglise et pour ne pas exposer les catholiques d'Italie à de fâcheuses représailles, consentit à révoquer les mesures qu'il avait ordonnées contre les ariens. Mais Théodoric, dont l'esprit soupçonneux prit ombrage des honneurs extraordinaires que le souverain pontife avait reçus à Constantinople, le fit arrêter à son retour, avec les sénateurs qui l'avaient accompagné, et il les renferma dans une étroite prison où le pape Jean mourut de maladie, le 18 mai 526, après avoir tenu le saint-siège près de trois ans. Son successeur fut Félix III, qui fut ordonné le 24 juillet suivant (1).

(1) Marcell. *Chron.* — Lib. Pontif. — Theoph.



Quelque temps auparavant, Théodoric avait fait arrêter et mettre à mort deux illustres sénateurs, Symmaque et Boèce, qui furent accusés vaguement de vouloir rétablir l'ancienne autorité du sénat, et d'entretenir à ce sujet des relations avec l'empereur. Ils avaient été tous deux consuls, et n'étaient pas moins distingués par leur zèle pour la religion que par leur rang et leur mérite. Boèce avait composé pour la défense de la foi catholique plusieurs écrits que nous avons encore, entre autres, un traité contre Nestorius et Eutychès, et un traité de la Trinité, adressé à Symmaque, son beau-père. Il s'était fort appliqué à l'étude de la logique d'Aristote, et on le regarde comme le premier des Latins qui ait employé la méthode de ce philosophe pour l'explication des dogmes de la foi. Quelques ouvrages qu'il avait publiés sur la philosophie servirent pendant longtemps de base à l'enseignement de cette science dans les écoles de l'Occident. Mais l'ouvrage le plus remarquable qui nous reste de lui est le traité qui a pour titre : De la consolation de la philosophie. Il le fit pendant sa prison, qui dura six ans, et il y expose avec une éloquence noble et touchante, en montrant que Dieu seul est la source du bonheur, les motifs les plus propres à consoler un philosophe chrétien. Boèce eut la tête tranchée l'an 524. Son beau-père Symmaque fut arrêté après lui et mis à mort l'année suivante.

Théodoric ne survécut pas longtemps à ces illustres victimes. Un jour qu'on avait servi sur sa table la tête d'un grand poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque qui le regardait d'un œil menaçant. Il lui prit un frisson violent, et s'étant mis au lit, l'âme agitée par les remords, il mourut au bout de quelques jours, l'an 526. Athalaric, son petit-fils, âgé de huit ans, lui succéda comme roi d'Italie, sous la tutelle de sa mère, Amalasonte, fille de Théodoric. L'empereur Justin mourut le 1<sup>er</sup> août de l'année suivante, laissant l'empire à son neveu Justinien, qu'il avait fait déclarer auguste quelques mois



auparavant. Parmi les preuves nombreuses du zèle de Justin pour la foi catholique, on doit citer une loi qui exclut de toute charge et de toute dignité les païens, les juifs et les hérétiques, de peur qu'ils n'abusent de leur pouvoir pour vexer les chrétiens et surtout les évêques. Comme les manichéens n'étaient pas moins ennemis de la société que de la religion, il ordonna de les chasser partout, et renouvela contre eux la peine de mort portée par d'anciennes lois. Ces sectaires, qui étaient fort nombreux dans le royaume des Perses, furent poursuivis vers le même temps par le roi Cabade, dont ils avaient séduit un des fils en lui faisant espérer la couronne par le moyen de leurs enchantemens. Le roi usa d'artifice pour en réunir un grand nombre, et il les fit tailler en pièces par son armée. Ensuite il donna l'ordre dans toutes les provinces de rechercher et de punir ceux qui s'y trouveraient, de confisquer leurs biens et de brûler leurs livres (1).

Le roi des Lazes, qui était vassal des Perses, s'affranchit de cette dépendance sous le règne de Justin pour embrasser le christianisme. Il vint à Constantinople avant de prendre la couronne, et dit à l'empereur qu'étant résolu d'abjurer le paganisme, il ne pouvait demander l'investiture à Cabade, qui l'obligerait pour cette cérémonie de prendre part à des actes d'idolâtrie. L'empereur l'accueillit avec joie, le fit baptiser, l'adopta pour son fils, et le reconnut pour roi. Cabade ne manqua pas de s'en plaindre ; mais Justin répondit qu'il n'avait pas cru devoir refuser son amitié et sa protection à un prince qui s'était adressé à lui pour avoir la liberté de renoncer aux superstitions païennes. Les Lazes habitaient l'ancienne Colchide et étaient voisins des Ibériens, qui avaient reçu depuis longtemps les lumières de l'Évangile.

Il y avait aussi depuis près de deux siècles un grand nombre de chrétiens parmi les Homérites, qui habitaient

(1) Theoph. — Cedren. — Procop. — Agath.

l'extrémité de l'Arabie, sur les bords de la mer Rouge et de l'Océan ; mais ils avaient alors pour chef un juif nommé Joseph Dunaan , grand ennemi du christianisme, et que l'on surnomma le Fossoyeur, parce qu'il faisait précipiter dans des fosses ou fournaies ardentes ceux qui refusaient d'embrasser sa religion (1). L'an 522, il vint mettre le siège devant la ville de Nagrau, qui était toute chrétienne, et fit si bien par ses faux sermens qu'il la détermina à se rendre. Il tenta aussitôt de pervertir les habitans ; mais ne pouvant les faire renoncer à Jésus-Christ, il fit déterrer et brûler le corps de l'évêque Paul, mort deux ans auparavant ; ensuite il fit allumer un grand bûcher où il jeta tous les prêtres, tous les moines et toutes les religieuses. L'Église honore la mémoire de ces martyrs le 27 juillet. Arétas, gouverneur de la ville , après avoir résisté à toutes les séductions du tyran, eut la tête tranchée avec trois cent quarante des principaux habitans. Toute la jeunesse fut emmenée en captivité. Mais l'année suivante, Elesban, roi d'Éthiopie, chrétien fort zélé et excité encore par l'empereur Justin, dont il reçut de puissans secours, attaqua le juif Dunaan, le prit avec ses principaux officiers, et les fit tous mourir. Ensuite il fit bâtir une église en l'honneur de saint Arétas, et abdiqua la couronne pour embrasser la vie monastique.

Un tremblement de terre renversa la ville d'Antioche en 526, et le patriarche Euphrasius fut accablé sous les ruines. On élut à sa place Éphrem, qui était comte d'Orient, et qui s'était attiré l'affection du peuple par ses vertus. Il signala surtout sa charité inépuisable dans cette calamité. Il était fort attaché à la foi catholique, et il la défendit par plusieurs écrits contre les eutychiens. L'empereur Justin, vivement affligé du malheur d'Antioche, envoya des sommes considérables pour la rebâtir.

(1) Theoph. *Chron.* — Niceph. lib. XVII.

---

## LIVRE SEIZIÈME.

DÉPUIS L'AVÈNEMENT DE JUSTINIEN A L'EMPIRE  
JUSQU'A SA MORT.

DE 527 A 565.

Quoique Justinien n'ait pris qu'une faible part aux événemens glorieux qui ont illustré son règne, il pourrait être mis au rang des plus grands princes, s'il n'avait terni par ses fautes personnelles l'éclat que ses généraux et ses ministres faisaient rejaillir sur son nom, et s'il n'eût pas montré souvent des travers et une petitesse d'esprit qui font juger avec raison qu'il eut réellement plus de bonheur que de génie. Il témoignait beaucoup de zèle pour la religion; mais il avait la manie de faire des décisions sur la foi, et cette démangeaison de dogmatiser finit par l'entraîner dans l'hérésie. Il se laissa aussi dominer dans les affaires les plus importantes par l'influence et les conseils de sa femme Théodora, qui porta sur le trône les mœurs basses et le caractère intrigant de son premier état; car elle avait été d'abord actrice, chargée d'amuser la populace par des bouffonneries, puis elle s'était livrée à la prostitution, et Justinien s'était épris de passion pour elle à cause de sa beauté. Ce prince avait quarante-cinq ans lorsqu'il parvint à l'empire. Il était d'une activité prodigieuse, dormait peu et se relevait souvent la nuit pour se promener dans le palais. Il mangeait aussi fort peu. Il ne prenait pendant le Carême de la nourriture que de deux jours l'un; encore n'était-ce que des herbes assaisonnées de sel et de vinaigre, et en petite quantité, sans pain, et sans autre boisson que de l'eau. Le jour même de son couronnement, il distribua tous ses biens de patrimoine aux égli-

ses, et bientôt après il publia un édit contenant sa profession de foi conforme à la doctrine catholique, et déclarant sujets aux peines portées contre les hérétiques tous ceux que les évêques trouveraient dans des sentimens opposés à cette confession. On peut y remarquer qu'il professe expressément qu'un de la Trinité s'est incarné, quoiqu'il eût auparavant blâmé les moines de Scythie, qui soutenaient une proposition peu différente.

L'année suivante il défendit aux évêques de quitter leurs églises pour venir à la cour sous quelque prétexte que ce fût, à moins d'avoir obtenu de lui une permission expresse. « Car leur absence, dit-il, est cause que le service divin se fait négligemment, que les affaires de l'église sont mal administrées, et qu'ils sont obligés quelquefois de contracter des dettes à la charge de l'église, pour subvenir aux frais du voyage. Ils doivent se contenter d'envoyer ici un ou deux de leurs clercs pour exposer leurs affaires, et nous jugerons s'il est besoin de les faire venir eux-mêmes. » Il ajoute que tout contrevenant devra être excommunié par le patriarche ou le métropolitain. Une autre loi de la même année contient d'abord quelques dispositions relatives aux élections épiscopales, et ordonne que les habitans de la ville présenteront pour le siège vacant trois personnes dont la foi et les mœurs soient connues par de bons témoignages, afin que le concile choisisse le plus digne ; puis elle défend aux évêques de disposer par testament, par donation ou de toute autre manière, des biens qu'ils auront acquis depuis leur épiscopat, excepté de ceux qui pourront provenir de la succession de leur père et mère, oncles ou frères. Tout le reste devra appartenir à l'église, comme ne leur étant donné qu'en considération du sacerdoce. Elle établit la même prohibition, et pour le même motif, à l'égard des clercs qui étaient chargés de l'administration des hôpitaux ; car on ne la confiait qu'à des prêtres ou à des diacres d'une charité bien connue. Elle contient aussi quel-

ques réglemens sur leur gestion et sur le compte que doivent rendre les économes des églises. Ensuite elle confirme les canons qui défendaient la simonie sous peine de déposition; enfin elle oblige tous les clercs à chanter dans chaque église les offices de la nuit, du matin et du soir; c'est-à-dire, matines, laudes et vêpres; car les petites heures ne se disaient pas encore en public. « Ils ne doivent pas, poursuit le prince, se contenter de consommer les biens de l'église et porter le nom de clercs sans en faire les fonctions. Il est absurde qu'ils établissent des mercenaires pour chanter à leur place, tandis que plusieurs laïques assistent aux offices par dévotion. Nous enjoignons de tenir la main à ce que les intentions des fondateurs soient remplies, et de chasser du clergé ceux qui ne seront pas fidèles à ce devoir. »

Justinien, dès le commencement de son règne, entreprit de réformer les lois romaines, et il fit d'abord composer le code qui porte son nom, et qui est un choix des ordonnances publiées par les empereurs précédens. Ensuite il ordonna de réunir les décisions les plus utiles des anciens jurisconsultes, et de ranger ces extraits sous différens titres dans un seul corps d'ouvrage auquel il donna le nom de Digeste ou de Pandectes. Il fit aussi composer pour servir d'introduction à ces deux recueils, les Institutes, où l'on trouve résumés dans un ordre méthodique les principes fondamentaux de la jurisprudence romaine. Quelque temps après il fit corriger son code, et il en publia, l'an 529, une seconde édition plus parfaite, qui est celle que nous avons aujourd'hui. Il se servit pour ces ouvrages des plus habiles jurisconsultes de son temps, et en particulier du célèbre Tribonien, qui avait le titre de questeur. On ne peut refuser de grands éloges à ce magistrat sous le rapport de la science; mais il la déshonorait par une avarice infâme, qui lui faisait vendre la justice, et publier ou supprimer les lois selon les intérêts des particuliers qui lui faisaient des présens. Il était

d'ailleurs ennemi secret du christianisme ou plutôt sans aucun principe de religion, ce qui est cause qu'il a laissé quelques vestiges du paganisme dans les extraits dont il a composé le Digeste.

Outre ces trois recueils de jurisprudence, Justinien publia pendant le cours de son règne un grand nombre de lois qui furent réunies sous le nom de *Novelles*, comme étant postérieures à celles du code. Il en est un assez grand nombre qui concernent des matières ecclésiastiques. La *novelle v* défend de bâtir des monastères sans la permission de l'évêque, et contient plusieurs réglemens touchant les moines. Les novices seront trois ans avant de prendre l'habit et de faire profession. Pendant ce temps, ceux qui sont esclaves pourront être revendiqués par leurs maîtres, mais après leur profession ils demeureront affranchis. Les biens des moines appartiendront au monastère, s'ils n'en ont pas disposé avant d'y entrer, et ils ne pourront pas les réclamer s'ils veulent sortir. L'abbé devra être choisi par l'évêque d'après le mérite, et non selon le rang d'ancienneté. On trouve aussi quelques dispositions concernant les monastères dans la *novelle cxxiii*. Elle interdit aux pères et mères de déshériter leurs enfans qui embrassent la vie religieuse. Elle porte que l'abbé doit être élu par tous les moines, ce qui montre que l'évêque ne le choisissait que dans quelques monastères. Elle reconnaît aux religieuses le droit de se choisir un prêtre pour l'administration des sacremens, à condition qu'il sera approuvé par l'évêque ; enfin on doit y remarquer la défense faite aux laïques et aux bouffons de prendre par dérision l'habit monastique, sous peine d'exil ou de punition corporelle.

La *novelle vi* confirme les réglemens des canons touchant les ordinations, et défend surtout la simonie avec une sévérité qui peut faire croire que les abus en ce genre devenaient fréquens. Outre la peine de déposition prononcée par les canons contre les clercs coupables, elle



les oblige à la restitution du prix sacrilège au profit de l'église. Les laïques sont condamnés à la restitution du double et à l'exil perpétuel. Elle défend à tous les clercs de quitter leur état, sous peine d'être enrôlés dans les emplois les plus méprisables de la milice. Elle règle aussi que le nombre des clercs ne devra pas excéder dans chaque église celui qui est déterminé par la fondation. La même disposition est appliquée en particulier à l'église de Constantinople par la nouvelle III, qui peut faire juger combien le clergé de cette ville était nombreux. Il est statué que la grande église n'aura que soixante prêtres cent diacres, quatre-vingt-dix sous-diacres, cent dix lecteurs, vingt-cinq chantres et quarante diaconesses, en tout quatre cent vingt-cinq personnes, outre cent portiers, qui semblent n'être pas comptés entre les clercs. Il est vrai que ce clergé desservait aussi deux succursales dépendant de la cathédrale. Les fondateurs des églises, en assignant les revenus nécessaires à l'entretien des clercs chargés de les desservir, fixaient le nombre de ceux-ci en proportion des revenus et des besoins du service. Mais il arrivait quelquefois que les évêques augmentaient ce nombre pour satisfaire aux sollicitations de ceux qui voulaient être admis dans le clergé, et c'est ce qui détermina la défense contenue dans cette loi. La nouvelle VII défend d'aliéner les biens des églises, des monastères et des hôpitaux.

Il serait trop long et il n'entre pas dans notre plan de rapporter toutes les dispositions contenues dans les autres lois de Justinien relatives à la religion. Nous devons nous borner à celles qui peuvent faire connaître les usages et la discipline. Les nouvelles XLIII et LIX concernent les frais des funérailles. Il y avait à Constantinople onze cents boutiques chargées d'y subvenir, et exemptes par ce motif de toute autre imposition. Huit cents fournissaient les fossoyeurs, qui se tiraient ainsi de tous les corps de métiers; les trois cents autres contribuaient en

argent ; de sorte que tous les morts étaient enterrés gratuitement, à moins que la famille ne voulût ajouter quelque dépense extraordinaire. Chaque corps était accompagné de huit religieuses chargées de chanter et de trois acolytes. La novelle LVII porte que les fondateurs des églises ne pourront y mettre de leur propre autorité des clercs pour les desservir, mais qu'ils pourront seulement les présenter à l'évêque ; ce qui montre le droit de patronage établi en Orient, comme on l'a déjà vu reconnu en Occident par le premier concile d'Orange. La novelle LXVII défend de bâtir aucune nouvelle église avant que l'évêque en ait béni et marqué le lieu en y plantant la croix, et que le fondateur ne soit convenu avec lui des fonds qu'il veut assigner pour le luminaire, les vases sacrés et l'entretien des ministres. Elle ajoute que celui qui rétablira une église tombant en ruine sera considéré comme fondateur.

La novelle CXXIII, publiée l'an 541, doit être signalée comme une des plus importantes, à cause du grand nombre de réglemens qu'elle contient sur diverses matières, et principalement sur les ordinations et le jugement des causes ecclésiastiques. Elle porte que pour l'élection d'un évêque, le clergé et les notables du peuple présenteront trois personnes, après avoir fait serment sur les Évangiles qu'il ne leur a rien été donné ni promis pour avoir leur suffrage, et qu'ils ne se laisseront point influencer par des considérations d'amitié. Les personnes choisies devront avoir au moins trente-cinq ans. Si la présentation n'est pas faite dans le délai de six mois, l'élection sera dévolue à celui qui doit faire l'ordination. Si l'on accuse l'évêque élu, il ne pourra être ordonné qu'après s'être justifié ; mais l'accusateur qui l'aura calomnié sera banni de la province. La simonie est défendue sous les peines portées précédemment. Toutefois il est permis de donner après les ordinations ce qui est déterminé par les anciennes coutumes, c'est-à-dire

et livres d'or au plus pour la consécration du pape  
l'un patriarche ; quatre cents sous d'or pour celle des  
des évêques, y compris les présens faits aux notaires  
autres officiers du consécrateur, ou une somme infé-  
re, selon le revenu des églises. Il est aussi permis  
clercs de faire les libéralités d'usage aux ministres  
l'évêque dont ils reçoivent l'ordination, pourvu que  
présent n'excède pas une année du revenu ; ce qu'on  
regarder comme l'origine des annates. La même loi  
tient plusieurs privilèges en faveur des évêques. Ils  
déclarés affranchis non-seulement de la servitude,  
s aussi de la puissance paternelle. Ils ne peuvent être  
elés à comparaître devant les juges séculiers pour  
que cause que ce soit. Ils sont exemptés de la tutelle,  
ette exemption est aussi accordée à tous les clercs ;  
s ceux-ci peuvent accepter la tutelle volontaire, ce  
n'est pas permis aux évêques ni aux moines. Il est  
du généralement aux ecclésiastiques de prendre des  
es ou des commissions et de se charger d'aucune  
re temporelle, si ce n'est pour les églises. Ils ne  
vent sortir de leur diocèse sans la permission par  
t du métropolitain, ni s'absenter plus d'un an, sous  
e d'être privés de leurs revenus ou même déposés,  
n les circonstances. Il leur est aussi défendu d'as-  
r aux spectacles ou à des jeux de hasard. Les diffé-  
s des évêques entre eux ou avec quelques-uns de  
s clercs ou de leurs diocésains seront jugés par le  
ile de la province, avec appel au patriarche, qui ju-  
en dernier ressort ; mais il est clair, par toute la  
de cette loi, qu'il ne s'agit ici que des affaires ci-  
. Quant aux métropolitains, ils ne peuvent être cités  
devant le patriarche. Les clercs et les moines, en  
ère civile, doivent d'abord être cités devant l'évêque,  
les parties acquiescent au jugement, le juge du lieu  
ettra à exécution. Mais si l'une des parties réclame  
le délai de dix jours, le juge prendra connaissance

de la cause. S'il confirme la sentence de l'évêque, le jugement sera sans appel; s'il l'infirme, on aura le droit d'appeler, selon les règles ordinaires, devant le tribunal supérieur. En matière criminelle, les clercs peuvent être poursuivis devant l'évêque ou devant le juge laïque, à choix de l'accusateur. Si l'on commence par le tribunal de l'évêque, après que l'accusé convaincu sera déposé, le juge laïque le fera prendre pour le juger suivant les lois. Si l'on s'est d'abord adressé au juge, il communiquera le procès à l'évêque, qui déposera l'accusé s'il le trouve coupable; mais s'il ne le trouve pas convaincu, on devra surseoir au jugement, et l'évêque et le juge feront chacun leur rapport à l'empereur.

Par la novelle CXXXI, publiée la même année 541, Justinien ordonne de recevoir comme ayant force de loi les quatre conciles généraux, et déclare expressément que le pape a la primauté sur tous les évêques; puis il attribue le second rang au patriarche de Constantinople, mais il tient le droit de primatie dont jouissait l'évêque de Carthage, et confirme les privilèges de toutes les autres églises. Il ordonne aussi que l'évêque de Justinianée, sa patrie, jouira de la juridiction qui lui est attribuée par le pape, en qualité de vicaire du saint-siège, sur plusieurs provinces de l'Illyrie. On voit par ces dispositions que malgré l'ambition des évêques de Constantinople, les Grecs rendaient hommage à la primauté du siège apostolique et aux droits du souverain pontife.

Justinien fit plusieurs lois très-sévères contre les impudicités et les blasphèmes. Il supprima les lieux de débauche et fonda une maison à Constantinople pour recevoir les femmes de mauvaise vie qui voudraient se convertir. Il défendit sous des peines rigoureuses les fâmes mutilations que l'on faisait subir aux esclaves pour les vendre plus cher, et il déclara libres ceux qui auraient essuyé ce traitement. Il témoigna un grand zèle pour la conversion des infidèles et des hérétiques. On lui a mé-

proché avec quelque raison de l'avoir poussé au delà des bornes ; car sa sévérité fit une multitude de parjures d'hypocrites, réduisit quelques obstinés à se tuer de desespoir, et occasionna de dangereuses séditions. Il enleva aux hérétiques toutes les églises qu'ils possédaient et les rendit aux catholiques. Il confisqua leurs biens, si bien que ceux des païens, et ordonna que les uns et les autres seraient exclus de tous les emplois. Il fit commencer des poursuites contre plusieurs des principaux officiers de l'empire, ce qui répandit la terreur parmi les peuples, dont quelques-uns se convertirent par nécessité et les autres passèrent dans le royaume des Perses. Il y eut en Phrygie des montanistes qui s'enfermèrent dans leurs églises, y mirent le feu et se brûlèrent (1).

Dès le commencement de son règne, Justinien fit alliance avec les Hérules ou Elures, ainsi nommés à cause des marais qu'ils habitaient, et leur persuada d'embrasser la religion chrétienne. Leur roi Graitis étant venu à Constantinople l'an 528, reçut le baptême avec douze personnes de sa famille ou de sa suite, et fut levé des fonts par Justinien lui-même. Une grande partie de la nation suivit cet exemple. L'empereur leva aussi des fonts pour le roi des Huns, qui se fit baptiser la même année. Mais ce roi fut massacré bientôt après par ses sujets, irrités de sa conversion. Justinien fit aussi embrasser le christianisme aux Zanes, qui occupaient une partie de l'Arménie, et aux Abasges, qui habitaient les environs du grand Caucase. Il adoucit les mœurs féroces des Zanes, et fit instruire de la religion après les avoir vaincus par ses généraux ; et il déterminait les Abasges à se convertir, en leur défendant qu'il fit à leur roi d'enlever, selon sa barbare coutume, les enfans de ses sujets pour les faire eunuques. En Éthiopie, sur la frontière d'Égypte, les Bléens et les Nobates, tributaires des Romains, se livraient



encore aux pratiques les plus révoltantes de l'idolâtrie. Les Blémyens en particulier sacrifiaient souvent des hommes au soleil. L'empereur donna ordre à Narsès qui commandait dans ces quartiers, d'arrêter les sacrificateurs, d'abattre les temples et d'envoyer les idoles à Constantinople. Adad, roi des Auxumites dans l'Arabie sinie, fit vœu de se faire chrétien s'il sortait vainqueur d'une guerre qu'il eut à soutenir vers l'an 540 contre les Homérites. Ayant remporté une grande victoire et conquis presque tout le pays, il s'empressa d'accomplir son vœu, et envoya demander un évêque et des prêtres pour l'instruire avec son peuple. Ce roi, comme une grande partie de sa nation, faisait profession du judaïsme qui était fort répandu dans ces contrées (1).

Justinien traita les Samaritains avec la même rigueur que les hérétiques et les païens; mais les poursuites que l'on exerça contre eux occasionnèrent de grands troubles dans la Palestine. Ils se soulevèrent, l'an 529, donnèrent le titre d'empereur à leur chef nommé Julius et se rendirent maîtres de Samarie et se répandirent dans les pays d'alentour, pillant et brûlant les églises et les villages entiers, et massacrant, après de cruels tourmens, tous les chrétiens qu'ils rencontraient. Ils poussaient la barbarie jusqu'à découper par morceaux des prêtres vivans, pour faire rôtir leurs membres. On fut obligé pour les réduire d'en venir à une bataille, où l'on en tua un grand nombre avec leur chef. Plusieurs se firent alors baptiser et feignirent d'être chrétiens; mais dès qu'ils eurent n'avoir plus rien à craindre, ils revinrent à leurs anciennes superstitions. Pendant ces troubles, un Samaritain riche et influent, nommé Sylvain, se fit remarquer parmi ceux qui montraient le plus de fureur contre les chrétiens. Ayant été reconnu à Scythopolis, où il s'était rendu pour y tramer quelque trahison, il fut arrêté

(1) Theoph. — Evagr. lib. IV. — Procop.



peuple et brûlé au milieu de la ville. Saint Sabas lui avait prédit cette fin dix ans auparavant. Le fils de Sylvestre, nommé Arsène, qui était en grand crédit à la cour, fit les plaintes les plus vives au sujet de la mort de son oncle, et travestit si bien les faits, qu'il sut inspirer à l'empereur une grande indignation contre les chrétiens de la Palestine. Mais ensuite ayant été instruit de la vérité par saint Sabas, l'empereur tourna toute sa colère contre les Samaritains, leur défendit d'avoir des synagogues, et condamna à mort les principaux auteurs de la révolte. Arsène, qui était de ce nombre, se cacha quelque temps, puis il eut recours à saint Sabas et se fit baptiser avec toute sa famille.

Les ravages causés par les Samaritains avaient déterminé le patriarche de Jérusalem et les évêques de la Palestine à prier saint Sabas de se rendre à Constantinople pour solliciter une remise d'impôts en faveur de cette province. L'illustre anachorète ne balança pas à faire ce voyage, quoiqu'il fût alors âgé de quatre-vingt-treize ans. L'empereur, informé de son arrivée, envoya ses galères devant de lui avec le patriarche et deux autres évêques, lorsqu'on le lui présenta, croyant voir sur sa tête une couronne de lumière, il s'avança pour la baiser, se prosterna à ses pieds et reçut sa bénédiction; puis il le fit aller chez l'impératrice, qui lui témoigna le même respect. Mais comme elle lui demanda de prier Dieu pour elle eût un fils, le saint se borna à lui répondre par ses vœux pour la prospérité de l'empire, et il dit à ses disciples quand il fut sorti : Croyez-moi, il ne sortira rien de fruit de ces entrailles, de peur qu'étant infecté par la doctrine de Sévère, il ne cause dans l'Eglise plus de troubles encore qu'Anastase. C'est qu'en effet l'impératrice Théodora était attachée, comme on le verra plus tard, aux erreurs des eutychiens. L'empereur voulait faire des libéralités aux monastères de saint Sabas, et il lui fit de lui accorder les revenus qu'il demanderait pour

la subsistance des moines. Mais le saint abbé répondit que des revenus ne leur étaient point nécessaires, et qu'ils avaient pour partage le Seigneur, qui avait fait pleuvoir le pain du ciel dans les déserts. Nous vous demandons seulement, ajouta-t-il, d'accorder aux fidèles de la Palestine la décharge des impôts avec le rétablissement des églises brûlées, et un secours pour les chrétiens qui ont été pillés et réduits à un petit nombre; d'établir à Jérusalem un hospice pour les pèlerins malades; d'achever l'église de la Mère de Dieu, commencée par le patriarche Élie; enfin, à cause des incursions des Sarrasins, de faire bâtir un fort dans le désert au-delà des monastères que j'ai fondés. Dieu, en récompense de ces bonnes œuvres, ajoutera à vos états l'Afrique, Rome et l'empire d'Honorius, que vos prédécesseurs ont perdu. L'empereur lui accorda toutes les grâces qu'il demandait. Il fit rebâtir les églises aux frais du trésor ou des Samaritains, il accorda une diminution d'impôts pour deux ans, il fit construire à Jérusalem un hospice de deux cents lits, et le dota d'un revenu suffisant; enfin il établit un fort et une garnison pour contenir les Sarrasins. Le saint abbé, après une négociation si heureuse, ne tarda pas à revenir dans son monastère, où il mourut à la fin de la même année 531. Saint Théodose, son ami, était mort trois ans auparavant.

Les vertus et les miracles de saint Benoît répandaient alors en Occident un vif éclat sur la vie monastique. Il était né vers l'an 480, d'une famille distinguée, dans le voisinage de Nursie, en Italie. Ayant été envoyé à Rome pour y faire ses études, il fut si révolté de la corruption qu'il remarqua parmi les jeunes gens de son âge, qu'il abandonna secrètement la ville pour fuir les dangers du monde et travailler à son salut dans la solitude. Il se retira à quarante milles de Rome, dans un lieu nommé Sublac, où il s'enferma dans une caverne. Il y demeura trois ans sans que personne connût sa retraite, excepté

moine nommé Romain, qui l'ayant rencontré lorsqu'il tendait, le confirma dans son dessein, lui donna l'habit monastique, et lui fournit du pain pour sa nourriture, lui gardant le secret. Romain demeurait dans un monastère voisin, d'où il venait de temps en temps apporter à saint Benoît une partie de sa portion. Il vint depuis dans les Gaules, et gouverna un monastère près d'Auxerre où il mourut.

Saint Benoît fut découvert au bout de trois ans dans sa retraite par des bergers, qui le voyant vêtu d'une peau, s'éloignèrent d'abord avec effroi. Mais quand ils eurent connu en lui un anachorète, leur crainte se changea en respect; ils écoutèrent ses exhortations, et touchés par son exemple, ils s'appliquèrent avec ferveur à la pratique de la vertu. Il fut bientôt connu de tout le voisinage, et on s'empressait de venir le voir pour lui apporter de la nourriture et recevoir ses instructions. Un jour qu'il était seul, le souvenir d'une femme qu'il avait vue excita en lui une tentation si violente, qu'il lui vint en pensée de quitter la solitude. Mais se dépouillant aussitôt de ses vêtements, il se jeta dans les épines et les broussailles qui entouraient sa caverne, et s'y roula jusqu'à ce que son corps fût tout en sang. Ce courage héroïque le délivra pour toujours de semblables tentations.

Comme sa réputation se répandait chaque jour davantage, plusieurs personnes, prenant à son exemple le parti de renoncer au monde, vinrent se ranger sous sa conduite. Il y avait entre Sublac et Tibur une communauté dont les moines, après la mort de leur abbé, prièrent saint Benoît de se charger de les gouverner. Il refusa longtemps, en leur déclarant que leurs dispositions s'accorderaient pas avec les siennes. Mais les religieux par force d'instances arrachèrent enfin son consentement. Benoît, qui voulait de la régularité, réprimait les abus, entretenait sévèrement la discipline, et ne cessait de recommander le recueillement dans la prière et la fidélité

dans les moindres exercices. Les moines, à qui une exacte réforme ne plaisait point, se repentirent de l'avoir appelé, et résolurent de s'en défaire en mettant du poison dans son vin. Mais au moment du repas, comme on lui présenta le verre à bénir, selon la coutume du monastère, il fit le signe de la croix, et aussitôt le verre se cassa. Le saint comprit ce que c'était, et se leva avec un air et un visage tranquilles : Pourquoi, dit-il aux moines, avez-vous voulu me traiter ainsi ? Que Dieu vous le pardonne, mes frères. Ne vous avais-je pas dit que nous ne pourrions pas nous accommoder ensemble ? Cherchez donc un supérieur qui vous convienne. Aussitôt il les quitta pour se retirer dans sa solitude. Il y demeura longtemps et devint de plus en plus célèbre par l'éclat de ses miracles, en sorte que recevant tous les jours de nouveaux disciples, il bâtit douze monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur particulier. Il retenait seulement avec lui les novices qui avaient encore besoin de ses instructions. Les plus nobles de Rome venaient le visiter et le priaient de donner une sainte éducation à leurs enfans. C'est ainsi qu'il forma saint Maur et saint Placide, tous deux d'une illustre naissance, et qui devinrent célèbres dans la suite.

Saint Benoît se retira plus tard avec quelques-uns de ses disciples près de Cassin, petite ville sur le penchant d'une montagne, dans le pays des Samnites. Il y resta un ancien temple d'Apollon, que les paysans adoraient encore, et tout autour étaient des bois consacrés où ils faisaient des sacrifices. Saint Benoît y étant arrivé brisa l'idole, renversa l'autel, coupa les bois, construisit dans le temple même deux oratoires en l'honneur de saint Martin et de saint Jean ; et par ses instructions continuelles fit embrasser la foi à tous les peuples des environs. Ensuite il bâtit près de là, sur le mont Cassin, un monastère qui fut comme le berceau et le centre de son ordre. On en rapporte la fondation à l'an 529. C'est alors qu'il juge

nécessaire de mettre par écrit les règles qu'il voulait persécuter parmi ses disciples.

Sa réputation devint si éclatante que Totila, roi des Goths, eut, quelques années plus tard, le désir de voir un homme dont on racontait tant de merveilles. Il voulut prouver s'il avait le don de prophétie, comme on le disait. S'étant donc arrêté assez loin du monastère, il attenda qu'il allait arriver, et envoya un de ses écuyers à lui il fit prendre ses habits royaux, en le faisant accompagner d'un grand cortège. Saint Benoît le voyant venir, lui cria : Mon fils, quittez l'habit que vous portez, il ne vous appartient pas. L'écuyer, saisi d'une frayeur respectueuse et n'osant s'approcher davantage, retourna près du roi, qui vint lui-même trouver saint Benoît. Dès qu'il le vit, il se prosterna contre terre, et comme il continuait à rester ainsi par respect, le saint abbé fut obligé de le relever lui-même. Il fit au roi des remontrances avec une sainte liberté, et lui prédit les principaux événements de son règne. Vous entrerez dans Rome, lui dit-il, vous passerez la mer, et après avoir régné neuf années, vous mourrez la dixième. Tout cela fut accompli dans la suite. Le roi effrayé se recommanda à ses prières, et il montra depuis plus d'humanité. Saint Benoît prédit aussi quarante ans d'avance la destruction de son monastère par les Lombards, en ajoutant que personne toutefois ne périrait. Parmi les nombreux miracles de saint Benoît nous devons citer la résurrection d'un enfant que le père désolé vint placer à la porte du monastère, en protestant avec serment qu'il ne se retirerait point que son enfant n'eût recouvré la vie.

Le saint abbé avait une sœur nommée Scolastique, qui était consacrée à Dieu dès l'enfance, et qui vivait dans un monastère voisin du sien. Elle venait le voir une fois seulement chaque année, et il la recevait hors de l'enceinte du monastère, dans le lieu destiné à la réception des hôtes. Un jour qu'il s'était rendu près d'elle avec

plusieurs de ses disciples, après avoir passé la journée à louer Dieu et à s'entretenir de pieuses conversations, prirent ensemble un peu de nourriture sur le soir. Scolastique le voyant prêt à se retirer, lui dit : Ne me quittez point, je vous en prie, et entretenez-moi jusqu'à demain matin du bonheur et de la gloire des saints dans le ciel. Saint Benoît lui répondit qu'il lui était impossible de passer la nuit hors du monastère. Alors Scolastique joignant les mains et s'inclinant sur la table, fit à Dieu une fervente prière accompagnée d'un torrent de larmes, lorsqu'elle se releva, quoique le temps fût auparavant fort serein, il survint tout à coup un tonnerre si épouvantable, et la pluie tomba avec tant de violence, que saint Benoît ni les moines ne purent sortir de la maison. Le saint abbé fut donc obligé de demeurer, et passa la nuit avec sa sœur dans une conversation toute céleste. Trois jours après qu'il fut rentré dans son monastère, vit l'âme de sainte Scolastique monter au ciel en forme de colombe. Il rendit grâces à Dieu, et envoya chercher le corps pour le mettre dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Il ne survécut pas longtemps à sa sœur. Il prédit sa mort à quelques-uns de ses disciples, et six jours avant qu'elle arrivât il fit ouvrir son sépulcre. Il fut aussitôt saisi d'une fièvre violente, et comme elle augmentait chaque jour, le sixième il se fit porter à l'église, reçut le saint viatique, et levant les yeux et les mains vers le ciel, il expira entre les mains de ses disciples qui le soutenaient. Cette dévotion de se faire porter à l'église pour y mourir mérite d'être remarquée, et on en voit d'autres exemples. Saint Benoît mourut le samedi 21 de mai 543. Il fut enterré dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste qu'il avait bâti à la place de l'autel d'Apollon. Il se fit plusieurs miracles dans la caverne de Sublac, qu'il avait habitée. Sa vie a été écrite par saint Grégoire le Grand.

La règle de saint Benoît devint si célèbre, que dans la suite presque tous les moines d'Occident firent profes-



de l'adopter. Nous devons en indiquer ici les points principaux. L'office divin est distribué en trois parties, le jour : les Nocturnes, que nous appelons aujourd'hui Matines, qu'on chantait la nuit et dont les heures varient suivant les saisons ; les Matines, qu'on appelle actuellement Laudes, qui se disaient au point du jour ; et les Heures, qui étaient distribuées dans le cours de la journée à peu près comme elles le sont maintenant. L'office de la nuit était composé de douze psaumes, précédé d'une hymne qu'on appelait Ambrosienne, parce que plusieurs étaient de saint Ambroise. Après six psaumes, on disait trois leçons tirées de l'Écriture sainte ou des Psaumes, et à chaque leçon on chantait un répons ; on disait ensuite six autres psaumes, l'*Alleluia*, une leçon de l'Évangile, et la Litanie, ou *Kyrie eleison*. En été on ne disait qu'une leçon et un répons. Les dimanches on ajoutait quatre leçons du Nouveau Testament, trois cantiques tirés des prophètes, et l'hymne *Te Deum*. Aux fêtes des saints et aux solennités il y avait des leçons et des répons propres. Tel était l'office de la nuit, qu'on terminait toujours par le *Pater*. Les autres parties de l'office se terminaient de même, sans qu'on voie qu'il y eût d'autre oraison. A Matines, ou Laudes, on disait d'abord trois psaumes, ensuite un cantique tiré des prophètes ; le dimanche c'était le cantique *Benedicite*, que saint Benoît appelle bénédictions, et après cela trois autres psaumes qu'il appelle Louanges, parce qu'ils commencent par le mot *laudate*, d'où est venu le nom de Laudes. La distribution des psaumes pour chaque jour était telle qu'on l'observe encore dans l'ordre de saint Benoît, de sorte que chaque semaine on disait le Psautier tout entier. La règle ne prescrit pas d'autres prières communes ; mais les moines s'exerçaient à l'oraison mentale, en silence, et chacun suivant son attrait. Il y avait sept heures de travail par jour dans tous les siècles de l'année ; mais la distribution s'en faisait diffé-

remment, suivant les saisons. En été on travaillait quatre heures le matin, c'est-à-dire depuis six jusqu'à dix, trois heures environ le soir. L'intervalle était rempli par la lecture, le repas et quelque temps de repos vers le milieu du jour, comme il se pratique dans tous les pays où les chaleurs sont grandes. En hiver, les sept heures de travail se prenaient de suite, c'est-à-dire depuis huit heures du matin jusqu'à trois du soir. Ceux qui travaillaient trop loin et qui, par cette raison, ne pouvaient se rendre à l'oratoire aux heures marquées pour les offices du jour, récitaient les psaumes indiqués dans le lieu où ils étaient. Personne ne choisissait son travail, mais il était imposé par le supérieur. Ceux qui savaient des métiers ne pouvaient les exercer sans la permission de l'abbé, et seulement pour l'avantage du monastère. Communément les moines étaient de simples ouvriers, et ceux qui avaient de la naissance ou de l'éducation se rabaissaient au rang des autres par humilité. On donnait toutefois des travaux plus faciles à ceux qui étaient plus délicats, ou moins habitués aux exercices pénibles. Tous les moines étaient laïques. La règle permet cependant de recevoir des prêtres et des clercs, et même de faire ordonner pour le service du monastère; mais ils devaient être soumis aux mêmes observances que les autres frères, et dépendre également des supérieurs. Les prêtres avaient le premier rang après l'abbé.

Les alimens des moines étaient des légumes cuits et assaisonnés suivant l'usage de chaque pays; des grains réduites en bouillie ou en purée, et des fruits. On exceptait cependant que la volaille n'était pas interdite, au moins certains jours. Mais la chair des quadrupèdes était défendue à tous, excepté aux malades. On servait des portions cuites à chacun, avec une portion de fruits et d'herbages, quand l'abbé le permettait. On ne donnait par jour qu'une livre de pain, c'est-à-dire douze onces qui faisaient la livre romaine; mais l'abbé pouvait a

menter la portion lorsqu'il y avait quelques travaux fatigans et extraordinaires. On accordait pour la boisson une hémine de vin, ce qui revient à peu près à un demi-setier. Mais saint Benoît exprime le regret de ne pouvoir pas facilement persuader aux moines de s'en abstenir. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on dînait à l'heure de sexte, c'est-à-dire à midi, et l'on soupaît le soir avant la nuit. On jeûnait les mercredis et les vendredis, ce qui signifie que ces jours-là on ne dînait qu'à l'heure de none, c'est-à-dire vers deux ou trois heures après midi. Depuis le 13 de septembre jusqu'au Carême, le dîner était aussi à l'heure de none, même les jours où l'on ne jeûnait pas. Pendant le Carême on ne mangeait que le soir. On lisait pendant le repas, et le lecteur était désigné toutes les semaines par le supérieur. Les moines se servaient les uns les autres, et faisaient tous la cuisine à leur tour, par semaine; ce qui montre combien leur nourriture était simple, puisque tous étaient capables de l'appréter.

Quant aux habits, la règle n'en marque ni la couleur, ni la forme, ni la longueur. Ils consistaient en une tunique, une cucule, et un scapulaire pour le travail. L'étoffe était différente selon les saisons. C'était ordinairement la plus commune du pays, et celle qui coûtait le moins. Du reste, ce qui concernait le vêtement plus ou moins chaud, suivant les climats, était laissé à la discrétion de l'abbé, qui fournissait à chacun toutes les choses nécessaires selon les besoins.

Les monastères renfermaient dans leurs enclos toutes les choses nécessaires, comme le jardin, le moulin, la boulangerie, les granges pour serrer les provisions, et les ateliers pour les différens métiers. Les moines couchaient tous dans des salles communes; leurs lits consistaient en une natte ou pailleasse piquée, un drap de serge, une couverture et un chevet. Ils couchaient vêtus, afin d'être plus prompts à se lever pour l'office de la nuit. Une lampe restait allumée au milieu du dortoir. On y gardait un

profond silence, et il y avait toujours un ancien pour observer la conduite des autres.

Outre le travail des mains, les moines avaient des heures de lecture et de recueillement; on leur donnait de la bibliothèque commune les livres dont ils avaient besoin. Ils les lisaient de suite, et ils en rendaient compte au supérieur dans les assemblées ou conférences qui se tenaient toutes les semaines : c'était ordinairement le dimanche, mais l'abbé pouvait choisir un autre jour. Pendant le temps destiné aux lectures particulières, un ou deux anciens visitaient le monastère pour voir si quelqu'un dormait ou interrompait les autres. Les moines parlaient rarement, et la règle ne fait mention d'aucune récréation; elle ordonne seulement qu'en tout temps les frères se tiennent assis en un même lieu après souper, et qu'un d'entre eux lise des vies des Pères ou quelque autre livre d'édification. Lorsque quelqu'un sortait pour les affaires du monastère, ce qui ne se faisait jamais sans la permission de l'abbé, il se recommandait auparavant aux prières de la communauté, et à son retour il demeurait prosterné dans l'oratoire pendant toutes les heures de l'office pour expier les fautes qu'il pouvait avoir commises; il était défendu de rien dire de ce qu'on avait appris dehors.

L'abbé qui devait gouverner le monastère était choisi par la communauté et installé par l'évêque ou par d'autres abbés. Il devait donner l'exemple en tout, et n'être que l'exécuteur fidèle de la règle. Dans les affaires communes, il consultait les anciens; dans les plus importantes, il prenait l'avis de tous les frères assemblés à cet effet; mais la décision ne dépendait que de lui, et tous étaient obligés de lui obéir. Au-dessous de l'abbé il y avait un prieur ou prévôt établi par lui, comme une espèce de vicaire qui lui était entièrement soumis. Il y avait encore des doyens pour veiller chacun sur dix moines pendant le travail et les autres exercices.

L'abbé avait un état de tous les meubles, habits et autres effets du monastère, afin que rien ne se perdît. Les autres charges de la maison étaient celles du cellérier, de l'infirmier, de l'hospitalier et du portier. Le cellérier avait la garde de toutes les provisions et de tous les ustensiles. Il en faisait la distribution sous les ordres de l'abbé, et il veillait à la conservation et au bon emploi de tout ce qui lui était confié. L'infirmier devait avoir le plus grand soin des malades et des vieillards. On recevait les hôtes avec beaucoup de charité. L'abbé mangeait avec eux, et pour être en état de les recevoir à toute heure sans troubler la communauté, il avait sa table à part. Il y avait un logement exprès pour eux, et personne ne leur parlait que l'hospitalier, qui les accompagnait partout. Le portier devait être un vieillard discret choisi par l'abbé, en état de répondre aux survenans et d'empêcher l'entrée du monastère à toute personne suspecte. Ceux qui se présentaient pour être moines n'étaient reçus qu'après de grandes épreuves. On les rebutait d'abord. S'ils persévéraient, on les mettait pour quelques jours dans le logement des hôtes, puis dans celui des novices. Ensuite on leur lisait plusieurs fois la règle et on leur en expliquait tous les points. Après un an de persévérance, on les admettait à la profession, qui se faisait dans l'oratoire en présence de toute la communauté. Ils ne promettaient autre chose que la stabilité, la conversion des mœurs et l'obéissance. Ils faisaient cette promesse par écrit et la plaçaient sur l'autel. Alors on les revêtait de l'habit du monastère. On ne recevait aucun moine étranger sans le consentement de son supérieur. Les moindres fautes étaient punies ; mais on mitigeait la peine quand le coupable venait s'accuser volontairement. Les punitions étaient le jeûne, les coups de fouet, l'excommunication ou séparation de la communauté, soit complètement soit en partie seulement, suivant la gravité de la faute, et enfin l'expulsion du monastère. Un moine renvoyé pouvait

être admis à rentrer jusqu'à trois fois s'il promettait de s'amender; mais après cela s'il retombait encore, on l'expulsait définitivement.

On croit que saint Benoît envoya dans les Gaules plusieurs de ses disciples pour y fonder des monastères. Ce qui est certain, c'est que saint Maur vint dans le diocèse d'Angers, soit par l'ordre de saint Benoît, soit après sa mort, et qu'il y fonda le célèbre monastère de Glanfeuil. Il y avait alors dans toutes les provinces des Gaules un grand nombre de saints abbés dont les exemples et les leçons contribuaient à propager de plus en plus les institutions cénobitiques. On peut citer comme les plus célèbres dans la province de Neustrie, nommée depuis Normandie, saint Marcou, saint Paterne, saint Evroul et saint Vigor. Saint Marcou, originaire de Bayeux, fut ordonné prêtre par saint Possesseur, évêque de Coutances, et chargé d'annoncer l'Évangile dans les campagnes du diocèse. Ses prédications, soutenues par de nombreux miracles, produisirent une multitude de conversions. Il obtint du roi Childebert la terre de Nanteuil pour y bâtir un monastère, et il en fonda ensuite plusieurs autres en divers endroits et même dans la Grande-Bretagne, où son zèle lui fit entreprendre un voyage pour travailler à la conversion des idolâtres. Il mourut dans son monastère de Nanteuil, d'où son corps fut transféré depuis au diocèse de Laon, dans un lieu nommé Corbigni et qui a pris ensuite le nom de saint Marcou. Charles le Simple y fit bâtir un monastère dont l'église devint célèbre par les miracles qui s'y firent, particulièrement pour la guérison des écrouelles. Les rois de France étaient dans l'usage de visiter les reliques de saint Marcou immédiatement après leur sacre; et c'est peut-être à son intercession qu'ils devaient le don de guérir les écrouelles (1). Saint Paterne,

(1) Guibert de Nogent, qui vivait sur la fin du onzième siècle, parle déjà de ce don particulier aux rois de France. « J'ai vu,



après avoir pratiqué d'abord la vie religieuse dans le diocèse de Poitiers, se retira dans celui de Coutances, où il travailla avec autant de succès que de zèle à la conversion des idolâtres, fort nombreux encore dans les campagnes. Il fut ordonné prêtre, et fonda plusieurs monastères dans la Normandie et les provinces voisines. Il fut ensuite évêque d'Avranches vers l'an 552. Saint Evroul, qui s'était fait distinguer par son mérite à la cour du roi Childeberrt, ayant engagé sa femme à se faire religieuse, distribua tous ses biens aux pauvres et se retira avec trois compagnons dans la forêt d'Ouche, au diocèse de Lisieux. Il convertit quelques-uns des voleurs qui habitaient cette forêt, et bientôt sa réputation lui attira un si grand nombre de disciples, qu'il eut jusqu'à quinze cents cellules autour de la sienne. Il fonda ensuite, avec les libéralités des fidèles, quatorze monastères tant d'hommes que de femmes. Celui d'Ouche reçut dans la suite le nom de Saint-Évroul. Saint Vigor était, à ce que l'on croit, disciple de saint Vaast. Il devint évêque de Bayeux et fonda plusieurs monastères, soit avant, soit depuis son épiscopat.

Saint Fridolin, originaire d'Irlande, fut pendant quelque temps abbé du monastère de Saint-Hilaire de Poitiers, puis étant venu dans le royaume d'Austrasie, il érigea plusieurs églises sous l'invocation du même saint, dans les Vosges, à Strasbourg et en Suisse. Il fonda aussi plusieurs monastères dans les mêmes contrées, et deux entre autres dans une île nommée Sekin, un pour les femmes et l'autre pour les hommes. Il mourut dans ce dernier vers l'an 540. Son culte devint fort célèbre en plusieurs provinces d'Allemagne et surtout en Suisse, où

dit-il, les malades tourmentés d'humeurs froides, venir par troupes se faire toucher par Louis le Gros, qui les guérissait en faisant sur eux le signe de la croix. Son père Philippe a fait pendant quelque temps le même miracle. Je sais bien que le roi d'Angleterre n'ose rien faire de semblable. » (Guib, *Pign.* SS. cap. 1.). Les rois d'Angleterre se sont vantés plus tard d'avoir le même privilège.

le canton de Glaris a pris pour ses armes un portrait de ce saint abbé.

L'abbaye de Celle, en Berry, fut fondée par le roi Childebart en considération d'un saint ermite nommé Eusice, qui lui avait prédit la victoire sur les Visigoths, dont le roi Amalaric voulait entraîner dans l'arianisme sa femme Clotilde, sœur des princes français. Saint Eusice avait été d'abord esclave d'un monastère, puis admis au nombre des moines et ordonné prêtre ; mais il avait obtenu ensuite la permission de se retirer dans un lieu solitaire où il reçut et forma plusieurs disciples. Saint Pourçain, qui devint abbé d'un monastère en Auvergne, avait été aussi esclave. Mais ses vertus et ses miracles couvrirent la bassesse de son extraction et le firent vénérer du comte d'Auvergne et du roi Thierry, qui faisait la guerre dans cette province et qui lui accorda la liberté de plusieurs captifs. La célébrité de ce saint abbé a fait donner son nom à la ville qui s'est formée autour de son monastère. Les villes de Saint-Léonard et de Saint-Junien dans le Limousin doivent aussi leur nom la première à un reclus, et l'autre à un abbé, qui vivaient tous deux vers ce même temps.

Saint Jean, qui fonda le monastère de Reomæus, en Bourgogne, était né, dans le territoire de Langres, d'une famille distinguée, et dès l'âge de vingt ans il renonça aux espérances du monde pour se renfermer dans une petite cellule qu'il bâtit de ses mains. Il se retira plus tard dans un désert près de Tonnerre, où il eut bientôt plusieurs disciples qui formèrent sous sa conduite une célèbre communauté. Il parcourut les principaux monastères des Gaules pour en étudier la discipline, et demeura inconnu pendant dix-huit mois dans celui de Lérins. Mais saint Grégoire, évêque de Langres, lui écrivit pour le presser de revenir prendre soin de son monastère, où le relâchement s'était introduit pendant son absence. Il adopta pour sa communauté la règle de saint Macaire d'Égypte, avec quelques modifications exigées par la dif-

férence des climats. Il parvint, malgré ses grandes austérités, jusqu'à l'âge de cent vingt ans sans ressentir aucune des incommodités de la vieillesse. Il mourut l'an 539, et fut enterré dans son monastère, qui reçut le nom de Monastier Saint-Jean. Le plus illustre de ses disciples fut saint Seine, fondateur du monastère qui porta ce nom, ainsi que le bourg qui s'y est formé à quelques lieues de Dijon, près des sources de la Seine.

Le monastère de Ménat, en Auvergne, existait depuis le commencement du sixième siècle et était devenu célèbre par la ferveur de ses religieux, dont plusieurs avaient fondé d'autres communautés. Mais la discipline s'y était relâchée insensiblement, lorsque vers le milieu du même siècle saint Brachion fut appelé pour la rétablir. Il avait été esclave du comte d'Auvergne, et devenu libre après la mort de son maître, il se retira en 524 auprès d'un saint ermite, dans une forêt où il bâtit quelques années plus tard un monastère pour les disciples qui vinrent se mettre sous sa conduite, puis il en établit deux autres dans la Touraine, et étant revenu en Auvergne, sa réputation le fit choisir pour gouverner celui de Ménat. Parmi les saints abbés qui s'étaient formés dans ce monastère, on distingue surtout saint Calais et saint Avite. Ils en sortirent pour se rendre dans celui de Mici, près d'Orléans, et furent ordonnés prêtres par l'évêque de cette ville. Ensuite saint Calais se rendit dans le Maine, où il fonda un monastère qui porta son nom. Saint Avite devint abbé de Mici après la mort de saint Mesmin, et fut doué du don de prophétie. Ayant appris que Clodomir, roi d'Orléans, avait résolu de mettre à mort le roi Sigismond et ses enfans, il alla le trouver, et lui annonça que s'il exécutait cette cruelle résolution, il attirerait sur lui-même les châtimens de la justice divine, et que sa famille serait traitée comme celle de Sigismond. Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Clodomir fut tué la même année dans une bataille qu'il livra aux Bourguignons, et quel-

ques années plus tard sa famille fut victime de la cruelle ambition de ses frères. Il avait laissé trois enfans fort jeunes, Théobald, Gonthaire et Clodoald. Sainte Clotilde, leur aïeule, prit soin de les élever, et pensait à les faire reconnaître pour héritiers des états qui avaient appartenu à leur père. Mais Childebart, roi de Paris, invita Clotaire, roi de Soissons, à venir le trouver pour délibérer ensemble sur les moyens de rompre ce dessein, et après avoir fait courir le bruit qu'ils allaient proclamer rois les enfans de Clodomir, ils prièrent Clotilde de leur envoyer ces jeunes princes. Dès que ceux-ci furent entrés au palais, on les sépara de leurs gouverneurs et de tous ceux qui étaient à leur service; puis les deux rois envoyèrent à Clotilde une épée nue et une paire de ciseaux, en lui faisant dire de choisir l'une ou l'autre, et de déclarer par ce choix si elle préférait qu'on fît mourir ses petits-fils ou qu'on les réduisît au rang des sujets en leur coupant les cheveux : car c'était un privilège de la famille royale de porter les cheveux longs. La reine, dans le premier mouvement de son horreur et de son indignation, répondit que si on les privait du trône, elle aimait mieux les voir morts que tondus. Elle espérait sans doute que cette réponse déconcerterait les deux rois, et qu'ils reculeraient devant le crime d'un odieux massacre. Mais leur résolution était arrêtée. Clotaire, prenant Théobald, l'ainé de ses neveux, le jeta par terre et lui enfonça un poignard dans le cœur. Gonthaire à ce spectacle courut embrasser les genoux de Childebart, et le pria avec des cris déchirans de le sauver de la mort. Childebart attendri conjura son frère d'épargner la vie de cet enfant. Mais Clotaire lui répondit dans sa fureur : C'est toi qui m'as engagé dans cette affaire, et tu veux reculer ! il mourra, ou tu mourras pour lui. Childebart lui rejeta le jeune prince, qu'il poignarda sur-le-champ.

On avait fait évader Clodoald, qui fut ainsi sauvé du massacre. Il se coupa lui-même les cheveux, et renonçant

au monde, il se retira auprès d'un saint solitaire nommé Severin, qui vivait dans une cellule près de Paris. Il reçut de lui l'habit religieux et se forma sous sa conduite aux exercices de la vie monastique. Craignant ensuite la célébrité que lui attireraient ses vertus et ses malheurs, il chercha une retraite dans la Provence, hors des états de ses oncles. Il revint longtemps après à Paris, où l'évêque Eusèbe l'ordonna prêtre ; puis il bâtit pour y finir ses jours un monastère sur la Seine dans un village qu'on appelait Nogent, et qui a pris par la suite le nom de Saint-Cloud. C'est le premier saint de la race des rois de France (1).

Sainte Clotilde, après la mort de ses petits-fils, se retira à Tours, où elle acheva sa vie dans les pratiques de la pénitence et de toutes les bonnes œuvres. Elle ne cessa de pleurer sur les crimes et les divisions des rois ses enfans, et d'invoquer pour eux la miséricorde du ciel par de ferventes prières. Clotaire et Childebert se brouillèrent quelques années plus tard, et la guerre qui éclata entre eux mit le premier à deux doigts de sa perte. Il fut réduit à se retrancher dans une forêt où son armée se trouvait dans l'impuissance de résister aux forces trop supérieures de l'ennemi. Sainte Clotilde, informée de cette nouvelle, passa les jours et les nuits en prières auprès du tombeau de saint Martin, et au moment où la bataille allait se livrer, il survint un orage affreux qui jeta l'épouvante dans l'armée de Childebert et força les combattans à se séparer. Ce miracle en produisit un autre ; il fit cesser la division entre les deux rois, qui parurent se réconcilier sincèrement. Sainte Clotilde mourut vers l'an 545, et fut enterrée à Paris dans l'église bâtie sur le tombeau de sainte Geneviève.

Elle vivait encore quand une autre reine de France, sainte Radegonde, renonça aux splendeurs du trône pour

(1) Greg. Turon. *Hist.* lib. III.

embrasser la vie monastique. Radegonde, fille du roi de Thuringe, était devenue captive de Clotaire, qui la fit élever avec soin et l'épousa dès qu'elle eut atteint l'âge nubile. Mais ce mariage, qu'elle avait contracté malgré elle, ne lui fit point perdre le désir qu'elle avait depuis longtemps de se consacrer entièrement à Dieu. Elle se levait pendant la nuit pour vaquer à la prière ; elle portait un cilice sous ses habits, jeûnait fréquemment, répandait d'abondantes aumônes, et servait les malades de ses propres mains. Aussi Clotaire se plaignait-il d'avoir épousé une religieuse plutôt qu'une reine. De son côté, Radegonde le pressa plusieurs fois de lui permettre de se retirer dans la solitude. Ce prince ayant fait mourir sur de vains soupçons un frère qu'elle aimait tendrement, elle redoubla ses instances, et obtint enfin le consentement qu'elle désirait. Elle se rendit aussitôt à Noyon, et pria saint Médard de lui donner le voile. Des seigneurs français qui étaient présens voulurent s'y opposer ; mais elle se revêtit elle-même de l'habit religieux, et pressa tant le saint évêque, qu'il lui imposa les mains et l'ordonna diaconesse. La sainte, après cela, commença par visiter les plus célèbres solitaires du pays, et alla ensuite en pèlerinage au tombeau de saint Martin, après quoi elle se retira dans une terre que le roi lui avait donnée sur les confins de la Touraine et du Poitou. Elle ne prit dès ce moment pour nourriture que du pain noir, des légumes et de l'eau. Durant le Carême, elle se tenait recluse dans une cellule et ne mangeait que tous les quatre jours. Elle n'avait pour lit qu'un cilice étendu sur de la cendre. Clotaire se repentit d'avoir consenti à la retraite de la reine, et pensa bien des fois à la faire revenir à la cour ; mais elle redoubla ses prières et ses austérités pour détourner ce malheur, et le roi, qui n'avait pas moins d'admiration que d'amour pour elle, lui fit demander pardon. Elle fit bâtir à Poitiers un monastère où elle réunit une nombreuse communauté de vierges, et fit élire pour abbesse une religieuse



qu'elle avait formée, à qui elle se soumit entièrement (1).

Beaucoup d'autres monastères de vierges furent fondés vers la même époque dans les Gaules. Sainte Clotilde en avait fait bâtir ou doté plusieurs, entre autres celui de saint Pierre à Tours, où sainte Monégonde avait formé une communauté. C'était une pieuse veuve qui, après avoir renoncé au monde, avait vécu quelque temps recluse dans sa maison, et qui ensuite, attirée à Tours par sa dévotion envers saint Martin, avait réuni quelques saintes filles auprès de l'église nommée pour ce sujet Saint-Pierre le Puellier. Nous devons citer aussi comme un des plus admirables modèles de la ferveur religieuse, une famille de sept vierges chrétiennes qui vivaient alors près de Châlons-sur-Marne. Elles reçurent le voile de saint Albin, évêque de cette ville, et méritèrent toutes d'être honorées comme saintes. La plus jeune a donné son nom à la ville de Sainte-Ménéhou. Une autre famille composée de sept frères et de trois sœurs passa de l'Irlande dans les Gaules pour se consacrer aux exercices de la vie monastique. Ils furent reçus avec charité par saint Remi, dont la réputation les avait engagés à venir se fixer dans son diocèse. Cet illustre évêque avait fondé lui-même un monastère de veuves où l'on offrait une retraite aux filles repenties. Saint Thierry, un de ses disciples, forma près de Reims une nombreuse et fervente communauté, et se rendit célèbre par plusieurs miracles. On compte aussi parmi les disciples de saint Remi, saint Arnoux, seigneur français, qui renonça au monde et se sépara de sa femme pour vivre dans la continence.

Il y avait alors dans toutes les provinces des Gaules une multitude de saints évêques dont nous ferons connaître les plus célèbres après avoir parlé de quelques conciles où ils signalèrent leur zèle pour le maintien de la foi et

(1) Fortunat. *Vit. S. Radeg.*

de la discipline. Le second concile d'Orange, tenu l'an 529, et présidé par saint Césaire, eut pour objet d'extirper les restes de semipélagianisme qui subsistaient encore dans le midi des Gaules. Nous avons appris, disent les pères de ce concile, que quelques personnes par simplicité conservent sur la grâce et le libre arbitre des sentimens peu conformes à la foi catholique. C'est pourquoi nous avons jugé qu'il était de notre devoir de publier et de faire souscrire, conformément aux ordres du saint-siège, quelques articles tirés des saintes Écritures et qui nous ont été envoyés de Rome. Ensuite sont vingt-cinq articles, dont les huit premiers, en forme de canons, portent en substance que le péché d'Adam se transmet à ses descendans, et qu'il nuit aux âmes comme aux corps; que la prière ne précède pas la grâce, mais que la grâce nous prévient pour nous faire prier; que la rémission des péchés et le commencement de la foi ne viennent pas de nos mérites, mais de la grâce; en un mot, que par les forces de la nature nous ne pouvons rien faire ni penser qui tende au salut. Les dix-sept autres articles sont des sentences tirées de saint Augustin et de saint Prosper, touchant la nécessité d'une grâce qui prévienne la volonté. « Nous devons donc enseigner et croire, ajoutent les pères, que par le péché du premier homme le libre arbitre a été tellement affaibli, que personne, avant la venue du Sauveur, n'a pu autrement que par la grâce aimer Dieu comme il faut, croire en lui ou faire le bien pour sa gloire, et que depuis la venue de Jésus-Christ le désir du baptême vient de la grâce et non pas de la nature. Nous croyons aussi que tous les baptisés peuvent, comme ils le doivent, accomplir par le secours de la grâce tout ce qui est nécessaire pour parvenir au salut; et bien loin de penser que quelques-uns soient prédestinés au mal par la puissance divine, nous détestons quiconque croirait ainsi et lui disons anathème. » Il y eut peu de temps après un concile tenu pour le même objet à

valence dans le Dauphiné. Saint Césaire d'Arles envoya au pape les décisions de ces deux conciles, pour les faire approuver par le saint-siège, et le pape Boniface II les confirma l'an 531 par une lettre adressée au saint évêque (1).

Le concile de Vaison se tint la même année 529. On y fit plusieurs canons dont les dispositions méritent d'être remarquées. Le premier ordonne que, selon la coutume de l'Italie, tous les prêtres de la campagne recevront chez eux les jeunes lecteurs qui ne sont point mariés, pour les élever et les former comme de bons pères, leur faisant apprendre les psaumes, lire l'Écriture, et les instruisant solidement de la loi de Dieu, afin de se préparer de dignes successeurs. Pour l'utilité du peuple, on permet aux prêtres de prêcher dans les paroisses de la campagne aussi bien que dans les villes. Si quelque infirmité empêche le prêtre de prêcher, les diacres liront les homélies des Pères. A l'exemple du saint-siège et des provinces d'Orient, où l'on dit souvent *Kyrie eleison* avec grande dévotion, on le dira dans nos églises à matines, à la messe et aux vêpres. A toutes les messes même du Cène et des morts on dira trois fois *Sanctus*, comme aux messes publiques. On récitera dans nos églises le nom du pape, et après *Gloria Patri*, on ajoutera *sicut erat in principio*, comme on le fait en Afrique et en Italie à cause des ariens.

Dans un concile tenu à Carpentras deux ans auparavant, et présidé comme celui de Vaison par saint Césaire, avait été ordonné que les oblations et les dons faits aux églises de la campagne seraient entièrement pour la fabrique et pour les clercs chargés de les desservir, si la cathédrale était assez riche; mais que si l'évêque n'avait pas assez de revenu pour les dispenses nécessaires, après avoir laissé aux paroisses une quotité suffisante pour le

(1) Vit. S. Cesar. — Bonif. Epist. II.

clergé et les réparations des églises, il pourrait prendre le surplus.

Un concile tenu à Orléans l'an 533 fit plusieurs canons contre la simonie et divers autres abus. On défend aux évêques de rien recevoir pour les ordinations ni pour aucune fonction épiscopale, et l'on prononce la peine de déposition avec anathème contre quiconque tentera d'obtenir l'épiscopat à prix d'argent. Il est interdit à tout prêtre de demeurer avec des laïques, sous peine d'être privé des fonctions du sacerdoce, tant on craignait la contagion des mœurs du siècle pour les ecclésiastiques qui devaient demeurer seuls ou avec d'autres clercs dans une espèce de communauté. On renouvelle la défense qui avait déjà été faite d'ordonner des diaconesses ; et l'on excommunie les abbés qui mépriseraient les ordres des évêques ; les femmes chrétiennes qui se marieraient avec des Juifs, et ceux qui prendraient part à des cérémonies païennes ou qui mangeraient des viandes offertes aux idoles. Il y eut à ce concile vingt-six évêques, sans compter les députés de cinq absens. On croit qu'Honorat de Bourges y présida. Il s'y trouvait avec lui quatre autres métropolitains, savoir saint Flavius de Rouen, successeur de saint Gildard, Injuriosus de Tours, Aspaire d'Eause ou d'Auch, et saint Julien de Vienne, successeur de saint Avit. Saint Léon, archevêque de Sens, y avait envoyé un député. Flavius de Rouen est honoré dans son église sous le nom de saint Flieu. Ce fut durant son épiscopat que fut fondé à Rouen par Clotaire le monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit dans la suite le nom de Saint-Ouen. Injuriosus de Tours défendit avec fermeté quelques années plus tard les intérêts de l'Eglise contre les entreprises de Clotaire. Ce prince avait résolu d'obliger toutes les églises à payer au fisc le tiers de leurs revenus. La plupart des évêques prirent quoique regret le parti de se résigner ; mais Injuriosus adressa de vives remontrances à Clotaire, et lui fit si bien sentir l'in-

justice d'enlever aux pauvres les aumônes destinées à les nourrir, que le roi abandonna son projet, et pria l'évêque d'intercéder pour lui auprès de saint Martin. Entre les autres évêques de ce concile, les plus renommés par leurs éminentes vertus sont saint Lo de Coutances, saint Eleuthère d'Auxerre, saint Innocent du Mans, saint Agrippin d'Autun, et saint Gal de Clermont. Ce dernier avait d'abord embrassé la vie monastique, puis il avait été admis dans le clergé de la ville par saint Quintien son prédécesseur, et enfin nommé évêque par Thierry ou Théodoric, roi d'Austrasie ; car les rois commençaient dès lors à s'attribuer une grande part dans les élections épiscopales, et les prévenaient même quelquefois par une nomination directe. Saint Gal, dans un voyage qu'il fit à Cologne à la suite du roi, y brûla un temple où l'on adorait encore les idoles (1).

Un concile tenu à Clermont, en 535, confirma par ses canons les anciennes règles de discipline touchant le célibat des prêtres et des diacres, et pour maintenir l'intégrité des élections épiscopales, il défendit sous peine d'excommunication d'employer le crédit des grands ou tout autre moyen de séduction pour se faire nommer à un évêché. Le troisième concile d'Orléans, tenu en 538, édicta trente-et-un canons qui renouvellent les mêmes réglemens ainsi que plusieurs autres lois depuis longtemps établies touchant les mœurs des clercs. On peut remarquer qu'il impose le célibat aux sous-diacres conformément à la discipline de l'Eglise romaine. Il déclare aussi qu'un évêque ne pourra ôter à ses clercs les biens qu'ils tiennent de la libéralité de ses prédécesseurs, à moins qu'il ne lui donne le gouvernement d'une église ou d'un monastère ; ce qui nous montre déjà les commencemens de l'immovibilité des bénéfices. Le quatrième concile d'Orléans, tenu en 541, ordonne de suivre pour la célé-

(1) Greg. Tur. *Hist.* lib. IV ; *Vit. Patr.* cap. vi.

bration de la Pâque le cycle de Victorius, et règle que le Carême devra commencer en même temps dans toutes les églises, et que l'on devra jeûner tous les jours, excepté le dimanche. Il défend d'offrir dans le calice autre chose que du vin mêlé d'eau. Ce qui donna lieu à cette défense c'est que les Français assaisonnaient souvent leur vin de miel ou d'absinthe. Plusieurs canons qui ont pour objet la conservation des biens de l'Église peuvent faire juger que les abus à cet égard commençaient à devenir fréquents. Il est défendu aux juges d'imposer aux clercs des charges publiques, ou d'exercer sur eux aucun acte de juridiction sans la permission de l'évêque. On menaçait d'excommunication ceux qui mangeraient des viandes offertes aux idoles ou qui jureraient par les dieux du paganisme. Parmi les évêques qui assistèrent à ces conciles on doit citer comme les plus célèbres, outre quelques-uns de ceux que nous avons déjà fait connaître, saint Loup de Lyon, saint Pantagathe de Vienne, saint Arcade de Bourges, saint Agricole de Châlons-sur-Saône, saint Aubin d'Angers, et saint Firmin d'Uzez.

Saint Vaast d'Arras mourut vers ce même temps dans un âge avancé, après avoir gouverné quarante ans son église et converti par son zèle et ses miracles un grand nombre de païens. Saint Remi était mort l'an 533, âgé de quatre-vingt-seize ans et après soixante-quatorze ans d'épiscopat. Il nous reste de lui un testament par lequel il institue pour ses héritiers avec l'église de Reims, Loup évêque de Soissons, et le prêtre Agricole, ses neveux. Entre les dons faits à son église, on remarque un vase magnifique qu'il avait reçu du roi Clovis et dont il voulut qu'on fît un calice et un ciboire. Il ordonna de graver sur ce calice trois vers latins qu'il avait déjà fait mettre sur un vase de l'église de Laon, et qui offrent le témoignage le plus authentique de la foi à la présence réelle.

Saint Nicet, qui gouvernait alors l'église de Trèves, se rendit célèbre par la fermeté de son zèle. Il parut dès s



naissance destiné à la cléricature, parce qu'il vint au monde, dit Grégoire de Tours, avec une couronne de cheveux autour de la tête ; ce qui fait juger qu'à cette époque, c'est-à-dire vers la fin du cinquième siècle, la tonsure cléricale était semblable à celle que portent la plupart des religieux. Ayant embrassé de bonne heure la vie monastique, il fut choisi pour abbé, et montra dans cet emploi tant de sagesse et de capacité que Thierry, roi d'Austrasie, le fit élire évêque de Trèves vers l'an 532. Il reprit avec beaucoup de vigueur et punit par les censures ecclésiastiques les dérèglemens des grands. Il refusa un jour de célébrer la messe en présence du roi Théodebert jusqu'à ce qu'on eût fait sortir de l'église quelques courtisans excommuniés. Ce zèle l'exposa à de fréquentes persécutions, et il fut même quelque temps exilé de son diocèse par ordre du roi Clotaire, qu'il avait excommunié pour ses débauches. Il mourut vers l'an 566. Nous avons de lui deux petits ouvrages de piété et deux lettres, dont l'une est adressée à l'empereur Justinien pour lui reprocher son attachement à l'hérésie des incorruptibles, et l'autre à la reine Clodosinde, épouse d'Alboin, roi des Lombards, pour l'exhorter à travailler à la conversion de ce roi, qui était arien.

Saint Médard, évêque de Noyon et de Tournai, ne se rendit pas moins illustre par ses vertus. Il était né vers l'an 456, à Salenci, près de Noyon, et fut élevé avec saint Eleuthère, qui devint évêque de Tournai, et dont les miracles éclatans produisirent une multitude de conversions parmi les nombreux idolâtres de son diocèse. Saint Médard se fit admirer dès sa jeunesse par sa tendre charité pour les pauvres. Il fut ordonné évêque de Vermandois par saint Remi vers l'an 530, et comme sa ville épiscopale avait été plusieurs fois ruinée par les barbares, il transféra son siège à Noyon, lieu plus fort où l'église devait courir moins de dangers. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 532, saint Eleuthère de Tournai étant

mort, saint Médard fut élu d'un commun consentement du peuple, du clergé et du roi, pour gouverner ce diocèse conjointement avec celui de Noyon. Son rare mérite déterminâ les évêques de la province à ratifier cette dérogation aux règles ordinaires de la discipline. Ces deux églises demeurèrent unies de la sorte pendant plus de six cents ans, et furent gouvernées par un même évêque sans confusion des diocèses ni suppression de l'une ou de l'autre cathédrale. Saint Médard mourut dans une extrême vieillesse après quinze ans d'épiscopat. Le roi Clotaire assista à ses funérailles, et fit transférer son corps près de Soissons dans une terre où il fit bâtir une église et un monastère qui porta le nom de saint Médard.

Le second concile de Tolède, tenu l'an 531 par sept évêques d'Espagne, fit cinq canons pour confirmer les anciennes règles touchant la continence des clercs, la conservation des biens de l'Église et la défense des mariages entre parens, défense qu'ils étendent aussi loin que la parenté peut être connue. Le premier canon porte que les enfans destinés à la cléricature seront d'abord tonsurés et mis au rang des lecteurs, pour être instruits dans la maison de l'église par celui que l'évêque en aura chargé. Quand ils auront dix-huit ans accomplis, on leur demandera en présence du peuple et du clergé s'ils ont l'intention de se marier, et si alors ils promettent de garder la continence, on les ordonnera sous-diacres à vingt ans, puis à vingt-cinq ans accomplis, si leur conduite a été régulière, on les ordonnera diacres. S'ils manquent à leur vœu, ils seront déposés et chassés de l'église comme schismatiques. Quant à ceux qui auront pris auparavant le parti de se marier, si, parvenus à l'âge mûr, ils promettent du consentement de leur femme, de garder la continence, ils pourront être élevés aux ordres sacrés. On voit ici, comme dans le concile de Vaison, les soins que prenaient les évêques pour l'éducation de ceux qui aspiraient au saint ministère. A la fin de ce concile, Tolède est qua-

de métropole, et c'est la première fois qu'on lui donne ce titre.

Le pape Félix III était mort le 12 octobre 530, après quatre ans de pontificat. Deux ans auparavant, Athalaric, roi des Visigoths, ou plutôt sa mère Amalasonte, avait publié en faveur du clergé une loi qui contient relativement aux procès contre les ecclésiastiques des dispositions analogues à celles qu'on a vues dans les nouvelles de Justinien. « Si quelqu'un, porte cette loi, veut intenter une action contre un clerc de l'Église romaine, il devra s'adresser d'abord au pape, qui jugera lui-même ou délèguera des juges. Si on n'obtient pas satisfaction, on pourra recourir au juge séculier, après avoir prouvé le déni de justice de la part de l'église. Celui qui s'adressera à nous sans rendre le respect dû au saint-siège, perdra sa cause et payera une amende de dix livres d'or au profit des pauvres. » Ainsi, pour les affaires temporelles, le jugement des causes contre les clercs était déféré au tribunal de l'église en première instance, avec appel au juge séculier. Au reste, cette loi ne faisait que confirmer une coutume déjà établie.

Après la mort de Félix, on élut Boniface II, Romain de naissance, mais Goth de nation. Son élection rencontra une forte opposition dans une partie du peuple et du clergé, et l'on élut en même temps un certain Dioscore, qui mourut au bout d'un mois. Boniface ne laissa pas de l'anathématiser après sa mort, et le schisme n'eut pas de suite. Il fit approuver en même temps par un concile un décret qui lui permettait de désigner son successeur ; après quoi il obligea les évêques à promettre par écrit et avec serment de choisir le diacre Vigile. Mais ayant bientôt reconnu sa faute, il rassembla un nouveau concile où ce décret fut annulé comme contraire aux canons, et il le brûla lui-même en présence du clergé et du sénat. Il eut à s'occuper l'année suivante d'une plainte occasionnée par l'ambition toujours croissante des évêques de

Constantinople. Étienne, métropolitain de Larisse en Thessalie, accusé par-devant le patriarche Épiphanes, refusa de reconnaître sa juridiction, et déclara qu'il n'avait d'autre juge que le saint-siège, dont il relevait immédiatement. Cette protestation n'empêcha pas de le mener de force à Constantinople, où le patriarche prononça une sentence contre lui, et prit toutes les mesures possibles pour qu'il ne pût s'évader et se rendre à Rome. Mais Étienne trouva le moyen d'y faire porter sa plainte par Théodose, un de ses suffragans. Plusieurs évêques de la même province appuyèrent son appel par une requête présentée en leur nom contre les entreprises de l'évêque de Constantinople. Après la lecture de ces pièces, Théodose ajouta : Il est certain que le saint-siège, outre qu'il jouit de la primauté sur toutes les églises, a de plus un droit particulier sur celles de l'Illyrie. Il fit lire ensuite les lettres des souverains pontifes qui avaient institué des légats dans cette province, et d'autres pièces constatant qu'elle avait toujours fait partie du patriarcat d'Occident. Nous n'avons plus le jugement rendu par le pape sur cette affaire ; mais on sait que l'évêque de Constantinople, soutenu par Justinien, persista longtemps encore à maintenir ce qu'il avait fait.

Le pape Boniface mourut vers la fin de l'an 532, et eut pour successeur Jean II, surnommé Mercure, Romain de naissance et prêtre du titre de Saint-Clément. Quelques moines acémètes de Constantinople vinrent alors se plaindre à Rome d'avoir été condamnés par l'empereur et excommuniés par le patriarche pour cause de nestorianisme, parce qu'ils soutenaient qu'on ne devait pas dire que la sainte Vierge soit proprement mère de Dieu, ni qu'un de la Trinité a souffert. D'un autre côté, Justinien pour soutenir son jugement envoya quelques évêques au pape avec une lettre et une profession de foi dont il demandait la confirmation, et qui avait pour objet de condamner les erreurs de ces moines. Il adressa

ne temps cette profession de foi aux principaux métropolitains de l'Orient pour la faire souscrire, et il la confirma tout après par un édit où il mentionne sa lettre au pape, et reconnaît expressément pour le chef de tous les évêques, ajoutant que toutes les fois qu'il s'est élevé des hérésies en Orient elles ont été réprimées par le jugement du saint-siège. Le pape Jean n'oublia rien pour ramener les moines acémètes; mais les voyant opiniâtres, il les fit retranchés de la communion de l'Eglise; et comme s'élevant contre ceux qui professaient qu'un de la Trinité a souffert, ils ne cherchaient qu'à défendre le nestorianisme, dont ils étaient visiblement infectés, le souverain eut le devoir d'approuver alors expressément cette proposition, sur laquelle le pape Hormisdas s'était abstenu de prononcer. Cette approbation fut confirmée par le pape Agapet I<sup>er</sup>, qui succéda à Jean l'an 535, et qui mourut au commencement de l'année suivante (1).

Gildéric, roi des Vandales, ayant été chassé du trône en 531 par son cousin Gélimer, Justinien trouva dans cette usurpation un prétexte pour rompre les traités que l'empire avait faits avec ces barbares, et il forma aussi le projet de porter la guerre en Afrique pour reconquérir cette province. Les préparatifs étant achevés, il partit deux ans plus tard une flotte de cinq cents voiles avec une armée peu nombreuse, mais commandée par le fameux Bélisaire. Il voulut que le patriarche lui-même donnât la bénédiction au vaisseau du général, et par le même esprit de religion, il y fit embarquer un soldat nouvellement baptisé. La conquête de l'Afrique se fit presque sans résistance. L'armée arriva près de Carthage le 13 septembre, veille de la fête de saint Cyprien, et porta ce jour-là même une victoire sur les Vandales; aussitôt la ville ouvrit ses portes aux Romains. La perte de cette nouvelle bataille força Gélimer à prendre la fuite.

et à se retrancher sur une montagne, où il se vit bientôt investi par un corps de troupes qui lui ôta tout moyen d'échapper et de se procurer des vivres. Il supporta pendant trois mois les plus affreuses privations; mais il fut enfin obligé de se rendre, et on le conduisit à Constantinople, où Justinien le traita avec beaucoup de bonté. On lui assigna des terres dans la Galatie pour sa retraite et sa subsistance, et lui offrit même le titre de patrice, que le Vandale refusa parce qu'on y attachait pour condition qu'il renoncerait à l'arianisme. Ainsi fut éteint l'an 534 le royaume des Vandales en Afrique, après cent sept ans d'existence. Bélisaire triompha avec une magnificence extraordinaire. On remarquait parmi les richesses immenses portées à son triomphe les vases du temple de Jérusalem, que Genséric avait enlevés lors du pillage de Rome. Un Juif dit en les voyant qu'il n'était pas permis de les laisser à Constantinople; qu'ils ne devaient être que dans le temple où Salomon les avait mis; que Rome pour les avoir gardés avait été prise et ravagée par Genséric, et que la même cause venait de faire prendre Carthage par les Romains. Cette parole rapportée à Justinien fit une telle impression sur son esprit superstitieux que pour ne pas exposer à un semblable sort la capitale de son empire, il envoya sur-le-champ tous ces vases dans les églises de Jérusalem (1).

Justinien divisa l'Afrique en sept provinces, y compris la Sardaigne, et les soumit avec leurs gouverneurs à un préfet du prétoire résidant à Carthage. Il répara plusieurs villes presque ruinées par les barbares. Il prit soin surtout de pourvoir aux besoins de la religion, et fit bâtir un grand nombre d'églises et de monastères. Il contribua aussi à propager la foi chez les tribus maures du voisinage. Il en détermina plusieurs à embrasser le christianisme, et leur envoya des prêtres pour les instruire.

(1) Procop. *De bell. Vandal.*



donner le baptême. Boniface, évêque de Carthage, et mort, Réparat, son successeur, convoqua un concile dans toutes les provinces auquel assistèrent deux cent dix évêques qui versaient des larmes de joie en rendant grâces à Dieu d'être délivrés du joug des barbares. Comme beaucoup d'évêques ariens abjuraient l'hérésie, Justinien résolut de consulter le saint-siège sur la question de savoir si l'on devait les recevoir seulement à la communion laïque ou leur conserver leur rang. L'empereur Justinien désirait qu'on prît ce dernier parti, et il en écrivit au pape Agapet. Mais le pape lui répondit qu'on devait observer les canons, qui défendaient d'élever aux ordres sacrés les hérétiques convertis. Il fit la même réponse à la lettre synodale que lui adressèrent les évêques d'Afrique. Ce même concile ordonna à l'empereur la restitution des biens et des terres des églises d'Afrique usurpés par les Vandales, et Justinien publia une loi qui ordonnait cette restitution, et en outre défendait aux ariens et aux donatistes tout exercice de leur culte, et les déclarait exclus de toute fonction publique. Enfin, à l'occasion du monastère de Madaïpe, fondé par saint Fulgence, le concile d'Afrique, confirmant la règle établie précédemment sous Boniface, déclara que les monastères devaient jouir d'une entière liberté aux conditions prescrites par les conciles ; savoir que les moines s'adresseraient à l'évêque diocésain pour la nomination des clercs et la consécration des oratoires, et que du reste ils seraient gouvernés par leurs abbés, et que l'abbé étant mort, ils en éliraient un autre sans que l'évêque s'en attribuât le choix.

Après la conquête de l'Afrique, Justinien forma aussi le projet de recouvrer l'Italie, qui depuis soixante ans était occupée par les barbares. Le jeune Athalaric, roi des Goths, étant mort vers cette époque, sa mère Amalasonte fit reconnaître le prince Théodat, neveu de Théodoric, à la condition de partager avec lui le gouverne-

ment. Mais Théodat, oubliant ce qu'il lui devait, l'enferma dans une tour, et fut même accusé d'être l'auteur de sa mort. Justinien se porta pour vengeur d'Amalasonte, et saisit ce prétexte pour déclarer la guerre aux Goths. Dès que Théodat en fut instruit, il écrivit au pape et au sénat que s'ils ne faisaient pas en sorte de détourner l'empereur de son projet, il ferait mettre à mort les sénateurs avec leurs femmes et leurs enfans. Le pape Agapet fut donc obligé de se rendre comme négociateur à Constantinople, où il arriva au commencement de l'an 533 accompagné de cinq évêques et de plusieurs clercs. On lui fit la réception la plus honorable, mais il ne put faire accepter les propositions de paix dont il était chargé, car l'empereur avait fait trop de préparatifs pour renoncer à son entreprise. Ainsi le pape ne songea plus qu'à rendre son voyage utile à la religion, dont l'état d'Orient réclamait alors les soins d'un pontife aussi ferme et aussi zélé (1).

Justinien avait essayé quelque temps auparavant de ramener à l'unité de l'Église les sévériens, c'est-à-dire ceux qui demeuraient attachés au parti du faux patriarche Sévère, chassé du siège d'Antioche. Il avait fait venir pour ce sujet à Constantinople six des principaux, et les fit entrer en conférence avec six évêques catholiques. Ceux-ci les forcèrent d'avouer qu'Eutychès était hérétique et que Dioscore et le conciliabule d'Éphèse avaient eu tort de le rétablir; mais on ne put jamais les amener, sauf un seul, à recevoir le concile de Chalcédoine. Toutefois plusieurs des clercs et des moines qui les accompagnaient renoncèrent à leurs erreurs et promirent de faire tous leurs efforts pour éclairer ceux qu'ils avaient séduits. On voit dans cette conférence que les sectaires opposaient aux décisions du concile de Chalcédoine l'autorité de plusieurs pères à qui ils attribuaient des écrits

(1) Liber. *Brev.* — Procop. *De bell. Goth.* — Marcell. *Chron.*

supposés. Ils allèguent entre autres les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopagite, et c'est la première fois qu'il en est fait mention. Aussi les catholiques n'hésitèrent pas à en contester l'authenticité, par cela même que ces ouvrages avaient été inconnus à tous les anciens.

Quelque temps après, le patriarche de Constantinople étant mort, l'impératrice Théodora fit élire à sa place, en 535, Anthime, évêque de Trébizonde, qui était comme elle ennemi du concile de Chalcédoine. Cette élection releva tellement la confiance des acéphales, que les chefs du parti, savoir le faux patriarche Sévère avec Pierre d'Apamée et un moine de Syrie nommé Zoara, se rendirent aussitôt à Constantinople, où ils élevèrent des autels dans des maisons particulières, pour y réunir ceux qui partageaient leurs erreurs. Anthime fut reconnu par les patriarches d'Orient. Toutefois Éphrem d'Antioche, après avoir reçu ses lettres synodiques, l'engagea à s'expliquer plus clairement sur la foi en prononçant anathème contre Eutychès et sa doctrine. Mais le pape Agapet, qui arriva sur ces entrefaites, et qui avait été instruit des sentimens et de la conduite du nouveau patriarche par les abbés catholiques de Constantinople, refusa de le voir et de l'admettre à sa communion. L'impératrice mit tout en œuvre pour gagner le souverain pontife ; elle lui offrit en secret de grands présens, et lui fit ensuite des menaces. L'empereur lui-même le pressa fortement, et s'emporta jusqu'à le menacer de l'exil. Mais rien ne put ébranler la fermeté d'Agapet. Il répondit que les canons s'opposaient à la translation d'Anthime sur le siège de Constantinople, et qu'il ne pouvait le recevoir à la communion du saint-siège même comme évêque de Trébizonde, à moins qu'il ne donnât par écrit une profession de foi entièrement catholique. Anthime ayant refusé de confesser deux natures en Jésus-Christ, fut déposé par le pape et chassé du siège de Constantinople par ordre de l'empereur. Après quoi on élut à sa

place le prêtre Mennas, également distingué par ses lumières et par la pureté de sa foi.

Le pape Agapet reçut ensuite deux requêtes, l'une signée par les évêques d'Orient qui se trouvaient à Constantinople, et l'autre par les abbés de cette ville, pour demander l'éloignement d'Anthime, de Sévère, de Pierre, du moine Zoara et de plusieurs autres hérétiques, avec la condamnation de leurs écrits. Il envoya ces requêtes à l'empereur, pour qu'il assurât l'exécution des jugemens canoniques prononcés contre ces sectaires; mais avant que l'affaire se terminât, le pape mourut le 22 avril 536, après dix mois de pontificat. Il se disposait à retourner à Rome, et il avait déjà nommé le diacre Pélage son légat ou son apocrisiaire auprès de l'empereur (1).

Pour répondre aux intentions du pape Agapet, Justilien fit tenir à Constantinople un concile présidé par le patriarche Mennas, et auquel assistèrent cinquante-deux évêques, outre les députés de plusieurs absens, et entre autres des patriarches d'Antioche et de Jérusalem. Il s'y trouva aussi cinquante-quatre abbés des monastères de Constantinople ou du voisinage, et plus de trente autres abbés ou députés des monastères de l'Orient. On lut d'abord les requêtes présentées au pape, et après avoir fait à Anthime les trois citations canoniques, en lui laissant tous les délais nécessaires, comme il refusa de se présenter au concile, on le déclara excommunié et déposé de son évêché de Trébizonde. Ensuite on lut avec quelques autres pièces les accusations et les procédures que nous avons rapportées précédemment au sujet de la déposition de Sévère et de Pierre d'Apamée; après quoi on confirma la condamnation prononcée contre eux, et on comprit dans le même anathème le moine Zoara. Les évêques que le pape Agapet avait amenés avec lui comme légats, et le diacre Pélage, qu'il avait nommé son apo-

(1) Liberat. *Breviar.* — Evagr. *Hist.* lib. IV.

crisiaire, prononcèrent les premiers sur ces deux affaires, en appuyant leur avis sur le jugement déjà porté par le saint-siège, et les autres évêques prononcèrent dans les mêmes termes. La première session se tint le 2 mai 536, et la cinquième et dernière le 4 juin suivant. Justinien confirma le jugement du concile par un édit qui défendait à Anthime et aux autres de rester à Constantinople ou dans aucune autre ville considérable, et à toute personne de garder ou de transcrire les écrits de Sévère, sous peine d'avoir le poing coupé. Ce jugement fut souscrit la même année dans un concile de Jérusalem par quarante-neuf évêques.

L'église d'Alexandrie était alors dans une étrange confusion. Les eutychiens y dominaient; mais ils étaient divisés en deux sectes ennemies dont l'origine datait de plusieurs années. Pendant que le faux patriarche Sévère et Julien d'Halicarnasse étaient réfugiés en Égypte, ils furent consultés l'un et l'autre sur la question de savoir si Jésus-Christ avait pris un corps corruptible. Le premier répondit qu'on ne pouvait pas en douter, puisque autrement on devrait nier la réalité de la passion. Le second répondit au contraire que si l'on admettait ce sentiment, il faudrait aussi reconnaître en Jésus-Christ deux natures, et recevoir par conséquent le concile de Chalcédoine. Ils écrivirent l'un contre l'autre et produisirent une division parmi les eutychiens d'Alexandrie. Les partisans de Julien furent appelés incorruptibles ou phantasiastes, comme n'admettant dans l'incarnation qu'un corps apparent. Les sectateurs de Sévère furent nommés corrupticoles, et se divisèrent eux-mêmes en deux partis; car les uns, désignés sous le nom d'agnoètes, prétendirent que Jésus-Christ avait été sujet comme nous à l'ignorance, et les autres combattirent cette opinion.

Le patriarche Timothée ne se prononça pas entre les partisans de Sévère et ceux de Julien; mais après sa mort, arrivée vers l'an 535, les deux sectes se divisèrent

pour le choix de son successeur. Les premiers élurent Théodose et les seconds Gaïanas. Celui-ci, qui avait pour lui les moines et la plus grande partie du peuple, demeura trois mois en possession du siège patriarcal, après quoi l'impératrice le fit chasser pour mettre à sa place Théodose, dont le rétablissement occasionna de violentes séditions. Enfin, après avoir essayé longtemps de gagner le peuple sans pouvoir réussir, Théodose prit le parti de se retirer à Constantinople, où il comptait trouver un appui dans la protection de l'impératrice, mais comme il refusa obstinément de recevoir le concile de Chalcédoine, l'empereur lui ordonna de sortir de la ville, et fit élire en 538 un autre évêque pour le siège d'Alexandrie. On choisit Paul, abbé de Tabenne, qui se trouvait alors à Constantinople, et qui fut appuyé par le diacre Pélage, comme ayant donné des preuves de son attachement à la foi catholique. Il reçut de l'empereur le pouvoir d'éloigner les fonctionnaires infectés d'hérésie, et il parvint à faire recevoir dans son église et dans les monastères le concile de Chalcédoine ; mais ayant été accusé d'homicide, il fut exilé en Palestine, où le diacre Pélage et les patriarches d'Antioche et de Jérusalem tinrent un concile pour le déposer. Ensuite ils ordonnèrent à sa place Zoile, qui était fort zélé pour la foi catholique (1).

Cependant l'eutychianisme, proscrit de toutes les églises, se perpétua secrètement, et prit même bientôt un accroissement extraordinaire par le zèle fanatique d'un moine nommé Jacques Baradée, que Sévère avait ordonné évêque d'Édesse. Joignant à beaucoup d'activité une grande austérité de mœurs, il parcourut les provinces couvert de haillons, encouragea les sectaires et ordonna partout des prêtres et des évêques. Ayant été chassé de son siège par les ordres de l'empereur, il passa dans le royaume des

(1) Liberat. *Brev.* — Leont. *De sect.* cap. v.



Perses avec plusieurs de ceux qui partageaient ses erreurs, et fonda de nombreuses églises d'eutychiens. Ce fut alors que ces hérétiques commencèrent à prendre en Orient le nom de jacobites (1). Les guerres survenues bientôt après en Orient contribuèrent encore à relever la secte. En effet, Chosroës, roi des Perses, entra sur les terres de l'empire l'an 540, prit et ruina plusieurs villes, entre autres celle d'Antioche, rançonna ou pillà les autres, et emmena une quantité de captifs. Justinien fut obligé de consentir à une paix honteuse dont les conditions ne furent pas observées par les barbares, et la guerre recommença bientôt. L'empereur fit rebâtir la ville d'Antioche, qui avait été brûlée entièrement, à l'exception de l'église épiscopale, mais il en réduisit l'enceinte à un espace beaucoup moindre.

Après la mort du pape Agapet, Théodat, roi des Goths, fit élever sur le saint-siège le sous-diacre Silvère, dont l'élection, improuvée d'abord par une partie du clergé, fut ratifiée ensuite par un consentement unanime. L'impératrice Théodora écrivit au nouveau pontife pour lui demander de rétablir Anthime et de recevoir à sa communion Sévère et Pierre d'Apamée, qui venaient d'être condamnés au concile de Constantinople. Comme il refusa d'y consentir, elle résolut de le faire chasser du siège pontifical, pour le remplacer par un pape qui voulût se prêter à ce qu'elle désirait. Elle jeta les yeux pour cela sur le diacre Vigile, que le pape Agapet avait laissé à Constantinople, et qu'elle avait gagné en flattant son ambition. Elle lui promit, s'il voulait approuver la doctrine et embrasser la communion d'Anthime, de Sévère et de Théodose d'Alexandrie, de lui donner sept cents livres d'or, avec des lettres pour prescrire à Bélisaire de le faire ordonner pape. Ce général, chargé de porter la guerre en Italie, s'était emparé en peu de temps des provinces

(1) Assemani, *Dissert. de monophys.*

méridionales, et il se rendit maître de Rome le 10 décembre 536. Mais l'année suivante Vitigès, roi des Goths, vint mettre le siège devant cette ville. Bélisaire jugea que cette circonstance pouvait lui fournir un moyen de procurer l'élection du diacre Vigile, qui lui avait remis les lettres de l'impératrice. On accusa le pape Silvère d'entretenir des intelligences avec les Goths, et l'on produisit des lettres qu'on prétendait avoir été adressées par lui à Vitigès. Il passait pour constant que ces lettres avaient été fabriquées par deux faussaires ennemis du pape. Toutefois Bélisaire le fit venir au palais, et menaça de le faire condamner s'il ne consentait à satisfaire l'impératrice, en renonçant au concile de Chalcédoine et en approuvant par écrit la doctrine contraire. On lui laissa quelques jours pour se décider, puis Bélisaire le fit venir de nouveau, s'assura de sa personne, et assembla les prêtres, les diacres et tout le clergé de Rome pour élire un autre pape. Plusieurs protestèrent contre cette élection ; mais la plupart cédèrent à l'autorité de Bélisaire, et Vigile fut ordonné pape le 22 novembre 537. On prétend que pour engager Bélisaire à favoriser son élection il lui avait promis deux cents livres d'or. On ajoute qu'il s'empressa d'envoyer des lettres à Anthime, à Sévère et à Théodose, avec une confession de foi où il approuvait complètement leur doctrine et condamnait le dogme catholique, en leur recommandant toutefois de n'en rien divulguer. Mais ces accusations n'ont point d'autre fondement que des lettres fabriquées sous son nom par les acéphales, et quoiqu'elles aient été accueillies par les défenseurs des trois chapitres et répétées depuis par tous les historiens, il ne faut qu'un peu de critique pour en comprendre l'absurdité ; car on ne saurait admettre que deux cents livres d'or aient dû tenter beaucoup un général qui avait trouvé en Afrique et en Italie bien d'autres moyens de s'enrichir s'il en avait eu la pensée ; et d'autre part on conçoit encore moins de quel intérêt

pouvaient être pour les eutychiens des lettres secrètes, et comment l'impératrice aurait pu s'en contenter, ou Vigile espérer que cela suffirait pour remplir sa promesse, s'il en avait fait une. L'invraisemblance de ces deux accusations doit rendre suspectes celles qui regardent sa conduite envers Silvère, son prédécesseur. Bélisaire ayant exilé celui-ci à Patara dans la Lycie, l'évêque du lieu alla trouver Justinien à Constantinople, et le menaça du jugement de Dieu pour avoir ainsi chassé le chef de toute l'Église. L'empereur, qui ne savait rien des intrigues de l'impératrice, donna ordre que Silvère fût reconduit à Rome, qu'on fit des informations en règle pour s'assurer s'il était l'auteur des lettres qu'on l'accusait d'avoir écrites, et que s'il était prouvé qu'elles fussent de lui, on l'envoyât dans une autre ville, sans lui ôter sa dignité, et que si au contraire elles étaient trouvées fausses, on le rétablît dans son église. Dès que Silvère fut de retour à Rome, Vigile, dit-on, pressa Bélisaire de le lui abandonner, et il le relégua dans l'île Palmaria, où il mourut le 20 juillet 538. Mais peut-être ne faut-il attribuer ce second exil qu'aux ordres de Bélisaire et aux intrigues de sa femme, qui partageait les mauvaises passions de Théodora. Procope l'insinue même assez clairement dans son histoire secrète.

Quoi qu'il en soit, Vigile fut reconnu en Occident comme pape légitime depuis le moment de son élection ; ce qui peut faire juger qu'elle ne fut pas aussi irrégulière qu'on devrait le croire, en s'en tenant au récit qu'en font les historiens d'après le témoignage de Libérat, défenseur outré des trois chapitres. Ce pape répara d'ailleurs par son zèle pour la foi les fautes qu'il avait pu commettre pour arriver au pontificat. Il fut consulté dès l'année 538 par l'évêque de Brague en Lusitanie sur plusieurs points de discipline, et par Théodebert, roi des Français, sur la pénitence qu'on devait imposer à celui qui avait épousé sa belle-sœur. On voit dans la réponse

qu'il fit au premier que l'usage de l'eau bénite était dès lors employé pour la bénédiction des églises. Quant à la question proposée par le roi Théodebert, il écrivit à saint Césaire d'Arles, vicaire du saint-siège, de fixer lui-même cette pénitence suivant les dispositions du coupable. Quelques années plus tard, il accorda au successeur de saint Césaire le même titre de vicaire du saint-siège avec les privilèges qui y étaient attachés. Justinien ne tarda pas à envoyer à Vigile sa profession de foi, et le pape, dans sa réponse, après avoir loué le zèle et l'orthodoxie de l'empereur, déclara expressément qu'il suivait lui-même la doctrine de ses prédécesseurs; qu'il recevait comme eux les quatre conciles et la lettre de saint Léon, et qu'il anathématisait tous ceux qui croyaient différemment, et en particulier Sévère, Pierre d'Apamée, Anthime, Théodose d'Alexandrie et le moine Zoara.

L'Italie fut livrée aux horreurs de la guerre pendant toute la durée du pontificat de Vigile, c'est-à-dire pendant plus de dix-huit ans. Bélisaire, après avoir fait lever le siège de Rome et pris plusieurs autres villes, se rendit maître de Ravenne et emmena Vitigès prisonnier à Constantinople. Il fut ensuite chargé de la guerre contre Chosroës, roi des Perses; puis il revint de nouveau en Italie, où la puissance des Goths s'était relevée par les succès de Totila. Ce roi prit la ville de Rome en 546 et la livra au pillage. Toutefois le diacre Pélage obtint que l'on épargnerait la vie des citoyens. Il avait déjà, pendant la durée du siège, adouci la misère du peuple en faisant d'abondantes aumônes avec les présents qu'il avait reçus à Constantinople. De son côté, le pape Vigile, qui était alors en Sicile, avait fait partir pour Rome des vaisseaux chargés de blé; mais ils furent enlevés par les Goths. Plusieurs villes eurent à souffrir de semblables calamités. Milan, après un long siège, ayant été emportée d'assaut, fut ruinée, les hommes passés au fil de l'épée et les femmes emmenées captives. Bélisaire, dont les succès

ne se soutenaient plus, fut rappelé au bout de cinq ans, et bientôt après ayant été accusé de conspiration, il fut privé de ses dignités, et passa les dernières années de sa vie dans une complète disgrâce. Le soin de continuer la guerre fut laissé à Narsès, qui parvint enfin à enlever aux Goths presque tout ce qu'ils possédaient en Italie (1).

Cependant Justinien s'occupait à faire des décisions sur les controverses religieuses, et il publia vers ce temps un édit contre les origénistes, et bientôt après un autre pour condamner les écrits devenus fameux sous le nom des trois chapitres, c'est-à-dire les ouvrages de Théodore de Mopsueste, ceux de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibbas au Persan Maris. Dès le temps de saint Sabas, quelques moines infectés des erreurs d'Origène s'étaient introduits dans une des laures fondées par le saint abbé. Ayant été chassés par le supérieur, ils parvinrent à rentrer plus tard en dissimulant leurs opinions, et tant que vécut saint Sabas ils s'abstinrent de les publier; mais après sa mort ils mirent une ardeur incroyable à les propager, et ils attirèrent à leur parti non seulement les moines les plus influens de la nouvelle laure qu'ils habitaient, mais un grand nombre d'autres de l'ancienne laure et des monastères voisins. De ce nombre étaient Théodore, exarque ou visiteur de la nouvelle laure, et Domitien, abbé du monastère de saint Martyrius. Ils se rendirent l'un et l'autre à Constantinople, où ils souscrivirent à la requête présentée au pape Agapet contre Sévère, et ils acquirent tant d'influence, qu'ils devinrent tous deux évêques métropolitains, Théodore de Césarée en Cappadoce, et Domitien d'Ancyre en Galatie. Leur crédit encouragea les moines origénistes. L'abbé de l'ancienne laure prit le parti d'en chasser environ quarante qui ne cessaient d'exciter des troubles. Aussitôt leurs partisans, se réunissant pleins de

(1) Procop. *De bell. Goth.*

futureur et prenant avec eux une troupe de paysans, vinrent avec des pieux, des leviers et d'autres outils, pour détruire toutes les cellules. Mais après s'être égarés toute la journée, ils se trouvèrent le lendemain auprès d'un autre monastère, ce qui fut regardé comme un miracle dû à la protection de saint Sabas en faveur de sa laure. Éphrem, patriarche d'Antioche, ayant appris par quelques moines orthodoxes les troubles excités dans les monastères de la Palestine, voulut empêcher qu'ils ne s'étendissent dans son patriarcat, et publia une lettre synodale pour condamner les erreurs d'Origène. Dès que cette lettre fut connue des moines séditieux, ils voulurent obliger Pierre, patriarche de Jérusalem, à ôter des diptyques le nom d'Éphrem. Pierre se fit alors présenter une requête contre eux par les abbés de l'ancienne laure et du monastère de saint Théodose, et il l'envoya à Constantinople avec quelques extraits des livres d'Origène et une lettre où il priait l'empereur de condamner par un édit ceux qui enseignaient ces erreurs. Le diacre Pélage, légat du saint-siège, se joignit à Mennas, patriarche de Constantinople, pour appuyer cette requête.

Justinien fit aussitôt dresser et publier vers l'an 542 un long édit contre les erreurs d'Origène, qu'il rapporte à six chefs principaux : 1° l'inégalité entre les personnes divines ; 2° l'éternité de la création avec la succession périodique et perpétuelle des mondes par les changemens qui surviennent après un certain laps de temps dans la condition des esprits et de la matière ; 3° la préexistence des âmes, créées aussi bien que la matière de toute éternité, et renfermées par la suite des temps dans des corps comme dans une prison, en punition des fautes qu'elles ont commises dans leur premier état ; 4° l'opinion que les cieux et les astres sont animés par des âmes raisonnables ; 5° une autre erreur qui consistait à prétendre qu'après la résurrection les âmes ne conserveraient qu'un corps céleste de forme ronde ; 6° enfin l'erreur capitale



dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, qui consistait à nier l'éternité des peines de l'enfer pour les damnés et pour les démons. Sans examiner si Origène avait réellement enseigné toutes ces erreurs, on peut dire au moins qu'elles formaient un système suivi parfaitement conforme à ses principes, et que s'il avait peut-être reculé lui-même quelquefois devant les développemens de sa doctrine, il avait donné lieu aux conséquences que ses disciples en avaient tirées, et qui se trouvaient répandues dans ses ouvrages. L'analyse que nous avons faite de son fameux traité des *Principes* suffit pour montrer que cet ouvrage contenait en effet dans son idée première et fondamentale le germe de toutes les erreurs qu'on suppose y avoir été insérées par les hérétiques. A ces six chefs principaux, Justinien en joignit quelques autres qui s'y rattachaient directement; savoir que par la création éternelle des esprits et de la matière Dieu avait épuisé toute sa puissance; que l'âme de Jésus-Christ avait existé avant d'être unie au Verbe, et que Jésus-Christ devait être crucifié un jour pour le salut des démons, comme il l'a été pour celui des hommes. L'empereur après la réfutation et la condamnation de ces erreurs termina son édit par un anathème contre la personne d'Origène et ses sectateurs. Il ordonna au patriarche Mennas d'assembler tous les évêques qui se trouvaient dans la capitale et les abbés des monastères, pour leur faire souscrire cet édit, qui fut envoyé en même temps au pape Vigile et à tous les patriarches, et il défendit en outre qu'à l'avenir aucun évêque ou abbé ne fût ordonné à moins d'anathématiser Origène avec les autres hérétiques (1).

L'édit de Justinien fut approuvé dans tout l'Orient aussi bien qu'à Constantinople. Mais les moines origénistes de la Palestine, au lieu de se soumettre, se séparèrent aussitôt de la communion des autres; puis ayant in-

(1) Liber. *Brev.* — Vit. S. Sab.

timidé le patriarche de Jérusalem en menaçant de le faire déposer par le crédit de Théodore, ils prêchèrent impunément leurs erreurs dans les maisons particulières et dans les communautés. S'ils rencontraient quelques moines orthodoxes, ils ne craignaient pas de les insulter publiquement et de les faire maltraiter par la populace. Bientôt ils allèrent, au nombre de trois cents, attaquer les catholiques de l'ancienne laure, qui se réfugièrent dans l'hospice. Les factieux trouvant les portes fermées, lancèrent des pierres par les fenêtres jusqu'au moment où les moines qui étaient dedans sortirent avec des instrumens de défense pour les repousser. L'abbé Gélase, supérieur de la laure, se rendit à Constantinople pour instruire l'empereur de ces désordres; mais Théodore de Césarée vint à bout d'empêcher qu'il n'eût audience à la cour ou chez le patriarche. Alors les origénistes devinrent les maîtres. Ils entraînèrent dans leur parti, par la menace ou la séduction, presque tous les monastères; et l'abbé Gélase étant mort pendant son voyage, ils élurent pour abbé de l'ancienne laure un origéniste nommé Georges, qu'ils mirent en possession à main armée. La plupart des moines refusant de le reconnaître, sortirent avec saint Jean le Silencieux et se dispersèrent en divers endroits.

Cependant Théodore de Césarée, qui avait été obligé de souscrire comme les autres évêques à la condamnation d'Origène, crut trouver une occasion de s'en venger sur les catholiques, en déterminant Justinien à condamner également les trois chapitres. Car, outre que Théodore de Mopsueste avait beaucoup écrit contre Origène, et que par conséquent sa condamnation paraissait un moyen d'affaiblir l'autorité de l'édit précédent, on pouvait croire qu'elle serait regardée, aussi bien que celle d'Ibbas et de Théodoret, comme une atteinte au concile de Chalcédoine. Ce fut surtout cette dernière considération qui fit agir l'ambitieux évêque de Césarée, décidé à

put entreprendre pour favoriser les desseins et conserver la protection de l'impératrice Théodora. Voyant donc que l'empereur s'occupait à dresser un édit contre les euchiens, il vint le trouver avec quelques-uns des sectaires, et lui dit qu'il y avait un moyen bien plus simple et bien plus efficace de ramener les acéphales; qu'il suffisait de condamner Théodore de Mopsueste avec la lettre d'Ibas et les écrits de Théodoret contre saint Cyrille; qu'après cela le concile de Chalcédoine serait reçu sans difficulté, puisqu'on ne le rejetait que parce qu'il semblait avoir favorisé le nestorianisme par l'espèce d'approbation qu'il avait donnée aux écrits de ces auteurs. « Votre édit, ajouta-t-il, obtiendra ainsi la gloire immortelle d'avoir enfin rendu la paix à l'Eglise, troublée depuis si longtemps. »

Il n'en fallait pas tant pour déterminer l'empereur. Il publia l'an 544, sous le titre de Confession de foi, un édit sous forme de lettre adressée à toute l'Eglise pour la condamnation des trois chapitres. Il exposait d'abord sa croyance sur la Trinité et l'Incarnation; puis il déclarait qu'il recevait les quatre conciles généraux, et il ajoutait onze anathèmes, dont les dix premiers contiennent la doctrine catholique, et les trois derniers condamnent pressément Théodore de Mopsueste et ses écrits, avec ceux de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibas au Persan Maris. On obligea tous les évêques orientaux d'y souscrire, et un grand nombre eurent la faiblesse de le faire, malgré la persuasion où ils étaient qu'on se proposait par là d'affaiblir l'autorité du concile de Chalcédoine. Mennas de Constantinople, après avoir fait quelque difficulté, se décida enfin, sur la promesse qu'on fit avec serment de lui rendre sa souscription si l'évêque de Rome ne l'approuvait pas. Alors Etienne, qui avait succédé à Pélage en qualité de légat, se sépara de la communion du patriarche, et son exemple fut suivi par Dacius de Milan et plusieurs autres évêques qui se

trouvaient à Constantinople. Les autres patriarches eurent aussi des difficultés, mais la crainte d'être chassés de leur siège les porta à obéir. On récompensait ceux qui prenaient le parti de souscrire ; on déposait les autres, et on les condamnait à l'exil. Plusieurs adressèrent au pape des protestations contre la violence employée pour obtenir leur souscription. Le scandale fut tel, que Théodore de Césarée disait lui-même plus tard qu'il méritait d'être brûlé pour l'avoir excité (1).

Justinien voyant l'opposition éclater partout contre son édit, comprit enfin qu'après avoir prononcé sans mission sur des matières aussi délicates, il ne pourrait faire recevoir son jugement qu'en le faisant confirmer par l'autorité du saint-siège. Il fit donc venir le pape Vigile à Constantinople sous prétexte de tenir un concile pour remédier au trouble des églises d'Orient; et quand il eut appris qu'il était en route, il lui écrivit pour l'engager à communiquer avec Mennas et les évêques qui avaient suivi son exemple. Toutefois le pape suspendit de sa communion le patriarche pendant cinq mois, pour avoir forcé plusieurs évêques à souscrire; il publia aussi presque aussitôt après son arrivée une sentence de condamnation contre les acéphales. Justinien le pressa de condamner les trois chapitres, et marqua tant de violence, que le pape s'écria dans une assemblée nombreuse : Sachez que si vous me tenez captif, vous ne tenez pas saint Pierre. Cependant il consentit à traiter de cette affaire dans un concile de soixante-dix évêques qui se trouvaient à Constantinople; mais comme les esprits étaient trop divisés, il donna sa décision par un jugement adressé à Mennas, dans lequel il condamnait les trois chapitres sans entendre préjudicier en rien au concile de Chalcedoine, et avec défense de plus agiter cette question ni de vive voix ni par écrit.

(1) Liber. *Brev.* — Facund. lib. IV. — Vict. Tun.

Ce jugement, porté le 11 avril 548, ne satisfit personne ; les acéphales et leurs partisans secrets furent choqués de la réserve en faveur de l'autorité du concile de Chalcédoine. Les défenseurs des trois chapitres trouvèrent mauvais qu'il les eût condamnés même avec cette réserve. Le mécontentement éclata surtout dans les provinces de l'Occident, où l'on ne connaissait guère les trois chapitres, et où l'on était persuadé qu'ils avaient été approuvés par le concile de Chalcédoine. Deux diacres de la suite du pape, Rustique et Sébastien, contribuèrent à entretenir et à fortifier les préventions dans ces provinces. Ils s'étaient prononcé l'un et l'autre contre les trois chapitres, mais ils en avaient approuvé la condamnation ; mais dès le commencement de l'an 549, changeant d'opinion, ils écrivirent de tous côtés que Vigile avait abandonné le concile de Chalcédoine. Aurélien, évêque d'Arles, en écrivit au pape, qui l'exhorta à rassurer les évêques des Gaules ; et après plusieurs tentatives inutiles pour ramener les deux diacres, Vigile les déclara enfin excommuniés et déposés. Les évêques d'Illyrie se prononcèrent hautement contre la décision du pape, et dans un concile tenu en 550, ils condamnèrent un d'entre eux qui s'était déclaré contre les trois chapitres. Les évêques d'Afrique, dans un concile tenu l'année suivante, eurent même l'audacieuse témérité d'excommunier le souverain pontife, comme ayant érogé à l'autorité du concile de Chalcédoine. Déjà auparavant un évêque africain nommé Facundus, qui se trouvait à Constantinople, avait pris la défense des trois chapitres dans un ouvrage adressé à Justinien, et où l'on trouve développées fort au long et avec beaucoup d'art toutes les raisons que l'on pouvait faire valoir en faveur de ce parti. Il représente à l'empereur que cette affaire a été suscitée par les acéphales pour affaiblir l'autorité du concile de Chalcédoine ; et il soutient qu'en effet on ne peut condamner les trois chapitres sans porter atteinte à ce concile. Il s'efforce de montrer que la lettre d'Ibbas et les

écrits de Théodore de Mopsueste contiennent au fond une doctrine orthodoxe, et que s'il y avait quelques expressions dures ou même quelques erreurs, ce n'était pas une raison pour condamner des auteurs qui étaient morts dans la communion de l'Église. « Ce n'est pas, dit-on, l'erreur toute seule qui fait l'hérétique ; c'est l'attachement opiniâtre à l'erreur. » Le principe est vrai, mais on ne pouvait pas l'appliquer à Théodore de Mopsueste, qui avait attaqué audacieusement les dogmes fondamentaux du christianisme, et dont par conséquent l'opiniâtreté et l'attachement à ses erreurs devenait assez manifeste par le mépris qu'il faisait de l'enseignement solennel de l'Église. On pouvait donc, quoiqu'il fût mort, condamner sa mémoire en le frappant d'anathème. Il fut même prouvé par une information faite à Mopsueste, en 550, par l'ordre de Justinien, que le nom de Théodore n'était point dans les diptyques de cette église, et les plus anciens du clergé et du peuple déposèrent unanimement devant les évêques de la province qu'il n'y avait jamais été, au moins de mémoire d'homme.

Le pape Vigile, pressé par l'empereur de condamner purement et simplement les trois chapitres, sans faire mention du concile de Chalcédoine, et voyant d'un autre côté l'opposition qu'avait déjà soulevée en Occident son premier jugement, demanda qu'on réunît un certain nombre d'évêques de toutes les provinces, et spécialement d'Afrique et d'Illyrie, pour prononcer sur cette affaire d'un commun accord. Justinien y consentit en présence des évêques et du sénat, et envoya aussitôt des lettres pour la convocation du concile. Mais aucun des évêques d'Illyrie ne voulut s'y rendre. Le pape, en attendant, retira son jugement adressé à Mennas, et défendit aux Grecs de rien entreprendre avant le concile, sous peine d'être retranchés de la communion du saint-siège. Cependant, comme les évêques d'Occident ne venaient point, l'empereur, au mépris de la convention faite, re-



commença à presser le pape de condamner les trois chaires avec le concours des évêques de l'Orient. Vigile, Basile, et Théodore de Césarée fit publier de nouveau en 551 et afficher dans l'église de Constantinople l'édit révoqué précédemment par Justinien. Le pape, après avoir protesté inutilement, cessa de communiquer avec les évêques latins. Dacius de Milan et les autres évêques latins suivirent son exemple. Alors Justinien entra dans une si grande colère, que le pape fut réduit à chercher sa sûreté dans l'église de Saint-Pierre. On envoya pour l'en tirer par force un officier avec des troupes, qui le prirent par les pieds et par les cheveux pour l'arracher avec une brutale violence de l'autel qu'il tenait embrassé. Mais le peuple, qui était accouru au bruit, et quelques-uns des soldats firent éclater si haut leur indignation, que l'officier fut contraint de se retirer. Il fallut donc revenir aux négociations, et l'on fit tant par des promesses et des sermens solennels, que le pape consentit à rester dans sa demeure ordinaire. Il prononça après indignes traitemens une sentence de déposition contre Théodore de Césarée; mais il ne voulut pas encore la publier, et il la remit seulement entre les mains d'une personne fidèle, avec ordre de la publier si on lui faisait quelque violence (1).

Les promesses et les sermens qu'on avait faits au pape ne furent pas observés. Plusieurs fois il se plaignit de sa voix et par écrit des mauvais traitemens qu'on lui faisait subir. Enfin, deux jours avant Noël, comme il vit qu'on avait placé des gardes à toutes les avenues du palais où il était logé, il se déroba pendant la nuit en franchissant un mur avec beaucoup de peine et de danger, et se réfugia à Chalcédoine dans l'église de Sainte-Euphémie. Justinien entreprit encore de le faire revenir, et lui envoya plusieurs fois une députation des principaux sénateurs.

teurs, chargés de le rassurer par de nouveaux sermens. Le pape répondit avec fermeté qu'il ne pouvait se contenter de vaines promesses, qu'il rentrerait à Constantinople du moment où l'on aurait fait cesser le scandale qui troublait l'Église, mais que jusque-là il ne sortirait point de son asile. Puis leur rappelant tout ce qu'il avait eu à souffrir depuis plusieurs années qu'il était à Constantinople, il ajouta qu'il avait enfin pris le parti d'excommunier et de déposer Théodore, et par une lettre du 5 janvier 552 adressée à tous les fidèles, il publia sa sentence avec le récit des persécutions qu'on avait exercées contre lui. Cette fermeté déconcerta Théodore et ses partisans ; ils se décidèrent à satisfaire le pape, et lui envoyèrent une profession de foi où ils déclarent qu'ils reçoivent les quatre conciles généraux, et promettent de suivre inviolablement tout ce que ces conciles ont décidé du consentement des légats du saint-siège, par lesquels les papes ont présidé chacun en leur temps. Ils promettaient encore de remettre entre ses mains tout ce qui avait été fait pour la condamnation des trois chapitres, et ils demandaient pardon de leur conduite passée. Cette déclaration fut signée par Théodore, par Mennas et par plusieurs autres évêques. On peut y remarquer que c'était une chose constante et avouée des Orientaux, que les papes avaient présidé par leurs représentans à tous les conciles généraux.

Le patriarche Mennas mourut peu de temps après. Il avait de grandes vertus, et montra toujours un sincère attachement à la foi catholique. Il arriva de son temps à Constantinople un miracle éclatant que nous ne devons pas omettre de rapporter. C'était une ancienne coutume dans cette ville de faire venir après la communion des fidèles quelques jeunes enfans des écoles pour consommer les restes de l'eucharistie : un jour, l'enfant d'un jeune homme qui était verrier se présenta avec les autres ; et quand il eut raconté à ses parens ce qu'il avait fait, son père, et

et en fureur, le prit et le jeta dans sa fournaise. La mère ayant entendu sa voix trois jours après, enfonça les portes de la verrerie, et le vit debout sain et sauf au milieu des flammes. On lui demanda comment il avait été garanti, et il répondit qu'une femme vêtue de pourpre avait jeté de l'eau autour de lui pour éteindre le feu, et lui donnait à manger quand il avait faim. Ce miracle convertit la mère à se faire chrétienne. L'empereur la baptisa avec son fils, et on les mit tous deux dans le clergé, l'enfant au rang des lecteurs et la mère au rang des diaconesses. Le père, qui ne voulut point se convertir, fut empalé comme meurtrier de son fils (1).

On élut à la place de Mennas, Eutychius, prêtre de l'église d'Amasée. Il avait embrassé dès sa jeunesse la vie monastique, et était devenu le supérieur général des monastères de la Phrygie. Ayant été envoyé à Constantinople par son évêque au sujet de l'affaire des trois chapitres, il prouva dans une conférence en présence de l'empereur qu'il était permis de condamner les morts. Cette circonstance lui concilia la faveur de Justinien, et parvint à le faire élire par le clergé et le sénat. Le nouveau patriarche envoya au pape, qui était rentré à Constantinople, une profession de foi signée aussi par les évêques d'Alexandrie, d'Antioche, de Thessalonique et par un grand nombre d'autres, dans laquelle, après avoir déclaré qu'ils recevaient les quatre conciles et la doctrine de saint Léon, ils demandaient que l'affaire des trois chapitres fût examinée et décidée par un jugement commun dans un concile où le pape présiderait. Vigile répondit qu'il y consentait ; mais il demanda que le concile fût tenu en Italie ou en Sicile, et que les évêques d'Occident y fussent appelés. Justinien fit des difficultés sur le premier article, et convint seulement d'appeler les évêques latins que Vigile désignerait. Enfin quelques

(1) Evagr. lib. IV, cap. xxxvi.

jours avant Pâques il fut convenu que le concile se composât d'un nombre égal d'évêques latins et d'évêques grecs.

Nonobstant toutes ces conventions, l'empereur, quelques jours après, fit réunir en concile les évêques orthodoxes présents à Constantinople. Ils étaient au nombre de cent cinquante et un, y compris cinq africains que le gouverneur de la province avait envoyés comme étant disposés à consentir aux vœux de Justinien. Réparat de Carthage, qui était venu l'année précédente, avait refusé de condamner les trois chapitres, et l'empereur, après l'avoir fait déposer sous un autre prétexte, avait fait donner à sa place, malgré le clergé et le peuple, le diacre Primase, dont l'intronisation ne put se faire sans une grande effusion de sang. Ce nouveau primate avait député l'évêque de Tunis pour le représenter. Le concile s'ouvrit le 4 mai 553, et tint huit sessions nommées conférences. Les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople s'y trouvèrent en personne, et le patriarche de Jérusalem y était représenté par des députés. Le pape refusa d'y assister, parce qu'on ne remplissait pas les conditions convenues; mais il promit de donner son jugement en particulier.

Dans la première conférence, on lut d'abord une lettre de Justinien dans laquelle il exposait sa foi et la conduite qu'il avait tenue depuis le commencement de cette affaire; puis on députa vers le pape les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche, avec plusieurs autres évêques, pour le prier de venir présider le concile. Le pape répondit, comme il avait déjà fait à l'empereur, qu'il ne pouvait assister au concile sans avoir avec lui un plus grand nombre d'évêques latins, et qu'il donnerait son avis séparément. Les députés firent connaître cette réponse dans la seconde conférence, et l'empereur entendit ensuite le rapport de quelques magistrats que l'empereur avait envoyés vers le pape pour le même

et. On tint le lendemain 9 mai une troisième conférence, dans laquelle on déclara solennellement qu'on obéirait aux décisions des quatre conciles généraux, en condamnant sans restriction tout ce qui pouvait leur être contraire ou injurieux, et qu'on suivait la doctrine enseignée par les pères orthodoxes, nommément par saint Athanasie, saint Hilaire, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Léon, Théophile et Proclus.

Dans la quatrième conférence, tenue le 12 mai, on commença l'examen de ce qui regardait Théodore de Mopsueste, et on fit lire divers extraits de ses écrits, au nombre de soixante et onze articles, qui démontraient clairement que cet auteur avait enseigné la doctrine de Nestorius et plusieurs autres impiétés. Ensuite, dans la cinquième conférence, tenue cinq jours après, on lut plusieurs lettres de saint Cyrille contre Théodore de Mopsueste, et quelques autres pièces où le nom et la doctrine de ce dernier se trouvaient également flétris; dès quoi on examina la question s'il était permis de condamner les morts, et on cita pour le prouver quelques passages de saint Cyrille et de saint Augustin, et plusieurs exemples anciens ou récents, spécialement la condamnation de l'antipape Dioscore par Boniface, et celle d'Origène sous Théophile d'Alexandrie; on s'autorisa surtout de l'exemple du pape Vigile lui-même, qui avait souscrit comme les autres évêques à l'édit de Justinien contre Origène. Cette séance fut terminée par la lecture de divers extraits des écrits de Théodoret, pour montrer qu'il avait favorisé les erreurs de Nestorius. Enfin, dans la sixième conférence, tenue le 19 mai, on lut la lettre d'Ibbas, dont on releva aussi les erreurs, après l'examen de toutes les pièces relatives à cet objet, on reconnut que cette lettre n'avait point été approuvée par le concile de Chalcédoine, et qu'Ibbas lui-

même avait été obligé de la rétracter au moins indirectement, en prononçant anathème contre Nestorius.

Cependant le pape Vigile prononça son jugement par une constitution raisonnée et fort longue, où il rappo d'abord les deux professions de foi qui lui avaient remises par les patriarches Mennas et Eutychius, et motif qui l'avait empêché d'assister au concile; ap quoi, venant à la discussion des trois chapitres, il e mine successivement soixante articles extraits des éc de Théodore de Mopsueste, les mêmes à peu près furent cités dans le concile, et en fait ressortir l'imp et les frappe d'anathème. Mais quant à la personne Théodore, il déclare qu'on doit imiter la sage discrét du concile d'Éphèse, qui s'abstint de rien pronon contre cet évêque en condamnant le symbole qui lui é attribué. A l'égard d'Ibbas et de Théodoret, il déc que ces deux évêques ayant été reconnus orthodox par le concile de Chalcédoine, il n'est pas permis d'i primer une flétrissure à leur mémoire, et qu'il suffi condamner en général les écrits et les propositions vorables aux nestoriens ou aux eutychiens, sans ve loir condamner nommément des évêques morts dans communion de l'Église. Enfin il établit l'autorité inv lable du concile de Chalcédoine, et défend à toute p sonne de porter aucun jugement contraire à cette co stitution. Le pape l'adressa à l'empereur le 25 mai un de ses diacres; mais Justinien, craignant qu'elle fût pas conforme à ses desirs, refusa de la recevoir.

Le concile tint le lendemain sa septième conféron Un officier s'y présenta de la part de Justinien, et ap avoir dit que le pape venait d'envoyer la veille un n veau décret, mais que l'empereur n'avait pas jugé à p pos de recevoir cette constitution, parce qu'elle é superflue si elle se bornait à confirmer les décisions p cédentes, et sans autorité si elle leur était contraire remit différentes pièces pour montrer que le pape ay



condamné lui-même les trois chapitres, le concile devait pas hésiter à prononcer le même jugement. Les pièces, dont on fit lecture, étaient la sentence prononcée contre les diacres Rustique et Sébastien, la lettre d'Irélien, évêque d'Arles, une autre adressée à l'évêque de Tomi, et une promesse que le pape avait faite en renvoyant sa première décision, de concourir de tout son pouvoir à faire prononcer dans un concile la condamnation des trois chapitres (1).

La huitième conférence se tint le 2 juin. On y lut la décision, qui était toute dressée, et comme elle ne faisait que résumer ce qui avait été jugé précédemment, on crut pas nécessaire de prendre les voix des évêques particulier. Elle contient d'abord un résumé de ce qui avait été fait pour l'examen des trois chapitres, avec une brève réfutation de ce que l'on alléguait pour les soutenir; puis les évêques ajoutent : « Nous recevons les décisions des conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine; nous avons enseigné ce qu'ils ont décidé sur la foi, et nous jugeons séparés de l'église catholique ceux qui ne les reçoivent pas. Mais nous condamnons Théodore de Mopsueste avec ses écrits impies; les impiétés écrites par Théodoret contre la vraie foi, les douze articles de saint Cyrille, contre le concile d'Éphèse et pour la défense de Théodore et de Nestorius; enfin la lettre impie d'Ibbas, qui nie que le Verbe soit incarné de la vierge Marie, qui accuse saint Cyrille d'hérésie, qui blâme le concile d'Éphèse et défend

1) Fleury dit qu'on lut aussi dans cette conférence un ordre de l'empereur pour faire ôter des diptyques le nom de Vigile, tout en conservant l'unité avec le saint-siège, et on trouve en effet dans quelques exemplaires des actes de cette conférence, une lettre de l'empereur qui contient cet ordre. Mais comme cette lettre est d'une date postérieure à la conclusion du concile, il est visible que c'est une addition faite après coup, et qui ne peut servir à prouver autre chose que la témérité audacieuse de Justinien.

Théodore et Nestorius avec leurs écrits; nous anathématisons donc les trois chapitres avec leurs défenseurs, qui prétendent les soutenir par l'autorité du concile de Chalcédoine. Cette décision se termine par quatorze anathèmes qui renferment toute la doctrine catholique sur l'Incarnation contre les nestoriens et les eutychiens. Les évêques ont soin dans le préambule de leur jugement de rappeler que le pape a condamné plusieurs fois les trois chapitres de vive voix et par écrit.

Telle fut la conclusion de ce concile, que l'on compte pour le cinquième concile général. L'histoire que nous en avons faite prouve qu'il n'eut pas d'abord ce caractère; car le pape n'y présida pas, et d'ailleurs on n'avait pas convoqué tous les évêques. Mais quoiqu'il y ait eu quelque chose d'irrégulier dans sa célébration, il est certain que ses décisions furent très-orthodoxes et qu'il n'y fit rien qui pût préjudicier au concile de Chalcédoine. Au contraire, on le confirma solennellement comme les trois autres, et on condamna en termes exprès l'hérésie d'Eutychès et la confusion des natures de Jésus-Christ. Si le concile de Chalcédoine s'était abstenu par discrétion de condamner les trois chapitres, parce qu'il était assemblé pour un objet tout différent, on a pu remarquer aussi qu'il ne les avait nullement approuvés et qu'il en avait même exigé une rétractation indirecte en obligeant Ibbas et Théodoret à prononcer anathème contre Nestorius et sa doctrine avant de les recevoir à la communion catholique. Le cinquième concile ne faisait donc que suivre le même esprit, au lieu de le contredire en condamnant ces écrits quand les circonstances n'étaient plus les mêmes. Ce qui manquait d'abord à ce concile pour être œcuménique fut suppléé bientôt après par l'approbation du pape et par l'adhésion de l'Église universelle. Toutefois une partie des évêques occidentaux refusèrent pendant plusieurs années encore de le reconnaître. Mais le zèle et les lumières de saint Gré

goire le Grand dissipèrent les préventions, et firent cesser une opposition qui avait uniquement pour cause l'obscurité répandue sur les faits par la distance des lieux et la diversité des idiomes.

Six mois après la célébration du concile, le pape Vigile en approuva les décisions par une lettre adressée au patriarche Eutychius, dans laquelle il condamne les trois chapitres, et défend sous peine d'anathème d'entreprendre de les soutenir. « Nous reconnaissons, ajoute-t-il, pour nos frères et nos collègues tous ceux qui les ont condamnés, et nous annulons tout ce qui a été fait par nous ou par d'autres pour défendre ces écrits. » Après cette lettre, datée du 8 décembre 553, le pape publia le 23 février suivant une constitution en forme pour le même objet. Il y insère d'abord la définition de foi du concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon à Flavien ; puis ayant exposé soigneusement les erreurs des trois chapitres, il prononce anathème contre Théodore de Mopsueste et ses écrits, et condamne les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibbas à Maris. Il soutient du reste que cette lettre attribuée à Ibbas a été fabriquée sous le nom de cet évêque par les nestoriens, qu'elle a été condamnée au concile de Chalcédoine, et constamment désavouée par Ibbas lui-même, et que celle dont la lecture le fit déclarer catholique par le concile, était la lettre écrite en sa faveur par le clergé d'Édesse.

On a souvent reproché au pape Vigile ses variations dans l'affaire des trois chapitres ; mais si l'on se reporte aux circonstances où il s'est trouvé, on reconnaîtra sans peine que toutes les critiques faites à ce sujet n'ont aucun fondement. Il est certain que les trois chapitres étaient réellement condamnables, et le pape Vigile n'a jamais soutenu ni encore moins défini le contraire. Mais ce qu'ils contenaient de répréhensible offrait-il assez de danger pour qu'il fût nécessaire ou expédient de prononcer contre ces écrits une condamnation dont s'était abstenu le

concile de Chalcédoine, et de flétrir ainsi la mémoire de leurs auteurs, morts dans la communion de l'Église ? C'était une question d'opportunité qui pouvait recevoir des solutions différentes selon les circonstances. Vigile, appelé à Constantinople par Justinien, et forcé de partir malgré lui par Bélisaire, ne vit d'abord dans l'affaire des trois chapitres qu'une intrigue insidieuse imaginée par les acéphales contre le concile de Chalcédoine, et une coupable entreprise sur les droits de l'Église par l'autorité temporelle, qui osait décider souverainement des questions graves et délicates sur lesquelles ni les conciles ni le saint-siège n'avaient rien prononcé. On conçoit donc que ce motif, assurément bien fondé, dut l'engager à séparer de sa communion les évêques qui avaient eu la faiblesse de souscrire à l'édit de l'empereur. Mais bientôt après voyant l'opiniâtre entêtement de Justinien, l'obséquieuse servilité de quelques évêques, et les troubles dont l'église d'Orient était agitée, il crut pouvoir remédier au mal en condamnant lui-même les trois chapitres, avec défense de remuer davantage cette question, et sous la réserve expresse de l'autorité inviolable du concile de Chalcédoine, afin d'ôter ainsi aux acéphales tout moyen d'abuser de cette condamnation. Toutefois son jugement plein de sagesse n'eut pas l'effet qu'il en espérait. Justinien et les acéphales voulaient une condamnation pure et simple, sans aucune mention du concile de Chalcédoine. Le pape s'y refusa avec une constante fermeté qui déjoua tous les projets des sectaires, et les Orientaux prirent le parti de reconnaître solennellement l'autorité de ce concile avant de rien prononcer sur les trois chapitres. D'un autre côté, la décision du pape souleva en Occident de vives et nombreuses réclamations. Il jugea donc expédient de la retirer, et de faire convoquer un concile où la question serait examinée par un certain nombre d'évêques de toutes les provinces, et terminée par un jugement commun qui rétablirait la paix et l'union entre

les églises. Il persista constamment dans cette détermination, et ce fut la source des persécutions exercées contre lui. Quand ensuite les Orientaux, pressés par Justinien, résolurent de tenir un concile en l'absence des évêques d'Occident, le pape refusa d'y assister; et craignant qu'une décision trop absolue telle que la voulait Justinien ne servît à perpétuer les divisions, il voulut la prévenir par une constitution rédigée avec tant de ménagemens qu'elle devait tout à la fois calmer les inquiétudes des Occidentaux relativement au concile de Chalcédoine, et satisfaire les ennemis des trois chapitres. Enfin quand il vit que la décision du concile de Constantinople était reçue de tout l'Orient et que l'opiniâtreté de Justinien ne permettait plus d'en espérer la révocation, il ne lui resta plus d'autre parti à prendre pour conserver la paix de l'Eglise et prévenir un schisme déplorable, que de confirmer par son autorité la décision orthodoxe du concile, pour la faire recevoir par les églises de l'Occident.

Nous n'avons plus l'original grec des actes du cinquième concile, mais seulement une ancienne version latine, probablement la même qui fut faite sur-le-champ pour être communiquée au pape Vigile; et c'est peut-être pour cette raison qu'on n'y trouve rien concernant la condamnation d'Origène; car on se borna sans doute à traduire ce qui était relatif à l'affaire des trois chapitres, sur laquelle seule on n'était pas d'accord avec le pape. Mais du reste il est certain que l'origénisme fut condamné par ce concile, à qui l'empereur envoya son édit contre cette doctrine impie, avec une requête présentée au nom du patriarche de Jérusalem par quelques abbés catholiques de la Palestine. Théodore de Césarée avait contribué par ses intrigues à faire élire dans cette province un grand nombre d'évêques et d'abbés origénistes, et l'influence des sectaires devint si grande, qu'après la mort du patriarche Pierre ils vinrent à bout de le faire remplacer par un patriarche de leur secte, dont l'ordination toute-



fois souleva une violente opposition. Justinien n'en fut pas plus tôt instruit qu'il le fit déposer, et l'on mit à sa place Eustochius, qui députa au concile de Constantinople avec trois évêques plusieurs abbés catholiques, entre autres Conon et Euloge, abbés de la grande laure de saint Sabas et du monastère de saint Théodose. Le concile ayant reçu leur requête, condamna tout d'une voix Origène avec Didyme et Évagre du Pont, ses sectateurs, et il nous reste quinze canons en langue grecque qui prononcent anathème contre les principales erreurs de l'origénisme, et qui sont attribués par leur titre au cinquième concile tenu à Constantinople. Tous les évêques de la Palestine rassemblés à Jérusalem s'empressèrent de souscrire aux actes de ce concile, à l'exception d'Alexandre, évêque d'Abila, qui fut déposé de l'épiscopat. Mais les moines origénistes de la nouvelle laure de saint Sabas persistèrent dans leurs erreurs. Le patriarche Eustochius tenta vainement toutes les voies de la douceur pour les ramener. Enfin il employa l'autorité impériale pour les faire chasser de la province, et mit dans leur laure cent vingt moines catholiques (1).

Le pape Vigile ayant approuvé le concile de Constantinople, eut enfin la liberté de retourner à Rome ; mais il tomba malade en chemin, et mourut à Syracuse, en Sicile, le 10 janvier 555, après avoir tenu le saint-siège dix-sept ans. Il avait obtenu de Justinien l'année précédente un édit très-favorable aux provinces d'Italie, et qui entre autres dispositions confirmait toutes les donations faites aux Romains par les rois goths, excepté celles de Totila. Ce même édit déclarait nuls les mariages des vierges consacrées à Dieu. Trois mois après la mort de Vigile, on élut pour lui succéder le diacre Pélage, qui l'avait accompagné à Constantinople ; mais comme il avait souscrit à la condamnation des trois chapitres, une grande

(1) Evagr. lib. IV. — Niceph. XVII. — Vit. S. Sab.



partie du clergé et du peuple refusèrent de le reconnaître, et pour le rendre odieux, on l'accusa d'avoir pris part aux mauvais traitemens exercés contre Vigile et même d'avoir été cause de sa mort. Ces calomnies produisirent tant d'effet, qu'il ne se trouva que deux évêques pour l'ordonner, et qu'on fut obligé de leur associer un simple prêtre pour second assistant. Pélage, soutenu par l'autorité de Narsès, qui commandait en Italie, fit dans l'église un serment solennel pour se justifier des imputations dont on le chargeait, et parvint ainsi à ramener une partie de ceux qui lui étaient opposés. Il ne put venir à bout cependant d'éteindre le schisme occasionné dans plusieurs provinces par la condamnation des trois chapitres.

Plusieurs évêques, en Illyrie, en Italie, en Afrique et dans les Gaules, refusèrent de souscrire au concile de Constantinople, dans la persuasion qu'il donnait atteinte à celui de Chalcédoine. Car ignorant la langue grecque et ne connaissant pas les erreurs de Théodore de Mopsueste, ni l'avantage que les nestoriens tiraient de ses écrits et de ceux de Théodore, ils n'étaient frappés que de la crainte de donner prise aux eutychiens; mais les uns croyant que les trois chapitres avaient été approuvés comme orthodoxes par le concile de Chalcédoine, prétendaient en conséquence qu'on n'avait pu les condamner sans attaquer directement l'autorité de ce concile, et ils se séparèrent de la communion du pape et des Orientaux; les autres regardant seulement cette condamnation comme inopportune, se contentaient de la désapprouver et de n'y pas souscrire, sans néanmoins rompre la communion. Pélage et ses successeurs traitèrent ces derniers avec une indulgence et des ménagemens dont on ne crut pas devoir user envers les schismatiques. Le diacre Rustique, déjà condamné par Vigile, écrivit contre les décisions du concile de Constantinople, et fut exilé dans la Thébàide. Il nous reste de lui un traité contre les acé-

phales. La plupart des évêques de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie embrassèrent la communion de Primase, évêque de Carthage, qui avait souscrit depuis longtemps à la condamnation des trois chapitres. Ceux qui refusèrent furent emprisonnés ou exilés. Quelques-uns furent même battus de verges. De ce nombre fut Victor de Tunone, dont nous avons une chronique qui s'étend depuis le milieu du cinquième siècle jusqu'à la fin du règne de Justinien. Cet évêque fut traîné de prison en prison et renfermé enfin dans un monastère. Facundus, évêque d'Hermiane dans la Byzacène, condamné aussi à l'exil, écrivit pour la défense du schisme deux lettres ou traités que nous avons encore. Les schismatiques étaient en si grand nombre dans cette dernière province, qu'ils déposèrent leur primat pour avoir abandonné leur parti. On doit citer encore parmi les défenseurs des trois chapitres en Afrique, Libérat, diacre de Carthage, auteur d'une histoire abrégée du nestorianisme et de l'eutychianisme jusqu'au cinquième concile. Enfin nous devons dire à cette occasion que le diacre Ferrand, disciple de saint Fulgence, s'était aussi prononcé dès les commencemens contre la condamnation des trois chapitres, dans une lettre adressée au diacre Pélage, qui l'avait consulté à ce sujet. Il nous reste de lui deux autres lettres où il défend la proposition des moines de Scythie. Mais le plus considérable de ses ouvrages est une collection de canons tirés de divers conciles pour l'usage des églises de l'Afrique (1).

Le pape Pélage n'oublia rien pour dissiper toutes les préventions et ramener les schismatiques. Il adressa à toute l'Église une profession de foi où il déclarait qu'il suivait en tout la doctrine et les lettres dogmatiques de ses prédécesseurs, qu'il recevait avec respect les quatre conciles, et ne souffrirait pas la moindre atteinte à leurs

(1) Vict. Tun. Chron. — Isid. *De vir. illust.*

décisions, qu'il condamnait tous ceux qu'ils avaient condamnés, et reconnaissait pour orthodoxes tous ceux qu'ils avaient reconnus pour tels, spécialement Ibbas et Théodoret. Il en adressa une autre plus étendue au roi Childebert, qui lui avait envoyé un ambassadeur pour lui demander des reliques et le prier de calmer les inquiétudes de quelques évêques gaulois par une déclaration où il témoignerait expressément qu'il recevait la lettre de saint Léon. Pélage, avant d'envoyer cette profession de foi, où il expose sa doctrine sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation et sur l'éternité des peines, écrivit au roi pour le prémunir contre les faux bruits qu'on répandait au sujet du cinquième concile. « On a seulement examiné, disait-il, quelques articles en dehors de la foi, et dont l'explication serait trop longue pour être renfermée dans une lettre (1) ; mais pour rassurer nos frères

(1) Le pape dit encore qu'il n'a été question que des personnes, et saint Grégoire le Grand répète la même chose dans une lettre adressée aux évêques d'Istrie. Quelques auteurs ont conclu de ces paroles et de celles que nous rapportons dans le texte, que les décisions du cinquième concile ne concernaient pas la foi. Nous avons vu avec étonnement cette opinion reproduite et soutenue dans les leçons d'histoire ecclésiastique de Palma. « Il est certain, dit-il, que dans cette controverse il n'a jamais été question d'un fait dogmatique, dont la nature consiste à définir qu'un écrit renferme une erreur ou la doctrine catholique. » Ensuite il rapporte les paroles de Pélage et de saint Grégoire, et il en conclut qu'il n'était pas question de la foi ni de faits dogmatiques. Une telle opinion doit d'autant plus surprendre dans cet auteur, qu'il consacre un long article à faire voir que les trois chapitres ou contenaient des erreurs ou favorisaient l'hérésie, et qu'ainsi ils ont été condamnés à bon droit par le cinquième concile. Une condamnation qui porte sur des écrits, qui les anathématise comme impies, définit bien évidemment qu'ils renferment des erreurs ; elle a donc pour objet un fait dogmatique ; elle concerne donc la foi. Ainsi les paroles de Pélage et de saint Grégoire ne signifient pas ce qu'on prétend ; elles signifient seulement qu'il n'était pas question au cinquième concile d'examiner les anciennes définitions de foi reçues par

les évêques des Gaules, nous déclarons que nous anathématisons quiconque s'écarte le moins du monde de la foi que le pape Léon a enseignée dans ses lettres, et que le concile de Chalcédoine a suivie dans ses définitions. Depuis la mort de l'impératrice Théodora, il n'y a plus de disputes sur la foi en Orient. L'empereur a détruit toutes les hérésies, qui jusqu'à son règne avaient à Constantinople leurs évêques et leurs églises, avec de grands revenus et quantité de vases précieux, et il a donné leurs biens aux catholiques.» A l'égard des reliques que le roi avait demandées, le pape répond que par respect il en a chargé un sous-diacre qui doit les porter de Rome jusqu'en France. Pélage nomma en même temps Sapaudus, évêque d'Arles, légat du saint-siège pour toute la Gaule, et il lui écrivit plus tard pour s'informer si le roi et les évêques avaient été contens de sa profession de foi. Comme les évêques de Toscane s'étaient séparés de la communion du pape, et ne récitaient pas son nom dans les diptyques, il leur adressa une lettre où il leur représentait qu'en se séparant du saint-siège ils s'excluaient eux-mêmes de la communion de l'Église ; et après avoir déclaré qu'il recevait les quatre conciles et la lettre de saint Léon, il les exhortait, s'il leur restait quelque scrupule, à venir le trouver pour obtenir des éclaircissemens. Il eut recours à l'autorité de Narsès pour réprimer les schismatiques de la Ligurie et de la Vénétie. « Ne vous arrêtez pas, lui dit-il, aux vains discours de ceux qui représentent comme une persécution la conduite de l'Église quand elle réprime les méchans et les empêche de perdre

tout le monde avec respect, mais de décider si certaines personnes s'en étaient écartées, et qu'à cet égard même il n'y avait pas eu de dissidence sur la doctrine, tout le monde convenant que les trois chapitres étaient répréhensibles, mais que la controverse avait eu seulement pour objet le point de savoir s'il convenait de flétrir la mémoire de personnes mortes dans la communion de l'Église et épargnées par discrétion au concile de Chalcédoine.

les bons. On ne persécute que quand on contraint à mal faire ; autrement il faudrait abolir toutes les lois divines et humaines qui ordonnent la punition des crimes. Que le schisme soit un mal, et qu'il doive être réprimé par la puissance séculière, c'est une chose constante d'après l'Écriture et les canons. Or, quiconque se sépare des sièges apostoliques est incontestablement dans le schisme. Si les évêques de ces provinces avaient quelques difficultés sur le jugement du concile tenu à Constantinople, ils devaient, selon la coutume, s'adresser au saint-siège pour faire lever leurs doutes, au lieu de fermer les yeux et de déchirer l'Église. Ne craignez donc pas d'envoyer à l'empereur, sous bonne escorte, ainsi que nous l'avons demandé, ceux qui font des entreprises schismatiques. Il y a mille exemples qui montrent que les puissances doivent les punir non-seulement par l'exil, mais par la confiscation des biens et par de rudes prisons. » Les schismatiques ayant excommunié Narsès, le pape en prit occasion de stimuler de nouveau son zèle, et il lui recommanda en particulier d'envoyer à Constantinople les métropolitains de Milan et d'Aquilée. On voit par une des lettres qu'il lui écrivit à ce sujet, que les métropolitains de ces deux églises s'ordonnaient mutuellement. Ce fut pendant ce schisme que les évêques d'Aquilée prirent le titre de patriarche, qu'ils portèrent pendant plusieurs siècles. Le pape Pélage mourut au commencement de l'an 560, après un pontificat d'environ cinq ans. Il eut pour successeur Jean III, qui tint le saint-siège treize ans, mais dont le pontificat n'offre aucun fait remarquable.

Le royaume de France, après le massacre des enfans de Clodomir, était resté partagé entre Thierry, roi d'Austrasie, Childébert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons ; Thierry mourut peu de temps après, et laissa ses états à son fils Théodebert. Celui-ci étant mort en 548, après un règne d'environ quatorze ans, eut pour successeur son fils Théobald ou Thibaud, qui mourut sans en-

fans l'an 555. Childebert et Clotaire partagèrent ses états. Le premier mourut lui-même sans enfans, trois ans plus tard, et Clotaire demeura seul roi des Français. Childebert avait fait tenir dans son royaume plusieurs conciles dont nous devons rapporter les principaux réglemens. Le cinquième concile d'Orléans, tenu en 549, confirma les anciennes règles concernant les élections épiscopales, et défendit d'ordonner un évêque malgré le peuple et le clergé. On voit, par les canons qu'il fit à ce sujet, que l'élection était soumise à l'agrément du roi. Il ordonna que les prisonniers seraient visités tous les dimanches par l'archidiacre, qui aurait soin de subvenir à tous leurs besoins aux dépens de l'Église. Il condamna les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, probablement à cause de la dispute concernant les trois chapitres. Il y eut à ce concile cinquante évêques des trois royaumes avec les députés de vingt-et-un absens. On remarque parmi les métropolitains saint Sacerdos de Lyon, saint Aurélien d'Arles, saint Désiré de Bourges et saint Nicet de Trèves; et parmi les évêques, saint Gal de Clermont, saint Agricole de Châlons, saint Eleuthère d'Autun, saint Lo de Coutances et saint Aubin d'Angers.

Le cinquième concile d'Arles, tenu l'an 554 par les évêques de trois provinces, ordonna que les monastères soit d'hommes soit de filles seraient soumis à la juridiction de l'évêque diocésain. Le troisième concile de Paris, tenu trois ans plus tard, fit dix canons, dont les deux premiers déclarèrent excommuniés ceux qui retiennent les legs pieux ou qui usurpent les biens de l'Église ou des évêques. D'autres renouvellent la défense des mariages entre parens et alliés ou avec des vierges consacrées à Dieu. Le sixième excommunie ceux qui abuseraient de l'autorité du roi pour obtenir des filles ou des veuves en mariage malgré leurs parens. Le huitième a pour objet d'assurer la liberté des élections épiscopales, et confirme la défense déjà faite par le concile d'Orléans d'ordonner



un évêque qui n'aurait pas été librement élu par le clergé et le peuple, et agréé par le métropolitain et les évêques de la province, ajoutant que celui qui aurait usurpé un évêché par l'autorité du roi ne serait pas reconnu. Il y eut quinze évêques à ce concile, parmi lesquels on remarque saint Léonce de Bordeaux, saint Prétextat de Rouen, saint Germain de Paris et saint Paternus d'Avranches.

L'année suivante, saint Germain de Paris fit la dédicace d'une magnifique église que le roi Childeburt avait fait bâtir près de cette ville, au retour d'une expédition qu'il avait faite en Espagne avec Clotaire, l'an 542. Comme les deux rois avaient mis le siège devant Saragosse, les habitans, pour implorer le secours du ciel, s'imposèrent des jeûnes, se couvrirent de cilices, et portèrent en procession autour des murailles la tunique du célèbre martyr saint Vincent, patron de la ville. Les assiégeans crurent d'abord qu'on faisait quelque maléfice ; mais ayant appris quel était l'objet de cette procession, ils furent saisis d'une crainte religieuse qui les détermina à lever le siège. Le roi Childeburt fit prier l'évêque de venir le trouver, et lui demanda des reliques de saint Vincent. L'évêque lui donna l'étole du saint, et le roi, de retour à Paris, fit bâtir une église pour y placer cette relique avec une croix d'or enrichie de pierreries, qu'il avait enlevée aux Goths dans une autre expédition contre leur roi Amalaric. L'église, bâtie pour cette raison en forme de croix, avait un autel à chacune des quatre extrémités. Le principal fut dédié en l'honneur de la sainte croix et de saint Vincent. Les murailles étaient couvertes de peintures à fond d'or, la voûte ornée de lambris dorés, et le toit couvert de lames de cuivre également dorées. Les colonnes étaient de marbre et le pavé de pièces de rapport de différentes couleurs. Le roi Childeburt donna à cette église un grand nombre de vases précieux, de riches ornemens et de grands revenus en terres. Saint Germain

en fit la dédicace le 23 décembre 558 avec six évêques, parmi lesquels on remarque saint Nisier de Lyon. Chilperic mourut le même jour et fut enterré dans cette église. On lui attribue aussi la fondation de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois et d'un grand nombre de monastères et d'hôpitaux. Ce prince zélé pour la religion fut vivement regretté de ses sujets et principalement des pauvres, pour lesquels il était plein de charité. Il envoya un jour à saint Germain six mille sous d'or pour être distribués en aumônes. Le saint évêque en donna d'abord la moitié, et le roi lui ayant demandé quelques jours après s'il lui en restait encore, il répondit qu'il en avait réservé une partie pour soulager d'autres malheureux qu'il pourrait découvrir. Distribuez le reste, lui dit le roi ; nous ne manquerons pas, avec la grâce de Dieu, de quoi donner. Et faisant mettre en pièces sa vaisselle d'or et d'argent, il la remit au saint évêque pour les besoins des pauvres (1).

Saint Germain était né à Autun d'une famille noble, et fut formé à la vertu par un prêtre dont il était parent, chez lequel il demeura quinze ans. Au bout de ce temps, Agrippin, évêque d'Autun, l'ordonna diacre, et trois ans plus tard il l'éleva au sacerdoce. Il fut ensuite abbé du monastère de Saint Symphorien, et vers l'an 555 il fut élu évêque de Paris ; mais il continua de pratiquer la vie monastique. Il établit près de l'église de Saint-Vincent une communauté de moines à qui il donna pour abbé un de ses disciples, avec la règle suivie à Saint-Symphorien, et qui était tirée de celles de saint Antoine et de saint Basile. Après la mort de Clotaire, saint Germain fit tous ses efforts pour empêcher la rupture qui éclata entre Sigebert et Chilpéric, et il écrivit à la fameuse Brunehaut pour la conjurer de porter à la paix son mari Sigebert, qu'elle était accusée avec fondement d'exciter

(1) Gregor. Tur. lib. III. — Fortunat. *Vit. S. Germ.*

a guerre. La vie du saint évêque fut un exercice continu des plus éminentes vertus. Il prêchait avec beaucoup de force et de zèle; on lisait à sa table des livres de piété; en voyage il parlait de Dieu ou chantait ses cantiques; il disait toujours l'office tête nue, même à cheval, quoiqu'il tombât de la pluie ou de la neige. Souvent il se levait la nuit pour chanter dans l'église cinquante psaumes, et après avoir souffert un grand froid, il se recouchait, afin que personne ne s'en aperçût. Souvent aussi il demeurait dans l'église depuis neuf heures du soir jusqu'au lendemain matin, tandis que les clercs se succédaient pour chanter alternativement les nocturnes. Après avoir ainsi veillé dans la prière, il ne travaillait pas moins infatigablement pendant le jour aux différentes actions de son ministère. Il mourut, comme il l'avait prédit, le 28 mai 576, âgé d'environ quatre-vingts ans. Sa vie a été écrite par Fortunat, qui rapporte plusieurs miracles du saint évêque dont il avait été témoin. Il indique les lieux et les personnes, et marque les circonstances. Saint Germain fut enterré dans un oratoire de saint-Symphorien bâti près de l'église de Saint-Vincent. Il fut ensuite transféré dans cette église, qui porta depuis le nom de Saint-Germain des Prés.

On a vu combien de saints évêques assistèrent aux conciles d'Orléans et de Paris. Nous devons en citer encore quelques autres qui se rendirent célèbres par leurs vertus et leurs miracles, et qui sont aussi honorés d'un culte public. Saint Ferréol, évêque d'Uzès, succéda sur son siège à son oncle saint Firmin l'an 553, et vécut jusqu'à l'an 581. Il fonda en l'honneur du martyr saint Ferréol un monastère pour lequel il composa une règle que nous avons encore. On peut y remarquer la défense qu'il fit aux moines d'être parrains. Il nous reste aussi une règle composée par saint Aurélien, évêque d'Arles, pour un monastère qu'il avait fondé par les libéralités du roi Chilbert. Il prescrit une clôture exacte, et défend aux

moines de sortir du monastère ou d'y recevoir aucun laïque, si ce n'est dans le parloir.

Il y eut vers la même époque un grand nombre de monastères et plusieurs évêchés fondés dans la Gaule armorique par des religieux et des évêques émigrés de la Grande-Bretagne. Cette île avait été envahie vers le milieu du cinquième siècle par les Angles et les Saxons, qui se la partagèrent et y formèrent plusieurs royaumes. Plusieurs colonies des anciens habitans vinrent successivement se réfugier dans la partie des Gaules qui a reçu depuis le nom de Bretagne. La plupart étaient chrétiens et ils contribuèrent à la conversion des idolâtres, qui étaient encore en grand nombre dans cette province. Ils eurent pendant longtemps des évêques de leur nation, distingués de langues et de mœurs des Gaulois romains. De ce nombre fut saint Samson, qui assista au troisième concile de Paris. Il était né dans la province de Galles, et avait embrassé la vie monastique sous la conduite de saint Heltut, que l'on dit avoir été disciple de saint Germain d'Auxerre; car on croit qu'à son second voyage dans la Grande-Bretagne le saint évêque y laissa quelques disciples qui en formèrent d'autres. Les deux plus célèbres furent saint Dubrit et saint Heltut. Celui-ci fut ordonné prêtre par saint Germain d'Auxerre, et instruisit avec soin saint Samson, qui lui fut confié dès son enfance par ses parens. Saint Dubrit devint évêque du pays de Galles, et voyant que Samson avait fait de grands progrès dans la vertu, il l'éleva au sacerdoce. Samson ayant mené quelque temps la vie érémitique dans une île, fut fait abbé d'un monastère et ensuite donné évêque. Il passa la mer et vint dans la Gaule armorique, où il fonda le monastère de Dol et plusieurs autres. Il établit à Dol une chaire épiscopale, et après avoir gouverné quelques années cette église, il mourut vers l'an 565. On rapporte de lui un grand nombre de miracles. Il faisait porter devant lui une croix, comme f

aujourd'hui les archevêques. Le successeur de saint Samson dans le siège de Dol fut saint Magloire, son cousin-germain, élevé comme lui sous la discipline de saint Melut. Saint Samson l'ayant ordonné diacre, l'amena avec lui en Gaule, et en mourant le désigna pour son successeur; mais après deux ou trois ans il renonça à l'épiscopat, mit à sa place un de ses disciples, et fonda un monastère composé de soixante moines. Il fit une multitude de miracles et mourut vers l'an 575.

Saint Malo ou Maclou était aussi parent de saint Samson, et fut élevé dans un monastère. On l'ordonna malgré lui évêque d'une ville qui fut depuis nommée Winchester, dont son père avait été comte. Mais pour se soustraire au redoutable fardeau de l'épiscopat, il passa la mer et se retira dans une île près de la ville d'Aleth, fameuse par son commerce. La plupart des habitans étaient encore païens; le peu de chrétiens qui y étaient prièrent saint Malo de travailler à la conversion des autres. Il le fit avec tant de succès, sa prédication étant soutenue par des miracles, que la plupart se convertirent et l'obligèrent d'être leur évêque. Telle fut l'origine du siège épiscopal d'Aleth en Bretagne, qui depuis a pris le nom de saint-Malo. Il mourut vers l'an 565. Saint Briec naquit aussi dans la Grande-Bretagne. Ses vertus et ses miracles le firent élever à l'épiscopat; mais désirant vivre dans l'obscurité, il passa dans les Gaules, où il fonda un monastère dans le lieu qui porte son nom et qui fut depuis érigé en siège épiscopal. On ignore l'année de sa mort. Saint Tugal passa dans l'Armorique avec soixante moines et devint le premier évêque de Tréguier. L'évêché de Léon fut érigé en faveur de saint Paul, qui avait été élevé avec saint Samson. Le comte Vithure, gouverneur de la Bretagne, plein d'admiration pour ses vertus, le fit nommer évêque par l'autorité du roi Childebert. Nous devons citer encore parmi les moines bretons venus dans l'Armorique, saint Gildas surnommé le Sage, né à Dumbrit-

ton en Écosse, et élevé avec saint Samson et saint Paul dans le monastère de saint Heltut. Il était prêtre et s'était distingué dans sa patrie par son zèle et ses talens pour la prédication. Il bâtit près de Vannes le monastère de Rhuys, qui dans la suite porta son nom. Il y mourut vers l'an 565. Nous avons de lui quelques réglemens de discipline et deux écrits sur la désolation de sa patrie par les Anglais. Il attribue la cause de ces malheurs à la dépravation des mœurs, et reprend avec beaucoup de liberté les vices des princes et du clergé de la Grande Bretagne.

Le pays de Galles, que les Anglais n'avaient pas envahi, était partagé entre plusieurs princes bretons. Trois d'entre eux furent excommuniés pour leurs crimes par des conciles tenus à Landaff vers l'an 560, et se soumirent à la pénitence qui leur fut imposée. Les Pictes du milieu de l'Écosse avaient reçu la foi depuis plus d'un siècle par les soins de saint Ninias, évêque de la nation des Bretons; mais l'idolâtrie régnait encore chez les Pictes septentrionaux. Saint Colomban, prêtre et abbé d'un célèbre monastère d'Irlande, passa dans leur pays vers l'an 564, et y prêcha la foi avec autant de succès que de zèle jusqu'à sa mort, arrivée en 598. Sainte Brigide avait fondé en Irlande plusieurs monastères de vierges, entre autres celui de Kildar, à sept lieues de Dublin, qui fut le plus célèbre. Elle mourut vers le milieu du sixième siècle.

Les Suèves, établis dans la Galice en Espagne depuis le commencement du cinquième siècle, abjurèrent l'arianisme vers l'an 560, à l'occasion des miracles opérés au tombeau de saint Martin. Leur roi Théodemir, dont le fils était atteint d'une maladie de langueur, promit qu'il obtiendrait sa guérison par l'intercession du saint, et embrasserait la religion catholique. Il envoya de riches présens à l'église de Tours, et voyant que son fils ne guérissait point, quoique les officiers chargés de porter ces présens eussent été eux-mêmes témoins de plusieurs



acles, il comprit que son attachement à l'hérésie en fait la cause, et il commença à bâtir une église magnifique en l'honneur de saint Martin; puis il envoya demander de ses reliques, en promettant d'abjurer solennellement dès qu'il les aurait reçues. On offrit à ses dévotion de leur donner, selon la coutume, des linges déposés quelque temps sur le tombeau. Mais ils demandèrent qu'on leur permit d'y exposer eux-mêmes ce qu'ils voulaient remporter. Ils prirent une longue pièce de soie qu'ils pesèrent exactement, et s'adressant au saint avec ferveur : Si nous trouvons grâce devant vous, dirent-ils, faites que demain ce drap pèse davantage, et nous le garderons comme une précieuse relique. Ils veillèrent toute la nuit, et furent comblés de joie le lendemain en constatant que leur vœu était exaucé. Comme ils emportaient cette relique avec solennité, les prisonniers de la ville, entendant le chant des psaumes, invoquèrent le Seigneur avec ferveur, et aussitôt leurs chaînes se rompirent, les portes de la prison s'ouvrirent, et ils sortirent en célébrant les louanges de leur libérateur. Le fils du roi fut parfaitement guéri et vint au-devant de la sainte relique, qui fut déposée dans la nouvelle église de Saint-Martin. Il y fit une multitude d'autres guérisons miraculeuses, principalement sur les lépreux, qui se trouvaient en très-grand nombre dans la nation des Suèves. Le roi Théodoric se convertit avec son peuple, qui devint fort zélé pour la foi catholique.

Peu de temps après, les évêques de Galice tinrent un concile dans la ville de Lugo. Le roi leur représenta que les diocèses étaient trop étendus, et qu'un seul métropolitain ne suffisait pas pour la province. En conséquence, les évêques érigèrent Lugo en métropole comme Brague l'était déjà, et ils créèrent de nouveaux évêchés dont ils circonscrivirent les paroisses. Ce concile fut tenu à la fin de l'année 562. On tint, l'année suivante, un autre concile à Brague, dont le premier objet fut d'assurer la foi contre

les restes du priscillianisme ; on confirma ensuite les anciens canons des principaux conciles, et on en fit plusieurs nouveaux dont la plupart concernent les cérémonies. On peut y remarquer la défense faite aux clercs inférieurs de toucher les vases sacrés, et celle d'entermer dans les églises.

Saint Martin de Dume contribua par son zèle et ses lumières à l'affermissement de la foi dans la Galice. Il était né dans la Pannonie, comme saint Martin de Tours, et après avoir visité les lieux saints et les principaux monastères de l'Orient, il vint en Espagne vers le temps que les Suèves embrassèrent la foi catholique. Il travailla à les instruire solidement, composa des livres de piété, écrivit un grand nombre de lettres pour exhorter les nouveaux convertis à la pratique de la vertu. Il fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Dume, près de Brague, et il y établit la règle de saint Benoît. Ce monastère fut le siège de l'un des évêchés créés par le concile de Lugo, et saint Martin en fut le premier évêque ; mais on le fit ensuite archevêque de Brague, afin qu'avec plus d'autorité il fût plus en état de rétablir la discipline dans toute la province. Saint Martin fit une collection de canons divisée en deux parties, dont la première regardait le clergé, et la seconde les laïques. Il mourut l'an 580. Il y avait en Espagne deux autres cénobites qui se rendirent célèbres, vers le même temps, par leurs vertus et leurs miracles. L'un était saint Donat, qui s'établit dans le diocèse de Valence avec soixante-dix moines qu'il avait amenés d'Afrique. L'autre était saint Emilien, qui vivait retiré dans les montagnes près de Saragosse, et mourut âgé de cent ans, vers l'an 574.

Clotaire, roi des Français, songea, vers la fin de sa vie, à réparer les fautes qu'il avait commises. S'étant rendu au tombeau de saint Martin, il repassa ses crimes dans l'amertume de son cœur, et pria le saint, avec effusion de larmes, d'implorer pour lui la miséricorde divine. Il p

ia une ordonnance dans laquelle il donnait le pouvoir aux évêques de casser les jugemens injustes rendus par les magistrats. Il défendait d'abuser de l'autorité royale pour épouser des filles ou des veuves malgré elles ou malgré leurs parens. On a vu déjà la même défense portée par les conciles ; mais l'excommunication ne suffisait pas toujours pour empêcher les officiers francs de recourir à des moyens de contrainte, et aux ordres du roi pour s'allier aux plus illustres familles gauloises. Clovis défendait aussi, par cette ordonnance, d'épouser des religieuses et de priver les églises de ce qui leur avait donné par testament. Il exemptait les clercs des charges publiques, confirmait les donations faites aux églises par ses prédécesseurs, et leur accordait l'exemption des tributs imposés sur les terres et sur les troupeaux. Ce roi voulut être enterré, comme son frère et son père, dans une église qu'il eût fondée, et il choisit celle de Saint-Médard de Soissons. Il mourut l'an 561, après cinquante ans de règne, laissant quatre fils qui partagèrent entre eux ses états, comme avaient fait les enfans de Clovis. Charibert eut le royaume de Paris, Chilpéric celui de Soissons, Sigebert celui d'Austrasie, Gontran celui de Bourgogne.

Justinien, toujours possédé par la manie de dogmatiser, se laissa entraîner, quelque temps avant sa mort, dans l'hérésie des incorruptibles. Ces sectaires, qui avaient, comme nous l'avons dit, une branche des eutychiens, enseignaient que le corps de Jésus-Christ, du moment où il fut formé dans le sein de sa mère, ne pouvait éprouver aucune altération ni aucun changement, et n'était point sujet aux affections et aux besoins naturels de l'humanité, en sorte que durant sa vie mortelle, comme après sa résurrection, il mangeait et buvait sans éprouver ni faim ni soif. Justinien publia un édit pour approuver cette doctrine, et employa, selon sa coutume, les menaces et la violence pour contraindre les évêques

à y souscrire. Saint Eutychius, patriarche de Constantinople, chercha vainement à lui faire comprendre qu'une pareille doctrine renfermait ce qu'il y avait de plus ou dans l'eutychianisme, qu'elle anéantissait la réalité des souffrances de la passion, et qu'on ne pouvait nommer le corps de Jésus-Christ incorruptible qu'en ce sens qu'il n'avait point été souillé du péché ni corrompu dans son tombeau. L'empereur avait trop d'entêtement et trop de présomption pour se laisser désabuser. Irrité du refus que faisait le patriarche de souscrire à son édit, il le fit arrêter au commencement de l'an 565, et peu de jours après il réunit quelques évêques pour lui faire son procès et le déposer. Eutychius réclama contre la violation des règles canoniques, refusa de comparaître, et fut condamné par défaut, après quoi on le conduisit à Amasée métropole du Pont, dans le monastère qu'il avait gouverné avant d'être évêque. On mit à sa place Jean, surnommé le Scholastique, apocrisiaire d'Antioche.

Tous les patriarches et un grand nombre d'évêques refusèrent de souscrire à l'édit de l'empereur. Saint Anastase d'Antioche, à qui ses vertus et ses lumières, autant que la dignité de son siège donnaient une grande autorité sur les évêques d'Orient, répondit par une lettre où il combattait avec beaucoup de force et de netteté la doctrine des incorruptibles. Il envoya aussi des instructions solides aux moines syriens qui l'avaient consulté et les mit dans la disposition de tout souffrir pour la défense de la foi. Son exemple fut suivi par les évêques d'Orient, qui répondirent à l'empereur, lorsqu'on leur demanda leurs souscriptions, qu'ils se conformaient à leur patriarche. Justinien se disposait à le faire chasser de son siège, lorsqu'il mourut lui-même le 14 novembre de l'an 565, dans la trente-neuvième année de son règne. Ce prince avait fait bâtir un grand nombre d'églises; on en compte plus de soixante, dont trente-et-une bâties ou réparées à Constantinople; il avait aussi fait bâti

ingt-trois monastères et dix hôpitaux. Il eut pour successeur Justin son neveu.

Vers le même temps mourut, dans une extrême vieillesse, Cassiodore, fameux par ses écrits. Il était né en Calabre d'une des plus illustres familles de Rome. Il fut le principal ministre du roi Théodoric et préfet du prétoire sous Athalaric, Théodat et Vitigès. Après la chute de ce prince et vers l'an 540, il quitta le monde, âgé d'environ soixante-dix ans, et se retira au monastère de Viviers, où il bâtit dans une de ses terres, près du lieu de sa naissance. Ce monastère était situé au pied d'une montagne, sur le rivage de la mer, et était habité par des cénobites. A quelque distance, sur la hauteur, était le monastère

de Castel pour les anachorètes qui, après avoir été longtemps éprouvés, désiraient vivre dans une solitude plus parfaite. Ces deux maisons avaient chacune leur abbé, et formaient néanmoins qu'une même communauté. Ce fut dans cette retraite que Cassiodore composa ses principaux ouvrages. Le premier fut un commentaire fort étendu sur les Psaumes, dans lequel il réunit ce qu'il avait trouvé de plus remarquable dans les commentaires de saint Augustin et des autres pères. Il composa ensuite une Institution des divines Écritures, qui est une instruction sur la manière de les étudier. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier traite spécialement de l'Écriture sainte, et le second des sciences humaines. Il est dans la préface qu'il avait eu le projet de faire établir à Rome une école chrétienne, semblable à celle qu'il y avait eu autrefois à Alexandrie; mais qu'en ayant été empêché par la continuité des guerres, il se proposait d'y suppléer par son ouvrage. Il recommande d'abord l'étude de l'Écriture, de la lire fréquemment et de l'expliquer d'après la doctrine des pères. Il indique en particulier pour chacun des livres saints les pères que l'on doit lire, et qu'il avait réunis dans la bibliothèque de son monastère. Il indique de même les principaux

auteurs à étudier pour les autres branches de la science ecclésiastique, les théologiens, les historiens, les écrivains ascétiques, parmi lesquels il n'oublie pas Cassiodore, mais il avertit de le lire avec précaution. Entre les historiens, il fait mention de l'histoire Tripartite, qu'il avait fait composer par un de ses amis nommé Epiphane; c'est une traduction des trois historiens grecs, Socrate, Sozomène et Théodoret, recueillis en un seul corps d'histoire comprenant ce qu'il y a de particulier dans chacun d'eux, sans répéter ce qui est dit par plusieurs. Elle est divisée en douze livres, et servait de continuation à celle de Rufin qui avait traduit les dix livres d'Eusèbe, et y en avait ajouté un onzième. Ce recueil fut trouvé si commode que depuis ce temps-là les Latins n'ont guère connu d'autre histoire de l'Église. Cassiodore propose à ses moines, pour principale occupation, l'étude de l'Écriture sainte et de tout ce qui peut y servir, même indirectement; au lieu du travail ordinaire, il exhorte surtout à transcrire des livres; il recommande fort l'orthographe dont il donne plusieurs règles. Quant aux moines propres aux lettres, il leur donne pour emploi l'agriculture et le jardinage; il leur indique les livres qui traitent de cette matière, et les ouvrages de médecine à ceux qui prenaient soin des malades. Le second livre de l'Institution de Cassiodore comprend les traités abrégés des arts libéraux, savoir: la grammaire, la rhétorique, la logique et les mathématiques, qui renferment quatre divisions: l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Ce sont les sept arts libéraux, si célèbres depuis dans les écoles. On y prit longtemps pour base de l'enseignement ces traités de Cassiodore. Nous avons aussi de lui un traité de l'âme, une chronique et un recueil de lettres en douze livres.

Denis, surnommé le Petit à cause de sa taille, s'était aussi rendu célèbre sous le règne de Justinien par sa science et sa vertu. Il était moine et prêtre de l'Église



ne; quoique Scythe de nation, il savait parfaitement le grec et le latin, et fit plusieurs versions de livres grecs, à la prière d'Étienne de Salone. Il traduisit le Code des canons ecclésiastiques, dont il y avait déjà une ancienne version, mais fort obscure. Cet ouvrage fut si bien reçu, que quelques années après Denis fit encore le recueil de toutes les lettres décrétales des papes qu'il put trouver. Ce recueil comprend les lettres de huit papes, savoir : Grégoire, Innocent, Zozime, Boniface, Célestin, Léon, Basile et Anastase. Denis le Petit était savant dans la dialectique, l'arithmétique et l'astronomie. Il est l'auteur de l'ère de l'Incarnation dont nous nous servons maintenant. Car voyant le cycle pascal de saint Cyrille près de finir en l'année 248 de Dioclétien, c'est-à-dire 531 de l'ère vulgaire, il en fit un de quatre-vingt-quinze ans pour continuer celui de saint Cyrille. Mais, au lieu d'adopter l'ère de Dioclétien, Denis aima mieux mettre le nom de Jésus-Christ, et compter les années depuis l'incarnation. Il commença en partant de cette ère, pour première année de son cycle, l'an 532. Les chronologistes les plus habiles conviennent qu'il a prévenu de quatre ans la véritable année de l'Incarnation. Il avait si bien étudié l'Écriture sainte, qu'il était toujours prêt à répondre sur-le-champ à toutes les questions qu'on lui faisait. Mais il joignait à la science une profonde humilité. Quoiqu'il fût très-éloquent, il aimait à garder le silence. Sa vie était pure et mortifiée. Eusèbe, qui avait vécu plusieurs années avec lui, fait le plus grand éloge de sa vertu. On ignore l'année de sa mort; il avait traduit la lettre de Proclus de Constantinople aux Arméniens, pour autoriser la proposition des évêques scythes, Un de la Trinité a souffert, et y avait joint une préface pour montrer l'utilité de cette proposition contre les nestoriens.

---

---

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

DEPUIS LA MORT DE JUSTINIEN JUSQU'À CELLE  
DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

DE 565 A 604.

L'empereur Justin, qui succéda à Justinien, fit paraître quelque zèle pour la religion. Il rappela les évêques bannis, à l'exception de saint Eutychius, et exposa sa foi sur la Trinité et sur l'Incarnation dans un édit qui fut approuvé par les orthodoxes. Il y exhortait les schismatiques à se réunir à l'Église, mais il laissait entrevoir clairement l'intention de ne pas les inquiéter, en sorte que ses exhortations furent sans effet. Il ne montra pas même tolérance pour les hérétiques. La secte des gnostiques ou des incorruptibles avait recommencé à tenir des assemblées à Alexandrie, et comme ils étaient fort nombreux, ils élurent pour évêque leur archidiacre. L'empereur le fit prendre et conduire en exil. Les théodosiens ou corrupticoles choisirent aussi un évêque, mais ils le firent ordonner secrètement. Les mœurs de Justin étaient loin de répondre à cette apparence de zèle; il s'abandonnait aux passions les plus honteuses et les plus extravagantes. Son avarice était insatiable, et il vendait tout jusqu'aux évêchés. Dès la première année de son règne, il rétablit la liberté du divorce, abrogée par Justinien. Il chassa d'Antioche le patriarche Anastase, l'an 570, sous prétexte qu'il dissipait les biens de son église, mais en effet parce que ce patriarche avait refusé de lui donner de l'argent. On mit à sa place Grégoire, qui tint ce siège près de quatorze ans. Il avait pratiqué la vie monastique dès sa première jeunesse et gouverné successivement

plusieurs monastères. Il était abbé du mont Sinaï lorsqu'il fut placé sur le siège d'Antioche, où il se distingua comme son prédécesseur par sa fermeté, sa prudence et sa charité. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Romains, et tandis que les terres de l'empire étaient ravagées, Justin continuait à s'abandonner avec insouciance aux plus grossières voluptés. On l'avertissait de tous les desseins des ennemis et du désordre où se trouvait son armée; mais il refusait de croire à ces nouvelles désagréables, et les Perses, portant partout le massacre et l'incendie, s'avancèrent presque sans résistance jusqu'à Antioche, dont les habitans prirent la fuite. L'empereur ne pouvant plus révoquer en doute ce qu'on lui avait répété tant de fois, en fut si consterné, qu'il perdit l'esprit. L'impératrice lui fit donner le titre de César à Tibère Constantin, dont on loue la clémence, la bonté et le désintéressement. Il fut déclaré auguste quatre ans plus tard et succéda à Justin, qui mourut peu de jours après, dans la treizième année de son règne, le 5 octobre 578. Jean le Scholastique, patriarche de Constantinople, était mort l'année précédente, et Tibère, à la prière des fidèles, avait fait revenir alors de son exil saint Eutychius, dont le retour fit éclater les démonstrations de la joie la plus vive. Le peuple se porta en foule à sa rencontre, et toute la ville fut illuminée (1).

Sous le règne de Justin, l'Italie fut envahie par les Lombards, originaires de la Scandinavie et établis depuis environ quatre cents ans dans une partie de la Pannonie. Ils entrèrent par la Vénétie, l'an 568, sous la conduite de leur roi Alboin, et se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'au delà de la Toscane, excepté Ravenne, Rome et quelques autres places fortes. L'évêque d'Aquilée, craignant leur fureur, se retira dans la petite île de Grade, où il établit son siège. Félix, évêque de Trévise, eut le

(1) Evag. lib. V. — Theoph.

courage de venir au-devant d'Alboin, et il obtint que l'on ne toucherait point aux biens de son église. Les Lombards étaient ariens, mais ils avaient avec eux plusieurs autres barbares de la Germanie dont un grand nombre étaient païens. Alboin fut tué l'an 572 par l'artifice de sa femme Rosemonde, et Clephis, qui lui succéda, fut aussi assassiné au bout de dix-huit mois. Après sa mort les Lombards furent sans rois pendant dix ans, ayant pour chefs des ducs au nombre de trente, dont chacun commanda souverainement dans la ville dont il était gouverneur. Cette anarchie augmenta la désolation des provinces et multiplia partout les meurtres et les atrocités. Les églises étaient dépouillées et détruites, les campagnes ravagées, les villes livrées au pillage, et les peuples massacrés ou réduits en captivité. Les Lombards avaient pris près de Nocera un diacre qu'ils se disposaient à faire mourir; un saint prêtre nommé Sanctule demanda qu'il lui fût permis d'en prendre soin jusqu'au dernier moment, promettant d'en répondre sur sa tête. Au milieu de la nuit, voyant la troupe endormie, il le fit évader. Les Lombards voulurent le lendemain mettre à mort Sanctule, et un d'entre eux s'avança pour lui trancher la tête; mais le saint demanda un moment pour prier à genoux, puis l'épée étant déjà levée sur lui, il dit à haute voix : Saint Jean, arrêtez-la. Et aussitôt le bras du barbare demeura étendu et sans mouvement. Tous les spectateurs poussèrent un cri d'admiration et prièrent le saint de guérir ce bras paralysé; il fit ce second miracle, mais après avoir fait jurer au Lombard que de sa vie il ne se servirait de son épée pour tuer un chrétien. Le même prodige fut opéré par saint Hospice, qui vivait reclus près de Nice dans une tour, où il ne se nourrissait que d'un peu de pain et de quelques dattes. Il avait prédit l'irruption des Lombards et conseillé à tout le monde, même aux solitaires, de se retirer dans des lieux plus sûrs. On le crut, et on voulut aussi l'emmener; mais il répondit : Ne craignez pas pour moi; ils ne me feront

pas mourir. Les Lombards bientôt après pénétrèrent dans les Gaules sous la conduite de trois de leurs ducs, et ravagèrent les provinces voisines des Alpes. Un de ces barbares ayant voulu tuer saint Hospice, eut aussi le bras paralysé subitement, et après avoir été guéri par le saint, il embrassa aussitôt la vie monastique. Les Lombards envahirent le monastère du Mont-Cassin, comme saint Benoît l'avait prédit; mais tous les moines parvinrent à se sauver et se réfugièrent à Rome, où ils bâtirent un monastère près du palais de Latran. Comme une partie de ces barbares étaient païens, ils firent un grand nombre de martyrs en massacrant les prisonniers qui refusaient de prendre part à leurs sacrifices idolâtriques (1).

Le pape Jean III mourut l'an 573. Il avait consacré une église en l'honneur des apôtres saint Jacques et saint Philippe, d'où est venu, à ce que l'on croit, l'usage de célébrer la fête de ces deux apôtres le même jour. Après une vacance de plus de dix mois occasionnée par les troubles de l'Italie, on élut pour lui succéder Benoît surnommé Bonose, qui tint le saint siège quatre ans. Rome était assiégée par les Lombards lorsqu'il mourut l'an 578. Cette circonstance empêcha d'attendre, selon la coutume établie depuis quelque temps, le consentement de l'empereur pour ordonner Pélage II, qui fut élu la même année, après quatre mois de vacance.

On fit quelques réglemens de discipline dans deux conciles tenus en France l'an 566, l'un à Lyon dans les états du roi Gontran, l'autre à Tours dans le royaume de Charibert. Les canons du concile de Lyon n'offrent rien de remarquable, si ce n'est l'excommunication contre ceux qui veulent réduire en servitude les personnes libres. Plusieurs canons du concile de Tours ont pour objet de maintenir la pureté des mœurs cléricales. Il ordonne qu'un évêque qui aura été marié soit toujours accom-

(1) Paul. Diac. lib. II.—Greg. Tur. IV.—Greg. M. *Dial.* II et III.

pagné de clercs, même dans sa chambre, et tellement séparé de sa femme, que celles qui la servent n'aient aucune communication avec les domestiques de ses clercs. Quant aux évêques qui n'ont pas été mariés, il ne doit habiter aucune femme chez eux. L'archiprêtre à la campagne doit avoir un clerc qui couche dans sa chambre. Il est défendu aux clercs et aux moines de coucher deux dans un même lit. L'entrée des monastères d'hommes est interdite aux femmes. On défend de nouveau les mariages des religieuses, soit qu'elles aient reçu le voile de la main de l'évêque, soit qu'elles aient seulement pris l'habit. Il est dit aussi que les veuves ne recevaient point de bénédiction pour se consacrer à Dieu. On voit par le troisième canon que dès lors il y avait des images et des croix sur les autels, et qu'on y conservait l'eucharistie hors le temps du sacrifice, puisqu'il ordonne que le corps de Notre-Seigneur ne soit pas mis sur l'autel au rang des images, mais sous la croix. Le dix-huitième règle fort en détail l'ordre et l'étendue de la psalmodie et des offices pour les différentes saisons. Le vingt-deuxième ordonne de chasser de l'église ceux qui pratiquent les superstitions des païens au jour de l'an, ceux qui offrent des viandes sur les tombeaux, ou qui rendent un culte aux pierres, aux arbres ou aux fontaines. Il est ordonné dans le même concile que chaque cité et chaque village ait soin de ses pauvres, afin qu'ils n'aillent pas mendier en vagabonds. Enfin on renouvelle l'anathème contre les usurpateurs des biens de l'Église, et on ajoute que si après trois monitions ils persistent à les retenir, on prononcera contre eux dans le chœur de l'église, tout le clergé étant réuni, les malédictions du psaume CVIII.

Sainte Radegonde écrivit aux évêques de ce concile pour réclamer leur protection en faveur du monastère qu'elle avait fondé à Poitiers, et ils lui répondirent par une lettre où ils déclarent que les religieuses de leurs diocèses qui se seront retirées dans ce monastère et qui



en sortiront ensuite seront excommuniées. Elle fit demander vers le même temps des reliques à l'empereur Justin, qui lui envoya du bois de la vraie croix orné d'or et de pierreries, avec plusieurs reliques des saints. Ce fut à cette occasion que le prêtre Fortunat composa l'hymne de la passion, *Vexilla regis prodeunt*. Il était né en Italie près de Trévisé ; mais ayant été guéri d'un grand mal aux yeux avec l'huile d'une lampe qui brûlait devant un autel de saint Martin, il fit un pèlerinage à son tombeau, et de là il vint à Poitiers près de sainte Radegonde, où il passa le reste de sa vie. Nous avons de cet auteur onze livres de poésie, la plupart sur des sujets religieux, et les vies de saint Martin, de saint Hilaire, de saint Remi et de plusieurs autres saints. Ses vers sont assez harmonieux ; mais sa prose, pleine de rimes et d'antithèses affectées, se ressent du mauvais goût de son siècle. Sainte Radegonde introduisit dans son monastère la règle de saint Césaire, et mourut l'an 587.

Charibert, roi de Paris, était mort en 567, ne laissant que des filles, dont l'une épousa le roi de Kent en Angleterre et les deux autres se firent religieuses, l'une à Tours et l'autre à Poitiers. Ses états furent partagés entre ses trois frères ; mais la haine violente qui existait entre les reines Brunehaut et Frédégonde amena entre Sigebert et Chilpéric une rupture qui exposa leurs sujets à toutes sortes de calamités. Le roi Gontran réunit à Paris en 573 un nombreux concile pour essayer de terminer leurs différends. Il s'y trouva six métropolitains, entre autres Sapaudus d'Arles. Le zèle des évêques ne put opérer la réconciliation des deux frères. Théodebert, fils de Chilpéric, ravagea une partie de l'Aquitaine et lui fit éprouver tous les fléaux qu'on aurait pu craindre d'une armée de barbares. Les églises furent incendiées, les vases sacrés livrés au pillage, les clercs massacrés et les religieuses déshonorées. De son côté Sigebert se rendit maître de la plus grande partie des états de Chilpéric et le réduisit

à se renfermer dans Tournai. Comme il partait pour l'y assiéger, saint Germain de Paris lui annonça que s'il se proposait d'attenter à la vie de son frère, il serait lui-même mis à mort. Sigebert ne tint pas compte de cette prédiction; mais au moment où il venait d'être reconnu pour roi par les Francs de la Neustrie, il fut tué l'an 575 par deux assassins envoyés par Frédégonde. Sa mort délivra Chilpéric, qui revint aussitôt à Paris, se saisit de la reine Brunehaut et la fit conduire à Rouen. Childebert, fils de Brunehaut, âgé seulement de cinq ans, fut conduit à Metz par quelques serviteurs fidèles et reconnu roi d'Austrasie. Bientôt après, Mérovée, fils de Chilpéric, mais d'une mère différente de Frédégonde, se ligua avec Brunehaut et l'épousa, quoique veuve de son oncle. Chilpéric fort irrité vint à Rouen, sépara son fils de Brunehaut, et ensuite il le fit ordonner prêtre et l'envoya dans le Maine au monastère de Saint-Calais. Mérovée en sortit, et pour se soustraire aux poursuites de son père il se réfugia dans l'église de Saint-Martin de Tours. Le roi fit dire à l'évêque saint Grégoire de le chasser de cet asile, menaçant, en cas de refus, de mettre tout le pays à feu et à sang. Il n'est pas possible, répondit le saint prélat, qu'un roi catholique veuille profaner des lieux que les Goths ariens ont constamment révévés. Et il laissa Mérovée dans son asile. Mais le jeune prince voyant que son père commençait à exécuter sa menace, résolut d'aller joindre Brunehaut, qui avait trouvé le moyen de se sauver de Rouen, et qui gouvernait le royaume d'Austrasie sous le nom de son fils Childebert (1).

Cependant Chilpéric fit arrêter Prétextat, évêque de Rouen, sous prétexte qu'il était d'accord avec ses ennemis, et il fit assembler à Paris, l'an 577, un concile de quarante-cinq évêques pour le juger. Le roi y vint lui-même et dit à Prétextat : Pourquoi avez-vous osé ma-

(1) Gregor. Turon. lib. IV et V.

rier mon fils Mérovée avec sa tante? Ignorez-vous les défenses faites à ce sujet par les canons? Vous n'en êtes pas demeuré là; vous avez tenté de me débaucher mes sujets par argent et de faire passer ma couronne sur la tête d'un autre. Les Francs à ce discours frémissaient de colère; mais Prétextat repoussant avec force ces imputations, déclara que s'il avait fait quelques présens par des motifs de reconnaissance, il était loin d'avoir eu la pensée d'exciter à la révolte. Quand le roi fut sorti, l'archidiacre de Paris représenta aux évêques combien il serait honteux pour eux de se prêter à la cabale ourdie contre un de leurs collègues, et saint Grégoire de Tours appuya fortement ces représentations. Les évêques n'osèrent se déclarer, pour ne pas irriter Frédégonde; il se trouva même parmi eux quelques serviles courtisans qui s'empressèrent de dénoncer Grégoire. Le roi le fit venir, et lui dit avec émotion : Votre caractère vous oblige à faire justice à tout le monde; pourquoi me la refusez-vous? Ensuite il lui fit quelques menaces, et voyant la fermeté de l'évêque, il chercha à le gagner par la douceur, et l'engagea à prendre quelque chose à sa table. Grégoire n'y consentit qu'après lui avoir fait promettre par serment de laisser la liberté au concile et de n'en rien exiger contre les canons. Pendant la nuit, Frédégonde envoya vers saint Grégoire pour lui offrir deux cents livres d'argent s'il consentait à laisser condamner Prétextat, ajoutant qu'elle avait la parole de tous les autres évêques. Rien ne peut m'engager, répondit-il, à prononcer un jugement qui ne serait pas conforme aux règles de la justice. Le roi vint encore à la seconde séance du concile, et alléguait quelques faits nouveaux contre Prétextat; mais l'évêque se justifia si clairement, que Chilpéric se voyant confondu, sortit de l'assemblée et dit à ses confidens : Je sens que l'accusé dit vrai. Que ferai-je pour contenter la reine? Puis il ajouta : Allez le trouver, et dites-lui comme de vous-mêmes que je pardonne aisément.

ment, et que s'il veut s'humilier et faire l'aveu de ce qu'on lui reproche, vous êtes sûrs d'obtenir son pardon. Le lendemain, les évêques étant assemblés et le roi présent, Prétextat se prosterna par terre en avouant qu'il avait en effet cherché à mettre la couronne sur la tête de Mérovée. Aussitôt Chilpéric, par une odieuse perfidie, se jeta aux pieds des évêques et leur demanda justice; puis il fit saisir Prétextat, qui fut jeté en prison et ensuite envoyé en exil (1).

Grégoire de Tours fut lui-même en butte à la calomnie et obligé de comparaître devant un concile convoqué à Braine près de Soissons. On l'accusait de diffamer la reine en lui imputant un commerce criminel avec un évêque. L'accusateur était Leudaste, ancien comte de Tours, depuis longtemps ennemi de l'évêque, et le principal témoin était un sous-diacre que le comte avait gagné en lui faisant espérer l'évêché de cette ville. Grégoire nia le propos qu'on lui imputait, et le roi dit aux évêques que si l'on croyait convenable de s'en rapporter à la conscience du prélat, il ne s'y opposait pas. Les évêques répondirent qu'il n'était pas juste de condamner un prélat sur le seul témoignage d'un inférieur. On convint donc que Grégoire, après avoir dit la messe sur trois autels, se purgerait par serment. Il fit ce qu'on proposait, et l'accusateur fut excommunié.

Chilpéric avait la ridicule vanité de vouloir passer pour habile dans la littérature et même dans la théologie. Il composa un écrit où il soutenait le sabellianisme, et il eut la prétention de le faire approuver par les évêques; mais il fut obligé d'y renoncer par la résistance qu'il éprouva de la part de saint Grégoire de Tours et de saint Salvi, évêque d'Albi, à qui il fit lecture de cet écrit. Il composa aussi des hymnes et des messes qui ne furent pas approuvées. Il ne réussit pas mieux dans son projet

(1) Greg. Turon. lib. V.

de réformer l'orthographe et de faire ajouter quatre lettres à l'alphabet.

Grégoire, évêque de Tours, était né vers l'an 544 en Auvergne, d'une famille noble. Son père Florentius était frère de saint Gal, évêque de Clermont; sa mère Armentaria était petite-fille de saint Grégoire, évêque de Langres. Le jeune Grégoire fut élevé auprès de saint Gal son oncle. Il entra dans la cléricature pour accomplir un vœu qu'il avait fait, étant malade, au tombeau de saint Aligre. Après la mort de saint Gal, Avit, évêque de Clermont, continua l'éducation de Grégoire, et l'ordonna diacre lorsqu'il eut l'âge marqué par les canons. Grégoire cherchait la compagnie de ceux qui avaient le plus de piété, pour profiter de leurs exemples, et il visitait souvent les tombeaux des saints, surtout celui de saint Martin, où il recouvra la santé dans une grande maladie. Après la mort d'Euphrone, évêque de Tours, l'an 573, le peuple s'assembla pour lui donner un successeur, et nomma Grégoire d'un consentement unanime. On l'avait souvent vu à Tours, et l'on y connaissait l'innocence de sa vie. On envoya une députation à Sigebert, à qui était la ville de Tours, et le roi pressa Grégoire d'accepter la charge qu'on lui imposait et qu'il refusait absolument. De peur qu'il ne s'enfuit, on le fit sacrer aussitôt par Gilles, archevêque de Reims. Il avait environ trente ans. Il assista à plusieurs conciles où il donna des preuves de sa sagesse et de son zèle pour le maintien de la discipline. On a vu sa fermeté au concile de Paris, et plusieurs fois il reprit vigoureusement le roi Chilpéric de ses vices. On disait de lui qu'il était aussi grand par sa vertu qu'il était petit par sa taille. On lui attribue plusieurs miracles, qu'il rapportait à saint Martin et à d'autres saints dont il portait toujours sur lui des reliques. Il était très-bien instruit de la doctrine de l'Eglise, comme il paraît par plusieurs disputes qu'il rapporte lui-même contre deux ariens, contre le roi Chilpéric et contre un

de ses prêtres qui niait la résurrection. En toutes ces occasions, Grégoire emploie fort à propos les preuves tirées de l'Écriture. Dans les derniers temps de sa vie, il alla à Rome, et fut très-bien reçu du pape saint Grégoire, qui même, pour honorer l'église de Tours, lui donna une chaire d'or. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après vingt-deux ans d'épiscopat, l'an 595. Nous avons de lui plusieurs écrits, dont le plus important est son Histoire ecclésiastique en dix livres. Le premier contient en abrégé toute la suite des temps depuis la création du monde jusqu'à la mort de saint Martin. Dans les livres suivans, il continue l'histoire des Gaules et des Français jusqu'à son temps. Ses autres écrits sont huit livres des miracles et de la vie des saints, savoir, deux livres De la gloire des martyrs, un De la gloire des confesseurs, quatre sur les miracles de saint Martin, et un huitième livre intitulé De la vie des pères. Il avait aussi composé un commentaire sur les Psaumes et un traité des offices ecclésiastiques; mais ces deux ouvrages sont perdus. Parmi les illustres solitaires qui vivaient de son temps et dont il a écrit la vie, on remarque saint Venant, abbé d'un monastère de Tours qui dans la suite fut érigé en église collégiale, et saint Sénoch, qui vivait reclus avec quelques moines près de la même ville, et qui se rendit célèbre par ses austérités et ses miracles.

Frédégonde ayant perdu dans l'espace de quelques mois trois enfans qu'elle avait eus de Chilpéric, crut ou feignit de croire que leur frère aîné d'un premier lit leur avait donné du poison, et sous ce prétexte il fut aussitôt assassiné. Mais après ce nouveau crime, tourmentée par le remords, elle dit à son mari : Dieu, qui nous avait épargnés jusqu'ici, nous frappe maintenant en nous enlevant nos enfans; tâchons d'apaiser sa colère, et distribuons en aumônes les trésors que nous avons amassés par notre dureté envers les peuples. Chilpéric diminua les impôts et fit de grandes libéralités aux pauvres et



aux églises. Ce roi fut tué l'an 584 en revenant de la chasse, sans qu'on pût connaître son assassin. Sa veuve Frédégonde, sachant la haine dont elle était l'objet, se réfugia dans l'église de Paris. Elle avait un fils nommé Clotaire, âgé seulement de quatre mois, qui succéda au royaume de son père. Mais Gontran, roi de Bourgogne, se rendit maître de Paris et eut la principale autorité sur les Français.

Les citoyens de Rouen rappelèrent leur évêque Prétextat et le rétablirent dans son église. Il se rendit ensuite à Paris auprès de Gontran pour le prier de faire examiner sa cause. Frédégonde prétendit qu'on ne devait pas revenir sur une affaire jugée par quarante-cinq évêques ; mais l'évêque de Paris ayant déclaré au nom de tous les autres que Prétextat avait été simplement soumis à une pénitence et non pas déposé canoniquement, Gontran maintint ce dernier sur le siège de Rouen, et Mélanius, qui avait été mis à sa place, se retira auprès de Frédégonde. Celle-ci fut vivement irritée, et deux ans plus tard, étant venue à Rouen, elle fit poignarder Prétextat dans l'église par un de ses esclaves. Elle ne laissa pas de venir avec une feinte douleur trouver l'évêque blessé à mort, et de témoigner l'intention de rechercher et de punir le coupable. Mais le saint évêque ne prit pas le change : D'où partirait le coup, répondit-il, sinon de la main qui a fait verser tant de sang innocent et même assassiner les rois ? L'évêque de Bayeux, premier suffragant de la province, après avoir consulté les évêques, fit fermer les églises de Rouen et interdit la célébration de l'office divin jusqu'à ce qu'on eût découvert le meurtrier. Enfin Frédégonde se voyant accusée sur les indices les plus graves, voulut se justifier en livrant l'esclave qui avait commis l'assassinat : mais il déclara que pour commettre ce meurtre il avait reçu de la reine cent sous d'or, avec promesse de la liberté.

Gontran, roi de Bourgogne, signala le cours de son

règne par un grand zèle pour la religion ; et malgré quelques fautes considérables expiées par le repentir et la pénitence, il mérita par ses vertus d'être compté au nombre des saints. Il fit des aumônes immenses, bâtit plusieurs monastères, fit tenir plusieurs conciles, et employa son autorité pour en faire exécuter les réglemens. Le premier concile de Mâcon, tenu en 581, fit dix-neuf canons, dont les plus remarquables sont le cinquième, qui défend aux clercs de porter des armes, ou l'habit et la chaussure des séculiers, et le neuvième, qui ordonne de jeûner le lundi, le mercredi et le vendredi, depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël. Un second concile tenu dans la même ville en 585, fit vingt canons, dont le cinquième ordonne, sous peine d'excommunication, de payer les dîmes aux ministres de la religion, suivant la loi de Dieu et la coutume immémoriale des chrétiens. Le quinzième prescrit aux laïques d'honorer les clercs majeurs, c'est-à-dire ceux qui sont dans les ordres sacrés, et statue expressément que lorsqu'ils se rencontreront, si l'un et l'autre sont à cheval, le laïque saluera en se découvrant la tête, et si le clerc est à pied, le laïque descendra de cheval pour le saluer. Le dix-huitième défend aux clercs d'assister aux jugemens de mort et aux exécutions. Il y eut à ce concile quarante-trois évêques et les députés de quinze absens. Le roi Gontran en confirma les canons par un édit où il prescrit en particulier l'exacte observation du dimanche, et ordonne en général aux évêques et aux magistrats de punir ceux qui n'observeront pas ces réglemens. La même année, l'évêque d'Auxerre tint un synode de son clergé où l'on fit plusieurs statuts, parmi lesquels on peut remarquer la défense de dire deux messes par jour sur un même autel, la défense de se déguiser le jour de l'an et de pratiquer d'autres superstitions païennes, et enfin un article portant que les femmes ne recevront pas l'eucharistie dans la main nue, mais sur un linge nommé dominical, usage qui existait aussi dans d'autres églises. On

it par ces statuts que les fidèles recevaient encore la communion dans la main.

Deux conciles avaient été tenus dans la Galice, en 572, l'un à Lugo, dans lequel on confirma les érections d'évêchés faites précédemment, et l'autre à Brague, sous la présidence de saint Martin, dans lequel on fit dix canons, dont plusieurs ont pour objet de défendre la simonie et spécialement de rien exiger pour l'administration du baptême, pour ne pas détourner les pauvres à faire baptiser leurs enfans. On peut y remarquer aussi la défense de célébrer sans être à jeun, sous prétexte de messes pour les morts. Quelques années plus tard, cette province fut conquise par Lévigilde, roi des Visigoths, qui fit retomber une partie de la nation des Suèves dans l'arianisme. Ce roi avait deux fils, dont l'aîné, nommé Herménégilde, épousa l'an 580 la princesse Ingonde, fille du roi Sigebert et de Brunehaut. Ingonde était fervente catholique, et ne se laissa point ébranler par les mauvais traitemens et les violences mêmes qu'employa son beau-père pour lui faire abandonner la foi. Elle convertit même Herménégilde son mari, qui fut instruit et confirmé par saint Léandre, évêque de Séville. Quand le roi eut appris cette conversion, il commença à persécuter les catholiques. Les uns furent bannis et dépouillés de leurs biens, d'autres battus, emprisonnés ou mis à mort par divers supplices. Plusieurs évêques furent chassés de leurs sièges, et les églises privées de leurs revenus et de leurs privilèges. Il joignit à la violence tous les moyens de séduction, et parvint à faire un certain nombre d'apôtats. Herménégilde sachant que son père cherchait à le perdre, voulut s'appuyer du secours des Grecs, et envoya saint Léandre à Constantinople pour solliciter l'intervention de l'empereur en faveur des catholiques; il s'unit même au gouverneur de quelques possessions de l'empire conservait encore en Espagne; mais Lévigilde corrompit cet officier moyennant trente mille sous

d'or, et se rendit maître d'Herménégilde, qu'il fit renfermer dans une étroite prison. Le jeune prince, reconnaissant dans les fers la vanité des grandeurs du monde, tourna toutes ses affections vers la religion. Il ajouta encore par ses austérités aux rigueurs de sa prison, couchant sur un cilice, et priant sans cesse pour obtenir la force qui lui était nécessaire. Son père offrit de lui rendre la liberté s'il voulait recevoir la communion d'un évêque hérétique ; et n'ayant pu l'y déterminer, il envoya dans un transport de colère un officier pour le mettre à mort. Le martyr fut exécuté l'an 586. Lévigilde ne survécut pas longtemps à son fils ; il se repentit de l'avoir fait mourir et reconnut la vérité de la religion catholique, mais la crainte de ses sujets l'empêcha de la professer publiquement. On prétend néanmoins qu'il passa plusieurs jours en prières pour demander pardon à Dieu des maux qu'il avait faits à l'Église. Quoi qu'il en soit, étant tombé dangereusement malade, il fit venir saint Léandre, qu'il avait banni, et il le pria de travailler à la conversion de son fils Récarède, qui devait lui succéder. Il mourut l'an 588. Récarède suivit l'exemple de son frère, et dès la première année de son règne ayant abjuré solennellement l'hérésie, il parla avec tant de sagesse aux évêques ariens qu'il les détermina presque tous à se faire catholiques. Il convertit de même la plus grande partie des Visigoths et ramena les Suèves, qui s'étaient laissé pervertir, et prononça contre les hérétiques l'exclusion de tout emploi et du service militaire. Il y eut cependant quelques tentatives de révolte qu'il parvint facilement à réprimer (1).

Pour affermir la conversion des Goths, le roi assemble à Tolède, l'an 589, un concile où se trouvèrent soixante-douze évêques de l'Espagne et de la Gaule narbonnaise. Il fit lire une profession de foi signée de lui et de sa reine, dans laquelle il anathématisait Arius et ses sectateurs.

(1) Greg. Tur. lib. V et seqq. — Greg. M. *Dial.* 3.

urs, et recevait les quatre grands conciles, et en général  
us les conciles orthodoxes. Ensuite on prononça vingt-  
ois anathèmes contre les principales erreurs des ariens,  
on condamna en particulier le concile de Rimini. On fit  
igner ces articles par les évêques et les clercs convertis,  
par les principaux seigneurs ; après quoi on fit vingt-  
is canons pour rétablir la discipline et remédier aux  
sordres introduits par l'hérésie. Comme les évêques et  
s prêtres ariens vivaient avec leurs femmes, le concile  
erdit cette licence à ceux qui sont convertis, et leur  
donne de se séparer de chambre, et s'il se peut de  
aison. Il défend aux clercs de poursuivre leurs con-  
eres devant les juges séculiers, sous peine de perdre leur  
use et d'être excommuniés. Il ordonne de chanter à la  
esse le symbole de Nicée, comme il se pratiquait en  
ient. Plusieurs canons concernent l'administration des  
ens de l'Église et les privilèges des clercs. On prescrit  
traiter selon la sévérité des anciens canons ceux qui  
ombent pendant le cours de la pénitence ou après la  
conciliation. Il est ordonné d'abolir dans toute l'Es-  
gne et la Gaule les restes du paganisme, par le concours  
l'autorité spirituelle et temporelle. On défend surtout  
dieuse pratique autorisée parmi les païens de faire  
ourir les enfans qui étaient le fruit de la débauche.  
fin il est défendu aux juifs d'occuper des emplois et d'a-  
r des esclaves chrétiens. Le roi Récarède confirma les  
crets de ce concile par une ordonnance portant la peine  
excommunication pour les clercs et la confiscation ou  
kil pour les laïques, suivant la qualité des personnes.  
Les évêques de la partie des Gaules soumise aux Visi-  
ths tinrent la même année un concile à Narbonne, dans  
uel on fit aussi quelques réglemens de discipline. On  
lonna de chanter le *Gloria Patri* à la fin des psaumes,  
omme une profession de foi abrégée contre l'arianisme.  
est fait défense aux prêtres de sortir du sanctuaire  
endant la célébration de la messe, et aux diacres, aux

sous-diacres et aux lecteurs de quitter l'aube avant la fin de l'office, ce qui fait voir que l'usage de l'aube était commun à tous les clercs, mais seulement pendant le service. On défend aux évêques d'ordonner un prêtre ou un diacre qui ne sache pas lire; ceux qui sont déjà ordonnés et qui négligent d'apprendre à lire seront privés de leurs rétributions. On défend de fêter le jeudi en l'honneur de Jupiter, et de travailler le dimanche sous peine d'une amende de dix sous d'or pour les hommes libres et de cent coups de fouet pour les esclaves. Ces peines font voir que les magistrats séculiers assistaient à ce concile, comme il avait été ordonné par le roi dans celui de Tolède.

Le pape Pélage, pour réprimer les ravages des Lombards en Italie, envoya demander du secours à l'empereur, et il chargea de cette négociation Grégoire, diacre de l'Église romaine, qui devint pape dans la suite, et dont son mérite extraordinaire a fait donner le nom de Grand. Cet illustre docteur était né à Rome, d'une famille aussi distinguée par les vertus que par la noblesse et l'opulence. Son père Gordien était sénateur, et sa mère Sylvie est honorée comme sainte. Il comptait parmi ses ancêtres le pape Félix III, dont les petites-filles, Émilienne et Tarsille, sont aussi honorées d'un culte public par l'Église. Grégoire fut préteur de Rome, c'est-à-dire principal magistrat pour la justice civile. Ayant acquis par la mort de son père la libre disposition de ses biens, il bâtit et dota six monastères en Sicile, et en fit à Rome dans sa propre maison un septième où il embrassa lui-même la vie monastique. Il se nourrissait de légumes crus, malgré l'austérité de ce régime, il était constamment appliqué à la prière ou à l'étude, ce qui lui affaiblit la santé et le réduisit à des infirmités continuelles. Il fut contraint quelque temps après par les instances unanimes des religieux de se charger du gouvernement de ce monastère. Un jour, passant sur une place de Rome, il vit exposés



des esclaves d'une beauté remarquable, et apprenant qu'ils étaient de la Grande-Bretagne et encore païens : « Quel dommage, » s'écria-t-il, « que des hommes d'une physique si intéressante demeurent sous la puissance du démon ! Aussitôt il alla trouver le pape Benoît pour le prier d'envoyer des missionnaires aux Anglais, et de désigner lui-même pour cette bonne œuvre. Le pape y consentit quoique avec peine ; mais le peuple romain se pressa en foule sur le chemin par où le pape allait à Saint-Pierre, et se mit à crier : Vous offensez le prince des apôtres, vous causez la ruine de Rome en laissant partir Grégoire. Le pape envoya promptement des courriers pour le faire revenir, et ils ne le rejoignirent qu'au bout de quelques jours, tant il s'était pressé d'avancer, dans la crainte que son départ ne lui arrivât. Grégoire fut ensuite tiré de son monastère pour être ordonné un des sept diacres de l'Église romaine, et il exerçait depuis peu cette fonction, lorsque le pape l'envoya, en 578, à Constantinople avec le titre de légat ou d'apocrisiaire. Il déploya dans ce poste différents talens qu'il avait pour la conduite des affaires. Les personnages les plus éminens par leur mérite et par leur rang dans l'Église ou dans l'état devinrent ses adhérents ou ses amis. Il se lia en particulier d'une étroite amitié avec saint Euloge, qui venait d'être élu patriarche d'Alexandrie, et avec saint Léandre de Séville, qui se trouvait alors à Constantinople pour les intérêts du prince Héraclius. Cependant Grégoire gémissait de se voir forcé de se replonger dans les agitations du monde et de s'occuper de la discussion des affaires temporelles, dont il avait voulu se débarrasser pour toujours en se dépouillant de ses richesses. Pour se maintenir dans le recueillement et se remettre des distractions inséparables de son emploi, il avait emmené avec lui quelques moines de sa communauté, avec lesquels il continua de pratiquer les exercices de la vie monastique ; il leur faisait souvent de longues conférences, et c'est à cette occasion qu'il com-

posa ses Morales ou son Commentaire sur le livre de Job.

Eutychius, patriarche de Constantinople, avait avoué dans un écrit qu'après la résurrection nos corps seraient impalpables et plus subtils que l'air, ce qui était un reproche des erreurs d'Origène. Saint Grégoire s'efforça de le convaincre, et n'ayant pu en venir à bout, il rompit tout commerce avec lui. L'empereur Tibère l'ayant appris, fit venir l'un et l'autre en sa présence, et après avoir entendu leurs raisons, il menaça de faire brûler le livre d'Eutychius. Celui-ci étant tombé malade peu de jours après, rétracta son erreur devant plusieurs amis de saint Grégoire. Il mourut l'an 582, et eut pour successeur Jean surnommé le Jeûneur, qui tint le siège treize ans. Saint Eutychius avait fait plusieurs miracles, et pendant sa dernière maladie il prédit la mort prochaine de l'empereur Tibère. Ce prince mourut en effet la même année. Il laissa l'empire à Maurice, son gendre, recommandant-le comme lui par sa clémence et son attachement à la religion. Le nouvel empereur se souvint de la prédiction que lui avait faite saint Théodore Sicéote. Car revenant d'une expédition contre les Perses, il avait visité un illustre solitaire, qui lui annonça positivement qu'il deviendrait à l'empire. Maurice, après son couronnement, lui écrivit aussitôt pour se recommander à ses prières, et donna à son monastère un revenu annuel de six cent boisseaux de blé.

Saint Théodore était né dans la Galatie, à Sicéon, près d'Anastasiople. Dès son enfance il se fit remarquer par une tendre piété et surtout par une grande dévotion à saint George, qu'il choisit plus tard pour patron de son monastère. Souvent il allait dans l'église pour lire l'écriture sainte, pendant que les enfans de son âge avec lesquels il étudiait étaient occupés à se divertir. Il embrassa très jeune la vie solitaire et s'exerça à la pénitence la plus austère. Il se tenait renfermé dans une grotte depuis Noël jusqu'au dimanche des Rameaux, ne mangeant que

medi et le dimanche, et seulement des fruits ou des es. L'évêque d'Anastasiople, touché de son éminente a, l'ordonna prêtre à l'âge de dix-huit ans. Pour ix profiter de la grâce de son ordination, Théodore tira pendant quelque temps dans une solitude écar- ensuite il fit le pèlerinage de Jérusalem et visita les astères et les anachorètes répandus dans les déserts a Palestine, afin de s'édifier de leur vie pénitente et travailler à en devenir l'imitateur. Lorsqu'il fut de re- sa réputation et ses miracles lui attirèrent bientôt rand nombre de disciples. Après la mort de l'évêque astasiople, on le força de remplir ce siège. Il s'ap- na tout entier par devoir au bien de son peuple ; mais inclination le portait à la retraite. Il souffrit beau- o pendant son épiscopat. Enfin, vers l'an 599, après r gouverné son église pendant dix ans, il assembla le gé et le peuple, et leur dit : Vous savez que vous m'a- mposé ce joug malgré moi ; voici plus de dix ans que us fatigue et que vous me fatiguez ; c'est pourquoi ous prie de vous chercher un pasteur. Pour moi je e veux plus être, et je retournerai à mon monastère me un pauvre moine, pour y servir Dieu toute ma Le métropolitain ne pouvait se résoudre à accepter émission ; mais il y consentit enfin, en lui laissant efois les marques de l'épiscopat.

quelque temps après la retraite du saint évêque, l'em- ur Maurice, le patriarche Cyriaque et les grands de pire lui écrivirent pour le prier de venir à Constan- ple leur donner sa bénédiction. Dans le peu de temps y demeura, il fit plusieurs miracles ; entre autres, érit de la lèpre un des fils de l'empereur. Il obtint eurs privilèges pour ses monastères, qui furent ptés de la juridiction de tout autre évêque et sou- seulement à l'église de Constantinople. Il fut appelé ouveau dans cette ville par le patriarche Thomas, esseur de Cyriaque, et l'empereur Phocas ayant su

son arrivée, le fit venir dans son palais et se recommanda à ses prières. Le saint lui imposa les mains et calma les douleurs que lui causait la goutte. Il lui donna en même temps des avis salutaires et l'exhorta à se corriger de ses vices. Saint Théodore mourut vers l'an 612.

Dans le même temps florissait dans la Palestine lustre solitaire saint Jean Climaque. Il entra dans le monastère du mont Sina dès l'âge de seize ans ; mais il ne reçut la tonsure monastique et ne s'engagea que quarante ans après. Il se retira seul au bas de la montagne, où il mena la vie d'anachorète. Après quarante ans de solitude, il fut élu malgré lui abbé du mont Sinaï. Jean Climaque, l'ayant prié d'écrire quelques traités spirituels pour les moines, il composa son Échelle de sainte Église, très-célèbre entre les ouvrages de piété, et qui lui fit donner le surnom de Climaque, du mot grec qui signifie échelle. Elle est composée de trente degrés qui contiennent tout le progrès de la vie intérieure, depuis la fuite du monde jusqu'à l'oraison la plus sublime. En parlant de l'obéissance, il raconte les exemples qu'il avait admirés dans un monastère d'Égypte, près d'Alexandrie, composé de trois cent trente moines, sous la conduite d'un supérieur d'une sagesse consommée. On y voyait des vieillards, après quarante ou cinquante ans de profession, obéir avec une simplicité d'enfant. Les railleries, les contestations, les discours inutiles, en étaient absolument bannis ; chacun ne s'appliquait qu'à édifier ses frères. A quelque distance de ce monastère, il y en avait un petit nommé la prison, où s'enfermaient volontairement ceux du grand monastère qui depuis leur profession étaient tombés dans quelque faute considérable. C'était un lieu affreux, obscur et infect ; tout y inspirait la pénitence et la tristesse ; on n'y allumait jamais de feu ; on ne s'y nourrissait que de pain et de quelques herbes ; la prière y était presque continuelle. Les moines qui s'y étaient renfermés n'en sortaient plus que D

Il fit faire connaître à l'abbé qu'il leur avait pardonné. Ils furent séparés un à un, ou tout au plus deux à deux, et livrés aux plus effrayantes austérités pour expier leurs fautes; les uns passaient la nuit en plein air et dormaient pour vaincre le sommeil; d'autres avaient les mains liées derrière le dos comme des malfaiteurs publics, et tenaient les yeux constamment fixés vers la terre, comme les moines de regner de regarder le ciel; plusieurs portaient des chaînes au cou, aux mains et aux pieds; tous poussaient de fréquents gémissemens affreux et versaient continuellement des larmes. Ils avaient constamment la mort présente à l'esprit, et se demandaient avec une sainte frayeur : Que deviendrons-nous et quel sera notre jugement? Pouvons-nous espérer que Dieu nous fera miséricorde? Saint Jean Chrysostôme ayant prié l'abbé de lui faire voir cette prison, y demeura pendant un mois; et il fait dans son ouvrage une peinture effrayante de l'état auquel se réduisaient continuellement ces moines pénitens. Il était encore abbé du mont Sina l'an 600, lorsque saint Grégoire le Grand l'écrivit pour se recommander à ses prières, en lui envoyant des lits pour un hôpital voisin. Il quitta cette charge sur la fin de ses jours, et se retira dans la solitude qu'il avait menée auparavant la vie d'anachorète.

Un autre solitaire qui vivait à la même époque dans le monastère du mont Sina se rendit également célèbre par ses écrits : c'est Anastase, surnommé le Sinaïte, confondu par quelques auteurs avec le patriarche d'Antioche du même nom. Nous avons de lui un ouvrage intitulé *Πρόλογος* ou Guide, qui est une méthode de controverse contre les hérétiques, spécialement contre les acéphales; plusieurs livres de considérations anagogiques ou mystiques sur la création du monde, cinq discours dogmatiques et quelques sermons. Il mourut vers l'an 615. Son neveu, moine de la laure de saint Sabas, publia aussi vers la fin du sixième siècle plusieurs écrits contre les hérétiques; savoir, trois livres contre les erreurs de Nes-

torius et d'Eutychès, une réponse aux objections des anaphales, et un traité intitulé Des sectes hérétiques, duquel on trouve un exposé sommaire des anciennes hérésies et une histoire plus étendue des disputes occasionnées par l'eutychianisme.

La ville d'Antioche, qui depuis un demi-siècle avait déjà éprouvé tant de désastres, fut encore renversée en 589 par un tremblement de terre qui fit périr environ soixante mille personnes. Grégoire, patriarche de cette ville, ayant été accusé d'un commerce criminel avec sa propre sœur, fut jugé la même année par un concile tenu à Constantinople, auquel assistèrent avec plusieurs métropolitains tous les patriarches d'Orient, soit en personne, soit par députés. Le sénat prit aussi part à ce jugement, et on remarque qu'il est nommé avant les métropolitains. L'évêque d'Antioche fut trouvé innocent, l'accusateur, en punition de sa calomnie, fut condamné à la flagellation et au bannissement. Ce concile, où le patriarche de Constantinople voyait reconnus par le fait les droits de primauté et de juridiction qu'il voulait s'arroger en Orient, servit de prétexte à Jean le Jeune pour usurper le titre d'évêque œcuménique ou universel. Mais sitôt que le pape Pélage en fut informé, il envoya des lettres par lesquelles, en vertu de l'autorité apostolique, il cassa les actes de ce concile, et défendit à l'archidiacre Laurent, qui avait remplacé saint Grégoire comme apocrisiaire à Constantinople, d'assister aux offices avec Jean le Jeuneur (1).

Les évêques de Milan avaient déjà, depuis plusieurs années, renoncé au schisme et souscrit à la condamnation des trois chapitres. Jean, évêque de Ravenne, après quelque résistance, avait consenti enfin à suivre cet exemple. Mais les évêques de la province d'Istrie s'obstinèrent à rejeter le cinquième concile et à rester séparés.

(1) Evagr. lib. VI. — Greg. M. lib. IV, *Epist.* xxxvi.



l'Église romaine. L'exarque de Ravenne, c'est-à-dire le gouverneur des provinces que l'empire conservait en Italie, ayant fait la paix avec les Lombards, le pape Pélage écrivit successivement plusieurs lettres à ces rois pour les exhorter à rentrer dans le sein de l'Église. Il leur représenta vivement que leur séparation ne pouvait plus avoir aucune excuse plausible ; qu'après la décision de presque tous les évêques d'Occident, la rébellion opiniâtre d'un si petit nombre était une révolte manifeste contre l'autorité de l'Église, et qu'ils prétendaient vainement se prévaloir de l'autorité du pape saint Grégoire, qui avait confirmé le concile de Chalcédoine et défendu de remettre en question ce qui y avait été défini ; que cette confirmation ne portait que sur la définition de l'Église et non sur les affaires particulières. Le pape Pélage fit voir ensuite que les décisions du cinquième concile ne portaient point atteinte à celui de Chalcédoine, et entra dans une discussion approfondie de l'affaire des trois chapitres, pour montrer qu'on avait eu raison de les condamner. Ce fut saint Grégoire qui rédigea ces lettres. Elles ne produisirent aucun effet. Les évêques d'Aquilée et quelques autres persistèrent dans leur obéissance, et ce ne fut guère qu'à la fin du siècle suivant que le schisme s'éteignit entièrement dans cette province. Vers l'an 606, après la mort de l'évêque Sévère, les schismatiques reconnaissaient pour leur patriarche, comme ils lui donnèrent un successeur qui fut retenu à Aquilée par la protection des Lombards, les évêques de la province élurent de leur côté un métropolitain, qui fit sa résidence à Grado, où, depuis l'invasion d'Alboin, les évêques d'Aquilée avaient transféré leur siège.

Le pape Pélage mourut le 8 février 590, d'une maladie contagieuse qui exerça de grands ravages à Rome. Le sénat, le sénat et le peuple, réunis pour l'élection de son successeur, donnèrent unanimement leurs suffrages à saint

Grégoire. Il employa tous les moyens possibles pour opposer, et n'ayant pu réussir, il écrivit secrètement l'empereur Maurice pour le conjurer de refuser son consentement ; mais Germain, préfet de Rome, en ayant quelque soupçon, fit partir en grande hâte un courrier qui prévint la lettre de Grégoire, et l'empereur envoya sur-le-champ ses lettres pour approuver l'élection. Pendant qu'on attendait la réponse, saint Grégoire, voyant la peste continuer avec une grande violence, indiqua la station et des prières solennelles à l'église de Sainte-Marie Majeure, où le clergé et les fidèles de toutes les provinces devaient se rendre en procession. On croit que c'est de là qu'est venue la procession qui se fait à Rome le jour de saint Marc et que l'on nomme la grande litanie. Cependant comme saint Grégoire apprit la détermination du préfet de Rome, jugeant bien que la réponse de l'empereur serait contraire à ses désirs, il résolut de prendre la fuite, et pour échapper aux gardes placés aux portes de la ville, il s'enferma déguisé dans une manne d'osier et se fit enlever par des marchands. Il se cacha pendant trois jours dans une caverne au milieu d'une forêt. On se mit aussitôt à sa recherche, et on cessa de jeûner et de prier jusqu'à ce qu'enfin ayant découvert par des indices miraculeux, il fut pris et mené à Rome. Alors il craignit de s'opposer aux ordres de la Providence, et fut consacré solennellement le 3 septembre 590. Il occupa le saint-siège près de quatre ans. On voit par ses lettres combien il fut inconsolé de son élévation. « Je suis tellement accablé de douleur, écrivait-il au patrice Narsès, qu'il m'est impossible de l'exprimer ; je ne vois de tous côtés que des sujets de tristesse et d'affliction. Sans cesse je pense à la parfaite tranquillité qu'on m'a ravie pour me jeter dans des occupations qui me dissipent et m'éloignent du Seigneur. » Il écrivit à la princesse Théoctiste, sœur de l'empereur : « On m'a ramené au siècle sous prétexte de l'épiscopat. Je

chargé de plus de soins temporels que je n'en avais étant moine. J'ai perdu la joie que je goûtais dans ma retraite; j'étais sans désirs et sans inquiétude sur tous les objets de ce monde, et me voilà plongé maintenant dans de continuelles alarmes, sinon pour moi, du moins pour ceux dont je suis chargé. Lorsque après les affaires je veux rentrer en moi-même, le tumulte des vaines pensées me poursuit, et je trouve que mon cœur est bien loin de moi. L'empereur doit s'imputer toutes mes fautes pour avoir fait imposer un si grand ministère à une personne si faible. » On trouve les mêmes sentimens dans l'autres lettres adressées au patriarche Anastase d'Antioche, à Jean de Constantinople, et à plusieurs personnages qui avaient contribué à son élection ou qui s'étaient empressés de l'en féliciter. Comme Jean, évêque de Ravenne, et quelques autres de ses amis le blâmaient de s'être caché pour éviter l'épiscopat, lui qui en était si capable, il prit de là occasion de composer son Pastoral, où, pour justifier sa conduite, il expose toute la sublimité et l'étendue des fonctions du sacerdoce (1).

Saint Léandre ayant appris l'élection de saint Grégoire, lui écrivit pour lui en témoigner sa joie. Il lui marquait en même temps la solide conversion et la piété du roi Récarède, et le consultait sur les trois immersions du baptême, dont les ariens abusaient pour autoriser leurs erreurs. Saint Grégoire ne put lui répondre que plusieurs mois après, et s'excusant de ce retard : « Je suis tellement accablé des soins de l'épiscopat, lui écrivit-il, que j'ai plus envie de pleurer que de parler. Vous le voyez par la négligence que je mets à vous écrire. Je ne puis exprimer la joie que j'éprouve de voir le roi Récarède si parfaitement converti. Veillez sur lui pour faire en sorte que la sainteté de sa vie réponde à la pureté de sa foi. A l'égard des trois immersions du baptême, nous les fai-

(1) Greg. M. *Epist.* lib. I. — Vit. Greg.

sons pour exprimer les trois jours de la sépulture, ou si l'on veut les trois personnes de la Trinité, comme l'immersion unique pour signifier l'unité de la nature divine. Mais puisque les hérétiques en plongeant trois fois veulent faire croire à une distinction de nature entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, je suis d'avis que vous ne fassiez qu'une seule immersion. »

Quelques mois après son exaltation, c'est-à-dire au commencement de l'an 591, saint Grégoire tint un concile à Rome, d'où il envoya ses lettres synodales aux quatre patriarches. Il y fait sa profession de foi, selon la coutume, et déclare qu'il reçoit et révère les quatre conciles généraux comme les quatre Évangiles. « Je porte, ajoute-t-il, le même respect au cinquième, où la prétendue lettre d'Ibbas a été condamnée, Théodore convaincu de diviser la personne du Médiateur, et les écrits de Théodoret contre saint Cyrille réprouvés. Je rejette toutes les personnes que ces vénérables conciles rejettent, et reçois toutes celles qu'ils honorent, parce que leurs décisions s'appuyant sur le consentement de l'Église universelle, celui-là se perd sans leur nuire, qui ose lier ceux qu'ils délient, ou délier ceux qu'ils lient. » Une copie de cette circulaire fut aussi adressée au patriarche Anastase, chassé du siège d'Antioche, et le pape écrivit même à l'empereur que si on ne voulait pas permettre à cet évêque de retourner à son église, on l'envoyât du moins à Rome avec l'usage du pallium.

Saint Grégoire écrivit la même année à Sévère d'Aquilée, chef des schismatiques de la province d'Istrie, pour lui enjoindre de la part de l'empereur de venir avec ses sectateurs au concile de Rome, afin d'y abjurer le schisme. Sévère et les évêques de son parti adressèrent des requêtes à l'empereur dans lesquelles ils protestaient de leur disposition à se soumettre à son jugement, mais non à celui du pape, ajoutant que leurs peuples souffriraient plutôt la mort que de consentir à la réunion ; et comme

plusieurs se trouvaient dans les villes envahies par les Lombards, Maurice, craignant sans doute de les attacher au parti de ces barbares, écrivit au souverain pontife d'ajourner cette affaire jusqu'à ce que l'Italie fût plus tranquille. Peu de temps après, les Lombards, étendant leurs ravages en Istrie, brûlèrent Grade, où Sévère faisait sa résidence. Jean de Ravenne pria le pape à cette occasion d'envoyer quelques secours à cet évêque. Mais saint Grégoire lui répondit : « Nous devons faire la charité à ceux qui sont fidèles à l'Église avant de secourir ses adversaires. On a enlevé plusieurs captifs de la ville de Fano, je dois d'abord m'occuper de les racheter. »

Laurent, évêque de Milan, qui avait depuis longtemps souscrit à la condamnation des trois chapitres, mourut l'an 593, et l'on élut à sa place Constantius, diacre de la même église. Saint Grégoire ayant reçu le décret d'élection, jugea à propos de le faire approuver par un grand nombre de Milanais qui s'étaient réfugiés à Gênes pour se soustraire aux hostilités des Lombards. Il députa pour cet objet un sous-diacre de l'Église romaine, et dans la commission qu'il lui remit, il ajoutait : « Si l'élection de Constantius est approuvée, vous le ferez consacrer de notre consentement par les évêques de la province, suivant l'ancienne coutume, en sorte que le saint-siège conserve son autorité sans diminuer les droits des autres. » On voit ici que les évêques du nord de l'Italie n'étaient pas ordonnés par le pape lui-même, comme ceux des provinces suburbicaires, mais que l'ordination ne se faisait toutefois qu'avec son consentement. On peut remarquer aussi qu'il déroge à l'usage particulier qui attribuait à l'évêque d'Aquilée l'ordination de celui de Milan, mais le schisme d'Istrie rendait cette dérogation nécessaire. Constantius, dans sa profession de foi adressée au pape, s'était abstenu de parler des trois chapitres ; toutefois quelques évêques de sa province firent courir le bruit qu'il s'était engagé par écrit à les condamner, et sous ce

prétexte ils se séparèrent de sa communion et persuadèrent à Théodelinde, reine des Lombards et catholique, de s'en séparer aussi. Saint Grégoire, pour ramener ces évêques, crut devoir déclarer lui-même, dans une lettre adressée à Constantius et destinée à leur être montrée, qu'il n'avait point été question des trois chapitres, et après avoir écrit à Théodelinde une première lettre que Constantius ne jugea pas à propos de remettre, parce qu'il y était question du cinquième concile, et qu'il craignait de heurter trop fortement les préventions de la reine, le pape approuva la conduite de cet évêque, et renvoya une seconde lettre où il se contentait d'approuver les quatre premiers conciles, et d'exhorter vivement la reine à embrasser la communion de Constantius et de l'Église romaine. Cette réserve du pape saint Grégoire au sujet du cinquième concile montre que l'Église crut devoir tolérer pendant quelque temps ceux qu'un respect mal entendu pour le concile de Chalcédoine empêchait de souscrire à la condamnation des trois chapitres ; mais on aurait tort d'en conclure qu'il ait permis de regarder comme douteuse l'infailibilité du cinquième concile ou d'en combattre les décisions. Nous avons déjà dit que l'affaire des trois chapitres impliquait deux questions distinctes, l'une de doctrine et l'autre d'opportunité, et quoique celle-ci eût été décidée implicitement avec la première, les préventions qui existaient sur ce point pouvaient être regardées comme un motif suffisant pour ne pas presser trop vivement des évêques obstinés dont la résistance aurait eu pour effet d'entraîner dans le schisme de nombreuses populations catholiques. Du reste, la sage condescendance de saint Grégoire eut d'heureux résultats : plusieurs schismatiques se réunirent à l'Église, et les soins du charitable pontife contribuèrent bientôt après à procurer la réunion d'un grand nombre d'autres dans les provinces d'Istrie.

Les Lombards, après un interrègne de dix ans, avaient



élu pour roi Autharis, qui défendit de baptiser les enfans de cette nation dans l'église catholique. Mais il mourut l'an 590 sans laisser d'enfans. Sa veuve Théodelinde était si chérie des Lombards, qu'ils promirent de reconnaître pour roi celui qu'elle prendrait pour époux. Elle choisit Agilulfe, duc de Turin, qui régna vingt-six ans. Théodelinde était catholique, et dans la suite elle fit abjurer l'arianisme au roi Agilulfe et à toute la nation. Ce peuple poursuivit ses conquêtes en Italie, et saint Grégoire, touché des malheurs de cette province, était réduit à chercher lui-même les moyens d'y mettre un terme. L'exarque de Ravenne avait rompu la paix et se trouvait hors d'état de soutenir la guerre. Ariulfe, duc de Spolète, venait jusqu'aux portes de Rome exercer des ravages et des cruautés; en sorte que le tendre pontife tomba malade de chagrin. Les provinces du midi étaient envahies et Naples menacée de tomber entre les mains des barbares. Le roi Agilulfe vint lui-même en 595 mettre le siège devant Rome, qui manquait de provisions et de troupes pour sa défense. Saint Grégoire fit des propositions de paix que le roi se montra disposé à accepter; mais l'exarque ne voulut pas les ratifier, et l'empereur se laissa conduire par les conseils de ce gouverneur. Les Lombards continuèrent donc à ravager l'Italie, et portèrent aussi leurs armes en Sardaigne. On trouve dans les écrits de saint Grégoire la peinture du triste état où se trouvaient ces provinces. Les villes sont détruites, les forteresses ruinées, les campagnes ravagées et désertes; Rome, autrefois la maîtresse du monde, est abandonnée par ses citoyens et insultée par ses ennemis. On voit une foule de malheureux emmenés captifs; d'autres sont massacrés ou reviennent avec les mains coupées. Il écrivait à l'impératrice : « Sachant qu'il y avait en Sardaigne beaucoup d'idolâtres, j'y ai envoyé un évêque d'Italie qui en a converti plusieurs; mais j'ai appris que ceux qui sacrifiaient aux idoles en obtenaient la permission du

juge en lui payant un droit, et qu'il continue d'exiger le même tribut de ceux qui ne sacrifient plus et qui sont baptisés. Comme l'évêque lui en faisait des reproches, il a répondu qu'il avait acheté sa charge si cher, qu'à moins de recourir à de tels moyens, il serait incapable de la payer. L'île de Corse est tellement accablée d'impôts, que les habitans ont peine à y satisfaire, même en vendant leurs enfans ; ce qui leur fait abandonner l'empire et chercher un refuge chez les Lombards. Un officier de la marine en Sicile est accusé de tant de vexations, de rapines et de confiscations injustes, qu'il faudrait un volume pour les énumérer.» Il se plaignait ainsi de l'exarque de Ravenne dans une lettre adressée à un évêque qui était en Orient : « Je ne puis vous exprimer ce que Romain, votre ami, nous fait souffrir. Sa mauvaise conduite nous nuit plus que les armes des Lombards. Nous sommes mieux traités par les ennemis qui nous tuent que par les officiers de l'empire, dont les rapines et les fraudes nous remplissent d'amertume. » Enfin cet exarque ayant été remplacé en 597, son successeur se concerta avec le pape pour conclure un traité de paix avec les Lombards (1).

L'église de Rome possédait alors des terres considérables en Italie, en Sicile, en Sardaigne et en Afrique. L'administration de ces fonds était confiée à des clercs inférieurs dont le chef était ordinairement un sous-diacre. Saint Grégoire leur faisait rendre compte exactement de leur gestion, et ne dédaignait pas d'entrer à cet égard dans les plus petits détails, soit pour conserver en bon état les revenus de son église, soit pour empêcher toute vexation de la part de ceux qui en avaient l'intendance. « Nous avons appris, écrivait-il au sous-diacre Pierre, administrateur des biens de Sicile, qu'on diminue aux paysans le prix du blé dans les temps d'abondance ;

(1) Paul. Diac. *Hist. Longob.* lib. IV. — Greg. M. *Epist.* lib. IV.

nous voulons qu'on le paye toujours au prix courant et sans déduction de ce qui périt par les naufrages. Nous défendons de rien exiger des fermiers au delà du prix de leur bail, que vous fixerez par écrit, pour qu'on ne puisse pas les charger davantage après notre mort; et vous prendrez sur ce prix ce que l'administrateur recevait en menus droits. Vous aurez soin surtout qu'on n'use pas de faux poids en recevant les payemens des fermiers. Nous avons appris encore que nos paysans sont vexés dans le paiement du premier terme de leurs rentes, et que n'ayant pas encore vendu leurs fruits, ils sont obligés d'emprunter à gros intérêts; c'est pourquoi nous ordonnons que vous leur donniez des biens de l'Église ce qu'ils auraient emprunté à des étrangers, et que vous receviez leur paiement peu à peu, à mesure qu'ils le pourront faire, de peur que les denrées qui leur suffiraient pour s'acquitter de la sorte ne fussent plus, si, en les pressant, on les force de les vendre à vil prix.»

Saint Grégoire n'apportait pas moins de soin à veiller au bon emploi de ces revenus. Il en faisait quatre fois par an la distribution au clergé, aux officiers de sa maison, aux églises, aux oratoires, aux monastères et aux hôpitaux de Rome et du voisinage. On gardait encore longtemps après au palais de Latran un gros volume contenant le nom, l'âge et la condition de tous les pauvres à qui le charitable pontife faisait distribuer des aumônes régulières, soit à Rome et dans les environs, soit dans les provinces éloignées. Le premier jour de chaque mois, il distribuait en nature, selon la saison, du blé, du vin, des légumes, de la viande, du poisson et de l'huile. Il avait établi des officiers pour donner tous les jours dans chaque rue les secours nécessaires aux malades. Il faisait porter des mets de sa cuisine à des pauvres honteux, et tous les jours on invitait à sa table douze étrangers, entre lesquels on dit qu'il reçut une fois son ange gardien, et une autre fois Jésus-Christ lui-même. Un pauvre

ayant été trouvé mort dans une rue écartée, il s'abstint pendant plusieurs jours de célébrer les saints mystères, comme s'il eût été coupable de sa mort. Outre ces aumônes réglées, on voit dans ses lettres de nombreux exemples des libéralités et des pensions qu'il faisait à différentes personnes. Il était si désintéressé, qu'il ne voulait pas même recevoir les présens d'usage. « Nous devons, écrivait-il à l'évêque de Messine, remettre les coutumes qui sont à charge aux églises ; continuez de suivre l'usage à l'égard des autres clercs et de leur envoyer ce qui est établi par la coutume ; mais pour nous, nous vous défendons de rien nous envoyer à l'avenir (1). »

Au reste, les soins qu'il était obligé de donner aux intérêts temporels de l'Église ne prenaient rien sur l'attention qu'il devait aux affaires spirituelles. Il embrassait dans son immense sollicitude une foule de détails aussi bien que les besoins généraux de la religion ; et malgré la faiblesse de sa santé, l'activité de son zèle suffisait à tout. Ayant un jour appris qu'une jeune fille esclave avait témoigné le désir de se consacrer à Dieu dans un monastère, il ordonna à un de ses officiers de l'acheter et de l'envoyer à Rome pour lui procurer l'asile qu'elle souhaitait. Il lui recommanda surtout la promptitude dans l'exécution de cet ordre, de peur que la ferveur de cette pauvre fille ne se ralentît. Ce trait est bien propre à faire connaître l'étendue de la charité de ce saint pape. Il s'efforçait de procurer aux églises de bons pasteurs ; il appuyait de son autorité ceux qui s'acquittaient dignement de leurs devoirs, et reprenait avec charité ceux qui les négligeaient. Il travaillait de tout son pouvoir à rendre partout l'Église florissante. Il corrigeait les abus, réprimait les désordres et maintenait la pureté de la discipline. Dès le commencement de son pontificat, il écrivit au gouverneur d'Afrique pour l'exhorter à réprimer

(1) Greg. M. *Epist.* lib. I. — Joan. diac. *Vit. Greg.*

les manichéens et les donatistes qui restaient encore dans cette province, et il ordonna de déposer un évêque qui pour de l'argent permettait des assemblées hérétiques dans le lieu de sa résidence. Il recommanda aussi de ne pas choisir les primats selon le rang d'ancienneté, comme c'était la coutume en Numidie, mais d'avoir égard au mérite, et de préférer pour cette dignité les évêques des villes à ceux des villages, comme étant plus capables de résister aux hérétiques. Il écrivit dans la suite plusieurs lettres à divers évêques d'Afrique pour les exhorter à la répression des abus; et en leur renvoyant le jugement d'une affaire portée devant lui, il délégua un clerc de l'Eglise romaine pour assister en son nom au concile qui se tiendrait à ce sujet. Ayant appris en 594 que l'audace des donatistes s'était accrue jusqu'à rebaptiser les catholiques et à chasser les évêques de leurs églises, il adressa de nouvelles et pressantes exhortations au gouverneur d'Afrique pour l'engager à faire exécuter les lois contre ces sectaires. Le primate de Carthage obtint de l'empereur Maurice une loi contre eux, et pour en procurer l'exécution, il tint un concile où il fut ordonné à tous les évêques de rechercher ces hérétiques, sous peine de perdre leurs biens et leurs dignités. Saint Grégoire, à qui il envoya les actes de ce concile, loua beaucoup son zèle. « Mais, ajouta-t-il, je crains que ce décret ne blesse les primats des autres provinces. » C'est qu'apparemment ces primats ne croyaient pas devoir être soumis aux lois d'un concile de la province particulière de Carthage.

Saint Grégoire ne négligeait aucun moyen de douceur pour engager les juifs à se convertir. Il écrivit au sous-diacre Pierre et au diacre Cyprien, intendans du patrimoine de l'Eglise en Sicile : « Je suis d'avis que vous promettiez en mon nom une diminution de la rente à ceux qui se convertiront; et ne craignez pas que cette diminution soit à pure perte; car, à supposer qu'ils ne se convertissent pas sincèrement, leurs enfans seront baptisés dans de meil-

leures dispositions. Mais il ne voulait pas qu'on employât la violence ou la contrainte pour leur faire embrasser le christianisme. Quelques juifs d'Italie que le commerce appelait de temps en temps à Marseille lui ayant fait des plaintes sur ce qu'on y baptisait un grand nombre des leurs plus par force que par persuasion, il écrivit à l'évêque de Marseille et à celui d'Arles qu'il fallait les instruire avant tout pour les convertir solidement, de peur qu'étant venus au baptême par nécessité, ils ne retournassent ensuite avec plus de danger à leur première superstition. Les juifs de Cagliari en Sardaigne se plaignirent aussi de ce que l'un d'eux, nouvellement converti, s'était emparé de leur synagogue et y avait mis une croix avec une image de la sainte Vierge. Saint Grégoire n'hésita pas à leur faire remettre cette synagogue, en ajoutant qu'il fallait user avec eux d'une modération propre à les attirer au christianisme, et non pas les y amener par contrainte.

La plupart des paysans de la Sardaigne, et même les serfs de l'église de Cagliari, étaient encore idolâtres, et comme les évêques de cette île ne travaillaient pas avec assez de zèle à les convertir, saint Grégoire envoya pour y prêcher la foi un évêque d'Italie, avec l'abbé du monastère qu'il avait fondé à Rome. Il écrivit aux nobles et aux propriétaires des terres pour leur représenter qu'ils auraient à rendre compte à Dieu des âmes de leurs serfs. « Ils vous sont confiés, leur dit-il, pour vous servir dans vos intérêts temporels, afin que vous leur procuriez des biens éternels. S'ils font leur devoir, pourquoi ne faites-vous pas le vôtre ? » Quant aux serfs des églises, il écrivit à l'évêque de Cagliari : « Que me sert de vous exhorter à convertir les étrangers, si vous négligez les gens qui dépendent de vous. Ayez soin de vous y appliquer désormais ; car si j'apprends qu'un évêque de Sardaigne ait un seul paysan idolâtre, je le punirai sévèrement. Que si le paysan s'obstine dans son infidélité, il faut le charger d'une



si forte taille qu'elle l'oblige à entendre raison.» Il reprit aussi l'évêque de Cagliari de ce qu'il avait excommunié une personne pour des injures qu'il en avait reçues, et il dit à ce sujet que les canons défendent aux évêques d'employer l'excommunication pour leurs offenses personnelles. Le plus grand nombre des idolâtres en Sardaigne se trouvaient surtout parmi les Barbaricins, dont le chef, Hospiton, avait déjà reçu le baptême. Saint Grégoire lui recommanda ses missionnaires, et l'exhorta à procurer le salut de sa nation. Le gouverneur de l'île pour les Romains, secondant les intentions du pape, offrit la paix aux Barbaricins, à condition qu'ils voulussent embrasser le christianisme.

Les guerres dont l'Italie était affligée avaient ruiné plusieurs villes et désolé leurs églises. Saint Grégoire en prit soin dès le commencement de son pontificat, et afin que le peu de peuple qui y restait ne fût pas sans secours, il en chargea les évêques les plus voisins. Il unit les églises de Misène et de Cumes qui étaient voisines, et il permit à l'évêque d'établir sa résidence où il voudrait, mais à la charge de faire célébrer les saints mystères dans l'église où il ne résiderait pas. Il réunit de même plusieurs autres évêchés. L'église de Populonium était tellement abandonnée depuis la mort de saint Cerbone, qu'on n'y administrait ni la pénitence aux mourans, ni le baptême aux enfans. Saint Grégoire ordonna à Balbin, évêque de Roselle, de prendre soin de cette église en qualité de visiteur, d'y établir un prêtre cardinal avec deux diacres, et trois prêtres dans les paroisses de la campagne. On appelait alors cardinaux les évêques, les prêtres et les diacres titulaires attachés à une église, pour les distinguer de ceux qui ne les servaient qu'en passant et par commission.

Plusieurs évêques d'Illyrie ayant été chassés de leurs sièges par les barbares qui ravageaient le pays, l'empereur ordonna qu'ils se retireraient chez les évêques qui

étaient demeurés en place, et que ceux-ci se chargeraient de leur subsistance. Saint Grégoire en étant averti par le gouverneur de la province, écrivit à tous les évêques d'Illyrie de s'acquitter de ce devoir, non seulement pour obéir à l'empereur, mais beaucoup plus encore pour obéir à Dieu, qui nous commande la charité. Il déclare néanmoins que les évêques privés de leur siège n'auront aucune autorité dans les églises qui leur donneront retraite, et qu'ils se contenteront d'y recevoir leur subsistance.

Il veillait exactement sur l'élection des évêques en Italie et en Sicile, où il exerçait une juridiction particulière. Démétrius, évêque de Naples, fut déposé pour des crimes qui méritaient la mort. Cette église étant ainsi vacante, saint Grégoire écrivit au clergé, aux magistrats et au peuple, d'élire incessamment un évêque; et cependant il envoya à Naples pour visiteur Paul, évêque de Népi, en lui permettant d'ordonner des clercs et de faire les autres fonctions épiscopales. Ainsi il ne faisait pas difficulté dans l'intérêt des fidèles de faire quitter à un évêque une petite église dont il était titulaire pour en gouverner par commission une plus considérable. Les Napolitains envoyèrent au pape un décret d'élection en faveur de Florentius, sous-diacre de l'église de Rome; mais Florentius refusa avec beaucoup de larmes et fut inflexible dans ce refus. Saint Grégoire en fut autant affligé qu'il avait été consolé de cette élection. Il renvoya donc ceux qui avaient apporté le décret avec une lettre au duc de Campanie, par laquelle il le priait d'assembler les principaux et le peuple de Naples pour choisir un autre évêque. « Que si, ajoutait-il, vous ne trouvez personne dont vous puissiez convenir, choisissez au moins trois hommes d'une sagesse et d'une probité connue, et envoyez-les ici au nom de toute la communauté, peut-être trouveront-ils à Rome quelqu'un capable d'être votre évêque. » Quelques-uns des habitants de Rimini ayant choisi pour évêque Odéatin,

envoyèrent le décret d'élection à saint Grégoire pour qu'il fit l'ordination ; mais il refusa et leur écrivit d'en choisir un autre ; ajoutant que s'ils ne trouvaient personne dans leur ville qui eût les qualités requises, le clerc chargé de sa lettre leur désignerait celui qu'ils devraient élire.

Quelquefois il donnait un seul visiteur à plusieurs églises voisines. Ces visiteurs étaient ordinairement des évêques ; quelquefois cependant il commettait seulement un prêtre pour avoir soin d'une église vacante et présider à l'élection. Il écrivit au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, d'examiner quels seraient les sujets propres à remplir les sièges vacans, et de les envoyer à Rome après s'être informé de leurs mœurs. Plus tard, ayant ordonné pour le siège de Syracuse l'abbé de son monastère de Rome, il l'établit son vicaire sur toute la Sicile. En général, saint Grégoire voulait que l'évêque fût choisi dans le clergé de la ville même, autant qu'il était possible. L'évêque élu venait à Rome se faire ordonner avec le décret d'élection et les lettres du visiteur. Du reste le pape ne conférait l'ordination qu'aux évêques des églises qui dépendaient particulièrement de celle de Rome, et qu'à cause de cela on appelait suburbicaires ; savoir : celles de la partie méridionale de l'Italie, où il était seul archevêque ; et celles de Sicile et des autres îles, quoiqu'elles eussent des métropolitains. Quant au nord de l'Italie, qui dépendait des métropoles de Milan et d'Aquilée, on a déjà vu que les ordinations se faisaient dans la province. Il en était de même en Espagne, en Afrique et dans les Gaules. L'évêque d'Arles, qui était vicaire du saint-siège pour les Gaules, avait le droit de convoquer et de présider les conciles, et de juger les causes des évêques ; mais on ne voit pas que les ordinations lui aient été réservées, comme elles l'étaient à l'évêque de Thessalonique, qui avait le titre de vicaire pour l'Illyrie occidentale. Saint Grégoire, en conférant le *pal-*

*lium* à saint Virgile d'Arles, et l'établissant son vicaire dans le royaume de Childebert, réservait expressément, comme les papes ses prédécesseurs, les droits des métropolitains. « S'il survient, ajouta-t-il, quelque question de foi, ou quelque autre affaire importante, vous assemblez douze évêques pour la juger; et si elle ne peut être décidée, vous nous en renverrez le jugement. Il prenait soin de faire tenir des conciles en Afrique pour le jugement des évêques, et il y intervenait par ses délégués. Il envoya aussi un clerc en Espagne pour juger deux évêques qui se plaignaient d'avoir été déposés injustement. Enfin il exerçait comme chef de l'Église son autorité en Orient pour le maintien des canons et le jugement des affaires importantes.

Adrien, évêque de Thèbes, étant accusé devant l'empereur par deux diacres déposés, Maurice, suivant les canons, renvoya l'affaire à Jean de Larisse, métropolitain, et celui-ci, quoique les accusations fussent dénuées de preuves, condamna l'évêque et le fit enfermer dans une étroite prison, où il le contraignit de signer un acquiescement à la sentence rendue contre lui. Mais Adrien ne laissa pas d'interjeter appel de ce jugement, et il fit parvenir les actes de la procédure à l'empereur, qui en commit l'examen à Honorat, nonce du pape à Constantinople, et à Sébastien, secrétaire d'état. La cause ayant été soigneusement examinée, Adrien fut renvoyé absous. Toutefois on obtint un nouvel ordre de l'empereur pour renvoyer cette affaire à Jean, évêque de Justinianée, qui avait le titre de primat et de légat du saint-siège pour quelques provinces d'Illyrie. L'évêque accusé ne put être convaincu, et fut néanmoins déposé. Alors il appela au pape, et signifia cet appel à Jean de Justinianée, qui promit au nonce Honorat d'envoyer des agents à Rome pour soutenir son jugement. Saint Grégoire attendit longtemps, mais ne voyant paraître personne, ni de la part du primat, ni de la part du métropolitain, il examina les actes

es procédures faites devant eux, et trouva leurs sentences aussi injustes dans le fond qu'irrégulières dans les formes. Il rétablit donc Adrien dans son siège, et condamna le primat à trente jours de pénitence, pendant lesquels il serait privé de la communion, sous peine d'un traitement plus rigoureux s'il n'obéissait. Quant à Jean de Larisse, il lui écrivit : « Vous méritez d'être privé de la communion pour avoir méprisé l'ordonnance de mon prédécesseur, qui avait exempté de votre juridiction l'évêque de Thèbes et son église ; nous nous contentons néanmoins de vous enjoindre d'observer cette ordonnance à l'avenir, en sorte que les prétentions que vous pourriez avoir contre Adrien soient décidées par nos nonces à Constantinople si elles sont médiocres, ou renvoyées ici devant le siège apostolique si elles sont considérables ; tout sous peine d'excommunication dont vous ne pourrez être absous que par ordre du pontife romain, excepté l'article de la mort. Vous restituerez aussi tous les biens meubles ou immeubles de l'église de Thèbes qu'on vous accuse de retenir, et dont l'état est ci-joint. S'il y a quelque différend à cet égard, nous voulons que notre nonce à Constantinople en prenne connaissance (1). »

Natalis, évêque de Salone en Dalmatie, maltraitait l'archidiaque Honorat, qui voulait l'empêcher de donner à ses gens les richesses de l'église. Il assembla un concile de la province dont il était métropolitain pour déposer le diacre, et il donna sa charge à un autre plus commode ; puis il ordonna prêtre Honorat contre son gré. Le saint Grégoire enjoignit à cet évêque de le rétablir dans ses fonctions, et comme sa première lettre ne produisit aucun effet : « Sachez, lui écrivit-il, que si vous différez davantage vous serez privé de l'usage du *pallium* qui vous a été accordé par le saint-siège, et si vous persistez ensuite, vous serez retranché de la communion, après

quoi, nous examinerons juridiquement si vous devez rester dans l'épiscopat. Quant à celui que vous avez élevé à l'archidiaconat au préjudice d'Honorat, nous le déposons de cette dignité, et s'il continue d'en exercer les fonctions, il sera excommunié. » Natalis étant mort quelque temps après, saint Grégoire écrivit au sous-diacre Antonin, recteur du patrimoine de l'Église romaine en Dalmatie, de prendre les mesures nécessaires pour assurer l'observation des règles canoniques dans l'élection d'un nouvel évêque, et de lui envoyer le décret d'élection selon la coutume, afin d'obtenir son consentement pour l'ordination. Le diacre Honorat fut élu par le clergé de Salone ; mais quelques-uns s'y opposèrent, et les évêques de la province préférèrent un nommé Maxime, qui fit confirmer son élection par l'empereur et se fit mettre en possession par l'exarque de Ravenne. Sitôt que saint Grégoire eut avis de cette entreprise, il écrivit aux évêques de Dalmatie pour leur défendre, par l'autorité apostolique et sous peine d'excommunication, d'ordonner un évêque à Salone sans son consentement ; puis ayant appris que Maxime avait été mis en possession à main armée, il lui fit défense, ainsi qu'à tous ceux qui l'avaient ordonné, de faire aucune fonction sacerdotale ; ensuite il le cita à Rome pour y rendre compte de sa conduite. Mais l'intrus, appuyé par l'exarque, n'eut aucun égard aux ordres du souverain pontife ; l'empereur lui-même fit savoir à saint Grégoire qu'il n'approuvait pas que l'on voulût toucher à l'ordination de Maxime. Tout cela n'ébranla point la fermeté du pape. Il écrivit à Sabinien, son nonce à Constantinople, qu'il mourrait plutôt que de voir l'autorité du saint-siège méprisée par sa négligence. Il porta aussi des plaintes à l'impératrice, en témoignant toutefois qu'il voulait bien par égard pour l'empereur reconnaître l'ordination de Maxime, quoique faite contre son gré ; mais il ajouta que pour ce qui regardait la simonie, les sacrilèges et les autres crimes dont Maximin



était accusé, il ne pouvait se relâcher aucunement, ni se dispenser de sévir contre lui selon toute la rigueur des lois canoniques, s'il ne venait incessamment à Rome pour se justifier. L'intrus éluda longtemps sous divers prétextes les ordres du pape et de l'empereur à cet égard, et il demanda d'être jugé sur les lieux. Saint Grégoire voyant son refus opiniâtre, réitéra l'excommunication prononcée contre lui et contre ceux qui l'avaient ordonné. Enfin l'empereur donna ordre à l'exarque Callinique de travailler à un accommodement. L'exarque en écrivit à saint Grégoire, et il fut convenu que Maxime se rendrait à Ravenne et exécuterait ce qui lui serait prescrit par l'archevêque Marinien, délégué pour juger sa cause. Maxime fut forcé d'obéir, et après s'être purgé par serment des crimes de simonie et d'impureté, il demanda publiquement pardon de ses autres fautes, et reçut l'absolution de Marinien, avec une lettre du pape qui le rétablissait dans la communion de l'Eglise. Cette affaire avait duré plusieurs années, et ne fut terminée que vers l'an 600.

Saint Grégoire, dans un concile tenu à Rome en 595, fit quelques réglemens, dont le plus remarquable est celui qui portait que les papes, au lieu de laïques, devraient avoir des clercs ou des moines pour le service intérieur de leur chambre. Il avait mis lui-même en pratique ce règlement. Il réunit autour de lui, dès le commencement de son pontificat, des clercs et des moines d'un grand mérite, parmi lesquels on peut citer Augustin et Mellitus, qu'il envoya depuis l'un et l'autre en Angleterre; Marinien, qui devint évêque de Ravenne, et Maximien, qui fut évêque de Syracuse et vicaire du saint-siège en Sicile. Il les consultait sur les affaires importantes, et pratiquait avec eux les exercices de la vie monastique.

Dans ce même concile, saint Grégoire jugea deux affaires qui méritent d'être remarquées. Jean, prêtre de Chalcédoine, ayant été accusé d'hérésie, le patriarche de Constantinople lui donna des juges qui le condamnè-

rent, malgré l'orthodoxie de sa profession de foi, et quoi que ses accusateurs fussent hors d'état de spécifier les erreurs qu'ils prétendaient lui imputer. Ces faits furent prouvés par les actes du procès; en sorte que saint Grégoire n'hésita pas à casser ce jugement et à renvoyer l'accusé absous. Un autre prêtre nommé Athanase, moine du monastère de Tamnac en Lycaonie, était accusé de combattre sur certains points les décisions du concile d'Éphèse; mais saint Grégoire reconnut qu'il s'était élevé contre des propositions pélagiennes faussement attribuées à ce concile. Il examina l'exemplaire qu'en avait l'Église romaine, et n'y trouva rien de semblable. Il fit apporter de Ravenne un autre exemplaire très-ancien qui se trouva conforme à celui de Rome, et les députés de Constantinople furent obligés de reconnaître que ces propositions hérétiques ne devaient pas être attribuées au concile d'Éphèse. Saint Grégoire écrivit plus tard à ce sujet au patrice Narsès : « J'ai soigneusement examiné le concile d'Éphèse, et je pense qu'on y a fait quelque altération, comme dans celui de Chalcédoine dont un endroit a été falsifié par l'église de Constantinople. Cherchez donc les plus anciens exemplaires, et défiez-vous des nouveaux. Les Latins sont bien plus vrais que les Grecs; car nos gens, qui ne se piquent pas de tant d'esprit, n'ont pas besoin de recourir à l'imposture. » Ce qui est dit de la falsification du concile de Chalcédoine peut se rapporter au fameux canon concernant les prérogatives de Constantinople, ou bien au changement qu'on a remarqué dans quelques exemplaires où, au lieu de ces expressions *en deux natures*, on lit *de deux natures*. Le jugement de ces deux affaires montre que la juridiction du pape était reconnue par le patriarche de Constantinople dans le temps même où celui-ci prenait le titre arrogant d'évêque universel; car Jean le Jeuneur se soumettait à cette juridiction, puisqu'il envoyait ses députés avec des lettres et les pièces du procès.

Saint Grégoire était indisposé depuis longtemps contre le patriarche. Il lui avait adressé des représentations au sujet des mauvais traitemens dont se plaignait le moine Athanasie, qui avait été frappé à coups de bâton dans l'église de Constantinople, et le patriarche s'était borné à répondre qu'il ne savait ce qu'on voulait dire; sur quoi le saint pontife lui écrivit : « J'ai été fort surpris de votre réponse; car si elle est vraie, qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir les serviteurs de Dieu ainsi traités, sans que le pasteur qui est présent le sache? et si vous le savez, que répondre à ces mots de l'Écriture : La bouche qui ment donne la mort à l'âme? Est-ce donc là où se termine cette grande abstinence? Ces lettres portent votre nom, mais je ne puis croire qu'elles soient de vous. » Saint Grégoire attribue ensuite cette misérable excuse à un jeune homme qui était auprès du patriarche, et il le presse vivement de ne plus écouter cet intrigant, et de vouloir conserver la paix avec ses collègues. Le pape avait écrit en même temps au patrice Narsès relativement à cette affaire : « Je suis disposé à la poursuivre de tout mon pouvoir, et si je vois qu'on n'observe pas les canons du saint-siège, Dieu m'inspirera ce que je dois faire contre ceux qui les méprisent. »

Dans les procédures envoyées à Rome contre le prêtre Athanasie, Jean le Jeûneur prenait presque à chaque ligne le titre d'évêque universel. Saint Grégoire, justement indigné, lui en fit parler deux fois par son nonce, et ensuite il lui en écrivit ainsi : « Vous savez quelle paix vous avez trouvée dans les églises, et je ne sais par quel motif vous prétendez vous attribuer un nouveau titre capable de scandaliser tous vos frères. Vous vous déclariez indigne du nom d'évêque, et maintenant vous voulez le porter vous seul. Pélage, mon prédécesseur, vous en a repris vivement, et depuis que je suis appelé au gouvernement de l'Église, je vous en ai fait parler plusieurs fois par mes nonces. Je vous prie, je vous conjure, avec

toute la modération possible, de résister à ceux qui vous flattent et qui vous donnent ce nom plein d'extravagance et d'orgueil. Ne savez-vous pas que le concile de Chalcedoine offrait cet honneur aux évêques de Rome? Mais aucun n'a voulu le recevoir, de peur qu'il ne parût s'attribuer à lui seul l'épiscopat et l'ôter à tous ses frères. Saint Grégoire écrivit en même temps à son nonce au sujet des artifices de Jean, qui faisait appuyer son titre par l'autorité impériale. « Il espère, dit-il, autoriser sa vaine prétention si j'écoute l'empereur, ou l'irriter contre moi si je ne l'écoute pas. Mais je marche dans la droiture, ne craignant en cette affaire que Dieu seul. Méprisez aussi tout ce qui paraît grand en ce monde. Ils ne peuvent nous défendre des épées de nos ennemis; ils nous ont fait perdre nos biens sous prétexte de sauver l'état; et ils voudraient encore après cela nous faire perdre la foi, en nous faisant consentir à ce titre criminel. » Saint Grégoire regardait cette contestation comme intéressant la foi, parce qu'elle touchait à la primauté du saint-siège, et qu'il prévoyait les suites funestes de l'ambition toujours croissante des évêques de Constantinople.

C'est ce qui l'obligea de répondre dans les termes les plus forts à la lettre de l'empereur en faveur du patriarche. « On peut regarder, dit-il, les calamités publiques comme un châtiment de l'ambition des évêques. Tout l'Europe est livrée aux barbares, les forteresses ruinées, les villes détruites, les provinces ravagées, les terres incultes, et les évêques, au lieu de pleurer et de s'humilier, cherchent de nouveaux titres pour contenter leur vanité. Nous détruisons par nos exemples ce que nous établissons par nos paroles. Nos os sont consumés de jeûne, et notre esprit est enflé d'orgueil; nous avons le cœur élevé sous des habits méprisables; quoique nous couchions sur la cendre, nous ne laissons pas d'aspirer à ce qu'il y a de plus grand. » Tout ceci était une allusion à l'extérieur mortifié de Jean de Constantinople. « La primauté et la con

uite de toute l'Église, continue saint Grégoire, a été  
onnée à saint Pierre, et néanmoins on ne l'appelle pas  
pôtre universel. Est-ce ma cause particulière que je dé-  
ends? N'est-ce pas celle de Dieu et de toute l'Église?  
Plusieurs évêques de Constantinople ont été hérétiques  
et même hérésiarques, comme Nestorius et Macédonius :  
si donc celui qui remplit ce siège était évêque universel,  
toute l'Église tomberait avec lui. Pour moi, je suis le ser-  
viteur de tous les évêques tant qu'ils vivent en évêques ;  
mais si quelqu'un élève sa tête contre Dieu, j'espère qu'il  
l'abaissera pas la mienne, même avec le glaive. « C'est  
ainsi que ce grand pape, malgré son humilité profonde,  
défendait avec autant de dignité que de vigueur la préé-  
minence du saint-siège. Pour condamner par son exemple  
l'orgueilleuse prétention de l'évêque de Constantinople,  
il prit le titre de serviteur des serviteurs de Dieu, titre  
qui a été depuis adopté par ses successeurs. Saint Gré-  
goire, écrivant pour le même sujet à l'impératrice Con-  
stantine, s'exprimait ainsi : « Il est triste que l'empereur  
pouffe celui qui veut être appelé seul évêque au mépris  
de tous les autres. J'avoue que les péchés de Grégoire le  
méritent ; mais saint Pierre n'a point de péchés qui doi-  
vent lui attirer un pareil traitement de votre temps. » Il  
écrivit aussi une lettre commune aux patriarches d'A-  
lexandrie et d'Antioche, pour les exhorter à unir leurs  
efforts aux siens contre les prétentions ambitieuses de  
l'évêque de Constantinople. Après avoir rapporté toute  
la suite de cette affaire, il ajoutait : « Si l'on permet  
l'usage de ce titre, on dégrade tous les patriarches, et  
quand celui qu'on nomme évêque universel tombera dans  
l'erreur, il ne se trouvera plus d'évêque qui soit demeuré  
dans la foi. Je vous conjure donc d'être fidèles à garder  
vos églises telles que vous les avez reçues. S'il survient  
quelque adversité, demeurons unanimes, et faisons voir,  
même en mourant, s'il le faut, que ce n'est point notre  
intérêt particulier qui nous fait condamner ce titre. »

Dans une autre lettre adressée quelque temps après saint Euloge d'Alexandrie, le pape expose en ces termes le fondement de la primauté du saint-siège et l'origine de la juridiction patriarcale des églises d'Alexandrie et d'Antioche : « Quoiqu'il y ait eu plusieurs apôtres, toutefois le siège du prince des apôtres est le seul qui a prévalu pour l'autorité, à cause de la primauté de saint Pierre, à qui il a été dit : Affermissez vos frères et païssez mes brebis. Il a élevé le siège de Rome, où il s'est fixé et où il a fini sa carrière mortelle. Le siège d'Alexandrie tire son honneur de l'évangéliste son disciple, qu'il y a envoyé. Il a affermi le siège d'Antioche en l'occupant sept ans, quoique pour en sortir ensuite. Ainsi ce n'est qu'un siège du même apôtre, dans lequel néanmoins trois évêques président maintenant par l'autorité divine (1).

Toutes les remontrances de saint Grégoire ne produisirent aucun effet, et le patriarche de Constantinople persista à conserver son titre fastueux jusqu'à sa mort, arrivée peu de temps après au mois de septembre de l'an 593. Outre son austérité, qui lui fit donner le surnom de Jeûneur, il parut si détaché des biens de ce monde qu'on ne trouva chez lui qu'une couchette de bois avec une couverture de laine et un seul manteau; mais son orgueilleuse obstination l'a fait soupçonner d'hypocrisie. Il eut pour successeur le prêtre Cyriaque, recommandable par son mérite et sa vertu, mais qui ne laissa pas de prendre, à l'exemple de Jean, le titre de patriarche œcuménique. Saint Grégoire ne voulut pourtant pas rompre avec lui la communion pour ce sujet; il fit même un très-bon accueil aux députés de Cyriaque qui apportèrent à Rome ses lettres synodiques et sa profession de foi. Il avait reconnu en lui plusieurs bonnes qualités pendant qu'il était légat à Constantinople, et il lui renouvela ses anciens témoignages d'amitié; mais il défendit

(1) Greg. M. *Epist.* lib. IV et VI.



it néanmoins à son nonce d'assister à la messe du patriarche tant qu'il n'aurait pas renoncé à son titre ; car, en conservant l'unité, il ne voulait pas négliger ce qu'il croyait utile pour réprimer l'orgueil et l'ambition. C'est ainsi qu'il expliqua lui-même sa conduite dans ses réponses à l'empereur et au patriarche Anastase d'Antioche, qui l'avaient exhorté l'un et l'autre à laisser tomber cette affaire. « On ne doit pas, écrivait-il à ce dernier, regarder comme peu importante une entreprise qui tend à corrompre la foi de l'Eglise universelle. » Anastase avait été rétabli deux ans auparavant sur le siège d'Antioche. Il était devenu vacant par la mort du patriarche Grégoire, et il occupa jusqu'à l'an 598.

L'impératrice Constantine avait demandé à saint Grégoire le chef de saint Paul ou quelque autre partie de son corps, pour mettre dans l'église que l'on bâtissait en l'honneur de cet apôtre à Constantinople ; mais le saint docteur n'approuvait pas la coutume déjà ordinaire parmi les Grecs, et encore inconnue aux Occidentaux, de partager les corps des saints pour en transférer les reliques à divers endroits. Il répondit donc à l'impératrice qu'il ne pouvait faire ce qu'elle demandait, et que plusieurs personnes qui avaient fouillé, même par ignorance, près des tombeaux des martyrs, étaient mortes subitement ou peu de temps après. « Quand les Romains, ajoutait-il, trouvent des reliques, ils ne touchent pas aux corps des saints, ils mettent seulement sur leurs tombeaux des pierres qu'ils y laissent exposés quelque temps, et que l'on retire ensuite pour les enfermer, avec la vénération vénérable, dans l'église que l'on doit dédier. Mais afin de ne pas frustrer votre pieux désir, je vous enverrai incessamment, si toutefois je puis en emporter avec moi, quelques parcelles des chaînes que saint Paul a portées, et qui font beaucoup de miracles. On vient souvent demander de cette limaille, et l'évêque, prenant la parole, en tire quelquefois au premier moment ; mais quel-

quefois il fait de longs efforts sans pouvoir arracher moindre parcelle. »

Deux ans auparavant, l'empereur Maurice avait fait une loi portant défense à tous ceux qui auraient exercé des charges publiques d'entrer dans le clergé ou dans les monastères, et à tous ceux qui étaient marqués à la main comme soldats enrôlés, d'embrasser la vie monastique. Saint Grégoire lui fit à ce sujet de vives remontrances. Il commence sa lettre par lui représenter que c'est se rendre coupable que de ne pas dire la vérité aux princes, puis il loue la première disposition de la loi, qui exclut de la cléricature les officiers publics, comme voulant plutôt changer d'emploi que renoncer au monde. « Mais », ajoute-t-il, je m'étonne qu'il leur soit interdit de se retirer dans des monastères, et la défense que la loi fait aux soldats d'embrasser la vie monastique m'épouvante pour vous. C'est fermer à plusieurs le chemin du ciel, car, bien que l'on puisse vivre saintement dans le monde, il y a néanmoins beaucoup de personnes à qui l'asile du monastère est nécessaire. Je ne puis m'empêcher de vous dire que cette loi est opposée à la loi divine, et que la puissance qui vous a été donnée d'en haut sur les hommes ne doit pas être employée à mettre des obstacles à leur salut. Que répondrez-vous au souverain juge, lorsque vous reprochera que, pour les bienfaits dont il vous a comblés, vous avez retiré vos soldats de son service ? Je vous conjure, par ce juge terrible, de ne pas anéantir le fruit de vos bonnes œuvres, mais d'adoucir ou de révoquer cette loi. » Saint Grégoire envoya sa lettre à Théodore, son ami particulier et médecin de l'empereur. Le motif de cette loi, lui dit le saint pape, est que les conversions des soldats diminuent les armées, l'empereur doit considérer que c'est moins par la force de ses troupes que par celle de ses prières qu'il a vaincu les Perses. Or, il est étonnant qu'il détourne ses soldats du service de celui à qui il doit sa puissance. Je vous prie

de présenter ma remontrance à l'empereur en secret et dans un temps favorable. Servez-vous de l'amitié dont il vous honore pour lui parler librement de l'intérêt de sa conscience, au milieu de tant d'occupations qui peuvent l'empêcher d'y penser sérieusement. Si vous êtes écouté, vous procurerez le bien de son âme et de la vôtre ; si vous ne l'êtes point, Dieu ne laissera point de récompenser les efforts que vous aurez faits. » L'empereur eut égard aux remontrances de saint Grégoire ; il permit aux soldats d'entrer dans les monastères, à condition qu'on les éprouverait pendant trois ans et qu'on examinerait sérieusement les motifs de leur retraite. Quant aux officiers publics et à ceux qui étaient engagés dans des affaires temporelles, il permit de les admettre après qu'ils auraient réglé leurs comptes.

Comme saint Grégoire avait embrassé lui-même la vie monastique, il s'occupa constamment et avec beaucoup de zèle de ce qui pouvait contribuer à la rendre florissante. On trouve dans ses lettres une foule de réglemens concernant les moines et les religieuses, et dans un concile tenu l'an 601, il fit une constitution pour confirmer leurs privilèges. Il défend à tout évêque de rien diminuer des biens, des revenus ou des titres des monastères. « S'ils ont, ajoute-t-il, quelque différend pour des terres qu'ils prétendent appartenir à leurs églises, ils choisiront des abbés ou d'autres arbitres craignant Dieu, pour les terminer promptement. Après la mort de l'abbé, le successeur sera élu par le consentement libre et unanime de la communauté et tiré de son corps. Si l'on n'y en trouve point de capable, on le prendra dans les autres monastères. L'élu sera ordonné sans fraude et sans vénalité ; après quoi on ne pourra commettre à un autre le gouvernement du monastère, à moins que l'abbé ne soit reconnu coupable selon les canons. On ne pourra ôter à l'abbé aucun de ses moines malgré lui, pour le faire entrer dans le clergé ou le mettre à la tête d'un autre mo-

nastère ; mais l'abbé pourra offrir pour le service de l'Église ceux qu'il jugera dignes, et celui qui aura passé dans le clergé ne pourra plus demeurer dans le monastère. Nous défendons à l'évêque de faire l'inventaire des biens ou des titres du monastère même après la mort de l'abbé ; nous lui défendons aussi d'y célébrer des messes publiques, d'y établir sa chaire ou d'y faire le moindre règlement, si ce n'est du consentement de l'abbé, qui doit avoir toujours autorité sur les moines.

Quelques années auparavant, le monastère de Poitiers, fondé par sainte Radegonde, avait été troublé par la scandaleuse révolte de la religieuse Chrodielde, fille du roi Charibert. Outrée de n'avoir pas été élue abbesse, elle sortit de son couvent avec Basine, sa cousine-germaine, fille du roi Chilpéric, et environ quarante autres religieuses qu'elle avait attirées à son parti. L'évêque Mérovée chercha vainement à les retenir ; elles enfoncèrent les portes du monastère et se rendirent à Tours, malgré les mauvais chemins et la rigueur de la saison. C'était au mois de février de l'an 589. Saint Grégoire, évêque de Tours, leur représenta qu'elles s'exposaient à être excommuniées pour leur fuite et leur révolte ; mais Chrodielde ne voulut rien entendre, et partit pour aller trouver le roi Gontran. Pendant son voyage, plusieurs de ces religieuses fugitives se laissèrent séduire et se marièrent. Gontran ordonna une assemblée d'évêques pour prendre connaissance de cette affaire. En attendant leur réunion, Chrodielde rassembla une troupe de vagabonds et de scélérats, et retournant à Poitiers avec ses compagnes, elle s'établit dans l'église de Saint-Hilaire, et déclara qu'elle ne rentrerait point au monastère à moins que l'abbesse n'en fût chassée. Gondégisile, archevêque de Bordeaux, qui s'était rendu à Poitiers avec quelques-uns de ses suffragans, voyant l'obstination de ces religieuses rebelles, les déclara excommuniées. Alors les brigands qu'elles avaient réunis se précipitèrent dans l'église où

étaient les évêques, les chargèrent de coups, mirent en sang les diacres et les autres clercs, et en assommèrent quelques-uns. Ensuite Chrodielde s'empara des terres du monastère, et l'année suivante elle le fit envahir par les bandits qui étaient à ses ordres, et qui enlevèrent l'abbesse pour l'emprisonner dans la maison qu'habitait Basine. Enfin les rois Childebert et Gontran ordonnèrent une nouvelle assemblée d'évêques pour mettre fin à ces désordres par des voies canoniques, et le comte de Poitiers reçut ordre de son côté de punir les séditeux. Il les tira du monastère où ils s'étaient retranchés et les châtia sévèrement. Quand l'ordre fut ainsi rétabli, les évêques entendirent les plaintes et les accusations portées contre l'abbesse par Chrodielde et ses complices. Comme ces accusations n'étaient appuyées d'aucune preuve, ils exhortèrent les religieuses rebelles à demander pardon de leur faute et à rentrer dans le devoir. Mais elles le refusèrent, et menacèrent hautement de tuer l'abbesse. Alors les évêques les déclarèrent excommuniées jusqu'à ce qu'elles fissent pénitence, et rétablirent l'abbesse dans le gouvernement de son monastère. Cette affaire scandaleuse fut terminée dans un concile de Metz qui se tint la même année 590. Basine demanda pardon et promit de se soumettre à l'abbesse. Quant à Chrodielde, elle protesta qu'elle ne rentrerait point dans le monastère tant que l'abbesse y demeurerait. Toutefois les évêques, à la prière de Childebert, consentirent à lever l'excommunication prononcée contre elle, mais à condition qu'elle vivrait tranquille dans une terre que le roi lui accorda (1).

Ce concile de Metz fut assemblé pour juger la cause de Gilles, évêque de Reims, accusé de s'être laissé corrompre par les présents du roi Chilpéric pour travailler contre les intérêts de la reine Brunehaut et de son fils Childebert. Il nia longtemps la trahison qu'on lui impu-

(1) Greg. Tur. lib. IX et X.

taut ; mais se voyant convaincu par les plus fortes preuves, après qu'on lui eut accordé trois jours pour préparer sa défense, il confessa ses crimes et dit aux évêques : Ne différez pas de condamner un coupable ; je mérite la mort pour avoir toujours agi contre le service du roi et de sa mère ; c'est par mon conseil que sont arrivées ces guerres qui ont causé tant de ravages dans les Gaules. Les évêques lui obtinrent grâce de la vie et le déposèrent, après quoi il fut exilé à Strasbourg. On trouva beaucoup d'or et d'argent dans son trésor, et l'on confisqua au profit du roi ce qui provenait de ses crimes.

Vers ce même temps mourut saint Aré dius ou saint Yrieix, abbé d'un monastère qu'il avait fondé dans le Limousin, où il se rendit célèbre par plusieurs miracles opérés pour la guérison des malades. Il avait été chancelier du roi Théodebert, et après avoir quitté la cour pour se consacrer entièrement à Dieu, il employa une partie de ses biens à bâtir des églises. On remarque parmi ses disciples saint Vulfilaïc, Lombard de naissance, qui se retira ensuite dans le pays de Trèves, et bâtit un monastère sur une montagne près du château d'Ivois. Il y fit dresser une colonne où il demeura longtemps debout et nu-pieds. Il eut cruellement à souffrir de la rigueur du froid, qui lui fit tomber plusieurs fois les ongles. Les peuples du voisinage étaient encore païens, et adoraient surtout une idole gigantesque depuis longtemps fameuse sous le nom de Diane des Ardennes. Vulfilaïc fit tant par ses exhortations et ses prières, qu'il convertit ces idolâtres et les détermina à briser cette idole. Cependant les évêques lui ordonnèrent de descendre de sa colonne, en lui représentant que la différence des climats ne lui permettait pas d'imiter la vie de saint Siméon d'Orient. Il obéit aussitôt et vécut dans son monastère. C'est le seul exemple que l'on connaisse de la vie de stylite en Occident (1).

( ) Greg. Tur. lib. VIII. — *De glor. conf.* cap. ix.



Il parut dans les Gaules vers la fin du sixième siècle un imposteur qui se disait le Christ, et qui menait avec lui une femme qu'il nommait Marie. Il prétendait faire des prédictions et des miracles, et menaçait de maladies ou de pertes ceux qui refusaient de l'adorer. Il séduisit beaucoup de monde, et non-seulement des paysans, mais jusqu'à des ecclésiastiques. Le peuple lui amenait des malades, et on publiait qu'il les guérissait en les touchant. On lui donnait de l'or, de l'argent et des habits, qu'il distribuait aux pauvres; et pour rendre ses aumônes plus abondantes, il dépouillait les passans. Enfin, se voyant suivi de trois mille personnes, il crut pouvoir attaquer avec cette troupe ceux qui refusaient de le reconnaître. Il marchait en ordre de bataille dans le Velay contre l'évêque Aurélius, lorsqu'il fut massacré. Sa mort dispersa ses sectateurs, mais ils ne se désabusèrent point. Grégoire de Tours dit qu'il y eut dans toutes les Gaules de semblables imposteurs, qui séduisaient les peuples par des prestiges.

Gontran, roi de Bourgogne, mourut l'an 594, laissant ses états à son neveu Childebert, qui régnait déjà en Austrasie. Ce dernier fit l'année suivante une loi pour défendre les mariages incestueux et le travail les jours de dimanche. Il mourut lui-même peu de temps après, et ses deux fils lui succédèrent sous la conduite de leur aïeule Brunehaut. Théodebert régna en Austrasie, et Théoderic ou Thierry en Bourgogne. Saint Grégoire écrivit aux deux rois pour leur recommander le prêtre Candidé, intendant du patrimoine de l'Eglise romaine dans les Gaules, et les missionnaires qu'il envoyait alors en Angleterre. Il écrivit l'année suivante à la reine Brunehaut pour l'exhorter à réprimer les ordinations simoniaques, à abolir les restes de l'idolâtrie dans les états des jeunes rois, et à se tenir en garde contre les schismatiques, qui, sous prétexte de défendre le concile de Chalcédoine, cherchaient à se soustraire à la disci-

pline de l'Église. Enfin, l'an 599, saint Grégoire envoya dans les Gaules Cyriaque, abbé de son monastère de Rome, pour travailler à la réforme de quelques abus dont il s'était déjà plaint à la reine Brunehaut et à saint Virgile d'Arles, légat du saint-siège. Il écrivit pour cet effet une lettre circulaire adressée au même Virgile, à Siagrius d'Autun, à Éthérius de Lyon et à Didier de Vienne. Il se plaint d'abord que l'on confère les ordres sacrés par simonie, et combat les faux prétextes dont on couvrait cet abus. « Souvent, dit-il, le démon surprend par une apparence de piété, persuadant de recevoir de la main des riches pour donner aux pauvres. Mais ce n'est pas une aumône de distribuer aux pauvres le bien mal acquis, et il n'y a aucun mérite à bâtir des hôpitaux et des monastères du prix des ordinations. » Il se plaint ensuite que l'on confère l'épiscopat à des laïques ambitieux qui se hâtent de se faire tonsurer quand il s'agit de remplir un siège, et qui sont élevés tout d'un coup au premier rang sans avoir exercé les ordres inférieurs. Il invoque contre cet abus la défense que fait saint Paul d'ordonner un néophyte. « Car, dit-il, on doit tenir à présent pour néophyte celui qui est nouveau dans l'habit de religion. » Ces paroles de saint Grégoire prouvent que l'habit ecclésiastique était distingué de l'habit laïque. En effet, les clercs avaient conservé la robe longue des Romains, qui était fort différente de l'habit des barbares. Saint Grégoire recommande aussi qu'on défende aux clercs de loger avec des femmes autres que celles qui sont exceptées par les canons; et il ordonne de tenir des conciles au moins une fois par an. « Commencez, ajoute-t-il, par en assembler un à la diligence de l'évêque Siagrius et de l'abbé Cyriaque, pour condamner sous peine d'anathème tous les abus contraires aux canons; après quoi Siagrius nous en enverra la relation par cet abbé. » Le pape commet ce soin à Siagrius, quoique simple évêque, parce qu'il connaissait l'influence et l'autorité que

lui donnait son crédit auprès des rois et de la reine Brunehaut. Il voulait d'ailleurs reconnaître les bons offices rendus par cet évêque aux missionnaires d'Angleterre. C'est par ce motif qu'il lui accorda aussi le pallium, et qu'il donna le premier rang dans la province, après Lyon, qui en est la métropole, à l'église d'Autun, qui a conservé cette prérogative.

L'abbé Cyriaque se rendit ensuite en Espagne, où il remit le pallium avec une lettre du pape à saint Léandre, et une autre lettre avec des reliques de saint Pierre et de la vraie croix au roi Récarède. Saint Grégoire félicitait ce prince de sa conversion, et lui donnait en même temps quelques avis, l'exhortant surtout à l'humilité, à la douceur et à la chasteté. Il le louait aussi de ce qu'ayant fait une loi contre les juifs, il avait refusé une grande somme d'argent qu'ils lui offraient pour en obtenir la révocation. Plusieurs conciles tenus en Espagne depuis quelques années avaient fait des réglemens pour maintenir la discipline et réprimer les abus introduits par l'arianisme. Un concile de Séville tenu en 590, et présidé par saint Léandre, ordonna que si les prêtres et les autres clercs, après avoir été avertis par l'évêque, n'éloignaient pas de chez eux les femmes étrangères, les juges seraient en droit de s'attribuer ces mêmes femmes comme esclaves. Un concile tenu à Saragosse deux ans plus tard fit trois canons, dont le premier porte que les prêtres et les diacres ariens, après avoir abjuré l'hérésie, pourront exercer leurs fonctions s'ils mènent une vie pure et régulière, mais que sinon ils seront déposés de leur ordre. C'est que la plupart de ces prêtres hérétiques ne gardaient pas la continence. Le second canon ordonne que les reliques trouvées chez les ariens seront remises aux évêques pour être éprouvées par le feu. Le troisième prescrit de consacrer de nouveau les églises que les évêques ariens auraient consacrées depuis leur conversion, mais avant d'avoir été réconciliés solennellement. Deux

autres conciles, l'un tenu à Tolède en 597, l'autre à Huesca l'année suivante, firent aussi des réglemens pour obliger les prêtres, les diacres et les sous-diacres à garder la continence; ce qui montre combien il était difficile de déraciner chez les ariens convertis les habitudes qu'ils avaient contractées. Enfin, dans un concile tenu à Barcelone l'an 599, probablement par les soins de l'abbé Cyriaque, on fit quatre canons, dont les trois premiers concernent les abus que le pape avait condamnés dans sa lettre aux évêques des Gaules, et le quatrième ordonne que les religieuses et les pénitens qui se seront mariés demeureront exclus de tout commerce avec les fidèles. Saint Léandre mourut peu de temps après, et fut remplacé sur le siège de Séville par son frère saint Isidore. Il nous reste de saint Léandre une règle pour les religieuses. Le roi Récarède lui survécut peu; il mourut l'an 601, dans la quinzième année de son règne. Il s'était rendu recommandable par son zèle pour la religion, et saint Isidore nous apprend que pour finir saintement sa vie, il fit sa confession publique en esprit de pénitence.

L'empereur Maurice fut mis à mort l'année suivante. Il avait refusé, après avoir perdu une bataille contre les Avars, de payer la rançon des prisonniers romains, quoiqu'on ne demandât qu'une somme fort légère, et sur ce refus, le roi des Avars fit massacrer ces prisonniers, au nombre de douze mille. L'empereur avait été loin de prévoir cet acte de barbarie; toutefois il se reprocha si vivement sa faute, qu'il envoya des présens à un grand nombre d'églises et de monastères, afin qu'on priât Dieu de le punir en cette vie plutôt qu'en l'autre. Il obtint l'effet de ses prières. Comme il voulait obliger les troupes à passer l'hiver au delà du Danube, elles se mutinèrent, et proclamèrent empereur un centurion nommé Phocas. La plus grande partie du peuple de Constantinople se déclara aussitôt contre Maurice, qui se vit obligé de prendre la fuite. Il fut arrêté bientôt après, et Phocas le

fit mourir le 27 novembre 602, avec son frère et cinq de ses fils, qu'on commença par égorger sous ses yeux. Il y en avait un encore à la mamelle, que sa nourrice voulait sauver en lui substituant son propre fils; mais Maurice ne le permit pas, et supporta son triste sort avec une courageuse résignation. Pendant ce cruel massacre, il répétait ces paroles du psaume : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables. On fit périr en même temps plusieurs des personnages les plus considérables de l'empire. Théodose, fils aîné de Maurice, fut arrêté plus tard et également mis à mort (1).

Saint Grégoire écrivit au nouvel empereur pour lui recommander les intérêts de la religion, et l'exhorter à mettre fin aux abus introduits sous les règnes précédens; ce qui fait voir qu'il était peu content du gouvernement de Maurice. En effet, cet empereur avait refusé constamment d'envoyer des secours à l'Italie contre les Lombards; il s'était opposé aux mesures que saint Grégoire voulut prendre au commencement de son pontificat pour l'extinction du schisme dans les provinces d'Istrie; il avait soutenu l'ordination de Maxime de Salone, et il ne voulut jamais obliger les évêques de Constantinople à renoncer au titre fastueux d'évêque universel; enfin les choses en étaient venues à ce point qu'on ne trouvait plus dans l'Eglise romaine aucun clerc qui voulût accepter les fonctions d'apocrisiaire à Constantinople, et s'exposer aux insolences qu'il fallait y souffrir. Saint Grégoire, sur la demande de Phocas, consentit à envoyer un nonce, et il écrivit en même temps pour le lui recommander et pour solliciter des secours contre les Lombards, qui avaient recommencé la guerre. Mais ils ne tardèrent pas à faire une trêve avec les Romains.

Une des œuvres les plus importantes du pontificat de saint Grégoire fut la célèbre mission qui procura la con-

(1) Theophylact. *Simocat. Hist. Maurit.* — Theophan.

version des Anglais. On a déjà vu que ces peuples étaient entrés avec les Saxons dans la Grande-Bretagne vers le milieu du cinquième siècle pour secourir les Bretons contre les Pictes ; mais ayant vaincu ces derniers, ils tournèrent leurs armes contre les Bretons eux-mêmes, et après une guerre longtemps prolongée, ils parvinrent enfin, dans le siècle suivant, à se rendre maîtres de l'île jusqu'à l'Écosse, excepté toutefois le pays de Galles, qui resta aux Bretons. Les vainqueurs partagèrent leurs conquêtes, dont ils formèrent sept royaumes connus sous le nom d'heptarchie. Les Saxons en eurent trois ; savoir le royaume d'Essex, où se trouve Londres ; celui de Sussex, dont la capitale est Chichester, et celui de Wessex, où se trouve Salisbury. Les Anglais en eurent aussi trois, mais beaucoup plus étendus ; savoir, l'Estanglie, qui comprenait les provinces de Cambridge, de Suffolk et de Norfolk ; le royaume de Mercie, composé de tous les comtés intérieurs de l'Angleterre, et celui de Northumberland, qui renfermait l'Angleterre septentrionale. Les Jutes, alliés des Saxons et des Angles, s'établirent dans le royaume de Kent, qui fut néanmoins gouverné par des princes saxons.

Saint Grégoire, élevé sur le siège pontifical, ne perdit pas de vue le projet qu'il avait formé auparavant de travailler à la conversion de ces peuples. Il recommanda au prêtre Candide, administrateur des biens de l'Église romaine dans les Gaules, d'acheter de jeunes captifs anglais, et de les mettre dans des monastères avec un prêtre pour les instruire de la religion. Il voulait ainsi les préparer pour la mission d'Angleterre. Ensuite, l'an 596, il fit partir pour cette île Augustin, prévôt de son monastère de Saint-André de Rome, avec quelques autres religieux. Les missionnaires ayant fait quelques journées de chemin, furent découragés par ce qu'ils entendaient dire de l'état et des mœurs barbares de la nation anglaise, dont ils n'entendaient pas même la langue. Ils



envoyèrent donc Augustin à Rome pour prier saint Grégoire de ne pas les exposer à un voyage si périlleux et dont le succès était si incertain. Mais le saint pape le renvoya avec une lettre par laquelle il leur ordonnait d'exécuter leur entreprise avec zèle. En même temps, il écrivit aux jeunes rois de Bourgogne et d'Austrasie, à la reine Brunehaut leur aïeule, et à plusieurs évêques des Gaules, pour les prier de seconder cette bonne œuvre, et de procurer aux missionnaires des coopérateurs qui connussent le génie et la langue de la nation. Augustin aborda dans une île voisine de la Grande-Bretagne sur les côtes du royaume de Kent. Éthelbert, qui y régnait depuis trente-six ans, descendait en ligne directe de Hengist, chef des troupes saxonnes envoyées au secours des Bretons. Ce chef s'étant emparé du pays de Kent, avait pris le titre de roi, qu'il transmit à son fils, nommé Escus. Éthelbert était arrière-petit-fils de ce dernier et cinquième roi des Saxons. Sa domination s'étendait sur les autres provinces dont ces barbares s'étaient rendus maîtres par la suite, et même sur une partie du pays occupé par les Anglais. La reine son épouse, nommée Berthe, était fille de Charibert ou Chérébert, roi de Paris. Elle n'avait épousé Éthelbert qu'à condition de conserver le libre exercice de la religion chrétienne, dont elle faisait profession; et pour cet effet, elle avait amené avec elle un évêque nommé Luidard (1).

Augustin envoya au roi de Kent des interprètes français qu'il avait pris suivant l'ordre de saint Grégoire. Car les Francs et les Anglais étant tous Germains parlaient à peu près la même langue, et Augustin ne parlait que le latin. Il faisait savoir au roi qu'il était venu de Rome pour lui apporter la connaissance du Dieu vivant et véritable. Le roi, qui avait déjà entendu parler de la religion chrétienne à la reine son épouse, répondit qu'il

(1) Beda, *Hist.* lib. I. — Greg. Tur. lib. IV et IX.

donnerait audience aux missionnaires, et quelque temps après, s'étant rendu dans l'île où ils étaient, il les reçut en plein air, car un préjugé païen lui faisait craindre que s'il les écoutait dans son palais, ils ne le surprissent par quelque opération magique. Les missionnaires arrivèrent en procession au lieu marqué, portant une croix d'argent et l'image de Jésus-Christ, et chantant des litanies. Le roi les ayant fait asseoir, Augustin lui dit qu'il était venu lui faire connaître le moyen de régner après sa mort comme il régnait pendant sa vie, mais plus glorieusement; parce qu'ici-bas il ne possédait qu'une couronne périssable exposée aux attaques de ses ennemis, au lieu que dans le ciel il n'aurait rien à craindre, et que son bonheur serait éternel. Voilà, répondit le roi, de beaux discours et des promesses magnifiques. Mais comme elles sont nouvelles et incertaines, je ne puis m'y fier, ni abandonner ce que j'ai observé depuis si longtemps avec toute la nation des Anglais. Néanmoins, puisque vous êtes venus de fort loin, et qu'il me semble que vous désirez nous faire part de ce qui vous paraît le meilleur et le plus vrai, je ne vous empêcherai pas d'attirer à votre religion ceux que vous pourrez persuader. Je veux qu'on vous fournisse ce qui vous sera nécessaire.

Il leur donna donc un logement dans la ville de Doroverne, nommée depuis Cantorbéry, qui était la capitale de son royaume. Les missionnaires y entrèrent en procession et s'appliquèrent à imiter la vie des apôtres et des premiers fidèles. Il y avait près de la ville une ancienne église bâtie par les Bretons en l'honneur de saint Martin, et où la reine se rendait pour faire ses prières. C'est là que les missionnaires s'assemblaient aussi pour célébrer l'office et instruire les catéchumènes; car plusieurs Anglais, touchés par l'exemple de leurs vertus, ne tardèrent pas à demander le baptême. Le roi lui-même, reconnaissant la vérité de leur doctrine aux miracles qu'ils faisaient pour la confirmer, crut enfin et se fit bap-

, après quoi les conversions se multiplièrent prodigieusement. Éthelberten était ravi, et témoignait sa bienveillance à ceux qui se faisaient chrétiens ; mais il ne craignait personne, car il avait appris des missionnaires que le service de Jésus-Christ doit être volontaire. Pour donner à cette nouvelle église une forme durable, il fit un siège épiscopal avec des revenus suffisans dans le diocèse de Cantorbéry, et alors Augustin repassa en France pour se faire ordonner évêque par saint Virgile d'Arles, archevêque du saint-siège. Il retourna aussitôt après en Angleterre, où il baptisa l'an 597 plus de dix mille personnes à la fête de Noël. Il fit savoir ces heureuses nouvelles à saint Grégoire par le prêtre Laurent, qu'il envoya à Rome pour consulter le souverain pontife sur divers articles. Saint Laurent ne revint que trois ans après, mais il amena avec lui plusieurs autres missionnaires, dont les principaux étaient saint Étienne, Juste, Paulin et Rufinien. Saint Grégoire lui remit des lettres pour le roi et la reine des Anglais, pour la reine Brunehaut et les rois ses petits-fils, pour le jeune Clotaire qui régnait dans la Neustrie, enfin pour un grand nombre d'évêques de France, auxquels il recommandait la mission d'Angleterre. Il lui remit aussi deux lettres pour Augustin. Dans la première, après l'avoir félicité de la conversion des Anglais, il ajoute : « Votre joie, très-cher frère, doit être mêlée de crainte. Je sais que vous avez fait par vous de grands miracles dans cette nation ; souvenez-vous que quand les disciples disaient avec orgueil à leur divin maître : Seigneur, les démons nous sont soumis en votre nom, il leur répondit : Ne vous réjouissez pas de ce pouvoir, mais plutôt de ce que vos noms sont inscrits au ciel. Songez que ce don des miracles ne vous est pas donné pour vous, mais pour ceux dont vous devez procurer le salut. Vous savez ce que dit la vérité dans l'Évangile : Plusieurs me viendront dire : nous vous avons fait plusieurs miracles en votre nom, et je leur dirai que je ne les ai jamais connus. Je vous parle

ainsi pour vous humilier ; mais votre humilité doit être accompagnée d'une confiance. Car tout pécheur que je suis, j'ai une ferme espérance que tous vos péchés vous seront remis, puisque vous avez été choisi pour procurer le salut des autres, et pour donner au ciel la joie de la conversion d'un si grand peuple.» On voit ici une preuve incontestable, outre beaucoup d'autres, des miracles opérés par saint Augustin en Angleterre. Dans la seconde lettre, saint Grégoire, en lui accordant le pallium et la juridiction sur toute la Bretagne, lui recommandait d'établir douze évêchés qui dépendraient de celui de Londres, et d'envoyer à York un évêque qui aurait le rang de métropolitain, qui devrait aussi établir douze évêchés dans la province qu'elle embrassait le christianisme. « Nous voulons, ajoutait-il, qu'il soit soumis à votre conduite ; mais après votre mort, il ne dépendra aucunement de l'évêque de Londres.» Saint Augustin préféra établir son siège dans la capitale du royaume de Kent ; et le roi lui ayant donné une ancienne église, il la dédia sous le nom de Saint-Sauveur et en fit sa cathédrale. Ainsi ce ne fut pas l'évêque de Londres, mais celui de Cantorbéry qui fut le métropolitain des provinces méridionales d'Angleterre.

Saint Grégoire envoya avec ces lettres un grand moine pour répondre aux difficultés proposées par saint Augustin. En voici la substance : « De tous les revenus de l'Église on doit faire quatre portions : la première pour l'évêque, à cause de l'hospitalité qu'il est obligé d'exercer ; la seconde pour le clergé ; la troisième pour les pauvres ; la quatrième pour les réparations. Pour vous, qui êtes instruits dans la vie monastique, vous ne devez pas vivre entourés de vos clercs, mais établir dans la nouvelle Église des Anglais la vie commune, à l'exemple de l'Église romaine. Les clercs qui ne sont pas dans les ordres sacrés, qui ne peuvent garder la continence, doivent se marier et recevoir leurs rétributions hors de la communauté. Il faut avoir soin qu'ils vivent selon la règle de l'Église.

ns la pratique des bonnes œuvres. » Saint Grégoire suppose ici l'obligation de la continence pour tous les clercs ns les ordres sacrés, et par conséquent pour les sous-cres, selon la discipline établie depuis longtemps dans glise romaine, et adoptée successivement dans la plupart des églises. « Comme vous êtes encore seul évêque en gleterre, il faut bien que vous en ordonniez sans être isté d'autres évêques. Mais quand il viendra des évêques Gaules, ils vous assisteront comme témoins de l'ordination. Nous ne vous attribuons aucune autorité dans Gaules au préjudice de l'évêque d'Arles, qui depuis gtemps a reçu le pallium de nos prédécesseurs. Quant évêques bretons, nous vous en confions entièrement oin. »

Saint Grégoire décide, touchant les empêchemens du mariage, que deux frères peuvent épouser les deux sœurs; mais c'est un crime, poursuit-il, d'épouser la femme de son oncle ou de son père, et quoique la loi romaine permette les mariages des cousins-germains, l'Église, qui compte ce crime pour le second, les interdit; elle permet de se marier au troisième et au quatrième degré. » Nous devons faire remarquer toutefois que sur ce dernier point la discipline n'était pas partout la même. Le pape fait un devoir aux évêques de nourrir elles-mêmes leurs enfans. Il décide sur plusieurs cas sur l'usage du mariage et sur d'autres matières dont il était nécessaire d'instruire les nouveaux convertis. Pour les temples des faux dieux, saint Grégoire n'est pas d'avis qu'on les abatte, mais qu'on les consacre avec de l'eau bénite, qu'on y mette des reliques et qu'on les consacre au culte du vrai Dieu. Et parce que les idolâtres dans leurs sacrifices immolaient beaucoup de victimes dont ils faisaient des festins, le pape consent que aux fêtes des martyrs ou à d'autres solennités les Anciens convertis prennent des repas modestes sous des tables de feuillage dressées autour des églises; « afin, dit-il, qu'en leur laissant quelques réjouissances sensibles

dont ils ont contracté l'habitude, on leur inspire plus cilement des joies intérieures. »

Saint Augustin ordonna, l'an 604, deux évêques, Ju et Mellite, et il envoya celui-ci prêcher la foi dans la province des Saxons orientaux, séparée de celle de Kent par la Tamise. Londres en était la capitale, et c'était dès lors une ville d'un grand commerce. Mellite ayant opéré un grand nombre de conversions, le roi Éthelbert fit bâtir à Londres une église dédiée à l'apôtre saint Paul pour en être la cathédrale. Juste fut établi évêque de Rochester, vingt milles de Cantorbéry, vers le couchant. Le roi y fit bâtir une église de saint André, et il donna de grands biens à ces deux églises, aussi bien qu'à celle de Deverne ou Cantorbéry. La cathédrale de saint Augustin était une espèce de monastère où il vivait en commun avec son clergé, composé de moines comme lui.

Les anciens habitans de la Grande-Bretagne observaient plusieurs pratiques contraires à la discipline générale de l'Église. Saint Augustin fit tout ce qu'il put pour les ramener ; mais les voyant inflexibles, il leur prévit les maux dont les Anglais les accableraient, ce qui fut exécuté dans la suite. Le saint évêque craignant qu'après sa mort l'état de la nouvelle église ne fût ébranlé, comme la métropole était un moment sans pasteur, crut devoir dispenser de la rigueur des canons, et il ordonna évêque de Cantorbéry, Laurent, un des premiers compagnons de sa mission. Il mourut vers l'an 607. Nous verrons plus tard les suites de cette mission (1).

Au milieu des immenses travaux que lui imposait la sollicitude pontificale, saint Grégoire s'occupait de régler l'ordre et les prières de l'office pour l'Église romaine, et nous croyons devoir entrer à ce sujet dans quelques détails qui serviront à faire connaître la vénérable antiquité de nos cérémonies. On a vu que le pape Gél

(1) Beda, *Hist.* lib. II.



il déjà fait un recueil des messes et de plusieurs autres  
res. Saint Grégoire y fit quelques changemens et quel-  
s additions, et recueillit le tout en un volume, qui est  
Sacramentaire. C'est ainsi qu'on nommait autrefois  
ivre qui contenait les prières que le prêtre devait dire  
s l'administration des sacremens, et surtout dans la  
bration du saint sacrifice. Pour indiquer les règles  
l'on devait observer, ou autrement les rubriques, il  
ait un autre volume nommé Ordre. Les écrits que  
s avons sous le nom d'Ordre romain sont les plus an-  
s qui nous restent en ce genre, et on les croit au moins  
emps de saint Grégoire. On les nomme Ordres ro-  
ns, parce que chaque pays avait un ordre particulier  
r la liturgie et les autres parties de l'office. Non-seu-  
ent la Grèce et l'Orient, mais les églises latines, l'A-  
ue, l'Espagne, les Gaules, et la partie de l'Italie qui  
endait de Milan, avaient leurs liturgies propres.  
me les messes solennelles ou pontificales étaient cé-  
rées successivement en différentes églises, l'archidiacre  
ès la communion annonçait au peuple où devait se  
e l'office suivant, et c'est ce que l'on nommait station.  
avait à Rome quatre sortes d'églises : les églises pa-  
rciales ou pontificales, nommées particulièrement ba-  
ques, comme Saint-Jean de Latran, Saint-Pierre du Va-  
n, Sainte-Marie Majeure, Saint-Laurent hors de la  
e, et Sainte-Croix de Jérusalem ; les titulaires ou pa-  
siales gouvernées par des prêtres, dont le chef était  
elé le prêtre cardinal : dès la fin du cinquième siècle  
s étaient au nombre de trente ; les diaconies, qui ren-  
naient des hôpitaux et des bureaux pour la distribu-  
des aumônes ; elles étaient gouvernées par les sept  
res régionnaires et par un administrateur du temporel.  
n il y avait des oratoires qui étaient souvent dans les  
etières ; c'étaient des chapelles où l'évêque envoyait  
prêtre quand il jugeait à propos d'y faire célébrer le  
t sacrifice ; il y en avait même dans les maisons par-

ticulières. Quelques oratoires avaient un prêtre cardinal ou titulaire pour y célébrer la messe quand le fondateur le désirait, ou à certains jours de dévotion qui y attirait un grand concours de fidèles. Ce fut saint Grégoire qui fixa les stations à Rome, c'est-à-dire les églises où il devait faire l'office chaque jour du Carême, des Quatre-temps, ou des fêtes solennelles. Quant aux fêtes des saints, elles se célébraient toujours dans les églises où étaient leurs reliques. Il marqua donc ces stations dans son Missel sacramentaire, comme elles sont encore dans le Missel romain. Pour donner une idée de la messe pontificale, nous indiquerons ici les principales cérémonies qui sont marquées dans l'ancien Ordre romain pour celle du jour de Pâques.

Quand le pape faisait signe de commencer, un sous-diacre venait avertir d'allumer les cierges, et alors les chantres se rangeaient dans le chœur, et leur chef commençait l'antienne pour l'introït, qui était suivi du psaume entier, dont on ne dit plus qu'un verset. Ces antienne avec le commencement des psaumes sont marquées dans l'Antiphonier de saint Grégoire, telles qu'on les dit encore, commençant au premier dimanche de l'Avent, continuant toute l'année. On les appelait *Introït*, parce qu'on les chantait pendant que les fidèles entraient dans l'église et que chacun y prenait sa place. Aussitôt qu'on entendait chanter, le pape sortait de la sacristie, s'appuyant sur le premier diacre, précédé de l'encens et de sept chandeliers portés par sept acolytes. Avant qu'il arrivât à l'autel, les diares qui étaient déjà dans le sanctuaire ôtaient leurs planettes ou chasubles, car tous en portaient, jusqu'aux acolytes.

Le pape étant arrivé à l'autel, faisait signe de dire la *Gloria Patri* et de finir le psaume de l'*Introït*. Après avoir prié quelque temps incliné, pour demander la remission de ses péchés, il baisait l'Évangile et l'autel au milieu et montait à son siège, devant lequel il se tenait

out tourné vers l'orient. Alors on chantait *Kyrie elei-*, et on continuait jusqu'à ce que le pape fît signe de finir. Se tournant ensuite vers le peuple, il commençait *Gloria in excelsis*, et il se retournait à l'orient jusqu'à ce qu'il fût fini. Selon le Sacramentaire de saint Grégoire, il n'y avait que l'évêque qui dît le *Gloria in excelsis*, encore n'était-ce que les dimanches et les fêtes. Les prêtres ne le disaient qu'à Pâques. Ensuite le pape bénissait les fidèles en disant : La paix soit avec vous. Il se retournait vers l'orient et disait l'oraison ou collecte du jour. Nous les disons encore telles qu'elles sont dans le Sacramentaire de saint Grégoire. Après cette prière, le pape se tenait assis tourné vers le peuple, et faisait signe aux évêques et aux prêtres de s'asseoir. Ils étaient assis de deux côtés, les évêques à droite, les prêtres à gauche, dans le demi-cercle qui enfermait l'autel par derrière. Aussitôt le sous-diacre qui devait lire l'Épître montait sur l'ambon, ou petite tribune élevée de quelques marches au côté du chœur. Après la lecture de l'Épître, le chantre montait sur l'ambon avec son antiphonier, et commençait ce que nous nommons graduel, à cause des degrés de l'ambon, ou répons, à cause que le chœur répondait au chantre. On chantait ensuite *Alleluia*, ou le verset, ainsi nommé parce qu'on le chantait en traînant. Toutes ces prières sont encore telles dans le Missel romain que nous les voyons marquées pour chaque jour dans l'Antiphonier de saint Grégoire. Ensuite le diacre ayant reçu la bénédiction du pape, venait devant l'autel, lisait l'Évangile, le prenait entre ses mains et marchait avec deux sous-diacres, dont l'un portait l'encensoir, et deux acolytes qui les précédaient avec des chandeliers. Le diacre montait sur l'ambon, et lisait tourné vers le peuple, qui était le côté des hommes ; car ils étaient séparés des femmes dans l'église. Nous voyons par les quarante homélies de saint Grégoire, qu'on lisait les mêmes Évangiles qu'à présent aux mêmes jours. Après

la lecture de l'Évangile, un sous-diacre le portait à bras à tout le monde. On ne disait point encore alors le symbole à la messe dans l'église romaine. Si le pape prêchait, comme saint Grégoire faisait souvent, c'était après l'Évangile. Ensuite, le pape ayant salué le peuple *Dominus vobiscum* et dit *Oremus*, le diacre marchait vers l'autel accompagné d'un acolyte portant le calice sur un corporal dessus, qu'il présentait au diacre, et celui-ci en passait un bout à un autre diacre pour l'étendre ; c'était une grande nappe qui couvrait tout l'autel. Alors le pape descendait du sanctuaire, et marchait vers la place du sénat pour recevoir les offrandes des grades selon leur rang, c'est-à-dire le pain et le vin pour le sacrifice. Le pape prenait les pains, qu'on mettait dans une nappe que tenaient deux acolytes. Le premier des diacres suivait le pape, prenait les burettes de chacun et versait le vin dans un grand calice que tenait un sous-diacre suivi d'un acolyte portant un autre vase pour vider le calice quand il était plein. Le pape passait ensuite au côté des femmes et recevait leurs offrandes. Ainsi tout le peuple demeurait rangé à sa place. Les pains que l'on offrait étaient ronds, et chacun les faisait soi-même.

Le pape revenait à son siège, lavait ses mains, et ensuite l'archidiacre arrangeait sur l'autel les pains qui servaient pour la communion du peuple, puis il versait le vin dans le calice et il y mêlait un peu d'eau, en faisant le signe de la croix. Le pape alors descendait de son siège à l'autel, qu'il baisait, et il recevait les offrandes des prêtres, des diacres, et enfin la sienne, que le premier diacre lui présentait. Cependant on chantait l'offertoire, c'est-à-dire un psaume avec son antienne ; et quand il était fini, le pape s'inclinait vers l'autel, les évêques derrière lui avec les prêtres et les diacres, et il disait l'oraison que nous appelons *secrète* ; après quoi il commençait la préface du sacrifice. Le Sacramentaire de saint Grégoire en met de différentes presque à toutes

esses. Le pape attendait que le chœur eût chanté *Sanc-*  
*s* pour commencer le canon. Il le disait seul, étant de-  
 vant l'autel. Cependant les évêques, les prêtres  
 les sous-diacres étaient dans le sanctuaire debout et  
 inclinés. C'était la posture la plus respectueuse pour les  
 manches et les autres jours où l'on ne fléchissait point  
 genoux. Le Canon de la messe est dans le Sacramen-  
 re de saint Grégoire tel mot pour mot que nous le di-  
 ns aujourd'hui. On croit qu'il ajouta ces paroles à la  
 econde oraison : *Diesque nostros in tua pace disponas.*  
 auteur du traité des sacremens, attribué à saint Am-  
 oise, et qui est certainement très-ancien, rapporte le  
 non presque entier, et conforme au nôtre avec très-  
 u de différence. On ne voit point dans les anciens Or-  
 es d'autre élévation de l'hostie que celle qui se fait à  
 fin du canon, en disant *Per ipsum et cum ipso*. Alors  
 premier diacre prenait le calice par les anses et l'éle-  
 vait auprès du pape, qui le touchait par le côté avec les  
 sties. Dès le commencement du canon on donnait la  
 ène à garder à un acolyte, qui la tenait devant sa  
 trine dans un linge attaché à son cou en écharpe. On  
 portait à l'autel à la fin du canon.

Après l'oraison dominicale et la suivante, le pape ayant  
 : *La paix du Seigneur soit toujours avec vous*, faisait de  
 main trois signes de croix sur le calice et y mettait l'hos-  
 consacrée le jour précédent, qu'on lui avait présentée  
 commencement du sacrifice. Alors le premier diacre  
 nnait le baiser au premier évêque, qui le donnait au  
 vant, et les autres de même par ordre. Le peuple se  
 nnait aussi le baiser de paix, les hommes et les femmes  
 arément. On faisait enfin la fraction de l'eucharistie :  
 pape rompait une hostie ; les évêques et les prêtres  
 mpaient les autres. L'archidiacre faisait signe au chœur  
 chanter *Agnus Dei*, et se rangeait auprès du pape, après  
 oi un autre diacre portait la patène avec les hosties  
 mpues. Le pape, qui avait été à son siège pendant la

fraction, y communiait debout et tourné vers l'orient, et il mettait dans le calice qui lui était présenté par l'archidiaque une particule de l'hostie dont il avait communié, en disant les mêmes paroles que dit encore le prêtre en mêlant les deux espèces. Ensuite il prenait le précieux sang de la main du premier diacre ; celui-ci en versait un peu dans un vase plein de vin tenu par un acolyte, et alors les évêques et les prêtres s'approchaient pour communier de la main du pape ; le premier diacre leur donnait la communion du précieux sang. Le pape descendait de son siège pour communier ceux qui tenaient le premier rang parmi les fidèles, et le premier diacre le suivait pour leur donner l'espèce du vin, qu'ils prenaient avec un chalumeau d'or. Les évêques et les prêtres portaient ensuite la communion au peuple, suivis des diacres pour l'espèce du vin. Pendant la communion des fidèles, le chœur chantait un psaume avec une antienne. Quand celle-ci était finie, le pape se levait ensuite de son siège et venait à l'autel, où il disait le dernier *Dominus vobiscum* sans se tourner vers le peuple, et l'oraison que nous appelons post-communion, et que l'on appelle alors la conclusion ; puis un diacre, sur un signe du pape, disait à l'assemblée : *Ite, missa est*, pour la congédier. Le pape retournait à la sacristie précédé de l'encens et des sept chandeliers. Quand l'évêque officiait dans son église, il faisait les mêmes cérémonies que le pape à Rome.

Outre les prières marquées dans le Sacramentaire, il y en avait d'autres moins solennelles que le célébrant disait en son particulier, soit avant, soit pendant la messe. Les préparations étaient longues et consistaient en plusieurs psaumes, versets et oraisons, qu'il disait avec ses ministres avant de se revêtir et en prenant ses ornemens. Il priait en allant à l'autel, en recevant les offrandes, en faisant la bénédiction de l'encens. Il recommandait aux assistans de prier, en disant : *Orate fratres*. Il priait aussi à la communion pour lui et pour les autres.



On trouve dans le Sacramentaire de saint Grégoire dans les rubriques romaines, outre les cérémonies de la messe, celles du baptême, de l'ordination et des processions, avec les bénédictions des cierges, des encens, et plusieurs autres que nous avons déjà fait remarquer dans le Sacramentaire de saint Gélase. Quelques personnes trouvèrent mauvais que saint Grégoire eût adopté quelques pratiques de Constantinople ; mais il fit voir qu'il avait seulement rétabli d'anciennes coutumes, comme on paraissait craindre que les Grecs ne voulussent en tirer avantage : « Qui doute, répondit-il, que cette Église ne soit soumise au saint-siège, comme l'empereur l'évêque de Constantinople le témoignent en toute occasion ? Si cette Église ou une autre a quelque bonne pratique, je suis prêt à imiter jusqu'au dernier de nos frères. »

Saint Grégoire ne se contenta pas de régler les prières de l'Église, il en régla aussi le chant, et c'est à lui qu'on doit ce qu'on appelle encore de son nom le chant grégorien. Pour en conserver la tradition, il établit à Rome une école de chantres qui subsistait encore plus de trois cents ans après, du temps de Jean, diacre, qui a écrit la vie de cet illustre pape. On y gardait avec respect l'original de son Antiphonier, avec le siège où il se plaçait pour donner lui-même aux jeunes clercs des leçons de chant. Les missionnaires qu'il envoya dans la Grande-Bretagne emmenèrent avec eux des chantres de cette école qui instruisirent aussi les Gaulois.

Il est étonnant que saint Grégoire ait pu suffire à tant de travaux ; car sa complexion naturellement délicate avait été encore altérée par ses austérités excessives, en sorte que son estomac ne pouvait supporter qu'une petite quantité de nourriture, et qu'il était réduit à la nécessité d'en prendre fréquemment pour ne pas tomber en décadence. Il était d'ailleurs tourmenté par une goutte si violente, qu'on craignait souvent pour sa vie. « Il y a près

de deux ans, écrivait-il l'an 600 à saint Euloge d'Alexandrie, que je suis retenu au lit par de si grandes douleurs aux pieds, qu'à peine les jours de fête puis-je être levé pendant trois heures et célébrer l'office. Aussitôt après la violence du mal me force à me recoucher. » L'année suivante il parlait ainsi de ses douleurs : « Il y a long-temps que je ne puis me lever ; car tantôt je suis tourmenté de la goutte, tantôt brûlé par un feu intérieur qui m'ôte également les forces et le courage. Je sens tant d'autres incommodités, que je ne puis les spécifier. »

Enfin, consumé par ses maladies et par ses travaux, il mourut le 12 de mars 604, âgé d'environ soixante-quatre ans, après avoir tenu le saint-siège treize ans six mois et dix jours. Il fut enterré au bout de la galerie de la basilique de Saint-Pierre, près du lieu où reposaient saint Léon et quelques autres papes. Il ne bâtit point de nouvelles églises, mais il eut grand soin de réparer les anciennes. Il destina pour le luminaire de l'église de Saint-Paul plusieurs fonds de terre ; par où l'on voit que les églises devaient être magnifiquement éclairées. On conserva son pallium, sa ceinture et un reliquaire qu'il portait au cou, et que l'on croit avoir été la croix pectorale. Il s'était fait peindre dans le monastère de Saint-André afin que la vue de son portrait retînt les moines dans la ferveur par le souvenir de son exemple et de ses leçons. Il avait une grande taille, un beau front, la physionomie noble et douce. Il portait une chasuble de couleur de châtaigne sur une dalmatique ; le pallium couvrait les épaules et pendait sur le côté ; de la main droite il faisait le signe de la croix, et de la gauche il tenait l'évangile. Jean diacre témoigne que l'on avait coutume de peindre le Saint-Esprit en forme de colombe sur la tête de saint Grégoire écrivant.

C'est de tous les anciens papes celui dont il nous reste le plus d'écrits. Nous avons de lui, outre ses lettres, qui sont au nombre de plus de huit cents divisées en douze

livres, quarante homélies sur les Évangiles de l'année, vingt-deux sur Ézéchiel, quatre livres de Dialogues, son Pastoral et le commentaire ou les Morales sur Job. Il avait commencé ce dernier ouvrage à Constantinople, à la prière de saint Léandre et de quelques autres amis avec qui il s'occupait saintement. Il leur en exposa le commencement de vive voix, et dicta des homélies sur le reste. Quand il eut plus de loisir, il revit avec soin tout l'ouvrage, et en fit un grand commentaire divisé en trente-cinq livres. Ils ont toujours été très-estimés dans l'Église, et c'est une des sources les plus pures où l'on puisse puiser la saine morale. Saint Grégoire suit ordinairement pour texte la version de saint Jérôme, qu'il nomme nouvelle ; mais il cite aussi l'ancienne, parce que, dit-il, l'église de Rome se sert de l'une et de l'autre.

Le Pastoral, comme nous l'avons dit, fut composé pour répondre à ceux qui blâmaient saint Grégoire d'avoir voulu se soustraire par la fuite au fardeau du pontificat. Cet important ouvrage est divisé en quatre parties. La première est sur la vocation, dont il prouve la nécessité et dont il examine les marques. Celui qui a toutes les qualités et les vertus nécessaires ne doit pas recevoir une charge si redoutable, à moins qu'il n'y soit forcé ; celui qui ne les a pas ne doit pas la recevoir, quand même on voudrait l'y contraindre. Dans le second livre, saint Grégoire montre comment le pasteur appelé légitimement doit s'acquitter des devoirs de la charge qu'il n'a point recherchée ; quelle doit être son application à la prière, à l'instruction, au soulagement du prochain, son humilité, son zèle, sa discrétion. Il marque dans le troisième livre les différentes instructions qu'un pasteur doit donner, en se proportionnant aux différentes personnes qu'il est obligé de conduire et d'instruire ; sur quoi le saint docteur entre dans un grand détail. Enfin dans la quatrième partie ou le quatrième livre, saint Grégoire fait voir en peu de mots combien il est nécessaire qu'un pasteur

fasse de fréquentes réflexions sur sa conduite, pour s'instruire lui-même et pour conserver le recueillement et l'humilité. Cet excellent traité fut si estimé dès lors, que l'empereur Maurice voulut en avoir une copie, et que saint Anastase, patriarche d'Antioche, le traduisit en grec pour l'usage des églises d'Orient.

Saint Grégoire composa ses Dialogues à la prière des clercs et des moines qui vivaient en communauté avec lui, et qui le pressaient d'écrire pour leur édification un récit des miracles dont ils avaient entendu parler. Il fit donc un dialogue entre lui et le diacre Pierre, où il raconte les histoires merveilleuses de plusieurs saints d'Italie. Cet ouvrage est distribué en quatre livres, dont le second est tout entier de la vie de saint Benoît. Les autres parlent de plusieurs saints évêques, abbés et moines d'Italie, excepté le quatrième, qui est employé à prouver l'immortalité de l'âme. Il enseigne à cette occasion qu'il y a un purgatoire, où les âmes sont purifiées par le feu des fautes légères qu'elles n'ont pas expiées pendant cette vie. Ces dialogues furent reçus avec des applaudissemens extraordinaires. Le pape Zacharie les traduisit en grec environ cent cinquante ans après, et ils furent tellement estimés des Grecs, qu'ils donnèrent à saint Grégoire le surnom de Dialogue. La reine Théodelinde s'en servit pour la conversion des Lombards, qui pouvaient connaître par eux-mêmes la vérité de la plupart de ces prodiges, opérés depuis peu sur des gens de leur nation.

Le style de saint Grégoire se sent du mauvais goût de son siècle ; mais ce défaut est avantageusement compensé par l'onction touchante qui fait le caractère de son éloquence. Les éclatantes vertus et le mérite éminent de cet illustre pape, qui a reçu à juste titre le surnom de Grand, ne l'ont pas mis à l'abri des attaques et de la censure amère des protestans, qui ne lui pardonnent pas le zèle qu'il a fait paraître pour la vie monastique, pour le célibat et pour d'autres pratiques consacrées par la tradition

constante de l'Église. Ils le représentent comme un ennemi déclaré de la science et de l'instruction; ils l'accusent d'avoir interdit l'étude des auteurs profanes, d'avoir cherché à détruire les ouvrages de Cicéron et de Tite-Live, et enfin d'avoir occasionné la perte d'un grand nombre de livres anciens par l'incendie de la bibliothèque Palatine. Nous ne nous arrêterons pas à discuter ces accusations, qui ne reposent sur aucune preuve, et qui sont démenties par toutes les circonstances de la vie de saint Grégoire. Il nous suffira de faire remarquer que les faits qu'on lui reproche ne sont appuyés sur aucun témoignage contemporain, et qu'on les voit rapportés pour la première fois sur des bruits vagues et incertains par des auteurs qui vivaient plus de cinq siècles après saint Grégoire.

C'est quelques années avant la mort de saint Grégoire, c'est-à-dire à l'an 595, que se termine l'Histoire ecclésiastique d'Évagre, composée pour faire suite à celle de Théodoret.

---

---

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

DEPUIS LA MORT DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND JUSQU'À LA  
CONQUÊTE DE LA SYRIE ET DE L'ÉGYPTÉ PAR LES MUSUL-  
MANS.

DE 604 A 640.

Après la mort du pape saint Grégoire, on élut le 1<sup>er</sup> septembre 604 Sabinien, dont le pontificat ne dura guère qu'un an. Boniface III, qui lui succéda, ne tint lui-même le saint-siège qu'environ neuf mois. Ce pape détermina l'empereur Phocas à défendre au patriarche de Constantinople de prendre le titre de patriarche œcuménique ou universel. Il tint un concile de soixante-douze évêques, où il prononça la peine d'excommunication contre quiconque, du vivant du pape ou d'un évêque, oserait s'occuper de la nomination de son successeur ; ajoutant que trois jours seulement après les funérailles, le clergé et les fidèles s'assembleraient pour procéder à l'élection. Boniface IV lui succéda le 25 août, après neuf mois de vacance, et occupa le saint-siège près de sept ans. Il demanda à l'empereur Phocas le temple bâti à Rome par Agrippa sous le nom de Panthéon, parce qu'il était consacré à tous les dieux, et l'ayant obtenu, il en fit une église dédiée en l'honneur de la sainte Vierge et de tous les martyrs. De là est venue la fête de tous les saints, qui commença dès lors à être célébrée à Rome.

Le schisme occasionné par l'affaire des trois chapitres continuait toujours dans la Vénétie ; et saint Colomban, sur l'invitation du roi des Lombards, qui lui avait donné une retraite dans ses états, écrivit au pape à ce sujet une lettre où l'on voit qu'il avait adopté les préventions de



quelques Occidentaux contre le cinquième concile. Cet illustre abbé était né en Irlande vers l'an 560. Après avoir vécu plusieurs années dans le monastère de Bancor, le plus renommé de cette île, et qui renfermait jusqu'à trois mille moines, il obtint du supérieur la permission de quitter son pays, étant âgé d'environ trente ans, et il passa dans les Gaules avec douze compagnons. Il parcourut plusieurs provinces, exhortant partout les peuples à la pénitence, et soutenant ses prédications par l'exemple de ses vertus. Sa réputation vint bientôt jusqu'à la cour de Gontran, roi de Bourgogne, qui l'engagea à se fixer dans ses états et lui offrit tout ce qu'il demanderait. Le saint abbé répondit qu'il n'avait d'autre désir que de pratiquer la pauvreté et la pénitence, à l'exemple de Jésus-Christ, et il choisit pour sa retraite les déserts des Vosges, où il trouva un vieux château ruiné nommé Anegray, dont il fit son premier monastère. Il n'y vivait avec ses compagnons que d'herbes et de légumes. Les peuples ne tardèrent pas à venir de tous côtés pour recevoir ses instructions, et demander par ses prières la guérison de leurs maladies. Comme le nombre de ses disciples augmentait chaque jour, il chercha dans le même désert un autre endroit pour y bâtir un second monastère. Il choisit pour cela un autre château ruiné nommé Luxeuil, à trois lieues d'Anegray. Le monastère qu'il y construisit fut bientôt rempli; en sorte qu'il fut obligé d'en faire un troisième, qu'il nomma Fontaines, à cause de l'abondance des eaux. Il donna à chacun de ces monastères des supérieurs dont il connaissait la piété. Il y résidait tour à tour, et il leur donna une règle qui a été longtemps pratiquée dans les Gaules, et que nous avons encore. Elle est courte, et saint Colomban y recommande surtout l'obéissance, la pauvreté et le désintéressement, l'humilité, la chasteté, la mortification intérieure et extérieure, le silence et la discrétion. A l'égard de la nourriture, il prescrit de ne la prendre que vers le soir, c'est-

à-dire à nones, et de se borner à des herbes, des légumes, de la farine détrempée d'eau, avec un petit pain. Il faut proportionner la nourriture au travail, et faire en sorte que chaque jour on jeûne, on prie, on travaille et on lise. La psalmodie y est ainsi réglée : Aux heures du jour qui partagent le travail, savoir, tierce, sexte et none, trois psaumes avec des versets ; au commencement de la nuit, c'est-à-dire à vêpres, douze psaumes. L'office de la nuit est différent, selon la diversité des saisons ; le samedi et les dimanches il n'est pas le même que les jours ordinaires. Pendant les six mois d'hiver, trente-six psaumes avec douze antiennes ; car chacune était précédée de trois psaumes. Le samedi et le dimanche, soixante-quinze psaumes avec vingt-cinq antiennes : à la fin de chaque psaume, les moines se mettaient à genoux. Outre la prière commune, saint Colomban marque l'obligation de prier en particulier, et avertit que l'essentiel est la prière intérieure et l'application continuelle de l'esprit à Dieu.

Après la règle on trouve le pénitentiel, c'est-à-dire la manière de corriger les fautes ordinaires des moines. La punition la plus fréquente, c'est la discipline : souvent l'on condamne au silence ou à des jeûnes extraordinaires. Les moines devaient faire le signe de la croix sur tout ce qu'ils prenaient. Ils devaient, en sortant ou en rentrant dans la maison, demander la bénédiction du supérieur, et se présenter devant la croix. En sortant, ils portaient ordinairement sur eux de l'huile bénite pour en oindre les malades. Il paraît même qu'ils portaient aussi l'eucharistie, et il y a des pénitences pour ceux qui en laissaient corrompre les espèces. Saint Colomban ne se servait que de vaisseaux de cuivre pour célébrer le saint sacrifice, et ses moines faisaient eux-mêmes le pain qu'ils y offraient. Il y a un autre pénitentiel de saint Colomban qui marque les peines canoniques pour toutes sortes de péchés et pour toutes sortes de personnes.

Saint Colomban conservait à Luxeuil l'usage d'Irlande

de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune quand c'était un dimanche. Les évêques de France l'inquiétèrent à ce sujet. Il écrivit donc au pape saint Grégoire une lettre où il soutient son usage avec beaucoup de liberté. Il dit avoir lu son Pastoral avec une extrême satisfaction, et lui demande ses commentaires sur Ézéchiel. Il écrivit vers le même temps sur le même sujet à plusieurs évêques de France assemblés en concile pour cette affaire. « Plût à Dieu, dit-il, que vous fussiez assemblés plus souvent, et que si les troubles de notre temps ne vous permettent pas de tenir vos conciles selon les canons une ou deux fois l'année, vous le fissiez au moins le plus qu'il serait possible, pour tenir les faibles dans la crainte et exciter le zèle des plus fervens. Nous souhaitons, ajoute-t-il, de suivre jusqu'à la mort les usages de nos anciens. Voyez ce que vous devez faire à de pauvres vieillards étrangers : je crois qu'il vous sera plus avantageux de les consoler que de les inquiéter. » Comme on ne voulut pas lui permettre de suivre son usage, il s'adressa au pape Boniface IV, et lui envoya des copies des lettres qu'il avait écrites à saint Grégoire, et qui ne lui avaient pas été rendues. « Nous demeurons, dit-il, dans des déserts sans troubler personne. Nous demandons de conserver la paix et l'unité ecclésiastique, comme saint Polycarpe avec le pape Anicet, et que, selon les canons des cent cinquante pères du concile de Constantinople, les églises qui sont chez les barbares puissent vivre selon leurs lois. » On voit par là que saint Colomban connaissait l'antiquité ecclésiastique. Thierry, roi de Bourgogne, avait un grand respect pour le saint abbé, dont les monastères étaient dans ses états. Il le visitait souvent et se recommandait humblement à ses prières. Mais saint Colomban lui reprochait sa vie scandaleuse, et le pressait de quitter ses concubines pour s'unir à une femme légitime. Un jour, le roi lui ayant envoyé des mets de sa table, le saint les refusa en disant : Il est écrit que le Très-Haut

rejette les présens des impies. A ces mots, les vases se rompirent, et le vin et les viandes se dispersèrent. Les officiers épouvantés en firent leur rapport au roi, qui vint le lendemain matin promettre au saint abbé de se corriger ; mais il ne tint pas parole. Alors saint Colomban lui écrivit pour le menacer de la colère du ciel s'il ne mettait fin à ses désordres. La reine Brunehaut, déjà offensée de ce que saint Colomban lui avait refusé l'entrée de son monastère, fut vivement irritée de ses remontrances, parce qu'elle craignait, dit-on, qu'une jeune reine ne lui fit perdre son crédit. Elle mit donc tout en œuvre pour indisposer le roi contre le saint abbé. Elle se servit surtout de l'influence de quelques évêques indisposés eux-mêmes contre saint Colomban à cause de sa pratique touchant la Pâque.

Le roi Thierry l'exila à Besançon l'an 409 ; mais comme il n'était point gardé, il revint à Luxeuil. Bientôt après le roi voulut l'obliger de retourner dans son pays. Le saint abbé avait résolu de ne point obéir, et de se laisser tirer de force du lieu où il croyait que la volonté de Dieu le retenait ; mais voyant que sa résistance mettait ses frères en danger, il sortit volontairement. Il sentit cette séparation comme si on lui eût arraché les entrailles. On le conduisit aussitôt à Nantes pour l'embarquer. En passant à Auxerre, il prédit que dans trois ans Clotaire deviendrait maître des états de Thierry. Il renouvela cette prédiction chez l'évêque de Tours. Il fit aussi plusieurs miracles pendant ce voyage, et entre autres il guérit à Orléans un homme aveugle depuis plusieurs années. Quand on l'eut embarqué, le vaisseau qui devait le porter en Irlande ayant été repoussé par le vent, on crut que l'exécution des ordres donnés contre le saint abbé en était cause, et on le mit en liberté. Il alla trouver Clotaire II, roi de Neustrie, qui visitait alors les côtes de l'Océan. Il lui donna des avis salutaires pour la réforme de sa cour, et lui annonça que dans trois ans les royaumes

de Thierry et de Théodebert passeraient sous sa domination. Clotaire le reçut comme un ange du ciel, et lui offrit tous les avantages possibles pour le retenir dans son royaume ; mais saint Colomban ne les accepta point, dans la crainte d'augmenter la division entre ce prince et Thierry. Il le pria seulement de lui donner une escorte pour le conduire dans le royaume de Théodebert, d'où il voulait passer en Italie. En entrant à Paris, il trouva à la porte un possédé, qu'il délivra. A Meaux, il fut reçu avec respect par le comte Agneric, qui se chargea de le faire conduire en Austrasie. Le saint homme bénit la maison de ce pieux seigneur, et consacra à Dieu sa fille, encore fort jeune, nommée Fare, célèbre depuis par ses vertus. Elle fonda un monastère dont elle devint abbesse, et qui reçut le nom de Faremonstier. Saint Faron, un des fils d'Agneric, après avoir édifié par sa piété la cour du roi Clotaire, fut élevé sur le siège de Meaux. Un autre embrassa la vie monastique sous la conduite de saint Colomban, et devint plus tard évêque de Laon. En passant au village d'Ussy-sur-Marne, le saint abbé fut accueilli par un seigneur nommé Authaire, dont il bénit les enfans encore petits, Adon et Dadon, qui se rendirent, ainsi que leur père, fameux par leur sainteté. Enfin il arriva à la cour de Théodebert, qui le reçut avec joie. Plusieurs de ses disciples étaient venus le joindre de Luxeuil, et le roi promit de leur procurer sur la frontière de ses états un séjour commode d'où ils pourraient prêcher la foi aux païens. Saint Colomban ayant accepté l'offre, s'embarqua sur le Rhin, et s'avança dans la Suisse jusqu'à l'extrémité du lac de Zurich. Un jour que les idolâtres du pays étaient réunis autour d'une énorme cuve pleine de bière, pour offrir un sacrifice à un de leurs dieux, le saint, s'approchant d'eux, souffla sur la cuve, qui se rompit en éclats ; puis il les exhorta à quitter ces superstitions. Plusieurs se firent baptiser, et d'autres qui avaient déjà reçu le baptême revinrent au christianisme, qu'ils avaient

abandonné. Mais un de ses disciples, par un excès de zèle, ayant brûlé le temple des idolâtres, le saint abbé fut obligé de s'éloigner avec ses compagnons, et il se retira près du lac de Constance dans un lieu nommé Bré-gents, où il demeura trois ans.

Cependant la guerre ayant éclaté entre les rois Thierry et Théodebert, saint Colomban vint trouver ce dernier, et lui conseilla de se faire clerc ou moine, de peur de perdre son royaume et celui du ciel. La proposition parut ridicule au roi et aux courtisans, qui répondirent que jamais roi mérovingien n'avait pris ce parti volontairement. Si vous ne le faites de gré, répondit saint Colomban, vous le ferez bientôt de force. En effet, Théodebert ayant été vaincu et pris par trahison, fut envoyé à Brunehaut, qui le fit entrer dans le clergé et peu de jours après le fit mourir. Thierry mourut lui-même l'an 613, quelques mois après Théodebert. Il laissa quatre fils de ses concubines. Brunehaut voulut faire régner Sigebert, qui était l'aîné ; mais le roi Clotaire lui déclara la guerre, prit Sigebert avec deux de ses frères, et les fit mourir tous trois. Il prit aussi et fit périr cruellement la fameuse Brunehaut. Ainsi il demeura seul roi des Français, selon la prédiction de saint Colomban. Le saint abbé s'était retiré depuis peu en Italie avec ses compagnons, à l'exception de saint Gal, que la maladie avait empêché de partir, et qui fonda près du lac de Constance un célèbre monastère qui porta son nom. Clotaire envoya saint Eustase, abbé de Luxeuil, auprès de saint Colomban, pour le prier de revenir dans son royaume ; mais le saint vieillard ne voulut pas quitter sa nouvelle demeure. Il écrivit seulement au roi une lettre où il lui donnait des avis pour le corriger de ses défauts. Clotaire reçut cette lettre avec une extrême joie, protégea le monastère de Luxeuil et lui donna de grands revenus. Saint Colomban avait été parfaitement accueilli en Italie par Agilulfe, roi des Lombards. Il obtint de ce prince une terre propre à la cul-



ture, dans un lieu nommé Bobio, où il bâtit un monastère qui devint très-célèbre. Ce fut là que ce saint abbé mourut vers l'an 615. Ses reliques y demeurèrent et firent un grand nombre de miracles (1).

Le pape saint Boniface, à qui saint Colomban avait écrit au sujet des trois chapitres, mourut la même année. Il avait fondé un monastère dans sa maison, et lui avait donné de grands revenus. Saint Deusdedit, qui lui succéda, n'occupa le saint-siège que trois ans. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. La chaire pontificale vaqua plus d'un an, au moins selon l'opinion la plus commune, et Boniface V, son successeur, ne fut ordonné que vers la fin de l'an 619. Il écrivit, comme nous le verrons plus tard, au roi de Northumberland, pour l'exhorter à embrasser le christianisme. Il mourut l'an 625. On lui donna pour successeur, la même année, Honorius, qui tint le saint-siège environ treize ans. Il bâtit et répara plusieurs églises à Rome et leur fit de grandes libéralités. Il réussit à éteindre, au moins pour quelque temps, le schisme qui durait depuis plus de soixante-dix ans dans la province d'Istrie à l'occasion des trois chapitres; mais sa conduite relativement à l'hérésie des monothélites a malheureusement laissé une tache sur sa mémoire (2).

Le roi Clotaire, devenu maître de toutes les provinces qui appartenaient aux Français, fit tenir à Paris l'an 614 un concile national où se trouvèrent soixante-dix-neuf évêques. C'est le plus nombreux que nous ayons encore vu dans les Gaules. On y fit quinze canons, dont plusieurs ont pour objet d'assurer la liberté des élections épiscopales. Le premier porte qu'à la place d'un évêque mort on ordonnera gratuitement celui qui aura été choisi par le métropolitain, avec les évêques de la province et

(1) *Vit. S. Columb.* — *Vit. S. Gal.* — Fredeg.

(2) *Anast. Vit. Pontif.*

le clergé et le peuple de la ville, et que s'il arrive autrement par la puissance de quelqu'un ou par négligence, l'élection sera nulle. Le second statue qu'aucun évêque ne pourra élire son successeur, et que personne ne pourra être mis à sa place de son vivant, si ce n'est qu'il soit déposé canoniquement, ou atteint d'une maladie incurable qui le mette hors d'état de remplir ses fonctions. Le quatrième défend à tout juge de punir ou de condamner un clerc sans le consentement de son évêque. Le dixième ordonne que toutes les donations faites à l'Église par les évêques et les clercs auront leur effet, quoique les formalités légales n'aient pas été strictement observées. Le quinzième porte qu'aucun juif ne pourra exercer des charges ou des fonctions publiques sur les chrétiens, à moins qu'il ne se fasse baptiser avec toute sa famille. Clotaire publia un édit pour l'exécution des réglemens de ce concile, mais avec quelques modifications. Ainsi, quant aux élections épiscopales, il dit que le sujet élu par les évêques, le clergé et le peuple, sera ordonné de l'aveu du prince, et que s'il est tiré de la cour ou présenté par le roi, il ne devra être ordonné qu'en considération de son mérite. Du reste, on voit à la fin de cet édit qu'il fut approuvé dans le concile même par les évêques et la noblesse; car le roi et ses principaux officiers assistaient aux conciles pour sanctionner par l'autorité séculière les décisions qu'on devait y prendre sur des affaires mixtes qui exigeaient le concours des deux puissances.

Il y avait à la cour de Clotaire un grand nombre de pieux seigneurs dont plusieurs ont mérité d'être mis au nombre des saints. Nous avons déjà cité saint Faron, et nous parlerons plus tard de saint Ouen et de saint Éloi. Nous devons citer encore parmi les plus célèbres saint Arnoul et saint Romaric. Ils avaient été attachés l'un et l'autre à la cour de Théodebert, dont saint Arnoux était le premier ministre, et après sa mort ils passèrent au service de Clotaire. Saint Romaric entra bientôt après au

monastère de Luxeuil; puis, avec l'agrément de saint Eustase, il se retira dans une de ses terres près des Vosges, où il fonda deux monastères, l'un pour les filles et l'autre pour les hommes. Celui-ci eut pour premier abbé saint Amé, qui avait été quelque temps moine à Agaune, puis anachorète. La première abbesse des filles fut sainte Mateflède. Comme ce monastère devint en peu de temps fort nombreux, le saint fondateur y établit la psalmodie perpétuelle, et partagea la communauté en sept chœurs de douze religieuses chacun, qui se succédaient pour chanter sans interruption les louanges de Dieu. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Remiremont, dont le monastère d'hommes fut occupé dans la suite par les bénédictins de la congrégation de saint Vannes. A peine saint Arnoul fut-il à la cour de Clotaire, que le siège de Metz étant venu à vaquer, le peuple le demanda tout d'une voix pour évêque, quoiqu'il fût simple laïque et même engagé dans les liens du mariage. Il fut contraint d'accepter cette dignité, et sa femme se retira à Trèves, où elle prit le voile de religieuse. Il en avait eu deux fils, Angésise, qui fut la tige des rois carlovingiens, et saint Cloud, qui devint par la suite évêque de Metz comme son père. Néanmoins saint Arnoul était trop utile au monarque pour que celui-ci lui permit de s'éloigner. Il continua donc, quoique évêque, de demeurer à la cour de Clotaire, où il tenait le premier rang; mais il redoubla ses aumônes et ses austérités : il passait souvent plusieurs jours sans manger, encore ne prenait-il que du pain et de l'eau, et il portait toujours un cilice sous ses habits. Il s'appliquait en même temps avec beaucoup de zèle aux fonctions pastorales, jusqu'à ce qu'il obtint environ dix ans après la permission de quitter son siège et la cour, pour se retirer avec quelques religieux dans une solitude voisine de Remiremont, où il mourut vers l'an 640. Son successeur fut saint Goéric, qui avait été attaché comme lui à la cour de Clotaire, où il s'était lié d'une étroite

amitié avec saint Didier, trésorier du roi et ensuite évêque de Cahors.

Saint Loup ou saint Leu, archevêque de Sens, était demeuré fidèle au jeune Sigebert après la mort de Thierry, et Clotaire, se laissant prévenir par les ennemis du saint évêque, l'avait envoyé en exil ; mais ensuite, détrompé par saint Vinebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, il le rappela, se prosterna pour lui demander pardon, et le renvoya à son église avec de grands présents. Ce saint archevêque, né à Orléans d'une famille alliée aux rois, était neveu de saint Aunacaire, évêque d'Auxerre, et il avait succédé l'an 609 à saint Artémus. Parmi une foule d'autres évêques dont les vertus illustraient vers cette époque les églises des Gaules, nous citerons seulement saint Domnole de Vienne, saint Austrégisile de Bourges, saint Bertram du Mans, qui fonda dans cette ville trois monastères et deux hôpitaux ; enfin saint Lézin d'Angers, qui était parent du roi Clotaire, et qui avait renoncé aux grandeurs du monde pour entrer dans le clergé. Nous avons de saint Bertram un testament par lequel il institue ses héritières l'église cathédrale et une église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul.

Le monastère de Luxeuil fut troublé vers ce temps par l'indiscipline d'un moine nommé Agrestin. Il avait été secrétaire du roi Théodebert, et avait quitté cette place et tous ses biens pour embrasser la vie monastique sous la conduite de saint Eustase ; puis il avait demandé la permission de prêcher l'Évangile aux païens du voisinage ; car il y en avait encore dans le pays des Séquanais, et saint Eustase travaillait avec succès à leur conversion. Il allait même souvent porter la foi au-delà du Rhin dans la Norique ou Bavière. Agrestin s'étant avancé jusque dans cette province et même en Istrie, se laissa entraîner dans le schisme occasionné par les trois chapitres ; il voulut à son retour séduire saint Eustase, qui

Après avoir tenté vainement de le ramener, se vit réduit à le chasser du monastère. Le dépit qu'il en conçut le porta à décrier la règle de saint Colomban; et comme il en vint à plusieurs personnes en place, notamment à l'évêque de Genève, il parvint à se faire quelques partisans. Le roi Clotaire, plein de respect pour saint Colomban et pour saint Eustase, réunit plusieurs évêques à Combourg l'an 524, pour essayer de mettre fin à ce scandale. Agrestin ne put faire contre la règle de Luxeuil que des objections frivoles portant pour la plupart sur quelques usages particuliers aux moines, tels que la forme hibernoise de leur tonsure, qui formait une demi-couronne ouverte sur le devant de la tête. Saint Eustase, après avoir répondu sans peine à tous ces reproches, ajouta : Je te cite au jugement de Dieu cette année même pour plaider ta cause. Cette menace prophétique eut son accomplissement; le moine perturbateur, qui joignait l'impudicité à ses autres vices, abusant de la femme de son valet, fut tué d'un coup de hache par ce mari furieux six mois avant la fin de l'année. Saint Eustase mourut peu de temps après. On élut pour lui succéder saint Vaidebert, son disciple, qui gouverna le monastère de Luxeuil pendant quarante ans.

Ce monastère fut une pépinière de saints évêques et de saints abbés. Saint Déicole, connu vulgairement sous le nom de saint Dié, n'ayant pu suivre saint Colomban en Italie, fonda le monastère de Lure dans le diocèse de Besançon. Saint Valéri, natif d'Auvergne, après avoir pratiqué quelque temps la vie monastique dans son pays, vint à Luxeuil, se rendit dans la Neustrie avec un autre moine nommé Valdolen, pour y prêcher la foi aux idolâtres, et il obtint du roi Clotaire, dans le territoire d'Auxois, la terre de Leucone, où il commença un petit monastère. Il y mourut vers l'an 622. On remarque qu'il avait deux offices, le gallican et celui de saint Colomban. Quelque temps après sa mort, on persécuta ses disciples,

qui se virent contraints d'abandonner cet établissement. Saint Blimond, l'un d'entre eux, se retira jusqu'à Bobio sous saint Attale ; mais ensuite il revint en France, et par la protection de Clotaire il se rétablit à Leucone, abolit les restes du paganisme, et rebâtit le monastère, qui porta le nom de Saint-Valeri.

Vers le même temps, saint Riquier fonda dans la même province le célèbre monastère de Centule, qui porta ensuite le nom du saint fondateur. Il était né dans cette province d'une famille noble et riche, et après avoir mené d'abord une vie peu réglée, il fut converti par deux saints prêtres irlandais qu'il reçut chez lui. Il fit une pénitence si austère, qu'il ne mangeait que deux fois la semaine, et encore n'était-ce que du pain d'orge sur lequel il répandait même de la cendre. Il donna bientôt après la liberté à tous ses esclaves. Ayant été ordonné prêtre, il prêcha avec beaucoup de succès dans les contrées voisines, et porta son zèle jusque dans la Grande-Bretagne. Le roi Dagobert, plein de vénération pour ses vertus, alla le voir pour se recommander à ses prières et profiter de ses instructions. Le saint prêtre lui parla fortement de la vanité des grandeurs humaines et du compte terrible que rendront ceux qui gouvernent. Il mourut dans son monastère, où ses reliques opérèrent beaucoup de miracles.

On compte cinq illustres évêques tirés de Luxeuil vers ce temps ou quelques années plus tard ; savoir, saint Chagnoald de Laon, frère de saint Faron ; saint Achais de Noyon, saint Omer ou Audomar de Térouane et de Boulogne, saint Ragnacaire de Bâle, et saint Donat de Besançon. Ce dernier était fils de Vandalen, duc de la Bourgogne Transjurane, et il avait été levé des fonts du baptême par saint Colomban, qui le nomma Donat, parce que Dieu l'avait accordé à ses prières. Il fonda dans sa ville épiscopale le monastère de Saint-Paul, où il fit suivre les règles de saint Benoît et de saint Colomban. Sa mère



lavie fonda dans la même ville un monastère de religieuses sous l'invocation de Notre-Dame.

Saint Donat et saint Chagnoald assistèrent au concile tenu à Reims l'an 625, et où se trouvèrent plus de quarante évêques de toutes les provinces des Gaules. On y confirma les canons du concile de Paris tenu dix ans auparavant, et on en fit plusieurs autres sur divers points de discipline. On défend, sous peine d'excommunication, de fermer des églises ceux qui s'y sont réfugiés, à moins qu'on ne leur promette avec serment de ne point les faire mourir, ni les mutiler ou les soumettre à la torture ; mais aussi le réfugié ne sera mis en liberté qu'en promettant d'accomplir la pénitence canonique marquée pour son crime. Celui qui sera coupable d'homicide volontaire demeurera excommunié toute sa vie, et s'il fait pénitence, il recevra le viatique à la mort. On défend d'observer les augures ou les cérémonies des païens, d'assister à leurs sacrifices ou de manger des viandes offertes aux idoles ; ceux qui auront fait après être avertis seront mis en pénitence. On défend aux juges séculiers d'imposer aux clercs des charges publiques ou de les condamner à des peines sans le consentement de l'évêque. On prescrit de n'excommunier que pour des raisons légitimes, et on ajoute que le concile de la province jugera de la validité de l'excommunication. Enfin, après quelques autres réglemens qui offrent rien de remarquable, on enjoint de ne point ordonner d'évêque qui ne soit natif du lieu, et qui n'ait été choisi par les suffrages du clergé, du peuple et des évêques de la province. On a vu que cette règle était recommandée et suivie par saint Grégoire le Grand, et on rapporte que saint Gal, choisi pour l'évêché de Constance, refusa ce siège, en donnant pour principale raison sa qualité d'étranger. Parmi les évêques du concile de Reims, on peut remarquer comme les plus célèbres saint Arnoux de Metz, saint Sulpice le Pieux, archevêque de Bourges ; saint Sandoux ou Sindulfe de Vienne, et saint

**Cunibert de Cologne.** Le roi Clotaire avait demandé saint Sulpice avant qu'il fût élevé à l'épiscopat, pour faire la fonction d'abbé dans ses armées; ce qui montre que les rois menaient des moines à leur suite pour faire l'office divin. Saint Cunibert fut ministre du roi Dagobert et de Clovis II, son successeur.

Clotaire II mourut l'an 628. Il avait donné six ans auparavant le royaume d'Austrasie à son fils Dagobert, qui gouverna ce royaume avec beaucoup d'équité et de sagesse, par les conseils de Pépin, maire du palais, et de saint Cunibert, évêque de Cologne. Mais après la mort de son père, étant devenu maître de toute la monarchie, le roi Dagobert, malgré quelques œuvres extérieures de religion, se conduisit plutôt en païen qu'en chrétien. Il pillait ses sujets et même les églises pour enrichir ses trésors, et s'abandonna sans retenue à ses honteuses passions. On lui vit trois femmes à la fois avec le titre de reines, et des concubines en si grand nombre, qu'on ne les a pas comptées. Il fit recueillir et rédiger plus correctement les lois de tous les peuples barbares de son obéissance, c'est-à-dire des Francs tant Saliens que Ripuaires, des Bavares et des Allemands. Ces diverses lois, pour tous les crimes envers des particuliers, même pour les meurtres, n'établissaient d'autres peines que des amendes et des compositions pécuniaires. Ainsi on y règle la composition qui est due pour le meurtre des évêques, des prêtres et des autres clercs. On y donne le droit d'asile aux églises en faveur des coupables ou des serfs, et on punit ceux qui le violent d'une amende envers l'Église et envers le prince. L'observation du dimanche est prescrite sous peine de punition corporelle pour les serfs, et pour les hommes libres, sous peine, après trois corrections, d'être réduits en servitude. On y voit que les serfs de l'Église, outre la dîme qu'ils payaient, travaillaient par corvée la moitié de la semaine, c'est-à-dire trois jours pour l'Église et trois jours pour eux. Dagobert

mourut au commencement de l'an 638. Il fut enterré dans l'église de Saint-Denis, qui depuis est devenue la sépulture ordinaire des rois de France. Il avait orné de riches décorations cette église et augmenté les bâtimens du monastère. Il lui avait aussi donné des terres considérables, et il y avait établi la psalmodie perpétuelle, à l'exemple du monastère d'Agaune. Ce roi laissa deux fils, Dagobert II, qu'il avait déjà établi roi d'Austrasie, et Sigebert II, qui eut les royaumes de Neustrie et de Bourgogne (1).

Les vices de Dagobert ne servirent qu'à faire briller un plus vif éclat les vertus de saint Éloi et de saint Julien, qui passèrent de la cour de Clotaire à celle de ce prince. Saint Éloi était né près de Limoges vers l'an 588, d'une famille chrétienne et qui sans doute était romaine, comme le fait voir son nom latin Éligius, et celui de son père Eucher. Ses parens l'ayant instruit avec soin dans la religion, et remarquant en lui beaucoup d'industrie, confièrent à un orfèvre directeur de la monnaie à Limoges, qui lui apprit son art en peu de temps. A l'âge de trente ans, quelques affaires l'obligèrent d'aller à la cour de Clotaire II, qui était alors à Paris. Le trésorier du roi le prit sous sa protection, et le fit travailler à la monnaie et aux autres ouvrages de sa profession. Le roi voulant faire faire un siège magnifique orné d'or et de pierres précieuses, ne trouvait point d'ouvriers dans son palais qui pût concevoir et exécuter sa pensée : le trésorier indiqua Éloi, à qui le roi fit donner la quantité d'or et de pierres précieuses qu'on jugeait nécessaire. Éloi travailla aussitôt, et apporta deux chaises au lieu d'une qu'on attendait. A la vue de la première, Clotaire admira l'habileté de l'ouvrier ; mais il admira beaucoup plus sa fidélité quand il vit la seconde. Remarquant beaucoup d'esprit dans ses réponses, il lui donna part à sa confiance, et le

(1) Fredeg. cap. LVIII et seqq.

fit directeur de la monnaie. Pour se l'attacher plus sûrement, le roi voulut l'obliger à prêter le serment de fidélité; mais Éloi, craignant de jurer sans nécessité, ne pouvait se résoudre à faire ce serment; et comme il voyait que Clotaire insistait, croyant qu'il ne pouvait éviter d'offenser Dieu ou de déplaire au roi, il se mit à verser des larmes. Le roi en fut touché, et dit que cette délicatesse de conscience l'assurait plus de sa fidélité que tous les sermens qu'il eût pu faire.

Parvenu à un âge plus mûr, et voulant mettre sa conscience en repos, il repassa dans l'amertume de son cœur sa conduite depuis son enfance, et fit une confession de toute sa vie aux pieds d'un prêtre. C'est le premier exemple que l'on trouve d'une confession générale. Après la mort de Clotaire, il fut en si grande faveur auprès du roi Dagobert, qu'elle lui attira quelquefois l'envie et la haine des méchans, dont il contrariait les desseins. Il continuait à travailler de son art, et l'on voit encore son nom en plusieurs monnaies d'or frappées à Paris sous Dagobert et son fils Clovis. Il avait auprès de lui un esclave saxon nommé Tillon, qu'il forma dans la vertu, et qui devint célèbre sous le nom de saint Théau. On nomme encore entre ses domestiques Bauderic, son affranchi; Tituen, son valet de chambre, qui fut martyr; Buchin, qui avait été païen et devint abbé de Ferrière; André, Martin et Jean, qui par ses soins entrèrent dans le clergé. En travaillant, saint Éloi avait devant les yeux un livre ouvert, pour occuper en même temps son esprit et nourrir son cœur des vérités saintes de la religion. On voyait autour de sa chambre des livres rangés sur des planches; principalement les saintes Écritures avec les explications des saints pères. Plusieurs de ses domestiques chantaient avec lui l'office canonial du jour et de la nuit. Au milieu de sa chambre étaient suspendues plusieurs reliques devant lesquelles il se prosternait sur un cilice pour prier, et il passait quelquefois ainsi toute la nuit. Il interrompait

ouvent ses lectures pour lever les yeux au ciel, soupirer et verser des larmes ; car il était pénétré de l'esprit de componction. Lors même qu'il était mandé par le roi, il ne quittait point ses exercices de piété qu'il ne les eût achevés. Jamais il ne sortait de sa chambre sans prier Dieu et sans faire le signe de la croix, et en rentrant il commençait toujours par implorer le secours de Dieu.

Dans les commencemens il portait des habits magnifiques, et quelquefois tout de soie, quoiqu'elle fût encore rare ; car l'usage des vètemens à soie n'était venu des Indes que vers le milieu du sixième siècle. Il avait des ceintures et des bourses garnies d'or et de pierreries. Mais quand il eut fait de plus grands progrès dans la vertu, il donna tous ces ornemens aux pauvres, et il se couvrait simplement, que souvent une corde lui servait de ceinture. Ses aumônes étaient immenses ; il donnait aux pauvres tout ce qu'il recevait des bienfaits du roi, et il en nourrissait tous les jours un grand nombre qu'il servait de ses propres mains. Il ne mangeait point de viande, ne buvait point de vin, et jeûnait souvent deux ou trois jours de suite. Il avait une dévotion particulière à racheter les captifs : il allait où l'on vendait des esclaves, et il en achetait quelquefois cinquante et cent à la fois, surtout des Saxons, que l'on vendait par troupes. Il les mettait en liberté, et leur donnait le choix de retourner chez eux, de demeurer avec lui ou d'entrer dans des monastères. Il en fonda deux célèbres, l'un près de Liège, à Solignac, où il mit des moines tirés de Luxeuil. Un peu de temps il y eut jusqu'à cent cinquante moines de divers pays, qui exerçaient plusieurs métiers et vivaient dans une grande régularité. Saint Éloi voulait s'y retirer lui-même, mais la Providence le destinait ailleurs. Il fonda l'autre monastère pour les filles à Paris, dans la maison que le roi lui avait donnée. Il y établit une discipline très-exacte, y réunit jusqu'à trois cents filles, et leur donna pour abbesse sainte Aure. Cette abbaye a

subsisté longtemps sous le nom de saint Éloi. Dans suite, le revenu fut uni à la mense épiscopale de Paris et la maison donnée aux clercs réguliers nommés Barnabites. Saint Éloi fit hors de la ville un cimetière pour les religieuses, avec une église dédiée à saint Paul, qui est devenue une grande paroisse. Il employa son argent pour orner d'or et de pierreries les châsses de plusieurs saints, entre autres de saint Germain de Paris, de saint Denis, de saint Martin de Tours, de sainte Geneviève, de saint Quentin, de saint Severin. Saint Éloi avait le don de miracles, et il en fit un très-grand nombre des plus éclatans. Il guérit à Paris un homme boiteux depuis plusieurs ans, et rendit la vue à un aveugle qui le pria de faire sur lui le signe de la croix. N'étant encore que laïque, il avait l'autorité et le zèle d'un évêque. Il découvrit plusieurs imposteurs qui trompaient les simples, et fit condamner par un concile d'Orléans un hérétique qui corrompait la foi des fidèles.

Après la mort de saint Acaire, évêque de Noyon, saint Éloi fut élu pour lui succéder. Les diocèses de Noyon et de Tournai avaient été unis du temps de saint Médard plus de cent ans auparavant, et la Flandre, avec les païens de Gand et de Courtray, en dépendaient. Une grande multitude de ces peuples étaient encore païens et montraient une aversion extrême pour le christianisme. C'était la principale raison qui portait à leur donner un pasteur aussi zélé que saint Éloi. Quand il vit qu'il ne pouvait en aucune manière éviter l'épiscopat, il voulut au moins observer les règles, et ne se laissa consacrer que quand il eut mené quelque temps la vie cléricale. Il fut ordonné évêque l'an 640. On vit alors toutes ses vertus briller d'un nouvel éclat. Son zèle parut surtout dans la conversion des infidèles. Il visitait avec ses évêques les villes de son vaste diocèse et toutes les peuplades qui n'avaient pas encore reçu l'Évangile, les Flamands, les habitans d'Anvers, les Frisons, les Suèves et les autres.



qu'à la mer. D'abord c'étaient comme des bêtes féroces prêtes à le mettre en pièces ; mais il ne souhaitait autre chose que le martyre. Ensuite ces barbares considérèrent sa bonté, sa douceur, sa vie pauvre et frugale, commencèrent à l'admirer, et vinrent avec empressement à ses instructions. Le saint évêque portait par ses discours les esprits grossiers à l'amour des choses célestes. Tous les ans il en baptisait à Pâques un grand nombre qu'il avait gagnés pendant le cours de l'année. On voyait, avec une foule d'enfans, des hommes et des femmes dans la manière vieillesse s'approcher des fonts sacrés et recevoir l'habit blanc des néophytes. Le saint évêque permit même à plusieurs de l'un et de l'autre sexe d'embrasser la vie monastique. Mais son zèle éprouva souvent de la part même des fidèles des contradictions qui l'affligèrent et le découragèrent. Un jour de Saint-Pierre, prêchant dans une paroisse près de Noyon, il parla fortement contre les danses et d'autres divertissemens criminels ou superstitieux. Les habitans se mutinèrent, et résolurent de ne pas périr leur évêque plutôt que de se voir troublés dans leurs habitudes. Saint Éloi en eut avis, et loin d'être effrayé de leurs mauvais desseins, il y retourna, et parla avec encore plus de force contre ces désordres, jusqu'à répandre son sang s'il le fallait. On paya son sang de injures et d'outrages. Enfin, voyant qu'il ne gagnait rien par ses prédications, il employa l'autorité, et déclara d'excommunication ce peuple indocile. La colère ne se fit sentir ensuite à un grand nombre par des maux sensibles qui les ramenèrent à de meilleures dispositions.

Saint Éloi, consumé par ses travaux continuels, fut atteint d'une fièvre qui l'affaiblit peu à peu, et Dieu lui fit connaître que sa dernière heure approchait. La veille de sa mort, il fit à ses serviteurs et à ses disciples un discours très-touchant, pour les exhorter à croître chaque jour dans les sentimens de piété qu'il avait tâché de

leur inspirer. Il marqua à chacun en particulier les plus excellens monastères où ils devaient se retirer. Le lendemain, premier jour de septembre de l'an 659, après les avoir embrassés, il mourut en recommandant son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-dix ans et quelques mois, et avait environ vingt ans d'épiscopat. Sur la nouvelle de sa maladie, la reine Bathilde était partie de Paris avec ses enfans, les grands de la cour et une nombreuse suite. Elle arriva le matin qui suivit la nuit de son mort, et fit tout préparer pour porter le corps au monastère de Chelles. D'autres voulaient le transférer à Paris, mais le peuple de Noyon s'y opposa si fortement, qu'il fut obligé de lui laisser les reliques de son pasteur (1).

Saint Ouen ou Audouen, nommé aussi Dadon, était fils d'Authaire, seigneur français établi en Brie, qui reçut chez lui saint Colomban. Il fut mis dès sa jeunesse, avec son frère Adon, à la cour du roi Clotaire. S'étant lié bientôt d'une étroite amitié avec saint Eloi, il conçut, sur son exemple, un souverain mépris pour les vanités du monde, et prit avec son frère la résolution de se consacrer entièrement à Dieu. Adon l'exécuta quelque temps après, et fonda dans une terre qu'il avait sur la Marne un monastère de Jouarre, y établit une communauté nombreuse sous la règle de saint Colomban, et s'y retira lui-même. Il y fonda aussi un monastère de filles qui subsistait encore dans le dernier siècle, et dont la première abbesse fut sainte Théodechilde, sœur de saint Agilbert, évêque de Paris. Saint Ouen fut en grand crédit à la cour du roi Dagobert, dont il devint chancelier ou garde des sceaux, et l'on a conservé des actes originaux souscrits de sa main en cette qualité. Il obtint du roi une terre dans les forêts de Brie, où il fonda un monastère, avec l'intention d'y embrasser la vie religieuse ; mais le roi et les grands ne purent y consentir. Il assista avec saint Eloi

(1) *Vit. S. Elig.*

à la consécration de l'église de ce monastère, dont la cérémonie fut faite par saint Faron et saint Amand. Ce fut par les conseils du premier qu'il jeta les yeux sur saint Agile, disciple de saint Colomban, pour gouverner cette nouvelle communauté. Mais les moines de Luxeuil voulaient conserver saint Agile pour en faire leur abbé, en même temps que les villes de Metz, de Langres et de Besançon témoignaient le désir de l'avoir pour évêque; en sorte qu'il fallut tout le crédit de saint Ouen et l'autorité du roi pour le placer à Rebaix. Il en fut établi abbé par un concile tenu à Clichy le 1<sup>er</sup> mai 636. Après la mort de saint Romain, archevêque de Rouen, saint Ouen fut élu d'une commune voix pour lui succéder. Il voulut, comme saint Éloi, passer par les différens degrés de la cléricature, et il reçut avec lui la consécration épiscopale dans la ville de Rouen. Il occupa ce siège quarante-trois ans (1). Il eut plusieurs disciples célèbres que nous ferons connaître dans la suite. Nous parlerons aussi plus tard de saint Omer et de saint Amand, qui travaillèrent pendant longtemps avec autant de succès que de zèle à la conversion des idolâtres dans la Flandre et les Pays-Bas.

En Espagne, le roi Récarède eut pour successeur son fils Liuva, qui, quoique jeune, promettait beaucoup par son bon naturel; mais il ne régna que deux ans. Viteric s'étant révolté, le dépouilla du royaume, lui coupa la main droite, et le fit mourir. Il se fit élire ensuite lui-même et régna sur les Goths pendant sept ans. Après lui Gondemar fut reconnu roi. Il fit déclarer métropole de toute la province de Carthagène la ville de Tolède, où les rois goths faisaient leur résidence. Pendant presque tout le cours du septième siècle, l'église d'Espagne fut dans un état assez heureux. On y tint un grand nombre de conciles, et on y fonda plusieurs monastères. A Gondemar succéda Sisebut, sous qui fut tenu le second con-

(1) *Vit. S. Audauen. et S. Agil.*

cile de Séville, l'an 619. Huit évêques y assistèrent. Le premier était saint Isidore, archevêque de Séville. Le clergé de la ville y était présent, et deux laïques portant le titre d'illustres. Les décrets de ce concile sont divisés en treize chapitres selon les matières, mais il n'y eut que trois séances. Ce sont des réglemens généraux à l'occasion de diverses affaires particulières. On statue que la prescription de trente ans aura lieu, selon les décisions des papes, entre deux évêques qui disputeront la possession de quelques églises particulières. Aucun évêque ne pourra déposer un prêtre ou un diacre que dans un concile. On réserve aux seuls évêques plusieurs fonctions, dont quelques-unes sont aujourd'hui communiquées aux prêtres. On décide que les évêques ne pourront administrer les biens de l'Église sans avoir un économe pour témoin de leur conduite. Il est marqué que les clercs étaient distingués des laïques par leur habit. Il est défendu aux évêques de supprimer aucun monastère et de les dépouiller de leurs biens. Les monastères de filles seront gouvernés par les moines ; mais leurs demeures seront éloignées. L'abbé seul visitera le monastère, et il ne pourra parler qu'à la supérieure, encore en présence de deux ou trois sœurs, en sorte que les visites soient rares et les conversations courtes.

Sisebut mourut l'an 621 et eut pour successeur Récarède II, son fils, qui ne régna que trois mois. Après sa mort, les Goths élurent pour roi Suintilla, qui d'abord se fit aimer par ses grandes actions ; car il acheva de chasser les Romains d'Espagne, et la réunit tout entière sous sa domination. Mais en 625, ayant fait reconnaître roi son fils Ricimer, encore enfant, il se rendit odieux aux grands, et l'un d'entre eux nommé Sisenand, aidé par Dagobert, roi de France, se fit reconnaître roi des Goths en 631. Ainsi Suintilla fut déposé après avoir régné dix ans. Sisenand, pour affermir sa domination, fit faire le dernier canon du quatrième concile de Tolède, qui défend que

personne n'excite des séditions et n'usurpe le royaume. « Quand le prince sera mort, ajoute ce canon, les grands de toute la nation, avec les évêques, lui donneront un successeur. » On voit par ces paroles que le royaume des Goths était électif, et que les évêques prenaient part à l'élection. Ce quatrième concile de Tolède fut tenu l'an 633. Il s'y trouva soixante-deux évêques auxquels présidait saint Isidore de Séville. Il y avait cinq autres métropolitains, ceux de Narbonne, de Mérida, de Brague, de Tolède et de Tarragone. Car ce concile était national et comprenait toute l'Espagne et la partie de la Gaule soumise aux Goths. L'archevêque de Tolède était alors saint Juste, très-célèbre par sa sainteté. Outre ces soixante-deux évêques, il y eut sept députés des évêques absents. Quand ils furent tous rassemblés dans l'église de Sainte-Léocadie, le roi Sisenand y entra avec quelques seigneurs, et s'étant prosterné à terre devant les évêques, il les conjura avec larmes de prier Dieu pour lui. Il les exhorta ensuite à conserver les droits de l'Eglise et à corriger les abus. Ils firent soixante-quinze canons, dont le premier est une profession de foi où les mystères de la Trinité et de l'Incarnation sont établis contre les principales hérésies. Il est dit expressément que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. On blâme fortement la négligence des évêques à tenir des conciles, comme la principale cause du relâchement de la discipline. Il est ordonné de les tenir au moins une fois l'année. S'il s'agit de la foi ou d'une affaire commune, le concile sera général de toute l'Espagne et la Gaule. Pour les affaires particulières, on tiendra les conciles en chaque province, au lieu désigné par le métropolitain, vers la mi-mai.

La forme suivie dans la célébration des conciles est marquée en détail dans celui-ci, ce qui ne se trouve point ailleurs, et il ne faut pas douter qu'elle ne vint d'une tradition ancienne. A la première heure du jour, on fera sortir tout le monde de l'église et on en fermera les por-

tes. Tous les portiers se tiendront à celle par où doivent entrer les évêques, qui seront introduits tous ensemble et qui prendront séance selon leur rang d'ordination. Après les évêques entreront les prêtres et ensuite les diacres. Les évêques seront assis en rond, les prêtres assis derrière eux, et les diacres debout devant les évêques. On fera aussi entrer les laïques que le concile en jugera dignes, et les notaires, pour lire et écrire ce qui sera nécessaire, et l'on gardera les portes. Lorsque les évêques auront pris place, le premier des diacres dira : Priez. Et aussitôt ils se prosterneront tous à terre, prieront et méditeront quelque temps en silence, et un des plus anciens évêques se lèvera pour faire à voix haute une prière ; les autres demeureront prosternés. Après qu'il aura fini l'oraison et que tous auront répondu *amen*, le premier diacre dira : Levez-vous. Tous se lèveront et garderont un profond silence. Alors un diacre revêtu de l'aube apportera au milieu de l'assemblée le livre des canons, et lira ceux qui parlent de la tenue des conciles. Ensuite l'évêque métropolitain prendra la parole, et exhortera ceux qui ont quelque affaire à la proposer. On ne passera point à une nouvelle affaire sans que la première soit terminée. Si quelqu'un du dehors, clerc ou laïque, veut s'adresser au concile, il fera connaître son affaire par l'archidiacre de la métropole, et alors on lui permettra d'entrer. Aucun évêque ne sortira de la séance avant l'heure de la finir. Aucun ne quittera le concile que tout ne soit terminé, afin de pouvoir souscrire aux décisions.

Il est ordonné par le second canon de ce concile de Tolède qu'il n'y aura plus de diversité pour les offices entre les églises particulières, de peur qu'il ne semble aux hommes grossiers que ce soit un schisme. « Ainsi, ajoutent les pères, nous observerons un même ordre de prier et de psalmodier dans toute l'Espagne, une même forme pour la célébration des messes et pour les offices



du soir et du matin. » Saint Isidore était l'âme de ce concile, et l'on voit par ses écrits combien il était instruit des offices ecclésiastiques. Aussi est-il regardé comme le principal auteur de l'ancienne liturgie d'Espagne, nommée depuis mozarabique. Il témoigne néanmoins lui-même que saint Léandre, son frère, y avait beaucoup travaillé. Pour éviter donc la diversité des cérémonies, le concile fait à cet égard plusieurs réglemens. Il ordonne que les métropolitains avertiront leurs comprovinciaux du saint jour de Pâques, et que tous le célébreront le même jour. On donnera le baptême par une seule immersion, pour ne point paraître approuver les ariens, qui plongeaient trois fois. Les églises ne demeureront point fermées le vendredi saint; mais on célébrera l'office, on instruira le peuple sur la passion de Notre-Seigneur, et on l'exhortera à demander à haute voix pardon de ses péchés. On observera partout la bénédiction du cierge la veille de Pâques, pour honorer la sainte nuit de la résurrection. On ne chantera point *Alleluia* tout le Carême, parce que c'est un temps de tristesse et de pénitence. On voit par un des canons de ce concile que l'on portait à chacun la communion à sa place, comme à Rome; les prêtres et les diacres la recevaient devant l'autel, et les autres clercs dans le chœur. Le concile ordonne de dire tous les jours dans l'office public et particulier l'oraison dominicale, et il en prouve l'obligation par l'autorité de saint Cyprien, de saint Hilaire et de saint Augustin. On lira depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte le livre de l'Apocalypse. Les diacres ne porteront qu'un orarium ou étole, et non pas deux; il ne sera orné ni d'or ni d'aucune couleur. Tous les clercs porteront la tonsure d'une même façon, c'est-à-dire la tête rase au-dessus avec une couronne de cheveux. On renouvelle les règles concernant les ordinations des évêques, particulièrement pour la liberté des élections, et on exprime toutes les irrégularités. On ordonne aux évêques, aux

prêtres et aux diacres d'avoir des syncelles, c'est-à-dire des personnes édifiantes qui couchent dans leur chambre et qui soient toujours témoins de leurs actions. Les jeunes clercs logeront ensemble dans une même chambre, sous les yeux d'un sage vieillard. Ceux qui auront consulté les augures, les aruspices ou d'autres devins, seront déposés et mis en pénitence dans un monastère. On voit dans le vingt-huitième canon les insignes distinctifs que les clercs recevaient à leur ordination. C'était, pour les évêques, l'orarium ou l'étole, l'anneau et le bâton pastoral. Les prêtres recevaient l'orarium et la chasuble, les diacres l'orarium et l'aube, les sous-diacres la patène et le calice. Il est défendu de faire entrer dans le clergé ceux qui se seront confessés publiquement coupables d'un péché mortel. Il y avait encore des veuves consacrées à Dieu par une profession publique où elles prenaient l'habit en présence de l'évêque, sans entrer dans une communauté. Le concile leur défend de se marier, aussi bien qu'aux autres religieuses. Les évêques ne doivent pas employer les moines à des travaux serviles pour leur profit. Ils ne doivent pas accepter la commission de juger les criminels, à moins qu'on ne promette par serment de leur faire grâce de la vie. On ne contraindra point les Juifs à professer la foi, qui doit être embrassée volontairement; mais leurs enfans seront mis dans des monastères ou avec des personnes de piété, pour être instruits dans la religion chrétienne.

Cinthila succéda à Sisenand son frère l'an 636. Il assista la même année au cinquième concile de Tolède avec les principaux seigneurs de sa cour. On y fit neuf canons, qui ont presque tous pour objet la sûreté et l'affermissement de sa puissance. On recommande l'exécution du concile précédent, et on ordonne que son décret touchant la sûreté du prince sera lu dans tous les conciles d'Espagne. On prononce anathème contre ceux qui voudront s'élever à la royauté sans l'agrément du peuple et

le choix de la noblesse. Le sixième concile de Tolède fut tenu dix-huit mois après le cinquième. Il y avait quarante-deux évêques et cinq députés d'évêques absens. On y ordonna, avec le consentement du roi Cinthila et des grands, qu'à l'avenir aucun roi ne monterait sur le trône qu'il n'eût promis avec serment de ne souffrir aucun hérétique ni aucun infidèle dans le royaume. Ceux qui violeront ce serment sont frappés d'anathème avec leurs complices. On renouvela aussi la défense d'attenter à la vie du roi ou de conjurer contre lui ; ce qui montre combien le pouvoir royal était peu affermi.

Saint Isidore de Séville était mort quelque temps auparavant, après un long épiscopat qui ne fut qu'une suite de travaux apostoliques et de bonnes œuvres. Quand il se vit près de sa fin, il augmenta tellement ses aumônes, que pendant six mois on voyait une foule de pauvres chez lui depuis le matin jusqu'au soir. Sentant augmenter son mal, il sortit de son logis avec deux évêques qu'il avait priés de venir le voir, et se transporta à l'église de Saint-Vincent suivi d'une multitude de clercs, de religieux et de peuple, qui se lamentaient à grands cris. Étant arrivé dans l'église, il se tint au milieu du chœur devant le balustre de l'autel, et fit retirer les femmes plus loin. Un des évêques le couvrit du cilice, un autre de cendres ; puis, étendant les mains vers le ciel, saint Isidore fit tout haut sa prière pour demander pardon de ses péchés, et reçut de la main des évêques le corps et le sang de Notre-Seigneur ; après quoi il se recommanda aux prières de tous les assistans, leur demanda pardon, remit les obligations à ses débiteurs, recommanda à tous la charité mutuelle, et fit distribuer aux pauvres ce qui lui restait d'argent. C'était le samedi saint. Étant retourné ensuite à son logis, il mourut au bout de quatre jours, le 4 avril de l'an 636.

Saint Isidore a laissé un grand nombre d'écrits sur différentes matières. Le plus considérable et en même temps

le plus célèbre est son traité des Origines ou étymologies, composé à la prière de Braulion, évêque de Saragosse, qui le termina et le divisa en vingt livres ; car saint Isidore l'avait laissé imparfait. Il traite de presque tous les arts et de toutes les sciences, commençant par la grammaire et les autres arts libéraux. Il se borne à quelques principes généraux, et ne donne souvent que de courtes définitions accompagnées d'étymologies qui ne paraissent pas toujours heureuses ; mais on y apprend le vrai sens de plusieurs mots grecs et latins dont la tradition était encore vivante.

L'ouvrage le plus utile par rapport à la discipline est celui des Offices ecclésiastiques ; il décrit toutes les heures et toutes les parties de l'office, qui sont les mêmes qu'aujourd'hui, et il en attribue les hymnes à saint Hilaire et à saint Ambroise. Il expose aussi l'ordre des prières du sacrifice telles qu'elles se trouvent dans la messe mozarabique, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne. Elle commence comme la nôtre par l'*Introït*, avec quelques versets du psaume ; ensuite *Gloria in excelsis*, excepté pendant l'Avent et le Carême, et la première oraison ; puis une prophétie ou lecture de l'Ancien Testament, un graduel, l'Épître et l'Évangile, après lequel on chante *Alleluia*. Alors se fait l'offrande, que le prêtre accompagne de quelques prières semblables aux nôtres. On chante ensuite l'offertoire, et jusque là c'est la messe des catéchumènes. Le prêtre ayant lavé ses mains et dit l'oraison secrète, salue le peuple, et dit à haute voix l'oraison qui est le commencement de la messe des fidèles. C'est une exhortation au peuple pour célébrer saintement la fête, après laquelle le peuple dit trois fois *Agios*, c'est-à-dire *saint* en grec. Saint Isidore ajoute : Nos évêques, savoir le pape de Rome et les autres, présentent à Dieu leur offrande, pour eux, pour leur clergé et pour leur peuple. Tous les prêtres, les diacres, les clercs et le peuple offrent aussi, faisant mémoire des saints apôtres et martyrs. Alors

on récite leurs noms. Le prêtre prie ensuite pour les vivans et pour les morts. La quatrième oraison est pour la paix : le prêtre y exhorte les assistans à une union parfaite, et aussitôt ils se donnent le saint baiser. Étendant ensuite les mains, il prononce à haute voix la prière qui répond à notre préface, à la fin de laquelle on dit *Sanctus*, comme parmi nous. Puis le prêtre s'incline et dit les prières de la consécration, que nous appelons le Canon. Le prêtre récite l'antienne pour la fraction de l'hostie, et la tenant sur le calice pour la montrer au peuple, il dit : Professons de bouche ce que nous croyons de cœur. Alors le chœur chante le symbole de Constantinople. Cependant le prêtre rompt l'hostie en neuf particules qu'il arrange sur la patène en forme de croix. Elles ont chacune le nom d'un mystère ; savoir, Incarnation, Nativité, Circoncision, Apparition ou Épiphanie, Passion, Mort, Résurrection, Gloire, Règne. Ensuite le prêtre fait mémoire des vivans et dit le *Pater* ; à la plupart des demandes le peuple répond *Amen*. Le prêtre met dans le calice la particule nommée Règne, en disant : Les choses saintes sont pour les saints ; et marquant comme nous l'union du corps et du sang. Il donne aussitôt après la bénédiction, semblable à nos bénédictions épiscopales des jours solennels. Il prend après cela la particule nommée Gloire, et la tenant sur le calice, il fait mémoire des défunts. Il consomme cette particule, puis toutes les autres et le précieux sang. On chante l'antienne de la communion, après quoi le prêtre dit une oraison, et le diacre congédie le peuple. Telle est la messe mozarabique, qui ne se dit plus qu'en une chapelle de l'église de Tolède.

Le livre des Offices de saint Isidore contient encore d'autres points remarquables de discipline. « Par toute l'Église, dit-il, on reçoit l'eucharistie à jeun, et le vin y doit être mêlé d'eau. Ceux qui sont morts à la grâce par le péché doivent faire pénitence avant que de s'en approcher. Les autres ne doivent pas s'en éloigner longtemps ;

mais les personnes mariées doivent garder la continence quelques jours avant la communion. Par toute l'Église, on offre le sacrifice pour les morts, ce qui prouve que c'est une tradition apostolique.» Il marque dans ce traité que les fêtes de l'Église, outre le dimanche, sont Noël, l'Épiphanie, l'Ascension, le jeudi, le vendredi et le samedi saints, la dédicace des églises et les fêtes des apôtres et des martyrs. « Nous célébrons, dit-il, les fêtes des martyrs, pour nous animer à les imiter et nous recommander à leurs prières; mais nous ne les honorons pas du culte de latrie, qui ne convient qu'à Dieu; c'est pourquoi nous ne leur offrons point le sacrifice. » Il parle des chorévêques comme subsistant encore, pour être les vicaires des évêques à la campagne, avec le pouvoir d'établir des lecteurs, des sous-diacres, des exorcistes. Il dit que les prêtres et les diacres ne font pénitence que devant Dieu; les autres la font publiquement. On accorde la pénitence à la fin de la vie, quoiqu'on la tienne pour suspecte. Les pénitens laissent croître leur barbe et leurs cheveux, se prosternent sur le cilice et se couvrent de cendres. Saint Isidore compte parmi les jeûnes de l'Église, outre le Carême, les Quatre-temps de la Pentecôte et du mois de septembre; il ne parle pas de ceux du mois de décembre, qui toutefois étaient observés en Italie dès le temps de saint Léon. Mais il marque deux autres jeûnes que nous n'observons plus, l'un au 1<sup>er</sup> novembre et l'autre au 1<sup>er</sup> janvier, afin d'abolir les débauches superstitieuses que les païens pratiquaient en l'honneur de Janus. Il marque aussi que le jeûne du vendredi était universel et que la plupart y joignaient le samedi. Nous avons réduit ce jeûne à l'abstinence. Enfin saint Isidore observe que sur plusieurs points les usages des églises sont différents, et que chacun doit se conformer à la discipline de celle où il vit.

Nous avons encore une règle que saint Isidore composa pour le monastère d'Honori. Elle nous fait voir combien



il aimait la vie monastique, et peut servir à l'intelligence des autres, et surtout de celle de saint Benoît. Saint Isidore veut que la clôture du monastère soit exacte et que la métairie en soit éloignée; que les cellules des frères soient près de l'église, l'infirmerie plus loin, le jardin dans l'enclos. On éprouvera les novices pendant trois mois dans le logement des hôtes. Ils donneront tous leurs biens aux pauvres ou au monastère, et promettent par écrit de demeurer dans la maison. Ceux que leurs parens auront donnés au monastère seront engagés pour toujours. On recevra les esclaves si leur maître y consent, et les hommes mariés, pourvu que la femme de son côté fasse vœu de continence. Les moines feront tous les ans à la Pentecôte leur déclaration qu'ils ne gardent rien en propre. Tous les moines sont astreints au travail des mains, selon le précepte de saint Paul et l'exemple des patriarches. Chacun doit travailler non seulement pour sa subsistance, mais pour celle des pauvres. Ceux qui se portent bien et ne travaillent point pèchent doublement par l'oisiveté et le mauvais exemple. Cette règle prescrit pour chaque jour environ six heures de travail et trois heures de lecture. Les moines travailleront au jardin et à la cuisine et laisseront aux serfs les bâtimens et la culture des terres. L'abbé doit être d'un âge mûr et éprouvé dans l'exercice de toutes les vertus. Il pratiquera le premier tout ce qu'il prescrira aux autres. Il fera des conférences trois fois par semaine après tierce. Il mangera toujours en communauté, sans aucune distinction, et aussi pauvrement que les autres. Leur nourriture sera d'herbes et de légumes, et aux jours solennels ils pourront quelquefois user des viandes légères, c'est-à-dire de la volaille; on permet aussi un peu de vin, mais il sera libre à chacun de s'en abstenir ainsi que de la viande. On dinera depuis la Pentecôte jusqu'au commencement de l'automne; le reste de l'année il n'y aura que le souper. Le Carême on jeûnera au pain et à l'eau.

Les moines ne porteront point de linge, et n'auront dans leurs habits aucune affectation ni de propreté ni de négligence. Ils coucheront tous dans la même salle, s'il est possible, ou au moins dix dans un même dortoir, qui devra être éclairé toute la nuit. Cette règle fait un long dénombrement des fautes soit grièves soit légères, et punit celles-ci d'une séparation de la communauté pendant trois jours, et laisse à la discrétion de l'abbé la punition des autres. Elle défend de chasser un moine pour quelque faute que ce soit, de peur d'exposer son salut à de plus grands périls; mais on lui fera faire pénitence dans le monastère. Elle marque en détail les fonctions de tous les officiers du monastère. Le prévôt était pour les affaires du dehors comme un procureur; le sacristain avait soin de l'église; un autre, du vestiaire et des meubles; le portier, des hôtes; le cellérier, des provisions de bouche, des greniers et du bétail; les semainiers, du service des tables; un autre, des travaux du jardin; un autre, d'instruire les enfans donnés au monastère; un autre, de distribuer les aumônes. Il est encore à remarquer dans cette règle qu'on doit offrir le sacrifice pour les morts avant de les enterrer, et chaque année, le lendemain de la Pentecôte, pour tous les défunts. Il y avait dans la province de Séville un grand nombre de monastères dont plusieurs fondés récemment. Saint Isidore fit ordonner par le second concile tenu en cette ville qu'il ne serait pas permis aux évêques d'en supprimer aucun ni de les dépouiller de leurs biens.

Parmi les autres ouvrages de saint Isidore, nous devons citer ses commentaires sur plusieurs livres de la Bible, et entre autres sur le Cantique des cantiques; deux livres très-solides pour prouver la vérité de la religion contre les Juifs; une chronique qui s'étend jusqu'au règne d'Héraclius; une histoire des Goths et des Suèves; le traité des écrivains ecclésiastiques, qui fait suite à ceux de saint Jérôme et de Gennade; enfin trois ouvrages de piété fort

estimés, savoir, les Soliloques, le traité du mépris du monde, et un recueil de pensées chrétiennes tirées des écrits de saint Grégoire.

Saint Hellade de Tolède, mort quelques années avant saint Isidore, avait occupé un des premiers rangs à la cour ; mais dès lors il pratiquait autant qu'il lui était possible les exercices de la vie religieuse. Toutes les fois qu'il pouvait se dérober à l'embarras des affaires, il allait dans un fameux monastère nommé Agali, près de Tolède, prendre part aux exercices des moines et à leurs travaux ; enfin il se retira tout à fait dans cette communauté, dont il devint abbé, et il en fut tiré dans sa vieillesse malgré lui pour occuper le siège de Tolède. Il mourut vers l'an 632, après avoir gouverné cette église pendant dix-huit ans. Il se fit admirer surtout par son humilité et par sa tendre charité pour les pauvres.

Ce que nous avons rapporté de la liturgie mozarabique nous engage à dire aussi quelque chose de l'ancienne liturgie gallicane. Elle commençait, comme celle d'Espagne et de Rome, par le psaume d'*Introït*, après lequel on disait le *Kyrie eleison*, suivi d'une première préface qui était une courte exhortation à passer saintement la fête ; ensuite on lisait une leçon de l'Ancien Testament, suivie d'une antienne ou psaume, et le prêtre récitait la première oraison ; puis le sous-diacre lisait l'Épître, et le diacre s'avance sur l'ambon pour lire l'Évangile. Aux fêtes des saints, ces trois lectures étaient précédées de celle de leurs actes. Si l'on prêchait, c'était après l'Évangile ; ensuite on faisait sortir les catéchumènes et les excommuniés ; après quoi le diacre apportait de la sacristie des vases sacrés, et tous les fidèles, tant hommes que femmes, offraient du pain et du vin. Le prêtre en ayant pris ce qu'il fallait sur l'autel, le couvrait de la palle ; puis on lisait les diptyques, et le prêtre ayant dit une oraison, les fidèles se donnaient le baiser de paix, qui était suivi d'une autre oraison. Le prêtre disait ensuite la préface,

qui était différente pour chaque messe. Elle commençait comme dans toutes les églises du monde, par ces paroles solennelles : *Sursum corda*. Elle finissait par le *Sanctus* qui était chanté par tout le peuple ; et après la consécration et les autres prières, tout le peuple chantait aussi *Pater*, comme en Orient, tandis qu'à Rome il était chanté comme aujourd'hui par le prêtre seul. L'évêque ayant ensuite prononcé la bénédiction sur les fidèles, on donnait la communion, que tout le monde venait recevoir à l'autel. Ceux qui ne recevaient pas l'eucharistie recevaient des pains bénits, comme une marque qu'ils étaient dans la communion de l'Église. On voit que les liturgies offraient d'assez grandes différences dans l'ordre des prières et les parties accessoires du sacrifice ; mais le fond, comme étant d'institution divine ou apostolique, était le même partout.

Après la mort de saint Augustin de Cantorbéry, Laurent, son successeur, continua de travailler à l'accroissement de la nouvelle église d'Angleterre. Il étendit également ses soins aux églises du pays de Galles, occupé par les Bretons. Ceux-ci, comme les Irlandais, célébraient la fête de Pâques le quatorzième jour de la lune quand ce jour était un dimanche, au lieu de la remettre au dimanche suivant, selon le décret de Nicée et la pratique de l'Église universelle. Ils avaient d'ailleurs, surtout dans l'administration du baptême, plusieurs usages contraires à la discipline de l'Église romaine. Enfin ils avaient tant d'aversion pour les Saxons et les Anglais, qui s'étaient emparés de leur pays, qu'ils refusaient de contribuer à leur procurer la lumière de l'Évangile. Saint Augustin avait essayé de les ramener à d'autres sentimens et de leur faire reconnaître la juridiction qu'il tenait du pape comme légat du saint-siège. Il avait eu plusieurs conférences avec leurs évêques et leurs principaux docteurs, spécialement ceux du célèbre monastère de Bancor, nombreux, qu'il était divisé en sept parties, dont la moindre

tenait trois cents moines ; mais tous ses efforts, et même sa guérison miraculeuse d'un aveugle en leur présence, ne purent demeurer sans succès. L'archevêque Laurent fit de nombreuses tentatives, et conjointement avec Juste et Melchior, il écrivit aux évêques bretons et à ceux d'Irlande pour les engager à suivre la pratique de l'Eglise universelle. Ces lettres demeurèrent aussi sans effet (1).

Pendant que l'église d'Angleterre fut bientôt après violemment ébranlée. Le roi Éthelbert mourut l'an 616, après un règne de cinquante-six ans. Ses vertus l'ont fait entrer au nombre des saints. Il laissa de Berthe, sa première femme, un fils nommé Edbald ou Éthelbald, qui succéda, et deux filles qui devinrent célèbres par leur piété. Edbald abandonna la religion chrétienne et se plongea dans toutes sortes de désordres. Son exemple fut l'occasion d'apostasie pour ceux qui n'avaient embrassé la religion chrétienne que par complaisance pour leur père, et ils retournèrent à l'idolâtrie et à leurs débauches. Le roi d'Essex ou des Saxons orientaux mourut vers le même temps, laissant trois fils encore païens, qui recommencèrent à exercer publiquement l'idolâtrie, et chassèrent même les missionnaires de leurs états. Les évêques de Londres et de Rochester, découragés par l'infutilité de leurs travaux et par les persécutions qu'ils étaient à supporter, se retirèrent en Gaule. Laurent de Worchester était résolu d'y aller aussi ; mais saint Pierre apparut pendant la nuit, le reprit fortement, et le corrigea de son peu de courage. Après cette correction salutaire, il s'exposa à tout pour soutenir l'œuvre de son roi. Le roi Edbald l'écouta favorablement et se convertit ; mais il ne put ramener ceux qui avaient renoncé à la religion.

L'aînée de ses sœurs épousa Edwin, cinquième roi de Northumbrie, alors le plus puissant des Anglais. Cette



princesse, nommée Édelburge, procura la conversion du roi son époux et de ses sujets. Quand le roi Edwin l'envoya demander en mariage, on lui répondit qu'il n'était pas permis de donner une fille chrétienne à un païen. Edwin déclara qu'il ne refusait pas d'embrasser la religion chrétienne, si, après l'avoir mûrement examinée, il jugeait la plus sainte et la plus digne de Dieu. Sur cette réponse, on lui envoya la princesse, accompagnée de l'évêque Paulin, qui fut ordonné évêque pour ce royaume le 1<sup>er</sup> juillet 625. Étant arrivé dans le pays de Northumbrie, il travailla à fortifier dans la foi le petit nombre de chrétiens qui étaient avec lui : il essaya même de convertir des païens ; mais ce fut d'abord avec assez peu de succès. Cependant le pape Boniface V, sachant les bonnes dispositions du roi Edwin, lui écrivit une lettre pour l'exhorter à se faire chrétien, lui représentant la grandeur du vrai Dieu, la vanité des idoles et l'exemple des autres princes, et surtout du roi Ébald son voisin. Il écrivit aussi à la reine Édelburge, afin de l'engager à faire tous ses efforts pour gagner à Dieu le roi son époux. En même temps il leur envoya des présens de la part de saint Pierre, considéré comme le protecteur des Anglais. Il n'eut pas la joie de savoir l'effet qu'avaient produit ses lettres, car il mourut peu de temps après.

Edwin permit d'abord de baptiser une fille nommée Enflède, qu'il avait eue de la reine Édelburge ; et comme il partait pour faire la guerre au roi de Wessex ou aux Saxons occidentaux, qui avait tenté de le faire assassiner, il promit d'embrasser le christianisme s'il remportait la victoire, et dès lors il s'abstint de toute superstition idolâtrique. Étant revenu vainqueur, il se fit instruire par l'évêque Paulin, et après de mûres réflexions, il résolut de recevoir le baptême, et ne demanda plus que le temps convenable pour disposer les principaux de la nation à se faire baptiser avec lui. Un pontife des idoles en qui le roi avait le plus de confiance, ayant entendu Paulin p



de la véritable religion, s'écria : Je voyais bien depuis longtemps que ce que nous adorions n'était rien ; car si je cherchais la vérité parmi nous, et moins je la trouvais. Maintenant je la vois briller dans cette doctrine, qui nous peut procurer la véritable vie et la félicité éternelle. Ce pontife des idoles fut le premier à renverser publiquement tout ce qui servait d'appui à l'idolâtrie, et conseilla au roi d'employer son autorité pour établir le christianisme. Ce prince fut baptisé à York le jour de l'an 627, avec toute la noblesse et une grande quantité de peuple. Il commença aussitôt la construction d'une grande église pour servir de cathédrale à Paulin, qui établit son siège à York, dont il fut le premier évêque. L'ardeur du peuple était si grande, que Paulin étant un jour avec le roi et la reine en une terre nommée Eborac, il demeura trente jours occupé à catéchiser et baptiser sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Dans ces commencemens, il baptisait dans les rivières, parce qu'on n'avait point encore pu bâtir des baptistères ; ce qui montre que l'on baptisait par immersion. Le pape Honorius écrivit aussitôt à Edwin pour le féliciter de sa conversion et l'exhorter à la persévérance. Il envoya en même temps le pallium aux métropolitains d'York et de Cantorbéry, avec le pouvoir d'ordonner réciproquement leurs successeurs sans être obligés de recourir à Rome. Osbert Mellite avait gouverné après la mort de Laurent l'église de Cantorbéry, où il eut pour successeur Just, qui n'avait pas tardé à revenir avec lui en Angleterre. Le dernier étant mort, on venait d'élire à sa place Honorius, qui fut sacré par Paulin.

Le roi Edwin était si zélé pour la foi, qu'il persuada au roi d'Estanglie de l'embrasser avec tout son peuple. L'évêque Félix, né et ordonné en Bourgogne, fut envoyé par l'archevêque de Cantorbéry à cette nation des Angles orientaux. Il y travailla avec tant de succès, qu'il convertit toute la province. Il établit son siège à Dum-

mok, où il mourut au bout de dix-sept ans. Saint Paul d'York prêcha aussi la foi dans les provinces voisines, convertit le gouverneur de Lincoln, où il fit bâtir une église. La paix était si profonde dans les états du roi Edwin, qu'elle passa en proverbe : mais ce bon roi ne vécut que quarante-huit ans, et fut tué l'an 633, en combattant contre le roi de Galles, qui s'était révolté et s'était joint à Penda, prince anglais de la nation des Merciens. Leur victoire fut la ruine de l'église naissante de Northumbre ; car Penda était païen comme tout son peuple, et Cadawallo, roi de Galles, quoique chrétien de profession, n'écoutait que sa haine furieuse contre les Anglais. Il voulait les exterminer de la Grande-Bretagne et faisait mourir jusqu'aux femmes et aux enfans, sans aucun respect pour la religion chrétienne, qu'ils avaient embrassée. Les peuples de Galles étaient si animés contre eux, qu'ils n'avaient pas plus de commerce avec les Anglais chrétiens qu'avec ceux qui étaient païens, ce qui durait encore du temps de Bède, cent ans après. Dans cette désolation de l'église et du royaume de Northumbre, Paulin fut réduit à prendre la fuite avec la reine Edeldurge et ses enfans, et se retira dans le royaume de Kent, où il gouverna l'église de Rochester, dont l'évêque venait de mourir. Il avait laissé à York un diacre nommé Jacques, pour prendre soin des chrétiens.

Après la mort de saint Edwin, le royaume de Northumbre fut partagé entre deux princes qui, après avoir reçu le baptême, retombèrent dans l'idolâtrie ; mais bientôt après ils furent défaits et tués l'un et l'autre par Cadawallo. Oswald, frère d'un de ces princes et neveu d'Edwin, prit la couronne, et avec une petite armée défit les troupes nombreuses du roi breton, qui fut tué dans la bataille. On attribua cette victoire à la piété du jeune prince ; car avant le combat il planta une croix à la tête de son camp, et fit crier à toute l'armée : Mettons-nous à genoux, et prions le Dieu tout-puissant de nous

ndre contre notre superbe ennemi. Ce lieu fut depuis  
mé le Champ céleste, et il s'y fit plusieurs miracles.  
ès qu'Oswald fut devenu maître du royaume, il songea  
ndre la nation toute chrétienne. Il avait été instruit  
aptisé dans le célèbre monastère de Hy, fondé vers  
in du siècle précédent par saint Colomban l'ancien  
s l'île de Ykolmkill, sur les côtes de l'Écosse au nord  
l'Irlande. Il y fit demander un missionnaire capable  
travailler à la conversion de ses sujets. On envoya  
bord un prêtre d'un caractère dur qui n'eut aucun  
cès; ensuite on en choisit un autre nommé Aidan, qui  
ordonné évêque, et dont la mission produisit des fruits  
enses. Il ne savait qu'imparfaitement la langue an-  
se; mais le roi, qui avait appris celle des Hibernois  
dant le temps qu'il avait été contraint de se réfugier  
mi eux, se faisait un plaisir de lui servir d'interprète;  
qui accréditait aux yeux du peuple son ministère évan-  
que. De nouveaux missionnaires venaient de jour en  
prêcher la foi dans les états du roi Oswald, et ceux qui  
ent prêtres administraient le baptême. Le roi bâtis-  
des églises en divers lieux, et donnait des terres pour  
der des monastères où les jeunes Anglais apprenaient  
lettres et la discipline régulière. Car ces missionnaires  
ndais étaient pour la plupart des moines formés dans  
monastère de Hy. Ségène, prêtre, en était alors abbé,  
ce fut lui qui envoya saint Aidan en Angleterre avec  
quelques autres moines. Saint Aidan obtint du roi pour  
siège épiscopal Lindisfarne, péninsule que le flux de  
mer réduisait en île deux fois le jour. On la nomma  
puis l'île Sainte. Elle est à quatre milles de Warwick  
Écosse. Le saint évêque prêchait plus encore par ses  
emples que par ses discours. Il voyageait toujours à  
d, même dans les courses les plus pénibles; et mon-  
nt un détachement absolu des biens de ce monde, si-  
que les princes ou les grands lui faisaient quelques  
as, il s'empressait de les distribuer aux premiers pau-

vres qu'il rencontrait. Le roi Oswald fit lui-même de grands progrès admirables dans la vertu. Il était le plus puissant roi d'Angleterre, et commandait à quatre nations de cette île qui parlaient chacune leur langue, Bretons, Pictes, Écossais et Anglais. Toutefois, profitant des instructions de saint Aidan, il devint humble, doux envers ses sujets, et d'une charité qui ne connaissait point de bornes. Il ne cessait d'assister les pauvres et les malades et passait une partie de la nuit en prières. De son temps, saint Birin, envoyé en Angleterre par le pape Honorius, prêcha la foi dans le royaume de Wessex ou des Saxons occidentaux, qui étaient encore idolâtres, et il établit son siège à Dorchester, après avoir converti le roi et une grande partie de la nation. Meidulfe, pieux et savant solitaire, fonda bientôt après dans ce même pays le célèbre monastère de Malmesbury. Oswald fut tué dans une bataille, l'an 642, à l'âge de trente-huit ans, par Penda, même roi des Merciens qui avait fait périr saint Edwin. Le lieu où saint Oswald fut tué devint célèbre par plusieurs miracles. On en emportait même la terre, et l'eau où elle avait trempé guérissait les malades. Ce saint eut pour successeur son frère Oswin, qui régna huit ans. La seconde année de son règne mourut saint Paulin, auparavant archevêque d'York, et alors évêque de Rochester dans le royaume de Kent. Son successeur fut Ithamar, né dans le pays et recommandable par sa science et par sa vertu. Il fut ordonné par Honorius, archevêque de Cantorbéry. Edbald, roi de Kent, était mort quarante ans auparavant. Son fils Ercombert lui succéda et régna vingt-quatre ans. Ce fut le premier des rois anglais qui ordonna par édit dans tout son royaume d'abattre les idoles et d'observer le jeûne du Carême, imposant de fortes peines aux contrevenans. Sa fille Eartongate se consacra à Dieu, et passa en France au monastère de Saint-Farjeux dont elle devint plus tard abbesse. Comme il y avait peu de monastères dans le pays des Anglais, plusieurs pa-

ient de la Grande-Bretagne dans les monastères de France, et d'autres y envoyaient leurs filles pour être instruites dans la piété (1).

Tandis que la foi se propageait ainsi en Occident parmi les nations barbares, les églises d'Orient avaient à souffrir des calamités de tout genre. Cyriaque de Constantinople étant mort l'an 606, avait eu pour successeur Théodore, diacre et trésorier de la grande église. Ce nouveau patriarche ayant su que plusieurs croix s'étaient agitées elles-mêmes d'une manière miraculeuse, fit venir à Constantinople saint Théodore Sicéote, et lui demanda quelle marquait ce prodige. Apprenant par la réponse de saint Théodore que cette agitation du signe de la croix annonçait la prochaine irruption des barbares, la ruine des églises, la désolation des provinces et une grande effusion de sang, il obtint par les prières de saint Théodore la grâce de mourir, pour n'être pas témoin de ces malheurs. Son successeur fut Sergius, qui tint le siège près de deux ans, et qui fut un des auteurs de la secte des monothélites. Saint Euloge d'Alexandrie mourut aussi au commencement de ce siècle, l'an 607, après avoir rendu de grands services à l'Église. Il avait composé contre les évêques monothélites et les eutychiens plusieurs écrits dont nous n'avons plus que des fragmens. Théodore, son successeur, tint le siège que deux ans. Il fut égorgé par les hérétiques, et l'on mit à sa place Jean, qui fut depuis surnommé l'Aumônier, célèbre par sa vertu, son zèle pour la foi et ses aumônes incroyables. Saint Anastase, second nom, patriarche d'Antioche, fut tué dans le même temps par les Juifs dans une sédition qu'ils excitèrent contre les chrétiens. Ils le traînèrent honteusement par les rues, et tuèrent avec lui plusieurs des principaux citoyens. On voit par le massacre de ces deux patriarches combien le gouvernement de Phocas était faible. Les

(1) Beda, *Hist.* lib. III.

Perses ravageaient l'empire, et il se formait chaque jour des conjurations, que Phocas cherchait à prévenir en répandant le sang des personnages les plus illustres. Enfin il fut accablé par celle du gouverneur d'Afrique, dont le fils Héraclius, sur les instances du sénat, se rendit à Constantinople avec une flotte nombreuse qui arriva le dimanche 4 octobre de l'an 610. Le lendemain Phocas fut tiré de l'église où il s'était réfugié, et fut mené à Héraclius. On lui coupa la main droite et ensuite la tête, et l'on porta par la ville. On traîna ignominieusement son corps, et enfin on le réduisit en cendres. Le même jour Héraclius fut couronné empereur par le patriarche Sergius, et il régna trente ans.

Les Perses, dès le temps de Phocas, avaient rompu la paix sous prétexte de venger la mort de Maurice et de ses enfans. La première année du règne d'Héraclius ils prirent Édesse et Apamée et vinrent jusqu'à Antioche. Ils prirent ensuite Césarée de Cappadoce, puis Damas, et le 614, ayant passé le Jourdain, ils conquièrent la Palestine et la ville de Jérusalem. Ils tuèrent plusieurs milliers de clercs, de moines, de religieuses et de vierges; ils pillèrent les églises, et même celle du Saint-Sépulcre. Ils emportèrent tout ce qu'il y avait de précieux, des vases sacrés sans nombre, des reliques avec leurs châsses, entre autres la vraie croix. Le patriarche Zacharie fut emmené captif avec une multitude de peuple. Les Perses achetèrent un grand nombre de ces prisonniers pour les tuer, et on en compta près de cent mille ainsi massacrés. Le patrice Nicéas trouva moyen de sauver deux reliques précieuses, l'éponge et la lance de la passion, et les emporta à Constantinople. On y exposa l'éponge à la vue du peuple dans la grande église, pour la fête de l'Exaltation de la croix, le 14 septembre, et la sainte lance environ six semaines après (1).

(1) Theophan. — Chron. Pasch.



Huit jours avant la prise de Jérusalem, la lauré de Sabas avait été attaquée par une troupe d'Arabes. Les solitaires avaient pris la fuite, excepté quarante-quatre des plus anciens et des plus vertueux. Les barbares, après avoir pillé l'église, prirent ces vénérables vieillards, les tourmentèrent sans pitié plusieurs jours de suite, pour les forcer à découvrir les trésors qu'ils croyaient avoir été cachés; puis se voyant frustrés de leur espérance, ils entrèrent en fureur et les mirent en pièces. Leurs corps demeurèrent longtemps sans sépulture; mais après la retraite des barbares, Modeste, abbé du monastère de Saint-Théodose, recueillit tous ces corps et les enterra avec solennité. L'Eglise honore ces quarante-quatre solitaires comme autant de martyrs. L'abbé Modeste, en l'absence du patriarche Zacharie, prit soin du diocèse de Jérusalem et de tous les monastères du désert. Il fit rebâtir les églises brûlées, et reçut en cette occasion de grands secours de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, dont la charité inépuisable éclata particulièrement dans ces calamités publiques. Les ravages des Perses dans la Palestine et la Syrie obligèrent une multitude de personnes de toutes conditions à chercher un refuge en Égypte. Jean reçut tous ceux qui vinrent à lui et pourvut à tous leurs besoins. Il fit mettre les malades et les blessés dans des hôpitaux où il leur procura tous les secours nécessaires; et il donna ordre qu'ils y garder tant qu'ils ne demanderaient pas à sortir. Il les visitait lui-même deux ou trois fois la semaine. Il faisait donner chaque jour à tous les indigens une pièce d'argent pour leur subsistance, et le double aux femmes et aux filles, pour les tenir plus à couvert des dangers occasionnés par l'infirmité de leur sexe. Quelques personnes s'étant présentées avec de riches vêtemens et des bijoux d'or pour recevoir l'aumône, ceux qui étaient chargés de la distribution s'en plaignirent au patriarche, qui répondit : Si vous voulez être mes économes, ou plu-

tôt ceux de Jésus-Christ, obéissez simplement au précepte évangélique de donner à tous ceux qui demandent. Quand tous les pauvres du monde se rendraient à Alexandrie, ils n'épuiserait pas les immenses trésors du Seigneur. Cependant la multitude des réfugiés et la cherté des vivres occasionnée par la disette épuisèrent bientôt toutes les réserves de l'église. Le saint patriarche emprunta d'abord à plusieurs citoyens religieux environ mille livres d'or. Quand il les eut consommées, chacun commençant à craindre pour soi, il ne trouva plus rien à emprunter. Alors un riche bourgeois qui désirait être diacre, quoique ayant été marié deux fois, lui offrit pour ses aumônes deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or s'il voulait l'ordonner. Cette ressource me viendrait fort à propos, répondit le saint; mais comme votre offrande n'est pas pure, je ne puis pas la recevoir. On vint aussitôt après lui annoncer l'arrivée de deux grands vaisseaux qu'il avait envoyés en Sicile chercher du blé. Non content d'assister ainsi tous ceux qui se présentaient à lui, il envoya dans les provinces ravagées des personnes de confiance avec de l'argent, des vivres et des habits, pour secourir les malheureux qui n'avaient pu se retirer ailleurs, et il fit partir deux évêques et l'abbé du mont Saint-Antoine avec des sommes considérables pour délivrer les captifs. Il envoya à l'abbé Modeste à Jérusalem mille sacs de froment et autant de légumes, mille caisses de poissons secs, mille tonneaux de vin, mille ouvriers d'Égypte, et autant de pièces d'or et de livres de fer, pour réparer les églises de la Palestine. On peut juger par là des richesses de l'église d'Alexandrie, aussi bien que par la somme de quatre mille livres d'or que le saint évêque trouva dans le trésor épiscopal à son ordination. On voit d'ailleurs dans la vie du même saint que cette église perdit un jour par une tempête treize grands vaisseaux chargés (1).

(1) Leont. *Vit.*, *S. Joan.*

Saint Jean l'Aumônier était né en Chypre et fils du gouverneur de cette île. Ayant perdu sa femme et ses enfans, il se livra entièrement à la pratique des bonnes œuvres, bâtit des monastères, fonda des hôpitaux pour les pauvres, les malades et les étrangers, et se fit admirer dès lors par ses grandes aumônes. Il n'était que simple laïque lorsqu'il fut choisi pour remplir le siège d'Alexandrie ; mais l'éminence de ses vertus parut un motif suffisant pour user de dispense à son égard. Sitôt qu'il fut ordonné, il fit venir les économes de l'église et leur dit : Allez par toute la ville, et rapportez-moi une liste exacte de tous mes maîtres. Ils lui demandèrent avec étonnement ce qu'il entendait par ses maîtres. Ce sont, dit-il, ceux que vous nommez les pauvres. Il s'en trouva plus de sept mille cinq cents, à qui il fit donner l'aumône tous les jours. Il eut soin d'empêcher que dans toute la ville on n'usât ni de faux poids ni de fausses mesures, et il fit publier une ordonnance en son nom, portant confiscation de tous les biens des contrevenans au profit des pauvres ; ce qui fait voir quelle était l'autorité des patriarches d'Alexandrie même sur le temporel. Ayant découvert que les officiers de l'église se laissaient engager par des présens à user de partialité dans le rachat des captifs, il les fit venir devant lui, et sans leur faire de reproches, il augmenta leurs appointemens, avec défense de rien recevoir de personne. Ils furent si touchés de ce procédé, que plusieurs même ne voulurent pas recevoir cette augmentation. Il sut encore que la multitude des officiers et secrétaires empêchait les plaintes de parvenir librement jusqu'à lui : il prit donc la résolution de donner deux fois la semaine audience publique, et il faisait placer pour cela, tous les mercredis et vendredis, un siège devant la porte de l'église, n'ayant à côté de lui que quelques amis avec lesquels il s'entretenait familièrement, afin que chacun pût s'approcher avec confiance. Un jour qu'il avait attendu depuis le matin jusqu'au mi-

lieu du jour sans que personne se fût présenté à son audience, il se retira en versant des larmes. Saint Sophrone, qui était présent, lui en demanda tout bas la cause. C'est, dit-il, que je n'ai aucune bonne œuvre à offrir aujourd'hui pour l'expiation de mes péchés. Vous devez, au contraire, reprit Sophrone, vous réjouir d'avoir si bien pacifié votre troupeau, que tous vivent ensemble sans différend, comme les anges. Le saint patriarche ne pouvait consentir à être mieux traité lui-même que le dernier des pauvres. Il couchait sur un mauvais lit avec une couverture toute déchirée : un des principaux de la ville lui en donna une qui avait coûté trente-six pièces d'argent ; il consentit à la recevoir pour ne pas le mortifier ; mais la pensée que tant de pauvres mouraient de faim et de misère le tourmenta toute la nuit et l'empêcha de dormir. Dès le matin il envoya vendre la couverture pour en distribuer le prix en aumônes. Celui qui lui en avait fait présent la racheta et la lui fit reporter. Le saint la vendit une seconde et une troisième fois, et dit enfin au riche pieux qui la rachetait toujours : Nous verrons qui de nous deux se lassera le premier. Il allait souvent assister lui-même les mourans, et recommandait instamment qu'on eût soin de faire célébrer des messes pour eux. Il faisait travailler peu à peu à son tombeau, et ordonna qu'on vint l'avertir souvent de l'achever, afin d'avoir la pensée de la mort toujours présente à l'esprit. Tous les discours inutiles étaient bannis de ses conversations ; il s'entretenait ou des affaires de son église, ou de la vie des saints, ou de conférences sur l'Écriture sainte et la théologie. Il instruisait son peuple avec zèle, et prenait soin de le prémunir contre la séduction des hérétiques, fort nombreux dans son diocèse. Voyant un jour que plusieurs fidèles sortaient de l'église après l'Évangile, il en sortit lui-même et alla s'asseoir au milieu d'eux. Comme ils se montrèrent surpris : Mes enfans, leur dit-il, où sont les ouailles là doit être le pasteur.

C'est pour vous que je me rends à l'église ; car, pour moi, je pourrais dire la messe à l'évêché. On voit par là que les évêques avaient dès lors des oratoires ou chapelles domestiques. Saint Jean honorait particulièrement les moines et se plaisait surtout en leur compagnie. Ses amis et ses confidens les plus intimes étaient Jean Mosch et Sophrone, célèbres l'un et l'autre par leurs vertus monastiques. Il les respectait comme ses pères et se dirigeait en tout d'après leurs avis. Comme ils étaient fort savans, il s'en servait utilement pour combattre les sévériens et les autres sectaires. Ils y travaillèrent avec tant de succès, qu'ils retirèrent de l'hérésie un grand nombre de bourgades et de monastères. Le saint patriarche recommandait soigneusement aux fidèles de ne jamais communiquer avec les hérétiques, quand même ils devraient se priver toute la vie de la communion chrétienne, c'est-à-dire de l'exercice public de la religion. L'invasion des Perses en Égypte le força à prendre la fuite, et il se retira dans l'île de Chypre, où il mourut peu de temps après, vers l'an 618.

Jean, surnommé Mosch, qui eut tant de part à la confiance de saint Jean l'Aumônier, avait embrassé la vie monastique dans le célèbre monastère de saint Théodose en Palestine. Saint Sophrone, natif de Damas, s'était lié d'amitié avec Mosch, avant même que d'avoir renoncé au monde. Les courses des barbares qui désolaient l'Orient les obligèrent à changer souvent de demeure, et après s'être retirés successivement dans plusieurs lares de la Palestine et de la Syrie, ils vinrent ensemble en Égypte, où ils visitèrent les monastères les plus renommés. Une irruption de barbares avait dispersé les solitaires de Scétis ; mais Sophrone et Mosch en trouvèrent encore quelques-uns qui les ravirent d'admiration par le récit des vertus qu'on avait coutume d'y pratiquer. Pour montrer jusqu'à quel point on y portait le détachement, on leur raconta qu'un des frères malades ayant eu besoin d'un

remède où il fallait du vinaigre, on en chercha sans en trouver dans les quatre laures, qui comprenaient environ trois mille cinq cents solitaires. Ils ne furent pas moins édifiés dans la Thébaïde, à Antinoüs, et dans le voisinage d'Alexandrie. La crainte des Perses les obligea à sortir d'Égypte en même temps que saint Jean l'Aumônier, et ils se retirèrent en Chypre avec quelques disciples, puis ils passèrent jusqu'à Rome, où Jean Mosch mourut bientôt après. Ce fut là qu'il composa son livre intitulé le Pré spirituel; il le nomma ainsi pour marquer qu'il était tout parsemé de fleurs, c'est-à-dire de miracles ou de grands exemples de vertu qu'il avait appris dans ses divers voyages. Ce livre est divisé en deux cent dix-neuf chapitres, rangés plutôt selon l'ordre des matières que du temps. Le style en est simple, mais varié et facile. Mosch cite partout les auteurs de la bouche desquels il avait appris ces histoires, et il rapporte naïvement les faits comme il les avait ouï raconter, laissant au lecteur à y faire des réflexions. On y trouve, malgré quelques récits singuliers ou puérils, beaucoup de choses édifiantes, et l'on y peut remarquer plusieurs preuves de la foi et de la discipline de l'Église. Un hérétique de la secte des sévériens, furieux de ce que sa femme avait reçu la communion des catholiques, la prit à la gorge et la força de rendre la sainte hostie, qu'il jeta dans la boue, mais qui fut enlevée par un éclair. Deux jours après, un Éthiopien couvert de haillons lui apparut et lui dit : Je suis le sacrilège qui frappa Jésus-Christ sur la joue, et tu viens d'encourir la même condamnation que moi. L'hérétique se convertit, embrassa la vie monastique, et ne cessa de pleurer son péché. Cette histoire offre une preuve incontestable de la foi de l'Église touchant la présence réelle. Jean Mosch adressa son Pré spirituel à Sophrone, le plus distingué de ses disciples; ce qui l'a fait citer quelquefois sous le nom de ce dernier, et il est à croire qu'il avait eu beaucoup de part à cet ouvrage. Sophrone retourna en Orient, où,



nous le verrons bientôt exercer son zèle contre l'hérésie des monothélites.

Cependant les Perses continuaient leurs ravages. Ils envahirent l'Égypte, la Libye et jusqu'à l'Éthiopie, et enlevèrent partout un butin immense et une multitude de captifs. Ils entrèrent aussi dans l'Asie-Mineure, et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine, en sorte que depuis Constantinople on voyait leur armée. L'empereur Héraclius, à force de présens, vint à bout d'engager leur général à se retirer. Il envoya ensuite plusieurs fois des ambassadeurs au roi Chosroës pour lui demander la paix. Mais ce roi répondit qu'il ne l'accorderait qu'à la condition que les Romains renonceraient au christianisme pour le culte du soleil. Héraclius se prépara donc à soutenir la guerre ; il emprunta de l'argent aux églises, leva de nouvelles troupes, conclut la paix avec les Avars, qui attaquaient l'empire du côté de la Thrace ; puis ayant célébré avec beaucoup de piété la fête de Pâques, l'an 622, il se mit en marche le lendemain pour les frontières de la Perse. Lorsqu'il eut réuni son armée, il rappela aux soldats tous les maux que les Perses avaient causés à l'empire et à la religion. Vous voyez, leur dit-il, comme les ennemis de Dieu ont ravagé notre pays, rendu nos villes désertes, brûlé les sanctuaires, souillé de sang les autels destinés au sacrifice non sanglant, et profané les églises par leurs débauches et leurs voluptés. Ensuite tenant à la main une image de Jésus-Christ qui passait pour n'avoir pas été peinte de main d'homme, il jura de combattre avec eux jusqu'à la mort. Ayant ainsi relevé le courage des troupes, il remporta une victoire complète en Arménie, entra l'année suivante dans la Perse, prit et brûla la ville de Gazac, où se trouvait un fameux temple du feu avec un palais renfermant une statue de Chosroës, assise sous un dôme qui représentait le ciel, et autour de ce roi le soleil, la lune et les étoiles, et des génies debout qui lui offraient des sceptres. Héraclius ayant ensuite purifié son

armée pendant trois jours, ouvrit le livre des Évangiles pour décider où il devait passer l'hiver; ce qui montre que la superstition du sort des saints était pratiquée en Orient aussi bien qu'en Occident. Il rendit la liberté à cinquante mille captifs, et leur fournit tous les secours nécessaires avec une charité qui fit une vive impression sur ces barbares. Dans les campagnes suivantes, l'empereur poursuivit ses succès. Chosroës, furieux, fit dépouiller toutes les églises de son royaume; il contraignit les chrétiens à embrasser la secte de Nestorius ou celle des jacobites; il fit mettre à mort plusieurs captifs, et entre autres saint Anastase, Persan de nation, qui ayant embrassé le christianisme, s'était retiré dans un monastère de la Palestine. On le tourmenta plusieurs jours de suite pour lui faire abjurer la foi, et comme il se montra inébranlable, Chosroës le fit étrangler avec soixante-dix de ses compagnons. Enfin l'an 627, Héraclius gagna une bataille décisive. Il ne perdit que soixante hommes, et fit essuyer aux barbares une déroute complète. Il s'avança alors dans l'intérieur de la Perse, poursuivant toujours Chosroës, qui, malgré ses défaites, s'obstinait toujours à refuser la paix. Bientôt après ce roi étant tombé malade, voulut faire couronner un fils nommé Mardesan, qu'il avait eu de la plus chérie de ses femmes. Siroës, son fils aîné, vivement irrité, se révolta, prit le titre de roi, et traita avec Héraclius. La défection s'étendit bientôt à tous les restes de l'armée des Perses. Chosroës fut arrêté, chargé de chaînes, et renfermé dans un cachot ténébreux qu'il avait fait bâtir pour y garder ses trésors. On fit égorger sous ses yeux le fils qu'il avait voulu couronner et tous ses autres enfans. Il périt lui-même après avoir éprouvé pendant cinq jours toutes sortes d'ignominies et les traitemens les plus barbares (1).

Siroës, après la mort de son père, en 628, fit une paix

(1) Theoph. — Chron. Pasch. — Cedren.

solide avec Héraclius, et lui rendit tous les chrétiens captifs en Perse, entre autres Zacharie, patriarche de Jérusalem, avec les bois de la vraie croix, enlevés quatorze ans auparavant. Cette précieuse relique fut d'abord apportée à Constantinople; mais l'année suivante Héraclius s'embarqua pour la reporter à Jérusalem, et rendre grâces à Dieu de ses victoires. La croix était demeurée dans son étui, comme elle avait été emportée. Le patriarche avec son clergé en reconnut les sceaux entiers, ouvrit l'étui avec la clef ordinaire, exposa la croix à l'adoration du peuple, puis la remit dans l'église où l'on avait coutume de la garder. L'Église latine célèbre le 14 septembre la mémoire de la sainte croix rapportée par Héraclius; mais les Grecs n'y font mention que de l'apparition de la croix à Constantin, quoique les uns et les autres nomment également cette fête l'Exaltation de la croix.

Héraclius avait montré jusqu'alors beaucoup de zèle pour la religion. Il chassa les Juifs de Jérusalem, et leur défendit d'en approcher jusqu'à trois milles de distance. Il rendit aux catholiques l'église d'Édesse et les autres que Chosroës avait données aux nestoriens. Il fit aux églises de Constantinople des rentes annuelles en paiement des vases et de l'argent qu'il avait été obligé de prendre pour les frais de la guerre. Mais il eut le malheur de se laisser séduire par les artifices de quelques sectaires, et devint le fauteur de l'hérésie des monothélites. Comme les eutychiens voyaient leurs erreurs condamnées par l'autorité du concile de Chalcédoine et le jugement de l'Église universelle, quelques-uns jugèrent à propos de les modifier ou de les déguiser du moins sous d'autres formules, et ne faisant pas difficulté de reconnaître deux natures en Jésus-Christ, ils en rejetaient implicitement la distinction en ne voulant admettre qu'une seule opération et une seule volonté; de sorte qu'ils prétendaient se ménager ainsi le moyen de paraître approuver le concile de Chalcédoine sans abjurer néanmoins le fond

de leur doctrine ; car il était évident que si la nature humaine était sans volonté et sans action propre, elle se trouvait absorbée de fait par la nature divine, et le mystère de la rédemption avec tous les actes de la vie mortelle de Jésus-Christ n'offrait plus aucune réalité. On retombait donc ainsi dans l'eutychianisme le plus rigoureux. Les sectaires ne tardèrent pas à s'apercevoir que sous cette nouvelle formule leurs erreurs se montreraient trop peu déguisées pour faire illusion, et bientôt s'efforçant de faire regarder comme indécise et inopportune la question d'une ou de deux opérations en Jésus-Christ, ils se bornèrent pendant quelque temps à soutenir expressément l'unité de volonté, dans l'espoir de faire passer plus facilement leur doctrine sous une formule ainsi restreinte, qui semblerait exclure simplement deux volontés contraires. C'est ce qui leur fit donner le nom de monothélètes ou plus communément monothélites, et ils vinrent à bout par ce moyen d'entraîner dans leur parti un grand nombre de catholiques, dont ils surprirent la foi par l'ambiguïté de cette dernière formule. Il y eut ainsi parmi les monothélites des eutychiens rigoureux qui admettaient l'unité d'opération et de volonté, comme renfermant implicitement la confusion des deux natures ; des demi-eutychiens qui, regardant les deux natures comme unies malgré leur distinction, de manière à n'en former qu'une seule, ne voyaient dans la nature humaine qu'un instrument passif du Verbe incarné, et représentaient l'unité d'opération comme une suite de l'unité de personne ; enfin un grand nombre de catholiques, qui, sans se prononcer formellement sur la question d'une ou de deux opérations, ne laissaient pas de conserver en réalité sur ce point la croyance de l'Église, et n'admettaient l'unité de volonté que comme l'exclusion de deux volontés contraires. Les demi-eutychiens monothélites, en reconnaissant dans la nature humaine l'activité et la faculté de vouloir, se bornaient à en contester l'exercice ; les euty-

chiens rigoureux rejetaient l'activité elle-même, et cette diversité d'opinions produisit les variations qu'on remarqua selon les circonstances dans l'exposition des doctrines de la secte. Mais au fond les principes des uns et des autres conduisaient aux mêmes conséquences.

Pendant la guerre contre les Perses, Héraclius, cherchant à ramener les partis qui avaient déchiré l'Église en Orient, eut pour cet objet des conférences avec un certain Paul, chef des eutychiens d'Arménie, et avec Anastase, patriarche des jacobites d'Antioche. Comme il les pressait de recevoir le concile de Chalcédoine et de confesser deux natures en Jésus-Christ, Anastase, dans l'espoir de se faire reconnaître comme patriarche d'Orient, répondit qu'il y consentait, pourvu qu'après l'union des deux natures on n'admit qu'une seule volonté et une seule opération. L'empereur sur cette réponse demanda l'opinion de Sergius de Constantinople, qui ne balança pas à approuver la doctrine d'Anastase ; car étant né de parens-jacobites, il avait lui-même embrassé depuis longtemps le monothélisme, dont l'auteur fut, dit-on, Théodore, évêque de Pharan, dans l'Arabie. Sergius avait même composé pour donner plus de crédit à cette erreur une prétendue lettre de Mennas au pape Vigile, dans laquelle était enseignée formellement l'unité d'opération et de volonté, et il s'était empressé de l'envoyer à Théodore. Il la fit passer ensuite avec une approbation de ce dernier à Paul le Borgne, chef des eutychiens, pour essayer de le ramener à la communion catholique. Il tenta aussi de réunir à l'Église par ce moyen les sectateurs de Paul de Samosate, qui, ne croyant Jésus-Christ qu'un pur homme, ne pouvaient lui attribuer qu'une opération. Héraclius ayant reçu la réponse de Sergius, crut pouvoir aisément mettre fin aux divisions et gagner les eutychiens. Il écrivit donc aux principaux évêques pour leur faire approuver l'unité d'opération, et passant dans le pays des Lases, il proposa son projet à Cyrus, métro-

politain de Phaside. Celui-ci parut hésiter d'abord ; mais ayant vu la lettre de Sergius à l'empereur, et consulté lui-même ce patriarche, qui lui envoya avec sa réponse la prétendue lettre de Mennas, il se montra le partisan déclaré du monothélisme, favorisa de tout son pouvoir le plan d'Héraclius, et obtint bientôt après en récompense de son zèle le siège d'Alexandrie, devenu vacant l'an 630 par la mort de George, successeur de saint Jean l'Aumônier (1).

Dès que Cyrus fut élevé sur ce siège, il se concerta avec Théodore de Pharan, et travailla, selon les vues et d'après le plan de l'empereur, à réunir à l'Église les différentes sectes d'eutychiens, fort nombreuses encore en Égypte. Il dressa pour cet objet neuf articles de doctrine sur la Trinité et l'Incarnation, tous orthodoxes, excepté le septième, portant que le même Christ produisait les actions divines et humaines par une seule opération théandrique, c'est-à-dire divine et humaine tout ensemble ; de sorte que la distinction n'existe que dans notre entendement. Saint Sophrone, qui se trouvait alors à Alexandrie, se jeta aux pieds du patriarche, pour l'engager à retrancher cet article, mais ses remontrances furent inutiles. Les théodosiens et les jacobites ne firent aucune difficulté de souscrire aux neuf articles de Cyrus, et ils vinrent tous ensemble recevoir la communion dans la grande église d'Alexandrie. Cette réunion se fit le 3 juin de l'an 633. Elle fut considérée comme un triomphe par les eutychiens, qui disaient hautement que les défenseurs du concile de Chalcedoine avaient enfin pris le parti de se réunir à eux, et qu'en ne reconnaissant qu'une seule opération, on confessait aussi une seule nature. Cependant saint Sophrone n'ayant rien gagné auprès du patriarche d'Alexandrie, se rendit aussitôt à Constantinople, pour faire à Sergius, contre cette nouveauté, des

(1) Theoph. — Cedren. — Maxim. *Disp. cum Parh.*



remontrances qui n'eurent pas plus d'effet. Sergius approuva la conduite et la doctrine de Cyrus par une lettre où l'on voit clairement son penchant pour l'eutychianisme. « Vous avez eu parfaitement raison, lui dit-il, d'enseigner comme saint Cyrille une nature du Verbe incarné et une hypostase composée, distinguant seulement par la pensée les parties qui entrent dans l'union. » Ensuite, ayant appris que Sophrone, après son retour en Orient, venait d'être élu patriarche de Jérusalem, il voulut prévenir le pape Honorius, et lui écrivit une lettre artificieuse où il proteste d'abord qu'il ne veut rien faire que de concert avec lui; puis, entrant en matière, il rapporte l'origine de l'affaire; en ayant soin de laisser de côté la part qu'il y avait prise, et faisant croire qu'il n'avait rien su touchant cette question jusqu'au moment où Cyrus l'avait consulté; après quoi, venant à la réunion des eutychiens et aux démarches de saint Sophrone, nous l'avons pressé, ajoute-t-il, de nous montrer des passages des pères enseignant clairement qu'il faut reconnaître deux opérations en Jésus-Christ, mais il n'a pu le faire; en sorte que nous n'avons pas jugé à propos de condamner les articles qui ont amené tant d'hérétiques à recevoir le concile de Chalcédoine. Cependant, pour mettre fin à ces disputes de mots, nous avons écrit au patriarche d'Alexandrie, maintenant que la réunion est consommée, de ne plus laisser parler d'une ou de deux opérations, et de faire professer avec les conciles un seul et même Jésus-Christ opérant les choses divines et humaines; car l'expression d'une seule opération, bien qu'elle se trouve dans quelques-uns des pères, fait craindre qu'on ne veuille confondre les deux natures; et plusieurs sont scandalisés du terme de deux opérations, parce qu'il ne se trouve dans aucun des pères, et que d'ailleurs il suppose qu'on doit reconnaître en Jésus-Christ deux volontés contraires, ce qui est impie. Enfin Sergius affirme que saint Sophrone lui-même a reconnu l'inconvénient

de ces disputes, et promis de ne plus parler ni d'une ni de deux volontés. On voit combien cette lettre était pleine de déguisemens et de mensonges.

Honorius, trompé par ces artifices, croyant qu'en effet il ne s'agissait que d'une dispute de mots, et se laissant éblouir par l'espoir de ramener au sein de l'Église cette foule de sectes eutychiennes dont l'Égypte et l'Orient étaient remplis, applaudit au zèle apparent de Sergius et approuva entièrement sa conduite. « Nous avons reçu, lui écrivit-il, la lettre par laquelle vous nous apprenez que des disputes et de nouvelles questions de mots ont été soulevées par un certain Sophrone, alors moine et maintenant évêque de Jérusalem, contre notre frère Cyrus, qui enseigne aux hérétiques convertis une seule opération en Jésus-Christ; mais que Sophrone étant venu vers vous, s'est désisté de ses plaintes après avoir reçu par écrit vos instructions, dans lesquelles nous avons remarqué beaucoup de prudence; et nous vous louons d'avoir mis fin à cette nouveauté de paroles capables de scandaliser les faibles. Nous confessons une seule volonté en Jésus-Christ, parce que la Divinité a pris notre nature telle qu'elle était avant d'être corrompue par le péché, et non pas une nature viciée avec des penchans ou des désirs contraires à la loi de l'Esprit. Nous ne voyons point que l'Écriture ni les conciles nous autorisent à enseigner une ou deux opérations; ou si quelqu'un a parlé ainsi pour s'accommoder à la faiblesse des intelligences, on ne doit pas en faire un dogme; car, que Jésus-Christ soit un seul qui opère par la divinité et l'humanité, c'est une chose manifeste par toute l'Écriture; mais de savoir si, à cause des œuvres de la divinité et de l'humanité, on doit dire ou entendre une seule ou deux opérations, c'est ce qui ne doit point nous importer, et nous laissons cette question de mots aux grammairiens. Nous devons rejeter ces expressions nouvelles, qui sont un germe de scandale, de peur que les simples, choqués des termes de

deux opérations, ne nous croient nestoriens, ou qu'au contraire on ne nous regarde comme eutychiens si nous en admettons qu'une seule.»

Saint Sophrone, élevé sur le siège de Jérusalem vers la fin de la même année 633, réunit aussitôt un concile des évêques de la Palestine, et envoya, selon la coutume, aux évêques des grands sièges, une lettre synodale contenant sa profession de foi, avec une exposition lumineuse de la doctrine catholique sur les deux opérations de Jésus-Christ. Il marque en détail les actions propres à la nature humaine, celles de la nature divine, et enfin les actions mixtes où intervenait le concours des deux natures, comme par exemple certains miracles où une opération corporelle accomplissait l'œuvre de la puissance divine. C'est à ce dernier genre qu'il applique le terme d'opération théandrique, qui se trouvait dans les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopagite, quoiqu'on puisse également appliquer ce terme à toutes les actions de la nature humaine, en ce sens qu'elles étaient soumises à la direction personnelle du Verbe divin. Le pape Honorius après avoir reçu cette lettre n'en persista pas moins dans ses dispositions précédentes; il écrivit à saint Sophrone et à Cyrus pour les engager à s'abstenir dans l'exposition de la foi des termes nouveaux d'une ou de deux opérations; il adressa une seconde lettre à Serius où il lui faisait savoir ce qu'il venait d'écrire à ces deux patriarches; et s'expliquant de nouveau sur cette dispute : « Il ne faut parler, disait-il, ni d'une ni de deux opérations, à cause du peu d'intelligence des peuples, et afin d'éviter l'embarras de plusieurs questions interminables; mais nous devons enseigner que chacune des deux natures en Jésus-Christ opère dans un accord parfait avec l'autre, la nature divine ce qui est de Dieu, et la nature humaine ce qui est de l'humanité. Au lieu de dire avec quelques-uns une seule opération, on doit confesser un seul opérant, un seul Christ en deux natures

réelles; et au lieu de deux opérations, laissant de ces expressions, confesser plutôt avec nous deux natures, c'est-à-dire la divinité et l'humanité opérant dans une seule personne du Fils de Dieu, sans division et sans confusion, chacune ce qui lui est propre. Ceux qui usent de ces expressions ne s'imaginent-ils pas que suivant ce qu'on attribue à Jésus-Christ une ou deux natures, on connaît aussi une ou deux opérations; ce qui est très impertinent à dire ou à penser. J'ai cru devoir vous écrire, ajoutait-il, pour vous montrer la conformité de ma lettre avec la vôtre, afin que nous soyons animés d'un même esprit. » On voit par les citations que nous venons de faire qu'Honorius enseignait au fond la doctrine catholique sur les opérations propres à chacune des deux natures, et que s'il ne confessait qu'une seule volonté, c'était seulement en ce sens qu'il excluait deux volontés contraires, ou, en d'autres termes, toute opposition entre la volonté humaine à la volonté divine. Mais il eut le tort grave de s'exprimer sur une question de foi dans un langage obscur, embarrassé, sujet à équivoque; d'imprimer même comme une nouveauté dangereuse l'expression nette et précise du dogme catholique, et de favoriser l'hérésie en commandant le même silence aux partisans de l'erreur et aux défenseurs de la vérité. Tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, c'est que la distance des lieux, les mensonges de Sergius, et peut-être l'ignorance de la langue grecque, l'empêchaient de connaître exactement l'importance ou l'objet de la dispute et de prévoir les funestes conséquences de sa lettre.

Saint Sophrone continua de s'opposer aux monothélites, et recueillit jusqu'à six cents passages des pères pour combattre l'erreur par l'autorité de la tradition. Ensuite, voyant le mal s'accroître de jour en jour, il vint Étienne de Dore, son premier suffragant, et l'ayant amené sur le Calvaire, il lui dit : Vous rendrez compte de celui qui a été crucifié en ce lieu, si vous négligez le pé-

la foi se trouve. Faites donc ce que je ne puis faire à personne, à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez vous présenter au siège apostolique, où sont les fondateurs inébranlables de la foi; faites connaître ce qui se passe ici, et ne cessez point vos démarches que vous ayez fait condamner ces nouveautés impies. Étienne ne put résister à cette touchante exhortation, et se mit aussitôt en chemin; mais il n'arriva probablement à Rome qu'après la mort d'Honorius. Ce pape mourut au mois d'octobre de l'an 638, et on lui donna pour successeur Verin, qui ne fut consacré qu'au mois de mai de l'an 640, parce que le crédit des monothélites empêcha l'empereur de donner plus tôt son consentement. Ce prince avait publié au commencement de l'an 639 un édit composé en son nom par Sergius, et que l'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire exposition, comme étant une explication de la foi. Il commençait par exposer la doctrine catholique sur la Trinité, et marquait nettement sur l'Incarnation l'unité de personne et la distinction des deux natures; mais il défendait de dire une ou deux opérations, et donnait ensuite comme article de foi l'unité de volonté. Le patriarche Sergius assembla un concile à Constantinople pour faire recevoir cet édit, et après que les évêques y eurent approuvé, il défendit de rien enseigner de contraire, sous peine d'interdit absolu pour les clercs, et d'excommunication pour les moines ou les laïques. Le patriarche d'Alexandrie ne montra pas moins d'empressement à le faire recevoir en Égypte. Sergius étant mort peu de temps après, Pyrrhus, qui lui succéda, réunit aussitôt un nouveau concile où il ordonna que l'Ecthèse fût souscrite par tous les évêques, sous peine d'excommunication. L'empereur l'envoya aussi à l'exarque de Ravenne pour la faire approuver par le nouveau pape, mais il ne consentit à confirmer son élection qu'après avoir reçu des légats venus à Constantinople une promesse équivoque qui lui fit espérer l'approbation qu'il désirait.

Toutefois le pape Severin, loin de souscrire à l'Ecthèse, condamna expressément le monothélisme. Il ne tint au saint-siège que deux mois, et eut pour successeur Jean IV, qui fut ordonné vers la fin de la même année 640. Et sur son élection et son sacre, le clergé de Rome, selon l'usage reçu, répondit à une lettre qui avait été adressée par les Hibernois au pape Severin. Cette réponse portait les noms d'Hilaire, archiprêtre et vicaire du siège apostolique ; de Jean, diacre, d'un autre Jean, primicier, aussi vicaire du saint-siège, et enfin de Jean, conseiller. On voit ici ceux qui avaient la principale autorité pendant la vacance ; savoir, les chefs des trois ordres du clergé, l'archiprêtre, l'archidiacre, et le primicier, et les clercs inférieurs. Le pape Jean IV assemblea un concile où il condamna le monothélisme et l'Ecthèse, sans rien prononcer néanmoins contre les personnes, et il l'informa par ses lettres synodales Pyrrhus de Constantinople. Héraclius, apprenant cette condamnation, se hâta de désavouer l'Ecthèse. Il écrivit au pape qu'elle avait été composée depuis longtemps par Sergius, qui lui avait demandé de la signer et de la publier sous son nom. « Maintenant, ajoutait-il, voyant qu'elle est un sujet de dispute, je déclare à tout le monde que je n'en suis l'auteur. » Héraclius mourut peu de temps après, au mois de février de l'an 641. Constantin, son fils aîné, qui succéda, ne survécut qu'environ trois mois. On crut qu'il avait été empoisonné par l'impératrice Martine, sa belle-mère, qui voulait faire régner son propre fils, nommé Héracléonas. Mais quelques mois plus tard le sénat exila celui-ci avec sa mère, et reconnut pour empereur le fils de Constantin, nommé Constant, qui régna vingt-sept ans. Le patriarche Pyrrhus, pendant ces révolutions, fut obligé de prendre la fuite, et on mit à sa place Paul, qui ne montra pas moins de zèle pour le monothélisme. Le pape Jean IV s'était empressé d'écrire à l'empereur Constantin pour l'engager à supprimer l'Ecthèse, et d



cette lettre, en combattant le monothélisme, il témoigne expressément qu'Honorius, dans sa réponse à Sergius, n'avait pas admis l'unité de volonté, en ce sens qu'il n'y en ait qu'une pour les deux natures, mais seulement pour exclure deux volontés contraires, c'est-à-dire une volonté de la chair opposée à la volonté de l'esprit, comme dans notre nature viciée par le péché. Saint Maxime, dans sa conférence avec Pyrrhus, fait remarquer que ce témoignage était d'autant plus irrécusable, que le secrétaire chargé de rédiger cette lettre du pape Constantin avait été aussi le secrétaire d'Honorius, et pouvait, par conséquent, mieux connaître que personne le sens de sa réponse. Le pape Jean IV mourut au mois d'octobre de l'an 642. Il eut pour successeur la même année Théodore, qui tint le saint-siège six ans et demi. C'est aussi vers cette époque que mourut saint Sophrone de Jérusalem, mais on ne sait pas bien en quelle année. Il nous reste de lui, outre sa lettre dogmatique, plusieurs écrits dont la plupart n'ont pas encore été publiés, et quelques-uns même, entre autres une explication de la liturgie, n'ont été découverts que depuis très-peu de temps. Il eut la douleur, avant de mourir, de voir la ville de Jérusalem et la Palestine tomber au pouvoir des musulmans, qui avaient déjà envahi une grande partie de l'Orient (1).

Mahomet, l'auteur de cette secte, était né dans la ville de la Mecque, en Arabie, vers l'an 570. Il était de la tribu des Coraisites ou Corisiens, qui prétendaient descendre d'Ismaël par Cédar, son fils aîné. Il s'appliqua d'abord au commerce, et vint à Damas en Syrie, où une riche veuve, nommée Cadija, le prit pour son facteur. Elle l'épousa ensuite, et en eut une fille nommée Phatima. Vers l'an 608, Mahomet commença à se déclarer prophète, et comme il était sujet à l'épilepsie, il fit croire que les attaques de ce mal étaient des extases pendant lesquelles

(1) Theoph. — Act. S. Max. — *Disp. cum Pyrrh.*

il s'entretenait avec l'ange Gabriel. Il le persuada d'abord à sa femme, à son esclave, à son cousin Ali, puis à Aboubèkre, homme fort distingué par son mérite et par ses richesses. Il gagna ensuite cinq autres personnes, et quatre ans après il se mit à prêcher sa doctrine. Il ne prétendait pas établir une religion nouvelle, mais seulement rétablir dans sa pureté celle d'Abraham et d'Ismaël, plus ancienne, disait-il, que celle des Juifs et des chrétiens.

Il s'éleva d'abord avec force contre l'idolâtrie, et établit comme le point fondamental de sa doctrine l'unité d'un Dieu, souverainement parfait et créateur de l'univers. Il enseignait en outre que Dieu avait envoyé en divers temps des prophètes pour instruire les hommes : savoir Noé, Abraham, Moïse, avec les autres que les Juifs reconnaissent, et quelques Arabes célèbres dans les traditions de son pays. Le plus grand de tous les prophètes ajoutait-il, a été Jésus, fils de Marie, né d'elle miraculeusement sans qu'elle ait perdu sa virginité ; c'est le Messie, le Verbe, l'Esprit de Dieu. Les Juifs le voulurent faire mourir par envie ; mais Dieu le sauva par miracle. Jean, fils de Zacharie, les apôtres de Jésus et les martyrs sont aussi des saints. La loi de Moïse et l'Évangile sont des livres divins ; mais les Juifs et les chrétiens ont altéré la vérité et corrompu les saintes Écritures. C'est pourquoi Dieu m'a envoyé pour instruire les Arabes. Il faut donc renoncer à l'idolâtrie, n'adorer qu'un seul Dieu, sans lui attribuer rien qui soit indigne de lui, ni aucun fils qui partage avec lui le culte suprême qui lui est dû. Il faut reconnaître Mahomet pour son prophète, croire la résurrection, le jugement universel, l'enfer où les méchants brûleront éternellement, et le paradis qui est un jardin délicieux où les bons, parmi des troupes de belles femmes, jouiront éternellement de toute sorte de plaisirs et de voluptés sensuelles. Quant aux pratiques extérieures de la religion, Mahomet ordonna la prière cinq fois par jour à certaines heures, et de fréquentes ablutions comme

ne disposition nécessaire à la prière. Il ordonna encore l'abstinence du vin, du sang, de la chair de porc, le jeûne du mois Ramadan et la sanctification du vendredi; il recommanda le pèlerinage à la Mecque au moins une fois dans la vie, pour y visiter le fameux temple de la Caabah, très-vénéré des Arabes, qui en attribuaient la fondation à Abraham. Mahomet prescrit de se tourner toujours vers ce temple pour faire la prière. Il insista sur la nécessité de faire l'aumône et de payer la dîme; mais il ne cessait de maudire ceux qu'il appelait les infidèles. Il exhortait à prendre les armes pour la défense et la propagation de sa religion, assurant le paradis à tous ceux qui mouraient dans ces combats. Il commandait d'exterminer les idolâtres et ceux qui abandonneraient sa doctrine après l'avoir embrassée. Enfin il enseignait une prédestination fatale qui réglait d'une manière inévitable la destinée de chacun, et par tous ces moyens il sut inspirer à ses sectateurs un fanatisme sans bornes et un profond mépris de la mort. Mahomet faisait écrire successivement les instructions qu'il donnait à ses disciples, et il donna à ces écrits le nom d'Al-Coran, c'est-à-dire la lecture, ou, comme nous disons, l'Écriture. Il disait que ces écrits lui étaient envoyés du ciel par le ministère de l'ange Gabriel. Les discours de l'Alcoran sont sans raisonnemens, sans suite et sans liaison; mais ils ne sont pas sans dessein. Ils tendent à autoriser la prétendue mission de Mahomet, en assurant avec une hardiesse extrême qu'il parle de la part de Dieu, et rapportant les exemples de Moïse, des autres prophètes et de Jésus-Christ même, qui ont toujours trouvé de la résistance de la part des hommes. Il raconte quantité d'histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais presque toutes altérées et mêlées de fables. Il y a des erreurs grossières, comme quand il confond Marie, sœur de Moïse, avec Marie, mère de Jésus. Il y a des contradictions manifestes et une infinité de redites. Cependant il donne de temps en temps des préceptes de morale,

prescrit des cérémonies de religion ou des lois pour le commerce de la vie, mais le tout sans aucun ordre. Quelquefois il fait son apologie, s'efforçant de répondre aux reproches qu'on lui faisait ; quelquefois il encourage les siens abattus par une défaite ou par quelque autre accident ; et partout il répand de grands lieux communs sur la majesté de Dieu, sa puissance et sa bonté, sur l'ingratitude des hommes, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, s'efforçant d'imiter par un style pompeux et figuré l'éloquence sublime des prophètes...

La doctrine qu'il enseignait et les pratiques qu'il proposait n'étaient pas nouvelles à la plupart des Arabes. Car quoiqu'il y eût parmi eux un grand nombre d'idolâtres, il y avait aussi beaucoup de Juifs et de chrétiens. De quelque religion que fussent les Arabes, ils étaient communément fort ignorans, surtout dans l'Arabie Pétrée, où les étrangers n'allaient guère. L'usage des lettres ne s'y était introduit que depuis peu, et Mahomet lui-même ne savait ni lire ni écrire. Jusqu'alors les Arabes ne conservaient leurs généalogies et leurs histoires que par des vers, comme toutes les autres nations ; mais ces traditions, n'étant point fixées par l'écriture, étaient mêlées de quantité de fables. Outre leur poésie, ils avaient une espèce d'éloquence qui consistait en des pensées brillantes, des figures hardies et des discours emphatiques presque toujours sans ordre ni justesse de raisonnement. Comme Mahomet excellait dans cette sorte d'éloquence et qu'il avait affaire à des gens fort ignorans, il leur persuada ce qu'il voulut ; car il parlait d'une manière conforme à leurs préjugés, ne faisant guère que de rassembler et commenter des traditions et des pratiques déjà anciennes parmi les Arabes. Depuis longtemps les Juifs et les chrétiens leur prêchaient l'unité de Dieu ; les Sabéens mêmes reconnaissaient un premier être souverainement parfait. Le vin est rare dans ce pays stérile, et la chaleur fait qu'on y est plus sobre. La circoncision, les ablutions

réquentes, le pèlerinage à la Mecque, étaient des pratiques depuis longtemps établies. On était accoutumé à voir prier les chrétiens sept fois le jour et une partie de la nuit, jeûner le Carême, payer la dîme et faire d'abondantes aumônes. Il ne restait presque plus qu'à abolir chez ces peuples l'idolâtrie, déjà éteinte dans tout l'empire romain, et décriée par tout le monde.

Mahomet ne laissa pas de trouver beaucoup d'opposition, surtout de la part des Corisiens. On le traitait d'insensé, de démoniaque et d'imposteur, et surtout on lui demandait des miracles pour preuve de sa mission ; il répondait qu'il n'était envoyé que pour prêcher ; que Dieu avait fait assez de miracles par Moïse, par Jésus et les autres prophètes. Enfin il se jetait dans les lieux communs sur la puissance de Dieu, sur le jugement, l'enfer et le paradis. Les Corisiens, après s'être déclarés contre Mahomet, le proscrivirent enfin par un écrit affiché dans le temple de la Mecque. Sa doctrine avait déjà fait quelque progrès dans le reste de l'Arabie, particulièrement à Médine, ancienne ville de commerce environ à soixante lieues de la Mecque, du côté de l'Égypte et de la Syrie. Mahomet s'y réfugia, et c'est de cette retraite fameuse que date l'ère mahométane, nommée hégire, c'est-à-dire fuite. Elle commence le 16 juillet 622 de Jésus-Christ. Mahomet, soutenu à Médine d'un parti puissant, leva des troupes, se mit à leur tête, et battit plusieurs fois les Corisiens, qui firent enfin une trêve avec lui la sixième année de l'hégire. Alors ses sectateurs le proclamèrent solennellement leur souverain, et il s'occupa de leur donner des lois. Il maintint l'usage de la polygamie, avec la liberté de répudier les femmes et de les reprendre plusieurs fois. Il en eut lui-même jusqu'à quinze, sans compter un grand nombre de concubines. Il pourvut à l'éducation des enfans, au soin des orphelins, régla les successions, ordonna d'écrire les contrats et d'y garder bonne foi. Il fit plusieurs lois pour maintenir la disci-

pline militaire, d'autres touchant le partage du butin, et la justice qu'il y observait lui attirait sans doute beaucoup de sectateurs. La huitième année de l'hégire, les Corisiens ayant rompu la trêve, Mahomet marcha contre eux avec une armée de dix mille hommes, entra dans la Mecque sans résistance, et y fut reconnu pour prophète et pour souverain. Il se contenta de faire mourir ses plus grands ennemis. Il fit toujours sa résidence à Médine, et revint seulement à la Mecque en pèlerinage. Enfin, la onzième année de l'hégire, 632 de Jésus-Christ, ce fameux imposteur, après avoir conquis toute l'Arabie, mourut âgé de soixante-trois ans, ne laissant d'un grand nombre de femmes que Phatima, femme d'Ali, son cousin.

Le jour même de la mort de Mahomet, les musulmans reconnurent pour son successeur Aboubèkre, un de ses premiers sectateurs. Il prit le titre de calife, c'est-à-dire vicaire ou lieutenant du prophète. Ce fut lui qui recueillit en un seul volume l'Alcoran, que Mahomet avait fait écrire en divers temps et en divers lieux selon les occasions, et dont une partie n'était même conservée que dans la mémoire des musulmans, qui l'apprenaient par cœur. Aboubèkre était âgé de plus de soixante ans, et il n'en régna que deux. On louait surtout son désintéressement et son équité. Tous les vendredis, qui sont pour les musulmans les jours de repos, il leur distribuait tout l'argent du trésor public, et ne se réservait pour chaque jour qu'environ vingt-quatre sous de notre monnaie. Il y eut d'abord quelques révoltes à apaiser, surtout de la part de trois nouveaux prétendus prophètes ; mais ils furent défaits et leurs partis dissipés. Pendant la courte durée de son règne, Aboubèkre subjuga vers l'Irac ou l'ancienne Chaldée les Arabes sujets des Perses, et ses généraux s'avancèrent jusque dans la Syrie. Le successeur d'Aboubèkre fut Omar, qui prit avec le titre de calife celui d'*Emir-al-moumenin*, c'est-à-dire commandant des fidèles, et ces titres passèrent à ses successeurs. Il ob-



serva exactement la justice, et suivit la coutume d'Aboubèkre de distribuer tous les vendredis les fonds du trésor. Omar régna dix ans, pendant lesquels les musulmans étendirent leurs conquêtes avec une prodigieuse rapidité. Dès l'année 634, ils se rendirent maîtres de Damas, s'établirent dans la Phénicie, et après une victoire remportée sur Héraclius, ils le forcèrent à abandonner la Syrie. Ils remportèrent bientôt après une autre victoire sur ses généraux, et s'emparèrent de la plupart des villes. Jérusalem, après un siège de deux ans, se rendit enfin, l'an 636, par capitulation, et le saint patriarche Sophrone obtint d'Omar que les habitans conserveraient leurs biens et le libre exercice de leur religion. Héraclius prévoyant la prise de cette ville, avait emporté la vraie croix à Constantinople. Omar entra dans Jérusalem comme dans une cité sainte, vêtu d'un simple cilice de poil de chameau. Il résolut d'y établir un lieu de prière pour les musulmans, et choisissant pour cet édifice la place où avait été le temple de Salomon, il commença lui-même à enlever les immondices dont elle était remplie. Quelques années plus tard, il y fit bâtir une mosquée. La ville d'Antioche se rendit aussi l'an 638, et obtint, comme Jérusalem et Damas, que les citoyens conserveraient leurs biens et pourraient exercer librement leur religion. Moavia, général d'Omar, reçut, avec le titre d'émir, le gouvernement de tout ce que les musulmans possédaient depuis l'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Ainsi la Syrie passa en leur puissance, après avoir été sous celle des Romains pendant sept cent quatre ans, depuis que Pompée en fit la conquête l'an de Rome 688. Damas devint la capitale de cette province, et Antioche, qui l'avait été depuis sa fondation pendant neuf cent cinquante ans, diminua peu à peu. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade renfermant à peine quatre mille âmes. L'année suivante 639, les musulmans passèrent l'Euphrate, prirent Édesse et toute la Mésopotamie, et conquièrent ensuite la plus grande partie de l'em-

pire des Perses. Cette conquête procura aux musulmans des richesses immenses.

Après s'être rendu maître de la Palestine et de la Syrie, le calife Omar envoya une grande armée en Égypte sous la conduite d'Amrou. Ce général défit les troupes romaines, soumit tout le pays et vint assiéger Alexandrie, qui fut prise l'an 640 après quatorze mois de résistance. Ainsi les musulmans s'emparèrent de l'Égypte, qui avait été assujettie aux Romains pendant six cent soixante-six ans, depuis la bataille d'Actium, dans laquelle Auguste défit Antoine et Cléopâtre. Alexandrie cessa d'en être la capitale ; mais elle a continué de subsister, à cause de son port et de son commerce. Amrou fit revenir Benjamin, patriarche des jacobites, qui s'était caché pendant dix ans, et il lui donna des lettres de sauvegarde. Depuis ce temps il y eut toujours un patriarche jacobite, outre le melkite, c'est-à-dire celui qui suivait la religion de l'empereur. Parmi les jacobites ou sévériens d'Alexandrie, il y en avait un nommé Jean, et surnommé le Grammairien, qui était fort estimé à cause de sa science ; Amrou avait beaucoup de considération pour lui : Jean lui demanda les livres qui étaient dans la bibliothèque d'Alexandrie, comme inutiles aux musulmans. Amrou répondit qu'il ne pouvait en disposer sans ordre du calife. Il lui écrivit donc, et en reçut cette réponse : « Si ce que ces livres contiennent s'accorde avec le livre de Dieu, le livre de Dieu nous suffit ; s'ils contiennent quelque chose qui y soit contraire, nous n'en avons pas besoin. Ainsi il faut s'en défaire. » Amrou fit donc distribuer ces livres dans les bains d'Alexandrie ; et ils servirent, dit-on, à les chauffer pendant six mois, quoiqu'il y eût quatre mille bains (1).

Omar fut assassiné l'an 23 de l'hégire, pendant la prière publique, par un esclave persan. On lui donna

(1) Aboulfar. *Hist. univ.* — Theoph. — Elmacin. *Hist. Sarac.*

pour successeur Othman, de la famille de Mahomet. Sous le règne de ce nouveau calife, les musulmans achevèrent la conquête de la Perse, dont le dernier roi, Isdegerde, fut tué l'an 652. Avec l'empire des Perses fut abolie la religion des mages adorateurs du feu ou du soleil. Ceux qui ne voulurent pas abandonner l'idolâtrie pour embrasser le mahométisme se retirèrent dans les Indes, où ils se sont perpétués jusqu'à nos jours sous les noms de Guèbres et de Parsis. Les musulmans, sous la conduite du gouverneur d'Égypte, envahirent aussi les provinces de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar, imposèrent un tribut aux habitans, laissèrent des garnisons dans plusieurs places fortes, et revinrent chargés d'un immense butin. De son côté, Moavia, gouverneur de Syrie, créa une marine qui lui servit à faire des courses dans les îles ou sur les côtes de l'empire ; et ce fut alors, ou peu de temps après, qu'un Grec nommé Callinique inventa, dit-on, le feu grégeois, qui brûlait sous les eaux. Ainsi, à la mort d'Othman, l'empire des musulmans comprenait l'Arabie entière, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte et une grande partie de l'Afrique. Ce calife, devenu odieux à plusieurs des principaux Arabes, périt dans une insurrection après un règne de douze ans. Aussitôt ses ennemis proclamèrent calife Ali, gendre et cousin de Mahomet. Moavia, gouverneur de Syrie, refusa de le reconnaître, et entraîna dans son parti Amrou, le conquérant de l'Égypte. Un autre parti qui avait à sa tête Aïcha, la plus chérie des femmes de Mahomet, se déclara aussi contre Ali. Cette dernière faction fut aisément dissipée ; mais il n'en fut pas de même du parti de Moavia, qui se maintenait par la rivalité des provinces conquises contre l'Arabie. Enfin, après plusieurs années de guerre, trois Arabes formèrent le projet de mettre fin à ces sanglantes divisions par l'assassinat d'Ali et de Moavia. Celui-ci fut seulement blessé ; mais Ali fut tué l'an 660 pendant la prière publique. Il fut honoré comme

martyr par ses partisans, et son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage célèbre. Hasan, son fils, proclamé calife, céda bientôt après ses droits à Moavia pour une somme d'argent. Ce dernier, reconnu alors pour seul calife, devint la tige de la fameuse dynastie des Ommiades. Toutefois la famille des Alides conserva de nombreux partisans dans l'Arabie, et de ce moment date la division des musulmans en deux sectes ennemies, celle des schiites et celle des sunnites. La première regarde les Alides comme les seuls successeurs légitimes de Mahomet, et maudit tous les autres califes comme des usurpateurs et des impies; elle rejette aussi les traditions orales attribuées à Mahomet par les sunnites. Cette dernière secte est suivie par les Turcs, l'autre par les Persans. Outre ces deux sectes ennemies, il en existe quatre autres principales et une foule de moindres, qui toutes diffèrent sur divers points, mais qui ne laissent pas de se tolérer.

Après l'invasion des musulmans, les églises d'Orient furent réduites à un état déplorable. Plusieurs demeurèrent longtemps privées de pasteurs ou livrées à des hérétiques. Les nestoriens se relevèrent en Syrie, les jacobites ou eutychiens en Égypte, et depuis cette époque il n'est plus guère possible de trouver exactement la suite des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Il importait peu aux musulmans quelle fût la croyance des chrétiens leurs sujets; mais ceux qui étaient en communion avec les sièges de Rome et de Constantinople leur étaient suspects d'attachement aux empereurs, tandis que les jacobites et les nestoriens avaient souvent favorisé le succès de leurs entreprises, et la politique engageait les musulmans à les préférer aux catholiques.

---

---

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ORIENT PAR LES MUSULMANS  
JUSQU'A LA FIN DU SEPTIÈME SIÈCLE.

DE 640 A 700.

Une partie de la nation des Lombards continuait à professer l'arianisme, et leur roi Rotharis, élu en 638, était lui-même attaché à cette hérésie. Ainsi presque toutes les villes de son royaume avaient deux évêques, l'un catholique et l'autre arien. Rotharis régna quatorze ans, et ce fut lui qui fit rédiger par écrit les lois des Lombards, soixante-dix-sept ans après leur entrée en Italie. Son fils Rodoald, qui lui succéda en 652, mourut l'année suivante, et fut remplacé par Aribert, Bavaois de nation, qui régna huit ans. Le royaume fut partagé après sa mort entre ses fils Pertharit et Godebert, tous deux catholiques. Mais Godebert périt bientôt après par la trahison de Grimoald, duc de Bénévent, qui se fit ensuite proclamer roi des Lombards. Pertharit, forcé de prendre la fuite, remonta sur le trône après la mort de Grimoald, l'an 671, et laissa le royaume à son fils Cunebert, qui régna jusqu'à la fin du septième siècle. Plusieurs ducs lombards profitèrent des troubles de l'état ou de la faiblesse des rois pour agrandir leur domaine ou conquérir peu à peu l'indépendance, et de là vinrent la plupart de ces petites souverainetés que l'on verra se perpétuer si longtemps en Italie.

L'hérésie des monothélites se soutenait en Orient par l'autorité de l'empereur Constant et de Paul, patriarche de Constantinople. Le pape Théodore ayant reçu les lettres synodiques de ce dernier, où le sectaire hypocrite avait eu soin de dissimuler ses erreurs, il lui écrivit

pour le presser de faire abolir l'Ecthèse, ajoutant à sa lettre un décret qui contenait la condamnation de cet édit; et en même temps il envoya deux légats pour assembler un concile et prononcer la déposition de Pyrrhus, qui avait été obligé de quitter son siège sans être jugé canoniquement. Ces démarches du pape demeurèrent sans effet. Il apprit bientôt par les plaintes de Sergius, métropolitain de l'île de Chypre, que l'Ecthèse restait toujours affichée publiquement à Constantinople. Cet évêque, en signalant l'opiniâtreté des monothélites, déclarait au nom de toute sa province qu'il était inviolablement attaché à la foi de saint Léon, et qu'il voulait suivre en tout l'enseignement du saint-siège, dont l'autorité, dit-il, a sa source dans le pouvoir donné à saint Pierre par Jésus-Christ. De son côté, Étienne de Dore, envoyé à Rome par saint Sophrone, se plaignit que des évêques ordonnés irrégulièrement dans le patriarcat de Jérusalem eussent été maintenus par le crédit de Paul de Constantinople, pour avoir consenti à signer l'Ecthèse. Sur cet avis, le pape Théodore nomma Étienne son vicaire en Palestine, avec pouvoir de déposer ces évêques s'ils n'abjuraient pas l'hérésie qu'ils avaient approuvée. Il fit ensuite adresser à Paul par ses légats des remontrances multipliées et pressantes, avant de se décider à prendre contre lui des mesures de rigueur. Mais il ne put rien gagner sur ce patriarche obstiné, dont les erreurs occasionnèrent aussi des plaintes de la part des évêques d'Afrique.

Les primats de la Numidie, de la Byzacène et de la Mauritanie, rassemblèrent en 646 les conciles de leurs provinces, et ils écrivirent en commun, au nom de tous les évêques, une lettre synodale au pape Théodore, pour le prier de faire parvenir leurs remontrances au patriarche de Constantinople. Ils nomment le pape Père des pères, maître et chef de tous les pasteurs qui sont au monde. Ils déclarent que, selon les anciennes règles, aucune dé-



cision ne doit être prise ou adoptée dans les provinces les plus éloignées, avant qu'elle ait été soumise au saint-siège, pour qu'il la confirme par son autorité, et ils ajoutent que c'est de ce siège, comme d'une source toujours pure, que toutes les églises doivent recevoir la doctrine de la foi. Un concile de la province proconsulaire écrivit aussi contre le monothélisme au patriarche de Constantinople, et nous avons encore cette lettre synodale, souscrite par soixante-huit évêques. Elle fut envoyée au pape comme celle des autres provinces, et Victor, primat de Carthage, le pria de la faire parvenir par ses légats. Enfin les évêques de la Byzacène écrivirent à l'empereur lui-même pour le prier de contraindre le patriarche Paul à suivre la doctrine de toute l'Église.

Pyrrhus, un des chefs du monothélisme, avait été confondu l'année précédente en Afrique par saint Maxime, qui se rendit célèbre par son zèle, ses travaux et ses souffrances pour la foi catholique. Ce saint docteur était né à Constantinople d'une des premières familles de l'empire. Il reçut une éducation conforme à sa naissance, et devint un des plus savans hommes de son siècle. Mais il avait autant de modestie que de mérite. Nommé malgré lui premier secrétaire d'Héraclius, il ne tarda pas à quitter ce poste pour se renfermer dans le monastère de Chrysopolis près de Chalcédoine, où ses vertus le firent bientôt choisir pour abbé. Les progrès que l'hérésie faisait en Orient le décidèrent à s'éloigner de Constantinople et à passer en Afrique, où il découvrit aux évêques les artifices et les subtilités des monothélites. Il s'éleva surtout avec force contre Pyrrhus, qui s'était retiré dans la même province. Le gouverneur d'Afrique les engagea à une conférence publique, où il se trouva lui-même avec plusieurs évêques et d'autres personnes de distinction. Saint Maxime fit voir avec la dernière évidence, par divers passages de l'Écriture, des conciles et des pères, qu'il fallait, pour être catholique, reconnaître en Jésus-Christ

deux volontés et deux opérations ; que ce dogme était une conséquence nécessaire des deux natures, et qu'on ne pouvait le révoquer en doute sans anéantir dans l'Incarnation l'intégrité et la perfection de la nature humaine. Il répondit avec autant de solidité que de précision à toutes les objections des monothélites, et prouva, par les témoignages que nous avons cités précédemment, qu'on abusait des lettres d'Honorius en interprétant dans le sens d'une volonté unique ce que ce pape avait écrit pour exclure deux volontés contraires dans l'humanité ; enfin il montra que la question intéressait essentiellement la foi, et que vouloir la laisser indécise en défendant de parler d'une ou de deux opérations, c'était fournir un sujet de triomphe aux hérétiques. Ils se moquèrent en effet des catholiques après la publication de l'Ecthèse, et ils disaient avec raillerie dans les lieux publics : Les chalcédoniens, après avoir été d'abord nestoriens, avaient reconnu la vérité et s'étaient réunis à nous en ne reconnaissant qu'une opération, et maintenant, ne sachant plus que croire, ils ne veulent en reconnaître ni une ni deux.

Pyrrhus ne pouvant rien répondre aux raisons de saint Maxime, se déclara prêt à abjurer ses erreurs, et demanda la permission de se rendre à Rome pour présenter au pape une rétractation par écrit. Saint Maxime s'y rendit avec lui. Le souverain pontife accueillit Pyrrhus avec bonté, et après avoir reçu sa rétractation en présence du clergé et des fidèles, il le traita comme évêque, lui fit donner un siège près de l'autel, lui remit de l'argent pour faire des largesses au peuple, et lui fournit aux dépens de l'Église romaine tout ce qui était nécessaire pour son entretien. Mais l'inconstant patriarche s'étant rendu bientôt après à Ravenne, ne tarda pas à retomber dans son erreur et à professer de nouveau le monothélisme. Il est probable qu'il se laissa gagner par l'exarque, dans l'espérance de pouvoir recouvrer son siège. Le pape Théo-

dore, indigné d'une rechute si prompte, assembla dans l'église de Saint-Pierre les évêques et le clergé, et prononça la déposition de Pyrrhus avec anathème. On prétend qu'il se fit même apporter le calice et qu'il prit du précieux sang de Jésus-Christ pour signer la sentence (1).

Le patriarche Paul, pressé par les lettres des évêques d'Afrique et par les instances réitérées des légats, avait pris enfin le parti d'écrire au pape pour expliquer sa doctrine; mais au lieu de rétracter son hérésie, il s'attachait à la justifier par les subtilités ordinaires aux monothélites, et il soutenait effrontément que tous les pères étaient d'accord pour enseigner l'unité de volonté. Il s'appuyait surtout de l'autorité de Sergius et du pape Honorius. Cependant, comme le maintien de l'Ecthèse soulevait toujours les réclamations des catholiques, il résolut de la supprimer, et persuada à l'empereur de publier un édit pour imposer silence sur ces questions. On nomma cet édit *Type* ou *formulaire*. L'empereur, ou plutôt le patriarche en son nom, y exposait d'abord l'objet de la controverse, et rapportait sommairement les raisons des deux partis, puis il ajoutait : « Nous défendons à tous nos sujets catholiques de disputer à l'avenir, en quelque manière que ce soit, touchant une ou deux opérations, une ou deux volontés. Nous ordonnons que l'on s'en tienne aux saintes Écritures, aux cinq conciles œcuméniques et aux passages des pères dont la doctrine est la règle de l'Eglise, sans y rien ajouter ou en retrancher, et sans les expliquer selon des sentimens particuliers; mais que l'on demeure en l'état où l'on était avant ces disputes, comme si elles ne s'étaient point émues. » Ensuite il déclarait l'Ecthèse supprimée et prononçait des peines contre ceux qui contreviendraient à son ordonnance; savoir, la déposition pour les évêques et les clercs, l'excommunication pour les moines avec expulsion du monastère, et

(1) Theoph. — Anast. *Vit. Pontif.*

pour les laïques la destitution, la confiscation des biens ou le bannissement et la punition corporelle, selon la condition des personnes. Cet édit fut publié l'an 648, et mécontenta également les catholiques et les monothélites. On voit qu'il différerait de l'Ecthèse en ce qu'il ne prononçait pas expressément comme celle-ci l'unité de volonté.

Le pape Théodore voyant que ni ses lettres ni les aver-tissemens des légats n'avaient pu ramener le patriarche Paul à la foi catholique, prononça enfin contre lui une sentence de déposition. Dès que celui-ci en fut informé, il renversa l'autel que le souverain pontife avait à Constantinople dans le palais de Placidie, où demeuraient les légats, et il leur fit défendre d'y célébrer les saints mystères. Il se porta même contre eux à des violences, et enveloppa dans la même persécution plusieurs évêques et d'autres zélés catholiques, dont les uns furent mis en prison, les autres bannis ou déchirés de coups. Le pape Théodore mourut peu de temps après, au mois de mai de l'an 649. Son successeur fut saint Martin, qui avait été légat à Constantinople.

Trois mois après son ordination, le pape saint Martin assembla un concile à Rome dans l'église du palais de Latran. Il s'y trouva cent cinq évêques de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne, et quelques-uns d'Afrique. On remarque qu'il n'y a pas dans ce grand nombre d'évêques un seul nom barbare. Le concile s'ouvrit le 5 octobre 649, et tint cinq sessions. Le pape commença par en exposer l'objet, et dit en substance : Vous savez les erreurs qui ont été introduites par Sergius de Constantinople, Cyrus, évêque d'Alexandrie, Pyrrhus et Paul. Ils ont enseigné qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une opération de la divinité et de l'humanité. Sergius a composé ensuite une exposition hérétique sous le nom d'Héraclius, qui régnait alors, où il soutient qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une volonté, comme étant une conséquence d'une seule opé-

ration. Paul de Constantinople a surpris l'empereur, à l'imitation de Sergius, et lui a persuadé de publier un Type qui détruit la foi catholique, en défendant de dire ni une ni deux volontés. Nos prédécesseurs n'ont cessé d'écrire en divers temps à ces évêques de Constantinople, usant de prières et de reproches ; mais leurs remontrances ont été sans effet. C'est pourquoi j'ai cru nécessaire de vous assembler, afin que tous ensemble, en présence de Dieu, qui nous voit et qui nous jugera, nous examinions ce qui regarde ces personnes et leurs erreurs. Ensuite on lut une lettre présentée par les députés de l'évêque de Ravenne, dans laquelle, s'excusant de ne pouvoir assister lui-même au concile, il condamnait tous les écrits faits pour la soutenir. Puis l'évêque d'Aquilée fit observer qu'il suffisait d'une ou deux personnes pour accuser les patriarches monothélites, attendu qu'on avait leurs écrits pour les convaincre, et le concile adopta cet avis. Tel fut l'objet de la première session.

Dans la suivante, le pape ordonna que l'accusation serait proposée ou par les parties intéressées, ou par le primicier et les notaires de l'Église romaine, sur les pièces authentiques tirées de ses archives. Étienne, évêque de Dore, présenta une plainte en forme qui exposait toute la suite de l'affaire, et que l'on fit insérer dans les actes, aussi bien qu'une autre requête présentée contre le monothélisme par un grand nombre d'abbés et de moines grecs dont plusieurs étaient prêtres ou diacres. Ils demandaient au pape dans cette requête de faire traduire exactement en grec la décision du concile, afin qu'après en avoir pris connaissance ils y pussent donner leur consentement ; ce qui signifie qu'ils désiraient avoir une traduction approuvée par le concile lui-même, et non pas qu'ils voulussent s'arroger le droit de juger la définition qui serait prononcée par le pape et les évêques, puisque dès le commencement de leur requête ils reconnaissent expressément le saint-siège pour le chef de

toutes les églises, et ajoutent que tout le monde attend avec respect sa décision. On lut ensuite les plaintes adressées au pape Théodore par le métropolitain de l'île de Chypre et par les évêques d'Afrique.

Dans la troisième session on fit lire les écrits des monothélites; savoir, divers extraits d'un ouvrage de Théodore, évêque de Pharan; les articles de Cyrus avec son approbation de l'Ecthèse, les lettres de Sergius et de Pyrrhus, et des extraits des conciles tenus par ces deux patriarches pour confirmer l'édit d'Héraclius. Le pape disputa à fond la doctrine des sectaires, combattit leurs subtilités, et fit ressortir les absurdités et les contradictions où ils étaient entraînés par leurs systèmes hétérodoxes. L'opération théandrique dont il est parlé dans les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopagite formait un des principaux argumens des monothélites. On fit voir d'abord que Sergius et Cyrus en avaient changé le sens par des additions ou des suppressions; puis on eut soin d'expliquer cette expression comme saint Sophrone avait déjà cru devoir le faire lui-même; car on ne contestait déjà plus l'autorité de ces livres, inconnus cent ans auparavant. Le mot théandrique, dit saint Martin, implique nécessairement deux opérations. Saint Denis s'est servi de ce mot composé, afin de marquer ainsi leur union en une seule personne; car le même Jésus-Christ faisait humainement les actions divines, et divinement les actions humaines; et c'est ce qu'exprime saint Léon en disant que chaque nature opère en lui ce qu'elle a de propre, mais avec la participation de l'autre.

Le pape, dans la quatrième session, fit encore quelques observations sur les pièces lues précédemment, et montra que les sectaires s'étaient condamnés eux-mêmes par leurs variations. Car Cyrus, dit-il, a prononcé anathème contre quiconque ne dit pas que Jésus-Christ agit par une seule opération. Sergius et Pyrrhus l'ont approuvé, et néanmoins tous trois ont souscrit à l'Ecthèse,



qui défend de dire soit une, soit deux opérations. Ils ont donc encouru leur propre anathème. On vint ensuite à l'affaire de Paul de Constantinople; on lut sa lettre au pape Théodore et le Type dont il était l'auteur, et on fit remarquer aussi ses variations, puisque après avoir enseigné dans sa lettre l'unité de volonté, il faisait défendre dans le Type de la soutenir. A l'égard de cet édit, le concile s'exprime ainsi : « C'est un avantage, sans doute, qu'il n'y ait point de dispute sur la foi; mais il n'est pas permis de rejeter le bien avec le mal, la doctrine des pères avec celle des hérétiques. C'est vouloir entretenir les disputes au lieu de les éteindre; car nul ne peut renoncer à défendre la foi pour s'éloigner de l'hérésie. Il nous est ordonné d'éviter le mal et de faire le bien, et non pas de rejeter l'un et l'autre. On ne doit donc pas punir indistinctement ceux qui enseignent une ou deux opérations, une ou deux volontés en Jésus-Christ, mais seulement ceux qui s'écartent de la doctrine que les pères ont enseignée. Ainsi, tout en louant la bonne intention de l'empereur, nous rejetons les dispositions de son édit comme opposées à la règle de l'Église, qui ne condamne au silence que les ennemis de sa doctrine, et qui défend d'affirmer ou de nier en même temps la vérité et l'erreur. »

On lut dans la même session les définitions des conciles généraux, et dans la suivante un grand nombre de passages des pères qui condamnaient évidemment l'hérésie des monothélites, soit en professant en termes exprès deux opérations et deux volontés, soit en prouvant séparément la volonté divine et la volonté humaine, soit enfin en établissant que chacune des deux natures conservait ses propriétés; après quoi, pour achever de confondre les monothélites, on produisit plusieurs passages où les apollinaristes, les nestoriens, les eutychiens et d'autres hérétiques, enseignaient comme une conséquence de leurs principes hétérodoxes l'unité d'opération et de volonté. Le concile ayant ainsi examiné la matière à fond, porta

son jugement en vingt canons, où il condamne les diverses hérésies sur la Trinité et l'Incarnation, et spécialement celle des monothélites. Il prononce anathème contre ceux qui n'admettent en Jésus-Christ qu'une opération ou une volonté, contre ceux qui ne veulent dire ni une ni deux volontés, qui expliquent l'opération théandrique dans le sens d'une seule opération, ou qui osent faire de nouvelles expositions de foi et attribuer leurs doctrines hétérodoxes aux pères et aux conciles. Le dix-huitième canon anathématise Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de Constantinople, Pyrrhus et Paul, ses successeurs, et tous ceux qui partagent leur hérésie. On condamna aussi comme impies l'Ecthèse et le Type, mais on s'abstint par prudence de rien prononcer en particulier contre les empereurs. Le pape et après lui tous les évêques présens souscrivirent à ces définitions. L'évêque de Milan et d'autres qui n'avaient pu assister au concile y souscrivirent ensuite, et approuvèrent spécialement dans leur souscription la condamnation des cinq personnes et celle du Type et de l'Ecthèse.

Le pape saint Martin envoya les actes de ce concile aux différentes églises d'Orient et d'Occident, avec une lettre circulaire par laquelle il exhortait tous les fidèles à s'éloigner de la doctrine des novateurs, sans se laisser intimider par les menaces des hommes. Il écrivit en particulier aux évêques d'Afrique pour leur témoigner qu'il avait approuvé la foi contenue dans leurs lettres synodales. Saint Amand, évêque de Maëstricht, l'avait consulté sur la conduite à tenir envers quelques clercs scandaleux et sur l'hérésie des monothélites. Le pape se servit de cette occasion pour envoyer dans les Gaules les actes de son concile, et il en chargea le député de saint Amand, avec une lettre où, après l'avoir félicité de ses travaux et répondu à ses consultations, il ajoutait : « Vous aurez soin de faire connaître ces actes et notre circulaire à tout le monde ; et les évêques de vos provinces, après

voir confirmé en concile ce que nous avons fait pour la foi, nous enverront leurs souscriptions. Priez aussi le roi Sigebert de nous envoyer des évêques pour se charger de la légation du saint-siège et porter à l'empereur les actes de notre concile avec ceux du vôtre. » En adressant à l'empereur les actes du concile de Rome, il y joignit une lettre signée de tous les évêques, par laquelle il l'exhortait à maintenir la foi catholique, et pour adoucir ce que pouvait avoir de mortifiant la condamnation du schisme, il avait soin de lui faire entendre qu'on était bien persuadé qu'il n'avait pas publié cet édit de son propre mouvement, mais par une inspiration étrangère.

Saint Martin établit Jean de Philadelphie son vicaire dans les patriarchats d'Antioche et de Jérusalem, avec le pouvoir d'établir des évêques, des prêtres et des diacres dans les églises catholiques ; de réconcilier ceux qui voulaient renoncer à l'hérésie, et de les confirmer dans leur titre, pourvu qu'il ne se trouve point d'autre empêchement canonique. Nous vous donnons ces pouvoirs, lui dit-il, à cause du malheur des temps, et en vertu de l'autorité que nous tenons de saint Pierre. Ainsi ayez soin de pourvoir incessamment les églises de ministres ; exhortez ceux qui sont déjà disposés à se convertir, et faites-leur donner leur profession de foi par écrit. Quant au faux évêque d'Antioche Macédonius, méprisez ses réclamations et ses menaces ; car l'Eglise catholique ne le reconnaît point pour évêque, non-seulement parce qu'il en usurpe le titre contre les canons sans avoir été élu par le peuple, mais encore parce qu'il est uni aux hérétiques, qui l'ont nommé en récompense de sa défection. Il en est de même de Pierre, qu'ils prétendent avoir fait évêque d'Alexandrie. Le pape instruisit de cette mesure les églises d'Orient, et il chargea deux évêques de Palestine et l'abbé du monastère de Saint Théodose de seconder Jean de Philadelphie pour l'exécution de sa commission.

L'empereur fut vivement irrité en apprenant la condamnation de son édit. Il avait précédemment donné ordre à l'exarque de Ravenne de faire souscrire le Type à tous les évêques d'Italie, et cet exarque n'avait rien négligé pour empêcher la tenue du concile et s'assurer la personne du pape ; mais il avait rencontré tant d'obstacles, qu'il lui avait été impossible d'exécuter son entreprise. L'empereur prit de nouvelles mesures, et le pape fut arrêté l'an 653, pour être conduit à Constantinople, sous la double prévention d'hérésie et de crime d'état ; car, pour donner quelque couleur à cette odieuse violence, on ne se borna pas à reprocher au saint pape la condamnation du Type ; on l'accusa encore de ne pas honorer la sainte Vierge comme mère de Dieu, et d'avoir envoyé des lettres et de l'argent aux musulmans, qui venaient d'envahir la Sicile. Le pape était retenu au lit depuis longtemps par la maladie, et en apprenant les desseins qu'on avait contre lui, il s'était fait porter dans l'église Constantinienne, où l'exarque et les soldats chargés de l'arrêter entrèrent l'épée à la main et commirent plusieurs désordres. On le fit sortir de Rome au milieu de la nuit, pour qu'il ne pût être suivi par ses clercs, et durant trois mois on le tint constamment enfermé dans un vaisseau, sans lui permettre, malgré ses souffrances, de venir à terre ou de prendre aucun soulagement dans les îles où l'équipage fut forcé de s'arrêter. On le transféra dans l'île de Naxe, et on l'y laissa un an entier. Les fidèles s'empressaient de fournir à ses besoins ; mais ses gardes pillaient tout en sa présence, l'accablaient d'injures, maltraitaient ses bienfaiteurs et les menaçaient de l'indignation du prince. Enfin l'empereur le fit amener à Constantinople, et après l'avoir laissé depuis le matin jusqu'au soir exposé aux insultes de la populace, on le jeta dans une prison obscure où il demeura trois mois, condamné aux plus affreuses privations. Ensuite on l'en tira pour lui faire subir un interrogatoire sans observer aucune règle.

n fut obligé de l'apporter, parce qu'il ne pouvait marcher, tant on l'avait fait souffrir. Les partisans du monothéisme, pour le perdre plus sûrement, affectaient de le traiter comme un criminel déjà convaincu d'avoir conspiré contre l'empereur pour livrer les provinces d'Occident aux ennemis de l'état. Ils produisirent contre lui vingt témoins qui la plupart étaient des soldats gagnés par argent. Saint Martin les voyant entrer, dit en soupirant : Sont-ce là les témoins ? Est-ce là votre procédure ? On ne lui répondit rien ; mais on commanda aux accusateurs de jurer sur les Évangiles qu'ils diraient la vérité. Le saint pape, touché de cette profanation, dit aux magistrats : Je vous prie au nom de Dieu, ne les faites point jurer ; épargnez-leur ce crime, et faites de moi ce qu'il vous plaira. Saint Martin voulant se justifier sur ces accusations, et commençant à parler du Type de Constantin, le préfet l'interrompit en criant : Ne nous parlez point ici de doctrine ; il est question de crime d'état. Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes. Plût à Dieu que cela fût, dit l'illustre accusé ; mais au jour terrible du jugement je rendrai témoignage contre vous sur cet article.

Quand on eut entendu toutes les dépositions, on conduisit le saint pape dans la cour du palais, et on le fit monter sur une terrasse, afin que l'empereur pût voir à travers les jalousies de sa chambre les traitemens indignes qu'on lui faisait subir. On commanda au peuple de dire anathème, comme à un traître condamné ; mais la plupart, au lieu d'obéir, baissèrent les yeux en versant des larmes, ou se retirèrent suffoqués par des sanglots. Ensuite les bourreaux lui arrachèrent son étole, le débouillèrent de ses habits, et ne lui laissèrent qu'une simple tunique sans ceinture, encore la déchirèrent-ils à deux côtés depuis le haut jusqu'en bas. Ils lui mirent un carcan de fer au cou, et le traînèrent ainsi à travers la ville, précédé d'une épée nue qu'on portait devant lui

pour marquer qu'il était condamné à mort. Étant arrivé au prétoire, il fut chargé de chaînes et jeté dans une nouvelle prison, où les bourreaux le poussèrent avec tant de brutalité, qu'il s'écorcha fortement les jambes, ensanglanta l'escalier. Il était si épuisé de fatigue et de souffrances, qu'il tomba plusieurs fois dans son cachot et on le mit sur un banc, où il resta longtemps sans parole enchaîné comme il était, presque nu et mourant de froid, car c'était au mois de décembre, et l'hiver était fort rigoureux. Enfin le préfet de Constantinople, touché de compassion, lui envoya de la nourriture et ordonna qu'on lui ôtât ses fers.

Sur ces entrefaites, le patriarche Paul était tombé dangereusement malade, et l'empereur étant allé le voir, raconta de quelle manière le pape avait été traité. Paul poussa un profond soupir, et s'écria en se tournant vers la muraille : Hélas ! c'est ce qui va mettre le sceau à ma condamnation. Ensuite il conjura l'empereur de ne pas pousser plus loin les effets de sa haine. Il mourut peu de jours après, et Pyrrhus rentra dans son siège ; mais il mourut au bout de cinq mois. Comme les monothélites s'opposaient à son rétablissement à cause de la rétraction qu'il avait faite à Rome, l'empereur fit interroger le pape pour en connaître les circonstances. On lui demanda entre autres choses d'où Pyrrhus tirait sa subsistance et quel pain on lui donnait : Vous ne connaissez point l'Église romaine, répondit le saint pape : apprenez que quiconque y vient demander l'hospitalité peut être sûr que rien ne lui manquera. Il reçoit du pain très-blanc et des vins de diverses sortes, pour lui et pour les gens de sa maison. Jugez par là comment on doit traiter un évêque.

Le pape demeura près de trois mois dans son nouveau cachot, après quoi l'empereur, n'osant le faire mourir, relégua dans la Chersonèse, où il mourut au bout de six mois, le 16 septembre 655. L'Église l'honore comme martyr.



le 12 novembre. On trouve le récit de ses souffrances dans les lettres qu'il écrivit à quelques amis, et dans un mémoire qui fut adressé à ce sujet par un catholique aux évêques d'Occident. Il écrivait ainsi du lieu de son exil : Si on ne nous envoie pas quelque secours, nous serons condamné à mourir bientôt ; car on ne peut rien trouver ici, où la famine et la disette sont extrêmes. Les habitans du pays sont tous idolâtres, et les étrangers qui y viennent en prennent les mœurs, n'ayant aucune charité, pas même la compassion naturelle qui se trouve entre les barbares. Nous ne pouvons rien nous procurer que par des barques qui viennent pour charger du sel, et je n'ai pu acheter qu'un boisseau de blé pour quatre sous d'or. J'admire le peu de sensibilité de mes amis, et surtout de ceux qui appartiennent à l'Église de Rome. Quelle crainte humaine peut donc les empêcher de remplir à notre égard le commandement du Seigneur ? Si cette Église n'a point d'argent, elle ne manque pas de blé, de vin et d'autres provisions pour nous procurer quelque secours. Je prie Dieu toutefois, par l'intercession de saint Pierre, de les conserver inébranlables dans la foi orthodoxe, principalement le pasteur qui les gouverne à présent (1). »

Ce pasteur était le pape Eugène, qui avait été élu le 10 septembre 654. L'empereur, après l'enlèvement de saint Martin, avait donné ordre d'élire un nouveau pape, prétendant que le siège était vacant, sous prétexte que Martin s'était fait ordonner sans son consentement. On obéit à cet ordre aussi longtemps qu'il fut possible ; mais dans la crainte que l'empereur ne mît sur le siège un monothélite, on se décida enfin à élire Eugène, qui, en l'absence du pape, gouvernait l'Église romaine comme archiprêtre. La lettre que nous venons de citer prouve que saint Martin avait approuvé cette élection. Eugène envoya des apocrisiaires à Constantinople, qui se laissè-

(1) Martin. *Epist.* xvi et xvii.

rent séduire par les artifices des hérétiques; mais il refusa de recevoir les lettres synodiques du patriarche Pierre, qui avait succédé à Pyrrhus, et qui ne s'expliquait pas clairement sur les deux opérations et les deux volontés. Ce pape mourut le 1<sup>er</sup> juin 657, et eut pour successeur Vitalien, qui tint le saint-siège près de quinze ans.

Saint Maxime, qui s'était montré un des adversaires les plus zélés du monothélisme, fut enlevé comme saint Martin, et emmené à Constantinople au commencement de l'an 655, avec Anastase, qui était son disciple depuis trente-sept ans, et un autre Anastase qui avait été apocrisiaire de l'Église romaine. Sitôt qu'ils furent arrivés, on les tira du vaisseau, on les sépara les uns des autres, et on les jeta presque nus dans des prisons différentes. Quelque temps après on les conduisit au palais, et l'ordre fut d'abord subir un long interrogatoire à Maxime au sujet des crimes d'état dont on l'accusait; mais il confondit sans peine les témoins que l'on produisit pour le calomnier. On poussa l'effronterie et la servilité jusqu'à lui reprocher comme un crime de lèse-majesté d'avoir dit que l'empereur ne possède pas le sacerdoce. On voulut ensuite obliger Anastase, son disciple, à l'accuser d'avoir maltraité Pyrrhus, et comme il refusa de le faire, on le frappa avec violence, puis on les reconduisit en prison. Deux officiers vinrent le même jour trouver Maxime, et cherchèrent à l'ébranler, en lui représentant que les apocrisiaires du pape Eugène, arrivés la veille à Constantinople, consentaient à communiquer avec le patriarche Pierre. Et en effet ils s'étaient laissé tromper par les subtilités de ce dernier, qui reconnaissait deux volontés, en ajoutant qu'elles étaient unies pour en former une seule. Mais saint Maxime répondit : La défection de ces légats ne peut porter aucun préjudice au siège de Rome, puisqu'ils n'ont point de lettre pour le patriarche. Il défendit la cause de l'Église avec tant de force et confondit si bien toutes les vaines défaites des

monothélites, que plusieurs fois les officiers de l'empereur témoignèrent qu'ils n'avaient rien à répliquer. Il leur proposa d'engager Constant à imiter l'exemple d'Héacilius, son aïeul, qui avait désavoué l'Ecthèse; mais après avoir réfléchi quelque temps et laissé voir leur embarras, ils se retirèrent en lui disant : La difficulté est insurmontable. On renouvela plusieurs fois les mêmes démarches auprès de lui, et toujours il montra la même fermeté. Le patriarche Pierre essaya lui-même de le séduire et de l'intimider; et comme on menaçait de l'anathématiser et de le condamner à mort, il se contenta de répondre : Que la volonté de Dieu soit faite. Enfin l'empereur, par le conseil des monothélites, condamna le saint à l'exil avec ses deux compagnons, et on les conduisit dans des lieux séparés sur les frontières de la Thrace, sans aucune provision pour leur subsistance et presque sans habits (1).

Cependant, comme on tenait à gagner Maxime, parce qu'on savait combien son exemple avait d'influence, on lui envoya Théodose, évêque de Césarée en Bithynie, avec deux des principaux officiers de l'empire, pour l'engager à communiquer avec le patriarche. Mais le saint, par l'évidence de la discussion, força cet évêque à confesser que le Type était un misérable expédient politique qui pouvait devenir pour plusieurs une occasion de scandale et de perte; puis il fit voir que les passages cités sous le nom des pères par le patriarche étaient extraits des livres d'Apollinaire ou de Nestorius; il força en outre Théodose à reconnaître en Jésus-Christ deux opérations et deux volontés, et il l'amena même à promettre sur la croix et les Évangiles qu'on enverrait à Rome au nom du patriarche et de l'empereur, pour recevoir la doctrine catholique. On fit venir Maxime peu de temps après au monastère de Rège près de Constantinople, et le même

(1) Act. S. Maxim.

Théodose vint avec deux patrices le presser de nouveau de recevoir le Type et de communiquer avec le patriarche. Car nous savons, ajoutèrent-ils, que si vous y consentez tous suivront votre exemple. Saint Maxime se tourna vers l'évêque, lui rappela ce qui avait été convenu, comme celui-ci alléguait pour excuse la volonté de l'empereur, le saint lui reprocha son parjure, et ajouta que toutes les puissances ne l'obligeraient pas à faire ce qu'il exigeait de lui. Alors les patrices devinrent furieux ; ils frappèrent à coups de poing le saint vieillard, lui arrachèrent la barbe et le couvrirent de crachats. L'évêque ne parvint qu'avec peine à arrêter ce brutal emportement. Ils continuèrent à accabler Maxime d'injures et de malédictions ; ensuite ils le menacèrent de le faire exposer sur la place publique aux insultes et aux mauvais traitemens de la populace, et l'un d'eux ajouta : Je jure par la Trinité que si les infidèles nous laissent un peu de relâche, nous t'associerons le pape, qui s'en fait accroire, et tous les discoureurs de ce pays-là, et que nous vous traiterons chacun à votre tour comme Martin a été traité. L'empereur ordonna de renvoyer le saint à son premier exil, et pour le rendre odieux aux soldats qui gardaient la frontière, on l'accusa de ne pas reconnaître la sainte Vierge pour mère de Dieu. Mais il confondit cette odieuse calomnie en prononçant anathème contre quiconque serait coupable d'une telle erreur, et le commandant, comme les soldats lui donnèrent les marques les plus touchantes de leur vénération. La plupart des officiers vinrent au-devant de lui avec les prêtres et les diacres qui suivaient l'armée pour y faire l'office, et on montra tant d'empressement à entendre ses pieux discours, que ses gardes, pour plaire à la cour, l'éloignèrent du camp et le conduisirent dans un autre endroit où il fut mis en prison.

On le fit revenir quelque temps après à Constantinople avec ses deux compagnons, et l'on tint un conciliabule

pour les anathématiser, et avec eux le pape saint Martin, saint Sophrone et leurs adhérens, c'est-à-dire tous les orthodoxes ; puis le conciliabule, conjointement avec le sénat, prononça contre eux cette sentence : Nous ordonnons que le préfet ici présent vous fasse battre avec des nerfs de bœuf, et couper jusqu'à la racine la langue qui a été l'instrument de vos blasphèmes, et la main droite qui a servi à les écrire ; ensuite vous serez promenés par les douze quartiers de cette ville, et condamnés au bannissement et à la prison perpétuelle. La sentence fut exécutée dans toute sa rigueur ; le préfet se saisit de saint Maxime et des deux Anastase, les fit fouetter, leur fit couper la langue et la main droite, et les envoya en exil dans le pays des Lazès. Dès qu'ils y furent arrivés on les sépara, et on leur ôta le peu qu'ils avaient pour leurs besoins, jusqu'à du fil et une aiguille. Ils ne vécurent pas longtemps après tant de souffrances et de tourmens. Saint Maxime prédit le jour de sa mort, qui fut le 13 d'août 662. Anastase, son disciple, était mort un mois auparavant ; saint Anastase l'apocrisiaire ne mourut que trois ans plus tard, et montra pendant le reste de sa vie le même zèle à défendre la foi catholique.

Nous avons de saint Maxime un grand nombre d'écrits dont les uns sont sur le dogme et les autres sur la morale. Il y a des réponses sur plusieurs questions de l'Écriture ; et comme lui-même, en les lisant, voyait bien qu'elles étaient difficiles à comprendre, il y joignit des explications qu'il recommande comme nécessaires pour entendre le texte. Ses traités de morale ne sont qu'une suite d'articles contenant des maximes ou des pensées détachées sur la vie spirituelle. Il a écrit sur les principales parties de la théologie : on a de lui, sur la Trinité, cinq dialogues attribués autrefois à saint Athanase. Il parle de l'Incarnation dans tous ses ouvrages dogmatiques et polémiques, et traite surtout la question des deux volontés. Il traite les mêmes matières en plusieurs lettres

adressées à différentes personnes. Saint Maxime a commenté les œuvres attribuées à saint Denis l'Aréopagite et ne paraît pas les avoir révoquées en doute. A l'exemple de la hiérarchie ecclésiastique de saint Denis, et suivant la même méthode, il a composé sa *Mystagogie*, qui est une explication allégorique de la messe.

L'empereur Constant était devenu odieux depuis longtemps au peuple de Constantinople par sa tyrannie et ses cruautés. Il avait un frère nommé Théodose, universellement chéri pour ses bonnes qualités; et craignant qu'on ne voulût le proclamer à sa place, il le fit ordonner diacre, et quelques années après il le fit mourir. Mais ensuite il le vit plusieurs fois en songe lui présenter en habit de diacre un calice plein de sang. Cette vision jointe à la haine et au mépris dont il se voyait l'objet, le détermina à s'éloigner de Constantinople, qui avait été le théâtre de ses crimes. Il s'embarqua donc pour se retirer en Sicile l'an 661, et deux ans plus tard il passa en Italie, pour tenter de reconquérir sur les Lombards ce qu'ils possédaient dans les provinces méridionales. Ayant échoué dans cette entreprise, il se rendit à Rome, où il donna quelques marques extérieures de religion. Il visita plusieurs églises, assista au saint sacrifice, et offrit à la basilique de Saint-Pierre un tapis tissu d'or. Mais il n'était venu dans cette capitale que pour la ravager. Il fit enlever tous les ornemens d'airain qu'elle possédait, et jusqu'à la couverture de Sainte-Marie des Martyrs, nommé auparavant le Panthéon. Après être resté douze jours à Rome, il retourna en Sicile et s'établit à Syracuse, où il ne tarda pas à se faire détester par ses continuelles exactions. Enfin ses courtisans conspirèrent contre lui, et il fut assassiné dans le bain l'an 668. Il eut pour successeur son fils Constantin, surnommé Pogonat, qui eut la gloire d'éteindre l'hérésie des monothélites (1).

(1) Theoph. Chr. — Paul. *Hist. Longob.* lib. V. — Anast. in *Vitali*



La lumière de l'Évangile continuait à se répandre dans les provinces reculées de l'Occident, où régnait encore l'idolâtrie. Saint Éloi, dont nous avons déjà fait connaître le zèle et les travaux, fut secondé par saint Omer et saint Amand pour la conversion des peuples de la Belgique. Saint Omer ou Audomar était né près de Constance, et se retira avec son père dans le monastère de Luxeuil sous la conduite de saint Eustase. Il s'y distingua tellement par ses vertus, que saint Achair de Noyon, qui avait été comme lui moine à Luxeuil, engagea le roi Dagobert à le tirer de son monastère pour le placer sur le siège de Têrouane en 637 ; car les peuples de ce diocèse, convertis vers la fin du troisième siècle, étaient retombés pour la plupart dans l'idolâtrie, et avaient besoin d'un évêque pour évêque. Saint Omer, par son zèle et ses miracles, produisit une multitude de conversions, ruina les temples et abolit presque entièrement l'idolâtrie. Trois moines de Luxeuil, nés comme lui dans le territoire de Constance, vinrent partager ses travaux. C'étaient les saints Mammolin, Ébertran et Bertin. Ils étaient tous trois prêtres et versés dans les sciences ecclésiastiques. Un seigneur converti par saint Omer lui donna une terre pour y fonder un monastère. Saint Mammolin en fut quelque temps abbé avant d'être élevé sur le siège de Noyon, puis saint Bertin, dont le nom fut donné à cette abbaye. Saint Ébertran devint abbé du monastère de Saint-Quentin en Vermandois. Saint Omer mourut vers l'an 667. La ville de Têrouane fut ruinée dans le seizième siècle et le diocèse partagé en deux nouveaux, celui de Saint-Omer et celui de Boulogne, qui sont aujourd'hui supprimés.

Saint Amand naquit l'an 589, près de Nantes, de parents nobles et pieux qui l'instruisirent dès l'enfance dans les saintes lettres. Quand il eut passé sa première jeunesse, il quitta son pays pour se retirer dans un monastère en l'île d'Oye, sur la côte de Poitou, près de l'île

de Rhé. Il alla ensuite à Tours pour y prier au tombeau de saint Martin, et fut reçu dans le clergé de cette église ; mais quelque temps après il se rendit à Bourges, où il passa quinze ans dans une cellule, couvert d'un cilice ne mangeant que du pain d'orge et ne buvant que l'eau. Plusieurs évêques, appuyés de l'autorité du roi Clotaire, le contraignirent d'accepter l'épiscopat ; mais il n'y consentit qu'à la condition de n'être attaché à aucune église particulière, et de pouvoir aller comme les apôtres annoncer l'Évangile à divers peuples qui étaient encore idolâtres. Il alla d'abord prêcher dans la Belgique, où il rachetait autant qu'il pouvait de jeunes catholiques, et après les avoir instruits et baptisés, il les envoyait en diverses églises, et plusieurs devinrent dans la suite prêtres, abbés ou même évêques. Depuis longtemps personne n'avait eu le courage de porter la foi dans le pays de Gand, à cause de la férocité des habitans et de leur extrême aversion pour le christianisme. Saint Amand se laissa pas rebuter par les difficultés ; mais il eut prodigieusement à souffrir ; il fut souvent repoussé avec outrage et battu par les idolâtres, qui en vinrent jusqu'à le jeter dans la rivière. Il fut même abandonné de ceux qui l'avaient accompagné ; mais il continua ses prédications en vivant du travail de ses mains. Enfin le miracle de la résurrection d'un mort, accordé aux prières du saint missionnaire, convertit ces barbares. Ils vinrent le trouver en foule et le prier de les faire chrétiens. Ils détruisirent leurs temples de leurs propres mains, et saint Amand leur bâtit des églises et des monastères par les libéralités du roi et des personnes de piété. Après ces succès inespérés, il passa chez les Slaves ou Esclavons sortis récemment du Nord, et qui s'étaient répandus jusqu'au delà du Danube. Il annonça l'Évangile à ces barbares avec une grande liberté, dans l'espérance de rapporter la couronne du martyre. Mais voyant qu'il y faisait peu de fruit, il revint aux Pays-Bas. Saint Amand repr

cha avec une vigueur apostolique au roi Dagobert le scandale qu'il donnait à tout son royaume. Le prince, vivement irrité, le fit chasser de ses états, et saint Amand en prit occasion de porter la lumière de l'Évangile dans des pays éloignés. Mais Dagobert, qui, au milieu de ses dérèglements conservait encore de la foi, touché de la grâce que Dieu lui avait faite de lui accorder un fils, rappela le saint évêque, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le pria de baptiser l'enfant et d'en être le père spirituel. Comme saint Amand refusait d'y consentir, Dagobert le fit presser par saint Éloi et saint Ouen, qui étaient alors ses principaux officiers. Ces deux pieux laïques représentèrent à saint Amand qu'en donnant au roi cette satisfaction, il se ménagerait une plus grande liberté pour prêcher partout et faire plus de bien. Le saint évêque se rendit, et baptisa le jeune prince, qui fut nommé Sigebert, et qui dans la suite fit éclater sur le trône d'Austrasie des vertus qui lui ont mérité un culte public. Ce fut sous le règne de Sigebert que saint Amand, pressé par les instances du roi et de plusieurs évêques, consentit à se charger du soin de l'église de Maëstricht. Ce siège était originairement à Tongres ; mais cette ville ayant été ruinée par Attila vers le milieu du cinquième siècle, le siège fut transféré à Maëstricht. Saint Amand ne put supporter longtemps l'indocilité de son peuple et de son clergé. Il écrivit à ce sujet au pape saint Martin, et bientôt après il se rendit lui-même à Rome, et obtint du souverain pontife la permission de renoncer à son siège pour aller encore annoncer la foi aux infidèles. Lorsque son grand âge et l'épuisement de ses forces ne lui permirent plus de travailler à une œuvre si pénible, il se retira dans le monastère d'Elnon, qu'il avait fondé près de Tournai, et qui a porté son nom jusqu'à nos jours. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, l'an 679. Il avait fondé deux autres monastères à Gand, dont l'un porta le nom de saint Bason, son disciple, et l'autre

celui de la montagne de Blandin, où il fut bâti. Tous deux eurent pour premier abbé saint Florbert, qui reçut un saint évêque nommé Livin, venu d'Irlande pour prêcher la foi dans le même pays. Saint Livin fut martyrisé près de Gand par les barbares vers l'an 656.

Les disciples de saint Amand fondèrent eux-mêmes plusieurs monastères dans la Gaule Belgique et dans la Germanie inférieure. Saint Guilain fonda vers l'an 652 l'abbaye qui porta son nom dans le Hainaut. Jonas, autre disciple de saint Amand, fut le premier abbé de Marchiennes. L'abbaye de Nivelles fut fondée par les conseils du saint évêque en faveur de sainte Gertrude, fille de Pépin, maire du palais. Lorsqu'elle fut devenue abbesse, sainte Gertrude bâtit un autre monastère où elle fit venir plusieurs Irlandais, entre autres saint Foillan et saint Ultan, frères de saint Fursi. Erchinoald, maire du palais, avait fondé, en faveur de ce dernier, un monastère à Lagny-sur-Marne près de Chelles, et il y en avait en divers endroits plusieurs autres destinés spécialement aux Irlandais qui venaient en France par dévotion. Saint Fursi était né en Irlande d'une famille noble qui lui procura une brillante éducation. Le désir de la perfection lui fit abandonner son pays, et il se retira dans une autre province d'Irlande, où il eut bientôt plusieurs disciples, pour lesquels il bâtit un monastère; puis il en fonda un autre dans la Grande-Bretagne, où Sigebert, roi des Anglais orientaux, lui donna une terre; et comme il se voyait souvent distrait par les importunités d'une multitude de personnes qui avaient recours à ses conseils, il laissa la conduite du monastère à son frère Foillan, et vécut un an dans la solitude avec Ultan, son autre frère; après quoi les courses des païens le déterminèrent à passer dans les Gaules. Il mourut vers l'an 650. Saint Remacle, que saint Éloi avait fait abbé de son monastère de Solignac, fut élevé sur le siège épiscopal de Maëstricht en remplacement de saint Amand. Il engagea le roi Sige-

bert à bâtir dans la forêt des Ardennes les monastères de Malmédi et de Staveloes, et après dix ans d'épiscopat il se retira dans ce dernier, où il finit saintement ses jours. Son successeur sur le siège de Maëstricht fut saint Théodard, qui fut mis à mort par les usurpateurs des biens de son église.

Plusieurs disciples de saint Ouen fondèrent aussi des monastères, dont les plus célèbres furent ceux de Jumièges, de Saint-Germer et de Saint-Vandrille. Saint Germer avait renoncé à ses biens et quitté la cour du roi Dagobert, par les conseils de saint Ouen, pour embrasser la vie monastique, et il bâtit près de Beauvais un monastère qui porta son nom. Saint Vandrille, élevé aussi à la cour du roi Dagobert, où il exerça une charge considérable, embrassa également la vie monastique, et se rendit auprès de saint Ouen, qui l'ordonna prêtre. Ensuite, ayant obtenu de la libéralité du roi une terre nommée Fontenelle, à cinq lieues de Rouen, il y fonda un monastère où il y eut en peu de temps jusqu'à trois cents moines. Quoique le saint abbé travaillât de ses mains, même dans sa vieillesse, pour montrer l'exemple, il s'occupait aussi avec zèle de la conversion des idolâtres qui restaient encore dans le voisinage. Parmi les disciples de saint Vandrille on remarque saint Lambert et saint Ansbert, qui furent tous deux abbés de Fontenelle et ensuite archevêques, Lambert de Lyon, Ansbert de Rouen, et saint Érembert, qui ayant été fait évêque de Toulouse, revint douze ans après, cassé de vieillesse, mourir en son monastère vers l'an 671. Le monastère de Fontenelle ne fut plus connu dans la suite que sous le nom de Saint-Vandrille. Saint Philibert s'était aussi lié avec saint Ouen à la cour du roi Dagobert. Il renonça au monde dès l'âge de vingt ans, et se retira dans le monastère de Rebais, dont il fut élu abbé après la mort de saint Agile. Ayant visité ensuite les plus célèbres monastères de France et d'Italie, et étudié avec soin les règles de saint Basile, de

saint Macaire, de saint Benoît et de saint Colomban, il résolut de bâtir un nouveau monastère, et obtint pour cet effet de la reine Bathilde une terre nommée depuis Jumièges, dans le diocèse de Rouen. Saint Philibert y mit d'abord soixante-dix moines, mais il y en eut bien tôt près de cinq cents.

Parmi une foule d'autres monastères qui furent établis vers la même époque, nous devons citer comme les principaux la fameuse abbaye de Lobbes sur la Sambre, fondée avec trois autres moins considérables par saint Landelin, seigneur français qui fut élevé à la prêtrise après avoir expié par une austère pénitence les désordres de sa jeunesse; celle d'Haumont, par un seigneur nommé Maldegar, qui s'y fit moine et y établit la règle de saint Benoît; celle de Mons, qui a donné origine à la ville de ce nom, par Valdetrude, femme de Maldegar et parente du roi; celle de Maubeuge, par sa sœur sainte Aldegonde; celle de Saint-Josse dans le Ponthieu, par saint Judoc vulgairement Josse, frère de Judicaël, roi de la Petite-Bretagne, qui renonça lui-même à la couronne pour se retirer dans un monastère; celle de Saint-Fiacre au diocèse de Meaux, par un saint hibernois de ce nom qui se rendit célèbre par beaucoup de miracles. On vit plusieurs saints évêques quitter l'épiscopat pour embrasser la vie monastique. Tels furent saint Gombert, archevêque de Sens, qui fonda dans les montagnes des Vosges l'abbaye de Senones, où il mourut vers l'an 675; saint Déodat de Nevers, vulgairement saint Dié, qui fonda aussi dans les Vosges un monastère nommé Jointure, et saint Hidulfe, Bavaois d'origine, d'abord moine dans le diocèse de Trèves, puis archevêque de cette ville, d'où il se retira dans les déserts des Vosges, pour y fonder un monastère connu sous le nom de Moyenmonstier.

Après la mort de Dagobert, le royaume avait été partagé entre ses deux fils, Sigebert II et Clovis II. Ce dernier fit assembler l'an 644 un concile à Châlons-sur-Saône,



dans lequel on fit vingt canons, dont le premier ordonne de maintenir la foi de Nicée confirmée à Chalcédoine ; ce qui semble être une précaution contre les nouveautés des monothélites ; d'autres ont pour objet d'assurer la conservation des biens de l'Église, la liberté des élections épiscopales et l'extirpation de la simonie. On peut y remarquer aussi la défense de vendre des esclaves pour être envoyés hors du royaume de Clovis, et la défense des chansons déshonnêtes, des danses et des querelles dans l'enceinte des églises. Il y eut à ce concile environ quarante évêques, dont les plus célèbres sont saint Dodolen de Vienne, saint Vulfolend de Bourges, saint Ouen de Rouen, saint Donat de Besançon. Saint Vulfolend avait succédé à saint Sulpice, qui ne pouvant plus, à cause de son grand âge, soutenir le poids de l'épiscopat, le demanda pour coadjuteur et mourut quelques années après. Nous devons citer encore Déodat de Mâcon, Pallade d'Auxerre, Malard de Chartres, Gratien de Châlons, Magnus d'Avignon, Chadoind du Mans, honorés comme saints dans leurs diocèses. Il n'y eut à ce concile aucun évêque du royaume d'Austrasie, où régnait Sigebert. Ce prince écrivit ainsi à saint Dizier, évêque de Cahors, au sujet d'un concile que voulait tenir saint Vulfolend, archevêque de Bourges : « Quelque désir que nous ayons de conserver les canons, nous sommes convenu avec les seigneurs qu'il ne se tiendra point de concile dans notre royaume sans notre participation. Nous ne refusons pas de l'accorder quand il sera jugé nécessaire pour le bien de l'Église et de l'état, pourvu que nous en soyons averti. C'est pourquoi nous vous prions de ne point vous trouver à l'assemblée que veut tenir Vulfolend, que vous ne connaissiez notre volonté. »

Saint Dizier, à qui cette lettre du roi Sigebert est adressée, avait passé sa jeunesse à la cour de Clotaire II et de Dagobert. Dans les lettres écrites au sujet de son ordination à saint Sulpice et aux autres évêques de la

province, le roi Dagobert marque expressément le consentement du peuple. Saint Dizier enrichit son église en lui laissant par testament dix terres en Quercy et vingt-quatre en Albigeois, outre une maison magnifique qu'il avait dans la ville d'Alby, sa patrie. Il donna plus de quarante terres à divers monastères dans ces deux provinces, et l'on prétend que l'église cathédrale de Cahors est encore la même qu'il fit bâtir. Il mourut l'an 650. Il reste plusieurs de ses lettres à des évêques et à d'autres personnes. Nous avons aussi le testament de saint Chadoind, évêque du Mans, par lequel il nomme son église héritière, laissant dix-sept terres à diverses églises particulières.

Sous le règne des deux fils de Dagobert, l'autorité des maires du palais commença insensiblement à absorber la puissance royale. Pépin, qui avait eu ce titre sous Dagobert, le conserva encore sous Sigebert. Ce prince, profitant des bons conseils de Pépin et de saint Cunibert, qu'il avait auprès de lui, gouverna sagement et se fit aimer de ses sujets. Pépin mourut l'an 640, extrêmement regretté en Austrasie à cause de ses vertus, qui lui ont mérité d'être révééré comme saint à Nivelles en Brabant. Ses deux filles, Begge et Gertrude, sont honorées d'un culte public. Sainte Begge épousa Anségise, fils de saint Arnoux de Metz, et fut mère du célèbre Pépin d'Ilérival. Sainte Gertrude, dès l'âge de dix ou douze ans, avait déjà pris la résolution de se consacrer entièrement à Jésus-Christ. Comme on lui proposait un jour en mariage le fils du gouverneur d'Austrasie, elle répondit : Jésus-Christ est mon époux, et je n'en veux aucun autre. Tout le monde admira sa vertu, et on ne la força pas à prendre un engagement si contraire à son inclination. Elle, sa mère, qui avait une piété solide, fit bâtir l'abbaye de Nivelles, où elle se retira elle-même avec sa fille après la mort de son époux. Gertrude, qui en fut établie abbesse, la gouverna avec une sagesse au-dessus de son âge. Elle

méditait sans cesse l'Écriture sainte, et l'on prétend qu'elle la savait presque entièrement par cœur. L'austérité de sa pénitence, ses jeûnes et ses veilles presque continuelles abrégèrent sa vie. Elle mourut l'an 668, n'étant âgée que de trente-trois ans.

Saint Sigebert, roi d'Austrasie, mourut le 1<sup>er</sup> de février 656. Clovis II devint alors le maître de toute la monarchie ; mais il ne survécut pas longtemps à son frère. Le maire du palais sous Clovis fut Erchinoald ou Archambaud, recommandable par ses excellentes qualités. Il acheta une jeune esclave nommée Bathilde, qui descendait des anciens Saxons établis en Angleterre. Admirant l'esprit, la sagesse, la modestie de cette fille, il la choisit pour être l'épouse du roi Clovis son maître, et ce choix fut approuvé de tout le monde. L'élévation de Bathilde ne servit qu'à mettre dans un plus grand jour son humilité, sa charité envers les pauvres, son respect et son zèle pour la religion. Elle eut de son mariage trois fils, Clotaire III, Childéric II et Thierry III. Clovis son mari étant mort l'an 656 à l'âge de vingt-trois ans, Bathilde demeura chargée de la tutelle de ses enfans et de la régence du royaume. Elle donna à l'Église l'exemple de toutes les vertus, et au royaume des preuves de sa prudence et de sa sagesse. Elle avait soin de suivre en tout les avis de saint Éloi ; et quand ce saint évêque mourut, elle lui rendit les plus grands honneurs. Elle s'appliqua à bannir la simonie et à supprimer des exactions qui réduisaient les particuliers à vendre leurs enfans. Elle fonda plusieurs monastères, entre autres la célèbre abbaye de Corbie, et elle rebâtit de nouveau le monastère de Chelles, que sainte Clotilde avait commencé. Elle s'y retira quand ses fils furent en âge de gouverner, et se soumit comme la dernière des religieuses à l'abbesse Bertile, qu'elle avait fait venir du monastère de Jouarre. Elle mourut vers l'an 680.

Sainte Bathilde fit d'immenses libéralités aux églises

et aux monastères, spécialement à ceux de Paris, de Jumièges, de Fontenelle, de Faremoustier, de Corbie, de Jouarre et de Luxeuil. Elle fit donner aussi à un grand nombre de monastères des privilèges d'exemption conformes pour le fond aux exemptions déjà établies par saint Grégoire pour les moines d'Italie. On conservait dans l'abbaye de Saint-Denis l'original d'une charte de Clovis II, portant qu'à sa prière Landry, évêque de Paris, avait accordé un privilège à ce monastère, et qu'en conséquence il défendait qu'aucun évêque ou autre personne se permit de rien diminuer des terres ou des serfs du monastère, même à titre d'échange, sans le consentement de la communauté et la permission du roi; ni d'enlever, pour les emporter à la ville, les calices, les croix, les ornemens d'autel, les livres et les autres meubles, à la charge que la psalmodie perpétuelle y serait célébrée jour et nuit, selon l'institution du roi Dagobert et l'exemple du monastère d'Agaune.

On trouve dans le recueil de Marculfe la formule d'un privilège plus détaillé. L'évêque diocésain promet de conférer les ordres à celui que l'abbé et la communauté lui présenteront pour en exercer les fonctions dans le monastère, d'y bénir un autel et d'envoyer tous les ans le saint chrême aux moines, de leur donner pour abbé celui qu'ils auront choisi, de ne prétendre aucun droit sur les biens du monastère ni sur les offrandes de l'autel, de n'y entrer qu'à la demande des moines et de l'abbé, et de se retirer après la célébration des saints mystères, pour ne pas troubler la communauté. Les moines seront corrigés par l'abbé seul, s'il le peut faire, et l'évêque l'appuiera seulement au besoin.

Marculfe était un moine qui fit par l'ordre de saint Landry un recueil des formules usitées pour les actes les plus ordinaires. Il le divisa en deux livres, dont le premier contient principalement les chartes royales, et le second les actes passés entre particuliers. On y voit plu-

seurs formules touchant l'élection des évêques; savoir, une requête du clergé et du peuple demandant au roi de leur donner pour évêque un tel dont ils connaissent le mérite, et les ordres donnés par le roi au métropolitain de sacrer un tel, qu'il déclare avoir choisi de l'avis des évêques et des grands. Cette dernière formule montre que les rois commençaient à mépriser les réglemens canoniques touchant les élections, à moins qu'on ne veuille la considérer comme une pure forme de style pour exprimer simplement le consentement ou le désir du roi.

Clotaire III, roi de Neustrie, étant mort l'an 670, Thierry son frère fut mis sur le trône par les soins d'Ébroïn, qui gouverna sous le nom du jeune roi. Mais comme ce ministre était odieux aux Français pour sa cruauté et son avarice, les principaux seigneurs, réunis pour donner un successeur à Clotaire, choisirent Childéric II, qui régnait déjà en Austrasie. Théodoric ou Thierry fut enfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Ébroïn fut obligé de prendre l'habit monastique à Luxeuil, et ne dut la vie qu'à la médiation de saint Léger, évêque d'Autun, dont il s'était déclaré l'ennemi. Saint Léger appartenait à une des premières familles du royaume, et fut placé dès l'enfance à la cour du roi Clotaire II, puis envoyé auprès de son oncle, évêque de Poitiers, qui l'instruisit dans les saintes lettres, le fit son archidiacre, et lui confia bientôt après le gouvernement de l'abbaye de Saint-Maixent. Sa réputation engagea la reine Bathilde à le faire venir à la cour, et l'évêché d'Autun étant devenu vacant, elle ne jugea personne plus capable que lui de réparer le scandale et les désordres qu'avait occasionnés l'ambition de ceux qui aspiraient à ce siège. Saint Léger eut d'abord une certaine influence sur Childéric, dont il devint en quelque sorte le conseiller; mais ce prince, s'abandonnant bientôt à ses passions et ne pouvant souffrir les remontrances du saint évêque, conçut enfin une haine si violente contre lui, qu'il résolut plu-

sieurs fois de le faire mourir. Sa tyrannie le fit détester des grands, et il fut assassiné l'an 673. Alors saint Léger, qui avait été obligé de se réfugier à Luxeuil, fut rétabli avec honneur sur son siège. Thierry, à la mort de Childéric, remonta sur le trône de Neustrie. L'Austrasie reconnut Dagobert II, fils de Sigebert. Ébroïn sortit aussi de Luxeuil, et apprenant que Thierry, par les conseils de saint Léger, avait choisi pour maire du palais Leudésie, fils d'Erchinoald, il fit paraître un fils supposé de Clotaire III pour l'opposer à Thierry, leva des troupes, massacra Leudésie dans une conférence, et fit attaquer la ville d'Autun pour s'emparer de saint Léger. Les habitants, pleins d'attachement pour un pasteur plein de zèle et de charité, firent une vigoureuse défense ; mais le saint évêque ne voulant pas exposer son peuple, fit ouvrir les portes et se livra lui-même. On lui arracha aussitôt les yeux, et on le conduisit à Ébroïn, qui lui fit couper les lèvres et la langue, et le confia à la garde du comte Vaingue, en attendant qu'il pût gagner quelques évêques pour le faire déposer ; car, malgré sa haine furieuse, il n'osait le faire exécuter à mort avant de l'avoir fait juger canoniquement. Saint Léger guérit de ses plaies, et parla depuis d'une manière qui passa pour miraculeuse. Le comte Vaingue l'honora comme un martyr, et lui donna pour demeure le monastère de Fécamp, qu'il avait fondé. Ébroïn, qui, en abandonnant son fantôme de roi, s'était imposé à Thierry comme maire du palais, fit revenir saint Léger au bout de deux ans, trouva quelques évêques assez complaisans pour le déposer, et le mit entre les mains du comte du palais, avec ordre de le faire mourir et de jeter le corps dans un puits au milieu de quelque forêt, pour qu'on ne pût le retrouver. Mais la femme du comte prit soin de faire enterrer le saint évêque dans un oratoire, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. Ses reliques furent ensuite transférées au monastère de Saint-Maixent, dont il avait été abbé. Saint



Léger fut mis à mort vers l'an 678. Ébroïn fut assassiné trois ans plus tard, et alors saint Lambert, évêque de Maëstricht, entra dans son église, dont il avait été chassé après la mort de Childéric. Pendant cet intervalle, le saint évêque s'était retiré au monastère de Stavelo, où il s'assujettit comme le dernier des frères à toutes les observances monastiques.

On continuait de réunir en Espagne de fréquens et nombreux conciles pour maintenir les règles de la discipline. Vingt-huit évêques et onze députés d'absens assistèrent au septième concile de Tolède, tenu l'an 646 sous le règne de Chindasuinde. On y fit six canons, dont le premier déclare excommuniés pour toute la vie les clercs qui prendront parti dans les révoltes; car la puissance de ces rois goths était toujours mal affermie. Si le célébrant tombe malade en consacrant les saints mystères, un autre évêque ou un prêtre pourra continuer et suppléer à son défaut. Ces accidens étaient alors plus fréquens, particulièrement les jours de jeûne, à cause de la longueur de la liturgie et du grand âge de plusieurs évêques; et de là est venu l'usage des prêtres assistans. Il est défendu aux évêques de faire leurs visites avec plus de cinq chevaux. On ne souffrira point d'ermites vagabonds ni de reclus ignorans, et on ne permettra de vivre en solitude qu'à ceux qui auront été formés quelque temps dans des monastères.

Après Chindasuinde régna Recesvinte, qui assista au huitième concile de Tolède l'an 653. Ce roi y fit lire un écrit qui contenait sa profession de foi, où il déclare recevoir les quatre conciles généraux, sans parler du cinquième. Les évêques firent ensuite douze canons, si l'on peut nommer ainsi des réglemens écrits d'un style si confus et si figuré, qu'il n'est pas aisé de les entendre. Le premier contient leur profession de foi, c'est-à-dire le symbole de Nicée tel qu'on le disait à la messe, avec l'addition *Filioque*, en parlant de la procession du Saint-

Esprit. Le troisième canon est contre la simonie. Il y en a quatre contre l'incontinence des clercs, particulièrement contre les sous-diacres, qui prétendaient pouvoir se marier après leur ordination. Ceux qui sans une évidente nécessité auront mangé de la viande pendant le Carême, n'en mangeront point toute l'année et ne communieront pas à Pâques. Ceux que le grand âge ou la maladie oblige à en manger ne le feront qu'avec la permission de l'évêque. Le roi devra protéger la foi catholique et ne point commettre d'exaction sur ses sujets. Il en fera serment avant que de prendre possession du royaume. Ce concile fut souscrit par cinquante-deux évêques, par les députés de dix absens, et par seize comtes d'entre les principaux officiers du royaume. Après les souscriptions est un décret du concile touchant la disposition des biens du roi et un édit qui le confirme. Ainsi l'on voit que les évêques d'Espagne prenaient part avec les grands au gouvernement temporel.

Le neuvième concile de Tolède, tenu deux ans plus tard, fit dix-sept canons dont plusieurs ont pour objet de réprimer les abus dans l'administration des biens de l'Église, et d'empêcher qu'après la mort de l'évêque ses héritiers ne les comprennent dans sa succession. Il donne ou confirme aux fondateurs des églises et des monastères le droit de présenter des prêtres pour les desservir, sans que l'évêque puisse en nommer d'autres à leur préjudice. Les enfans illégitimes des clercs obligés à la continence sont attribués à l'Église comme esclaves. Dans le dixième concile, tenu en 656, il est ordonné que les veuves consacrées à Dieu feront leur profession par écrit devant l'évêque ou son délégué, et qu'elles porteront sur la tête un voile noir ou violet. Celles qui quitteront cet habit seront excommuniées et renfermées dans des monastères. On voit dans une homélie de saint Chrysostome que ce voile noir était porté par les vierges de son temps.

L'an 666, douze évêques de la Lusitanie s'assemblèrent

Mérida, qui en était la métropole, et firent vingt canons qui contiennent quelques dispositions remarquables. Chaque évêque doit avoir dans sa cathédrale un archiprêtre, archidiaque et un primicier ; c'étaient les trois chefs du clergé. L'évêque pourra tirer des paroisses les prêtres et les diacres qu'il jugera capables de le soulager, et les mettre dans son église cathédrale ; mais ils ne laisseront pas d'avoir inspection sur les églises d'où ils seront tirés et d'en recevoir le revenu. Ils établiront, avec le consentement de l'évêque, des prêtres pour y servir à leur place, leur donneront des pensions. Les oblations faites à l'église pendant la messe se partageront en trois portions : la première sera pour l'évêque, la seconde pour les prêtres et les diacres, la troisième pour les sous-diacres et les clercs inférieurs. Comme plusieurs églises étaient quelquefois commises à un seul prêtre, parce que chacune était trop pauvre pour entretenir le sien, le concile statua que dans ce cas le prêtre doit offrir le sacrifice tous les dimanches en chacune de ces églises et prier pour les fondateurs. On voit ici qu'un prêtre, en cas de nécessité, pouvait célébrer plusieurs messes en un jour.

Après la mort de Recesvinte, l'an 672, on élut pour roi Vamba, qui fut sacré à Tolède par l'archevêque avec une huile bénite répandue sur sa tête. C'est le premier exemple de l'onction des rois. Ayant dissipé une conjuration formée contre lui dans la Gaule narbonnaise, Vamba fit assembler en 675 un concile que l'on compte pour le onzième de Tolède. On y fit seize canons de discipline concernant pour la plupart la conduite des évêques et des clercs. On avait commencé depuis quelque temps à ordonner des évêques choisis entre les barbares d'Espagne aussi bien qu'en Gaule. Plusieurs conservaient leurs mœurs et donnaient dans divers excès qui occasionnèrent les réglemens de ce concile. On voit dans le onzième canon que l'on communiait les mourans sous la seule espèce du pain. Dans le quatrième concile de Bra-

gue, tenu la même année, on se plaignit aussi de la dureté de quelques évêques envers leurs diocésains. Il est ordonné que les diacres porteront sur leurs épaules les reliques enfermées dans une châsse. On défend aux prêtres de célébrer la messe ou de recevoir la communion sans avoir l'orarium ou l'étole sur les deux épaules et croisé sur la poitrine. Il est aussi défendu d'offrir pour le sacrifice autre chose que du pain et du vin mêlé d'eau selon la décision des anciens conciles.

Le roi Vamba étant tombé dans une maladie grave et qui lui fit perdre connaissance, l'évêque de Tolède, selon la discipline établie en Espagne, lui imposa la pénitence et le revêtit de l'habit monastique. Lorsque ensuite il eut recouvré la santé, il voulut demeurer dans son état de pénitent, renonça à la couronne, et désigna Ervige pour son successeur. Le nouveau roi rassembla aussitôt un concile à Tolède, l'an 681, pour faire confirmer solennellement son élection. Il s'y trouva trente-cinq évêques, quatre abbés et quinze des principaux seigneurs. Ervige présenta un écrit dans lequel il priait le concile de lui assurer la couronne et d'approuver quelques ordonnances qu'il proposait. On fit en conséquence plusieurs canons dont le premier porte que vu l'abdication de Vamba faite par écrit en présence des seigneurs, vu aussi les déclarations écrites dans lesquelles il demandait qu'Ervige fût élu roi et sacré par Julien de Tolède, le concile déclare la nation dégagée du serment de fidélité envers Vamba, et ordonne de reconnaître Ervige pour roi légitime et de lui obéir sous peine d'anathème. Le second canon décide que ceux qui ont reçu la pénitence et l'habit religieux dans la maladie, sans en avoir témoigné le désir et après avoir perdu connaissance, ne laissent pas d'être assujettis aux obligations des pénitents, et on leur défend l'exercice de toute fonction militaire. Il est défendu néanmoins aux évêques d'imposer la pénitence à ceux qui ne la demandent pas. On voit que ce canon

pour but de prévenir les troubles et les guerres civiles, ôtant à Vamba toute espérance de remonter sur le trône. Le sixième donne permission à l'archevêque de Tolède d'ordonner pour les sièges vacans l'évêque choisi par le roi, mais toutefois sans préjudice des droits de chaque province; ce qui peut faire croire qu'il ne s'agit ici que d'un droit accordé seulement pour quelques circonstances extraordinaires. Le treizième concile de Tolède, tenu en 643, fit, comme le précédent et sur la proposition du roi, plusieurs réglemens concernant des affaires temporelles; par ces conciles, où les seigneurs assistaient avec les évêques, étaient en quelque sorte les assemblées de la nation. On peut remarquer dans le dixième canon qu'on infligeait la pénitence aux évêques mêmes dans les maladies graves.

L'église de Tolède eut successivement plusieurs évêques célèbres par leurs vertus et leurs écrits. Saint Euloge ayant été élu pour remplir ce siège, voulut se soustraire à cette dignité en prenant la fuite et se renfermant dans un monastère près de Saragosse. Mais il en fut tiré malgré lui et ordonné évêque l'an 646. On a de lui plusieurs poésies chrétiennes sur divers sujets. Il avait aussi composé un traité de la Trinité contre les ariens. Il mourut l'an 658. Son successeur fut saint Hildefonse, qui dès sa jeunesse fonda de ses biens un monastère de filles, et se consacra à Dieu dans celui d'Agali, dont il fut abbé. On l'enleva ensuite malgré lui à Tolède par l'autorité du pape; il en fut ordonné évêque, et tint ce siège neuf ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Léocadie, aux côtés d'Eugène son prédécesseur. Il laissa plusieurs ouvrages, divisés en quatre parties. La première contenait entre autres le traité de la virginité de la sainte Vierge, c'est le seul que nous ayons. Il a continué le catalogue des hommes illustres de saint Isidore. Saint Julien, qui fut élevé sur le siège de Tolède en 680, avait aussi composé un grand nombre d'écrits, dont nous n'avons

plus qu'un traité contre les Juifs, un ouvrage intitulé Pronostics ou considérations sur la vie future, et une histoire du roi Vamba. Dans le second livre des Pronostics, il démontre par beaucoup de preuves l'existence du purgatoire. Il mourut l'an 690.

Saint Fructueux de Brague n'illustra pas moins l'église d'Espagne. Il était de la race royale, et montra dès sa première jeunesse un penchant décidé pour la vie solitaire. Aussitôt après la mort de ses parens il reçut la tonsure, donna une partie de ses biens aux églises, aux pauvres et à ses esclaves, qu'il mit en liberté, et il employa le reste à la fondation du monastère de Complut. Il y assembla une nombreuse communauté ; mais ensuite fatigué des visites que lui attirait sa réputation, il mit un abbé à Complut, et alla se cacher dans un désert. Il bâtit en divers lieux trois autres monastères, où se formèrent plusieurs saints évêques. Il en fonda un quatrième dans l'île de Cadix et un cinquième sur la côte voisine. Les familles entières se réfugiaient dans ces pieux asiles de la pénitence : les pères avec leurs fils entraient dans les monastères d'hommes, les mères avec leurs filles dans ceux des femmes. Saint Fructueux voulait passer en Orient, mais le roi l'en empêcha. Il fut ordonné malgré lui évêque de Brague, et continua dans l'épiscopat de pratiquer les exercices de la vie monastique. Il fonda le monastère de Montel entre Dume et Brague, et y choisit sa sépulture. Il vécut jusques vers l'an 670. Nous avons la règle que ce saint évêque donna à son monastère de Complut. Elle approche beaucoup de celle de saint Benoît. Il y a une autre règle de saint Fructueux appelée la règle commune, sans doute parce qu'elle servait à tous ses monastères. On y trouve la manière de gouverner les différentes sortes de personnes qui les composaient. On recevait les enfans dès l'âge le plus tendre et on les faisait instruire par un moine uniquement chargé de leur éducation. On avait une attention particulière pour ceux



ils étaient déjà vieux en entrant dans le monastère. On leur donnait tous les soulagemens nécessaires, sans négliger de les aider à faire une sérieuse pénitence. On les faisait faire très-rigoureuse à ceux qui avaient commis de grands crimes avant leur conversion. Cette règle recommandait avec grand soin la séparation des monastères des laïques d'avec ceux des hommes. On y voit que ces monastères avaient des troupeaux de brebis pour fournir à leurs dépenses et aux œuvres de charité.

En Angleterre, saint Honoré, archevêque de Cantorbéry, mourut l'an 653, et eut pour successeur saint Deusdedit, qui gouverna cette église neuf ans et quatre mois. Ce dernier était de la nation des Saxons occidentaux, au lieu que ses prédécesseurs étaient tous étrangers et probablement Italiens. Il fut ordonné après une vacance de dix-huit mois par Ithamar, évêque de Rochester. Saint Aidan, évêque de Lindisfarne, était mort l'an 651, et fut remplacé par un autre Hibernois nommé Finan, qui bâtit l'église cathédrale en bois, selon l'usage de son pays. Ce fut vers ce temps que la nation des Merciens fut convertie par les soins d'Oswi, roi de Northumbrie. Il avait commencé son règne en faisant tuer par trahison le saint roi Edwin; mais il s'efforça de réparer ce crime par ses travaux pour la propagation de la foi et par beaucoup d'autres bonnes œuvres. Le fils du roi des Merciens, nommé Penda comme son père, ayant demandé en mariage la fille d'Oswi, elle ne lui fut accordée qu'à la condition qu'il se ferait baptiser, et le jeune prince déclara qu'il l'était déjà disposé à le faire, quand même il n'obtiendrait pas la princesse; c'était Alfrid, fils du même roi Oswi, qui ayant épousé la sœur du jeune Penda, avait inspiré cette résolution au prince son beau-frère, en lui faisant connaître la vérité et le bonheur du christianisme. Penda fut donc baptisé par l'évêque de Lindisfarne avec tous les seigneurs et les soldats de sa suite, et il emmena de Northumbrie quatre prêtres pour instruire les habitans

de la province dont il était gouverneur. Le roi Penda son père , permit de prêcher la foi dans toute l'étendue de son royaume , et les missionnaires produisirent en peu de temps un grand nombre de conversions. Oswi s'étant rendu maître de ce pays, à la suite d'une guerre qu'il fut obligé de soutenir contre Penda , il s'appliqua à rendre la nation toute chrétienne, et il y établit un évêque qui fut sacré par celui de Lindisfarne. Il procura aussi la conversion des Saxons orientaux, dont la capitale était Londres et qui avaient autrefois chassé saint Mellit, leur évêque, et renoncé à la foi. Leur roi était Sigebert, que le roi Oswi engagea à renoncer à l'idolâtrie. Il fut baptisé par l'évêque Finan dans la maison royale de Northumbre, près de la grande muraille bâtie autrefois par les Romains. Oswi lui envoya peu après un saint homme nommé Cedde qui fut ordonné évêque de Londres. Cedde fonda de nombreuses églises en divers lieux , et ordonna des prêtres et des diacres pour le seconder dans les travaux de son ministère. Il établit même à Tilabourg sur la Tamise une communauté où il faisait pratiquer la vie religieuse autant que ces nouveaux chrétiens en étaient capables.

Un jour il excommunia un des parens du roi pour avoir contracté un mariage illicite, et il défendit à quiconque ce fût d'entrer dans sa maison et de manger avec lui. Le roi Sigebert étant invité à un repas chez cet excommunié , ne laissa pas d'y aller. Mais comme il en sortait ayant rencontré le saint évêque, il descendit de cheval, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. L'évêque , qui était aussi à cheval, mit pied à terre, et dit au roi avec l'autorité que lui donnait son caractère : Parce que vous n'avez pas voulu vous abstenir d'entrer dans la maison de cet homme corrompu, vous y mourrez. En effet, le même homme et son frère, quoique parens du roi, furent tués; et quand on leur en demanda la cause, ils ne purent en alléguer d'autre, sinon qu'il s'avilissait en pardonnant trop facilement à ses ennemis. Sigebert ne pou

rait en effet refuser le pardon qu'on lui demandait ; et si 'était en lui un défaut, il faut convenir, dit un historien, qu'il se trouve rarement dans ceux qui ont en main la souveraine autorité.

Quoique Cedde fût évêque d'Essex, dont la capitale était Londres, il ne laissait pas d'aller de temps en temps dans son pays de Northumbre pour y fortifier les fidèles. Il y fonda le monastère de Lestington, sur la demande et par les libéralités d'un fils de saint Oswald nommé Eldivar et reconnu roi de la province de Deire. Il établit dans ce monastère la règle de Lindisfarne, et y mit pour abbé son frère saint Céadda, depuis évêque des Merciens. Il avait deux autres frères prêtres, dont l'un remplissait les fonctions d'aumônier dans la maison du prince Eldivar.

Les missionnaires hibernois avaient établi dans le Northumbre et dans les autres provinces où ils prêchaient la coutume adoptée dans leur pays de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune, quand ce jour était un dimanche (1). Les chrétiens du royaume de Kent et les autres convertis par des missionnaires romains ne la célébraient, selon la règle de l'Eglise universelle, que le dimanche qui suivait ce quatorzième jour. Cette diversité d'usages entre les provinces d'Angleterre existait quel-

(1) Bérault Bercastel, dont le style presque toujours aussi obscur qu'emphatique donne lieu de croire souvent qu'il ne comprenait qu'imparfaitement les questions qu'il expose, dit que les Hibernois pour célébrer la Pâque choisissaient toujours un dimanche dont la veille tombait souvent au soir de la treizième lune. Cette phrase ne peut donner aucune idée nette de la coutume des Hibernois, et ressemble même beaucoup à une naïveté. Il dit encore que les Hibernois faisaient beaucoup valoir l'autorité de saint Colomban, si constamment opposé à l'usage des Gaulois et des Romains. Mais saint Colomban allégué par les Hibernois était le fondateur du monastère de Hy où ils avaient été instruits, et non pas le Colomban des Gaules. C'est ce qui est évident par la réponse de saint Vilfrid, qui dit expressément que saint Colomban ne connaissait pas la coutume contraire à la sienne.

quefois dans la même église ou la même famille, en sorte que les uns célébraient la Pâque quand les autres étaient encore au dimanche des Rameaux. Ainsi le roi Oswi suivait la coutume des Irlandais, tandis que la reine, dirigée par un prêtre de Kent, et le prince Alfrid, instruit par saint Vilfrid, se conformaient à la pratique de Rome et de l'Église catholique (1).

Saint Vilfrid, né en Northumbrie et élevé à Lindisfarne, passa bientôt après dans les Gaules pour visiter les plus célèbres monastères et en étudier les observances. Il eut ensuite la dévotion d'aller à Rome au tombeau des saints apôtres, et il fut un des premiers Anglais qui entreprit ce pèlerinage, devenu depuis si fréquent parmi cette nation. Il était accompagné de saint Benoît Biscop, né aussi en Northumbrie, et qui fit lui-même dans la suite quatre autres voyages à Rome. Vilfrid en passant par Lyon contracta une étroite amitié avec le saint archevêque Delfin, autrement nommé Hannemon, tué quelque temps après par ordre d'Ebroïn, et honoré comme martyr sous le nom de saint Chaumont. A Rome il fit connaissance avec l'archidiacre Boniface, qui se fit un plaisir de l'instruire à fond de la discipline de l'Église romaine et spécialement du véritable calcul de la Pâque. Lorsqu'il fut de retour en Angleterre, le prince Alfrid ayant appris qu'il venait de Rome, voulut l'avoir auprès de lui et le fit ordonner prêtre par Agilbert, évêque de Wessex, Gaulois d'origine, et qui suivait pour la Pâque l'usage de toute l'Église. Alfrid engagea ensuite le roi son père à ménager une conférence pour terminer à cet égard la diversité de pratique.

La conférence se tint l'an 664 dans le monastère de Stréneschal, fondé par le roi Oswi et gouverné par sainte Hilde, qui en fut la première abbesse. Les évêques Agilbert de Wessex, Cedde de Londres et Colman de Lindisfarne, y assistèrent avec plusieurs prêtres ou autres clercs.

(1) Beda, *Hist.* lib. III. — Vit. S. Vilfr.

man y soutint opiniâtrément la coutume des Irlandais; Vilfrid lui opposa l'autorité de la tradition, et l'universalité de la discipline établie à Rome par le prince des apôtres et successivement adoptée dans toutes les Eglises. Il fit voir que suivant la loi ancienne la Pâque ne devait commencer que le soir du quatorzième jour de la lune, pour se continuer le lendemain; que saint Jean par exemple pour les Juifs avait suivi cet usage en Asie, quelque jour de la semaine que tombât le quatorzième jour de la lune, mais que saint Pierre voulant honorer la résurrection de Jésus-Christ, avait fixé dans l'Eglise romaine la fête de Pâque au dimanche, de manière toutefois qu'on ne commençât jamais avant le soir du quatorzième jour de la lune du premier mois. Enfin il cita le décret du concile de Nicée qui avait confirmé cette ancienne coutume; comme on lui objecta l'autorité de saint Colomban, Vilfrid répondit: Peut-il être préféré au prince des apôtres, à qui le Seigneur a dit: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux? A ces paroles, le roi Oswi conclut: Je ne veux point m'opposer à ce portier du ciel, j'obéirai à ses ordres, de peur que quand je me présenterai à la porte du royaume céleste, je ne trouve personne pour me l'ouvrir. Ce discours du roi fit une vive impression sur les assistants, qui s'attachèrent presque tous à la pratique commune de l'Eglise.

Le siège de Northumbre étant venu à vaquer peu de temps après, le prince Alfrid voulut y élever Vilfrid, et l'envoya dans les Gaules pour être ordonné évêque; mais le roi Oswi, qui préférait un Irlandais, choisit dans l'intervalle saint Ceadda, qui fut ordonné par l'évêque de Chester. Saint Vilfrid étant revenu en Angleterre après son ordination et trouvant le siège occupé, se retira dans son monastère de Ripon, qu'il avait fondé. Mais il ne laissait pas d'exercer son zèle en diverses provinces, et de tra-

vailler surtout à établir l'uniformité de la discipline dans le Northumbre. Tous les Irlandais qui s'y trouvaient adoptèrent les usages de l'Eglise romaine ou retournèrent dans leur pays. Il fonda plusieurs monastères dans le royaume des Merciens, et fut appelé souvent pour faire des ordinations à Cantorbéry, dont le siège était devenu vacant par la mort de saint Deusdedit.

Ecbert, roi de Kent, envoya à Rome, de concert avec Oswi, un prêtre anglais pour le faire ordonner par le pape évêque de Cantorbéry, afin qu'il pût ensuite, en vertu de l'autorité du saint-siège, exercer sa juridiction sur toute l'église d'Angleterre. Ce prêtre remit au pape Vitalien des lettres et des présents de la part des deux rois ; mais il mourut d'une peste qui survint peu de temps après son arrivée. Alors le pape après avoir fait au roi de Northumbre une réponse dans laquelle il l'exhortait à demeurer fidèle aux règles et aux usages de l'Eglise romaine s'occupa de chercher un sujet digne d'être élevé sur le siège de Cantorbéry. Il fit venir du monastère de Nérando près de Naples, l'abbé Adrien, Africain de nation bien instruit dans les saintes lettres et dans la discipline ecclésiastique, et qui savait parfaitement le grec et le latin. L'humilité d'Adrien ne lui permit pas d'accepter cette dignité, mais il dit qu'il pouvait indiquer un sujet qui réunissait toutes les qualités requises. Il y avait alors à Rome un moine nommé Théodore, né à Tarse en Cilicie, recommandable par sa doctrine et par sa piété. Adrien connaissant son mérite le présenta au pape, qui ne consentit à l'ordonner évêque qu'à condition que cet abbé l'accompagnerait en Angleterre pour travailler avec lui à l'instruction des Anglais, et empêcher qu'il n'introduisît aucune nouveauté dans cette église. Théodore attendit quatre mois pour laisser croître ses cheveux afin qu'on pût lui faire la couronne ; car les moines grecs rasaient entièrement la tête. Le pape l'ayant ensuite ordonné, fit partir avec lui pour lui servir de guide et



interprète, Benoît Biscop, qui se trouvait alors à Rome, et il était venu en pèlerinage pour la troisième fois après avoir embrassé la vie monastique à Lérins.

Théodore, arrivé à Paris, alla voir l'évêque Agilbert, qui ayant été longtemps en Angleterre, était en état de lui donner de bonnes instructions ; il séjourna quelque temps auprès de cet évêque, et Egbert, roi de Kent, ayant appris qu'il était en France, envoya aussitôt un seigneur de sa cour pour l'accompagner. Il prit possession de son siège de Cantorbéry l'an 669, et gouverna cette église vingt-et-un ans et quatre mois. Il visita toutes les églises d'Angleterre avec l'abbé Adrien, fit partout de très-sages réglemens, réforma les abus, et ordonna des évêques dans les lieux où il en manquait. Saint Théodore fut le premier archevêque de Cantorbéry dont toute l'église anglicane reconnut la juridiction, et il fut le principal instituteur de cette célèbre école, d'où sortirent depuis tant de grands hommes. Ayant en effet rassemblé un grand nombre de disciples dans un monastère gouverné par Adrien, il leur enseignait lui-même outre l'Écriture sainte la théologie, les élémens des sciences, la poésie, les langues grecque et latine, et le chant romain. Cette école fournit bientôt d'excellents maîtres à toutes les églises d'Angleterre.

La troisième année de son épiscopat, saint Théodore tint un concile à Herford, où, pour maintenir partout l'uniformité de la discipline, il fit recevoir par les évêques des diverses provinces quelques réglemens extraits des anciens canons, et qui contenaient ce qui suit : Nous observerons la Pâque le même jour, savoir, le dimanche qui suit quatorzième de la lune du premier mois. Les évêques n'entreprendront point sur les diocèses l'un de l'autre ; ils garderont le rang de leur ordination. On en augmentera le nombre à mesure que celui des fidèles croîtra. On tiendra le concile chaque année, le premier jour d'août. Les clercs ne seront point vagabonds, et on ne les rece-

vra nulle part sans les lettres de recommandation de leur évêque. Les évêques et les clercs étrangers ne feront aucune fonction sans l'aveu de l'évêque diocésain. Les évêques ne troubleront point le repos des monastères, et ne leur ôteront rien de leurs biens. Les moines ne passeront point d'un monastère à un autre sans la permission de leur abbé. On ne contractera que des mariages légitimes ; il ne sera permis de quitter sa femme que pour cause d'adultère ; et en ce cas, le vrai chrétien n'en saurait épouser une autre.

Saint Théodore, après son arrivée en Angleterre, et en sa qualité de primat, établit saint Vilfrid sur le siège d'York à la place de Ceadda. Celui-ci, qui sentait tout le poids de l'épiscopat, lui dit : Si mon élection n'est pas légitime, je renonce volontiers à une charge que je n'ai acceptée que par obéissance, et dont je me suis toujours cru fort indigne. Théodore et Vilfrid admirant son humilité, lui donnèrent l'évêché des Merciens, vacant depuis peu par la mort de l'évêque, nommé Jaraman. Saint Ceadda fut bien reçu par Vulfère, roi des Merciens, et gouverna en même temps cette église et celle de Lindisfarne. Il avait coutume de faire ses visites à pied ; mais saint Théodore l'obligea de prendre un cheval quand le chemin serait long. Il avait bâti près de l'église un petit monastère où il se retirait, quand ses fonctions le lui permettaient, pour s'appliquer à la lecture des livres saints et à la prière. Ce saint évêque mourut l'an 672, le 2 mars, jour auquel on honore sa mémoire. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Vinfrid, qui avait longtemps exercé sous lui la fonction de diacre, fut ordonné à sa place par Théodore pour gouverner l'église des Merciens et celle de Lindisfarne. Oswi, roi de Northumbre, était mort deux ans auparavant, à l'âge de cinquante-huit ans. Il était tellement attaché à la discipline de l'Église romaine, qu'il avait résolu, s'il relevait de maladie, d'aller finir ses jours à Rome, pour y visiter souvent les saints lieux. Il laissa pour successeur

un de ses fils nommé Egfrid. Trois ans après mourut Egbert, roi de Kent, à qui succéda son frère Lothaire.

Saint Vilfrid ayant été rétabli sur son siège d'York, répara l'église que saint Paulin y avait autrefois bâtie, la couvrit de plomb, et fit mettre des vitres aux fenêtres, ce qui était tout nouveau en Angleterre. Outre le soin qu'il prenait de son vaste diocèse, il gouvernait un grand nombre de monastères. Chacun voyant le bien qu'il faisait, s'empressait de lui donner des terres et des revenus, qu'il employait à des établissemens utiles. Après qu'il eut été quelques années tranquille sur son siège, la reine Ermenburge le prit en aversion, et ne cessant de faire au roi des représentations exagérées sur la puissance, les richesses et le crédit du saint évêque, elle vint à bout de lui inspirer les mêmes sentimens. Le roi persuada à Théodore de Cantorbéry de déposer Vilfrid et de diviser le Northumbre en trois diocèses auxquels on donna aussitôt des évêques. Saint Vilfrid résolut d'aller demander justice au pape ; mais craignant en France les embûches d'Ébroïn, à qui ses ennemis avaient envoyé des présens pour engager ce ministre à le faire arrêter, il prit sa route par la Frise, dont les habitans étaient encore païens. Leur roi Algise le reçut honorablement et lui permit de prêcher l'Évangile à ses sujets. Il le fit avec tant de zèle et de succès, qu'il baptisa presque tous les seigneurs et une multitude de peuple. On le regarde comme le premier apôtre de ce pays, qui fut évangélisé peu de temps après par saint Villebrod, saint Suitbert, saint Vulfrand et d'autres missionnaires dont nous parlerons dans la suite. Saint Vilfrid arriva à Rome l'an 679, et sa cause fut examinée dans un concile de plus de cinquante évêques convoqués par le pape Agathon. Après la lecture de sa requête et des lettres écrites sur cette affaire par saint Théodore, on décida que Vilfrid serait rétabli sur son siège, qu'on déposerait les évêques entre lesquels on avait partagé son diocèse ; mais qu'il ferait tenir un concile pour en

choisir d'autres qui seraient ordonnés par l'archevêque de Cantorbéry ; le tout sous peine d'anathème et de déposition contre les ecclésiastiques, et d'excommunication contre les laïques et même contre les rois.

Saint Vilfrid, revenu en Angleterre avec le décret du concile de Rome, se présenta au roi Egfrid, qui, au lieu de le rétablir, le fit mettre en prison et le dépouilla de tout, ne lui laissant que l'habit qu'il portait. Les miracles que fit le saint évêque ne purent étouffer la haine violente de la reine, jusqu'à ce qu'enfin ayant été frappée d'une maladie subite, elle craignit les effets de la colère divine, et le fit mettre en liberté. Saint Vilfrid en profita pour aller prêcher la foi dans le pays de Sussex, dont le roi venait de se faire baptiser depuis peu, mais dont presque tous les habitans étaient encore païens. Sa prédication eut les plus grands succès. Souvent il baptisait par lui-même ou par ses compagnons plusieurs milliers de personnes en un jour. Le roi lui donna la terre de Selsey, où le saint évêque fonda un monastère qui fut depuis le siège d'un évêché. Après quelques années de séjour dans ce royaume, saint Vilfrid fut appelé dans celui de Wessex par le roi Cedwalla, qui renonça quelque temps après à la couronne pour faire le pèlerinage de Rome et recevoir le baptême près du tombeau des saints apôtres. Ina, son successeur, publia pour son royaume un code renfermant plusieurs lois en faveur de la religion (1).

Cependant saint Théodore de Cantorbéry sentant sa fin approcher, voulut avant de mourir se réconcilier avec saint Vilfrid : il le pria de venir le trouver à Londres, lui demanda pardon de l'injustice qu'il avait commise envers lui, et ajouta qu'il ferait tout son possible pour la réparer. Ensuite il écrivit à ce sujet au roi Alfrid, successeur de son frère Egfrid, à Éthelred, roi des Merciens, et ne négligea rien pour rendre publique sa réconcilia-

(1) Bed. *Hist.* lib. IV et V. — Vit. S. Vilfr.

tion avec le saint évêque. Sur ces lettres, le roi Alfrid rappela saint Vilfrid la seconde année de son règne, c'est-à-dire l'an 686, lui rendit ses monastères, et peu de temps après son siège épiscopal d'York. Saint Théodore mourut l'an 690, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre avec ses prédécesseurs. C'est le premier entre les Latins qui ait composé un pénitentiel, c'est-à-dire un recueil de canons pour régler les pénitences des différens péchés. Plusieurs le copièrent et firent des recueils semblables qui furent depuis mêlés à celui de Théodore, en sorte qu'il ne se trouve plus dans sa pureté. Ce qui est le plus constamment de lui sont certains chapitres ou articles au nombre de vingt-six, qui contiennent un sommaire de la discipline des Grecs et des Latins. Voici ce que l'on y trouve de plus remarquable : Les nouveaux baptisés portaient pendant sept jours sur la tête le voile qui leur avait été mis ; c'était un prêtre qui l'ôtait. Il n'était pas permis aux baptisés de manger avec les catéchumènes, ni encore moins avec les païens. Le dimanche on n'allait point à cheval ni en bateau, et l'on ne faisait point de pain. On voit dans la vie de saint Cuthbert que la reine même ne montait pas en voiture ce jour-là ; et les lois d'Ina, roi de Wessex, affranchissaient l'esclave forcé par son maître à travailler le dimanche, et réduisaient l'homme libre en servitude. On ne mangeait point de sang ni d'animaux étouffés. Chez les Grecs, les laïques mêmes communiaient tous les dimanches, et on excommunait ceux qui y manquaient trois fois de suite. Les nouveaux mariés étaient un mois sans entrer dans l'église, puis ils faisaient quinze jours de pénitence avant que de communier. Les femmes n'entraient dans l'église que quarante jours après leurs couches. Les oblations pour les morts étaient accompagnées d'un jeûne de sept jours. Les enfans qui étaient dans les monastères pouvaient manger de la viande jusqu'à quatorze ans. Les garçons pouvaient prendre l'habit

monastique à quinze ans, les filles à seize. L'abbé devait être élu par les moines. Les pénitences étaient déjà fort abrégées ; les plus grandes n'étaient que de sept ans.

Le successeur de saint Théodore de Cantorbéry fut Brihtouald, qui fut sacré l'an 693, et qui tint le siège trente-sept ans. Il fit plusieurs réglemens dans un concile qui fut tenu l'année suivante et dans un autre de l'an 697. Le roi, qui s'y trouva présent avec les seigneurs, donna force de loi à ces réglemens, dans lesquels on ordonne, outre les peines spirituelles, des amendes et d'autres punitions contre les adultères, contre ceux qui travaillent le dimanche, qui mangent de la viande les jours de jeûne ou qui se livrent à des actes d'idolâtrie. Saint Benoît Biscop mourut la même année que saint Théodore. Le roi Egfrid lui avait donné à l'embouchure de la rivière de Vire une terre considérable, où il fonda l'an 674 un monastère qui prit le nom de Viremout. Il y exposa au culte public beaucoup de reliques et de saintes images qu'il avait apportées de Rome, et il y forma une nombreuse bibliothèque de livres ecclésiastiques qu'il s'était procurés pendant ses voyages. Il fonda aussi à deux lieues de Viremout le monastère de Jarou, dans une autre terre que lui donna le même roi Egfrid. Il établit dans ces deux maisons une règle contenant ce qu'il avait trouvé de meilleur dans dix-sept monastères qu'il avait visités. Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, était mort trois ans auparavant. Dès sa première jeunesse il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Mailros, située dans le pays des Merciens, mais habitée par des Irlandais. Il devint ensuite prieur du monastère de Lindisfarne, et il en sortit au bout de douze ans pour mener la vie solitaire dans une île voisine. Il y était depuis plusieurs années, lorsqu'il en fut tiré malgré lui pour être placé sur le siège de Lindisfarne, qu'il n'occupa que deux ans. Il continua de pratiquer les observances monastiques, s'occupa avec un zèle infatigable du soin de son troupeau, et opéra un



grand nombre de miracles, principalement pour la guérison des malades.

Saint Vilfrid ne fut pas plus tôt rétabli sur son siège, qu'il se vit en butte à de nouvelles attaques. Le roi Alfrid voulait, comme son père, lui enlever une partie de ses monastères et de ses domaines, et ériger malgré lui de nouveaux évêchés dans son diocèse. Enfin, au bout de cinq ans, c'est-à-dire vers l'an 691, le saint évêque se vit contraint de sortir du Northumbre, et il se retira dans le pays des Merciens, où le roi Éthelred lui donna l'évêché de Lichfeld. Le roi Alfrid ayant assemblé l'an 703 un concile où se trouvèrent presque tous les évêques d'Angleterre présidés par l'archevêque de Cantorbéry, on invita saint Vilfrid à s'y trouver, en promettant de lui faire satisfaction; mais on ne lui tint pas parole. Comme on voulait l'obliger à se renfermer dans son monastère de Ripon, il rappela les services qu'il avait rendus à l'église d'Angleterre, en ramenant toute la nation des Northumbriens aux pratiques de l'Église romaine touchant la fête de Pâques et la tonsure en forme de couronne, en leur apprenant les répons et les chants alternatifs, et en établissant la vie monastique selon la règle de saint Benoît; puis il déclara qu'il appelait au siège apostolique. Il se rendit bientôt après à Rome, où le pape assembla un concile qui tint un grand nombre de séances pour l'examen de cette affaire. Saint Vilfrid ayant obtenu un jugement favorable, revint en Angleterre avec des lettres du pape pour le roi de Northumbre et pour Éthelred, roi des Merciens. Celui-ci venait de quitter la couronne pour se retirer dans un monastère. Il promit au saint évêque de l'appuyer de tout son pouvoir; mais le roi Alfrid déclara qu'il ne changerait rien à ce qu'il avait ordonné. Cependant avant de mourir il recommanda à son successeur de rendre justice à Vilfrid, et l'archevêque de Cantorbéry, qui s'était empressé de se soumettre à la décision du pape, se rendit en Northumbre, et tint un concile

dans lequel le roi, les seigneurs et les évêques se réconcilièrent avec saint Vilfrid, et lui rendirent ses monastères avec leurs revenus.

Saint Vilfrid, peu de temps avant sa mort, fit ouvrir le trésor de son monastère de Ripon en présence de deux abbés et de huit moines, ses meilleurs amis, ordonna de retirer devant eux tout ce qu'il y avait d'or, d'argent et de pierreries, et en fit quatre parts; la première pour les églises de Sainte-Marie et de Saint-Paul de Rome, la seconde pour les pauvres, la troisième pour les prévôts de ses deux monastères, afin qu'ils eussent de quoi faire des présens aux rois et aux évêques; la quatrième pour être partagée à ceux qui l'avaient suivi dans ses voyages. Il mourut l'an 709, âgé de soixante-seize ans. L'abbé de Ripon fit célébrer tous les jours pour lui une messe particulière et tous les ans son anniversaire.

Les musulmans, sous le règne de Moavia, continuèrent leurs ravages dans les provinces de l'empire. Ils firent plusieurs descentes en Sicile, dont ils emmenèrent une partie des habitans pour les établir à Damas. Ils firent aussi une nouvelle incursion en Afrique, où ils enlevèrent quatre-vingt mille captifs. Ils envahirent l'Asie-Mineure, et s'établirent à Cyzique, d'où ils ne cessèrent pendant sept ans d'attaquer la ville de Constantinople. Enfin le célèbre ingénieur Callinique ayant détruit leur flotte avec le feu grégeois, et l'empereur Constantin, après plusieurs autres succès obtenus contre eux, ayant gagné une bataille décisive où ils perdirent trente mille hommes, le calife Moavia se vit contraint en 677 non-seulement de demander la paix, mais de payer un tribut. Moavia mourut trois ans plus tard, et eut pour successeur son fils Yesid. Les habitans du Liban et des montagnes de la Syrie avaient profité des revers éprouvés par les musulmans pour se soustraire à leur empire, et ils se maintinrent quelque temps dans l'indépendance. Ils prirent dès lors le nom de Maronites qu'ils ont conservé depuis, mais dont l'origine n'est pas bien

connue. L'opinion la plus probable, c'est que ce nom leur vint d'un moine nommé Maron, qui devint leur évêque vers la fin du septième siècle, après s'être réfugié parmi eux avec les autres moines du monastère de saint Maron, célèbre anachorète, dont Théodoret a écrit la vie.

Constantin Pogonat ayant assuré par ses victoires le repos de l'empire, s'occupa aussitôt de rendre la paix à l'Eglise, troublée depuis si longtemps en Orient par l'hérésie des monothélites. Il se concerta pour cet effet avec le souverain pontife, à qui il écrivit l'an 688 pour obtenir la réunion d'un concile aussi nombreux qu'il serait possible. Le pape Vitalien était mort l'an 672, et eut pour successeur Adéodat, qui tint le saint-siège plus de quatre ans, mais dont le pontificat n'offre rien de remarquable. On élut pour lui succéder, l'an 676, Donus ou Domnus, qui fit rentrer l'église de Ravenne sous l'obéissance du saint-siège, dont elle avait entrepris de secouer la dépendance. L'archevêque Maur, excommunié pour ce motif par le pape Vitalien, avait eu l'audacieuse témérité de l'excommunier à son tour, et l'empereur Constant appuyant ce schisme, avait déclaré par un édit le siège de Ravenne exempt de la juridiction de celui de Rome. Domnus ayant obtenu de l'empereur Constantin la révocation de cet édit, l'église schismatique prit le parti de se soumettre. C'est à ce pape que l'empereur écrivit au sujet des monothélites ; mais avant que la lettre parvînt à Rome, Domnus était mort le 11 avril 678. Agathon, son successeur, voulant remettre aux légats qu'il enverrait à Constantinople des témoignages authentiques et nombreux de la foi des églises d'Occident, engagea les évêques à tenir des conciles particuliers dans les diverses provinces, pour condamner le monothélisme, et à députer des évêques à Rome pour souscrire à la lettre synodale qui devait être adressée à l'empereur. Les évêques des Gaules envoyèrent trois députés, au nombre desquels était l'évêque d'Arles. L'archevêque de Milan fit rédiger au nom de son concile une

lettre synodale qui fut ensuite lue et approuvée dans celui de Rome. Le pape Agathon envoya même jusqu'en Angleterre pour y faire souscrire les actes du concile tenu à Rome sous le pape saint Martin contre les monothélites, et saint Théodore de Cantorbéry tint pour cet objet un concile à Hatfeld, l'an 680. On y fit une déclaration entièrement conforme aux intentions du souverain pontife (1).

Mais avant de l'avoir reçue, le pape Agathon réunit à Rome, vers la fête de Pâques de la même année, un concile où se trouvèrent cent vingt-cinq évêques de différentes provinces d'Italie avec les députés des Gaules et saint Vilfrid, qui souscrivit au nom de l'église d'Angleterre. On nomma des légats pour être envoyés à Constantinople, les uns au nom du pape, les autres au nom du concile et comme représentant les évêques d'Occident, selon le vœu exprimé par l'empereur, et on leur remit deux lettres, dont l'une était écrite par le pape en particulier, et l'autre une lettre synodale souscrite par le pape et les évêques, au nom de tout l'Occident. Toutes deux exposent avec beaucoup de netteté, et prouvent par de nombreux passages de l'Écriture, des conciles et des pères, la doctrine catholique touchant les deux opérations et les deux volontés. Le pape y déclare expressément qu'en vertu de la promesse faite à saint Pierre, l'Église romaine ne s'est jamais écartée de la vérité, et que toute l'Église catholique, les conciles généraux et les saints docteurs, ont fait profession de suivre son autorité comme la règle de foi. Depuis que les évêques de Constantinople, ajoute le pape, ont voulu introduire ces nouveautés hérétiques, mes prédécesseurs n'ont cessé de leur adresser des avertissemens et des exhortations pressantes pour les engager à quitter cette erreur ou à s'abstenir au moins de l'enseigner. Le pape et le concile s'excusent de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre de l'empereur, parce qu'il a fallu

(1) Bed. *Hist.* lib. IV. — Paul. Diac. lib. VI. — Anast.

laisser aux évêques des provinces les plus éloignées le temps d'envoyer à Rome leurs députés. Enfin on recommande les légats comme chargés de présenter la profession de foi de tout l'Occident, et on ajoute qu'il ne faut pas s'attendre à les voir briller par l'éloquence ou les sciences humaines ; « car, poursuit-on, nos provinces sont constamment agitées par des guerres et des brigandages ; les églises ont été dépouillées de leurs patrimoines, et nous sommes réduits à gagner notre nourriture de chaque jour par le travail de nos mains. Il ne nous reste d'autre bien que la foi, dont nous avons soin de conserver le dépôt tel que nous l'avons reçu de nos pères. »

Les légats arrivèrent à Constantinople le 10 septembre, et l'empereur écrivit le même jour au patriarche George de convoquer les évêques de sa dépendance, et d'avertir Macaire d'Antioche, qui se trouvait alors à Constantinople, de faire venir ceux d'Orient. Le concile s'ouvrit le 7 novembre dans un palais de Constantinople nommé *Trullus* ou le Dôme. Il se prolongea jusqu'au mois de septembre de l'année suivante et tint dix-huit sessions. L'empereur assista aux onze premières et à la dernière. Il était assis au milieu avec ses principaux officiers, et à sa gauche, qui était le côté le plus honorable, se trouvaient les prêtres George et Théodore avec le diacre Jean, tous trois légats du pape, et nommés les premiers dans les actes comme présidant au concile ; puis les députés envoyés avec eux au nom du concile de Rome, et après eux le légat de Théodore, vicaire-administrateur du siège vacant de Jérusalem. A droite étaient les patriarches de Constantinople et d'Antioche, le légat d'Alexandrie, l'évêque d'Ephèse, et les autres évêques d'Orient. Il n'y eut guère que quarante évêques présents à la première session ; mais ceux des provinces éloignées arrivant successivement, il s'en trouva pour la dernière plus de cent soixante. Le patriarche d'Alexandrie et le vicaire de Jérusalem n'avaient pu venir en personne, parce qu'ils

étaient sous la domination des musulmans; et par la même raison, il n'y vint aucun évêque de leurs provinces non plus que de l'Afrique.

Les légats du pape parlèrent les premiers pour exposer l'objet du concile, et l'empereur ordonna ensuite aux patriarches de Constantinople et d'Antioche de s'expliquer sur les nouveautés introduites dans leurs églises. Ils répondirent qu'ils suivaient la doctrine enseignée par les conciles et par les Pères, et qu'ils s'offraient à en donner la preuve. On discuta dans plusieurs sessions les passages qu'ils alléguaient à l'appui de leurs erreurs. On réfuta leurs sophismes avec beaucoup de force; on démêla les subtilités, on leva les équivoques, et on prouva même qu'ils avaient tronqué ou falsifié les textes des anciens docteurs, et jusqu'aux actes des conciles. Ils produisirent d'abord les actes du concile général d'Éphèse, et prétendirent s'appuyer d'un passage où saint Cyrille disait que la volonté de Jésus-Christ est toute-puissante; mais on leur fit voir qu'il ne s'agissait que de la volonté divine, et que saint Cyrille n'excluait point la volonté humaine. On lut ensuite dans la seconde session, tenue le 10 novembre, les actes du concile de Chalcédoine, où l'on fit remarquer les paroles suivantes de la lettre de saint Léon : Chaque nature en Jésus-Christ fait ce qui lui est propre, avec la participation de l'autre : le Verbe opère ce qui convient au Verbe, et la chair ce qui convient à la chair. Les sectaires, pressés de s'expliquer sur un passage si formel et approuvé par un concile œcuménique, se retranchèrent dans des subtilités et des réticences qui ne servirent qu'à montrer leur embarras et leur mauvaise foi. On fit lire dans la troisième session, tenue le 13 novembre, les actes du cinquième concile, et comme on avait inséré au commencement de l'exemplaire conservé à Constantinople la prétendue lettre de Mennas au pape Vigile sur l'unité de volonté, les légats s'écrièrent que ces actes avaient été falsifiés, puisque Mennas était mort



avant la tenue du cinquième concile ; et en examinant le volume , on reconnut en effet qu'on y avait ajouté trois cahiers dont l'écriture était différente de celle des actes , et qui d'ailleurs précédaient un cahier portant le numéro premier , et contenant par conséquent le commencement de l'exemplaire authentique. On prouva d'une manière non moins évidente que les faussaires hérétiques avaient encore falsifié deux écrits du pape Vigile , en y ajoutant les termes d'une seule opération.

On se borna dans la quatrième session, tenue le 15 novembre, à lire les lettres du pape Agathon et du concile de Rome ; et dans les deux suivantes, tenues le 7 décembre et le 12 février, Macaire d'Antioche , au nom des monothélites, produisit divers passages des pères à l'appui de ses erreurs, et les légats, après avoir déclaré qu'il leur serait facile de montrer que ces extraits étaient tronqués, altérés, ou interprétés dans un sens évidemment faux, demandèrent à faire lire eux-mêmes plusieurs passages où les pères enseignaient deux volontés et deux opérations, et d'autres passages des anciens hérétiques qui soutenaient l'unité de volonté , comme les monothélites. Ce fut l'objet de la septième session, tenue le lendemain 13 février 681. Dans la huitième, tenue le 7 mars, George de Constantinople déclara qu'ayant vérifié les passages cités dans les lettres du pape et du concile de Rome, il avait reconnu l'entière exactitude de ces citations, et qu'il adhéraît pleinement à la doctrine contenue dans ces lettres. Tous les évêques dépendants du siège de Constantinople s'écrièrent qu'ils étaient dans les mêmes sentiments, qu'ils recevaient les lettres du pape Agathon , et qu'ils anathématisaient tous ceux qui n'admettaient qu'une volonté ; il n'y eut que Théodore de Mélitine en Arménie qui osa présenter une requête , où il demandait qu'on s'abstint de rien prononcer sur cette question, et comme il accusa quelques évêques d'avoir composé avec lui cet écrit, ils s'empressèrent de le désavouer, et protestèrent

qu'ils étaient prêts à donner une confession de foi orthodoxe. On rétablit ensuite dans les diptyques le nom du pape Vitalien, que les monothélites en avaient ôté, et le concile fit de longues acclamations en l'honneur de l'empereur, du pape Agathon et du patriarche George. Plusieurs évêques dépendants du siège d'Antioche déclarèrent aussi qu'ils recevaient les lettres du pape ; mais le patriarche Macaire persista dans son attachement au monothélisme ; il présenta une profession de foi où il traitait saint Maxime d'hérétique et de manichéen, et déclara qu'il ne confesserait point deux volontés et deux opérations, quand on devrait lui couper les membres et le jeter dans la mer. On lui ordonna de quitter son siège, et de paraître debout devant le concile ; puis on commença la discussion des passages qu'il avait produits, et après la lecture de plusieurs, qu'il fut convaincu d'avoir tronqués pour en dénaturer le sens, tout le concile s'écria : Anathème au nouveau Dioscore, au nouvel Apollinaire ! qu'il soit privé de l'épiscopat : qu'on lui ôte son pallium. On l'en dépouilla en effet, et il ne reparut plus dans les sessions suivantes.

On continua dans la neuvième, tenue le lendemain 8 mars, l'examen des textes recueillis par Macaire ; et entre beaucoup d'autres tronqués ou interprétés à contre-sens, il s'en trouva un de saint Athanase, où, bien loin de favoriser le monothélisme, le saint docteur enseignait expressément deux volontés ; sur quoi le concile dit au prêtre Étienne, moine et disciple de Macaire : Vous voyez que vous et votre maître êtes confondus par les passages mêmes que vous avez produits ; c'est pourquoi, comme convaincus d'avoir altéré la doctrine des pères et suivi celle des hérétiques, nous vous déclarons déchus de toute dignité sacerdotale. On cria de toutes parts : Anathème au nouvel Eutychès ! et le moine Étienne fut chassé du concile. On vérifia dans la dixième session, tenue le 18 mars, les nombreux passages des pères cités

les légats, et on les trouva tous parfaitement conformes au texte des ouvrages que l'on fit apporter de la bibliothèque patriarcale de Constantinople. On reçut ensuite la confession de foi de Théodore de Mélite, qui avait témoigné son repentir, et celle de quelques évêques qu'il avait désignés comme ayant approuvé son mémoire. On lut dans la onzième session la lettre synodique de saint Ephraïm de Jérusalem contre les monothélites ; puis quelques écrits de Macaire, dont on fit voir la conformité avec les passages des hérétiques cités par les légats ; et dans la douzième, un recueil de pièces remises à l'empereur par Macaire à l'appui de son hérésie ; savoir, la lettre de Sergius à Cyrus, métropolitain de Phaside, celle de Sergius au pape Honorius, et la réponse de ce pape, dont l'original latin fut vérifié par un des légats ; après quoi le concile ayant déclaré que Macaire ne pourrait pas être rétabli sur le siège d'Antioche, les évêques et les clercs dépendants de ce siège demandèrent un nouveau patriarche, et les magistrats promirent de rapporter cette demande à l'empereur. Il ordonna de faire, selon l'usage, un décret d'élection pour lui être présenté, et sur la réponse, communiquée dans la session suivante par les magistrats, on élut pour le siège d'Antioche, Théodore, abbé de Baïe, en Italie, qui avait donné des preuves de son zèle et de ses lumières, en réfutant avec beaucoup de sagacité les sophismes de Macaire et d'Étienne son disciple.

Le concile dans la treizième session, tenue le 28 mars, porta sur les pièces qui avaient été lues dans la séance précédente son jugement, conçu en ces termes : « Ayant examiné les lettres dogmatiques de Sergius, tant à Cyrus de Phaside qu'au pape Honorius, et de même la réponse de ce pape à Sergius, et trouvant qu'elles s'éloignent absolument de la doctrine des apôtres et de l'enseignement des conciles et des pères, et qu'elles suivent au contraire la fausse doctrine des hérétiques, nous les rejetons en-

tièrement et les détestons comme propres à corrompre les âmes. Voulant aussi proscrire les noms de ceux de nous condamnons les impiétés, savoir : Sergius de Constantinople, Cyrus d'Alexandrie, Paul, Pyrrhus et Pierre, aussi évêques de Constantinople, et Théodore de Phara tous mentionnés et condamnés dans la lettre du pape Agathon, nous les déclarons frappés d'anathème, et avec eux nous croyons devoir proscrire et anathématiser Honorius, jadis pape de Rome, parce que nous avons remarqué dans sa lettre qu'il s'est conformé en tout aux vues de Sergius, et qu'il a autorisé sa doctrine impie. Nous avons aussi examiné la lettre synodale de Sophronie de Jérusalem, et l'ayant trouvée conforme à la doctrine des apôtres et des pères, nous la recevons comme orthodoxe et nous ordonnons que le nom de ce patriarche sera rayé dans les diptyques des églises. » Après ce jugement, le concile fit lire plusieurs écrits des personnes condamnées, entre autres la seconde lettre d'Honorius, et déclarant qu'ils tendaient tous à la même impiété, il ordonna de les brûler sur-le-champ, ce qui fut exécuté. On examina aussi les lettres synodiques des patriarches de Constantinople successeurs de Pierre, et comme on ne trouva rien qui favorisât le monothélisme, on décida que leurs noms seraient conservés dans les diptyques.

Dans la quatorzième session, tenue le 5 avril, on vérifia la falsification du cinquième concile par les monothélites, et on reconnut l'addition de plusieurs pièces, non-seulement par la différence d'écriture et l'absence de numéros, mais encore par l'inspection de plusieurs exemplaires anciens et authentiques où ces pièces ne se trouvaient point, et enfin par des témoins qui firent connaître les auteurs et les circonstances de cette falsification. Les pièces dont il s'agit étaient la prétendue lettre de Mennas, le pape Vigile, et deux lettres de Vigile lui-même, l'une adressée à Justinien et l'autre à Théodora. Le concile condamna ces écrits et prononça anathème contre ceux

les avaient fabriqués ou insérés dans les actes du quatrième concile général. Les deux sessions suivantes furent consacrées à des affaires particulières. Dans la quinzième session, tenue le 26 avril, un moine nommé Eutychène, accusé de monothélisme et sommé de défendre sa foi, répondit : C'est par des œuvres que je prétends m'expliquer ; faites apporter un mort, et si je ne le ressuscite pas, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira. On donna que l'épreuve se ferait en public, afin que les personnes séduites par cet imposteur fussent elles-mêmes témoins de sa confusion. Il s'approcha du mort pour réciter des prières, et on eut la patience d'attendre plusieurs heures, jusqu'à ce qu'enfin il se vit réduit à avouer son impuissance. Alors le concile lui ordonna de confesser la foi catholique, et sur son refus, on lui dit anathème et on le chassa ignominieusement. Un autre monothélite nommé Constantin se présenta dans la seizième session, tenue le 9 août, et voulut engager le concile à ne rien prononcer sur la question d'une ou de deux volontés ; mais ayant demandé à exposer sa foi, il déclara que Jésus-Christ avant sa résurrection avait eu une volonté humaine, mais que depuis il ne l'avait plus, et qu'il s'était aussi dépouillé de son corps. Le concile ne pouvant faire abjurer cette erreur, s'écria : C'est la doctrine pollinaire ; anathème au manichéen ! et aussitôt cet hérétique opiniâtre fut chassé de l'assemblée. Dans la même séance, Sergius de Constantinople demanda que, s'il était possible, on s'abstînt d'anathématiser nommé-ment Sergius et les autres patriarches ses prédécesseurs ; mais le concile déclara qu'il n'y avait pas à revenir sur la décision prise à leur égard, et on s'écria de toutes voix : Anathème à Sergius, à Cyrus, à Honorius et à tous les hérétiques !

Dans la dix-septième session, tenue le 11 septembre, l'assemblée dressa la définition de foi, qui fut relue et signée dans la dix-huitième et dernière session, tenue cinq jours après.

la précédente. Le concile , dans cette définition de foi , déclare premièrement qu'il adhère aux cinq conciles œcuméniques , et rapporte le symbole de Nicée et de Constantinople ; puis il nomme les personnes qu'il a précédemment condamnées , savoir : Théodore de Phrygie , Sergius , Pyrrhus , Paul et Pierre de Constantinople , le pape Honorius , Cyrus d'Alexandrie , Macaire d'Antioche et Étienne son disciple. Il approuve ensuite les lettres du pape Agathon et du concile de Rome , comme étant conformes aux décisions de Chalcédoine , à la doctrine de saint Léon et de saint Cyrille. Enfin , après une explication nette et fort développée du mystère de l'incarnation , il prononce qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles , et défend d'enseigner le contraire sous peine de déposition pour les clercs et d'anathème pour les laïques. Cette définition fut soumise à l'approbation des légats et de cent soixante-cinq évêques ; on en fit cinq copies qui furent signées aussi par l'empereur , l'une pour l'église de Rome et les autres pour les quatre patriarchats d'Orient. Le concile la confirma par de nombreuses acclamations , et réitéra les anathèmes contre les hérétiques , et nommément contre tous ceux qu'il venait de condamner par son décret. Il fit ensuite un discours à l'empereur dans lequel approuvant de nouveau les lettres du pape , il dit que saint Pierre a parlé par la bouche d'Agathon. Il écrivit aussi , selon la coutume , une lettre synodale au souverain pontife , pour le prier de confirmer le jugement prononcé , dit-il , conformément à ses lettres.

L'empereur appuya les décisions du concile par un édit portant contre ceux qui oseraient les combattre sous peine de déposition pour les évêques , les clercs et les moines , la destitution avec confiscation des biens pour les personnes en place , et pour les simples particuliers le bannissement de toutes les villes. Il écrivit aussi des lettres au pape et aux évêques d'Occident , dans lesquel-



s il déclarait qu'on avait reçu la lettre du pape Agathon comme un oracle de saint Pierre. Il déchargea en même temps de plusieurs impositions onéreuses le patrioïne de l'Eglise romaine, et supprima l'usage établi de faire payer une somme d'argent pour l'ordination du pape, à condition toutefois que le pape élu ne serait ordonné qu'après que le décret d'élection aurait été porté à Constantinople et que l'empereur aurait approuvé l'élection.

Le pape Agathon mourut quelques mois après la fin du concile, le 10 janvier 682, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Léon II, qui lui succéda le 17 août de la même année, confirma le sixième concile, et écrivit à ce sujet, le 7 mai de l'année suivante, une lettre à l'empereur, dans laquelle il s'exprime ainsi : « Ayant examiné soigneusement les actes du concile, nous les avons trouvés conformes au rapport des légats, et nous avons reconnu qu'il a suivi exactement la doctrine des cinq conciles précédents. C'est pourquoi nous approuvons la définition de foi de ce sixième concile et la confirmons par l'autorité de saint Pierre. Nous anathématisons les auteurs de la nouvelle hérésie, Théodore de Pharan, Sergius, etc., avec eux Honorius, qui au lieu de maintenir la pureté de notre siège apostolique, a trahi la foi par une criminelle condescendance. Nous anathématisons aussi Macaire d'Antioche, Etienne son disciple, l'imposteur Polychrone et tous leurs semblables. Nous avons fait tous nos efforts pour les ramener, mais ils sont demeurés opiniâtres. » Les sectaires avaient eux-mêmes demandé à être envoyés au pape, et l'empereur les avait en conséquence relégués à Rome, où ils furent enfermés en divers monastères.

Comme les évêques d'Espagne n'avaient point assisté au sixième concile ni à celui qui avait été tenu à Rome par le pape Agathon, le pape Léon II leur envoya la définition de foi contre les monothélites avec une lettre où leur annonçant la conclusion du concile de Constantinople, il

s'exprimait ainsi : « La lettre du pape Agathon et celle notre concile y ont été lues et approuvées. On y a condamné Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, et le pape Honorius, qui au lieu d'éteindre dans sa naissance la flamme de l'hérésie, comme il convenait à l'autorité apostolique, l'a fomentée par sa négligence. Le pape écrivit pour le même sujet une lettre particulière à l'archevêque de Tolède et une autre au roi Ervig et dans cette dernière il parle encore de la condamnation d'Honorius, dont il est fait aussi mention dans la lettre synodale du sixième concile et dans l'édit de l'empereur pour en appuyer les décrets. On voit par là combien est insoutenable l'opinion de quelques critiques modernes qui, par un zèle inconsidéré pour la mémoire d'Honorius, ont prétendu, sans autre preuve que des suppositions gratuites et des conjectures frivoles, que les Grecs avaient falsifié les actes du concile en y insérant la condamnation de ce pape. Du reste, ce que nous avons dit des lettres d'Honorius suffit pour faire comprendre le motif et en même temps le sens de cette condamnation. Quoiqu'il eût enseigné au fond le dogme catholique comme nous l'avons fait remarquer, il est certain qu'il avait favorisé l'hérésie et trahi la foi, en s'accordant avec les sectaires pour imposer le silence aux défenseurs de la vérité, et proscrire comme une nouveauté scandaleuse la précision du langage orthodoxe. On ne doit donc pas s'étonner que le sixième concile l'ait compté au nombre des hérétiques et condamné avec eux comme leur complice et leur fauteur, car cette qualification d'hérétique s'appliquait alors non-seulement à ceux qui inventaient ou soutenaient une hérésie, mais encore à tous ceux qui sans l'admettre ne laissaient pas de la favoriser par une connivence coupable. On en trouve un exemple et une preuve dans l'affaire d'Acace de Constantinople.

Les lettres du pape Léon II arrivèrent en Espagne lorsque les évêques venaient de se séparer après le tra-

ème concile de Tolède, tenu vers la fin de l'an 683 ; et comme il n'était guère possible de les rassembler pendant l'hiver, on leur envoya les actes venus de Rome , et on remit la réception solennelle au concile qui devait se tenir l'année suivante. Ce fut l'objet du quatorzième concile de Tolède , tenu en 684 , auquel assistèrent tous les évêques de la province , avec les députés des cinq autres métropoles, savoir, de Mérida , de Brague , de Séville , de Tarragone et de Narbonne. On compara la définition de foi du sixième concile avec la doctrine des autres conciles œcuméniques, et après en avoir reconnu la conformité, les évêques déclarèrent qu'ils recevaient ce concile avec le même respect que les précédents , puis ils souscrivirent à sa définition et envoyèrent leurs souscriptions au pape avec une exposition de doctrine , dans laquelle ils reconnaissaient expressément deux volontés de Jésus-Christ.

Il s'y trouvait néanmoins sur quelques points des propositions qui déplurent au pape Benoit, successeur de Bon II, et il leur en fit des plaintes, auxquelles les évêques d'Espagne répondirent dans le quinzième concile de Tolède, tenu en 688. Ils s'efforcèrent de justifier par quelques passages des pères ces propositions, qui en effet étaient susceptibles d'un bon sens, quoiqu'elles ne fussent pas absolument conformes au langage reçu dans l'Eglise. Ainsi ils avaient avancé qu'il y a trois substances en Jésus-Christ, et ils s'expliquent en disant qu'ils ont voulu par là désigner la divinité, le corps et l'âme humaine. Le roi Ervige consulta les évêques sur deux sermens qu'il avait faits, et qu'il ne croyait pas pouvoir remplir en même temps, l'un de protéger en toute occasion les enfans du roi Ervige, son prédécesseur, et l'autre de rendre une complète justice à son peuple ; ce qu'il ne pouvait faire sans condamner les enfans du roi défunt à des restitutions envers plusieurs personnes dépouillées ou opprimées injustement. Le concile décida que par le premier

serment le roi n'avait pas pu s'obliger à une protection qui violerait les règles de la justice, et qu'ainsi il devait remplir dans toute son étendue le serment fait en faveur du peuple. Il y eut à ce concile soixante-et-un évêques présens, cinq députés d'absens, neuf abbés et dix-neuf comtes.

Le seizième concile de Tolède, tenu en 693, fut composé à peu près du même nombre d'évêques. Le roi s'y trouvait aussi en personne avec seize comtes. On y fit, selon la coutume, une exposition de foi, puis douze canons de discipline, dont le premier, en confirmant les lois portées contre les Juifs, exempta ceux qui se convertiraient des tributs qu'ils payaient au fisc. Le second défend les superstitions idolâtriques, et en particulier les augures, les enchantemens, le culte des arbres, des bornes ou des fontaines. On ordonne aux évêques d'employer aux réparations des églises de la campagne la part du revenu qu'ils en tiraient selon les canons, et on défend de donner plusieurs églises à un même prêtre; mais celles qui sont trop petites seront unies à d'autres. Quelques prêtres employaient pour le sacrifice leur pain ordinaire dont ils coupaient une croûte en rond pour l'offrir sur l'autel. Le concile ordonne de ne se servir que d'un pain entier et blanc, fait exprès et assez petit pour être facilement renfermé dans un ciboire. On voit par là qu'on faisait dès lors des hosties à peu près telles qu'elles sont aujourd'hui. On fit divers réglemens pour la sûreté du roi et de ses enfans, et on prononça plusieurs anathèmes contre quiconque prendrait part à des conspirations. Enfin on ordonna que les canons de ce concile seraient souscrits par les évêques de la Gaule narbonnaise, qui n'avaient pu y assister.

L'année suivante fut tenu le dix-septième concile de Tolède, dans lequel on fit huit canons. Il est ordonné aux évêques de pratiquer le jeudi saint la cérémonie du lavement des pieds, et on voit que ce même jour on dépouillait

t les autels, comme on le fait encore. Le concile pres-  
t des litanies et des prières publiques tous les mois  
ur les besoins de l'Église et du royaume. Il ordonne  
ssi que les Juifs d'Espagne, comme étant convaincus  
avoir conspiré avec les musulmans d'Afrique contre  
tat, seront dépouillés de leurs biens, réduits en servi-  
de perpétuelle, et distribués aux chrétiens selon la vo-  
té du roi. C'est le dernier concile de Tolède dont nous  
ons les actes ; encore n'y trouve-t-on pas les souscrip-  
ons des évêques. Un concile tenu à Saragosse trois ans  
paravant fit cinq canons, parmi lesquels on doit re-  
arquer le premier, qui défend aux évêques de faire les  
édicaces des églises un autre jour que le dimanche, et  
cinquième, portant que les veuves des rois non-seule-  
ent ne pourront pas se remarier, selon défense déjà  
ite au treizième concile de Tolède, mais que de plus  
les seront obligées à prendre l'habit de religieuse et à  
enfermer dans un monastère pour le reste de leur vie.  
concile en donne pour raison les insultes auxquelles  
les seraient exposées en restant dans le monde ; et  
eut-être aussi, comme le royaume était électif, voulait-  
n empêcher plus efficacement leur mariage avec des sei-  
neurs qui auraient pu en tirer parti pour exciter des ré-  
oltes et usurper la couronne. Désormais, pendant cent  
inquante ans, nous ne trouverons plus guère de monu-  
ens touchant l'église d'Espagne, qui passa dans les pre-  
ières années du huitième siècle sous la domination des  
usulmans.

Le pape saint Léon II était mort l'an 683 après  
n an seulement de pontificat, et on lui donna pour  
ccesseur l'année suivante Benoît II, qui ne tint lui-  
ême le saint-siège qu'environ dix mois. Comme son or-  
ination avait été différée longtemps à cause de la néces-  
té d'envoyer à Constantinople le décret d'élection pour  
obtenir le consentement de l'empereur, cette circon-  
ance déterminait Constantin Pogonat à donner un rescrit

par lequel il permettait à l'avenir d'ordonner sans retard le pape élu, c'est-à-dire apparemment qu'il suffirait d'envoyer le décret d'élection à l'exarque de Ravenne; car on va voir bientôt cet officier exiger une somme d'argent pour donner son consentement. Le même empereur, pour maintenir l'église de Ravenne dans la dépendance du saint-siège, avait ordonné précédemment que l'évêque élu serait obligé de venir à Rome se faire ordonner par le pape, et à cette occasion le pape Léon II avait supprimé les droits que les archevêques de cette ville avaient coutume de payer à l'Église romaine pour la réception du pallium.

Jean V, Syrien de naissance, succéda au pape Benoît III le 23 juillet 685. Il avait été légat du pape Agathon au sixième concile, et joignait à beaucoup d'instruction une rare prudence et une grande fermeté. Son élection, suivant l'ancienne coutume interrompue depuis longtemps, se fit par une acclamation unanime dans l'église de Latran, d'où il fut mené ensuite au palais pontifical. Il fut ordonné, comme l'avait été Léon II, par les évêques d'Ostie, de Porto et de Velletri. Il confirma dans un concile un décret du pape saint Martin qui obligeait les évêques de Sardaigne à venir se faire ordonner à Rome suivant l'ancien usage, interrompu pendant quelque temps par suite d'un privilège accordé à l'évêque de Cagliari pour faire ces ordinations. Le pape Jean V n'occupa le saint-siège qu'un an. Il se forma après sa mort deux partis qui furent longtemps divisés sur le choix de son successeur. Le clergé proposait l'archiprêtre Pierre; l'armée se prononçait pour un autre prêtre nommé Théodore. Enfin, après plusieurs négociations sans résultat, le clergé, renonçant à son candidat, choisit le prêtre Conon, vieillard vénérable d'une grande simplicité de mœurs et étranger à toute intrigue. Dès qu'il fut élu, les magistrats et les principaux citoyens vinrent approuver ce choix par leurs acclamations, et au bout de quelques



ours, l'armée voyant le clergé et le peuple d'accord, souscrivit de son côté à l'élection. Mais le nouveau pape mourut après onze mois de pontificat, et d'autres divisions se reproduisirent. Il avait fait pendant sa dernière maladie des legs considérables en faveur du clergé et des monastères. L'archidiacre Paul promit à l'exarque de Ravenne de lui donner ces sommes s'il le faisait élire pape. L'exarque accepta le marché, et envoya aussitôt des officiers à Rome pour travailler à cette élection, ce qui fit vaquer le saint-siège près de trois mois. Une partie du peuple élut l'archidiacre Paul, une autre l'archiprêtre Théodore ; mais comme aucun des deux partis ne voulait céder, les principaux magistrats, avec plusieurs évêques et la plus grande partie du clergé, de la milice et du peuple, accordèrent à choisir le prêtre Sergius, né en Sicile d'une famille originaire d'Antioche, et vinrent à bout, malgré tous les obstacles, de l'introduire au palais pontifical de Latran. L'archiprêtre Théodore se soumit aussitôt. Pascal résista longtemps, et ne vint que malgré lui faire hommage à Sergius. Il envoya à Ravenne pour engager l'exarque à venir lui-même appuyer ses prétentions. Mais celui-ci étant arrivé à Rome et trouvant Sergius reconnu de tout le monde, ne put rien faire pour Pascal. Toutefois il ne laissa pas d'exiger pour consentir à l'ordination cent livres d'or que Pascal lui avait promises, et il fallut, après bien des représentations inutiles, satisfaire son odieuse cupidité. Sergius occupa le saint-siège jusqu'au commencement du siècle suivant. L'archidiacre Pascal fut bientôt après déposé pour cause de magie, et enfermé dans un monastère où il mourut impénitent (1). Saint Kilien répandait alors les lumières de l'Évangile dans la Franconie. Il était né en Irlande d'une famille noble, et ses vertus, jointes à une solide instruction, le firent élever à l'épiscopat ; mais, quoique cher à son

(1) Anast. *Vit. Pontif.* — Paul. Diac. *Hist.* lib. V.

peuple et à son clergé, il résolut de quitter son pays pour aller prêcher la foi aux idolâtres. Ayant pénétré jusqu'à Vurtzbourg en Bavière avec quelques-uns de ses disciples, et remarquant le bon naturel des habitans, il jugea qu'il pourrait y exercer son zèle avec fruit, et communiqua sa pensée à ses compagnons. Mais auparavant, dit-il, allons à Rome, aux tombeaux des saints apôtres, présentons-nous au souverain pontife, et s'il nous en donne la permission, nous reviendrons ici prêcher l'Évangile. Le pape Conon s'assura de la vertu et de la doctrine de Kilien, puis lui conféra la juridiction sur les peuples qu'il allait convertir. Le saint revint à Vurtzbourg avec le prêtre Colman et le diacre Totnan. Ils y prêchèrent avec beaucoup de succès. Le duc Gosbert voulut les entendre, et se convertit avec une grande multitude de peuple. Ce duc avait épousé la femme de son frère, et saint Kilien le voyant bien affermi dans la foi, lui déclara que ce mariage n'était pas légitime. Vous ne m'avez encore rien proposé de si difficile, répondit Gosbert ; mais puisque j'ai sacrifié tout le reste pour l'amour du Dieu suprême, je quitterai encore ma femme, s'il ne m'est pas permis de la garder. Celle-ci, bien autrement disposée, ne songea qu'à satisfaire sa vengeance, et profitant de la première absence du duc, qui fut obligé de partir peu après pour aller à la guerre, elle fit massacrer pendant la nuit saint Kilien et ses compagnons. Ce crime ne demeura pas impuni ; le meurtrier se découvrit lui-même, courut de tous côtés en disant que Kilien le consumait d'un feu insupportable, puis il entra en fureur et se déchira avec les dents jusqu'à s'arracher la vie. La femme du duc fut possédée du démon, et mourut bientôt après dans une horrible agitation.

L'église de France éprouva les funestes effets du désordre et de l'espèce d'anarchie où se trouvait plongé le royaume par la faiblesse des rois et les usurpations des maires du palais. Ébroïn, qui occupait cette charge sous

Thierry III, fit chasser plusieurs évêques, et les remplaça par d'autres dévoués à ses intérêts. Il travailla aussi à faire donner les sièges vacans à ses créatures; ce qui lui permit, comme on l'a vu, de réunir enfin une assemblée d'évêques assez dociles pour condamner saint Léger. Saint Aigulfe, abbé de Lérins, s'était attiré par son zèle la haine de quelques moines indisciplinés. Ils tentèrent d'abord de l'assassiner; puis ayant engagé un seigneur voisin à venir piller le monastère, ils firent enlever l'abbé avec les moines qui lui étaient le plus attachés, les mirent dans un vaisseau, et après leur avoir coupé la langue et arraché les yeux, ils les conduisirent dans une petite île où ils achevèrent de les massacrer. On rapporte cet événement à l'an 677.

Dagobert II, roi d'Austrasie, fut assassiné l'an 680 par une conspiration des partisans d'Ébroïn. Il avait fondé plusieurs monastères en Alsace, et il est honoré comme martyr à Stenai, lieu de sa sépulture. Les peuples d'Austrasie, qui détestaient la tyrannie d'Ébroïn, ne voulurent pas reconnaître le roi Thierry, et choisirent pour leur chef Pépin d'Héristal, qui devint ainsi le duc souverain de ce royaume. Saint Ouen, archevêque de Rouen, rétablit la paix troublée par cette rupture entre les Français d'Austrasie et ceux de Neustrie. Il en apporta la nouvelle au roi Thierry, et mourut bientôt après à Clichy, près de Paris, l'an 683. Il avait prié le roi de lui donner pour successeur Ansbert, abbé de Fontenelle, désiré par tout le clergé et le peuple de Rouen. Le roi fit venir Ansbert sous prétexte de le consulter; car ce saint abbé était son confesseur, et il le fit ordonner par saint Lambert, archevêque de Lyon, qui avait été son prédécesseur comme abbé de Fontenelle. Saint Ansbert s'était distingué par sa piété à la cour de Clotaire III, où il avait rempli les fonctions de chancelier. Comme il était fiancé avec une jeune personne également distinguée par sa naissance et sa fortune, elle lui fit connaître le désir qu'elle avait depuis

longtemps de consacrer à Dieu sa virginité. Il y consentit sans balancer, et quitta bientôt secrètement la cour pour se retirer dans le monastère de Saint-Vandrille. Lorsqu'il en fut devenu abbé, il y bâtit trois hôpitaux pour les pauvres et les malades. Il fit éclater la même charité durant son épiscopat. Il ne montra pas moins de zèle pour l'entretien et la réparation des églises, et il abandonna pour cet effet tous les droits qu'il pouvait prétendre sur les cures. Il tint l'an 689 un concile où assistèrent quinze évêques, au nombre desquels se trouvèrent les métropolitains de Reims et de Tours. Il y accorda un privilège d'exemption au monastère de Fontenelle, portant pour condition que les moines observeraient la règle de saint Benoît, et que s'ils y manquaient, ils seraient soumis à la réforme des évêques assemblés. Saint Ansbert devint suspect à Pépin, qui le relégua au monastère d'Aumont, sur la Sambre, où il édifia les religieux par ses mortifications et son assiduité à la prière. Il obtint ensuite, après une justification complète, la permission de revenir dans son église; mais comme il se disposait à partir, il mourut l'an 698. Son corps fut porté à l'abbaye de Fontenelle.

Pépin d'Ilérystal, proclamé duc souverain d'Austrasie, avait forcé, après une victoire, Thierry, roi de Neustrie, à le recevoir comme maire du palais, et ce titre l'investit de toute l'autorité dans les deux royaumes. Thierry III mourut en 691, et sa mort ne fit pas plus de bruit que celle d'un simple particulier. Il laissa deux fils, Clovis III, qui lui succéda, et Childebert III, qui reçut aussi le vain titre de roi après la mort de son frère, en 695 (1).

L'empereur Constantin Pogonat était mort l'an 685 dans les sentimens de respect qu'il avait constamment témoignés à l'Église romaine. Peu de temps avant sa mort, il fit porter à Rome les cheveux de ses fils Justinien et Héraclius, et le pape les reçut solennellement en

(1) *Fredegar. Chron.* — *Vit. S. Aud.*

présence du clergé et des troupes. C'était une sorte d'adoption usitée en ce temps-là, et celui qui recevait les cheveux d'un jeune homme en était regardé comme le père. Justinien II, fils aîné de Constantin, lui succéda, âgé seulement de seize ans. Il déchargea les patrimoines de Saint-Pierre de plusieurs impôts, et ordonna la restitution des terres et des serfs de l'Église romaine retenus en gage par la milice (1).

Comme les deux derniers conciles généraux n'avaient point fait de canons de discipline, les Orientaux voulurent y suppléer, et l'empereur Justinien convoqua pour cet effet l'an 692 un concile que l'on nomme *in Trullo*, parce qu'il se tint comme le sixième dans le dôme du palais, et *quinisexte*, parce que les Grecs ont eu la prétention de le faire considérer comme une suite et un complément des cinquième et sixième conciles. Il s'y trouva deux cent onze évêques, au nombre desquels étaient deux patriarches, Georges d'Antioche et Paul de Constantinople, qui présida. On voulait faire un corps de discipline qui servît à toute l'Église, et on le distribua en cent deux canons. Premièrement on fait profession de conserver la foi des apôtres et des six conciles généraux, et de condamner les erreurs et les personnes qu'ils ont condamnées. Ensuite on spécifie les anciens canons que l'on veut maintenir et confirmer; savoir, les quatre-vingt-cinq attribués aux apôtres, ceux de Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée, des conciles œcuméniques de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine; ceux de Sardique, de Carthage, et d'un concile tenu à Constantinople sous Nectaire, mais dont nous n'avons plus les actes. On approuve aussi les épîtres canoniques de saint Denis et de saint Pierre d'Alexandrie, de saint Grégoire le Thaumaturge, de saint Athanase, de saint Basile, des saints Grégoire de Nysse et de

(1) Paul. Diac. lib. IV, cap. LIII. — Niceph. Chron.



Nazianze, de saint Amphiloque, de Timothée, de Théophile et de saint Cyrille, tous trois évêques d'Alexandrie, de Gennade de Constantinople ; enfin un canon publié par saint Cyprien, et observé en Afrique par une coutume particulière à cette province. Il est impossible de reconnaître d'après ce vague énoncé quel est le canon dont il s'agit.

Après ces préliminaires, le concile commence par les règles concernant la pureté du clergé. On défend d'élever aux ordres ceux qui ont été mariés deux fois, ceux qui auront eu des concubines ou qui auront épousé des veuves, des femmes répudiées, des prostituées, des comédiennes ou des esclaves. On renouvelle la défense faite aux clercs par les anciens canons d'avoir avec eux des femmes étrangères. On prescrit aux évêques, soit qu'ils aient été mariés ou non, de garder la continence parfaite, et on prononce la peine de déposition contre ceux qui continueraient d'habiter avec les femmes qu'ils auraient épousées auparavant. On défend aussi, sous peine de déposition, à tous les clercs qui sont dans les ordres sacrés, de se marier après leur ordination ; mais on permet aux sous-diacres, aux diacres, prêtres déjà mariés, de garder leurs femmes et d'user du mariage, excepté les jours où ils approchent des saints mystères. On ne veut pas qu'on les oblige à promettre de se séparer de leurs femmes, pour ne pas imprimer, dit-on, une flétrissure au mariage, que Dieu a institué et béni par sa présence, et on prononce même la peine de la déposition contre ceux qui voudraient les obliger à cette séparation. Mais si le prétexte qu'on allègue avait quelque fondement, on ne conçoit pas comment le concile pourrait défendre aux évêques ce qu'il permet aux prêtres, ou interdire à ceux-ci le mariage après l'ordination ; car évidemment le même prétexte pourrait également s'appliquer à tous les cas. On voit donc que ces réglemens ne sont pas moins étranges par leur inconséquence que



par leur nouveauté. Le concile prétend s'autoriser du sixième des canons attribués aux apôtres, qui défend à l'évêque ou au prêtre d'abandonner sa femme sous prétexte de religion ; mais outre que ce canon n'a aucune authenticité, et que d'ailleurs rien n'indique qu'on doive l'entendre dans le sens d'une cohabitation, il est clair que le concile tombe encore dans une inconséquence, puisqu'il établit une différence entre les évêques et les prêtres, tandis que ce canon soumet les uns et les autres à la même règle. Dans un autre canon, le concile parlant des prêtres qui se trouvent chez les barbares, ce qui doit s'entendre probablement des prêtres de l'Italie et des autres provinces d'Occident, s'exprime ainsi : « S'ils croient devoir s'élever au-dessus du canon des apôtres, et faire plus qu'il n'est ordonné, en se séparant de leurs femmes d'un commun consentement, nous leur défendons de demeurer avec elles, afin qu'ils montrent par là que leur promesse est effective. Toutefois nous ne leur donnons cette permission qu'à cause de la faiblesse de leur courage et de la légèreté des mœurs étrangères. » C'est-à-dire que le concile regarde la continence comme une imperfection, et cependant il en fait une obligation aux évêques, sans doute parce que l'éminence de leur dignité les oblige à une vie plus parfaite. Peut-on voir une contradiction plus flagrante ? Néanmoins ces canons ont servi de règle à l'église grecque depuis cette époque, et ils sont encore en vigueur aujourd'hui.

Le concile défend à tous les clercs d'entrer dans les cabarets, d'assister aux spectacles soit du théâtre, soit des courses de chevaux, et de porter même en voyage un autre habit que celui qui convient à leur état ; ce qui montre que le clergé d'Orient était dès lors distingué par l'habit, et on voit aussi dans un autre canon qu'il portait les cheveux courts. On renouvelle le canon du concile de Chalcédoine relativement aux prérogatives du siège de Constantinople. Les incursions des musulmans avaient

empêché plusieurs évêques de prendre possession des églises pour lesquelles ils étaient ordonnés. On leur conserva leur rang avec le pouvoir de faire des ordinations. C'est l'origine des évêques *in partibus infidelium*. Il est défendu de baptiser ou de célébrer l'office dans les oratoires domestiques sans la permission de l'évêque. On défend de s'absenter de l'église trois dimanches consécutifs, sous peine de déposition pour les clercs et d'excommunication pour les laïques. Celui qui communie ne recevra point l'eucharistie dans un vase d'or, mais dans ses mains croisées l'une sur l'autre, parce qu'il n'y a point de matière aussi précieuse que le corps de l'homme, qui est le temple du Saint-Esprit. En Carême on célébrera tous les jours la messe des présanctifiés, excepté les samedis, les dimanches et le jour de l'Annonciation. On célébrera toujours la messe à jeûn, même le jeudi saint. Toute la semaine de Pâques sera une fête continuelle, et il n'y aura aucun spectacle. On jeûnera le samedi saint jusqu'à minuit, mais non les autres samedis, même en Carême, et le concile veut obliger l'Église romaine à changer son usage contraire. Défense de faire des agapes ni aucun trafic dans l'enceinte des églises. On sait que les églises étaient accompagnées de plusieurs bâtimens compris dans une même enceinte. On permet de recevoir les moines dès l'âge de dix ans. Il est défendu de souffrir dans les villes des vagabonds qui se disaient ermites (1).

(1) Bérault Bercastel dit que le concile défend de souffrir des vagabonds qui n'avaient de la vie religieuse que les cheveux longs et l'habit noir, parce qu'ayant vu dans Fleury que ces ermites vagabonds portaient ce costume, il s'est imaginé que c'était celui des religieux ; mais c'est précisément le contraire ; car le concile ordonne de leur faire prendre l'habit des religieux et de leur tondre les cheveux, et nous avons déjà vu en effet que les moines grecs se rasaient entièrement la tête. Le même auteur cite comme l'exorde du fameux canon qui permet aux prêtres de conserver leurs femmes et qui est le treizième du concile, des paroles qui sont au commencement du troisième, où il est question de toute autre chose.

On défend sous peine d'excommunication toute peinture immodeste. Défense sous la même peine de se baigner avec des femmes, de tenir des lieux de débauche, de se friser les cheveux avec des soins recherchés, et de jouer aux jeux de hasard. Les farceurs, les danseurs, les devins et toutes les espèces de charlatans sont condamnés. Il est défendu aux hommes de prendre des habits de femmes et aux femmes de prendre des habits d'hommes. L'usage des masques est aussi expressément défendu.

Tels sont les points les plus remarquables du concile *in Trullo*. L'empereur Justinien y souscrivit le premier avec du cinabre, ce qui était un privilège de sa dignité. On laissa vacante la place pour la signature du pape. Les patriarches souscrivirent ensuite et tous les autres évêques. Anastase dit que les légats du pape signèrent aussi ; mais on ne trouve point leurs souscriptions dans les actes, et en tous cas le titre d'apocrisiaire n'eût pas suffi pour prendre part au nom du pape à un concile où devaient se faire des réglemens si nouveaux. L'empereur Justinien voulut obliger le pape Sergius à souscrire à ce concile : il lui envoya un exemplaire signé de lui, des patriarches et des autres évêques ; mais le pape ne voulut ni le lire ni même l'ouvrir. L'empereur irrité fit partir pour Rome un de ses officiers, qui emmena à Constantinople Jean, évêque de Porto, et Boniface, conseiller du saint-siège. Il envoya ensuite son premier écuyer avec ordre d'enlever le pape ; mais le soulèvement du peuple et de l'armée empêcha cette violence ; l'officier de l'empereur fut obligé de se cacher sous le lit du pape pour se soustraire à l'exaspération publique, et bientôt après on le força de prendre la fuite ignominieusement. Le pape Sergius mourut l'an 701, après avoir achevé d'éteindre dans la province d'Is-

Mais comme Fleury rapporte de suite ces deux canons, Bérault Bercastel s'est imaginé qu'ils n'en faisaient qu'un seul ; et c'est ainsi, comme on l'a déjà vu, qu'il a composé son histoire, en se bornant à copier Fleury, souvent sans intelligence.

trie les derniers restes du schisme occasionné par l'affaire des trois chapitres.

Justinien s'était rendu odieux à tout l'empire par sa tyrannie et ses cruautés. Voulant ajouter quelques nouveaux bâtimens à son palais, il résolut d'abattre une église voisine, et proposa au patriarche Callinique de faire des prières à ce sujet. L'évêque répondit qu'il y avait des prières pour la fondation des églises et non pour leur destruction. Peu de temps après, Justinien commanda au gouverneur de Constantinople de massacrer le patriarche pendant la nuit et de faire main basse sur une partie du peuple. Mais cette même nuit une insurrection éclata et mit sur le trône Léonce, qui avait fait la guerre en Orient avec beaucoup de succès. Justinien fut arrêté et conduit à l'hippodrome par une foule immense qui demandait sa mort à grands cris. Toutefois le nouvel empereur se contenta de lui faire couper le nez et de l'envoyer en exil dans la Chersonèse. Les musulmans s'étant emparés de Carthage, Léonce envoya en Afrique l'an 695 le patrice Jean, qui parvint à les chasser de toutes les places qu'ils occupaient; mais ils revinrent l'année suivante avec des forces plus nombreuses, reprirent Carthage et les autres villes, et éteignirent ainsi la puissance romaine en Afrique, où elle était établie depuis 850. Après cette perte, l'armée craignant les reproches de Léonce, proclama empereur Absimare, à qui on donna le nom de Tibère. Il vint aussitôt à Constantinople, fit couper le nez à Léonce et l'enferma dans un monastère. C'était l'an 698. Léonce avait régné environ trois ans; Absimare en régna sept. Ils furent ensuite mis à mort l'un et l'autre par Justinien, qui parvint à remonter sur le trône. Dès ce moment on ne sait presque plus rien de l'église d'Afrique, qui subsista encore dans un état de décadence pendant quelques siècles.

---

# TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PAPES, DES EMPEREURS, DES ROIS DE FRANCE, DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES, DES PRINCIPAUX CONCILES, DES PRINCIPAUX SECTAIRES, ET DES PERSÉCUTIONS, DEPUIS L'AN 431 JUSQU'A L'AN 700.

## PAPES.

NOMS.	DATE DE LEUR ÉLECTION.	DATE DE LEUR MORT.
Saint Sixte III.	26 avril 432	18 août 440
Saint Léon le Grand.	29 septembre 440	novembre 461
Saint Hilarius.	10 novembre 461	21 février 468
Saint Simplicie.	25 février 468	27 février 483
Saint Félix II.	2 mars 483	février 492
Saint Gélase.	1 <sup>er</sup> mars 492	19 novembre 496
Saint Anastase II.	24 novembre 496	17 novembre 498
Symmaque.	22 novembre 498	19 juillet 514
Saint Hormisdas.	26 juillet 514	6 août 523
Saint Jean I.	13 août 523	18 mai 526
Félix III.	24 juillet 526	octobre 530
Boniface II.	15 octobre 530	novembre 532
Jean II.	22 janvier 533	27 mai 535
Agapet.	3 juin 535	22 avril 535
Silvère.	8 juin 536	20 juin 538
Vigile.	22 novembre 537	10 janvier 555
Pélage I.	16 avril 555	1 <sup>er</sup> mars 560
Jean III.	18 juillet 560	13 juillet 573
Benolt Bonoze.	3 juin 574	13 juillet 578
Pélage II.	13 novembre 578	8 février 590
Saint Grégoire le Grand.	8 février 590	12 mars 604
Sabinien.	septembre 604	22 février 606
Boniface III.	19 février 607	11 novembre 607
Boniface IV.	25 août 608	7 mai 615
Saint Deusdedit.	13 novembre 615	3 décembre 618
Boniface V.	23 décembre 619	22 octobre 625
Honorius I.	27 octobre 625	12 octobre 638
Severin.	28 mai 640	1 <sup>er</sup> août 640
Jean IV.	24 décembre 640	14 octobre 642
Théodore.	24 novembre 642	13 mai 649
Saint Martin.	5 juillet 649	16 septembre 655
Eugène I, du vivant de son prédécess.	8 septembre 654	1 <sup>er</sup> juin 657
Vitalien.	30 juillet 657	27 janvier 672

NOMS.	DATE DE LEUR ÉLECTION.	DATE DE LEUR MORT.
Adéodat.	22 avril 672	juin 676
Donus.	2 novembre 676	10 avril 678
Saint Agathon.	juin 678	10 janvier 682
Saint Léon II.	17 août 682	3 juillet 683
Benoît II.	26 juin 684	7 mai 685
Jean V.	23 juillet 685	1 <sup>er</sup> août 686
Conon.	21 octobre 686	26 septembre 687
Sergius.	15 décembre 687	8 septembre 701

## EMPEREURS.

EMPEREURS D'ORIENT.		EMPEREURS D'OCCIDENT.	
Théodose II, mort l'an	450	Valentinien III, mort l'an	455
Marcien,	457	Maxime,	455
Léon I,	474	Avitus,	456
Zénon,	491	Majorien,	461
Anastase,	518	Sévère,	465
Justin I,	527	Anthémus,	472
Justinien I,	565	Olybrius,	472
Justin II,	578	Glycérius, déposé en	477
Tibère II,	582	Julius Népos, déposé en	475
Maurice,	602	Romulus Augustule, à la dé-	
Phocas,	610	position duquel finit l'em-	
Héraclius,	641	pire d'Occident, en	476
Constantin,	641	Odoacre, roi des Hérules, puis	
Constant II,	668	Théodoric, roi des Goths, se	
Constantin Pogonat,	685	saisirent de la puissance im-	
Justinien II, chassé en	695	périale sous le titre de roi	
Léonce,	698	d'Italie.	
Absimare.			

## ROIS DE FRANCE.

Clovis, converti l'an	496	Théodebert II, roi d'Austra-	
mort l'an	511	sie, mort l'an	612
Thierry, roi de Metz,	534	Clotaire II,	628
Clodomir, roi d'Orléans,	534	Dagobert I,	638
Childebert, roi de Paris,	558	Sigebert II, roi d'Austrasie,	656
Clotaire, roi de Soissons,	561	Clovis II, roi de Neustrie,	656
Chérôbert, roi de Paris,	567	Childéric II, roi d'Austrasie,	673
Gontran, roi d'Orléans,	593	Clotaire III, roi de Neustrie,	670
Chilpéric, roi de Soissons,	584	Dagobert II, roi d'Austrasie,	679
Sigebert, roi de Metz,	575	Thierry III,	691
Thierry II, roi de Bourgogne,	613	Clovis III,	695



## ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Jean Cassien.		Saint Fulgence.	533
Saint Isidore de Peluse.		Denys le Petit, vers	540
Saint Cyrille d'Alexandrie.	444	Ferrand, diacre de Carthage.	
Vincent, moine de Lérins.		Saint Césaire d'Arles.	542
Saint Hilaire d'Arles.	449	Facundus.	
Saint Pierre Chrysologue.	451	Cassiodore.	563
Socrate.		Libérat de Carthage.	
Sozomène.		Victor de Tunones.	
Théodore, vers l'an	457	Grégoire de Tours.	595
Saint Prosper.		Saint Jean Climaque.	
Paul Orose.		Fortunat, vers	09
Claudien Mamert.	473	Anastase Sinaïte.	
Salvien.	484	Jean Mosch, vers	620
Vigile de Tapse.		Saint Isidore de Séville.	636
Sidoine Apollinaire.	489	Saint Sophrone.	
Fauste de Riez.	490	Saint Maxime.	662
Gennade de Marseille.		Marculfe.	
Victor de Vite.		Saint Ildefonse.	667
Ennodius de Pavie.		Saint Julien de Tolède.	690
Boèce.	524		

## PRINCIPAUX CONCILES.

Concile général d'Éphèse,	431	Concile de Rome au sujet	
Premier concile d'Orange.	441	du pape Symmaque,	502
Deuxième concile d'Arles,	442	Conciles d'Agde, d'Orléans	
Deuxième concile de Tolède,	447	et d'Épaone touchant la	
Concile de Constantinople		discipline, de l'an 505 à 517	
contre Eutychès,	448	Concile de Constantinople	
Conciliabule d'Éphèse,	449	pour la condamnation	
Concile de Rome,	449	d'Acace,	518
Concile général de Chalcé-		Concile de Carthage tou-	
doine,	451	chant la discipline,	525
Divers conciles tenus dans		Deuxième concile d'Orange	
les Gaules au sujet de la		contre le semi-pélagia-	
discipline, de	453 à 461	nisme,	529
Conciles d'Arles et de Lyon,		Conciles de Vaison, d'Or-	
contre les prédestina-		léans, de Paris, etc.,	
tiens, vers l'an	475	touchant la discipline ;	
Plusieurs conciles tenus à		de	529 à 557
Rome et à Constantinople		Concile de Constantinople	
contre les eutychiens,		contre les acéphales,	536
de	478 à 485	Concile de Constantinople,	
Concile de Rome, où l'on		cinquième général, au	
publia un catalogue des		sujet des trois chapi-	
livres canoniques,	496	tres,	553

Concile de Brague,	563	Concile de Mérida,	666
Conciles de Paris, de Mâcon,		Concile d'Herford,	673
de Tours, de Lyon, etc.,		Concile de Tolède,	675
au sujet de la discipline,		Conciles de Milan, des Gau-	
de	567 à 585	les, d'Angleterre et de	
Troisième concile de Tolède,		Rome contre les monothé-	
où les Visigoths abjurent		lites,	670 et 680
l'arianisme,	589	Sixième concile général	
Concile national de France,		tenu à Constantinople,	
tenu à Paris.	615		680 et 681
Divers conciles tenus à To-		Divers conciles de Tolède,	
lède, de	633 à 646	de l'an	681 à 688
Concile de Châlons,	644	Concile de Saragosse,	691
Concile de Latran, contre		Concile Quinisexte,	692
les monothélites,	649	Deux conciles de Tolède,	
Trois conciles de Tolède, de			693 et 694
l'an	653 à 656		

## PRINCIPAUX SECTAIRES.

Nestorius commence à dog-		Thémistius, chef des	
matiser l'an	428	agnoètes,	530
Eutychès,	448	Gaias, chef des incorrupti-	
Prédestinatiens,	vers 470	bles,	537
Pierre le Foulon,	471	Mahomet,	622
Xénaïas,	486	Monothélites,	vers 630
Sévère, chef des acéphales,	512		

## PERSÉCUTIONS.

Persécution des Vandales, en Afrique, commencée sous Genséric et prolongée sous ses successeurs pendant environ quatre-vingts ans.

Persécution de Basilisque, de Zénon et d'Anastase contre les défenseurs du concile de Chalcédoine.

Persécution de Lévigilde, roi des Visigoths, en Espagne, 686 et 687.

Persécution de Chosroës, roi de Perse, en 626.













DATE DUE

[illegible]

DEMCO, INC. 38-2931

